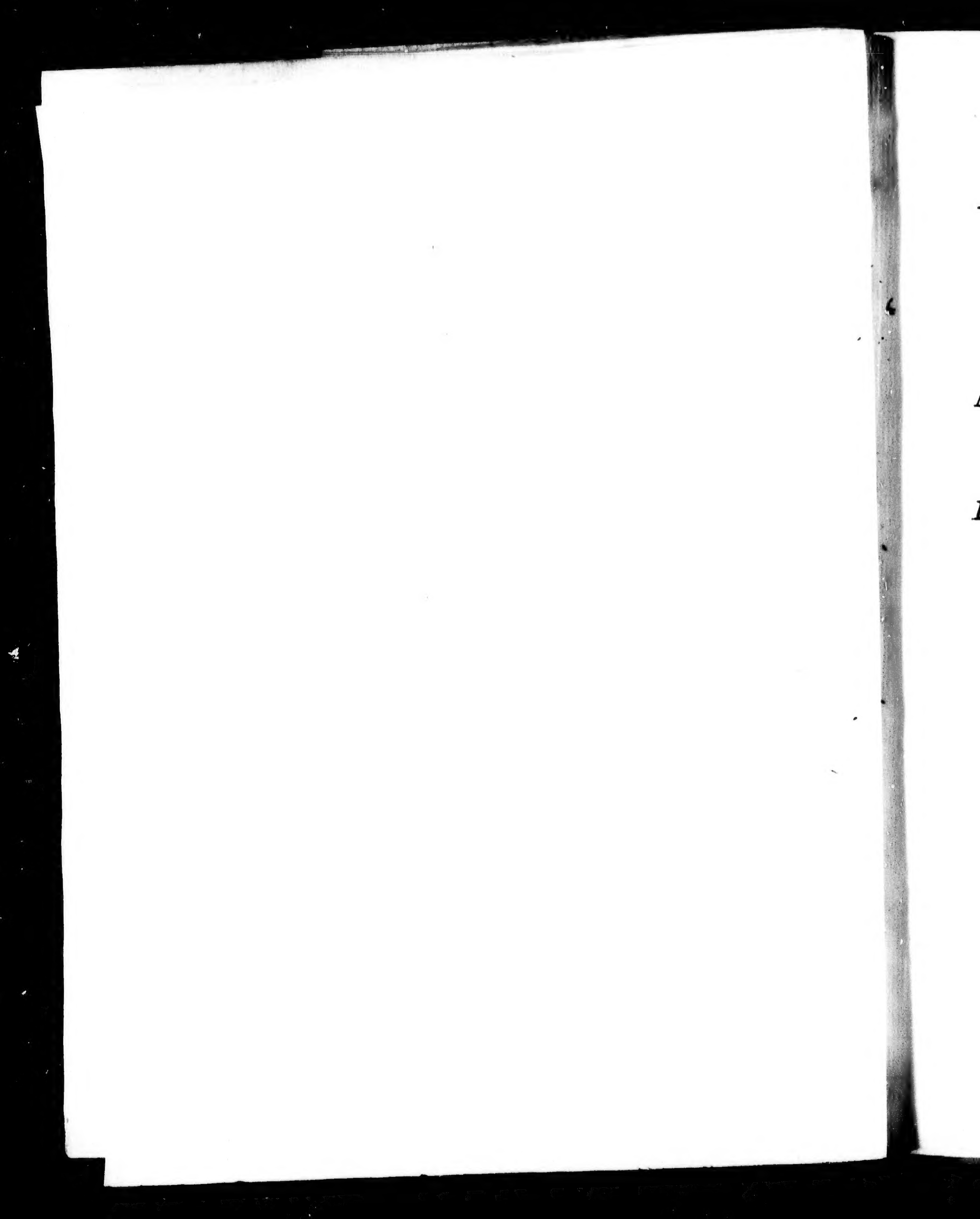
A

L

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
Fait en 1785, 1786, 1787 et 1788,

PAR

LE CAPITAINE GEORGE DIXON.



VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

ET PRINCIPALEMENT A LA CÔTE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE,

FAIT en 1785, 1786, 1787 et 1788,

A bord du King-George et de la Queen-Charlotte, par les Capitaines PORTLOCK et DIXON.

Dédié, par permission, à Sir JOSEPH BANKS, Baronet;

PAR le Capitaine GEORGE DIXON.

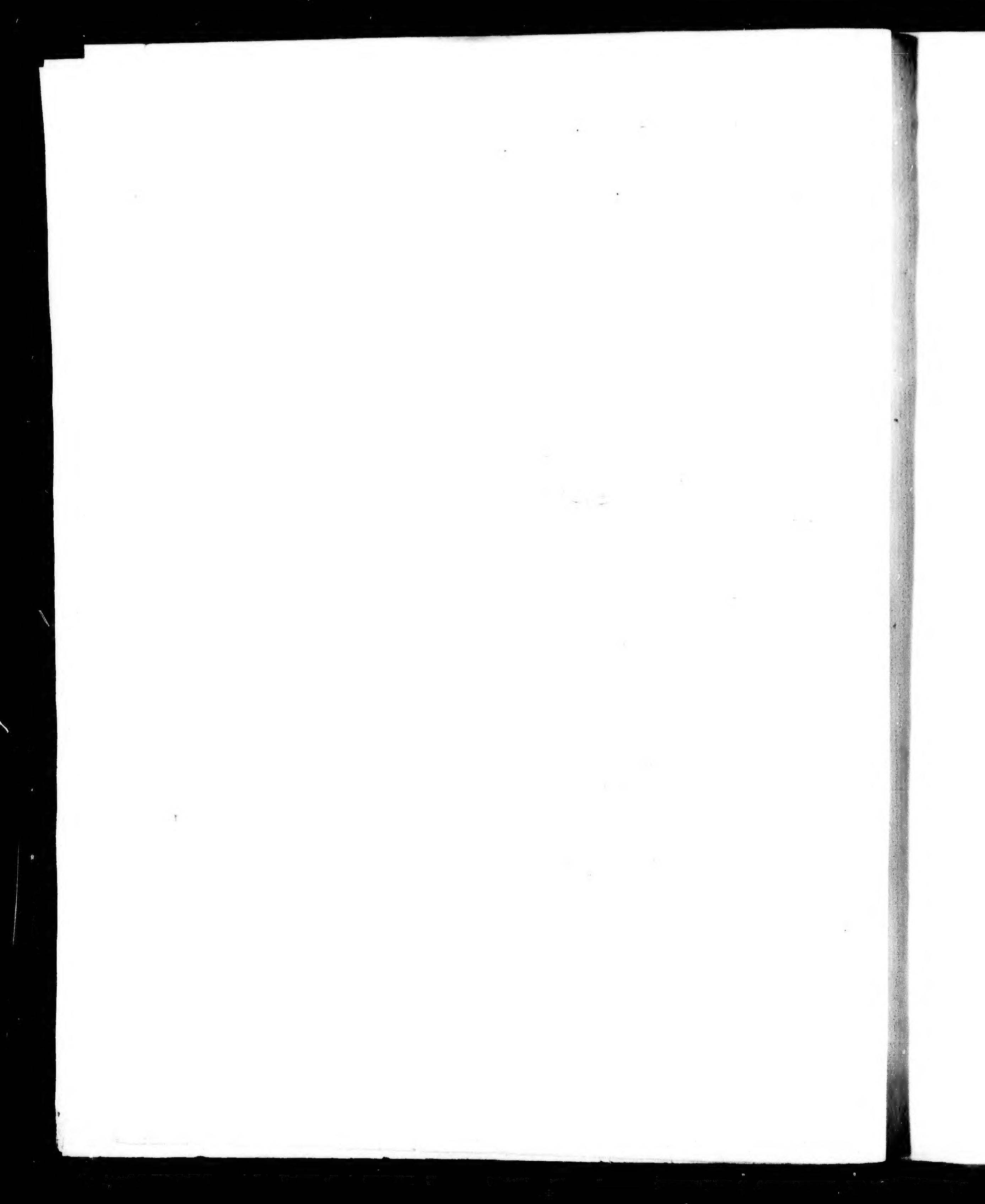
Traduit de l'Anglois, par M. LEBAS.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, Hôtel de Château-Vieux, rue Saint-André-des-Arcs.

1789.



A SIR JOSEPH BANKS,

BARONET,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE.

MONSIEUR,

En proie à la crainte et à l'incertitude qu'un auteur ne peut s'empêcher d'éprouver, lorsqu'il soumet son ouvrage au public, j'ai, pour me rassurer, la satisfaction de songer

que vous m'avez permis de mettre à la tête de mon livre le nom d'un homme qui s'est rendu illustre dans le monde littéraire, et qui, ne se contentant pas de posséder la théorie des sciences, a parcouru le globe pour acquérir des connoissances utiles. Cette permission, MONSIEUR, donnera du prix à mon ouvrage, et elle me met dans le cas de le risquer avec moins d'appréhension.

Recevez, je vous en supplie, mes très-sincères remerciemens pour ce témoignage public que vous voulez bien me donner de vos bontés.

Je suis avec un profond respect,

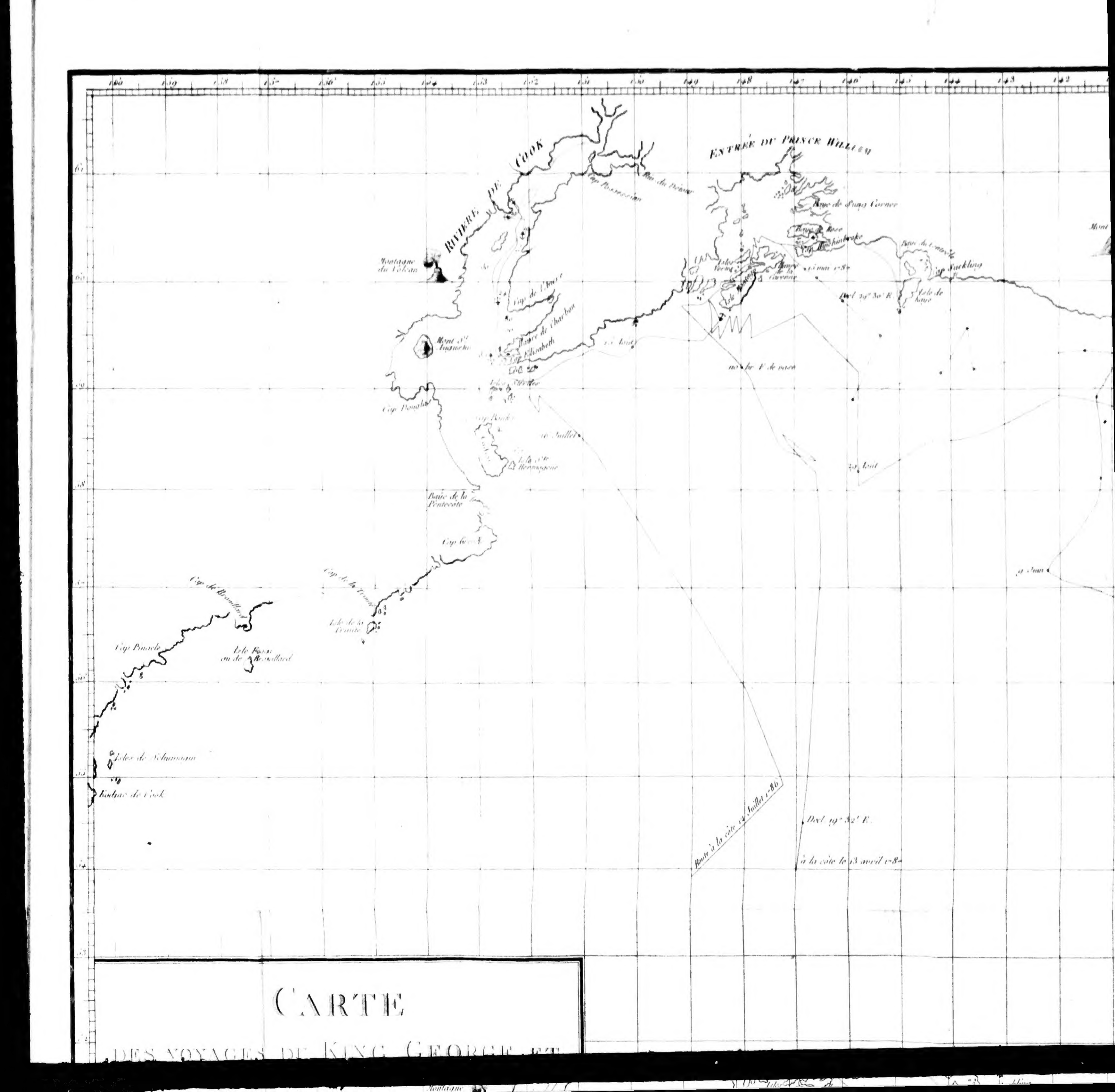
MONSIEUR,

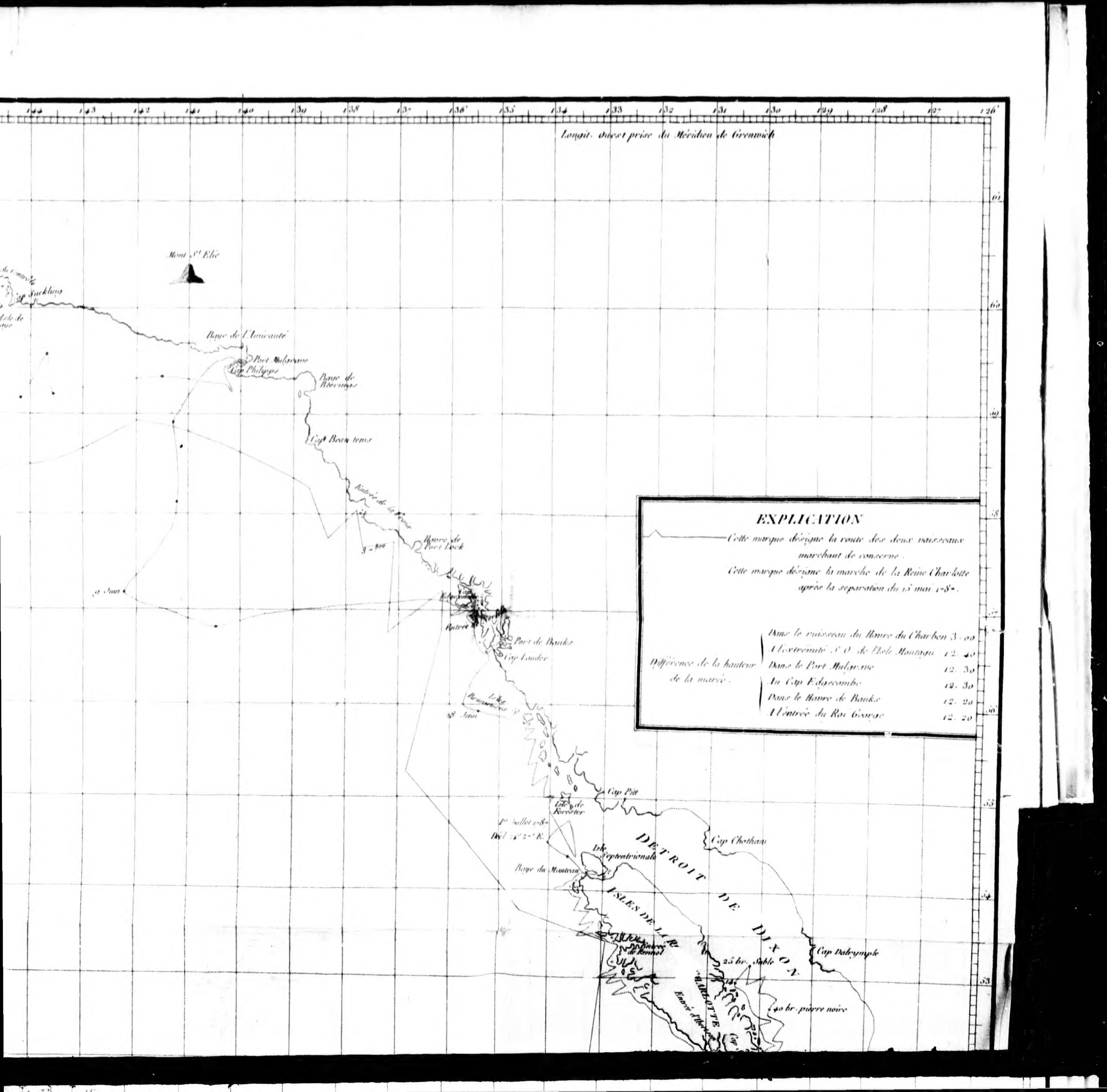
Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

GEORGE DIXON.

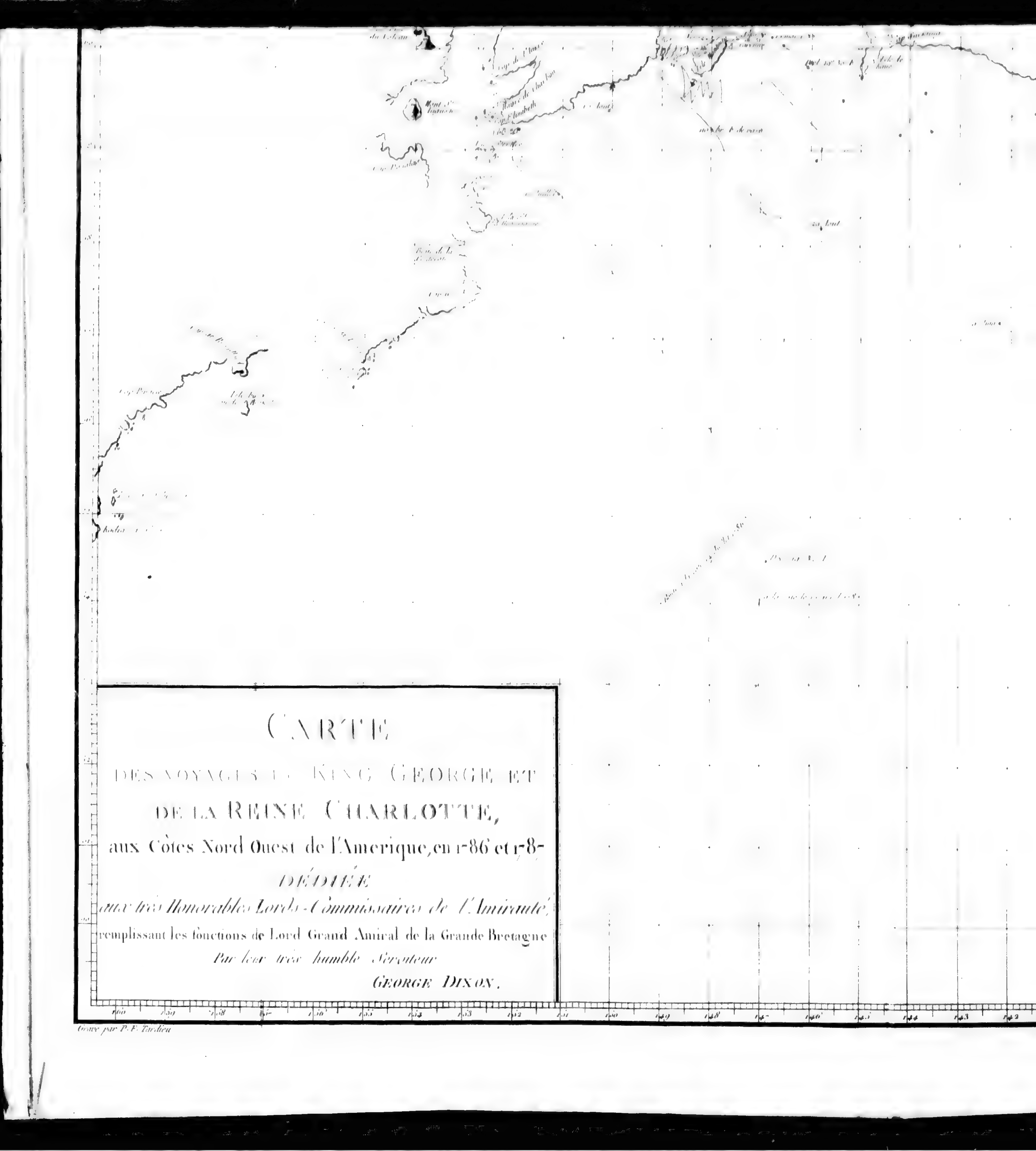
Londres. Janvier 1789.

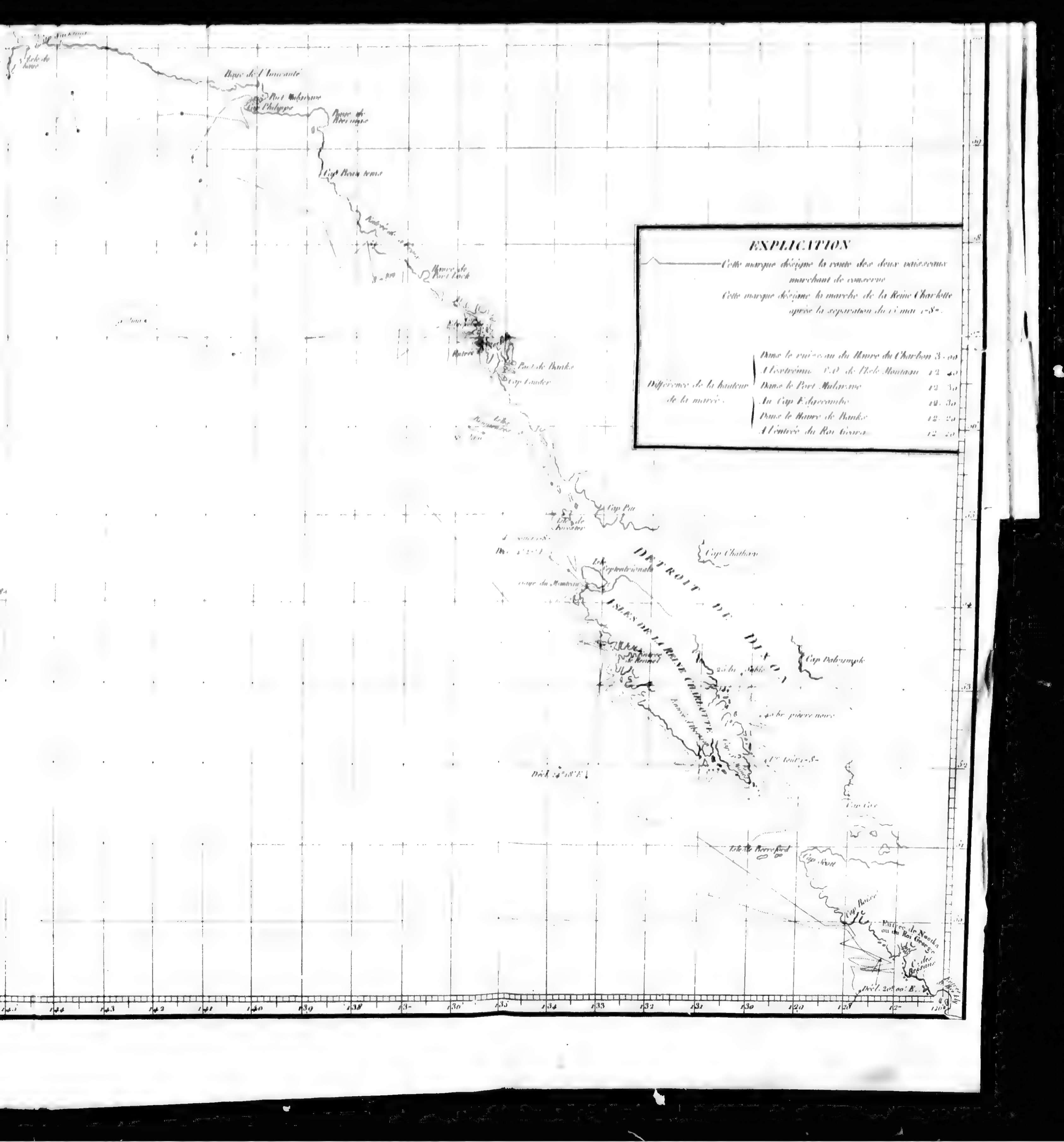
INTRODUCTION.


ENTRÉE DU PRINCE WILLIAM
RIVIERE DE COOK
Montagne du Volcan
Mont St. Augustin
Cap Douglas
Baie de la Pentecôte
Cap Greville
Cap de la Trinité
Isle de la Trinité
Cap de Bessallard
Isle Foggi ou de Bessallard
Cap Pinacle
Isles de Schumagin
Kadiac de Cook
Isle St. Hermogene
Baie de Snug Corner
Cap Hinchinbroke
Cap Suckling
Isle de Kaye
Baie de Controle
Decl. 29° 30' E.
Decl. 19° 32' E.
Route à la côte 13 Juillet 1786
à la côte le 13 avril 1784
9 Juin
CARTE
DES VOYAGES DE KING GEORGE ET



Longit. Ouest prise du Méridien de Grenwich
Mont St. Elié
Cap Suckling
Baye de l'Amirauté
Port Mulgrave
Cap Philippe
Baye de Bhering
Cap Beau tems
Havre de Port Lock
Port de Banks
Cap Lauder
Cap Pitt
Isle de Forester
Cap Chotham
Isle Septentrionale
Baye du Manteau
DETROIT DE DIXON
ISLES DE LA REINE CHARLOTTE
Cap Dalrymple
25 br. Sable
40 br. pierre noire
EXPLICATION
Cette marque désigne la route des deux vaisseaux marchant de conserve.
Cette marque désigne la marche de la Reine Charlotte après la separation du 15 mai 1787.
Différence de la hauteur de la marée.
Dans le ruisseau du Havre du Charbon 3. 00
A l'extremité S.O. de l'Isle Montagu 12. 40
Dans le Port Mulgrave 12. 30
Au Cap Edgecombe 12. 30
Dans le Havre de Banks 12. 20
A l'entrée du Roi George 12. 20


CARTE
DES VOYAGES DU KING GEORGE ET
DE LA REINE CHARLOTTE,
aux Côtes Nord Ouest de l'Amerique, en 1786 et 1787
DÉDIÉE
aux très Honorables Lords-Commissaires de l'Amirauté,
remplissant les fonctions de Lord Grand Amiral de la Grande Bretagne
Par leur très humble Serviteur
GEORGE DIXON.
160
159
158
157
156
155
154
153
152
151
150
149
148
147
146
145
144
143
142
Gravé par P. F. Tardieu



EXPLICATION
Cette marque désigne la route des deux vaisseaux marchant de conserve
Cette marque désigne la marche de la Reine Charlotte
Différence de la hauteur de la marée.
Dans le Port Mulgrave
Au Cap Edgecombe
Dans le Havre de Banks
Baye de l'Amirauté
Port Mulgrave
Cap Beau temps
Havre de Port Lock
Port de Banks
Cap Pit
Cap Chatham
DETROIT DE DIXON
Isle Septentrionale
ISLES DE LA REINE CHARLOTTE
Cap Dalrymple
Cap Cox
Isle de Berresford
Cap Scott
Entrée de Nootka ou du Roi George

I
on
ou
le
ai
re
ob
l'a
de
qu
ré

op
pe
à c
pr
ex
fu
un
te

INTRODUCTION.

Il ne paroît pas que les aventuriers qui, les premiers, ont entrepris des voyages de long cours, il y a deux ou trois siècles, aient eu pour but de faire tourner leurs découvertes au profit du commerce. Quoiqu'ils aient été, en général, protégés par leurs Souverains respectifs, il est évident qu'ils n'avoient guères d'autre objet que celui de se couvrir de gloire, de satisfaire l'ambition démesurée d'ajouter à la force et à l'étendue de leur territoire, ou peut-être encore ne desiroient-ils que d'accumuler des richesses, et d'acquérir la réputation d'avoir fait de grandes découvertes.

Il ne peut pas exister de preuves plus fortes de cette opinion, que la conduite uniforme des Espagnols, pendant tout le tems qu'ils ont donné à des découvertes, à des conquêtes qui ont lieu d'étonner, et qui leur ont procuré des richesses immenses. Les cruautés qu'ils exercèrent lorsqu'ils s'emparèrent de ces contrées qui furent depuis appellées le Nouveau-Monde, ont imprimé une tache sur cette époque de leurs annales que le tems ne pourra jamais effacer.

On doit dire, à la louange des Anglois, que leur

conduite a toujours été absolument contraire à celle des Espagnols. Quand ils ont reconnu des terres qui, jusqu'alors, n'avoient point été découvertes ; quand ils y ont rencontré des habitans, leurs attentions, leur humanité envers ces naturels, ont toujours été telles, qu'ils se sont conciliés leur affection et leur estime, au lieu d'exciter leur ressentiment, ou de s'attirer leur haine.

Si, à la vérité, nous considérons ce qu'ont fait pour le commerce les navigateurs, même à une époque aussi voisine de celle-ci, que la fin du 17e. siècle ou le commencement du 18e., nous conviendrons que la plus grande partie d'entr'eux n'étoient guères que des coureurs presque sans objets. Rapprochons-nous davantage de l'époque présente ; jettons les yeux sur les voyages faits depuis cinquante ans, et sous la protection immédiate du gouvernement ; nous trouverons que, non-seulement ceux qui les ont entrepris ont eu pour but le bien des hommes, en général, mais encore que leurs efforts, pour accélérer les progrès de la navigation, et des sciences qui y ont rapport, ont été suivis des plus brillans succès ; nous trouverons qu'il est difficile de déterminer, si c'est le zèle pour le bien public qui a engagé les navigateurs à tenter des découvertes, ou le desir qu'ils ont constamment témoigné de les rendre publiques,

qui ont réfléchi plus d'honneur sur les souverains qui les ont protégés.

Sans entrer ici dans une énumération de voyages, qui deviendroit inutile, il nous suffira de dire que pendant le dernier voyage du capitaine Cook à l'océan pacifique, outre les avantages qui en sont résultés pour les sciences, on a ouvert aux navigateurs à venir un champ nouveau et inépuisable pour le commerce des fourrures les plus précieuses, sur la côte au nord-ouest de l'Amérique.

Cette découverte, quoiqu'étant évidemment une source d'où l'on pouvoit tirer des richesses immenses, et quoique plusieurs personnes en fussent convaincues dès l'année 1780, ne fit pas naître sur-le-champ l'envie de tenter d'en profiter. Former un plan avantageux, pour exécuter une semblable entreprise, exigeoit, non-seulement de la patience et de la persévérance, mais encore un degré de génie et de hardiesse qui n'est pas souvent le partage des hommes. Dans le printems de l'année 1785, quelques particuliers obtinrent une charte de la compagnie de la mer du sud (à qui appartient le privilège exclusif de commercer sur l'océan pacifique septentrional), qui leur donnoit le droit unique de porter ce commerce à son plus haut degré de perfection. Pour exécuter ce dessein

on acheta aussi-tôt deux bâtimens, et on les équipa avec toute la promptitude possible, pour faire un voyage à la côte nord-ouest de l'Amérique. Les détails de ce voyage forment le sujet de l'ouvrage suivant.

Un desir aussi louable que celui d'ouvrir ce nouveau champ au commerce devoit attirer l'attention générale. Cette entreprise fut approuvée et encouragée par des personnes dont les noms seuls suffisent pour la recommander au public. Le très-honoré lord Mulgrave, le chevalier Banks et M. Rose, nous honorèrent d'une visite; ils montèrent sur notre bord; et, avec ce degré de bonté qui les caractérise, ils nous assurèrent qu'ils approuvoient notre plan, et qu'ils formoient des vœux ardens pour sa réussite.

Ces encouragemens si flatteurs furent pour les propriétaires un nouveau motif de poursuivre leur entreprise avec vigueur; et l'on n'a négligé aucune tentative de toutes celles qui pouvoient promettre quelque succès. Nous devions nous défaire à la Chine, sous le contrôle immédiat des subrecargues de la Compagnie des Indes, de toutes les fourrures que nous nous procurerions sur la côte de l'Amérique; et en conséquence de cet arrangement, nos bâtimens devoient être fretés aux dépens de cette Compagnie.

Des avantages pécuniaires n'étant pas, dans cette circonstance, les principaux motifs des entrepreneurs, indépendamment des provisions que l'on accorde ordinairement dans le service marchand, (et dont on eut le plus grand soin de ne se procurer que les meilleurs de chaque espèce,) on se munit encore de tous les différens anti-scorbutiques que l'on crut capables de contribuer à entretenir la santé parmi les équipages. Cette précaution, et une attention scrupuleuse aux règles observées par le capitaine Cook, nous ont servi, avec le secours de la Providence, à conserver la santé de nos hommes, dans tous les différens climats que nous avons parcourus, au point que pendant le cours du voyage dont il est ici question, et qui a duré plus de trois ans, sur trente-trois personnes qui composoient l'équipage de la *Queen-Charlotte* (1), nous n'en avons perdu qu'une seule.

De quelqu'importance que soit la publicité de ces soins et de ces précautions infinis, pour toutes les personnes engagées dans le service maritime, et dans des voyages de long cours, cette raison n'auroit cependant pas été suffiante pour engager à imprimer le voyage suivant; mais on présume que les avantages

---

(1) *Reine-Charlotte.*

qui en résulteront pour les progrès de la géographie et du commerce seront considérés comme intéressans et même comme très-essentiels, et que son utilité servira d'excuse pour en avoir soumis le résultat au public.

Afin que le lecteur puisse se former une idée plus juste des avantages qu'il peut retirer de cet ouvrage, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de résumer ici ce qui a été fait par les navigateurs qui ont parcouru avant nous les côtes de l'Amérique; ce que nous avons ajouté aux découvertes faites par le feu capitaine Cook, et de donner quelques détails très-succints sur le commerce des fourrures.

Béaring, navigateur russe, semble avoir été le premier qui reconnût cette côte sauvage, au nord de l'entrée du roi George. On dit qu'il apperçut la terre au 58ᵉ degré, 28 minutes de latitude septentrionale, et jetta l'ancre au 59ᵉ degré, 18 minutes. Tscherikon jetta l'ancre, en 1741, vers le 56ᵉ degré de latitude.

Que ces deux navigateurs aient apperçu la côte de l'Amérique, c'est une chose qui n'est point douteuse; mais il n'est pas également facile de déterminer dans quelle position ils étoient lorsqu'ils virent la terre, ni l'endroit précis où ils mouillèrent: les meilleures rela-

tions que nous ayons de ces voyages sont très-inexactes; on doit, en outre, se rappeller que la navigation n'étoit point parvenue au degré de perfection auquel nous l'avons portée depuis; et la côte, dans la situation où l'on prétend que Béaring mouilla, par 59 degrés 18 minutes, porte presque de l'est à l'ouest; de sorte que, dans l'état où étoit alors la navigation, il n'est pas étonnant que l'on ait erré de 6 à 8 degrés sur la longitude. Cependant, quoique l'on ait raison de supposer que ce célèbre navigateur, n'a pas été parfaitement exact dans la latitude qu'il a prise; il est à croire que l'endroit où il jetta l'ancre, est beaucoup plus près de la rivière de Cook qu'on ne le place ordinairement sur les cartes.

Mais tandis que nous nous plaignons de l'état d'imperfection où étoit alors la navigation, et des détails plus imparfaits encore, qui nous sont parvenus des voyages de ce fameux Russe, d'après lesquels nous ne pouvons pas juger parfaitement de la partie de la côte qu'il a reconnue; il n'est pas moins essentiel de démontrer la fausseté d'un navigateur plus moderne, qui prétend avoir reconnu la même côte.

Dans le journal d'un voyage sur la côte au nord-ouest de l'Amérique, par don Francisco-Antonio Maurelle, publié par l'honorable M. Daines Barrington;

après avoir rendu compte des opérations préliminaires du voyage, nous trouvons le passage suivant : « Nous « essayâmes alors de trouver le détroit de l'amiral de « Fonte, quoique n'ayant pas encore découvert l'Ar- « chipel de Saint-Lazare, à travers duquel on prétend « qu'il navigua. Dans cette intention, nous reconnûmes « *chaque baie, chaque enfoncement* que nous vîmes sur « la côte; nous voguâmes à l'entour de *toutes les pointes* « *de terre, mettant en panne pendant la nuit,* pour ne pas « manquer de trouver cette entrée. Après tant de peines « que nous nous sommes données inutilement, et ayant « toujours été favorisés d'un *bon vent de nord-ouest;* nous « pouvons prononcer que ce détroit n'existe pas (1). »

Pourquoi Maurelle a-t-il avancé un mensonge aussi manifeste, c'est ce qu'il ne nous est pas facile de concevoir; on pourra se convaincre de la fausseté de son assertion, en y réfléchissant un seul instant. Si ce navigateur eût réellement *reconnu chaque baie et chaque enfoncement qu'il vît sur la côte ; s'il eût voyagé à l'entour de toutes les pointes de terre, mettant en panne toutes les nuits*, même avec le bon vent dont il nous dit qu'il a été favorisé, je soutiens qu'il n'auroit pas pu exécuter tout cela, dans un espace de tems deux fois plus consi-

(1) Voyez les Mélanges de Barrington, page 508.

dérable,

dérable que celui qu'il passa sur cette partie de la côte. Mais la découverte que nous fîmes dans notre voyage, des îles de la reine Charlotte, prouvent d'une manière incontestable, que don Francisco Maurelle n'a point été dans les parages où il se vante d'avoir fait *des recherches infructueuses :* la situation de ces îles, qui s'étendent du 54e degré, 20 minutes, au 51e degré, 56 minutes de latitude nord, et du 130e au 133e degré, 30 minutes de longitude ouest, prouve clairement que ce sont celles qui composent l'archipel de Saint-Lazare, et qui sont voisines du détroit de de Fonte, quoiqu'il soit nécessaire de faire de nouvelles recherches pour donner un certain degré de confiance aux détails pompeux que cet amiral nous a donnés de cet endroit.

Si les Espagnols ne purent trouver, dans cette circonstance, des îles où il en existe actuellement; dans d'autres tems, ils ont découvert en compensation, des terres, que nous sommes certains aujourd'hui qui n'existent point. Nous avons cherché inutilement les îles de Los-Majos, la Maso et Sancta-Maria-la-Gorta, qui s'étendent, suivant M. Roberts, du 18e degré, 30 minutes, au 28e degré de latitude nord, et du 135e au 149e degré de longitude ; et qui, d'après le rapport de ce navigateur, ont été mises sur une carte manuscrite espagnole, et, pour nous servir des mots de Maurelle, *nous pouvons prononcer que ces îles n'existent*

pas. Il résulte delà que leur intention a toujours été d'induire en erreur les navigateurs à venir, plutôt que de chercher à leur être utile.

S'étendre sur l'absurdité (pour ne pas lui donner un autre nom) d'une telle conduite, seroit une tâche pénible à remplir : nous abandonnerons un sujet aussi désagréable à traiter, pour dire quelques mots sur les découvertes de notre célèbre compatriote, le feu capitaine Cook.

Ce fameux navigateur étant par le 44e degré de latitude nord, apperçut la côte d'Amérique ; mais il n'eut pas occasion de jetter l'ancre avant d'être arrivé à Nootka, qu'il nomma l'entrée du roi George (King George's sound). Cette entrée est située au 49e degré, 36 minutes de latitude nord, et au 126e degré, 42 minutes de longitude ouest.

En quittant ce havre, le mauvais tems l'empêcha de ranger la côte (1) ; et nous ne revîmes la terre, que

(1) A midi, le 28 avril 1778, notre latitude étoit, suivant l'observation, de 51 degrés une minute nord, et la longitude de 229 degrés 26 minutes est. Je mis alors le cap au nord-ouest-quart-de-nord, avec vent frais de sud-sud-est et un beau tems ; mais à neuf heures du soir, il s'éleva un vent très-fort, accompagné de rafales et de pluie. Le tems continuant à être orageux, et le vent se tenant toujours entre le sud-sud-est et le sud-ouest, je courus dans la même direction jusqu'au

lorsque nous eûmes atteint le 55e degré, 20 minutes de latitude nord. De ce moment, le capitaine Cook eut presque toujours la facilité de rallier la terre : il détermina la situation réelle du cap Edgecumbe ; découvrit l'île de Kaye, l'entrée du prince Williams et la rivière de Cook. Il mouilla dans ces deux endroits.

Il est inutile de dire que la position des différentes baies a été fixée d'une manière exacte et précise ; il suffit d'observer que les hauteurs ont toujours été prises par le capitaine Cook.

---

30 à quatre heures du matin. Je changeai alors de route, et cinglai au nord-quart-nord-ouest pour regagner la côte. J'étois bien fâché de n'avoir pas pu rallier plutôt la terre, par la raison que nous passions alors à la hauteur où les géographes ont placé le prétendu détroit de l'amiral de Fonte. Quoique je sois éloigné de m'en rapporter à des histoires vagues, dénuées de vraisemblance, et qui portent avec elles leur réfutation, je desirois ardemment de reconnoître exactement la côte, pour ne laisser aucun doute sur ce point. Il eût été cependant très-imprudent de rallier la terre de trop près, dans un tems si orageux, ou de perdre l'avantage d'un bon vent, pour attendre un tems plus favorable. Le même jour à midi notre latitude observée fut de 53 degrés 22 minutes nord, et notre longitude, de 225 degrés 14 minutes est. (Voyez le dernier voyage de Cook à l'Océan pacifique, volume II, pag. 343 de l'édition angloise, in-4°.) *Note de l'auteur.*

Comme les découvertes que ce savant navigateur fit en s'avançant davantage vers le nord, n'ont aucune liaison avec ce voyage, et que leur importance est assez connue ; nous ne croyons pas nécessaire de le suivre plus loin ; nous nous contenterons d'observer, que le capitaine Cook, ne trouva de fourrures que dans la rivière de Cook, et dans les entrées du prince Williams et du roi George ; et que ces endroits sont, en conséquence, les plus dignes de fixer l'attention de ceux qui voudroient se livrer à cette branche de commerce.

Les personnes qui les premières ont entrepris le commerce de fourrures, ne sont peut-être pas toutes connues ; mais il est certain qu'il ne s'en est point trouvé d'assez hardies pour faire partir d'Angleterre des vaisseaux uniquement destinés à ce commerce ; nous trouvons que le premier qui mit à la voile, pour aller chercher des fourrures, fut un brigantin de soixante tonneaux, commandé par un capitaine nommé Hanna, qui le fit équipper à la Chine, et sortit du Typa, au mois d'avril 1785. Il fit voile vers l'entrée du roi George, où il arriva au mois d'août de la même année.

Peu de tems après son arrivée, les naturels voulurent monter à bord de son vaisseau, en plein jour ; mais ils furent repoussés, et il y en eut un grand nombre de tués. Cette affaire leur valut cependant l'amitié des

Indiens, qui trafiquèrent ensuite avec eux de la manière la plus paisible.

On prétend que le capitaine Hanna se procura une riche cargaison de fourrures, quoique le nombre n'en soit pas spécifié (1).

Ce même navigateur quitta Nootka, vers la fin de septembre de la même année: il repartit de Macao en mai 1786 à bord du Sea-Otter, bâtiment de cent vingt tonneaux, et arriva à l'entrée du roi George au mois d'août: on ignore quel fut le succès de ce voyage; mais on ne doute pas qu'il n'ait été fort inférieur au premier; il arriva à Macao en février 1787.

Le Senau le *Lark*, capitaine Peters, de deux cents vingt tonneaux et de quarante hommes d'équipage, fit voile de Macao en juillet 1786 : les instructions de ce capitaine portoient, qu'il gagneroit la côte au nord-ouest de l'Amérique, par la route du Kamschatka, et qu'il reconnoîtroit les îles qui restent au nord du Japon. Il arriva au Kamschatka le 20 août, et en repartit le 18 septembre: le bruit s'est depuis répandu que ce vaisseau avoit péri près de l'île de Coper, et qu'il n'y avoit que

(1) On donnera, dans le cours de cet ouvrage, un détail particulier des fourrures qui ont été échangées sur cette côte.

deux personnes de l'équipage qui étoient parvenues à se sauver.

Au commencement de l'année 1786, les senauts, le *capitaine Cook* de trois cens tonneaux, et l'*Expériment* de cent tonneaux, furent équipés et partirent de Bombay : ces bâtimens arrivèrent à Nootka, à la fin de juin de la même année ; d'où ils se rendirent à l'entrée du prince Williams : après y avoir fait quelque séjour, ils quittèrent la côte, et arrivèrent en bon état à Macao ; mais on croit qu'ils ne purent se procurer qu'une très-petite quantité de fourrures.

Au printems de la même année (1786), on équipa au Bengale deux vaisseaux, *le Nootka* de deux cens tonneaux, capitaine Meares, et *le Sea-Otter* de cent tonneaux, capitaine Tipping.

Le capitaine Meares partit du Bengale au mois de mars : nous parlerons de ses opérations dans le cours de cet ouvrage, l'ayant rencontré à l'entrée du prince Williams.

Le Sea-Otter quitta Calculta, quelques jours après le Nootka ; il étoit destiné à se rendre à l'entrée du prince Williams, où il arriva en septembre, pendant que le *capitaine Cook* et l'*Expériment* y étoient encore : il repartit de cette entrée le lendemain, selon toutes les

apparences, pour remonter jusqu'à la rivière de Cook; mais comme on n'a plus entendu parler depuis de ce bâtiment, il est à présumer qu'il s'est perdu.

L'Aigle Impérial, capitaine Berkley, quitta Ostende vers la fin de novembre 1786, et arriva à Nootka au commencement de juin 1787 : on trouvera dans ce voyage quelques détails relatifs à son expédition.

Après avoir donné un extrait très-succint des différens voyages qui se sont faits sur la côte au nord-ouest de l'Amérique; je ne puis m'empêcher de faire mention d'une expédition qui fut projettée bien auparavant, et qui, si elle eût été exécutée, auroit probablement été très-avantageuse à ceux qui l'auroient entreprise, parce qu'elle leur auroit assuré, exclusivement, cette branche lucrative de commerce.

Dès 1781, le sieur Williams Bolts fretta le *Cobenzell*, navire armé, de sept cens tonneaux, portant pavillon impérial, pour faire le voyage de la côte nord-ouest de l'Amérique : il devoit appareiller, de conserve avec le *Trieste*, patache de quarante-cinq tonneaux. Ce bâtiment étoit équipé de manière à pouvoir commercer, et à faire en même-tems des découvertes : on avoit engagé, pour monter ce navire, des artistes et des savans dans tous les genres; on écrivit des lettres à toutes les puissances maritimes de l'Europe, afin de s'assurer une réception

favorable dans leurs ports respectifs. Les réponses qui furent faites à ces lettres, étoient telles que les entrepreneurs pouvoient les desirer : cependant, cette expédition qui promettoit la plus heureuse réussite, échoua par les cabales de plusieurs personnes intéressées à la faire avorter, et qui jouissoient de beaucoup de crédit à la cour de Vienne.

Cet apperçu des tentatives déjà faites, relativement au commerce de fourrures, suffit pour faire voir que les négocians qui l'ont entrepris, ont toujours fixé principalement leur attention sur la rivière de Cook, et sur les entrées de Nootka et du prince Williams; mais le lecteur, en lisant ce voyage, sera convaincu de la probabilité qu'il y a que l'on pourroit se procurer une plus grande quantité de fourrures, sur certaine partie de cette côte, que dans les baies dont je viens de parler, et on ne m'accusera pas, j'ose m'en flatter, d'un fol orgueil, lorsque j'avancerai qu'aucune des entreprises faites, par quelque négociant que ce soit, n'a été mieux fondée que la nôtre, sur les véritables principes du commerce.

Il sera facile de saisir d'un seul coup-d'œil, en examinant la carte générale, annexée à cet ouvrage, les additions que nous avons faites aux découvertes du capitaine Cook; mais cette carte n'étant pas entièrement dessinée, d'après mes propres remarques, je

je dois au public de citer les autorités qui m'ont fait adopter les positions que je n'ai pas reconnues moi-même.

A partir du Kodiaque du capitaine Cook (qui est la partie la plus occidentale de la carte) jusqu'à la baie de la Pentecôte, c'est la même que celle qui a été publiée, d'après les observations du capitaine Cook, depuis cette baie jusqu'au cap Douglas. Elle est dessinée d'après le trajet du senaut, *le Nootka*, commandé par le capitaine Meares, dont la carte m'a été remise par M. Ross, second de ce vaisseau : cette route est tracée par une ligne pointée. Du cap Douglas à la rivière de Cook, et jusqu'au sud et à l'est du havre de Portlock, elle est faite d'après mes observations, et celles du capitaine Portlock. C'est là que, dans plusieurs endroits, nous ne nous rapportons pas avec la carte générale du capitaine Cook.

Depuis le havre de Portlock, en redescendant vers le sud jusqu'à l'île de Beresford, la carte est entièrement dessinée d'après mes observations. La partie de la carte qui n'est pas marquée d'ombre depuis le cap *Woody* jusqu'au cap *Cox*, est prise de deux cartes que M. Cox a eu la bonté de me donner ; l'une est faite par le capitaine Guise, commandant du senaut

l'*Expériment*; l'autre, par le capitaine Hanna, commandant le senaut le *Sea-Otter*. Enfin, depuis le cap des Brisans, (Breakers Point) je me suis servi d'une carte qui m'a été communiquée par le capitaine Berkley, commandant de l'*Aigle impériale*.

Il ne me reste plus qu'à réclamer l'indulgence des personnes qui liront cet ouvrage. Elles sont priées de se souvenir qu'il a été écrit par une personne qui étoit à bord de la *Queen-Charlotte*, et qui s'est aussi peu exercé dans la carrière littéraire, qu'il a été peu accoutumé à la vie maritime. Pour obvier cependant à toutes les objections qui pourroient être faites contre son peu de connoissances en fait de marine, j'ai corrigé soigneusement tout ce qui a rapport à la navigation, et je me suis étendu sur tout ce que je croyois devoir intéresser l'homme de mer.

J'ai encore traité de quelques sujets relatifs à l'histoire naturelle, qui m'ont paru mériter d'être offerts aux regards des curieux, et j'espère qu'une simple narration de faits, écrits à mesure qu'ils ont eu lieu, quoique dénuée des graces du style et de l'élégance que l'on exige dans nos ouvrages modernes, pourra cependant intéresser le lecteur, et mériter de fixer son attention.

G. D.



VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

LETTRE PREMIÈRE.

Août 1785.

A Gravesend, le 29 août 1785.

MON CHER HAMLEN,

Lorsque je pris congé de toi, en partant de Londres, tu me pressas avec tous les témoignages d'une sincère amitié de t'envoyer, non-seulement une description de tous les endroits et de tous les pays que j'aurois occasion de voir, mais encore un détail circonstancié de tout ce qui pourroit m'arriver pendant le cours de mon voyage. Je ferai, avec le plus grand plaisir, tous mes efforts pour exécuter tes intentions; j'aurai le double motif de te procurer quelques instans de plaisir, et d'employer agréablement mes heures de loisir. Comme tes voyages maritimes, si je ne me trompe, ne t'ont jamais mené plus loin que Deptford ou Blackwal, je redoute moins les erreurs que je pour-

Août 1785.

rois faire dans l'usage des termes relatifs à la navigation ; je sais que tu ne pourras point rire à mes dépens, et je te connois trop bien pour te supposer capable d'exposer mon ignorance aux yeux des gens de l'art. Tout ce que je t'enverrai, bon ou mauvais, sera, je m'en flatte, bien reçu, ne fusse-ce que par la raison que cela viendra de ton fidèle ami.

W. B.

LETTRE II.

A Gravesend, le 30 août 1785.

Avant de t'informer, mon cher Hamlem, des différens événemens de notre voyage, il est nécessaire de te donner quelques détails relatifs à son objet. Lorsque je me rendis à bord, j'avois si peu d'idée de ce que seroit ce voyage, que je n'ai pas pu te dire la moindre chose sur notre destination. Je suis maintenant en état de te satisfaire à cet égard. Lors du dernier voyage que fit le feu capitaine Cook à l'Océan Pacifique, on jugea qu'il étoit possible d'établir un commerce de fourrures, fort étendu, sur la côte occidentale de l'Amérique, et qu'on trouveroit à la Chine les moyens de se défaire très-avantageusement des marchandises que l'on se seroit procurées sur cette côte. Quoique cette spéculation ait été faite dès l'année 1780, on n'avoit cependant tenté aucune entreprise jusqu'au printems dernier. Plusieurs particuliers se procurèrent alors une charte de la Compagnie de la mer du Sud, et furent revêtus de

pouvoirs, à l'effet de tirer tout le parti possible de cette branche de commerce. Pour faciliter cette entreprise, on leur a fourni deux bâtimens, et on les a équipés pour les mettre en état de partir le plutôt possible.

Août 1785.

Le vaisseau le plus grand des deux est nommé le *King-George*, et est commandé par le capitaine Portlock, qui est en même tems chargé en chef du commandement de l'expédition ; le plus petit, nommé la *Queen-Charlotte*, à bord duquel je suis, est commandé par le capitaine Dixon.

Le choix que l'on a fait de ces deux officiers, pour les mettre à la tête de cette opération importante ne pouvoit être meilleur, non seulement parce que ce sont d'habiles marins, mais parce qu'ayant déjà fait ce voyage avec le capitaine Cook, ils connoissent parfaitement bien les parties du continent où nous devons trouver les occasions les plus avantageuses de trafiquer, et peuvent se former une idée plus juste du caractère et des dispositions des naturels. Je dois encore ajouter que ce sont des hommes pleins de sentiment et d'humanité, et qui veilleront avec la plus scrupuleuse attention à entretenir la santé parmi les équipages, chose bien essentielle dans un voyage aussi long que le sera probablement celui que nous allons entreprendre. Ayant ainsi entamé ma correspondance, je t'informerai, à mesure, de tout ce qui aura rapport à notre voyage; mais comme je veux profiter d'une occasion qui se

Août 1785.

présente pour t'envoyer cette lettre, il ne me reste que le tems de t'assurer que je suis bien et sincèrement ton ami,

W. B.

LETTRE III.

Spithéad, le 9 Septembre 1785.

Je me rendis à bord de la *Reine-Charlotte* le samedi au soir, 27 du mois dernier, et j'y fus reçu avec la plus grande honnêteté de la part de mes compagnons de table, le premier, le second et le troisième lieutenans, le chirurgien et le commis du capitaine. Le docteur, jeune Ecossois de vingt-deux ans, me donna, avec beaucoup de complaisance, tous les détails qui pouvoient m'intéresser sur la nature de notre table, sur la manière dont elle étoit servie, et sur beaucoup d'autres particularités, autant que le tems put nous le permettre. Quand l'heure du coucher fut arrivée je me trouvai dans un grand embarras, mon hamac ayant été envoyé par erreur à bord du *King-George*. Mon ami le docteur me proposa obligeamment de partager le sien, ce que j'acceptai avec quelque répugnance, sentant bien que je l'incommoderois beaucoup : cependant nous nous en accommodâmes du mieux que nous pûmes. Vers minuit le hamac cassa, et je me trouvai dans une position des plus désagreables. J'aimai mieux la supporter patiemment que de troubler mon compagnon;

Août 1785.

mais *jamais le matin grisâtre, revêtu de son manteau roux*(1), ne fût vu de personne avec autant de plaisir, que de moi dans cette occasion.

Le genre de vie que j'ai adopté étant encore tout nouveau pour moi, je dois t'informer du plan de conduite que je me suis tracé pour l'avenir. J'espère que tu diras avec moi que c'est la méthode qui doit le plus probablement m'assurer, pendant mon voyage, une portion suffisante de bonheur et de tranquillité. Je ne connois absolument aucune des personnes qui sont à bord ; je ne suis pas mieux familiarisé avec les mœurs et les usages des gens de mer ; mon dessein est de m'accommoder à tout autant qu'il me sera possible, et comme dit Chestafield, d'être « *tout à tous* ». Cette tâche, je le crains, ne sera pas facile à remplir ; mais les avantages que j'y trouverai sont si grands, qu'ils valent la peine que je me donnerai pour y parvenir.

Je te sais si curieux d'apprendre à connoître les caractères des hommes, que tu es déjà, sans doute, impatient de me voir tracer ceux de mes camarades de voyage. Mais contrains un peu ce desir : peut-être te donnerai-je cette satisfaction dans un autre instant.

Le pilote étant venu à bord, et tout étant prêt pour mettre à la voile, nous levâmes l'ancre le 29 à neuf

(1) Expression d'un poëte anglois.

Août 1785.

heures du matin, et nous descendîmes la rivière pour nous rendre à Grevesend. Le coup-d'œil des deux côtés, quoique n'étant pas embelli par des châteaux magnifiques et de grands parcs, comme on en trouve lorsqu'on remonte la rivière au-dessus de Londres, n'en est pas pour cela moins piquant. Il y a des points de vue très-étendus et agréablement variés; ce qui prouve d'une manière incontestable, que la nature, abandonnée à elle-même, défie souvent tous les efforts de l'art. Favorisés par le vent et la marée, nous jetâmes l'ancre à Gravesend vers les deux heures. Près de cet endroit est le fort de Tisbury. Je ne pus, en le voyant, m'empêcher de me rappeller le politique de G. A. Steven, dans son fameux discours sur les têtes (1). Après le dîné, je descendis dans un de nos bateaux avec le chirurgien, et nous nous rendîmes à Gravesend, autant pour prendre des provisions à notre usage, que pour voir l'endroit. Je ne puis t'en donner d'autre description, sinon que les rues sont étroites et mal propres, et que la plus grande partie des habitans gagnent leur vie en travaillant sur la rivière ou en allant à la mer.

Quoique nous fussions déjà si loin, notre voyage a manqué d'être retardé par la circonstance suivante. Les articles de convention ayant été lus le même soir aux équipages, ils refusèrent de les signer si on ne leur

(1) C'est une satyre des plus plaisantes, écrite il y a environ quinze ans, sur les différentes figures.

faisoit

Août 1785.

faisoit pas sur leur paye une avance plus forte que celle qui se fait ordinairement. Le capitaine Portlock ne voulut pas absolument se prêter à cette fantaisie ; il leur parla assez long-tems, et ils prirent enfin gaiement le parti de continuer leur route. C'est par l'adresse du capitaine Portlock que cette difficulté s'est évanouie. Elle auroit pu avoir des suites très-désagréables, et nous faire peut-être perdre la saison.

Le 30 au matin, les équipages reçurent ce qui leur étoit dû de gages, et un mois d'avance, qu'ils dépensèrent aussitôt à acheter des marchandises de gens qui ne manquent jamais de se rendre à bord avec leurs bateaux dans ces sortes d'occasions, sachant qu'un bon matelot ne croiroit pas sa conscience en sureté s'il alloit à la mer avec de l'argent dans sa poche. Nous levâmes l'ancre vers les onze heures, et nous partîmes avec la marée pour nous rendre aux Dunes. L'eau commença alors à prendre une teinte verdâtre, et le bâtiment à être un peu tourmenté. Je me sentis fort mal à mon aise; mais cette indisposition ne dura pas, et je n'ai pas été incommodé depuis, ce qui est assez extraordinaire ; car il y a peu de matelots d'eau douce qui ne soient atteints du mal de mer. La vue commençoit aussi à s'étendre; nous nous trouvions à une grande distance de chaque bord; mais ne cessant cependant pas de voir la terre des deux côtés.

La journée fut belle, et vers les huit heures du soir nous mouillâmes auprès de Margate, sans qu'il

Août 1785.

nous soit rien arrivé digne de remarque. Margate est une ville très-fréquentée dans la belle saison, par les femmes et filles des premiers bourgeois de Londres, qui s'y rendent pour boire de l'eau de mer, pour se laver des taches qu'impriment sur leur peau la fumée et la poussière de la cité, pour singer les mœurs des gens de qualité, déchirer la réputation de leurs voisins, et cacher soigneusement leurs propres défauts. Le vent étant bon nous mîmes à la voile le lendemain de très-bonne heure, et après avoir vogué agréablement pendant le cours d'une belle journée, nous mîmes à la cape le soir, par le travers de Deal.

La situation de cette ville est assez agréable, et singulièrement commode pour la contrebande. Celle qui s'y fait est très-considérable à cause de son voisinage des Dunes, et de l'abri qu'elle fournit aux bâtimens destinés à remonter la rivière. Outre cela, ses habitans sont des gens entreprenans, courageux, qui méprisent les dangers, et que rien ne retient, lorsqu'il s'agit d'exécuter ce qu'ils ont une fois entrepris. Il est vrai qu'un homme ne peut pas être parfait contrebandier, s'il n'est point tel que je viens de dépeindre les habitans de Deal.

Septembre 1785.

Le vent étant absolument contraire, nous restâmes à la vue de Deal toute la journée du premier septembre; mais dans la matinée du 2, une brise favorable s'étant élevée, nous levâmes l'ancre et partîmes. La côte que nous rangeâmes ne paroît pas être fort bien cultivée,

Septembre 1785.

cependant elle offre de tems en tems des perspectives agréables, principalement Douvres, et son voisinage. En voyant le château, je me rappellai la fameuse description qu'en a faite notre immortel Shakespeare dans sa tragédie du roi Léar. Le jour étant très-clair, nous voyions en plein la côte de France et les roches blanchâtres de la vieille Albion, objets délicieux pour le marin qui les revoit après un long voyage, et qui, j'espère, frapperont de nouveau mes regards dans quelques années. Nous eûmes peu de variations dans notre route jusqu'au 5. Ce jour il s'éleva un vent violent, et notre bâtiment fut baloté au gré des vents et des flots. Tout étoit alors dans le plus grand désordre. Le craquement de la carcasse du vaisseau, le bruit que faisoient sur le pont, les matelots qui courroient sans cesse de l'arrière à l'avant, et de l'avant à l'arrière, et les sifflemens du vent qui se glissoient à travers les mâts et les vergues, étoient autant de choses qui ajoutoient à la confusion générale.

Pendant ce tems je restai constamment en-bas, et, comme tu peux te l'imaginer, dans une situation qui n'étoit nullement agréable. Si je me fusse abandonné à mes premiers mouvemens de frayeur, j'aurois alors été plus mort que vif; mais il m'étoit resté assez de sang-froid pour réflechir que notre premier et notre second lieutenans étoient des marins expérimentés, et que si nous étions dans un danger réel, je le reconnoîtrois à leur mine qui devoit être le baromètre d'après lequel il convenoit de mesurer mes craintes. Cette

Septembre 1785.

réflexion prudente contribua beaucoup à calmer mes inquiétudes. Ils me dirent que nous n'avions aucun danger à appréhender que celui d'attérer, mais que nous avions l'avantage du jour et d'être à une grande distance de la terre. Vers le soir l'orage s'appaisa, et toutes mes craintes disparurent avec lui. Je risquai alors de monter sur le pont; mais quel fut mon étonnement en voyant la mer rouler des flots énormes, avec un bruit affreux : chaque vague étoit d'un volume assez considérable pour engloutir notre petit bâtiment.

Le jour suivant la mer étoit redevenue calme, et la nature sembloit s'être renouvellée. Que cette comparaison du bon vieux patriarche est forte, lorsqu'il dit, en décrivant l'inconstance de son fils : « *Il sera aussi peu stable que l'onde.* » Tu me pardonneras ces petits écarts; quand quelque reflexion (si je puis m'exprimer ainsi) naît au bout de ma plume, je ne puis m'empêcher de la tracer; et tu préféreras peut-être mes petites digressions aux phrases les mieux étudiées.

Ma lettre étant déjà d'une longueur qui passe les bornes, je me contenterai de te dire que nous avons jetté l'ancre à Spithead hier 8 du courant, dans l'après-midi, et après une journée de route des plus agréables. Tu peux être sûr de recevoir des détails plus étendus à la première occasion. Ton ami,

W. B.

LETTRE IV.

A Spithéad, le 14 septembre 1785.

Cet endroit est situé entre Portsmouth et l'île Whigt dont il est éloigné d'environ huit à dix milles. Ce n'est qu'un havre propre à recevoir les bâtimens qui y relâchent occasionnellement, ou les vaisseaux de roi qui sont sur le point de partir pour leurs différentes destinations. L'endroit où les navires se retirent, pour être à couvert ou mis en réparation, n'est qu'une *calangue* fort étroite qui sépare Portsmouth de Gosport.

Un des premiers objets qui se présentèrent à ma vue, dès que nous fûmes à l'ancre, fut le mât du *Royal-George* qui, comme tu te le rappelles, a été englouti dans les flots, il y a quelques années. On ne peut se défendre d'un sentiment de douleur et d'effroi, quand on songe que près de quinze cens personnes qui montoient ce vaisseau, dont plusieurs étoient des gens de la première distinction, y ont perdu la vie dans un même moment (1). Il y a maintenant à l'ancre dans ce mouillage un grand nombre de vaisseaux de ligne :

(1) En 1782, le jeudi 28 août, à une heure et demie de relevée, le vaisseau *le Royal-George*, de 130 canons, commandé par l'amiral Kempenfelt, qui étoit alors sur son bord, sombra tout-à-coup; et l'amiral, l'équipage et tous les officiers et soldats qui s'y trouvoient, périrent avec lui. (*Note du traducteur*).

Septembre 1785.

c'est un spectacle tout-à-fait nouveau pour moi; mais ce qui achève de rendre la perspective délicieuse, c'est le paysage charmant que l'île de Whigt offre à nos yeux. Il n'est rien dans la nature qui soit à comparer, pour le coup-d'œil, à la verdure de ses plaines et de ses prairies. Je ne puis prononcer sur la beauté de l'intérieur de l'île; mais on m'assure qu'elle est au moins égale à celle des côtes. Si cela est vrai, tous les partisans de la vie champêtre doivent desirer de fixer leur résidence dans l'île de Wight.

Il n'est point de marchés où le fermier se défasse plus vîte de ses denrées qu'à Spithead: les vaisseaux, qui s'y trouvent toujours en très-grand nombre, en consomment davantage que les cultivateurs ne peuvent leur en fournir, et ils ne les livrent, en conséquence, qu'à très-haut prix, sur-tout en tems de guerre. Nous avons néanmoins acheté à un prix assez raisonnable nos provisions de bouche; telles que des cochons, des oies, de la volaille, des lapins, des canards, des jambons, du beurre, du fromage, des oignons, des pommes de terre, etc., etc.

Parmi les vaisseaux de guerre qui sont dans cette rade, se trouve le Goliah de soixante-quatorze canons, commandé par le chevalier Hyde Parker. M. Lauder, notre chirurgien, a été aide à bord de ce vaisseau, et comme il y avoit conservé un grand nombre de connoissances, il me fit l'amitié de m'inviter à l'accompagner dans la visite qu'il se proposoit de leur rendre. Je fus charmé

Septembre 1785.

de trouver cette occasion de satisfaire ma curiosité, et j'acceptai son invitation sans balancer. Nous sommes restés plusieurs heures à bord du Goliah; mais je suis encore trop novice dans l'art du nautonnier, pour te faire une description passable d'un vaisseau de guerre: quand je serois, d'ailleurs, plus habile, il n'auroit pas été en mon pouvoir de profiter de la circonstance. Le docteur étoit tout entier à ses camarades; toutes les personnes qui m'entouroient m'étoient absolument inconnues, et je ne savois à qui m'adresser pour faire des questions.

Tout ce que je puis te dire; c'est que les ponts, les galeries et généralement tous les passages sont aussi propres que peuvent l'être tous les ustensiles de cuisine d'une bonne ménagère de village: il n'y a pas autant de monde à bord de ce vaisseau, que si c'étoit en tems de guerre; mais on m'assure qu'on ne prend pas moins de soin d'y entretenir la propreté. Je crois bien qu'on n'a pas toujours eu tant de précautions, et qu'il a fallu que la nécessité démontrât combien elles étoient utiles : dans les pays où règne le despotisme, il est possible, sans doute, de maintenir la basse classe du peuple dans la subordination que l'Anglois ne supporte qu'avec impatience, tant l'amour de l'indépendance et de la liberté est enraciné dans son cœur; et cependant, le capitaine d'un vaisseau de guerre est plus absolu que le monarque le plus despotique. La prudence peut quelquefois rendre nécessaire l'exercice de cette autorité; car un vaisseau de guerre est, souvent, le réceptacle de tout ce qu'il y a de plus scélérat et de plus débauché parmi les

Septembre 1785.

hommes : nous dînâmes à bord, avec plus de vingt volontaires, aides-chirurgiens, etc., tout se passa avec la plus grande régularité et la plus grande décence; il règnoit entr'eux une politesse que je n'aurois jamais cru rencontrer parmi des marins, et qui, si je ne me trompe, ne s'y rencontre pas toujours; la bonne intelligence, et souvent même la simple décence n'en étant que trop fréquemment bannies.

Quant à la ville de Portsmouth, j'en dirai peu de choses, n'y étant resté que quelques heures : c'est m'a-t-on dit, la place la mieux fortifiée du royaume, et je suis disposé à le croire. Si l'on en excepte le chantier et d'autres bâtimens publics, la ville est peu considérable, quoique la plus grande de cette partie du royaume. En tems de guerre, les aubergistes et tous les marchands vendent leurs denrées à un prix exorbitant; ils sont, j'imagine, souvent à portée de voir se vérifier le proverbe que : « *les matelots gagnent* « *leur argent comme des chevaux, et le dépensent* « *comme des ânes* ». Comme il n'y a pas de règle sans exception, j'ai soupé et passé une soirée agréable avec notre premier lieutenant et un parent du capitaine Dixon, au *star and Garter*, qui est regardé comme l'auberge où l'on traite le plus chèrement; nous avons été supérieurement bien servis, et nous n'avons pas eu sujet de nous plaindre de ce que l'hôte a demandé. Il y a ici un grand nombre de juifs; ils demeurent presque tous dans la même rue, qui est appellée, pour cette raison, la rue des juifs : elle est aussi le réfuge d'un

Septembre 1785.

d'un grand nombre de prostituées de la plus basse classe, pour qui la guerre est la saison d'une abondante récolte, vu qu'elles emportent une grande partie de l'argent provenant de la paie et des parts de prises des matelots qui s'abandonnent à elles.

Notre vaisseau étant pourvu de toutes les provisions nécessaires, et nos futailles étant remplies d'eau, nous n'attendons qu'un vent favorable pour appareiller. Je te promets de t'écrire encore de Guernesey, où nous devons relâcher. Adieu, tout à toi, etc.

W. B.

LETTRE V.

De Guernesey, le 25 septembre 1785.

Comme je n'ai pas oublié ma promesse, je prends la plume pour satisfaire à mes engagemens : le vent est si impétueux, et le mouvement du vaisseau si violent (quoique nous portions sur deux ancres), qu'il m'est à peine possible d'écrire lisiblement : nous quittâmes Spithead le 16 du courant à huit heures du matin, et nous passâmes par le travers de Sainte-Hélène à onze heures : mais un vent contraire s'étant élevé et le tems étant devenu pluvieux, nous gouvernâmes sur la rade de Sainte-Hélène, et nous y jettâmes l'ancre dans la soirée. Nous remîmes à la voile le lendemain matin à sept heures : pendant cette journée et les deux suivantes, le tems fut assez bon et les vents variables; il

Septembre 1785.

y avoit à bord du King-George, plusieurs dames qui alloient à Guernesey en partie de plaisir; et un cutter de Gosport, appartenant à nos propriétaires, nous accompagnoit pour les ramener. Dans la soirée du 19, nous jettâmes l'ancre détonée (qui est une des petites ancres), et le cutter étoit amarré à notre pouppe avec un gros cable; mais quoique le tems fût très-calme, la marée étoit si forte, que le cable céda tout-à-coup et le cutter fut entraîné au gré des flots, les pattes de notre ancre furent pareillement emportées: néanmoins, cet accident n'a pas eu de suites fâcheuses. Quoique je ne sois encore qu'un marin très-novice, je me suis cependant déjà trouvé au milieu du péril: tu te rappelles le coup de vent que nous essuyâmes à la hauteur de Beachy? Je me suis vu dans une situation plus fâcheuse encore, dont la cause étoit directement contraire; elle étoit due à un calme. Ceci te paroîtra sans doute un paradoxe? *Vous autres gens, qui n'avez jamais vu de l'eau salée*, vous croyez qu'il fait toujours beau tems, quand le ciel est serein et la surface de la mer unie comme un crystal. Le 20, dans l'après-midi, nous découvrîmes les casquettes (1); c'est un amas de rochers, ainsi appellés par les marins, vraisemblablement à cause de leur ressemblance. Ce groupe de rochers a peut-être été plus fatal aux marins, que les écueils si fameux de Charybde et de Scylla: la marée nous portoit directement sur eux; et, nous trouvant dans un calme

(1) Le mot *caskett* signifie cassette.

Septembre 1785.

parfait, il nous étoit impossible de gouverner : à huit heures du soir, ces rochers n'étoient guère éloignés de nous de plus d'un mille. La sonde nous rapportoit, il est vrai, dix-huit à vingt brasses d'eau ; mais le fond n'étoit que des rochers, et si nous eussions été indispensablement obligés de jetter l'ancre, il n'étoit guère possible qu'elle nous fût de quelqu'utilité : à neuf heures, la marée baissa et nos craintes furent bientôt dissipées. Cette circonstance contribuera à vous prouver que les calmes, quand on est près de la terre, sont souvent plus dangereux que les plus violens coups de vent.

Le 21, vers les une heure, nos propriétaires amenèrent à bord un pilote (nous voyions par proue le havre de Guernesey) pour nous conduire dans le port. Il prétendoit ne pas savoir l'anglois, et nous n'avions parmi nous personne qui sût parler françois ; mais lorsqu'il entendit que puisqu'il ne comprenoit pas notre langue, nous allions prendre un autre pilote, nous apperçûmes bien vîte qu'il n'étoit pas aussi ignorant qu'il vouloit le paroître.

Nous mouillâmes dans la rade de Guernesey, vers les six heures du soir, par un tems humide et bruineux. Tu t'attends sans doute à une description de cet endroit, je te satisferai autant qu'il est en mon pouvoir ; elle sera beaucoup plus concise que je ne voudrois ; mais tu peux être assuré que, pour enfler ma narration, je ne m'écarterai pas de la vérité. Le château est situé sur un rocher totalement environné

Septembre 1785.

d'eau, et éloigné de la ville d'environ trois quarts de mille. Il n'a rien de cet air gothique que les édifices de cette espèce ont ordinairement. Il est extrêmement bas, et, je crois, fort ancien; mais les réparations qu'on y a faites nouvellement, lui donnent un air rapiécé qui est tout-à fait désagréable. Il a pour sa défense des canons et une garnison : je ne puis t'en dire davantage à cet égard. Il est probable que ce fort sert de prison, au civil et au criminel, pour toute l'île. Le seul mérite de la rade où nous sommes, est que les vaisseaux y trouvent un excellent mouillage. Sa situation est d'ailleurs très-mauvaise, ne fournissant pas un abri contre les vents; mais les habitans ont, au-dessous des murs de la ville, un port pour leurs propres vaisseaux, et où ils sont parfaitement en sûreté. Guernesey est situé sur le penchant d'une colline assez escarpée, et bâti sur un fonds de pierre, ou plutôt de rocher. Les rues en sont sombres, étroites et incommodes, mais cependant toujours propres. Ce n'est pas seulement au fonds solide sur lequel la ville est construite, que l'on doit attribuer cette propreté, mais à sa pente, et à ce que la moindre pluie forme des ruisseaux qui entraînent avec eux toute la boue et toutes les ordures.

Les maisons sont en général bâties avec une sorte de pierre de taille brute. Il y en a peu qui aient l'air d'être commodes, et aucune qui soit élégante; parmi celles mêmes qui sont nouvellement construites, on paroît ne s'être attaché qu'au dedans. Cette île, à ce

que j'imagine, n'est pas fort peuplée, et la plupart de ses habitans sont employés à la mer. Elle ne produit pas toutes les choses nécessaires à la vie, non qu'elle soit naturellement stérile, mais parce qu'elle n'est pas cultivée comme elle est susceptible de l'être. Cet inconvénient est peu sensible. Les armateurs de Guernesey se rendent continuellement sur les côtes d'Angleterre, dont les plaines fertiles récompensent si amplement le cultivateur des peines qu'il prend, et ils y trouvent à bon marché tout ce dont ils ont besoin.

Il y a un assez grand nombre de négocians à Guernesey, et plusieurs font un commerce très-considérable. En tems de guerre, ils arment, à leurs dépens, un certain nombre de corsaires, et font beaucoup de prises; mais je crois que c'est plutôt par avidité, que par amour pour leur patrie, qu'ils font ces sortes d'entreprises. Leur principal commerce est fondé sur la contrebande; ils font, par ce moyen, des affaires considérables, et non-seulement la France leur offre des débouchés, mais encore l'Espagne, le Portugal et les détroits. Les habitans de cette île ont beaucoup de respect pour leur religion, (qui est celle de l'église anglicane) et ils gardent le dimanche avec la plus sévère exactitude. Tu me diras peut-être que tu ne peux pas concilier ce respect pour la religion avec l'habitude continuelle qu'ils ont de violer les loix divines et humaines. Je suis de ton opinion, mais je tâche d'expliquer cette contradiction, en supposant que le texte de l'écriture : (*rendez à Cesar ce qui est à*

Septembre 1785.

Cesar,) ne se trouve pas dans l'édition de leur bible, et que l'axiôme fondamental de leur grande chartre, est liberté, propriété, et point *d'accise*. Un des avantages qu'ils tirent des fréquentes occasions qu'ils ont d'en venir aux mains avec les commis des douanes d'Angleterre, est que sachant qu'ils agissent d'une manière contraire à la loi, les hommes qu'ils emploient s'endurcissent le cœur au point de perdre cette aménité qui convient à la race humaine, et de ne savoir que combattre en désespérés; c'est ce qui contribue beaucoup au grand succès des corsaires de Guernesey.

Leur principal commerce consiste en vin et en eau-de-vie, etc. Ces articles, tu le sais, paient des droits considérables en Angleterre; c'est ce qui les rend plus dignes de leur attention. On faisoit encore ici de grandes spéculations sur le thé, mais depuis que M. Pitt a si considérablement diminué les droits, auxquels il étoit sujet, ils ne se soucient plus de cette branche de commerce. Dans le peu de femmes que j'ai vues, il n'y en a pas de jolies; elles sont d'ailleurs tellement fardées qu'il est impossible de juger de leur teint. Le langage vulgaire est un mélange de mauvais François et d'un dialecte provincial, qui est inintelligible pour tout autre que pour eux; cependant la plûpart des personnes qui habitent la ville, parlent assez bien Anglois. La principale raison pour laquelle nous avons relâché dans cette rade, étoit de faire passer sur notre bord différens articles qui étoient sur le *Roi-George*, ainsi que pour embarquer une provision de liqueurs

Septembre 1785.

fortes destinées pour nos gens, pendant le voyage. Nous avons maintenant rempli ces deux objets, et nous n'attendons plus qu'un bon vent pour lever l'ancre, et continuer notre route. Hélas! je ne puis m'empêcher de soupirer, quand je songe que nous serons sous peu à une si grande distance de...... Mais trêve à ces tristes réflexions, et sois assuré que tant que j'existerai je serai, etc.

W. B.

LETTRE VI.

Octobre 1785.

De la rade de Funchiale à Madère, le 14 octobre.

Je t'ai dit, à la fin de ma dernière lettre, que nous n'attendions qu'un vent favorable pour quitter Guernesey; le lendemain 26 septembre nous profitâmes du beautems, et nous levâmes l'ancre.

Le 27, nous vîmes sept îles à environ sept lieues de distance. Le 28, on nous servit des viandes salées. Je prévois déjà qu'en t'écrivant tous les détails que tu exiges de moi, mes lettres seront remplies de répétitions ennuyeuses et de circonstances indifférentes. Il me semble te voir, t'arrêter court, et t'entendre dire, en levant les épaules : que signifie tout cela ? Il n'a surement pas la vanité de croire que la meilleure de ses lettres soit autre chose qu'un bavardage insipide et rebutant. Eh bien, si telle est ton opinion, nous

Octobre 1785.

sommes d'accord ; mais, quand même mes talens seroient plus distingués, il y auroit encore des redites que je ne pourrois pas éviter.

Le 30 on fit une distribution de grog (1), ce qui répandit la joie et la gaieté parmi tout l'équipage : ne t'imagine pas qu'il soit ici question des personnes de notre table. Outre la portion de liqueur qui nous est accordée, nous en avons en provision, que nous nous sommes procurée à nos dépens. Depuis notre départ de Guernesey nous avons toujours eu un gros tems, mais j'y étois accoutumé. Avant de te raconter ce qui nous est arrivé le dimanche 2 octobre, il est bon que tu saches que nous observons ce jour avec la décence convenable. *Tout le monde*, (comme dit le spectateur, en parlant des villageois, en pareille occasion) « *se nettoye le visage, endosse ses meilleurs habits, et se débarrasse de la rouille ramassée pendant le cours de la semaine* ». On fait de bonnes lectures, et on ne fait absolument que ce qu'il est impossible de remettre au lendemain.

Le 2, vers midi, un de nos gens vit quelque chose flotter sur l'eau, à une certaine distance; cela excita notre curiosité, et nous voulûmes nous en approcher, mais n'ayant que peu ou point du tout de vent, nos efforts pour aller de ce côté furent inutiles. On se

(1) Mélange de rum ou d'eau-de-vie et d'eau.

décida

Octobre 1785.

décida à mettre la chaloupe en mer; on n'avoit pas sous la main les cordages destinés à cette opération. Plusieurs matelots, dans leur impatience, vouloient se jetter à l'eau pour reconnoître ce que c'étoit, et l'amener à bord si cela en valoit la peine. Le capitaine Dixon s'y opposa d'abord, dans la crainte qu'ils ne fussent attaqués par des requins, ou qu'il ne leur arrivât quelqu'autre accident; mais il n'y avoit pas d'alternative; car ce qui attiroit notre attention s'éloignoit à chaque instant. Le capitaine permit donc à deux de nos gens de satisfaire leur curiosité; ils se jettèrent aussitôt à la mer, et ils virent que c'étoit une grosse barrique toute couverte de testacées, de l'espèce appellée bernacle; ils l'amenèrent à la hanche du bâtiment, et on la hissa à bord. Il est certain que ce tonneau avoit été très-long-tems dans l'eau; car on eut bien de la peine à en détacher tous les coquillages, qui en avoient presque rongé le bois; c'étoit un muid de vin de Bordeaux. Nous pouvons regarder ce tonneau comme une bonne trouvaille; mais il est triste de réfléchir qu'un vaisseau n'abandonne une chose aussi utile que lorsqu'il est dans le plus grand péril, et que nous ne profitâmes dans cette occasion que par le malheur d'autrui.

Jusqu'au 13, il ne nous arriva rien de particulier; nous vîmes des vaisseaux étrangers, à deux ou trois différentes reprises, mais ils étoient trop éloignés pour distinguer à quelle nation ils appartenoient. Ce même jour, de très-bonne heure, nous découvrîmes l'île de

Octobre 1785.

Porto-Santo, à environ six lieues de distance, et un peu plus près celle de Madère. (La lieue marine équivaut à trois milles anglois.) Le tems étoit beau et le ciel serein. Nous rangeâmes la côte à environ un mille. Cette île, si renommée par l'excellence de ses vins, dans le monde commerçant, (et je pourrois ajouter, parmi les gens qui aiment les plaisirs de la table,) présente un aspect montagneux, mais qui n'est pas désagréable à la vue, le sol étant coupé par des vallons qui descendent en pente douce jusques sur le bord de l'eau. Les nombreux vignobles qui couvrent ces côteaux, abondamment garnis de grappes déjà mûres, semblent inviter le vendangeur soigneux à recueillir le fruit de ses travaux. Ces vignobles sont partout entremêlés de diverses autres sortes de plantations, ainsi que de couvens et de communautés religieuses dont il paroît qu'il y a ici un grand nombre. Cela me rappelle la mère *Cole de Foote*, quand elle se plaint si amèrement des méchans qui *claquemurent pour la vie de si aimables jeunes créatures*. Funchiale, ville capitale de cette île paroît renfermer beaucoup d'églises, et les rues en semblent régulières (1). Tu te conten-

(1) M. Forster le fils nous a donné la description suivante de cette ville.

Funchiale est bâtie en forme d'amphithéâtre, autour de la baie, sur la pente des premières collines. L'œil plane aisément de la mer sur tous les bâtimens publics et particuliers : en général, le dehors des édifices est tout blanc ; la plupart ont deux étages. Ils sont couverts de toits bas, et l'architecture a cette élégance orientale, et une

teras de cette description, car je n'ai apperçu la ville qu'à l'aide d'une longue vue, à une distance de trois milles.

Octobre 1785.

---

simplicité qu'on ne trouve pas dans nos maisons étroites, qui portent, à leur sommet, des toits escarpés, et plusieurs rangs de cheminées. Il y a, du côté de la mer, différentes batteries et des plates-formes garnies de canons. Un vieux château, qui commande la rade, est situé au haut d'un rocher noir; il est entouré d'eau à la marée haute, et les Anglois l'appellent *Loo-Rock*. Un autre, qu'on nomme le château de Saint-Jean, est placé sur une éminence voisine, au-dessus de la ville.

Les collines derrière Funchiale, couvertes de vignes, de plantations, de bosquets, de maisons de plaisance et d'églises, ajoutent encore à la beauté du paysage. Ces lieux font penser aux jardins des fées, et ils donnent quelqu'idée de ceux de Sémiramis.

La ville cependant ne répond pas à l'aspect qu'elle présente du côté de la rade. Les rues sont étroites, mal pavées et sales; les maisons bâties de pierres de taille ou de briques; mais elles sont noires, et, excepté quelques-unes qui appartiennent aux négocians anglois, et aux principaux habitans, elles manquent de vitres. Les autres n'ont qu'une espèce de treillis qu'on baisse et qu'on lève aisément. Les domestiques, les boutiques et les magasins occupent la plupart des rez-de-chaussée.

L'église et les monastères sont très-simples: il n'y a aucun ordre d'architecture. On remarque le défaut de goût, sur-tout dans l'intérieur. Le peu de jour que donne l'édifice ne sert qu'à éclairer des ornemens de clinquans, entassés les uns sur les autres, et arrangés d'une manière tout-à-fait gothique. Le couvent des Franciscains est propre et spacieux; mais le jardin est fort mal tenu. Les religieuses de Sainte-Claire nous reçurent poliment à la grille. (*Deuxième voyage de Cook, liv. 1, chap. 1, de la trad. franç.*)

Octobre 1785.

Quand j'ai commencé ma lettre, je n'étois pas certain de trouver une occasion pour te l'envoyer de Madère; mais lorsque nous sommes arrivés par le travers de cette baie, nous y avons rencontré deux vaisseaux de roi, qui retournent en Angleterre, et nous sommes à l'ancre, jusqu'à ce que les dépêches soient expédiées.

Je me rappelle qu'en te parlant de nos bâtimens, et de leur destination, je ne t'ai rien dit du nombre de personnes que nous avions à bord; notre vaisseau contient, en tout, trente-deux personnes, compris le capitaine Dixon; l'équipage du roi George est presque une fois aussi nombreux que le nôtre, mais il y en a qui ne sont, pour ainsi dire, que des enfans, appartenans à des gens de distinction, qui les destinent au service de mer. Je crois qu'ils ne pouvoient mieux faire, que de saisir cette occasion, pour les mettre de bonne heure au fait de leur profession : afin de remplir plus complètement leurs intentions, le capitaine Portlock a pris sur son bord un jeune homme de l'école de mathématiques de l'*hôpital de Christ*, qui doit les instruire dans la théorie de la navigation, pendant qu'il leur enseignera la pratique.

Parmi les hasards et les vicissitudes dont cette vie mortelle est accompagnée, jettes un regard sur ton ami, condamné à passer quelques-unes des plus belles années de sa vie, si la Providence daigne la lui conserver, entièrement séquestré du monde : cet événement pour-

Octobre 1785.

roit être regardé comme heureux par un hermite; mais je ne pense pas de même; peut-être, diras-tu que je ne suis pas entièrement privé des douceurs de la société?... J'en conviens...; mais tu sauras que je n'ai guère d'autre compagnie, que celle de mes compagnons de table, et comme la conversation de ces messieurs, ne roule ordinairement que sur des objets relatifs à la marine, et qu'ils traitent leurs sujets de manière à prouver que la logique a été exclue du cours de leurs études, tu dois croire que je ne m'amuse pas infiniment.

Je me promène souvent sur le pont, pendant quatre heures entières sans proférer quatre paroles : pendant ce tems, je m'occupe d'une multitude de réflexions, dont je me propose de te faire part, autant pour me distraire, que pour avoir le plaisir de savoir les remarques qu'elles te feront faire; je te prie de me les communiquer toujours librement; les lettres du capitaine sont prêtes, et la chaloupe attend, adieu.

W. B.

LETTRE VII.

Au port Praya, île Saint-Jago, le 26 octobre.

S'il est possible que quelque chose puisse me procurer un plaisir plus vif que celui de t'écrire, c'est celui que je viens d'éprouver, en mettant le pied sur la terre

Octobre 1785.

ferme : tu vas conclure, sans doute, qu'étant débarqué, je te donnerai une description de cette île ; c'est ce que je me propose de faire mais auparavant, je reprendrai le fil de ma narration.

Après avoir envoyé nos lettres à bord du vaisseau qui devoit les porter en Angleterre, nous quittâmes la rade de Desemchialle, et nous gouvernâmes sur cette île, à l'aide d'une brise modérée et d'un beau tems.

Le 16, nous découvrîmes Palma et Fero, deux des îles Canaries qui nous restoient au sud, quart sud-est, à la distance d'environ douze lieues. Tu souriras, peut-être, en m'entendant parler, et de positions, et de distances ; mais sois assuré que je me sers des termes de l'art : cela posé, j'espère non-seulement me mettre à l'abri de ta critique, mais mériter ton approbation.

Le 19, nous étions par 22 degrés de latitude nord, et le ciel étoit assez serein, mais il faisoit une chaleur étouffante ; nos ponts étant en fort mauvais état, les charpentiers eurent beaucoup à faire à les calfater.

De bonne heure dans la matinée du 24, nous apperçûmes l'île de Bonavista, à la distance de sept lieues : si je ne me trompe, cette île est la première que le célèbre Christophe Colomb découvrit, lorsqu'il alla à la recherche du nouveau monde.

A dix heures, l'ile de Mayo nous restoit nord nord est à quatre lieues, et Saint-Jago (le port où nous avions intention de relâcher), à la distance de huit lieues.

Octobre 1785.

Tu as assez de connoissances en géographie, pour savoir que ces îles font partie de celles du Cap Vert, et sont soumises aux Portugais : à midi, nous mouillâmes dans le port de Praya, île Saint-Jago, sur un fond de huit brasses; les extrémités de la terre qui forment la baie, s'étendoient de l'est quart sud-est, au sud-ouest. Le château et le fort, portoient nord-ouest quart-d'ouest, à la distance de près de deux milles.

L'île de Saint-Jago est située par les 14 degrés, 54 minutes de latitude nord, et par les 23 degrés, 29 minutes de longitude ouest; je ne puis pas déterminer exactement quelle est son étendue, mais je ne crois pas qu'elle ait cent milles de circonférence.

Il est naturel de conclure de sa position, que le climat doit être très-chaud, les vents d'est, qui y dominent ordinairement, et qui, soufflent continuellement des déserts sablonneux de l'Afrique ajoutent encore beaucoup à la chaleur du climat.

Nous avons relâché dans ce port, pour faire de l'eau et des provisions fraîches, et acheter en général toutes les choses que nous avons pu trouver dans cette

Octobre 1785.

île, dont nous avions besoin, pour le moment, ou pour la suite; nos capitaines ont saisi dans cette intention le premier moment où il a été possible d'aller à terre pour trouver les moyens les plus convenables de parvenir à leur but.

Le commandant du fort les traita d'abord avec hauteur, mais après avoir reçu un présent peu considérable, il devint plus honnête, et leur accorda la permission de faire de l'eau pour leurs vaisseaux: c'étoit la seule grace qu'on pouvoit attendre de lui. Tous les autres articles nous furent fournis par un négociant Portugais qui demeuroit à un quart de mille de la côte.

Lorsque tous les arrangemens furent faits, j'eus la satisfaction d'aller à terre avec les capitaines; nous fûmes rencontrés sur le rivage par un vieux négre (natif de cette île;) il parloit un très mauvais Anglois, et apprenant ce qui nous amenoit, il nous conduisit chez le négociant, où il nous fut d'une grande utilité, aucun de nous ne sachant un seul mot Portugais, et ce négociant ne parlant pas Anglois, de manière qu'il nous servit d'interprête.

Nous fûmes reçus avec la plus grande politesse; on nous offrit du vin de Madère excellent, du syrop de capillaire, des oranges, etc. Nous payâmes une guinée par chaque vaisseau, comme une sorte de droit de port, et leurs noms furent inscrits sur un registre destiné

destiné à cet usage. On y mentionna pareillement le nom de l'endroit d'où ils venoient, et celui pour lequel ils étoient destinés.

Octobre 1785.

Le capitaine Portlock fit un arrangement avec le négociant pour fournir du bœuf et d'autres denrées ; mais notre interprête nous assura que les paysans nous procureroient plusieurs des choses dont nous avions besoin, à plus bas prix.

En arrivant à Praya, nous vîmes une espèce de marché où un grand nombre de gens s'étoient rassemblés des différentes parties de l'île pour y vendre leurs denrées, telles que porcs, moutons, chèvres, volailles, dindons, ainsi que des oranges, des citrons, des limons, des noix de coco, des bananes, des ananas, et du sucre brut, en petite quantité, divisés en petits paquets. Tous les fruits étoient très-bons, et nous parurent d'autant plus exquis, que non-seulement ils étoient agréables au goût, mais encore servoient à étancher la soif: de plus ils sont tous d'excellens anti-scorbutiques.

Leurs porcs et leurs dindons sont bons; mais les chèvres et les moutons sont fort maigres; leurs bœufs ne sont pas aussi gras que les nôtres à un an. Les habitans sont si pauvres, qu'il ne s'en trouva aucun qui nous pût fournir des salaisons.

Le marchand portugais paroît être le seul en état

Octobre 1785.

de faire ce commerce. Nous reconnûmes que les insulaires faisoient plus de cas de vieux habits et d'effets de peu de valeur que d'argent, principalement quand ils échangent leurs denrées les moins précieuses, telles que les chèvres, les volailles, les fruits, etc. Cette circonstance nous fut très-favorable, la monnoie angloise n'ayant point cours ici. Comme il nous falloit cependant quelqu'argent monnoyé, nous nous adressâmes au négociant portugais qui nous changea des guinées contre des piastres, nous en donnant quatre pour une guinée; la piastre vaut ici cinq schelings; ainsi le change fut à notre désavantage de quinze pour cent. Un capitaine qui se proposeroit de relâcher dans ce port pour se fournir de provisions, feroit très-bien de porter quelques marchandises de clincaillerie, telles que des couteaux, des boucles, des rasoirs, etc. Il en tireroit un bénéfice honnête, et se procureroit en outre de la monnoie courante en suffisante quantité pour acheter ce dont il auroit besoin.

Je n'ai pas le tems d'en écrire davantage; mais dans ma première je te donnerai d'autres détails sur cet endroit. Je suis, etc.

W. B.



LETTRE VIII.

De Saint-Jago, le 28 octobre 1785.

Depuis la date de ma dernière, il est arrivé dans ce port trois vaisseaux venant de Londres, et un brigantin américain.

Le capitaine de ce dernier n'avoit point à ce qu'il paroît d'autre but en relâchant dans ce port, que d'acheter des chevaux et des bêtes à cornes ; mais n'y en trouvant point, il leva l'ancre peu d'heures après qu'il fut entré. Les vaisseaux venant de Londres sont destinés à la pêche de la baleine dans la mer du Sud ; l'un de ces bâtimens appartient à M. Montgomery qui demeure à Londres, *Prescot street*, *Goodman's fields.* Je ne puis rien vous dire du brigantin, n'en ayant pas été informé ; le troisième navire appartient à M. Hamet (aujourd'hui sir Benjamin Stamet.) Il porte le nom de son propriétaire, et est commandé par le capitaine Clarke, qui paroît être un très-brave homme, et qui veut bien se charger de nos lettres.

Je vais maintenant continuer à te donner quelques détails sur ce pays. Le fort et le château, (si toutefois on peut leur donner ce nom,) sont situés sur une éminence, à près d'un demi-mille du rivage, et gardés

Octobre 1785.

par un détachement de soldats commandé par un capitaine. Cette garnison suffit sans doute pour tenir dans le devoir les habitans de cette île; mais très-certainement elle seroit incapable de repousser l'attaque d'un ennemi.

La ville de Praya est située dans une grande plaine derrière le fort. Elle est composée de cinquante à soixante maisonnettes assez éloignées les unes des autres, et qui forment un large quarré où se tient le marché : vers le centre il y a une croix de pierre. Les huttes, (car il n'est guères possible de leur donner un autre nom,) sont bâties à pierres sèches, et plus mal construites peut-être que les plus mauvaises cahutes de la basse-cour de nos fermiers en Angleterre. Elles consistent en deux, ou tout au plus trois chambres à rez-terre.

Les lits sont un meuble de luxe que l'on ne connoît guères ici. Les insulaires couchent sur des nattes. Je vis, il est vrai, un lit chez le marchand portugais dont je vous ai parlé, mais si mauvais qu'un domestique anglois voudroit à peine s'en servir.

Les naturels sont noirs, et la plus grande partie, employés au service des Portugais qui demeurent dans cette île. Ils professent la religion catholique romaine, à laquelle ils paroissent fort attachés. Un jour que j'étois à Praya, lorsque le peuple se rendoit à l'église, curieux de voir la manière dont ils disent la messe, je me rendois à la paroisse; mais le commandant du

fort m'envoya dire par un de ses soldats de me retirer. Les Portugais se comportent très-honnêtement envers les étrangers; mais peut-être cela n'est-il dû qu'à des motifs d'intérêt, et parce que nous allons chez eux acheter nos denrées. Une bonne femme, dans une de ces maisons, me prépara un plat de farine de bled-d'inde, bouillie dans du lait de chèvre; elle y mit ensuite du sucre : ce mets ressembloit assez à certains *puddings* que l'on fait dans les familles angloises. Elle me pressa de si bonne grace d'en goûter, que je ne pus m'y refuser, et je le trouvai fort bon. On pourroit conclure, qu'eu égard à la chaleur du climat les femmes doivent avoir beaucoup de tempéramment; cependant les Insulaires et les Portugaises résistèrent constamment à toutes les sollicitations de nos messieurs, quoiqu'ils eussent soin d'ajouter à la force de leurs argumens des présens capables de les tenter. Cette rigueur provient-elle d'un fonds réel de chasteté; c'est ce que je te laisse à décider.

Octobre 1785.

Le sol me paroît être le même que celui de toutes les îles qui sont sous le tropique; mais quand il seroit aussi fertile que celui de l'Angleterre, les habitans sont trop indolens pour entreprendre de le cultiver. J'ai déjà fait mention des productions de cette île; elles n'exigent en général que peu ou point du tout de travail, à l'exception du bled-d'inde, et de la façon du sucre, provenant des cannes, qui croissent en petite quantité dans cette île. On en fait une espèce de liqueur à laquelle on donne ici le nom de *rum*; mais

Octobre 1785.

que les marins appellent *aqua dente.* Elle sert à faire du punch que l'on rend assez agréable en y mêlant une bonne quantité de jus de citron, et de limon et du sucre.

On trouve dans cette île une grande quantité de chèvres, dont le lait paroît faire la base de la nourriture du peuple. J'ai observé qu'il y avoit dans toutes les maisons où je suis entré, des jattes remplies de ce lait et un bon nombre de fromages. Je suis d'autant plus disposé à me le persuader, que je n'ai vu faire dans ces maisons aucune disposition pour cuire des viandes, et pas même un seul feu, quoique j'en aie visité une grande partie et à différentes heures du jour.

La chaleur du climat est cause que les habitans n'ont besoin que de peu de vêtemens; cela s'arrange assez bien avec leur bourse. Le peu d'habits qu'ils ont, excepté ceux des soldats, paroissent tous achetés de rencontre, sur les bâtimens qui relâchent ici, pour y prendre des vivres. Ceci ne regarde point les femmes: (j'allois dire le *beau sexe*). Elles portent une camisole lâche, faite d'une étoffe de coton, recueilli et fabriqué dans l'île. Cette toile est ordinairement rayée de bleu, sans dessein particulier, n'ayant en cela d'autre règle que l'imagination du fabriquant. Cette camisole, avec un jupon fort léger, et un bonnet, constituent presqu'entièrement l'habillement des femmes. Pour se parer, elles suspendent à leurs oreilles, ou mettent

Octobre 1785.

autour de leur cou des grains de verre enfilés, ou quelques autres bagatelles de peu de valeur, et elles ont généralement une croix attachée au col. Les Portugais ont l'air de jouir d'une mauvaise santé, ils sont tous maigres et blêmes. Je ne puis déterminer si cela est ordinaire aux Portugais en général, ou si c'est un effet du climat ; mais les naturels ont assez bonne mine. Je ne puis pas non plus te parler bien sciemment de la forme de leur gouvernement ; je présume cependant qu'elle a beaucoup de ressemblance avec celle du gouvernement portugais.

C'est assez parler de Saint-Jago. Le tems ne nous permet pas de séjourner ici plus qu'il n'est nécessaire pour achever de remplir nos futailles, et laisser aux gens de l'équipage l'agrément de se promener un peu à terre, ce qui est très-nécessaire pour la conservation de leur santé. La plûpart de ces objets étant déjà presque remplis, je m'attends à chaque moment à entendre crier par le maître d'équipage, avec une voix de tonnère, de déployer toutes les voiles. Je finirai ma lettre par ces mots du père d'Hamlet : « *Adieu! . . . Souvenez-vous de moi.* » Pour toujours ton ami.

W. B.



Novembre 1785.

LETTRE IX.

En mer, le 20 décembre.

Je t'ai déjà observé que je correspondois avec toi, autant pour mon propre amusement que pour ton instruction. — Pardon! — Je veux dire, pour satisfaire ta curiosité : tu ne t'étonneras pas par conséquent de voir souvent mes lettres datées de la mer. En mettant par écrit ce qui nous arrive journellement, je me laisse entièrement gouverner par le bon tems et par les occasions; mais je te connois si indulgent, qu'en vérité ce préambule étoit à-peu-près inutile. Je reprendrai donc le fil de ma narration, sans plus de cérémonie.

Ayant terminé toutes nos affaires à Saint Jago, et une bonne brise s'étant élevée, nous levâmes l'ancre à dix heures, dans la matinée du 29 octobre, après avoir pris congé gaiement de notre bon ami le capitaine Clarke que nous laissâmes à l'ancre. Le navire de M. Montgomery étoit pareillement mouillé dans la baie. Les provisions de bouche que nous avions apportées de l'île de Wight étant presque consommées, nous avions acheté dans ce dernier port plusieurs chèvres, des brebis et de la volaille, pour faire plus commodément notre route, et nous tenir en garde contre le scorbut.

Je

Novembre 1785.

Je t'ai parlé de l'extrême chaleur qu'il fait à Saint-Jago, et j'ai essayé de t'en donner la raison. Tu dois t'imaginer que plus nous approchions de la ligne équinoxiale, plus elle devenoit insupportable. Les calmes y contribuoient encore beaucoup, et ils sont très-fréquens dans ces parages : quand une brise légère s'élève, la chaleur est beaucoup plus supportable.

Le 3 novembre, étant par les 8 degrés de latitude nord, et la chaleur extrême, nos gens furent employés à frotter et à nettoyer avec le plus grand soin, les ponts et tous les coins du bâtiment, et ils le lavèrent ensuite avec du vinaigre : cette méthode étoit constamment mise en usage par le feu capitaine Cook, dans le cours de ses longs voyages; et elle a toujours été suivie des plus heureux effets, relativement à la santé des équipages. Lorsqu'un capitaine prend tant de soin de la santé des gens qui sont sous ses ordres, il mérite assurément l'estime entière de tout homme qui a un sentiment d'humanité.

Il est vrai que je ne puis m'empêcher de regarder ce soin comme un des devoirs essentiels de sa profession. Si le père de famille, tranquille dans sa maison, se regarde comme obligé de faire soigner ses domestiques lorsqu'ils sont malades, et qu'il est en son pouvoir de leur procurer des secours ; à plus forte raison, le capitaine d'un vaisseau doit-il donner toute son attention à maintenir la santé parmi ceux qu'il commande : au milieu du vaste océan, à qui s'adresseront-ils pour avoir

Novembre 1785.

des secours ? Ils n'ont point là de parens, d'amis, dont ils puissent réclamer l'assistance : ils ne peuvent implorer la charité de ces ames compatissantes, qui manquent rarement de tendre une main bienfaisante à l'infortuné sans ressources : malgré des motifs aussi puissans, il y a, je n'en doute pas, des capitaines qui s'embarrassent peu de faire attention à *des bagatelles semblables*, et qui laissent au hasard à décider du sort de leurs matelots, malades, ou en bonne santé.

Du 4 au 12 novembre, le tems fut très-inconstant : dans des momens il étoit clair, et nous nous trouvions dans un calme presque parfait ; dans d'autres, il s'élevoit un vent très-fort accompagné d'une grosse pluie, de tonnerre et d'éclairs. J'ai oublié de te dire que le 9, on servit des pois sur notre table ; il en a été alloué une pinte par personne, pour trois jours par semaine ; c'est une addition fort agréable, et qui nous fait manger notre porc salé avec plus de plaisir. Le 13, nous nous trouvâmes par les 2 degrés de latitude nord ; le tems devint plus constant et le vent favorable : nous avions une brise légère de l'est, avec un beau ciel, et sans essuyer de coups de vent, de tonnerre, ni d'éclairs. Le 16, nous passâmes la ligne, et à midi, nous observâmes 22 minutes de latitude sud.

Il peut être nécessaire de t'informer, que la manière de connoître quelle est la latitude où se trouve un vaisseau, est de prendre la hauteur du soleil, quand il est

au méridien (ce qui est toujours à midi), et cette hauteur, soumise à un calcul facile, donne la latitude.

Les matelots, en passant la ligne, ont coutume de plonger dans une cuve remplie d'eau, toutes les personnes qui sont à bord et qui n'ont pas encore été au-delà de cette ligne. Cette cérémonie déplaisant à quelques personnes de l'équipage, le capitaine Dixon promit à tous les matelots une double portion de *grog*, s'ils vouloient s'en dispenser. La proposition fut acceptée avec joie, et le calme fut bientôt rétabli; mais hélas! le *grog* étant disparu, et la bonne humeur avec lui, quelques matelots firent tant de tapage qu'on fut obligé de les mettre aux fers. Cette correction leur fit revenir la raison; et, après avoir fait la promesse de se mieux comporter à l'avenir, on les remit en liberté.

J'exprimai ma surprise à nos messieurs, de ce qu'il s'élevoit à bord des querelles aussi fortes; mais ils se mirent à rire, et me dirent que des choses de cette espèce étoient si communes à la mer, que cela ne valoit pas la peine d'y faire attention.

A deux heures, dans l'après-midi du 21, nous vîmes un bâtiment à l'est; mais il étoit à une trop grande distance pour que l'on pût distinguer à quelle nation il appartenoit. Le 24, on servit sur nos tables du vinaigre, ce qui rendit nos salaisons plus saines et plus agréables au goût: nous le trouvâmes encore très-

Novembre 1785.

bon pour manger le poisson que nous attrapions fréquemment; tels que des bonites, des dauphins, des *albacours*, etc. Le 25, on donna aux matelots les habillemens dont ils avoient besoin; et ils furent, par-là, délivrés de la crainte qu'ils avoient témoignée en partant, de ne pouvoir se procurer des habits, lorsque les leurs seroient usés. Le 26, on nous donna du thé et du sucre en quantité suffisante pour déjeûner tous les jours : nous nous trouvâmes bien de cette augmentation, par la variété qu'elle nous offroit; le thé et le sucre sont d'ailleurs d'excellens anti-scorbutiques, et par cette raison, très-nécessaires dans les voyages de long cours : cette provision abondante de thé, de café et de sucre, qui nous fut donnée, étoit d'une qualité supérieure à tout ce que nous avions eu jusqu'alors; elle étoit encore plus précieuse pour le matelot, à qui, je crois, on n'en alloue jamais, ni sur les vaisseaux de roi, ni sur les navires marchands. Le 30, on étendit au-dessus du gaillard d'arrière, une grande voile de rechange pour servir d'abri : elle avoit l'effet, non-seulement, de rendre moins étouffante la chaleur que l'on ressentoit sur le pont; mais encore, de le garantir des rayons du soleil.

Décembre 1785.

Le 6 décembre, nous nous trouvions déjà bien éloignés des tropiques, notre latitude étant de 26 degrés, 16 minutes sud : le tems commençoit à être très-agréable et nous avions constamment vent frais de l'est. Le 7, à neuf heures du matin, le King-George fit signal qu'il appercevoit un bâtiment; mais il ne s'ap-

procha pas assez, pour que nous pussions distinguer de quelle nation il étoit.

Décembre 1785.

Je crois que l'intention du capitaine Portlock est de relâcher aux îles de Falkland : si cela est, tu peux compter sur des détails plus étendus. Pour toujours, ton ami,

W. B.

LETTRE X.

Aux îles de Falkland, le 7 janvier 1786.

Quoique l'habitude de vivre à la mer me soit, en quelque sorte, devenue plus familière; cependant la vue de la terre me remplit d'une joie momentanée : je dis momentanée, car elle ne tarde pas à s'obscurcir, lorsque je réfléchis qu'il doit encore se passer quelques années, avant que je jouisse du bonheur de revoir mon pays natal.

Je suis honteux de t'ennuyer avec des raisonnemens si peu essentiels; mais je tâcherai désormais de les éviter et de ne jamais parler de ce qui concerne le passé ou l'avenir, pour ne m'entretenir que du présent.

Le 11 décembre, étant par les 33 degrés, 16 mi-

Décembre 1785.

nutes de latitude sud, il s'éleva une brise très-forte; ce qui nous obligea de prendre tous les ris de nos huniers et de notre grande voile. Peu de tems après, le vent s'appaisa: la déclinaison du compas étoit alors de 11 degrés, 16 minutes à l'est. Le 16, le vent étant modéré et le tems beau, nous vîmes autour du navire une grande quantité de baleines: notre latitude observée étoit de 41 degrés. Le 21, le vent soufla grand frais: nous fûmes obligés de ferler les huniers et de prendre les ris de toutes nos basses voiles; nous passâmes aussi de faux bras, pour assujettir les vergues des huniers, et de fausses lignes d'amarage, pour mettre nos bateaux en sûreté: on baissa la grande écoutille et celle de la fosse aux cables; et on prit enfin toutes les précautions possibles pour tenir le bâtiment bien clos et sec. Ce jour, dans tous les points au sud de la ligne, est le plus long de l'année. Il t'auroit paru fort singulier, de voir le soleil levé avant quatre heures du matin; et je suis persuadé qu'il y a dans Londres un bon nombre de personnes qui ne croiront pas facilement, qu'il est des contrées où le soleil se lève avant quatre heures dans le mois de décembre.

Le 23, nous étions par les 46 degrés de latitude. La mer présentoit une surface fort trouble et sale: nous vîmes un veau marin, et une grande quantité d'autres espèces de poissons qui nageoient autour du vaisseau.

De bonne heure, dans la matinée du 24, il tomba

une grande quantité de neige et de pluie : depuis le 21, nous n'avions presque pas cessé d'avoir un vent très-fort, accompagné de grains. Nous perdîmes le 24, dans la matinée, notre dernière chèvre; elle est absolument morte de froid, quoique nous eussions pris toutes les précautions possibles pour lui conserver la vie : nous ressentîmes vivement cette perte; car elle nous avoit fourni de lait, régulièrement deux fois par jour, ce qui rendoit notre thé plus agréable à boire. La latitude observée, à midi, étoit de 47 degrés, 2 minutes.

Dans la matinée du 25, nous eûmes vent frais et un ciel assez serein; mais à quatre heures après midi, un vent violent qui s'éleva, nous obligea de ferler les huniers et de prendre tous les ris aux basses voiles. Comme c'étoit le jour de Noël, nous le fêtâmes aussi bien que notre situation pouvoit nous le permettre : les matelots regardent ce jour, comme plus saint même que le dimanche, quoique leur manière de le regarder ne s'accorde guère avec leur opinion : ils le passent en s'abandonnant à une gaieté bruyante, et buvant à pleins verres du *grog*, à la santé de leurs amis absens et de leurs maîtresses. Nous étions à midi par les 48 degrés, 14 minutes de latitude sud.

Du 16 au 31, le tems fut inconstant : nous avions de momens à autres, un vent modéré et un tems couvert; et peu après, des vents très-forts, accompagnés de pluie. La saison actuelle est celle de l'été, dans cette

Décembre 1785.

partie du monde; et la latitude où nous étions alors, étoit de 50 degrés, 32 minutes, c'est-à-dire, à-peu-près la même que celle d'une partie de l'Angleterre; cependant, la température de l'air y est plus semblable à celle du mois de mars, qu'à celle du mois de juillet.

Janvier 1786.

Le premier janvier 1786, nous vîmes autour de nous un bon nombre de veaux marins, ainsi que des pinguins, et une grande variété d'autres espèces d'oiseaux, ce qui prouvoit que nous n'étions pas loin de terre.

Le 2, à trois heures du matin, nous vîmes la terre dont les extrémités nous restoient du sud est, quart de sud, au sud, quart sud-ouest: à dix heures, la sonde rapporta soixante-dix-huit brasses, beau fond de sable tacheté de noir: à midi, la terre portoit du sud-est au sud-ouest; le tems étoit épais et brumeux, et il tomboit de la pluie: dans l'après-midi du même jour, nous n'eûmes que de légers souffles de vents, et approchant d'un calme; nous sondâmes encore dans la soirée et nous trouvâmes, de même que le matin, 78 brasses, et un fond à-peu près semblable.

Le 3, à huit heures du matin, nous vîmes la terre portant est, quart nord-est; et à dix heures, les extrémités de la partie que nous pouvions appercevoir nous restoient du sud-est au sud-ouest, quart de sud, à la distance de neuf à dix lieues. L'eau paroissoit très-noire et bourbeuse: à onze heures, nous apperçûmes un rocher qui

qui portoit sud-est à environ sept lieues, et qui avoit si bien l'air d'un vaisseau marchant sous toutes ses voiles, que nous le prîmes d'abord pour tel; nous avons su depuis, que ce rocher s'appelle *Eddystone* : à midi, la latitude observée étoit de 51 degrés, 2 minutes sud; et la longitude de 58 degrés, 48 minutes ouest.

Janvier 1786.

J'ai fait jusqu'ici plus souvent mention des latitudes que des longitudes, afin que tu puisses suivre les progrès de notre marche; et pour qu'à l'avenir tu sois en état de trouver plus facilement le point du globe sur lequel nous sommes, je te marquerai dorénavant dans toutes les occasions les unes et les autres.

Dans l'après-midi, nous eûmes bon frais et un tems couvert; ne voulant pas perdre la terre de vue, nous portâmes la bordée sur le rivage, revirant de tems en tems : à huit heures du soir, la partie la plus occidentale de la terre nous restoit à l'ouest sud-ouest, et l'Eddystone au nord-est; nous eûmes de légères brises, avec un tems couvert et brumeux, et de tems à autres, un brouillard épais.

Dans la matinée du 4, nous vîmes deux petites îles portant sud quart sud-est et sud quart-ouest, et derrière elles, une terre élevée : à midi, la partie de terre occidentale étoit à environ 4 lieues, et la pointe la plus orientale à près de huit lieues de distance; latitude, 51 degrés, 10 minutes sud. Pendant l'après-midi, nous

Janvier 1786.

rangeâmes la côte, jugeant que le port Egmont, dans lequel nous avions intention de mouiller, ne pouvoit être loin : vers minuit, étant à trois milles de l'extrémité la plus occidentale de la terre, le capitaine Portlock nous fit signal de ne pas approcher de la côte. J'ai déjà observé que nous avions des jours fort longs, mais pour bien dire, nous n'avions pas de nuit; et le tems très-modéré, nous pouvions, sans imprudence, rester près de la terre pendant la nuit.

Le 5, à deux heures du matin, nous virâmes vent arrière, et forçâmes de voiles : à trois heures, le capitaine Portlock envoya sa chaloupe avec M. Machod, son premier lieutenant, pour sonder à l'avant du vaisseau et chercher un mouillage. M. Machod laissa à bord de la Queen Charlotte une copie des différens signaux convenus pour nous servir de guide, notre bâtiment marchant en tête du King-George.

A sept heures et demie, M. Machod tira un coup de mousquet. Comme c'étoit un signal de danger, nous nous portâmes au large, revirant de tems-en-tems, pour mieux observer les mouvemens du bateau : vers neuf heures, nous trouvant assez près de l'endroit où M. Machod avoit fait le signal de danger, nous mîmes notre chaloupe à la mer et la fîmes marcher à l'avant pour sonder.

Vers les neuf heures et demie, M. Machod hissa un pavillon sur le sommet d'un moudrain, ce qui étoit

le signal qu'il avoit trouvé un mouillage : les deux navires gouvernèrent sur l'entrée, et le capitaine Portlock donna le signal à sa chaloupe de revenir, en tirant un coup de canon.

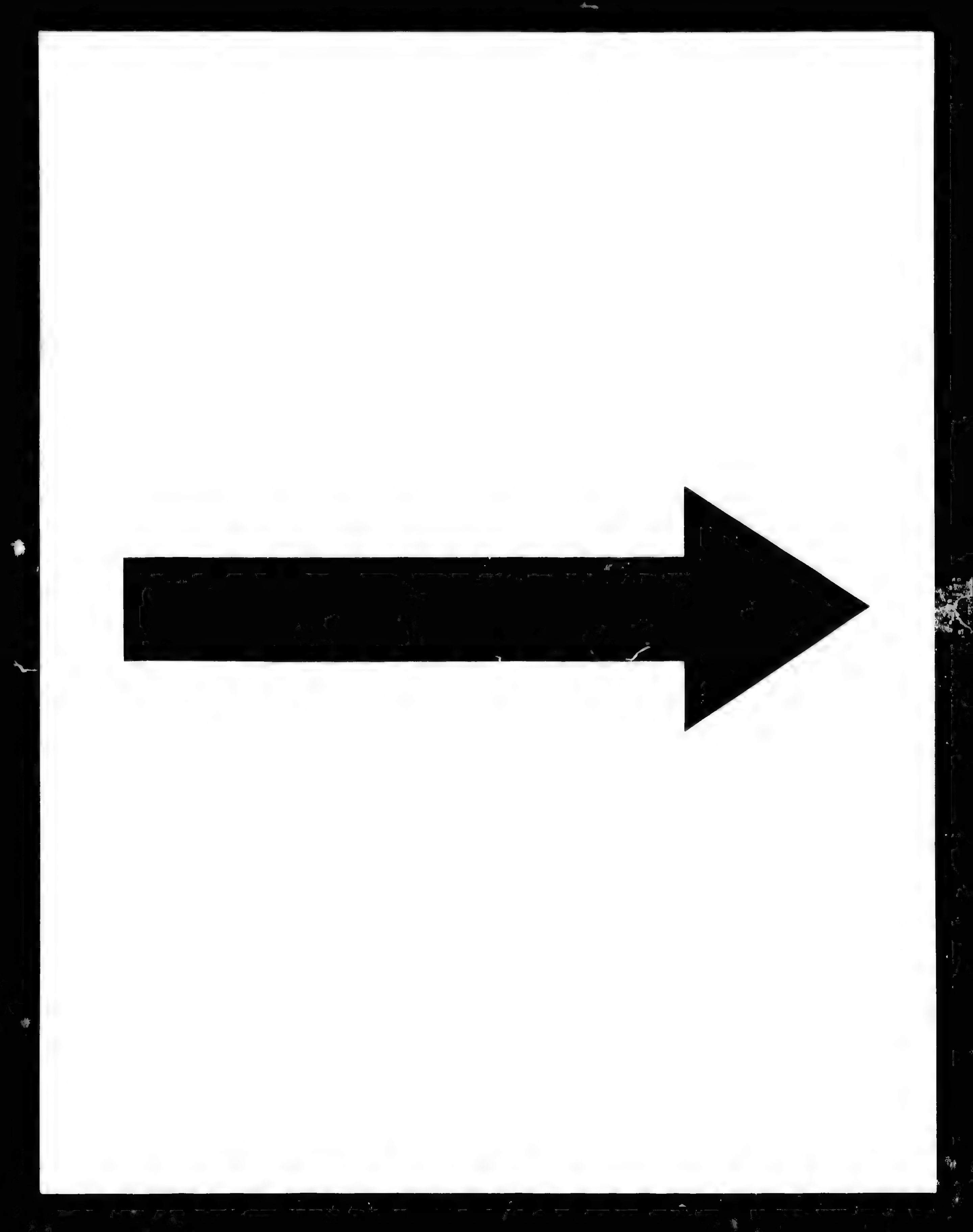
Janvier 1786.

M. Machod nous informa qu'il avoit apperçu un petit récif de rochers, et que c'étoit ce qui l'avoit mis dans le cas de tirer un coup de mousquet ; mais que le havre fournissoit un excellent mouillage : à onze heures, les deux bâtimens jettèrent l'ancre dans le port Egmont, par dix-sept brasses d'eau sur un fond de sable.

J'ai fait mes efforts pour t'instruire de toutes les circonstances de notre traversée, quelque peu importantes qu'elles soient : j'espère qu'une attention aussi exacte, donnée aux détails les plus minutieux, non-seulement te fera plaisir; mais sera un dédommagement pour toi, des défauts qui se trouvent dans le cours de ma narration. Je te donnerai dans ma première lettre, une description du lieu où nous sommes.

W. B.





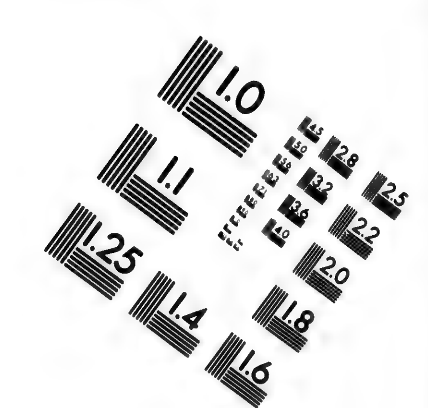
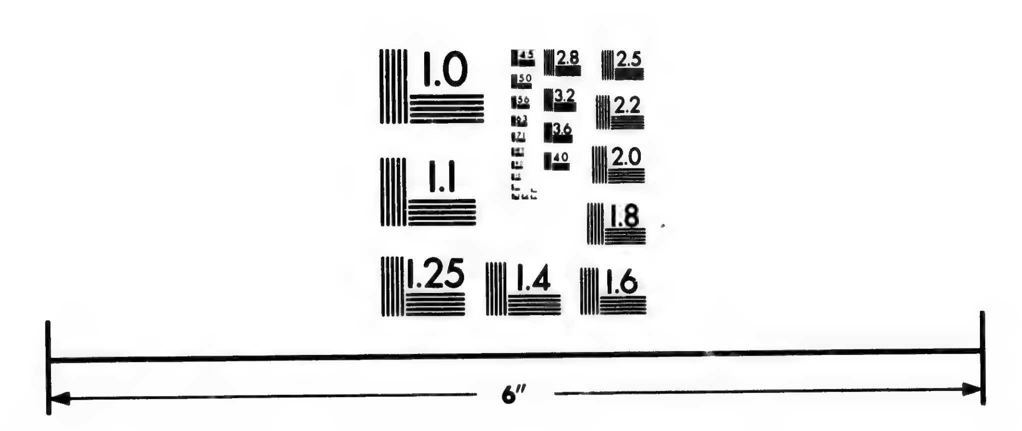
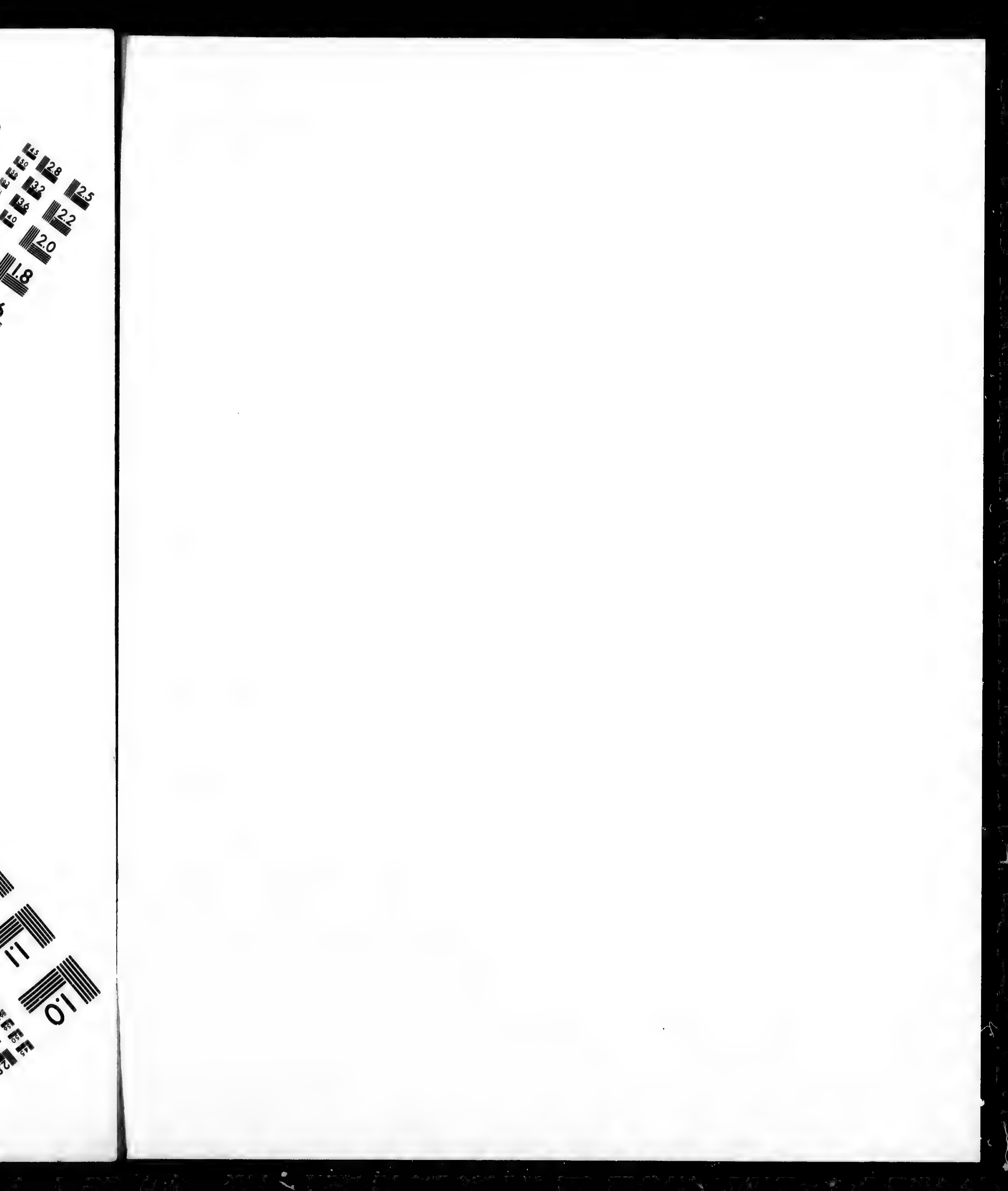


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Janvier 1786.

LETTRE XI.

Aux îles Falkland, le 22 janvier.

Ayant serré les voiles et mis toutes choses en bon état, nous jettâmes l'ancre de tonée et la haussière de tonée; mais le jour suivant (le 6), le vent ayant fraîchi, et la mer étant fort houleuse, nous relevâmes l'ancre de tonée et nous posâmes sur les deux ancres de poste. Notre premier objet étoit de faire de l'eau pour les deux vaisseaux : nous étions, comme je l'ai déjà observé, très-bien situés pour cela; nous avions encore reconnu pendant la traversée, que la Queen Charlotte ne prenoit pas assez d'eau; nous employâmes en conséquence quelques hommes à ramasser des pierres pour faire du lest : on se mit sans délai à l'ouvrage, et ces deux objets auroient été remplis en trois ou quatre jours, au plus, si nous n'eussions pas été incommodés par de fréquentes raffales. Quoi qu'il en soit, le 14 nous avions fini nos opérations et fait notre nouveau chargement. Pendant tout ce tems, les gens de l'équipage ont été à terre pour se délasser; car il est reconnu que rien n'est meilleur pour la santé des marins, que l'air de terre.

Le 14, on employa les équipages à gréer les bâtimens, à les nétoyer de l'avant à l'arrière et à faire

toutes les autres choses nécessaires. Le 15, une corvette anglaise vint jetter l'ancre dans la baie, et envoya son bateau à bord du King-George. Nous apprîmes que le bâtiment à qui appartenoit ce bateau étoit commandé par le capitaine Hussey; qu'il portoit le nom des ÉTATS-UNIS, quoiqu'il fût Anglois; qu'il étoit à l'ancre dans le havre de Hussey, baie des états, dans l'île du Cygne (*Swan Island*), avec un navire Amériquain. La corvette les *Etats-unis*, appartient à madame Hayley, veuve du sieur George Hayley et sœur du célèbre M. Wilkes.

Janvier 1786.

Ces bâtimens sont, par occasion, aux îles de Falkland, depuis plus d'un an; et ils ont hyverné dans le havre de Hussey dont je viens de parler; de manière que les équipages connoissent parfaitement bien les marées, les courans et, en un mot, tout ce qui est nécessaire pour piloter sûrement un navire à travers les rades, baies et entrées, qui sont ici en si grand nombre.

Pendant qu'on disposoit toutes choses, nos capitaines visitèrent le port et les différentes parties de terre : dans une de leurs excursions, ils découvrirent un mouillage infiniment supérieur à celui où nous étions, sur le côté occidental de la baie; et comme ils se proposoient de passer encore ici quelques jours, on se détermina à y amener les vaisseaux. Le 16, de grand matin, nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile à huit heures : à dix heures, nous jettâmes l'ancre par sept brasses d'eau; nous ne fûmes pas long-tems sans

Janvier 1786.

nous appercevoir que nous avions beaucoup gagné au change, étant bien à l'abri du vent, et n'ayant point de houle qui nous incommodât. Il est très-probale que ce fut à-peu-près là que le capitaine Macbride mouilla en 1776, lorsqu'il hiverna dans ce lieu; car nous trouvâmes sur la rive adjacente, les ruines de plusieurs maisons que l'on prétend qu'il y bâtit, et que les Espagnols ont depuis détruites.

Du 16 au 19, les gens de l'équipage descendirent alternativement pour aller respirer l'air de terre : ce lieu fournit peu d'autres ressources, comme je vais bientôt en faire la remarque.

M. Coffin, *master* de la corvette, nous ayant appris qu'il y avoit un passage à travers ces îles, et s'étant, de plus, offert de nous servir de pilote pour nous y conduire, nos capitaines se déterminèrent à mettre en mer à la première occasion, la saison étant déjà trop avancée pour pouvoir espérer de doubler aisément le Cap Horn : en conséquence, nous levâmes l'ancre dans la matinée du 19 et nous mîmes à la voile : à huit heures, le baton de pavillon planté sur Keppel (le même sur lequel M. Machod hissa le signal, le jour où nous atterrâmes dans le port Egmont), nous restoit à l'est quart sud-est, la baie sablonneuse au sud-est quart de sud, et la pointe la plus occidentale des terres sud-ouest, à environ quatre lieues de distance.

Nous jettâmes l'ancre à huit heures et demie du

Janvier 1786.

soir, sans avoir rien vu qui mérite d'être remarqué, par le travers de l'île des Carcasses, et la sonde rapportant douze brasses. Le 20, nous remîmes à la voile, et nous allâmes jetter l'ancre à midi, dans le havre du Cap Ouest, par huit brasses d'eau.

Le 21 au matin, nous remîmes encore à la voile; M. Coffin nous recommanda d'être bien sur nos gardes, en tournant le Cap Ouest, parce que le vent qui souffloit du haut des montagnes, nous accueilleroit comme un torrent : la matinée étoit belle, le ciel serein, et nous avions un vent modéré; cependant, fort heureusement pour nous, nous ne dédaignâmes pas de prendre les précautions qui nous avoient été recommandées, et tous les matelots avoient la main aux manœuvres et se tenoient prêts à carguer les voiles. En effet, avant que nous eussions dépassé le Cap, le vent nous accueillit avec une force terrible et continua à souffler avec la même impétuosité pendant près d'une heure : durant tout cet espace de tems, nous n'osâmes pas laisser la moindre voile; mais à mesure que nous nous éloignâmes des terres hautes, le vent devint plus modéré. A une heure, nous découvrîmes les deux bâtimens dont j'ai parlé ci-dessus, qui étoient à l'ancre dans le havre de Hussey, et à trois heures, nous mouillâmes dans la baie des Etats, île du Cygne, par le travers du Cap Eléphant, ayant vingt-sept brasses d'eau et à un mille de distance des navires amériquains.

Avant d'achever ma lettre, je te donnerai une des-

cription, aussi exacte que je pourrai, de ces îles, d'après les observations que j'y ai faites pendant mon séjour.

Janvier 1786.

Elles furent découvertes par sir Richard Hamwkins, en 1594 : mais c'est probablement le capitaine Strong qui les appella l'île de Falkland, ou pour mieux dire, les îles de Falkland, étant en très-grand nombre. Il sembleroit que les Anglois se sont proposés d'y établir une colonie, par le séjour qu'y a fait, pendant toute une saison, le capitaine Macbride, qui y avoit même bâti plusieurs maisons : elles ont été détruites, comme je l'ai dit, par les Espagnols, qui nous en dépossédèrent en 1770.

Cette affaire fit grand bruit à Londres, et apprêta beaucoup à parler aux politiques de ce tems ; mais je n'en dirai pas davantage à ce sujet, te sachant beaucoup mieux au fait de l'histoire politique de ces îles, que je ne le suis moi-même : je me contenterai d'observer qu'il n'est pas surprenant que les Espagnols nous aient envié la possession de ces îles, étant, par leur situation, la clef de tous les établissemens espagnols dans les mers du sud.

Le port Egmont (celui où nous étions dernièrement à l'ancre), est situé par les 51 degrés, 12 minutes de latitude sud, et par les 59 degrés, 54 minutes de longitude ouest : il est très-spacieux, et pourroit, je crois, contenir, à-la-fois, tous les vaisseaux qui appartiennent à la Grande-Bretagne.

Il

Il ne m'est pas possible de déterminer positivement l'étendue de ces îles; mais j'imagine qu'elles ont plus d'un degré en latitude et de deux en longitude.

Janvier 1786.

La situation du port Egmont est à-peu-près dans le centre; d'après cela, et suivant la conjoncture que je viens de te mettre sous les yeux, tu peux te former une idée assez juste de leur étendue.

Quoique ces îles soient généralement connues sous le nom de Falkland; cependant plusieurs d'entr'elles portent différens noms, qui leur ont été donnés, j'imagine, selon le caprice des navigateurs qui y ont touché : je te préviens de cela, pour que tu ne sois pas surpris de les voir nommer l'île du Cygne, l'île de Keppel, etc.

Par la situation de ces îles, on seroit tenté de croire que leur climat est à-peu-près semblable à celui de l'Angleterre, mais la température en est bien différente : quoique nous soyons ici presqu'au milieu de l'été, il fait souvent froid, et on se croiroit dans l'hiver, le thermomètre ne s'élevant jamais au-dessus du 53e degré : les vents soufflent, presque constamment de l'ouest et amènent de fréquentes raffales accompagnées de grosses pluies.

Le sol paroît léger, fertile et convenable aux pâturages ; cependant, en bien des endroits, il seroit difficile de déterminer sa qualité réelle; les plantes croissent, se pourissent, et poussent de nouveaux jets, qui sont

Janvier 1786.

de même, étouffés par d'autres, jusqu'à ce qu'ils forment une infinité de monticules : sur leurs sommets, il croît encore de nouvelles plantes qui s'inclinent les unes vers les autres, et forment des berceaux, où se réfugient les veaux marins, les lions de mer, les pinguins, etc. On trouve ici une quantité surprenante de toutes ces espèces d'animaux.

Près des ruines de la ville, on voit un grand nombre de petites portions de terre, entourées de gazon, qui, sûrement, formoient autrefois des jardins ; car il est aisé de s'appercevoir que ces terreins ont été cultivés. Je suis entré dans un de ces enclos, j'y ai trouvé différentes sortes de fleurs et quelques beaux raiforts : il est bien surprenant que, dans ces îles, il ne croisse aucune espèce d'arbre, ni même quelque chose qui y ressemble ; nos gens, après bien des recherches, ont eu beaucoup de peine à se procurer quelque menus branchages, trop foibles même pour faire des balais à l'usage du vaisseau.

On ne trouve ici que très-peu, ou point du tout d'insectes ; et c'est envain que M. Hogan, chirurgien du King-George, savant naturaliste, s'est donné des peines infinies pour s'en procurer.

Il y a sur les côtes une grande quantité d'oies et de canards, mais plus petits et d'une espèce différente des nôtres ; ils sont assez familiers et faciles à prendre : quand nos gens les virent, ils furent transportés, s'imaginant qu'ils alloient faire une chère excellente, pen-

dant notre relâche; mais ils furent bien trompés, ces oiseaux ayant une forte odeur de poisson; ce qu'il faut attribuer, sans doute, aux productions marines dont ils se nourrissent uniquement. Les matelots se lassèrent bien vîte d'en manger, quoique le plaisir qu'ils prenoient à les attraper, fût un exercice à-la-fois agréable et salutaire.

Janvier 1786.

On trouve encore ici différentes autres espèces d'oiseaux, parmi lesquels on remarque la poule du port Egmont (que *Pennant* nomme Sknagull) et l'albatrosse. *Pennant* distingue l'espèce que l'on trouve ici, par le nom d'albatrosse errant; mais je ne puis pas dire à quel tems de l'année il change de pays; je sais seulement, que c'est actuellement le tems de la ponte, j'en ai vu plusieurs centaines sur le nid et une grande quantité de petits qui avoient à peine des plumes. La poule du port Egmont est un oiseau très-vorace; elle ressemble un peu au faucon, mais elle est plus grosse; on en trouve beaucoup ici, il y a encore plusieurs autres espèces d'oiseaux, mais il n'est pas en mon pouvoir de vous en donner des descriptions particulières: enfin, pour conclure cet article, le seul oiseau que nous ayons pris ici, qui ne soit pas désagréable au goût, est celui nommé par les marins, *pie de mer:* ses pattes ne sont pas garnies d'une membrane, comme celles des amphibies, et elle a des griffes semblables à celles de la volaille de notre pays; elle se nourrit principalement de vers et ne s'éloigne que rarement, ou jamais, des bords de la mer.

Janvier 1786.

Nos gens essayèrent plusieurs fois de pêcher, et jamais ils ne prirent de poissons, de sorte que nous commençâmes à croire qu'il n'y en avoit pas; cependant le capitaine Hussey nous prouva le contraire, en nous faisant présent d'un très-beau mulet; il paroît que c'est la seule espèce de poissons que l'on trouve ici, et on en pêche en grande quantité : sur la plupart des côtes, on trouve des couches épaisses de moules de différentes sortes, et plusieurs productions marines, qui servent de nourriture aux pinguins, aux oies, etc. : nous ne devons pas douter qu'elles n'aient toutes leur utilité; car le créateur de l'univers n'a rien fait d'inutile.

J'ai examiné du mieux que j'ai pu tout ce qui s'est présenté à mes yeux; si je ne te donne pas des détails plus satisfaisans, ne t'en prends pas seulement au défaut d'occasions, mais encore à mon peu de connoissances. Tout est prêt pour notre départ, et nous n'attendons plus qu'un bon vent pour mettre en mer, et doubler le cap Horn. Adieu.

W. B.



LETTRE XII.

Janvier 1786.

En mer, le 6 mars.

Le 23, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile. A neuf heures, la pointe nord-ouest de l'île nouvelle nous restoit au sud-ouest-quart-de-sud, à la distance de cinq milles. A midi, nous étions par les 51 degrés 35 minutes de latitude sud, et par les 60 degrés 54 minutes de longitude ouest. L'après midi, et toute la soirée, nous eûmes une brume épaisse accompagnée d'une petite pluie.

A huit heures du matin, le 24, la pointe occidentale des îles Falkland, nous restoit au nord-est, à dix lieues de distance. A midi, la latitude observée étoit de 52 degrés 3 minutes de latitude sud. Nous marchâmes au plus près, pour nous tenir bien au large du cap Horn, et le doubler sans danger, en cas qu'il survînt des vents contraires.

Du 24 au 26, nous eûmes un tems modéré et brumeux, avec des brises du nord-ouest. Le 26, nous étions par les 53 dégrés 39 minutes de latitude sud, et la déclinaison du compas étoit de 25 degrés à l'est. Le 26, à dix heures du soir, nous vîmes la terre de Staten, portant sud-est. Pendant la nuit, nous

Janvier 1786.

avions éprouvé de fréquentes rafalles, accompagnées d'éclairs.

Le 27, à huit heures du matin, les extrémités de la terre de Staten s'étendoient du sud un quart de rumb à l'ouest, à l'ouest un demi-rumb au sud, à environ cinq milles de distance. Vers les neuf heures, nous apperçûmes du clapotage à l'avant du vaisseau; nous diminuâmes de voiles, et nous nous appuyâmes; mais nous reconnûmes bientôt que le bouillonnement étoit occasionné par le courant; et, ayant remis le cap au sud, nous fîmes force de voiles. La partie du nord-ouest de la terre de Staten est couverte de montagnes, et paroît absolument stérile; mais l'on m'a dit que la partie orientale étoit assez unie et boisée. Dans la soirée, les extrémités de cette terre s'étendoient de l'ouest-nord-ouest au nord-quart-nord-ouest, à neuf lieues de distance. Du 28 au 30, le vent fut très-fort, et nous essuyâmes de fréquentes rafalles, le vent variant du sud-quart-sud-est à l'ouest.

Février 1786.

Le 31, et jusqu'au 4 février, le tems fut un peu meilleur, nous avions doublé heureusement le cap Horn. A midi nous étions par les 60 degrés 14 minutes de latitude sud, et par les 67 degrés 30 minutes de longitude ouest. Nous revirâmes alors, mettant le Cap au nord-ouest, nous serrions le vent autant qu'il étoit possible pour tenir le large à l'ouest, et éviter le continent, s'il arrivoit que les vents sautassent à l'ouest. Depuis notre départ des îles Falkland le froid avoit

été très-piquant, et il étoit très-souvent tombé de la pluie mêlée de neige : le thermomètre s'étoit presque toujours tenu à 44 degrés. La saison est plus avancée que nous ne l'aurions desiré, et cependant on est en plein été dans cette partie du monde. Pendant presque tout le mois de février nous avons eu des vents violents du nord et de l'ouest, et la mer étoit extrêmement forte, ce qui retarda considérablement notre marche. Le 28 nous étions par les 52 degrés 14 minutes de latitude sud, et par les 84 degrés 34 minutes de longitude ouest.

Février 1786.

J'ai souvent admiré la description pompeuse de la tempête dans le 107e. pseaume. Je suis tellement frappé de la beauté de ce tableau, par rapport à la situation où je me suis trouvé dernièrement, que je ne puis m'empêcher de le transcrire. « Ceux qui s'élancent sur « la mer dans des navires, et parcourent les plaines im- « menses de l'Océan ; ceux-là voient les œuvres de « l'Eternel, ils admirent ses merveilles, jusques dans « les gouffres de l'onde. A sa parole les vents orageux « commencent à souffler ; ils soulèvent les vagues écu- « mantes jusqu'aux cieux, et le nautonier dans sa frêle « machine suit leur mouvement ; les abîmes effrayans « s'ouvrent pour le recevoir. La crainte s'empare de « son ame, il chancelle comme l'homme ivre, et bien- « tôt ses sens l'abandonnent. »

Je pense qu'il n'est pas nécessaire de m'excuser d'avoir rapporté ce passage des écrits sacrés, non seulement

Février 1786.

parce que je sais que tu peux être sérieux dans l'occasion, mais encore parce qu'il peint mieux les sentimens de l'homme, à bord d'un vaisseau, au moment d'une tempête, que ne pourroit le faire un volume sur ce sujet.

J'avois oublié de te dire, que le 27 nous nous apperçûmes que la liûre de notre beaupré étoit partie; nous diminuâmes de voiles, et nous l'assujettîmes avec une autre liûre.

Le tems devient de plus en plus modéré, et à l'aide d'un bon frais de l'ouest, nous faisons beaucoup de chemin. Quand je serai remis des fatigues que j'ai essuyées dans la dernière tempête, je reprendrai la plume. Adieu.

W. B.

LETTRE XIII.

Aux îles Sandwich, le 28 mai.

Je t'ai mandé dans ma dernière lettre que le tems étoit beaucoup meilleur, qu'il étoit même beau, et que tout sembloit nous promettre qu'il continueroit à l'être. Comme on ne savoit pas combien de tems nous serions en mer avant de relâcher, le 7 mars, le capitaine Dixon fixa notre portion d'eau à deux pintes par jour pour chaque

chaque homme, et détermina qu'on nous donneroit des pois trois fois la semaine. A midi nous étions par les 44 degrés 13 minutes de latitude sud, et par les 83 degrés 25 minutes.

Avril 1786.

Le 23 à midi, nous observâmes 34 degrés 8 minutes de latitude sud : quoique lorsqu'on a quitté les tropiques, on ne puisse guères compter sur les vents alisés, nous eûmes cependant le bonheur d'en avoir assez régulièrement dans cette latitude : notre capitaine se détermina en conséquence à porter le cap sur Los-Majos (île, ou plutôt grouppe d'îles découvertes par les Espagnols, et qui gisssent, par les 20 degrés de latitude nord, et par les 130 degrés de longitude ouest) où nous devions vraisemblablement trouver toutes les provisions dont nous avions besoin. Cela nous détournoit d'ailleurs très-peu de notre route.

Le 23 au soir, nous apperçûmes un vaisseau étranger au nord-ouest, et à dix heures il nous dépassa presqu'à la portée du canon : nous croyions qu'il chercheroit à parler ; mais il jugea à propos de n'en rien faire. Nous ne pûmes distinguer de quelle nation il étoit; nous le jugeâmes Espagnol, et pensâmes qu'il faisoit voile vers Baldivia. On sortit deux barriques de cidre, que l'on mit en perce le 3 avril ; il en fut alloué une pinte par jour à chaque homme de l'équipage ; cette boisson leur fit beaucoup de plaisir, car la chaleur étoit excessive et etouffante : le vent se tenoit de l'est au nord-est.

Avril 1786.

Le 5, on monta et l'on fixa sur le pont la forge de notre armurier; il se mit aussi-tôt à l'ouvrage, et forgea differentes choses à l'usage de notre bâtiment, ainsi que des *tocs* pour les échanger avec les Indiens. Les *tocs* sont des morceaux de fer, plats et longs, ressemblans beaucoup au fer tranchant des rabots de menuisiers, excepté qu'ils sont un peu plus étroits: les Indiens en font grand cas, et nous espérons qu'ils nous seront d'une grande ressource, quand nous trafiquerons avec eux.

Le 6, les charpentiers furent employés à ouvrir les sabords pour les canons, et à placer des appuis pour les pierriers. Le 10, nous avions deux canons de quatre livres de balle, et huit pierriers, fixés sur le gaillard d'arrière.

Le 20, nous observâmes 1 degré de latitude nord, et la chaleur étoit si excessive, qu'on augmenta la portion d'eau de trois pintes par jour pour chaque homme. A la fin du mois, nous attrapâmes plusieurs requins; on regarde ce poisson comme un aliment grossier et de mauvais goût, j'en conviendrai; mais, pour des personnes qui avoient été si long-tems réduites à ne manger que des salaisons, le requint étoit un mets délicieux; et en en faisant ce que les gens de mer appellent un *chouder*, nous ne le trouvâmes pas trop mauvais. La chaleur étoit excessive, et même insupportable; le plus souvent nous n'avions que de légères haleines de vent, et du calme. Du premier au 3 mai, nous

vîmes beaucoup de tortues, ce qui nous donna lieu d'espérer que nous pourrions rencontrer une île à tortues; le capitaine Cook, dans son dernier voyage, en a vu une, qui ne doit pas être éloignée de ces parages ; mais nous fûmes trompés dans notre attente.

Mai 1786.

Malgré toutes les peines que nous prîmes, nous ne pûmes attraper qu'un seul de ces animaux : le capitaine Portlock fut plus heureux que nous, sa chaloupe étoit posée sur le gaillard d'arrière, de sorte que quand on appercevoit quelques tortues, ses gens la mettoient aussi-tôt à la mer, et ils étoient dans l'instant à leur poursuite; par ce moyen, ils en attrappèrent de dix à quatorze par jour, et on en faisoit toujours passer une partie sur notre bord : quoique ce soit un mêts fort recherché, à force d'en manger, nous commençâmes bientôt à ne plus nous en soucier. Ce changement de nourriture fut cependant très-avantageux pour les équipages des deux vaisseaux, en ce qu'il fit, pour un tems, cesser l'usage des salaisons.

Selon l'observation faite à midi, le 8 mai, nous trouvâmes 17 degrés 4 minutes de latitude nord, et 129 degrés, 52 minutes de longitude ouest : nous cherchâmes alors une île que les Espagnols nomment *Roco-Partida*, mais en vain; nous portâmes toute-fois le cap au nord, marchant assez bien, et observant continuellement, pour tâcher de découvrir ce grouppe d'îles dont je viens de parler.

Mai 1786.

Du 11 au 14, nous mettions en panne toutes les nuits, et lorsque nous remettions à la voile, le matin, nous courions des bordées de huit à dix milles, portant toujours vers l'ouest. Il est très-probable que, quoique les Espagnols puissent avoir été assez exacts, en déterminant la latitude de ces îles, ils se sont mépris de plusieurs degrés sur la longitude : notre observation du 15 à midi, nous donnant 20 degrés, 9 minutes de latitude nord, et 140 degrés, une minute de longitude ouest, ce qui est beaucoup plus à l'ouest qu'aucune des îles désignées par les Espagnols; nous conclûmes donc, avec raison, qu'il y avoit quelqu'erreur fort grossière sur leur carte.

Tout l'équipage de la *Queen-Charlotte* avoit joui, jusqu'alors, d'une assez bonne santé, excepté M. Turner, notre second lieutenant, qui tomba malade peu de tems après avoir quitté Saint-Jago, et le capitaine Dixon, qui a dernièrement été attaqué d'une maladie assez compliquée; mais tout-à coup le scorbut commença à se manifester parmi nous; plusieurs de nos gens en furent attaqués, plus ou moins, et un d'entr'eux fut si malade, qu'il fut forcé de garder le lit. Quoique l'on mît en usage tous les anti-scorbutiques possibles, et qu'on les administrât avec le plus grand soin et la plus grande régularité, nous reconnûmes qu'ils n'auroient aucun effet, si nous ne respirions l'air de terre, et si nous ne pouvions pas nous procurer des provisions fraîches, de l'eau douce et des végétaux ; on résolut, en

conséquence, de gagner le plutôt possible les îles Sandwich.

Mai 1786.

Nous nous trouvions dans la latitude de ces îles, et nous mîmes le cap à l'ouest, avec une jolie brise de l'est nord-est. Le 24, à sept heures du matin, nous découvrîmes Owhyhée, la plus considérable des îles de Sandwich, portant ouest à la distance de 14 lieues: à midi, la pointe nord-est nous restoit au nord, à la distance de trois lieues : comme nous étions sûrs de trouver abondamment, dans cette île, toutes les choses qui nous étoient nécessaires, tu t'imagines aisément quelle dût être la joie de tout l'équipage.

Après avoir rangé la côte pendant deux jours, avec un vent foible et inclinant vers le calme, le 26, à une heure du matin, nous mouillâmes à un mille du rivage occidental de l'île, dans la baie de Karak-Kakooa, par huit brasses d'eau; la pointe occidentale de la baie portant ouest-quart-nord-ouest, et la pointe méridionale, sud, un demi rumb à l'ouest : dans l'après-midi, nous fûmes environnés d'une quantité prodigieuse de pirogues et d'un grand nombre de personnes des deux sexes qui s'avançoient vers nous à la nage, plusieurs d'entr'eux n'avoient, sans doute, d'autre but que de satisfaire leur curiosité; mais beaucoup nous apportèrent des provisions, dans l'intention de nous les vendre, telles que des porcs, des patates douces, des fruits de plantin, du fruit à pain, etc. : nous achetâmes ces denrées, que nous payâmes avec des marchandises de peu de

Mai 1786.

valeur, telles que des *tocs*, des hameçons, des clous, etc., et nos matelots achetèrent des lignes pour pêcher, des nattes et d'autres objets.

Dès le matin du 27, nous nous préparâmes à remplir nos futailles, nous proposant d'y mettre toute la diligence possible ; mais le capitaine Dixon s'étant rendu à bord du *King-George*, fut informé que les habitans commençoient à devenir importans, et qu'ils avoient *Taboë* (mis embargo sur), leurs sources d'eau douce : cette nouvelle nous contraria infiniment. La cérémonie *de Taboer* se fait par leurs prêtres, et de la manière suivante : ils plantent une quantité de petites baguettes surmontées d'une touffe de cheveux blancs, autour des endroits qu'ils veulent faire regarder comme sacrés ; dès-lors personne n'ose en approcher, dans la crainte du châtiment, qui, à ce que je crois, n'est pas moins que la mort du sacrilège : nous craignions d'abord que cela ne provînt du souvenir des pertes qu'ils avoient essuyées après la mort malheureuse du capitaine Cook ; car c'est dans ce même port qu'il a été tué ; mais nous nous trompions, la raison qu'ils nous en donnèrent, fut que leurs chefs étant absens et engagés dans une guerre contre les naturels d'une île voisine, ils n'osoient, sous aucun prétexte, permettre à des étrangers de débarquer dans la leur.

Cette circonstance nous frustroit d'un des principaux objets qui nous avoient amené dans cet endroit, et nos capitaines se déterminèrent, en conséquence, à quitter

au plutôt cette île : nous achetâmes, cependant, des porcs, de la volaille, des légumes, etc. Tout l'équipage commence déjà à se trouver bien d'une nourriture fraîche, mais je doute que personne en ressente mieux les effets salutaires que ton ami.

Mai 1786.

W. B.

LETTRE XIV.

Aux îles Sandwich, le 12 juin.

Avant de continuer mon récit, je te ferai observer, que les îles Sandwich furent découvertes par le capitaine Cook, dans son dernier voyage à l'Océan pacifique. Owhyhée, la plus considérable d'entr'elles, se trouve la première du côté du sud et de l'est ; les autres courent presque dans la direction du nord-ouest. Les noms des principales sont, Mowée, Moretoy, Ranay, Whahoo, Attooi et Onechow. Je crois que ce détail te suffira pour le présent.

Le 27, à huit heures du soir, nous appareillâmes, et continuâmes notre route, en revirant de tems en tems pendant la nuit, et durant toute la journée du 28, par rapport aux vents légers et variables. Nos gens s'occupèrent pendant ce tems, à tuer et à saler des porcs, pour la consommation de l'équipage ; et une quantité de pirogues nous

Mai 1786.

suivoient encore pour nous vendre des porcs, des légumes, etc.

Le 29 à midi, Karak-Kakoa nous restoit au nord-est quart-d'est à la distance de sept ou huit lieues, et nous découvrîmes la partie élevée de Mowée (île où nous nous proposions d'abord de relâcher); une brise très forte, qui dura pendant toute la journée du 30, nous en empêcha. Dans la matinée, l'île de Ranay nous restoit au nord, nord-ouest, à la distance de six lieues, à midi, la partie élevée la plus occidentale portoit nord-quart nord-d'ouest; nous continuâmes à gouverner sur l'île Whahoo, favorisé d'une bonne brise de l'est.

Le 31, à huit heures du matin, la pointe nord-est de l'île de Moretoy nous restoit au nord, nord-ouest, à la distance d'environ six lieues; à midi nous apperçûmes Whahoo, dont la partie sud-est nous restoit ouest-sud-ouest, et celle du nord-est au nord-ouest, notre latitude 21 degrés 14 minutes nord.

Juin 1786.

Le premier juin, à une heure de l'après-midi, nous mouillâmes à près de deux milles de distance du rivage dans la baie au sud de Whahoo, par huit brasses et demie fond de sable; l'extrémité de l'île nous restoit de l'est-sud-est à l'ouest-quart-sud-ouest. Les naturels vinrent dans leurs pirogues, nous apporter des provisions, mais les porcs et les légumes étoient beaucoup plus rares dans cet endroit qu'à Owhyhée.

Dès

Juin 1786.

Dès le matin du 2, nos capitaines allèrent à terre, pour trouver un endroit commode pour faire de l'eau, et nous procurer les choses nécessaires pour les malades. Ils ne tardèrent pas à rencontrer une source de bonne eau ; mais il étoit difficile d'en approcher à cause d'un récif de rocher qui régnoit presque dans toute la longueur de la baye ; ce récif est à une distance considérable du rivage, et tellement élevé, que le passage en paroît impossible, ou tout au moins très-dangereux pour une chaloupe chargée. Ce contretems nous fit craindre, de ne pouvoir pas remplir ici nos futailles ; mais le capitaine Dixon ayant remarqué que la plupart des naturels avoient dans leurs canots des gourdes, ou calebasses pleines d'eau, il ordonna de les acheter, ce que nous fîmes, donnant en retour, des cloux, des boutons, et autres semblables bagatelles : ce commerce étoit tellement à leur goût, que tous les Indiens, au moins ceux qui habitoient la partie de l'île qui étoit la plus voisine de la baye, abandonnèrent toute autre occupation, et ne firent que nous apporter de l'eau. Nous donnions un petit clou pour une gourde contenant deux ou trois *gallons*, on payoit les plus grandes à proportion, par ce moyen singulier, je dirai même, inusité jusqu'alors, non-seulement nos vaisseaux furent approvisionnés d'eau, avec une très-légère dépense, mais encore nos chaloupes, nos futailles, nos cordages, n'eurent point à souffrir ; nos gens ne coururent pas les risques d'être mouillés, et de gagner des rhumes. Pendant que nous faisions de l'eau, et d'autres provisions, une partie de l'équi-

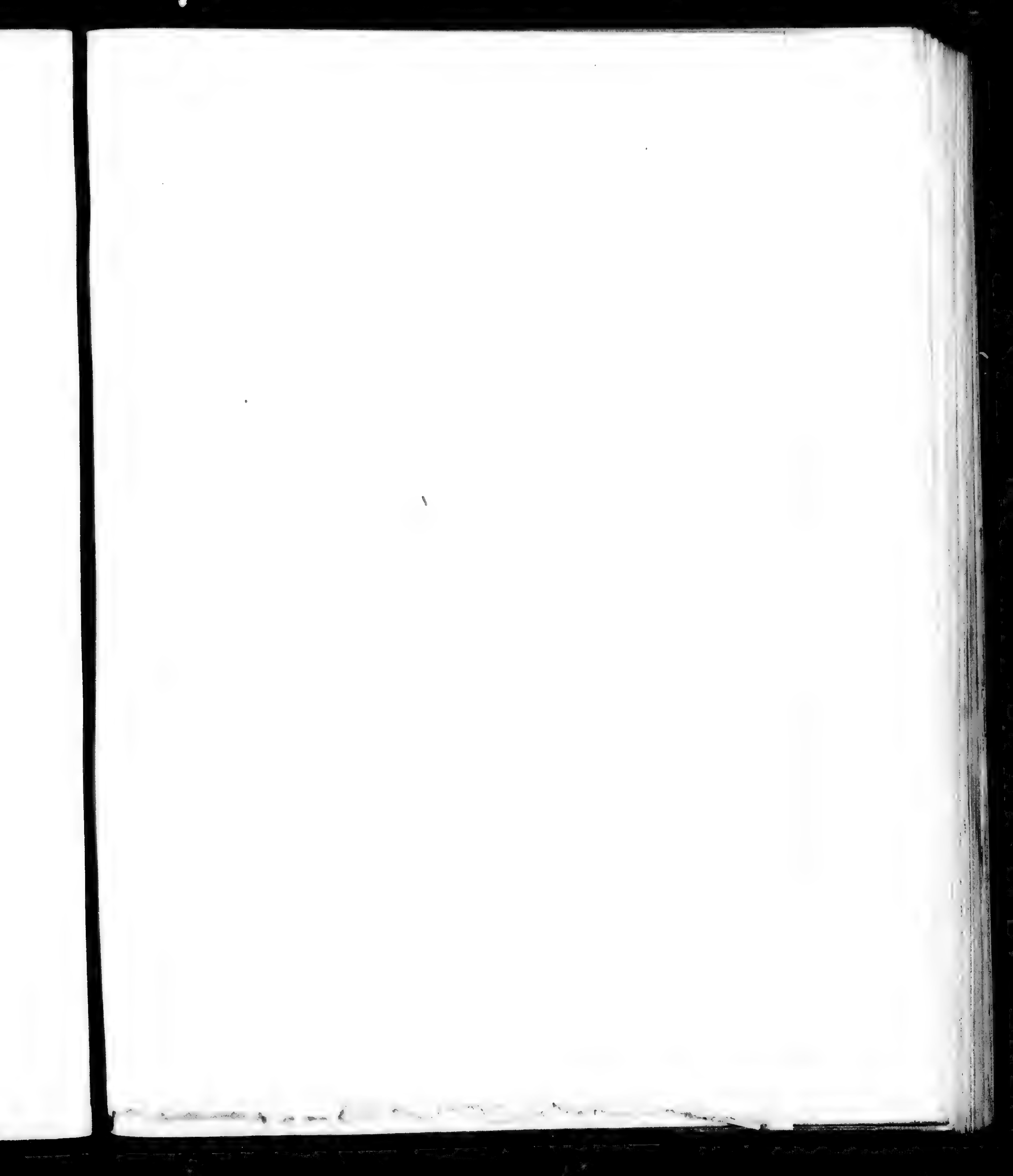
Juin 1786.

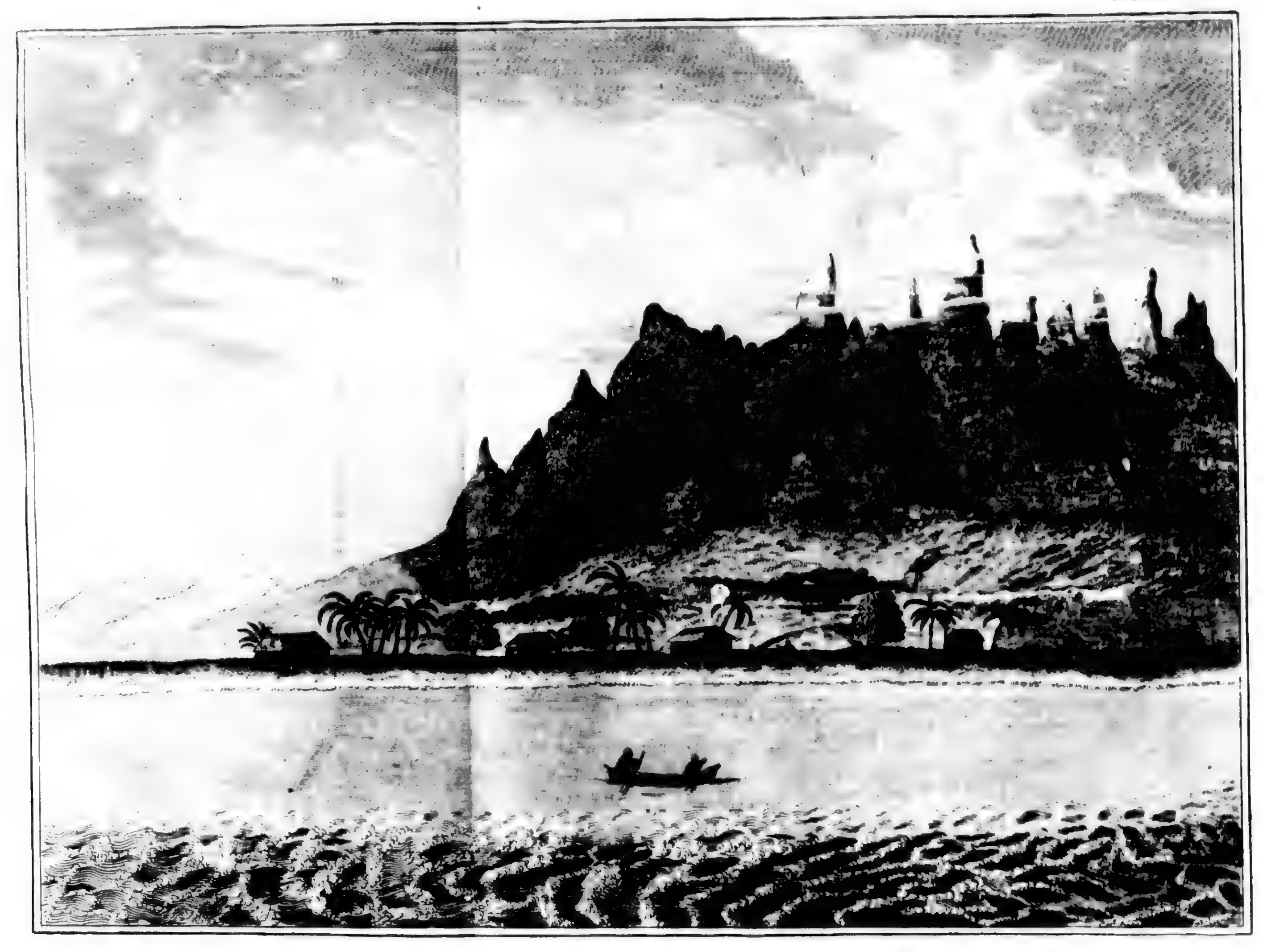
page fut occupé à étendre toutes les manœuvres et les agrès, à nétoyer les côtés des vaisseaux, et à faire les autres réparations nécessaires. Le 2, le chirurgien fit porter les malades à terre, espérant que l'air de terre leur seroit avantageux; mais la chaleur étoit si étouffante, et les Naturels les incommodèrent tellement, en venant en foule les entourer, qu'ils furent obligés de retourner à bord, plus fatigués, que rafraîchis de leur promenade.

Notre objet principal étoit rempli, et nos malades presque convalescens; mais nous désirions, s'il étoit possible, de nous procurer encore des porcs, des légumes, etc. et Whahoo n'étant presque pas pourvu de ces sortes de denrées, nous nous déterminâmes à faire voile vers Attoui, sachant que cette île abonde de toutes les choses dont nous avions besoin.

Le 5 juin, à sept heures du matin nous appareillâmes, et portâmes sur Attoui, avec un vent modéré et un tems sombre. A midi, la pointe méridionale de Whahoo, nous restoit à l'est-sud-est, à la distance de six lieues, étant par les 21 degrés 15 minutes de latitude nord.

Dans la matinée du 6, — nous découvrîmes Attoui; et à midi le Moudrain qui s'élève sur la partie de sud-est, nous restoit à l'ouest-nord-ouest, à la distance de neuf lieues; nous n'avions pas cessé de voir l'île de Whahoo.

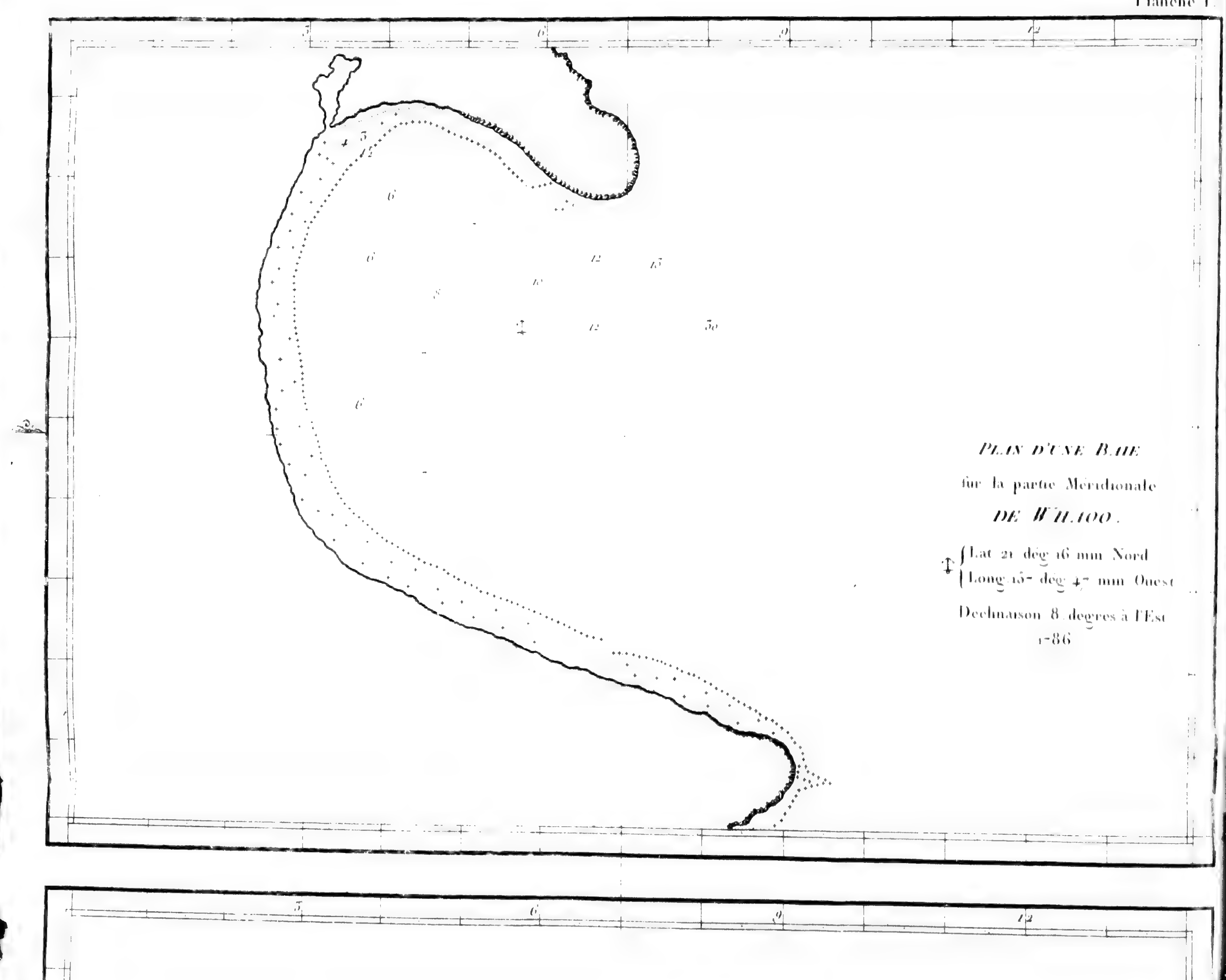




Vue de la Baie de Woahoo, dans les Isles Sandwich

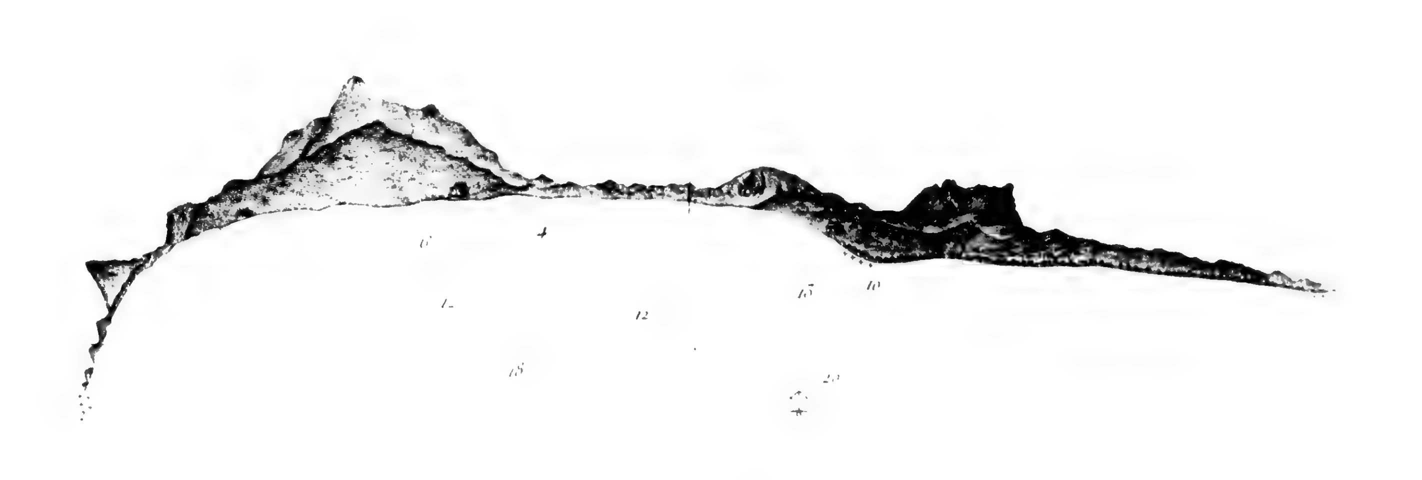

nche IIe




PLAN D'UNE BAIE
sur la partie Méridionale
DE WHAOO.
Lat 21 dég 16 min Nord
Long 157 dég 47 min Ouest
Déclinaison 8 degrés à l'Est
1786

Declinaison 8 degrés à l'Est
1786

3 6 9 12



BAIE D'YAM

ISLE D'ONEEHOW.

{ Lat. 21 deg. 57 min. Nord
{ Long. 160 deg. 15 min. Ouest

Declinaison 8 degrés à l'Est
1786

Gravé par P. F. Tardieu

Planche Ire



Le 7, à 3 heures après-midi, nous étions par le travers de la baie de Whymoa, île d'Attoui; c'étoit là que nous nous proposions de jetter l'ancre, mais le vent soufflant grand frais du sud-est, et la baie étant tout-à-fait ouverte à ce rumb, le capitaine Portlock ne voulut pas y entrer, et proposa de gouverner sur Oneehow. A quatre heures cette île nous restoit à l'ouest, nord-ouest, à la distance de cinq lieues. Pendant la nuit nous courûmes plusieurs bordées, et le 8 à dix heures du matin, nous mouillâmes à un mille et demi de la côte dans la baie d'Yam, île d'Oneehow, par sept brasses d'eau, sur un fonds de sable. La pointe septentrionale de la baie, nous restoit au nord-nord-est, et la pointe méridionale au sud-quart, sud-est. Cette île produit une grande quantité d'ignames excellens (sorte de patates), et les habitans nous en apportèrent un grand nombre que nous achetâmes, pour des cloux, et d'autres choses d'aussi peu de valeur. Cette île ne fournit guère autre chose, n'étant point à beaucoup près peuplée comme Attoui, Whahoo et les autres îles voisines. On mit à terre nos malades; et n'étant point incommodés par les Naturels, ils en retirèrent tout l'avantage possible. Le principal personnage de cette île s'appelle Abbenooe. Il paroît actif et doué de beaucoup d'intelligence. Le capitaine Portlock lui ayant fait quelques présens de peu de valeur, nous avons par-là acquis sa bienveillance, et nos malades en ont été mieux traités. Nous n'avons pu nous procurer dans cette île que très-peu de porcs, et la plupart venant d'Attoui; mais comme

Juin 1786.

M 2

nos gens sont convalescens, et que toutes nos autres affaires sont à-peu-près terminées, nous nous proposons de poursuivre notre voyage le plutôt possible; tu peux compter qu'à la première occasion je continuerai mon journal. Je suis, etc.

Juin 1786.

W. B.

LETTRE XV.

De la rivière de Cook, le 25 juillet.

Tu verras par la date de cette lettre, que nous sommes enfin arrivés au terme où doivent commencer nos recherches. Tu t'imagines, sans-doute, que nous devons être au comble de la joie. Prends patience, mon ami, et tu t'appercevras que « tout ce qui reluit n'est pas or. »

Je t'ai informé, à la fin de ma dernière, que nous faisions toute diligence pour remettre en mer, notre attention étant fixée aussi invariablement vers la côte de l'Amérique que l'aiguille de la boussole vers le nord. Ayant acheté autant de porcs, que nous pûmes nous en procurer, dans un espace de tems aussi court, et nous étant munis d'une provision suffisante, d'ignames, nous appareillâmes le 13 de juin à 10 heures du matin, et mîmes le cap au nord-ouest, secondé par une jolie brise et un beau tems.

Juin 1786.

Comme il est probable que nous mouillerons plus d'une fois aux îles Sandwich, pendant le cours de ce voyage, je t'en donnerai la description dans un autre moment. J'aurai eu alors occasion de pousser mes recherches un peu plus loin que je n'ai fait jusqu'à présent.

Il ne nous est rien arrivé qui soit digne de remarque, depuis l'instant de notre départ des îles Sandwich, jusqu'à la rivière de Cook; mais comme tu aimes les détails, quelque minutieux qu'ils puissent être, je ferai mes efforts pour te satisfaire.

Le 15, étant bien au large, nous revirâmes du nord, au nord-quart-nord-est, et depuis ce jour jusqu'au 22, nous eûmes de jolies brises, et fort beau tems.

Du 23 au 28, le vent souffla avec force, et sautoit du sud-ouest au nord-ouest. Ces variations étoient plus fréquentes, depuis que les vents alisés nous avoient abandonnés, et nous n'en avions pas ressenti après avoir dépassé le vingt-sixième degré de latitude de nord. Il tomba beauconp de pluie pendant le même tems.

Du 29 juin au premier juillet, nous eûmes des vents légers et variables, accompagnés de brouillards épais et de petites pluies; le 30 juin, notre latitude observée fut de 40 degrés 30 min. nord, et notre longitude de 151 degrés 42 minutes ouest.

Juillet 1786.

Le 2 juillet, l'eau changea de couleur, et nous vîmes un grand nombre de veaux marins autour du vaisseau. On en blessa un que l'on amena à bord du *King-George*. Nous jettâmes la sonde, mais une ligne de 120 brasses ne rapporta point de fonds, le 3, nous apperçûmes une pièce de bois qui flottoit sur l'eau, et une multitude d'oiseaux perchés dessus : nous avions fréquemment des bouffées, qui soufloient du nord-ouest, et étoient accompagnées de pluies : le 4 étant par les 44 degrés 2 minutes de latit. nord, et par les 150 degrés 10 minutes de longitude ouest, nous trouvâmes un courant rapide qui nous portoit avec force au sud-ouest.

Du 5 au 11, nous eûmes des vents inconstans, tantôt du sud-est, et tantôt du sud-ouest, et quelquefois de fortes brises accompagnées de brume, et de beaucoup de pluie. Le 10, la latitude estimée fut de 51 degrés 24 minutes nord, et la longitude de 149 degrés 55 minutes ouest, le tems continuant à être épais et chargé de brume.

Nous vîmes fréquemment une grande quantité de l'espèce de plante marine, que les matelots appellent poireaux de mer, et une espèce d'oiseaux qui ressemblent beaucoup aux pigeons du Cap. Le 11, vers le soir, il y eut une éclipse totale de lune; mais l'air étoit si chargé de brouillards, et l'obscurité de la nuit étoit si grande, qu'il nous fut absolument impossible de l'observer.

Le 13, notre provision d'ignames se trouva presque consommée; c'étoit pour nous une circonstance des plus fâcheuses, vu que cette plante nous tenoit lieu de patates et de pain. Nous vîmes encore un grand nombre de pièces de bois flottantes, beaucoup d'herbes marines et d'oiseaux de différentes espèces. Notre latitude, observée le même jour à midi, étoit de 54 degrés 55 minutes nord; et notre longitude de 148 degrés 34 minutes ouest.

Juillet 1786.

Le 15, la couleur de l'eau nous paroissant changée, le King-George jetta la sonde à différentes reprises; mais les lignes de 90, et même de 120 brasses, ne rapportèrent point de fond. A midi, nous étions par les 57 degrés 4 minutes de latitude nord, et par 149 degrés 22 minutes de longitude ouest.

Le 16, nous vîmes voler autour du bâtiment un grand nombre de plongeons de mer, de mouettes, de perroquets de mer, et d'autres oiseaux marins; nous rencontrions à chaque instant des poireaux de mer et des pièces de bois. A dix heures du matin, nous jetâmes la sonde, et une ligne de 120 brasses ne rapporta pas de fond. A midi, nous nous trouvions par les 58 degrés 34 minutes nord, et 151 minutes de longitude ouest. A dix heures après midi, nous jettâmes encore la sonde, qui nous rapporta 66 brasses, fond de roche noire et de sable, mêlé avec une sorte de coquillages noirs. A sept heures, courant presque directement au nord, nous apperçûmes la terre au grand contentement

Juillet 1786.

de tout l'équipage; elle restoit à environ huit lieues de distance, portant nord-ouest, quart-ouest, et nous jugeâmes qu'elle devoit être voisine de la rivière de Cook. Dans la soirée, nous vîmes un grand nombre de baleines qui jouoient autour de notre vaisseau. J'ai oublié d'observer qu'il avoit été arrêté d'abord que nous nous porterions dans l'entrée du roi George; mais comme la saison étoit déjà fort avancée, nos capitaines crurent plus prudent de gagner la rivière de Cook, et de ranger la côte au sud.

Le vent étant directement contraire, nous serrâmes au plus près le 17 et le 18, et nous reconnûmes que la terre que nous avions apperçue dans la soirée du 16, étoit un grouppe d'îles que le capitaine Cook a désignées sous le nom des îles stériles, et qui sont situées à l'entrée de la rivière de Cook.

Le 18, à quatre heures de l'après-midi, nous découvrîmes l'île de Sainte-Hermogènes, portant du sud sud-ouest à l'ouest, à trois lieues de distance. Les baleines étoient en si grand nombre auprès de la terre, que l'eau qu'elles faisoient jaillir ressembloit à un long récif de rochers.

Le 19, à onze heures du matin, nous entrâmes dans la rivière de Cook, laissant les îles stériles au sud et à l'est. Le vent et la marée nous favorisant, nous rangeâmes la rive orientale, dans l'intention, s'il étoit possible, de remonter jusqu'au cap *Anchor*, avant de mouiller

mouiller; mais à sept heures de l'après-midi, nous fûmes surpris d'entendre un coup de canon, qui nous paroissoit avoir été tiré d'une baie qui étoit presque en travers de nous, et nous restoit à environ quatre milles de distance. Le capitaine Portlock fit aussi-tôt tirer un coup de canon pour répondre à ce signal; et comme la baie sembloit promettre un bon mouillage, il résolut d'y entrer et d'y jetter l'ancre, pour savoir d'où provenoit le coup de canon que nous avions entendu.

Juillet 1786.

Nous formions, sur ce point, différentes conjectures. Les uns pensoient que ce signal avoit été donné par quelques-uns de nos compatriotes, et d'autres qu'il venoit d'un vaisseau françois qui avoit relâché en cet endroit. Cette dernière opinion nous paroissoit la mieux fondée, en ce qu'à notre départ d'Angleterre, nous avions entendu dire que deux bâtimens françois alloient mettre à la voile pour se rendre sur ces côtes. Nous fûmes bientôt hors d'inquiétude; au moment où nous entrions dans la baie, à la faveur d'une brise fraîche, une chaloupe, partie du rivage, s'avança vers le King-George, et nous apprîmes que ceux qui la montoient étoient des Russes.

A huit heures, étant absolument dans la baie, nous jettâmes l'ancre par 35 brasses d'eau, le cap Bède portant nord-est, à trois milles de distance, et le mont Saint-Augustin sud-ouest quart-ouest.

Aussi-tôt après que nous eûmes jetté l'ancre, nous

Juillet 1786.

vîmes venir quatre ou cinq pirogues, qui ne contenoient chacune qu'une seule personne. Cela nous parut d'un si bon augure, que nous nous empressâmes de préparer tout ce que nous voulions donner en échange pour ce que nous allions acheter; et nous avions déjà à bord, *en idée*, une énorme quantité de fourrures; mais nos espérances s'évanouirent bien vîte, lorsque nous sûmes que ces pirogues appartenoient aussi aux Russes.

Quoique trompés dans l'attente où nous étions de trouver des habitans sur cette côte, le lieu nous paroissant cependant convenable pour faire du bois et de l'eau, nous nous préparâmes à nous en fournir abondamment. Dans la matinée du 20, plusieurs de nos gens se rendirent à terre pour couper du bois et remplir leurs futailles, pendant que nos capitaines se rendirent sur la chaloupe du King-George auprès des Russes, afin de prendre les informations qu'ils pourroient sur l'objet de leur voyage et de leur arrivée sur ces côtes.

Il paroît que les Russes n'avoient point d'établissement fixe dans cet endroit, et que leur séjour n'y étoit que momentané. Ils avoient tiré leurs chaloupes sur le rivage, et après les avoir assujéties, ils avoient étendu de l'avant à l'arriere, des peaux pour se mettre à l'abri des injures de l'air. Tout ce que nous pûmes apprendre, fut qu'ils étoient venus d'Onalaska sur une corvette; que les sauvages que nous avions vus dans

les canots étoit des Indiens de Kodiac qu'ils avoient amenés avec eux pour trafiquer plus aisément avec les habitans du voisinage de la rivière de Cook et ceux des contrées adjacentes ; que cependant ils avoient eu avec eux de fréquentes querelles, et qu'ils en étoient venus plusieurs fois aux mains ; qu'enfin, il existoit entr'eux et les naturels, une si grande inimitié, qu'ils ne se couchoient jamais sans avoir auprès d'eux leurs fusils chargés. Les Russes ne s'accordèrent pas très-bien dans les réponses qu'ils firent à nos diverses questions ; nous n'eûmes qu'une idée imparfaite de ce qu'ils avoient en vue, en s'arrêtant sur cette côte. Peut-être aussi le peu de connoissance que nous avions de la langue Russe, fut-il cause que nous ne comprimes pas tout ce qu'ils vouloient nous dire. Nous sommes cependant presqu'assurés qu'ils n'ont pu se procurer qu'une très-petite quantité de peaux, si même ils en ont trouvé, quoiqu'ils eussent apporté avec eux pour échanger, des pièces de Nankin et des soiries de Perse.

L'endroit où l'on pouvoit faire de l'eau, étoit si voisin du rivage, et d'un accès si facile, qu'un seul jour nous suffit pour remplir nos futailles ; ce fut le 21. De ce moment, jusqu'au 26, l'équipage n'eut rien à faire qu'à couper du bois ou à se promener sur les bords de la mer.

Le 24, nos capitaines allèrent reconnoître la baie, et étant descendus sur la pointe sud-est, ils trouvèrent une veine de charbon, dont ils apportèrent à bord

quelques morceaux. Cette découverte fit donner à la baie le nom de *toul harbour*, (havre du charbon.)

Juillet 1786.

Nos matelots essayèrent plusieurs fois de pêcher à la ligne et à l'hameçon ; mais sans aucun succès. Le capitaine Portlock, qui avoit une seine ou filet à bord, la fit jetter à la mer, et on prit une grande quantité de larges saumons qu'on distribua aux équipages des deux vaisseaux.

Ce pays est extrêmement montueux. Les montagnes les plus voisines de la mer sont toutes couvertes de pins, parmi lesquels se trouvent des bouleaux, des aulnes et différens arbres et arbustes. Les montagnes les plus éloignées du rivage, sont si élevées, que leurs sommets se perdent dans les nues, et l'immense quantité de neige qui les couvre entièrement, offre à l'œil l'image d'un hiver perpétuel. Je ne me permettrai pas de te donner une plus ample description d'un pays qui m'est si peu connu. Il te suffira de savoir pour le moment que, quoique nous soyons parvenus à la fin du mois de juillet, le tems est en général froid, humide et désagréable ; qu'il tombe très-souvent de la neige et de la pluie ; et que tout ce que l'on voit de la terre, ne présente qu'un sol ingrat, stérile et aride. En voilà assez de dit, pour aujourd'hui, sur *la terre promise*. Adieu.

W. B.

LETTRE XVI.

Juillet 1786.

De la rivière de Cook, le 10 juillet.

Ayant fait notre provision d'eau, et nous étant procuré une quantité suffisante de bois, nous levâmes l'ancre le 26 de grand matin, et nous mîmes le cap sur la grande rivière, nos capitaines étant persuadés qu'en faisant le nord, nous trouverions des habitans, et ne doutant pas que nous ne pussions alors nous procurer des fourrures, par-tout où nous serions à même de traiter avec les sauvages. Le flux dans cette rivière est très-rapide, et court au moins quatre nœuds par heure; ce qui nous obligeoit de mouiller à chaque marée, excepté quand nous avions un vent frais favorable. Cet inconvénient nous parut cependant de peu de conséquence, parce que, nous attendant à faire beaucoup de commerce en remontant cette rivière, il devenoit nécessaire de jetter souvent l'ancre. L'espoir dont nous nous flattions, fut entièrement déçu.

Pendant les journées du 26 et du 27, nous continuâmes à remonter la rivière, le vent étoit variable et le tems assez beau. Nous ne vîmes point d'habitans, et il ne nous arriva rien de remarquable. Le 27 à midi, la montagne du volcan nous restoit au sud-ouest-quart-d'ouest. Une fumée épaise sortoit du sommet de cette

Juillet 1786.

montagne, qui est très-élevée; mais nous ne vîmes point de flamme; et je tiens du capitaine Dixon que, lorsque l'on découvrit pour la première fois cette montagne, en remontant la rivière de Cook, dans le voyage qui a précédé celui-ci, on n'avoit point vu d'autre indice du volcan, qu'une fumée semblable à celle que nous appercevions.

Le 28, à trois heures de l'après-midi, nous mouillâmes par onze brasses, sur un fond de sable; la côte adjacente du côté de l'ouest, étoit à trois milles environ de distance; elle paroissoit assez unie, et nos capitaines ne doutoient pas que nous n'y trouvassions enfin des fourrures: dans la soirée, une pirogue, manœuvrée par un seul homme, vint de notre côté; il ne nous apporta qu'un petit saumon sèché, pour lequel nous lui donnâmes, en retour, quelques grains de verre, dont il parut parfaitement satisfait: il est probable que son principal objet, en nous abordant, étoit de savoir qui nous étions et de sonder nos intentions. Quand il eut compris que notre dessein étoit de traiter en amis, et que nous lui eûmes montré divers articles, dont nous voulions nous défaire, il parut content et nous donna à entendre, en montrant du doigt le rivage, que ses compatriotes nous apporteroient une grande quantité de peaux le jour suivant. Le 29, de grand matin, nous vîmes plusieurs pirogues s'avancer vers nous: quelques-unes étoient si petites, qu'elles ne portoient qu'un ou deux hommes; dans d'autres, il y en avoit dix et jusqu'à quatorze: ils nous apportèrent des peaux de di-





Vue du Volcan sur les bords de la Riviere de Cook

Planche III.



...la Riviere de Cook prise du Havre du Charbon

ve
d'I
ils
de
co
qu
m
fi
pa
ni
m
va
m
vi

sè
re
et
va
co

jo
pa
le
ju
no
de
né

verses sortes, telles que de loutres de mer et de terre, d'ours, de lapins des Indes, de marmottes, etc., etc.; ils prirent en échange, des grains de verre bleus et des *tocs*. Ils ont une prédilection si particulière pour ce dernier objet, et ils y attachent un si grand prix, qu'ils donnoient la plus belle peau de loutre de leur magasin pour un *toc* de médiocre grandeur: nous trafiquâmes assez avantageusement, pendant la plus grande partie du jour, et les habitans se comportèrent de la manière la plus tranquille; nous ne négligeâmes rien pour maintenir cette bonne intelligence, parfaitement convaincus, que les bons traitemens étoient les seuls moyens d'obtenir des sauvages tout ce que nous pouvions desirer.

Juillet 1786.

Le vent ayant fraîchi sur le soir, les pirogues n'osèrent plus avancer vers nous: mais le 30, le tems étant redevenu calme, il en vint un grand nombre de petites et deux plus larges, qui coururent à la hanche de nos vaisseaux, et nous vendirent tout ce qui parut nous convenir.

D'après les observations que nous fîmes ce même jour, à midi, l'endroit où nous étions en panne, étoit par les 60 degrés, 48 minutes de latitude nord, et par les 152 degrés, 11 minutes de longitude ouest. Du 30 juillet au 3 août, le tems n'a pas cessé d'être beau: nos amis, les sauvages, continuèrent à nous apporter des peaux de différentes espèces; mais ils nous donnèrent à entendre, que toutes celles qui leur appar-

Août 1786.

Août 1786.

tenoient étoient vendues, et que celles qu'ils nous fournissoient actuellement, venoient des tribus fixées dans l'intérieur des terres, avec qui ils étoient en relation de commerce. Ils nous apportèrent aussi une grande quantité d'excellens saumons frais, que nous achetâmes à très-bon marché, donnant un seul grain de verre pour un gros poisson : la pêche en est si abondante, que, quand nous refusions de les acheter, ils nous les jettoient à bord, pour s'épargner l'embarras de les remporter à terre. Pendant cette saison, le saumon entre dans la rivière de Cook en troupes innombrables, et les naturels les attirent dans des réservoirs où ils les prennent avec la plus grande facilité : ils les enferment et les font sécher dans leurs hutes; c'est ce qui fait leur principale nourriture pendant l'hiver. Quelle nouvelle preuve de la bonté de la Providence envers ses créatures ! Le ciel a pourvu abondamment à la subsistance de ces malheureux habitans d'une contrée stérile ! Existeroit-il encore, après cela, un homme qui osât demander, avec l'Israélite mécontent : « *Dieu peut-il couvrir une table dans le* « *désert?* »

Le 4 août, une forte brise du sud-sud-est, empêcha les pirogues de nous approcher; mais le tems étant devenu plus calme le 5, nous en vîmes partir plusieurs du rivage; les naturels ne nous apportèrent qu'un très-petit nombre de peaux et nous firent entendre que nous avions presqu'épuisé tous les magasins du pays : nous posions alors sur les deux ancres de postes; dans la matinée

matinée du 5, nous levâmes la seconde ancre, pour être prêts à mettre à la voile, quand le capitaine Portlock en donneroit le signal.

Août 1786.

Le 6, au matin, nous eûmes un gros vent du sud-sud-ouest, accompagné d'une pluie continuelle. Le 7, à midi, le vent tomba et le tems devint meilleur : dans l'après-midi du même jour, le capitaine Portlock vint sur notre bord, et nous proposa de lever l'ancre le lendemain à quatre heures du matin. Nous appareillâmes, comme il avoit été convenu, et nous étions déjà à la voile, quand le capitaine Portlock nous envoya son troisième lieutenant, pour nous dire que, le tems menaçant de devenir mauvais, il valoit mieux rester à l'ancre, que de nous engager dans un endroit où nous pourrions être plus exposés au vent : en conséquence, nous mouillâmes de nouveau, et nous vîmes bientôt qu'il avoit eu raison. Il survint dans la soirée, un vent extrêmement fort, qui continua à souffler pendant la plus grande partie de la nuit : nous appuyâmes le vaisseau, en laissant tomber la seconde ancre ; mais dans la matinée du 9, le tems étant redevenu calme, nous la relevâmes pour être prêts à marcher au premier bon vent. Depuis plusieurs jours, il n'étoit venu près de nous que très-peu d'Indiens, et ils ne nous apportoient que de vieilles peaux, sales et déchirées, qui leur avoient servi à se couvrir pour se garantir des rigueurs de la saison : sur les derniers tems, les bonnes peaux qu'ils nous fournissoient, étoient coupées en bandes, probablement dans l'espoir de les vendre à un plus haut

Août 1786.

prix ; mais nous fîmes tous nos efforts pour les empêcher de faire cette manœuvre.

Avant d'aller plus loin, je tâcherai de te donner une idée du pays qui avoisine le lieu de notre mouillage : je crois qu'il est difficile d'en voir un plus aride que celui qui se présentoit à notre vue au nord-ouest ; le terrein qui est près de la mer est assez uni, il produit quelques pins, qui avec les taillis, les arbustes et une herbe fort haute, qui croît parmi eux, forment un paysage assez agréable : les montagnes adjacentes, dont les sommets tortueux se perdent dans les nues, sont au-dessus de toute description ; sans cesse couvertes de neiges, excepté dans les endroits où le fier aquilon du nord prend soin de nettoyer leurs cimes arides, ils glacent le sang dans les veines de celui qui les contemple. Leur étendue prodigieuse, et les précipices, dont ils sont parsemés, les rendent également inaccessibles aux hommes et aux animaux. J'oubliois que dans ma dernière lettre, je t'avois prevenu de ne point t'attendre, pour le moment, à une description de ce pays : ce que je viens de te décrire, m'a tellement frappé par son aspect imposant, que je n'ai pu me dispenser de t'en dire un mot ; je sais, d'ailleurs, que tu me pardonneras volontiers ces sortes d'écarts, persuadé que je ne cherche qu'à te distraire et à te faire plaisir : tu dois t'attendre à une continuation exacte de mon journal. Adieu.

W. B.

LETTRE XVII.

Août 1786.

En rade à l'île de Montagu, le 27 août.

Je t'ai dit, dans ma dernière lettre, que nous tenions prêts à mettre à la voile, au premier vent favorable. Nous appareillâmes, le 10 août, à cinq heures du matin, à l'aide d'une bonne brise, et par un beau tems, à huit heures, voyant que la marée nous faisoit dériver fortement vers la côte, et près d'un banc de sable fort long qui est au sud, nous jettâmes l'ancre par dix brasses d'eau, sur un fond pierreux, ayant une petite île au sud, à la distance d'un peu plus d'un mille. Vers les 5 heures de l'après-midi, nous levâmes l'ancre, et nous mîmes à la voile; mais le vent n'étant pas assez fort pour refouler la marée, nous fûmes obligés de jetter l'ancre sur un fond de roche de douze brasses de profondeur : l'extrémité nord-ouest de la petite île nous restoit à l'ouest-nord-ouest, et nous étions à cinq milles de distance du rivage au nord, ayant vent modéré et le ciel serein.

Le 11, à 5 heures du matin, nous appareillâmes, et nous descendîmes la rivière. A 8 heures, nous apperçûmes deux barques russes, contenant chacune dix-huit hommes, qui gouvernoient au sud pour gagner l'île. Ce sont, sans doute, les mêmes que nous ren-

Août 1786.

contrâmes en remontant la rivière. Leur projet est sans doute de subjuguer les pauvres Indiens, et d'en exiger ensuite autant de peaux qu'ils pourront, à titre de tribut. Cependant les naturels sont tellement dispersés, que ce projet sera d'une exécution très-difficile. A 11 heures, nous mouillâmes à quatre milles du rivage, par dix-neuf brasses; le cap *Anchor* nous restoit au sud-quart-sud-est; et suivant l'estimation, nous étions à midi par les 60 degrés 9 minutes de latitude nord; comme nous n'avions que des brises légères, nous fûmes obligés d'attendre la marée pour descendre la rivière.

Le 12, à midi, le cap Bède nous restoit à l'est-sud-est, et le havre du Charbon, est quart-sud-est; à deux heures, nous mouillâmes par trente-neuf brasses d'eau, les îles stériles portoient sud-sud-est; la montagne du Volcan ouest-nord-ouest; le mont Saint-Augustin sud-ouest; et le havre du Charbon, est. Notre latitude observée, fut de 59 degrés 28 minutes nord, et notre longitude de 151 degrés ouest. Le tems étant doux, et le ciel serein, nous avions tout lieu d'espérer que la prochaine marée, et une brise légère, nous porteroient hors de la rivière.

Il m'est impossible de parler, avec certitude de cette rivière; nous savons seulement qu'elle s'étend bien plus loin au nord que l'endroit où nous étions mouillés. Sa plus grande largeur n'excède guères vingt milles.

Les naturels ne paroissent pas avoir choisi un en-

droit fixe pour leur résidence ; mais ils sont épars çà et là, selon leur commodité ou leur inclination. Il est vraisemblable qu'ils sont divisés en *clans* ou tribus ; car, dans toutes les grandes pirogues que nous avons rencontrées, il se trouvoit au moins une personne qui avoit l'air de posséder un certain degré d'autorité sur les autres, et qui, non-seulement les guidoit dans les échanges, mais encore les tenoit dans la subordination. Ils paroissent doux et incapables de chercher à faire du mal ; mais cela provient peut-être de notre façon de traiter avec eux, si différente de celle des Russes. Les armes, dont nous les vîmes se servir, sont des lances, des arcs et des flèches. Les lances leur sont d'une grande utilité, aussi bien à la chasse que dans les combats : la chair des différens animaux qu'ils tuent leur sert de nourriture, et ils se couvrent de leur peau. Il seroit naturel de supposer que les peaux des plus grands animaux, tels que les ours, les loups, etc. sont celles qu'il choisissent de préférence pour se vêtir, mais c'est le contraire. La plus grande partie des habits qu'ils portent, sont faits de peaux de marmotes, proprement jointes ensemble, et un manteau est souvent fait de plus de cent peaux ; les femmes sont probablement occupées à ces sortes d'ouvrages. On trouve ici, outre les loutres de mer, des ours, des loups, des renards, des lapins de l'Inde, des marmotes ou mulots, des rats musqués, des hermines, etc. mais les renards et les marmotes paroissent y être en plus grand nombre que les autres animaux. Les marchandises que les naturels paroissent préférer en échange de leurs fourrures,

Août 1786.

sont les *tocs*, et de petits grains de verre bleu ; ils ne firent presque nulle attention à ceux d'un autre couleur, quoique nous en ayons une grande quantité de différentes sortes.

Ils sont d'une taille moyenne et bien proportionnée ; leurs traits paroissent réguliers ; mais leur visage est tellement imprimé de crasse et d'ordure, qu'il est impossible de juger de leur véritable couleur. Celui d'entr'eux, dont le visage et les cheveux sont le plus fortement empreints de graisse et de suie, est regardé comme l'homme qui a la meilleure tournure.

Leur nez et leurs oreilles sont ornés de grains de verre, et ceux qui n'en possèdent point y suppléent par des dents. Ils ont aussi une fente parallele à la bouche, coupée au-dessous de la lèvre inférieure, et qui est ornée à peu près de la même manière que le nez et les oreilles ; mais j'ai observé que cette partie de leur parure étoit plus ou moins recherchée, selon qu'ils étoient plus ou moins riches. Nous ne vîmes qu'une seule femme ainsi parée ; les naturels lui témoignoient beaucoup d'égards, et ils la servoient avec un respect infini. Son visage, contre l'usage ordinaire, étoit assez propre, et loin d'avoir un teint et des traits désagréables, je puis t'assurer que j'ai vu bien des Angloises qui n'avoient pas aussi bonne mine. Leurs petites pirogues sont construites de façon à ne contenir qu'une seule personne, ou tout au plus deux, et les grandes comme les petites sont couvertes de peaux. Peut-être me sera-

t-il possible de te donner encore quelques détails sur ces peuples avant la fin de notre voyage ; tu peux être assuré que si j'en ai l'occasion, je ne la laisserai pas échapper.

Août 1786.

Je t'ai déjà dit, que nous eûmes beau tems dans l'après midi du 12 ; nous appareillâmes le 13 août, à l'aide d'une brise favorable, et d'une continuation de beau tems, et nous descendîmes la rivière vers l'est-nord-est, laissant les îles stériles au sud.

Avant midi, nous sortîmes de la rivière de Cook ; et nous proposant de nous rendre à l'entrée du prince William, nous mîmes le cap au nord-ouest, tenant le large à deux lieues du rivage. A midi, la partie la plus septentrionale du continent, nous restoit au nord est quart-de-nord, et nous avions au sud-ouest l'île du pain de Sucre (l'une des îles stériles). Vers le soir, le vent tomba tout-à-fait ; et pendant la nuit, nous n'eûmes que de fausses brises.

Pendant toute la matinée du 14, nous rangeâmes la côte ; à midi, la latitude observée nous donna 59 degrés 6 minutes nord ; dans l'après-midi, le tems devint sombre et bruneux ; à 4 heures, nous revirâmes et portâmes le cap au nord-ouest ; mais, incertains de notre véritable position, relativement à l'entrée du prince William, sur les huit heures, nous revirâmes encore, et nous gardâmes le large jusqu'à minuit.

Août 1786.

Le 15, nous eûmes des vents légers et de la brume; nous perdîmes alors la terre de vue; mais à deux heures, elle reparut portant du nord-nord ouest, à l'ouest-nord-ouest; nous jettâmes la sonde, et elle nous indiqua 103 brassses sur un fond de vase et d'argile.

Le 16, nous eûmes pareillement des vents foibles et de la brume, et nous nous continuâmes à ranger la côte, à la distance de deux lieues : la terre nous restoit de l'ouest-sud-ouest au nord. Le 17, mêmes vents, et tems nébuleux. N'ayant pas eu la possibilité de prendre la hauteur, depuis le 14, nous n'avions point de certitude sur notre position; mais nous conclûmes, que la terre que nous appercevions au nord-est, étoit l'île Montagu. Le tems étant calme, et nos sondes rapportant moins de profondeur, nous jettâmes l'ancre à trois heures, par 43 brasses, fond de sable, à trois milles de distance des côtes. Je dois observer que depuis plusieurs jours, les sondes nous avoient toujours rapporté entre 120 et 128 brasses de profondeur sur un fond de vase. Une île que nous avions au nord, s'étendoit du nord-est-quart-est, au nord-nord-est, et un autre point de terre au nord à six milles de distance; tandis que nous étions à l'ancre, plusieurs de nos gens jettèrent leurs filets, croyant que nous étions sur un banc de morues; mais ils ne prirent que des *sculpins* et des plis en petit nombre, et sans trouver ce qu'ils cherchoient

Le tems continua à être épais et brumeux; mais à

à 6 heures de l'après-midi, le 18, une brise s'élevant du sud-ouest-quart-ouest, nous levâmes l'ancre, et gouvernâmes vers le rivage. A dix heures, nous jettâmes la sonde, qui nous indiqua 45 brasses sur un fond de sable, mêlé de coquillages; à midi, une ligne de 80 brasses ne rapporta pas de fond.

Août 1786.

Le 19, à la pointe du jour, le brouillard étoit tellement épais, que nous ne vîmes plus la terre; mais à huit heures nous la découvrîmes de nouveau, portant nord-est-quart-nord. Nous marchâmes au plus près, pour rallier, s'il étoit possible, le passage sud-ouest de l'entrée du prince William, qui, à quatre heures de l'après-midi nous restoit au nord-est-quart-nord. La pointe la plus orientale de la terre, qui étoit à notre vue, portoit est-quart-nord-est *Foot-Island* (l'île du Pied) du nord-quart-nord-est, à l'ouest-nord-est; *Leg-Island* (l'île de la Jambe,) de l'ouest au nord-ouest-quart de nord; et le continent sud-ouest; le vent soufflolt bon frais du nord-est, et la mer étoit fort houleuse, vers l'ouest; nous ne pouvions par conséquent faire que très-peu de chemin: à huit heures du soir, la pointe sud-ouest de l'île de Montagu nous restoit à l'est-nord est, à la distance de 4 milles. Le vent étant variable, pendant la nuit, nous courûmes des bordées, à dix heures, les sondes rapportèrent 40 brasses, fond de sable.

Le 20, à huit heures du matin, la partie de terre que nous voyions, s'étendoit du nord-est, au nord,

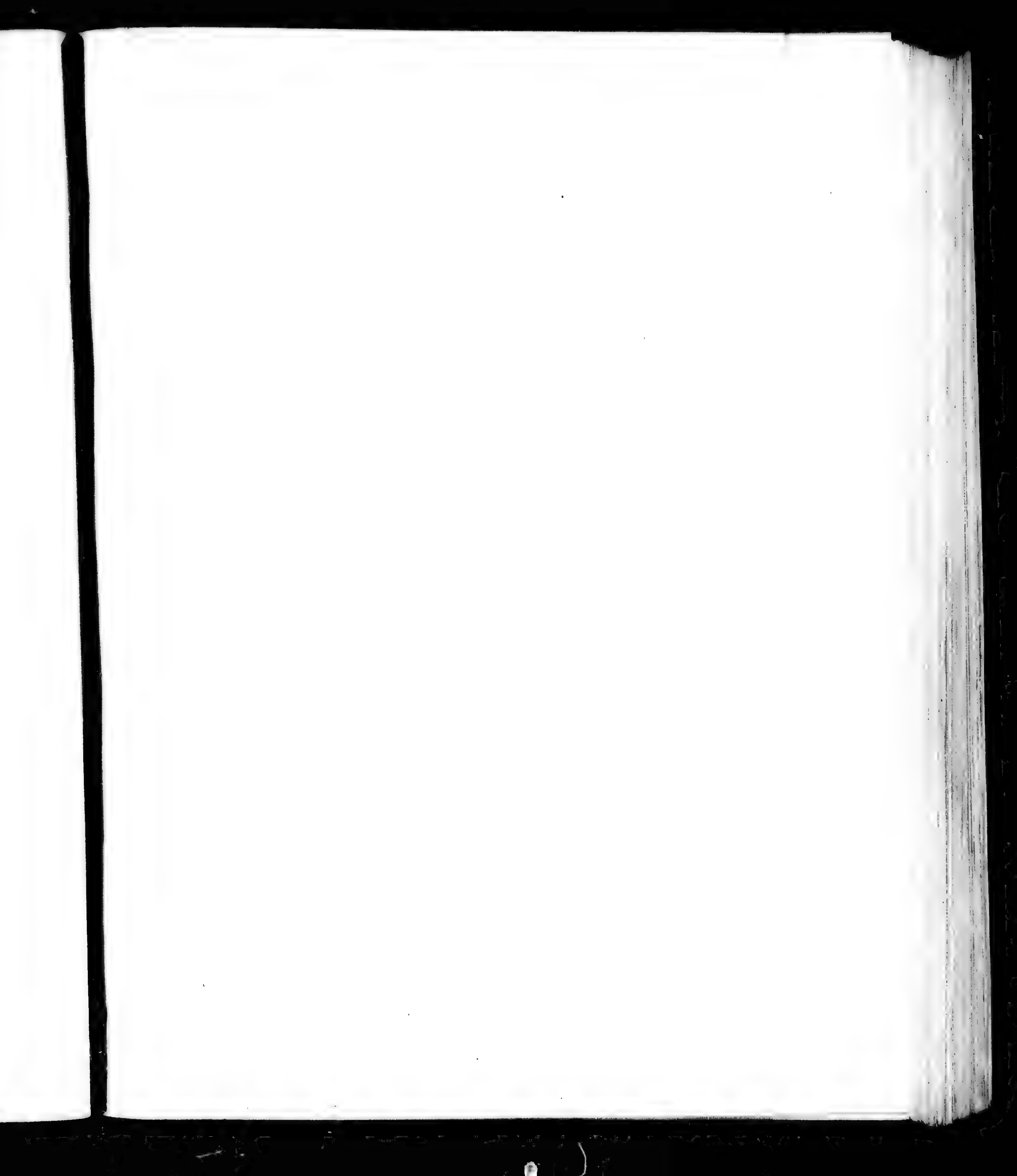
Août 1786.

un demi-rumb à l'ouest, et nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 50 brasses. Nous continuâmes à marcher en serrant le vent, autant qu'il nous étoit possible; mais nous ne fûmes pas plus heureux que les jours précédens, ayant un vent frais du nord-est, et un courant qui nous portoit vers l'ouest.

Dans la matinée du 21, nous eûmes un tems brumeux, accompagné de pluie. A quatre heures, nous espérions découvrir une baie, dans l'entrée si desirée, n'ayant que 17 brasses de profondeur, et n'étant éloignés de terre, que d'un mille et demi; mais un courant violent, ajouté aux houles, qui venoient de l'est, nous fit dériver sous le vent. Dans la soirée et pendant la nuit, nous eûmes de fortes brises du nord-est, accompagnées d'une pluie abondante; dans la matinée du 22, le tems étoit couvert et pluvieux, mais le vent souffloit avec moins de force. A midi, nous pûmes prendre hauteur; elle nous indiqua 59 degrés 15 minutes de latitude nord: c'étoit la seule observation, que le tems nous avoit permis de faire depuis dix jours.

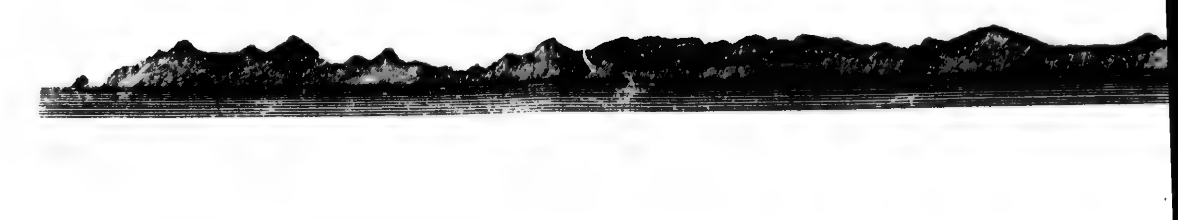
Durant l'après-midi, et pendant toute la journée du 23, le tems fut épais et couvert de brume, avec vent frais et variable, mais soufflant cependant plus souvent du nord-est, et nous avions perdu la terre de vue.

Le 24, à quatre heures du matin, le vent sauta au



Vue du Cap Saint Heripogènes à la distanc

Sud Sud ouest ¼ de rumb a l'Ouest



Vue de la Terre de Staten, lorsque le Corps de l'Isle ét

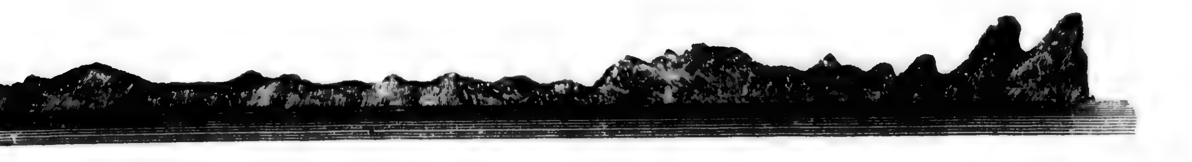




Isle Montague

V. 11 Dégrés 30 Min. a l'Est, à la distance de 6 lieues

…ipogènes à la distance de 7 à 8 lieues .



…rsque le Corps de l'Isle étoit à la distance de 3 lieues



Isle Montague







sud-est, et nous en profitâmes pour rallier la terre, que nous découvrîmes à trois heures de l'après midi, et qui s'étendoit alors du nord-quart-nord-est à l'ouest-quart-ouest, à dix milles de distance. La sonde nous rapportoit 70 brasses d'eau, sur un fond de vase. A huit heures du soir, le vent repassa encore au nord-est et nous nous tînmes au large, pendant la nuit, n'ayant pas une connoissance exacte de la direction des courans. Je reprendrai ces détails sous très-peu de tems. Tout à toi.

Août 1786.

W. B.

LETTRE XVIII.

Septembre 1786.

Dans l'entrée du Roi-George, le 24 septembre.

Le 25 et le 26 août, nous eûmes des vents légers et un tems brumeux. Le 26, à six heures du soir, le vent sauta au sud, et nous eûmes beaucoup d'espoir de rallier la terre le lendemain, s'il restoit dans ce rumb. Sur les dix heures, il commença à souffler grand frais, ce qui nous obligea de mettre à la cape, et d'y rester jusqu'au lendemain 27, à trois heures du matin, que nous gouvernâmes vers le nord. A midi, nous découvrîmes la terre qui nous restoit tout à fait au nord. Nos observations nous donnèrent 59 dégrés de latitude nord; ce sont les seules précises que nous avions pu faire depuis quinze jours. Notre longitude

Septembre 1786.

étoit de 145 dégrés 44 minutes ouest. Nous trouvant trop avancés à l'est, pour espérer encore de faire l'entrée du prince William, par le passage du sud ouest, nos capitaines résolurent de la tenter par le cap Hinchinbrooke ayant une brise favorable, et un assez beau tems.

J'aurois dû vous dire que l'on peut pénétrer dans l'entrée par deux passages différens; l'un (celui que nous avions en vain essayé de passer depuis un certain tems,) à l'ouest, et l'autre qui est à l'est de l'île de Montagu. A cinq heures de l'après-midi, nous apperçûmes des terres basses qui nous restoient au nord-est, et que nous prîmes pour l'île *de Kayes*. A huit heures, la pointe de terre qui nous faisoit face, portoit nord-quart-nord-ouest, à la distance de 10 milles. Le vent commença alors à fraîchir; nous revirâmes, et prîmes le large durant la nuit, ne croyant pas prudent de tenir trop près des côtes.

Dans la matinée du 28, la terre nous restoit à l'ouest, à la distance de 12 à 14 milles, et nous la perdîmes entièrement de vue à midi, le tems étoit pluvieux, nous eûmes quelques raffales et vent frais du nord-est; nous abandonnâmes l'espoir de pénétrer dans l'entrée du prince William pendant cette saison, et il fut résolu par nos capitaines de gouverner sur l'entrée de la Croix, qui étoit le port le plus voisin, que nous connoissions vers le sud, où l'on pouvoit espérer de se procurer des peaux.

Septembre 1786.

Du 26 août au 3 septembre, nous eûmes vent frais du nord-est accompagné de raffales. Le 4, le tems devint plus modéré, et assez bon ; les vents étoient légers et variables, et ils se tinrent ainsi jusqu'au 7, où nous eûmes grand frais du nord est. Vers le soir, le vent baissa, et nous nous trouvâmes presque dans un calme. Le 8, il s'éleva une bonne brise du sud-sud-ouest ; notre observation à midi nous donna 57 dégrés 35 minutes de latitude nord ; et 137 degrés 12 minutes de longitude ouest. Cette position étant à-peu-près celle où le capitaine Cook a placé sur sa carte l'entrée de la Croix, nous gouvernâmes au nord est-quart-est, et le même vent de sud continuant à souffler, nous vîmes la terre absolument en face de nous dans la matinée. Vers les onze heures du 9, et à deux heures de l'après-midi, elle nous restoit du nord-ouest à l'est-quart-sur-est, à la distance de 6 milles.

Tenant la mer depuis un mois, lorsque nous comptions ne faire que croiser pendant un jour ou deux, tu dois concevoir avec quelle joie nous voyions l'instant où nous allions mouiller, et commencer notre trafic. Nous fûmes trompés dans nos espérances ; car quoique nous rangeassions la côte jusqu'à quatre heures, à 3 milles de distance, nous ne vîmes pas la moindre apparence de cette entrée, dont parle le capitaine Cook. La côte formoit en effet une espèce de baie, mais il n'étoit pas possible qu'un vaisseau puisse y mouiller, avec sûreté. Nous jettâmes une sonde de 110 brasses qui ne rapporta point de fond, et la cou-

Septembre 1786.

leur de l'eau n'étant point changée, nous avions lieu de croire que la mer étoit encore très-profonde auprès des côtes.

Ne trouvant pas l'entrée de la croix où nous désirions mouiller, nous jugeâmes que ce seroit perdre notre tems, que de la chercher dans une autre position, d'autant plus que le capitaine Cook n'y avoit pas mouillé lui-même, mais l'avoit seulement découverte à une distance considérable; nous savions, d'ailleurs, par notre propre expérience, que les apparences de terre, sur ces côtes, sont fort trompeuses; ce qui est dû à un brouillard continuel, qui change à tous momens de place, et empêche de s'assurer de la véritable position des terres.

La baie des isles étoit le seul port, où nous devions alors chercher un mouillage, et elle devoit nous rester à environ 30 milles, au sud et à l'est. Une brise favorable s'étant élevée dans la soirée, nous fimes assez de chemin durant la nuit, et toutes les apparences sembloient nous promettre d'entrer bientôt dans ce port. Dans la matinée du 10, nous essuyâmes un violent coup de vent, venant du sud et qui continua jusqu'au soir; il s'appaisa ensuite, et nous eûmes du calme pendant plusieurs heures.

Le 11, à deux heures du matin, le vent devint encore plus fort, qu'il n'avoit été la veille, et il fut accompagné d'une grosse pluie, qui tomba sans dis-

continuer, jusqu'au 13 à midi, que le tems devint modéré, et le ciel assez clair. Pendant l'ouragan, nous revirions de tems en tems, afin d'éviter d'être jettés sur une côte qui étoit sous le vent. Lorsqu'il s'abaissa, nous nous trouvâmes éloignés de plus de 10 lieues du cap Edgecombe (la pointe de terre la plus voisine de la baie des isles.) Notre observation, à midi, nous donna 56 degrés 50 minutes de latitude nord; nous nous déterminâmes cependant à gouverner sur ce port, pour y aller, s'il étoit possible, attendu que nos voiles et nos agrés avoient été fort endommagés pendant l'orage.

Nous mîmes dans cette intention le cap à l'est-nord-est, avec une brise modérée du sud; et à six heures, dans la matinée du 14, nous découvrîmes la terre, portant de l'est-quart-nord-est, au nord-ouest, à la distance de 14 milles. A midi, le cap Edgecombe nous restoit au sud, 60 degrés à l'est, à la distance de 10 milles, et nous étions, par les 57 degrés 6 minutes de latitude nord: nous continuâmes à porter sur l'ouest, jusqu'à cinq heures de l'après-midi, dans l'espoir de trouver la baie des isles; mais nous ne pûmes la découvrir à l'ouest du cap. Cette partie de la côte, que nous examinâmes, forme une espece de baie étroite, mais qui ne seroit pas capable de mettre à couvert un vaisseau à l'ancre; nous ne nous apperçûmes pas non plus qu'il y eût des habitans; nous avions entendu dire que des Espagnols avoient relâché près de cet endroit, en 1775, mais nous soupçonnions que ce

Septembre 1786.

rapport pouvoit être faux. A six heures du soir, nous marchâmes au plus près du vent, vers le sud, afin d'examiner le côté sud-est du cap; mais à minuit, il s'éleva une bourasque du sud-est qui, continuant à subsister pendant toute la journée du 15, et étant accompagnée d'une pluie continuelle, nous força de prendre le large, et de nous éloigner des côtes autant qu'il étoit possible. Nous nous trouvâmes en conséquence, dans la matinée du 16, éloignés de plus de 20 lieues de la partie du cap Edgecombe, qui étoit au sud. Le vent devint plus modéré, quoique variable, et que nous eussions de fréquentes raffales et de la pluie; le tems étoit couvert et tellement brumeux, que nous ne pouvions rien découvrir à la distance d'un mille. La saison étant fort avancée, nous abandonnâmes le projet d'entrer dans la baie des isles; et nous nous déterminâmes à gouverner sur l'entrée du roi George, sans cependant nous éloigner des côtes, pour ne pas perdre l'occasion d'attérer, si par hazard il se présentoit un havre passable.

Le 17, le tems devint plus doux, et une bonne brise de l'ouest s'éleva dès le matin: notre latitude à midi, étoit de 55 degrés 15 minutes nord, et notre longitude de 136 degrés 14 minutes ouest. Nous eûmes encore une bonne brise du nord-ouest. Le 18, à une heure, gouvernant à l'est, nous découvrîmes la terre absolument en face de nous, et nous fîmes force de voiles pour la gagner. Notre latitude étoit à midi de 53 degrés 46 minutes nord, et notre longitude de 133 degrés

53

Septembre 1786.

53 minutes ouest. A six heures, nous nous trouvâmes près des côtes, mais ne voyant point de baie, ni aucune apparence que cette isle fût habitée, nous mîmes le cap au sud. La terre que nous voyions étoit élevée, et nous restoit au nord 65 degrés à l'est, à la distance de 4 milles. La soirée étoit très-belle, et le tems clair et serein. Nous apperçûmes une espèce d'oiseaux d'une forme bien différente de tous ceux que nous avions vus jusqu'alors. Quoique long et mince, son vol étoit pesant; le bout de ses aîles et de sa queue étoit blanc, et ses aîles nuancées d'une variété des plus belles couleurs. Il étoit à-peu-près de la grosseur d'une mouette. Nous vîmes aussi une grande quantité d'oies sauvages, d'espèces différentes.

Le vent resta au même rumb, dans la journée du 19, et souffla bon frais; la terre, que nous vîmes à six heures du matin, s'étendoit du nord-ouest au nord-est, à la distance d'environ 9 lieues: à midi, nous étions, suivant l'estimation, par les 51 degrés, 56 minutes de latitude nord, et par les 133 degrés de longitude ouest.

Le 20 et le 21, le tems fut modéré, et nous continuâmes à marcher vers l'est: nous étions à 8 ou 9 lieues à la distance des côtes, que nous appercevions encore le 21 à midi, étant par les 50 degrés, 40 minutes de latitude nord, lorsque nous découvrîmes une île qui portoit nord, 53 degrés est. Dans l'après-midi, nous vîmes à la hanche du bâtiment, un requin; je ne vous

Septembre 1786.

en parle, que parce que ce poisson monstrueux se trouve rarement dans une latitude si voisine du nord; à neuf heures, l'île, ou plutôt, les îles que nous avions vues à midi, s'étendoient du nord, 22 degrés au nord 43 degrés est, à la distance de 3 lieues.

Le 22, nous mîmes le cap à l'est, pour chercher l'entrée du roi George, aidés d'un vent frais de nord-ouest; à une heure, le cap brisé nous restoit au nord-ouest-quart-ouest, à 2 milles de distance. A une petite distance de ce cap, se trouve un rocher, auquel on a donné le nom de *Split-Rock* (le rocher fendu), et qui paroît tenir à la côte, par un récif fort bas: la pointe de terre nous restoit au nord-nord-est, et depuis cet endroit, jusqu'au cap brisé, la côte forme une espèce de baie, couverte d'épines, et qui présente un coup-d'œil très-agréable; la terre, auprès des côtes, étant assez unie, le brouillard que nous eûmes pendant la journée, nous empêcha de prendre la hauteur, pour déterminer notre latitude; et comme il nous fut également impossible de sonder avant le coucher du soleil, le capitaine Dixon trouva qu'il seroit prudent de gagner le large avant la nuit, afin d'éviter les rochers et les brisans, qui se trouvent en grand nombre sur cette côte. Le capitaine Portlock fit mettre sa chaloupe en mer, et envoya son troisième lieutenant, pour gagner la pointe de terre la plus orientale et nous chercher un mouillage; n'ayant pas réussi à en trouver un, nous serrâmes le vent au sud-ouest, et tînmes le large jusqu'au matin du 23; à la fin du jour, la pointe de terre

Septembre 1786.

la plus voisine de nous, nous restoit à la distance de 6 milles, et la sonde rapporta quarante-cinq brasses, fond de roche très-dur.

Ce havre étant la dernière ressource qui nous restoit, pour cette saison, nous desirions bien ardemment de le rencontrer. Quel a été le succès de nos recherches? C'est ce que tu sauras dans ma prochaine lettre. Pour toujours, ton ami.

W. B.

LETTRE XIX.

Je finissois ma dernière lettre, en te parlant du desir ardent que nous avions de découvrir le port, depuis si long-tems l'objet de nos recherches. Notre espoir s'est évanoui entièrement, au moins, pour cette année : je ne veux pas anticiper; mais te faire voyager pas à pas avec nous.

J'ai déjà observé que nous étions le 22, à 6 milles de distance de la terre, et que nous fîmes le sud pendant la nuit. Le 23, à six heures du matin, nous mîmes le cap au plus près du nord-est avec vent frais du nord-ouest : à huit heures, le rocher fendu portoit nord, 42 degrés à l'ouest, à six lieues de distance, et une observation faite à midi, nous donna 49 degrés,

Q 2

Septembre 1786.

50 minutes de latitude nord et 127 degrés, 52 minutes de longitude ouest; de manière que nous étions à-peu-près à 50 milles à l'ouest, et à 20 milles à l'est, du havre que nous cherchions. Le mondrain de l'ouest portoit nord, 69 degrés à l'ouest, et la partie la plus orientale sud, 60 degrés à l'est, à 6 milles de distance. Pendant l'après-midi, les brises devinrent plus légères, et vers cinq heures, nous étions presqu'en calme: il nous étoit, en conséquence, impossible de faire l'entrée, ce qui nous engagea à revenir au sud; cependant, la hauteur que nous avions prise à midi, nous avoit mis en état de déterminer, d'une manière précise, la position de cette entrée: à six heures, la pointe avancée de l'entrée portoit nord, 60 degrés à l'est, à la distance de 16 ou 17 milles: à huit heures, la sonde rapporta cinquante-sept brasses, fond de sable: pendant la nuit, nous eûmes des vents légers et inconstans, et quelquefois des raffales et de la pluie.

Dans la matinée du 24, nous mîmes le cap au nord-est-quart-est, dans l'intention de rallier la terre, avec une brise modérée, au sud-est-quart-sud-est; mais nous eûmes bientôt des vents légers et variables avec de fausses brises et fréquemment du calme. Il nous fut donc impossible d'arriver dans le havre: à midi, suivant l'observation, nous nous trouvions par les 49 degrés, 28 minutes de latitude nord; l'extrémité de la terre vers l'entrée, portoit nord-est, à 4 lieues de distance, et la pointe des brisans est 6 degrés au sud, à la distance de 6 milles.

Septembre 1786.

A deux heures, nous jettâmes la sonde, qui donna soixante-cinq brasses, sur un fond de rochers : à quatre heures, le port nous restoit au nord, 55 degrés à l'est, à la distance de 4 lieues ; à 6 heures, les extrémités de la terre s'étendoient de l'est, 9 degrés au sud, au nord 25 degrés à l'ouest, et la pointe de Nootka, nord-est-quart-de-nord, à la distance de 10 milles, la sonde nous rapporta cinquante-cinq brasses, fond de sable.

Pendant la matinée du 25, nous eûmes des vents foibles et inconstans et des pluies fréquentes : à midi, nous n'étions qu'à 10 milles de l'entrée; cependant des calmes fréquens, de fausses brises, qui souffloient de tous les points, et une houle très-forte, que nous avions à l'avant, nous rendoient l'atterrage impraticable : à cinq heures, nous revirâmes et gouvernâmes au sud ; à six heures, les extrémités de la terre portoient de l'est-quart-sud-est, à l'ouest-nord-ouest, à la distance d'environ 8 milles. Dans la soirée, le vent fraichit et se porta au sud-est, et à dix heures du soir, il devint extrêmement fort, et fut accompagné d'une forte pluie.

Le 26, vers trois heures du matin, nous eûmes un orage très-fort et une grosse pluie : les coups de tonnerre étoient affreux, les éclairs si fréquens et si vifs, que ceux de nos gens qui étoient sur les ponts, en furent aveuglés pour un tems considérable ; chaque éclair laissoit après lui, une odeur de souffre très-désagréable.

Septembre 1786.

Je restai sur le pont pendant la plus grande partie de l'orage; et je t'avouerai, que ce spectacle imposant et terrible, me fit un effet des plus singuliers; combien de fois, n'ai-je pas eu la folie de croire qu'il étoit impossible que les élémens réunis pussent offrir aux yeux, un aspect aussi terrible que celui qui nous est présenté par Thompson, dans son poëme des saisons; mais ici, tous les tableaux de ce peintre habile recevoient une nouvelle touche, donnée par la main de la nature, elle-même: nous entendions la foudre éclater de tous les côtés; les vents rugissoient en s'entrechoquant, et les vagues enchaînées rouloient, avec un bruit affreux, les unes sur les autres; et, pour comble d'horreur, une brume épaisse étant répandue sur tout l'atmosphère, nous n'appercevions notre situation effrayante, qu'à la lueur des feux du ciel, qui, se réfléchissant sur la cime écumante des flots, dissipoient, par momens, le brouillard qui nous environnoit.

L'orage s'appaisa vers 6 heures du matin, et nous eûmes encore des vents foibles et de fausses brises, avec une mer très-grosse, ce qui nous empêcha de rallier la terre: le tems étoit, d'ailleurs, chargé d'une brume épaisse : à dix heures, nous revimes la terre, qui nous restoit du nord-ouest, à l'est, à la distance de 9 milles; mais des calmes fréquens, et une houle très-forte, qui battoit la côte, nous firent regarder, comme une circonstance avantageuse, de tenir le large, autant qu'il nous étoit possible. Ranger la terre de trop près, auroit été d'autant plus dangereux, que, de la pointe du

havre, jusqu'à la distance de 2 milles des côtes, au moins, il se trouve une chaîne de brisans qui se prolongent à 2 milles vers le nord: l'après-midi, et pendant la nuit suivante, nous eûmes des vents légers et inconstans, accompagnés de pluie: à quatre heures du matin, il s'éleva une brise fraîche, du sud-sud-ouest, nous mîmes à la voile et portâmes le cap sur l'ouverture du havre; mais vers les dix heures, le vent tomba, et nous n'eûmes plus que de fausses brises et une mer extrêmement houleuse au sud: nous dérivions visiblement sur les brisans dont je viens de parler, et notre position fut, pour un moment, très-alarmante. Cependant, un peu après onze heures, nous étions hors de danger: le King-George étoit au sud de notre bâtiment; ainsi, le capitaine Portlock n'avoit pas eu beaucoup à craindre pour lui-même: à midi, l'extrémité occidentale du port, nous restoit au nord, 60 degrés est, et la terre s'étendoit de l'ouest-nord-ouest à l'est-quart-sud-est. L'après-midi et la soirée furent très-orageux, et il tomba une grande quantité de grêle: à six heures, l'entrée de Nootka nous restoit au nord, 55 degrés est, à douze milles de distance; durant la nuit, nous eûmes des vents très-légers et inconstans.

Le 28, à cinq heures et demie du matin, nous portâmes encore le cap vers l'entrée, mais les mêmes vents subsistoient, et la mer étoit aussi houleuse que la veille. A onze heures, voyant qu'il n'étoit pas possible d'entrer dans le port, nous fîmes voile vers le sud. A midi, l'extrémité du port nous restoit au nord,

Septembre 1786.

65 degrés est, à sept milles de distance. Dans l'après-midi, le vent étant encore foible et changeant et la mer extrêmement houleuse, nous continuâmes d'aller vers le sud. A sept heures le capitaine Portock nous parla, et nous informa qu'il avoit résolu de quitter immédiatement cette côte pour se rendre aux îles Sandwich, nous ordonnant en même-tems de gouverner vers le sud-ouest ou sud-quart-sud-ouest, si le vent nous le permettoit. Pendant la nuit nous eûmes de fréquentes ondées de pluie et de grêle; mais à cinq heures du matin, le 29, il s'éleva de l'ouest une brise fraiche, qui nous mit en état de suivre les intentions du capitaine Portlock. Ce ne fut pas sans regret que nous quittâmes cette côte d'autant que le vent étoit favorable pour nous porter dans l'entrée. Il faut cependant te rappeller que le vent avoit été, pendant plusieurs jours, aussi favorable que nous pouvions le désirer, lorsque nous étions à une certaine distance de la côte; mais qu'il s'abbatoit et changeoit quand nous approchions de la terre; c'eût été, sans-doute, encore la même chose si nous eussions fait de nouvelles tentatives, et tout considéré, la révolution subite qui fut prise, étoit sans-doute la meilleure. A midi, le port nous restoit au nord, 49 degrés est, à environ douze lieues; nous étions alors par les 49 degrés 15 minutes de latitude nord, et par les 127 degrés 55 minutes de longitude ouest. Avant la nuit nous avions totalement perdu de vue la côte; ainsi s'évanouit l'espoir que nous avions de pénétrer dans le cours de cette saison dans l'entrée du Roi George.

Si

Septembre 1786.

Si l'on passe en revue les différens évènemens qui nous sont survenus, depuis notre départ de la rivière Cook, l'on verra que nous avons été singulièrement malheureux dans toutes les tentatives que nous avons faites pour nous procurer un second mouillage sur ces côtes inaccessibles. Deux fois, en effet, (à l'entrée de la Croix et à la baie des îles) nous avons manqué notre coup, en grande partie, parce que nous n'avions que de mauvais renseignemens, et si nous n'avons pas été plus heureux, à l'entrée de Nootka, et à celle du prince William, on peut, avec raison, attribuer nos mauvais succès aux vents contraires et au mauvais tems, qui se joueront toujours des vaines spéculations des hommes. Quoique le capitaine Portlock ne m'ait pas communiqué les motifs qui l'ont déterminé à quitter cette côte, je suis sûr qu'il étoit convaincu qu'on ne pouvoit prudemment faire d'autres tentatives sans s'exposer à perdre les vaisseaux ou les équipages.

Telle est la fin de notre première campagne, et quoiqu'elle ne soit pas absolument malheureuse, elle n'en fournit pas moins une leçon très-utile, pour plusieurs des circonstances de la vie, dans lesquelles il est possible de se trouver, et une ample matière à ceux qui voudront discourir sur l'instabilité des espérances humaines, etc. etc. mais crainte que tu ne me soupçonnes l'envie de t'accabler de sentences, de moralités si souvent rebattues, je conclus en t'assurant que je serai toujours

W. B.

R

Septembre 1786.

LETTRE XX.

A la hauteur des îles Sandwich, le 20 novembre 1786.

Ayant en partie oublié les contre-tems que nous avons éprouvés sur les côtes de l'Amérique, semblables aux israélites de l'Ancien Testament, nous ne pensons plus qu'aux oignons d'Egypte, ou bien, pour ne pas user de métaphore, l'espoir de bien nous régaler d'ignames, de porc frais, et des autres productions délicieuses des îles Sandwich soutenoit notre courage; d'après ce que je t'ai mandé dans ma dernière lettre, relativement à nos mauvais succès, tu concluras, sans-doute, que nous quittâmes cette côte sans en avoir rien rapporté qui ait quelque valeur. Pour te faire connoître la vérité à cet égard, tu sauras, que dans la rivière de Cook nous avons ramassé près de soixante peaux de loutre, de la première qualité, environ une quantité pareille de peaux de marmottes, d'une qualité inférieure, pour faire une vingtaine de fourrures, des peaux de lapins des Indes, de renards, etc. etc. et qu'enfin nous avons acheté assez de fourrures pour en remplir trois poinçons. Si nos acquisitions n'ont pas été considérables, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient à dédaigner. Je crois que les succès du capitaine Portlock ont été à-peu-près semblables aux nôtres.

Septembre 1786.

Je t'ai dit que nous avions quitté l'entrée du Roi George le 29 septembre à l'aide d'une jolie brise de l'ouest; mais le 30 elle sauta à l'est, et le tems fut assez beau.

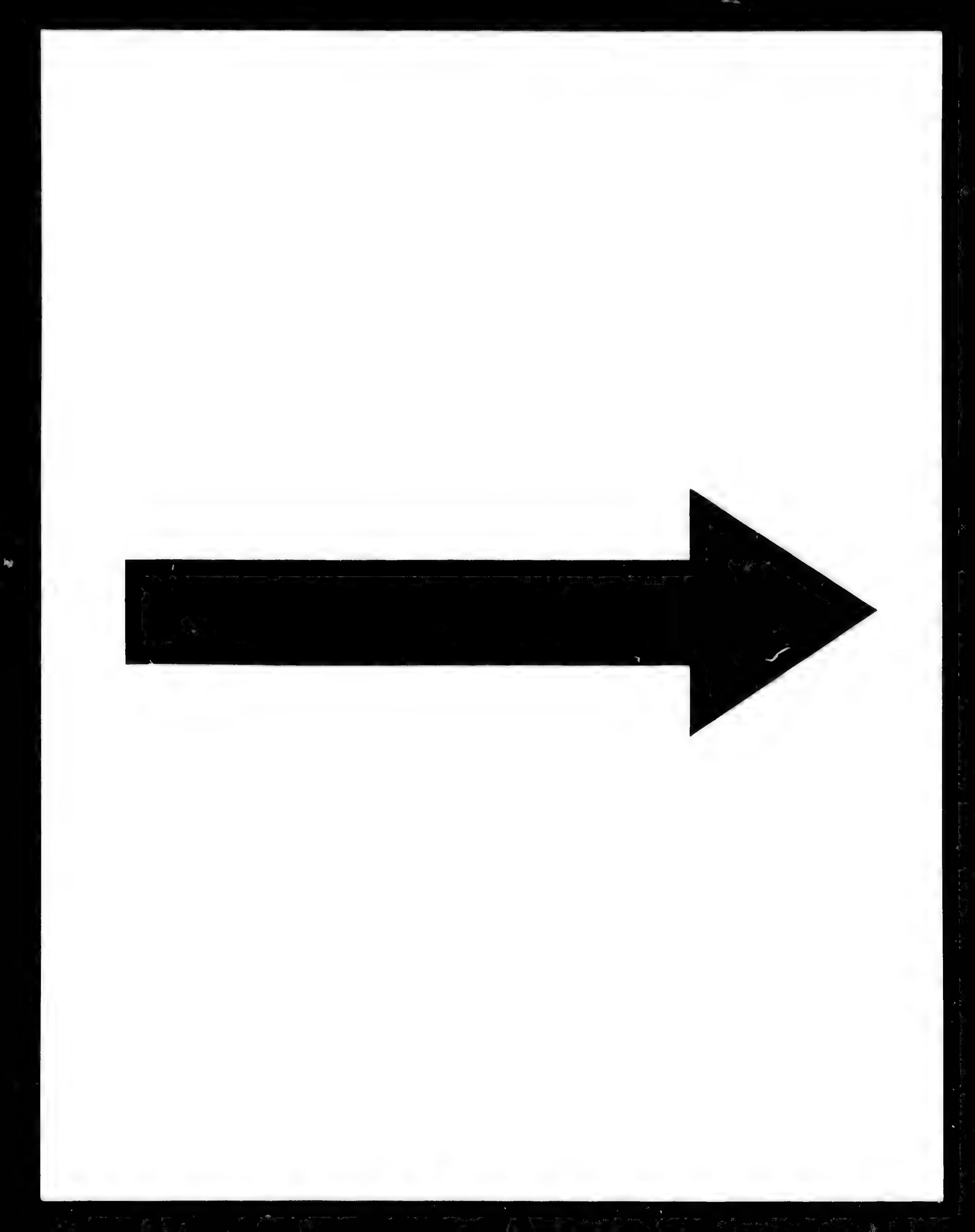
Octobre 1786.

Le 31, le vent se reporta à l'ouest, et le tems étoit beau et serein. Le 4 octobre, nous eûmes une brume épaisse et de fréquentes rafalles. Le 7, à midi, nous étions par les 43 degrés 8 min[illegible] de latitude nord, et par les 131 degrés 59 minutes de longitude ouest: les vents étoient inconstans, et le tems encore brumeux. Pendant la nuit, le vent soufla de l'ouest grand frais, mais vers le matin du 8 il s'appaisa.

Dans la soirée du 11, nous vîmes une sorte de météore ignée, qui brilloit autour de notre vaisseau; les matelots sont assez superstitieux, et ces météores qu'ils appellent *Davy Jones* leur cause beaucoup d'effroi. La puissance de *Davy* est fort grande; l'on prétend qu'il exerce un pouvoir absolu sur les vents et sur les flots, et qu'il ne paroît presque jamais sans mauvais dessein: c'est là, je présume, ce qui rend cette divinité si redoutable aux matelots.

N'est-il pas étonnant que des hommes courageux et accoutumés à braver des dangers réels, se laissent effrayer par des chimères qui ne devroient faire impression que sur des enfans?

Pendant la nuit nous eûmes un vent très-fort du



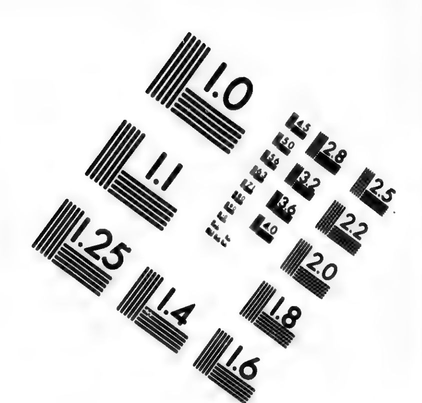
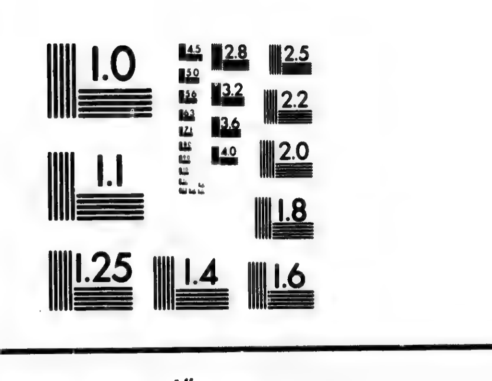
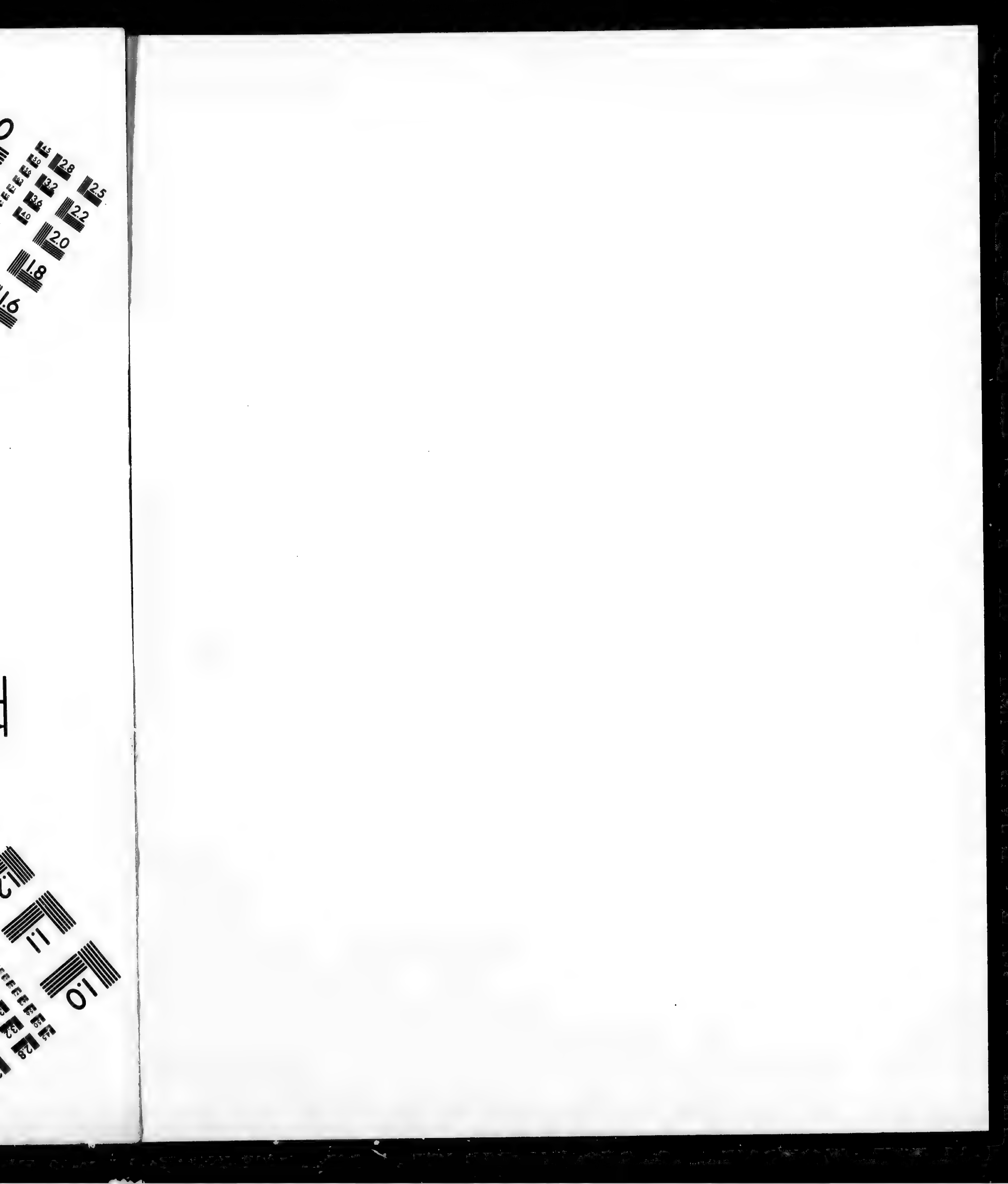


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Octobre 1786.

sud, accompagné d'une grosse pluie. Un semblable événement, immédiatement après l'apparition de *Davy Jones*, ne put qu'augmenter la terreur qu'il avoit déjà inspiré à tout notre équipage.

Dans la matinée du 12, le vent fut plus modéré, et à dix heures il sauta au nord et souffla bon frais.

Le 13, à midi, nous étions par les 37 degrés 2 minutes de latitude nord, et d'après le résultat de plusieurs observations lunaires, nous nous jugeâmes par les 134 degrés 47 minutes ouest. Dans cette position nous apperçûmes un courant assez violent à l'est.

Le 14, nous pêchâmes plusieurs gros requins, qui nous arrivèrent très-à-propos, à cause de l'huile que nous en retirâmes, et qui nous étoit nécessaire pour la lampe de l'habitacle, et pour *suiffer* nos mats et nos agrès.

Du 14 au 24, il ne nous arriva rien d'essentiel; les vents furent inconstans et le ciel assez beau.

Le 25, nous étions par les 33 degrés de latitude nord, et par les 143 degrés 36 minutes de longitude ouest; nous eûmes un vent modéré qui souffloit du sud-sud-est, et il tomba de fréquentes ondées de pluies. Dans l'après-midi du même jour, nous eûmes sur notre vaisseau une sorte d'oiseaux que je pris pour être de l'espèce du flutteur roux cannelé, de Pennant, et il y

en avoit deux qui étoient si familiers, que peu s'en est fallu que nos gens ne les attrapassent à la main.

Octobre 1786.

Jusqu'au 31, le tems fut à-peu-près le même, assez beau, malgré quelques rafalles, et de la pluie de fois à autre. L'observation que nous fîmes à midi nous donna 29 degrés 5 minutes de latitude nord, et 148 degrés de longitude ouest.

Novembre 1786.

Le premier novembre, nous cherchâmes *St. Maria le Gorta*, qui est placée dans la carte de Cook au 27 degrés 50 minutes de latitude nord, et au 149 degrés de longitude ouest; et dans l'après-midi nous passâmes exactement sur la position indiquée. A dire la vérité, nous ne comptions guères trouver cette terre, la position ayant été marquée dans la carte que je viens de désigner, d'après M. Robert, que nous avions déjà trouvé en défaut par rapport à *Los-Majos et Roco Partida*.

Le cinq novembre à midi, nous étions par les 24 degrés, 32 minutes de latitude nord, et le vent soufflant de l'est, depuis quelques jours, nous eûmes l'espoir d'avoir bientôt des vents élisés constans; mais nous fûmes trompés dans notre attente : car, dans l'après-midi, le vent passa au sud, et nous amena de la pluie et des raffales continuelles. Il paroît que cette saison est celle des tempêtes dans les parages des îles Sandwich : quoique nous essuyions souvent des coups de vent, ils n'étoient point de durée; mais ils venoient

Novembre 1786.

nous assaillir à l'improviste, et étoient accompagnés de torrens de pluie.

Le 8 et le 9, il faisoit une chaleur étouffante; on voyoit des éclairs partir de tous les points de l'horison, particulièrement dans la soirée du 9. Le 10, vers les cinq heures du matin, nous essuyâmes une bourasque qui dura environ une demi-heure, et il tomba beaucoup de pluie, ce qui contribua beaucoup à diminuer la chaleur de l'atmosphère, dont nous étions fort incommodés.

Il est étonnant que nous ayons rencontré si peu d'oiseaux, pendant plusieurs jours, les oiseaux du tropique étant fort communs dans la latitude où nous étions. Le 9, nous ne vîmes qu'une seule frégate et, le même jour, nous prîmes à la ligne deux dauphins; ce sont les seuls poissons que nous avons pu nous procurer depuis que nous avions quitté le continent : à midi, nous étions par les 22 degrés, 54 minutes de latitude nord, et par les 151 degrés, 24 minutes ouest.

Le 11, dans la matinée, le vent sauta au nord, et le tems se mit au beau.

Le 12, nous prîmes un requin, dans le ventre duquel nous trouvâmes un oiseau et partie d'une tortue: c'étoit un indice certain, que nous n'étions pas éloignés de la terre, et en effet, nous savions que nous devions avoir l'île d'Attoui sous le vent. A midi, la latitude

estimée, fut de 21 degrés, 30 minutes nord; la longitude, prise d'après des observations lunaires, de 152 degrés, 4 minutes ouest : nous avions une jolie brise du nord et un tems serein.

Vers le soir, nous vîmes une grande quantité de fluteurs roux voler autour de notre vaisseau : pendant quelque tems, nous gouvernâmes au sud, en ayant été considérablement éloignés par les vents de sud; mais le soir, le capitaine Portlock nous parla et nous témoigna son intention de mettre le cap au sud-sud-ouest, nos observations nous indiquant que nous étions au vent de toutes les îles.

Le 13, à midi, nous étions par 20 degrés, 36 minutes de latitude nord, et nous trouvant exactement au vent d'Ouhyhec, qui étoit l'île où nous avions envie de relâcher d'abord, nous portâmes le cap plus à l'ouest, avec une assez bonne brise de l'est et beau tems.

Le 14, à midi, nous étions par les 20 degrés, 6 minutes de latitude nord, et le résultat des différentes observations faites sur la lune, nous donna 152 degrés, 39 minutes de longitude ouest : nous gouvernâmes à l'ouest-quart-sud-ouest, et nous vîmes des oiseaux de diverses sortes, entr'autres, des alouettes de mer et des frégates, voler auprès de nous. Les dauphins étoient en assez grand nombre; et parmi plusieurs requins que nous attrapâmes, il y en eut un dans le ventre duquel nous trouvâmes une grosse tortue entière. Le 15, nous

Novembre 1786.

étions par les 20 degrés, 7 minutes de latitude nord. Pendant plusieurs jours, nous avions soupçonné qu'il y avoit un fort courant, au nord, entre Ouhyhec et Mowec; nos doutes devinrent une certitude, lorsque, du 14 jusqu'au 15, nous nous vîmes portés à une si grande distance au sud : l'après-midi, nous découvrîmes une terre élevée, dont la cime se perdoit dans les nues; elle nous restoit au sud-sud-ouest, à 10 ou 12 lieues de distance, et nous ne tardâmes pas à reconnoître que c'étoit le Monokaah, haute montagne de l'île d'Ouhyhec : pendant la nuit, nous gouvernâmes tranquillement vers l'ouest-nord-ouest, et à sept heures du matin, le Monokaah nous restoit au sud, 25 degrés ouest; une partie considérable de son sommet étoit couverte de neige, et j'ai tout lieu de croire qu'il y a des endroits où elle ne fond jamais.

Pendant la matinée, nous gouvernâmes au plus près de l'ouest-quart-sud-ouest, à 3 milles de la côte : il souffloit une jolie brise de l'est, mais la mer étoit assez agitée, pour qu'aucune pirogue n'osât se hazarder de venir à nous. A deux heures, nous découvrîmes Mowec, qui portoit nord 70 degrés ouest, à environ 7 lieues de distance : le tems étant alors serein, nous ne perdîmes pas un seul instant la vue du Monokaah, (la terre la plus élevée de l'île Ouhyhec). Quoique cette montagne soit extrêmement haute, elle n'a rien dans sa forme qui soit dans le cas de surprendre, et de tous côtés, elle paroît s'élever par gradation et en pente douce.

La

Novembre 1786.

La partie de l'île que nous côtoyons est charmante; il semble qu'elle soit divisée en plantations régulières, qui, toutes, sont supérieurement bien cultivées; les terreins élevés sont couverts d'arbres toujours verds : dans trois ou quatre endroits, on voit des ouvertures dans les terres; ces vallons, étant arrosés d'un grand nombre de ruisseaux, rendent le paysage charmant.

Comme nous avions trouvé que la baie de Karak-Kakooa étoit, à plusieurs égards, un mauvais mouillage, nous résolûmes de chercher une autre baie, qui gît au sud-ouest : cette baie avoit été visitée par le capitaine Cook, lorsqu'il vint dans cette île, et nous pensions y trouver un bon havre; mais, à quatre heures de l'après-midi, le vent tomba tout-à-fait: nous vîmes partir du rivage plusieurs pirogues, et nous nous avançâmes vers elles, pour trafiquer avec les naturels qui nous apportoient des porcs, des plantains, des fruits à pain; et, dans ce moment, toutes ces choses étoient bien précieuses pour nous, vu que la plupart de nos gens étoient attaqués du scorbut.

Quand nous réfléchissons au tems qui s'est écoulé, depuis que nous avons quitté ces îles, et à la très-légère quantité de provisions fraîches que nous avions pu nous procurer pendant ce long espace, il est étonnant que notre santé se soit conservée aussi bien; mais, sans parler des soins de la Providence, nous devons, en quelque sorte, notre conservation aux anti-scorbutiques que nous avions en abondance dans nos vaisseaux, et

Novembre 1786.

dont il étoit permis à chacun de se servir à sa volonté; dans la soirée, et pendant la nuit, nous eûmes un calme parfait et une chaleur étouffante, accompagnée d'éclairs.

Dans la matinée du 17, une brise légère s'éleva du sud-sud-ouest, et nous portâmes sur la baie, dont j'ai déjà parlé; mais comme on avoit formé le dessein de se procurer des provisions, et toutes les autres choses nécessaires que produisoient ces îles, le capitaine Portlock envoya son premier lieutenant (M. Machod) dans la chaloupe, afin d'examiner la baie: pendant ce tems, nous mîmes en panne, pour pouvoir trafiquer avec les naturels. A cinq heures de l'après-midi, M. Machod revint, et nous dit que la baie n'offroit point de mouillage, non-seulement parce que le fond étoit mauvais, mais encore parce que ce port étoit entièrement exposé aux vents de sud-ouest. Il ne fut donc plus question de relâcher à Owhyhée, mais seulement de rallier la terre, pendant quelque tems, si le vent le permettoit, afin de nous fournir des porcs qui s'y trouvoient en abondance.

Le 18, nous restâmes à la cape, où nous courûmes des bordées, suivant les circonstances, pour faire nos emplettes. L'équipage fut occupé pendant ce tems à tuer et à saler des porcs pour les mettre en réserve.

Cette partie de l'île ne produit que peu de noix de coco ou des plantains. Les végétaux qui s'y trouvent

en plus grande quantité, sont le fruit à pain et les patates douces.

Novembre 1786.

Parmi les différentes curiosités que les naturels nous proposèrent d'acheter, ils nous montrèrent des espèces de paniers de forme circulaire, artistement travaillés, de la hauteur de 18 pouces et de cinq de diamètre ; les joncs dont ces corbeilles ou paniers sont faits, sont mêlés d'une sorte d'osier, de couleur rouge, ce qui produit une agréable variété. Ces paniers étoient une nouveauté pour nous, n'en ayant pas encore vu de semblables dans ces îles.

La matinée du 19 étoit belle, et nous avions lieu d'espérer une continuation de beau tems. Le capitaine Portlock nous fit en conséquence une visite, se proposant de passer la plus grande partie du jour sur notre bord ; mais une forte brise s'étant élevée du sud-ouest, il retourna sur le King-George dans l'après-midi. Mowée nous restant à l'ouest, il fut résolu de porter sur la pointe qui se trouvoit le plus à l'est, et de jetter l'ancre dans cet endroit.

Je quitte la plume pour l'instant; mais, malgré toute la variété d'objets dont nous sommes environnés, je la reprendrai au premier moment. Adieu.

W. B.

LETTRE XXI.

Novembre 1786.

A Wahoo, le 2 décembre 1786.

Les vents contraires, et un tems incertain, nous ont forcé d'abandonner le projet de relâcher à Mowée; mais c'est par ordre que je veux te détailler les causes de cette contrariété.

Dans l'après-midi du 19 novembre, le vent souffla bon frais du sud-ouest; vers le soir il augmenta considérablement, et fut accompagné de tonnerre, d'éclairs et d'une pluie abondante. Pendant la nuit, nous prîmes tous les ris au grand hunier, et courûmes des bordées, avec toutes précautions, pour nous mettre à l'abri des dangers auxquels les coups de vent inattendus (qui sont fréquens dans ces îles), pouvoient nous exposer. Dans la matinée du 20, le tems étant passablement beau, et le vent continuant à être au sud-ouest, nous mîmes le cap sur la pointe la plus orientale de Mowée, en gouvernant à l'ouest-nord-ouest; mais, vers midi, comme nous marchions sous le vent de la bande, la brise tomba, et nous eûmes presque un calme. Plusieurs pirogues vinrent à la hanche de nos batimens, pour nous vendre des provisions; mais ce qu'ils nous apportèrent étoit bien peu de chose; ils n'avoient avec eux que quatre porcs assez petits,

une légère quantité de patates et un peu de fruit à pain. A midi, l'extrémité nord-est de Mowée nous restoit à l'ouest-nord-ouest, à la distance de cinq ou six lieues ; il faisoit une chaleur étouffante, et le thermometre étoit à 90 degrés. Dans l'après-midi, ayant des vents légers et de fausses brises, nous ralliâmes la côte pour acheter tous les rafraîchissemens que les naturels jugeroient à propos de nous apporter.

Novembre 1786.

L'île de Mowée n'a rien de remarquable dans son aspect ; l'extrêmité orientale de cette ile, est très-élevée, mais le pays ne paroît pas être montagneux ; il descend par une pente assez réguliere jusqu'au bord de la mer. Le paysage est agréablement varié par des arbres de différentes sortes, par des plantations, etc. Mais toutes ces choses me parurent fort inférieures à ce que je vis à Owhyhée.

Vers les 5 heures de l'après-midi, nous eûmes une forte brise du sud-est, et de fréquentes raffales, ce qui nous obligea de diminuer de voiles, et de porter au nord-ouest. A huit heures, l'extrêmité occidentale de Mowée nous restoit au sud-ouest, à la distance de 5 lieues. Pendant la nuit, le tems fut assez modéré.

A six heures, dans la matinée du 21, nous revirâmes et marchâmes au sud. A huit heures, l'extrêmité de Mowée portoit sud 20 degrés est, et l'île de Morotoy ouest-sud-ouest. Notre observation, à midi, nous donna 21 degrés 12 minutes de latitude nord ; et

Novembre 1786.

l'extrémité de Mowée s'étendoit du sud 15 degrés est, au sud 60 degrés ouest, le centre de Moretoy étoit au sud 76 degrés ouest. Nous eûmes une chaleur étouffante pendant l'après-midi et durant la nuit, accompagnée de vents inconstans et légers.

Dans la matinée du 22, un assez bon nombre de pirogues s'approchèrent de nous et nous vendirent des patates, du tarow, des plantains, des cannes à sucre, et plusieurs autres denrées pour l'usage de l'équipage. Le vent continuoit à être léger et variable, et nous étions obligés de mettre successivement le cap à tous les points du compas. A midi, l'île de Morotoy portoit ouest quart-sud-ouest, à la distance de 8 à 9 milles.

Je dois observer ici que plusieurs insulaires de Mowée et de Morotoy, qui vinrent à bord de nos vaisseaux, parurent les examiner avec plus d'étonnement que n'avoient encore fait aucuns naturels des autres îles, ou nous avions relâché. Il est probable que plusieurs d'entr'eux n'avoient pas encore vu de vaisseaux.

Pendant la journée du 23, nous eûmes des vents légers, qui venoient tantôt de l'est, et tantôt de l'est-sud-est. Etant à une distance assez éloignée des côtes, nous ne vîmes paroître aucune pirogue. A midi, l'extrémité méridionale de Morotoy nous restoit au sud 8 degrés à l'est, à la distance de 5 lieues; notre latitude étoit de 21 degrés 30 minutes nord. A six heures, toute l'île de Morotoy nous restoit au sud trois quarts

de rumb à l'ouest, et Mowée au sud-est-q[illegible]e sud. Nous étions alors à 6 lieues de distance des côtes. Pendant la plus grande partie de la nuit, nous eûmes une brise fraîche du sud-est, et à quatre heures du matin, nous revirâmes et portâmes au sud-sud-ouest. A midi, l'extrêmité orientale de Mowée nous restoit au sud 23 degrés est; nous étions éloignés des terres, et aucune pirogue ne vint vers nous. A cinq heures, nous découvrîmes Owhyhée qui nous restoit au sud, à la distance d'environ 7 lieues.

Novembre 1786.

Pendant la nuit, et presque toute la journée du 25, nous eûmes des vents légers et variables. Presque tous nos porcs et nos légumes étant consommés, notre intention étoit de gouverner sur Owhyhée, le plutôt possible, pour nous fournir de nouvelles provisions. Dans la soirée du 25, une brise fraîche s'éleva du sud, et se tint dans le même rumb le 26 et le 27: le 26, notre latitude observée à midi, étoit de 21 degrés 25 minutes nord. La partie orientale de Mowée portoit sud trois quarts de rumb à l'est; le 27 à midi, Mowée nous restoit au sud-quart-sud-est, et Morotoy au sud 24 degrés à l'ouest, tems assez beau, et vent de sud-sud-ouest.

Il est probable que dans ces parages, le vent ne se tient jamais long-tems dans la même direction, et on ne peut pas compter, dans cette saison, sur un vent alisé constant. Quelquefois nous avions des vents d'est, d'autres-fois de sud; ils souffloient ensuite du sud-

Novembre 1786.

ouest, de l'ouest, du nord ouest et du nord : enfin, de tous les points du compas selon les différentes bandes de terre que nous rangions.

Le vent s'étant remis au sud, nous abandonnâmes entièrement le dessein de mouiller à Owhyhée.

Le 28, nous trouvant à 4 milles de Morotoy, plusieurs pirogues vinrent nous apporter des porcs fort petits, un peu de tarrow et des patates ; mais cette mince provision, n'étant pas à beaucoup près suffisante, il fut résolu de gouverner sur Whahoo ; malheureusement les vents frais ne souffloient presque jamais pendant la nuit, la prudence nous défendoit de faire beaucoup de voile, et le jour nous n'avions que des vents légers et de fausses brises.

Le 28 à midi, le promontoire de Morotoy nous restoit au sud-ouest-quart-d'ouest, à la distance de 12 milles ; dans l'après-midi, nous eûmes quelques ondées d'une petite pluie, qui rafraîchirent le tems, et le rendirent plus supportable.

A huit heures, dans la matinée du 29, nous vîmes Whahoo ; et à midi, la pointe de terre qui s'élève à l'est, portant ouest-sud-ouest, à la distance de 8 lieues, étant par les 21 degrés 26 minutes de latitude nord. L'après midi, nous continuâmes de manœuvrer le long des côtes Morotoy. A huit heures, le mondrain de Whahoo nous restoit à l'ouest-sud-ouest, et l'extrêmité occidentale

Novembre 1786.

occidentale de Morotoy au sud-quart-sud-est, nous revirâmes et portâmes au nord-est, jusqu'à midi; nous revirâmes de nouveau à cette heure, et nous gouvernâmes au sud-ouest quart de sud.

Dans la matinée du 30, nous tînmes le cap au sud-ouest, aidé d'une jolie brise au sud-est, notre observation à midi nous indiqua 21 degrés 20 minutes de latitude nord. L'extrémité orientale de Morotoy nous restoit au sud 45 degrés est; et Whahoo au sud-ouest, à la distance de 2 lieues.

A cinq heures de l'après-midi, nous mouillâmes par 8 brasses dans la baie où nous avions déjà relâché; et nous nous trouvâmes à-peu-près dans la même position, que lorsque nous y avions jetté l'ancre la première fois; l'extrémité de la baie nous restant à l'est, quart sud est, à la distance d'environ 2 milles des côtes. Dans la soirée, nous arrivâmes avec l'ancre et le cable de tonée.

Comme il y a déja plus de 15 jours que nous sommes arrivés à la vue de ces îles, tu peux être étonné que nous n'ayons pas mouillé plutôt; mais rappelle-toi que notre but en venant dans ces parages, étant principalement de nous procurer des porcs et des légumes, il nous étoit aussi facile de faire nos provisions en cotoyant la terre, à plus ou moins de distance, qu'en jettant l'ancre. Nous savions d'ailleurs que nous resterions long-tems dans ces parages, et

Novembre 1786.

nous ne voulions pas quitter les îles qui se trouvoient au vent, vu que nous sentions l'impossibilité d'y retourner ensuite.

Si toutes ces raisons, jointes aux vents contraires et légers que nous avons essuyés, ne te satisfont pas, je ne puis t'en donner de meilleures. Je m'inquiète même assez peu de ce qu'il te plaira d'en dire, pensant comme Pope, que *tout ce qui est*, est bien.

Malgré tous ces contre-tems, je ne puis m'empêcher d'être satisfait de notre situation actuelle, en la comparant à celle dans laquelle nous aurions été, si nous eussions hiverné dans l'entrée du roi George. Peut-être à présent, la moitié de l'équipage... mais je ne veux pas t'ennuyer par des peut-être; qu'il te suffise de savoir qu'à la réserve d'un seul, nous sommes tous en bonne santé.

Je saisirai la première occasion de te communiquer le journal de ce qui nous arrivera, en attendant, crois moi pour la vie, etc.

W. B.



LETTRE XXII.

Décembre 1786.

Wahoo, le 16 décembre.

Dès le matin du premier décembre, nos gens commencèrent à faire la visite de tous les agrés, de l'avant à l'arrière, qui se trouvoient fort endommagés. Aussi-tôt que le jour parut, nous eûmes à bord une grande quantité de pirogues qui étoient chargés, en très-grande partie, d'eau douce, que nous achetâmes au même prix que nous avions déjà fait, c'est-à-dire, une grosse gourde pleine d'eau, pour un clou de 8 à 10 sols, et les plus petites en proportion.

Plusieurs de ces gourdes, ou callebasses sont fort larges vers l'ouverture, et les naturels les employent à différens usages, et principalement à contenir une sorte *de puding* fait de tarrow. Ils ont tant d'empressement pour le commerce dont nous leur avons donné l'idée, que souvent ils ne prennent pas la peine de rincer les vases, et par conséquent, nous avions *du puding* de tarrow, mêlé avec notre eau. Nous ne nous sommes pas apperçus que cela l'ait gâtée. Mais un Epicurien délicat ne l'auroit pas bue avec plaisir. Les naturels nous apportèrent en outre des porcs, des patates et du tarrow; mais la quantité ne suffisoit pas pour notre consommation journalière.

Décembre 1786.

En ayant demandé la raison, on nous fit entendre que les porcs et les végétaux étoient *taboé* jusqu'à ce que le roi, qui se proposoit de nous faire une visite sous peu, fût venu à bord de nos bâtimens. Si j'ai bonne mémoire, je t'ai dit, ce que c'étoit que le *taboé*, lors de notre dernier séjour dans cette île. Je me contenterai d'observer que cet embargo est souvent très-étendu, et qu'on le met, non-seulement sur des endroits désignés, mais encore sur toutes les choses nécessaires à la vie.

Dans l'après-midi du premier décembre, nous essuyâmes de fréquentes raffales, accompagnées de beaucoup de pluie.

Le 3 à midi, nous avions rempli nos futailles. Nous aurions pu nous procurer une quantité d'eau encore plus considérable, si nous en eussions eu besoin; les naturels ne cessoient de nous en apporter avec le plus grand empressement : cela ne doit pas surprendre, quand on considère quel est le prix qu'ils attachent au fer, et que l'eau ne leur coûtoit que l'embarras du transport du rivage à notre vaisseau.

Nous avons remarqué qu'outre les clous, les boutons nous étoient d'un grand usage dans notre trafic avec ces peuples. Je dois cependant dire, pour l'honneur de la partie mâle des naturels, qu'ils les regardent comme des objets de nulle valeur; mais les femmes en jugèrent différemment. Elles se plaisoient à les porter

en forme de bracelets autour des poignets et de la cheville du pied, et les appeloient *booboo* et quelquefois *poreema*. La galanterie n'étant peut-être pas moins en honneur ici que parmi les nations plus civilisées, les hommes préféroient souvent les boutons aux clous, quoique leur jugement les portât à faire un choix opposé. Cela prouve d'une manière incontestable, que le pouvoir de la beauté n'est pas circonscrit dans les bornes étroites de nos cercles européens, et qu'elle étend son influence sur toutes les parties du monde.

Décembre 1786.

Dans l'après-midi du 4, *Tecretecre*, le roi, nous rendit une visite. Il vint à nous dans une grande double pirogue, accompagné de deux jeunes gens qui, à ce que l'on nous apprit, étoient ses neveux, et de plusieurs autres des principaux de la nation. Le roi est un homme de bonne mine, et paroît âgé d'environ quarante-cinq à cinquante ans. Il est grand, droit et bienfait; mais ses yeux sont un peu ternes, et il en coule continuellement une sorte d'humeur. Je ne sais pas si une maladie ou un froid accidentel en est la cause. Les chefs n'avoient rien de particulier dans leur mise, quoiqu'il fût aisé cependant de voir qu'ils étoient au-dessus du reste des insulaires.

Les neveux du roi sont les plus beaux hommes que nous ayons vus dans aucune des îles. Ils ne sont pas frères. L'aîné qui se nomme *Piapia* est, si nous l'avons bien compris, fils du roi d'Atouc, et *Myaro*, qui est le plus jeune, a pour mère la sœur de Tecretecre.

Décembre 1786.

Piapia est haut d'environ cinq pieds neuf pouces, droit et bien proportionné dans sa taille; ses jambes et ses cuisses sont très-nerveuses; sa démarche est ferme, et il n'est pas dénué de graces. Il y a dans son maintien un air de dignité qui dénote une personne du premier rang. Sa physionomie ouverte exprime la franchise: elle est cependant un peu gâtée par la perte de trois dents de devant qui lui ont été arrachées, nous a-t-on dit, à la mort d'un de ses parens; les *arees*, ou chefs, ayant ici la coutume de s'arracher une dent à la mort d'un de leurs amis. Ses jambes, ses cuisses, ses bras et les différentes parties de son corps sont *tatonées* (1) d'une manière très-curieuse.

Myaro qui est presque aussi grand que son cousin, est jetté, (si je puis me servir de cette expression) dans un moule plus délicat: il a dans sa démarche autant de graces que de majesté. Je crois que les Wilton, les Bacon et les Roubillac n'auroient jamais pu réussir à représenter l'exacte proportion et le contour élégant de ses jambes, de ses cuisses, en un mot, de toutes les parties de son corps. Sa physionomie est on ne peut pas plus prévenante.

Teeretecre, après avoir satisfait sa curiosité et reçu du capitaine Dixon quelques grains de verre et d'autres bagatelles, nous quitta vers les deux heures de l'après-

(1) Marques que les Indiens se font sur les diverses parties du corps.

midi, et nous ne tardâmes pas à ressentir les bons effets de sa visite. Les habitans nous apportèrent des cochons et des légumes en beaucoup plus grande abondance qu'auparavant. Le peu de respect que les naturels paroissoient avoir pour leur prince, nous avoit cependant fait supposer au premier abord, qu'il n'avoit pas sur eux beaucoup d'ascendant : nous étions dans l'erreur.

Avant d'entrer dans le détail d'un fait que j'ai à vous rapporter, il est nécessaire de revenir sur nos pas

Quand nous quittâmes l'Angleterre, notre provision de charbon étoit trop peu considérable pour un voyage aussi long que celui que nous avions entrepris, quelque fût notre attention à l'économiser.

Les îles Falkland ne fournissant point de bois, nous ne pouvions nous en procurer que sur les côtes de l'Amérique. Comme nous espérions relâcher dans différens ports, et peut-être passer l'hiver dans l'entrée du Roi-George, le bois dont nous avions fait provision dans la rivière de Cook avoit été bientôt consommé.

Nous n'oublierons pas de long-temps dans quelle circonstance et avec quel regret nous nous sommes éloignés des côtes de l'Amérique, d'autant plus que le bois étoit ce dont nous avions le plus grand besoin. Quoique nous fussions sûrs de trouver dans les îles Sandwich, toutes les choses nécessaires à la vie, et

Décembre 1786.

en abondance, nous désespérions presque de pouvoir y faire du bois. Nous fûmes agréablement détrompés sur ce point : nous n'eûmes pas plutôt fait entendre aux naturels que nous en avions besoin, qu'ils nous en apportèrent autant que nous en pouvions desirer, et nous l'achetâmes au même prix que l'eau.

Pendant les journées du 5 et du 6, nous fûmes tous très-occupés, les uns à ranger dans le magasin le bois que les naturels apportoient, d'autres à visiter les agrès, etc., et le reste à tuer et à saler les porcs pour les conserver. Le tems, depuis le premier du mois a été constamment beau, et nous avions une bonne brise du nord-nord-est.

Du 7 au 10, le vent souffla plus frais de l'est-nord-est, et la mer étant assez grosse, il vint très-peu de personnes à notre portée. Cela n'empêcha pas le roi et sa suite de nous rendre de fréquentes visites ; mais il étoit aisé de s'appercevoir que l'intérêt, plutôt que la curiosité, l'engageoit à venir si souvent à bord. Car quoiqu'il apportât toujours quelque chose en forme de *Matano* (présent,) ce n'étoit généralement que des objets de peu d'importance, tels qu'un petit cochon, quelques noix de coco, et de tems en tems de petits barbots. Le capitaine Dixon lui donnoit toujours dix fois la valeur de ces présens. C'eût été une mal-adresse extrême et un défaut de politique de ne pas le faire, puisqu'il pouvoit aisément en mettant le *taboé* empêcher toutes les pirogues de venir à nous. En alimentant

tant

tant ainsi son avarice, et en satisfaisant son ambition, non-seulement, il permit aux naturels de nous apporter toutes les provisions que l'île pouvoit fournir, mais il les y encouragea. Le vent continuoit à souffler de l'est-nord-est, et le tems étoit beau.

Décembre 1786.

Aussi-tôt après que nous eûmes jetté l'ancre, notre chaloupe fut mise à la mer. Nous voulions nous éviter par-là la peine de la descendre et de la remonter toutes les fois qu'on en avoit besoin. Elle resta attachée par son cablot à la poupe du vaisseau. Un mousse étoit chargé de la surveiller pendant le jour, et la nuit, la sentinelle devoit y avoir l'œil. La clarté de la lune avoit jusqu'alors empêché qu'on ne cherchât à s'en emparer. Mais dans la soirée du 11, quelques naturels qui avoient formé le dessein de la voler, s'avancèrent dans leurs pirogues à la faveur de l'obscurité (la lune ne se levoit ce jour-là qu'après minuit) et nous les vîmes très-occupés autour du câblot de la chaloupe. Le capitaine Dixon tira deux coups de mousquet au-dessus de leurs têtes ; ce qui les obligea de s'éloigner avec précipitation. Nous la remîmes à bord le lendemain, pour prévenir une seconde visite de cette nature.

Dans l'après-midi du 12, nous prîmes un très-gros requin, et sachant que ce seroit un présent agréable au roi, le capitaine Dixon en envoya donner avis à quelques naturels qui se trouvoient dans ce moment à bord du King-George.

Décembre 1786.

Tecretecre dépêcha aussi-tôt son fils et plusieurs de ses officiers dans une grande pirogue pour recevoir le requin, et ils paroissoient extrêmement satisfaits. Le roi nous envoya, par la même occasion, un beau cochon, en retour du présent qui lui étoit fait. Mais son fils, avec ce degré de désintéressement particulier aux habitans de ces îles, nous vendit le cochon pour un grand toc.

La dernière fois que nous avions fait voile de Whahoo à Attoui, nous avions apperçu une baie, à l'ouest de notre position actuelle, qui sembloit promettre un bon mouillage ; les terres voisines paroissoient fertiles et bien peuplées. Nous n'eûmes pas alors le tems de l'examiner ; mais comme nous avons maintenant tout le loisir nécessaire pour cette opération, le capitaine Portlock envoya le 13 la grande chaloupe, qui avoit été réparée et disposée en forme de goélette depuis notre arrivée à Whahoo, avec M. Hayward, troisième lieutenant du King-George, accompagné de M. Whit, troisième lieutenant de la Queen-Charlotte. Ils avoient ordre de reconnoitre la baie, et de nous donner à ce sujet des informations exactes.

M. Haward fut de retour dans la matinée du 15. Il nous rapporta que cette baie n'offroit point de mouillage convenable, et qu'il y avoit de 66 à 70 brasses d'eau près du rivage. Nous apprîmes aussi que Tecretecre résidoit ordinairement près de cette baie, qui est appellée par les naturels, la baie de Whitette.

Décembre 1786.

La tentative faite sur notre chaloupe exceptée, nous n'avons découvert que très-peu de vols ; ce qui est dû sans-doute au soin que nous avons d'empêcher les naturels, autant qu'il nous est possible, de roder sur notre vaisseau, plutôt qu'à leur probité, sur laquelle nous sommes persuadés qu'il ne faut nullement compter.

Je profiterai de toutes les occasions qui me seront offertes pour t'informer de nos opérations futures ; crois-moi pour la vie ton ami,

W. B.

LETTRE XXIII.

Attoui, le 22 décembre 1786.

Parmi le petit nombre de naturels que nous admettions à bord, outre le roi et sa suite, il se trouvoit un vieux prêtre qui sembloit jouir d'une grande autorité sur ces insulaires. Il avoit toujours deux personnes à sa suite, l'une pour préparer son *ava*, et l'autre pour rester constamment près de lui, en cas que ses services lui fussent nécessaires. L'*ava* (ou poivre enivrant) est une racine, qui par sa forme et par sa couleur ressemble à notre réglisse ; mais elle diffère totalement par le goût. Les *arces*, ou chefs, sont les seuls auxquels il soit permis d'en faire usage. Ils ne la préparent jamais

Décembre 1786.

eux-mêmes ; ils ont un domestique qui, nouveau Ganimède, n'est chargé d'aucun autre soin que de celui de préparer et de verser ce nectar à son maître. Il commence par mâcher une certaine quantité de cette racine, et jusqu'à-ce qu'elle soit réduite en pâte : elle est alors mise dans une jatte de bois très-propre, destinée à ce seul usage ; et après avoir versé dessus une petite quantité d'eau, on en exprime le jus, et on passe la liqueur à travers un morceau d'étoffe. Ce breuvage délicieux, ainsi préparé, est bu avec délices.

Cette liqueur est capable d'enivrer ; mais elle paroît assoupir les esprits, au lieu de les mettre en agitation. Ses effets sont très-pernicieux ; on en peut juger par le vieux prêtre qui est tout décharné, et dont le corps est couvert de pustules blanches qui ressemblent à la lèpre. Le vent s'est tenu constamment du nord-est à l'est-nord-est ; mais du 13 au 16, une houle très forte venant du sud-est s'est fait sentir dans la baie, ce qui nous a occasionné un roulis très-fort et des plus désagréables.

Le 14, nous vîmes les insulaires fort occupés sur la montagne à l'extrémité sud est de l'île ; et le 15 à midi, leur ouvrage étoit tellement avancé, que quoique très-éloignés de l'endroit, nous pouvions voir distinctement qu'ils bâtissoient une maison. Dans le même après-midi, toutes les pirogues s'éloignèrent des deux vaisseaux, et nous n'en revîmes pas dans la soirée ; ce qui n'étoit jamais arrivé jusqu'à ce jour, car les ma-

telots ayant la permission de communiquer avec les femmes de l'île (inconvénient auquel il n'étoit pas aisé de mettre obstacle) ils en avoient toujours un grand nombre à bord toutes les nuits. Cette singularité nous fit soupçonner que les insulaires étoient *taboés* ; et nous ne nous trompâmes pas dans cette conjecture. Pendant toute la journée du 16, il ne parut point encore de pirogues dans la baie. Le sommet de la montagne, autour de l'édifice nouvellement erigé, fut couvert de monde tout le long du jour ; et dans la soirée, on y alluma des feux, aussi près de l'édifice que le vent pouvoit le permettre.

Dans la matinée du 17, les pirogues ne se montrèrent pas, mais on ne voyoit presque plus d'insulaires sur la montagne ; à dix heures du matin, un indien qui nous étoit inconnu vint à bord, nous apportant en présent un très-petit cochon et une branche de cocotier pour fixer au haut du mat. Cela nous fit espérer que le *taboo* étoit levé ; et nous le désirions d'autant plus ardemment, que notre provision de porcs et de légumes étoit épuisée. Bientôt après, notre ancienne connoissance, le vieux prêtre, nous rendit visite, nous apportant, selon sa louable coutume, quelques bagatelles en forme de présens, dont il recevoit toujours cinq fois la valeur. Nous l'avions fortement soupçonné d'être la cause du *taboo*, parce que le 15 il avoit quitté le vaisseau d'un air mécontent dont nous nous étions apperçus, mais dont il nous avoit été impossible de deviner la cause, nous ne l'avions pas revu depuis ;

Décembre 1786.

mais nous fûmes convaincus que nos soupçons étoient mal fondés. Il ne nous donna pas cependant un détail satisfaisant de ce qui s'étoit passé dans l'île. Il répéta à différentes reprises d'une voix forte et élevée, « *Teeretecre Poonepoone, Teeretecre Arreaura*, » c'est-à-dire, que le roi étoit un menteur, un coquin, un homme artificieux et trompeur; *Poonepoone* et *Arreaura* étant des termes de reproche. D'après ces exclamations, il étoit évident qu'il s'étoit passé quelque chose de contraire aux coutumes établies et aux loix reconnues dans l'île. Vers midi, Teeretecre vint à bord de notre vaisseau, et nous fit le présent accoutumé d'un cochon, de quelques poissons, et de noix de coco. Un grand nombre de pirogues vinrent ensuite vers nous; nous achetâmes quelques porcs et des légumes; mais nous ne pûmes pas nous procurer d'informations exactes sur la cause du *taboo* qui avoit eu lieu. Quelques naturels nous donnèrent à entendre qu'il s'étoit célébré une fête solemnelle sur le sommet de la montagne; si nous avons bien compris ce qu'ils vouloient nous dire, il s'y étoit offert un sacrifice humain; mais il nous fut impossible de savoir si c'étoit une femme ou un homme que l'on avoit immolé. Nous remarquâmes cependant que les femmes étoient encore *tabooées*, et qu'il n'y en eut pas une seule qui s'approchât de nos vaisseaux.

A minuit, un coup de vent fit casser le cable de l'ancre d'affourche; et nous jettâmes aussitôt la seconde ancre. En retirant le cable, nous le trouvâmes dans

un très-mauvais état ; ce que nous attribuâmes à la mauvaise tenue du fond.

Décembre 1786.

Toute la matinée du 18 fut employée à chercher notre ancre, que nous ne trouvâmes qu'à midi, parce que la bouée étoit enfoncée. On ne perdit pas de tems pour essayer de la tirer à bord; et vers les six heures de l'après-midi, nous en étions presque venus à bout, quand il survint une raffale soudaine, qui fit rompre, au moment où elle étoit presque levée, le grelin que nous avions attaché à la partie du cable qui étoit restée à l'ancre. Cet accident étoit fâcheux, et nous fit craindre qu'il ne fût très-difficile de recouvrer notre ancre ; le jour commençoit à tomber, et nous semblions menacés d'une tempête. A l'entrée de la nuit, le ciel s'éclaircit, et la matinée du jour suivant étant très-belle, avec peu ou point de vent, nous réussîmes à retirer notre ancre vers les onze heures.

Nous avions une assez bonne provision de porcs et de légumes, mais aucune femme n'avoit la permission de venir à nous. Nous apprîmes que la découverte que l'on avoit faite, qu'une femme avoit mangé du porc à bord d'un des vaisseaux, étoit la cause de cette défense. Il paroît que les femmes sont toujours *tabooées* sur cet article ; c'est-à-dire, qu'elles n'ont jamais la permission de manger du porc sur le rivage. L'infraction faite au *taboo*, comme je l'ai déjà dit, est rangée parmi les plus grands crimes. Nous avons tout sujet de croire que l'infortunée a été la victime des

Décembre 1786. loix du pays, et que les insulaires l'ont sacrifiée, pour appaiser la colère de leurs dieux. Mais outre ce sacrifice, une autre cause avoit réuni sur le sommet de la montagne cette foule de naturels que nous y avions vus, et c'étoit le motif du *taboo* qui avoit eu lieu, pendant le tems de cette assemblée générale.

Teeretecre avoit fait bâtir sur le sommet de la montagne la maison dont j'ai déjà parlé, pour servir de magasin, dans lequel les naturels devoient déposer tout ce que leur commerce avec nous pourroit leur procurer. Quand elle fut entièrement achevée, il fit *tabooer* la baie, et convoqua une assemblée générale des insulaires, sur le sommet de cette montagne, leur ordonnant en même-tems d'apporter tout ce que nous leur avions donné en échange des productions du pays, pour être déposé dans le nouveau magasin. Cet ordre ayant été exécuté, il trouva moyen, sous différens prétextes, de s'approprier la moitié de tout ce qui y étoit contenu. Nous ne fûmes plus alors étonnés de la chaleur avec laquelle le vieux prêtre fulminoit contre un coup d'autorité si contraire à toutes les règles de la justice.

Quoique le peu que nous avons vu de cette opération, et les informations peu certaines que nous avons pu obtenir, ne suffisent pas pour porter un jugement fondé sur les loix de ces îles, nous sommes au moins assurés que l'horrible coutume d'offrir des sacrifices humains, en certaines occasions, existe actuellement parmi

parmi ces peuples, et que l'autorité du roi y est absolue.

Décembre 1786.

Le dernier accident qui nous étoit arrivé, nous démontroit évidemment que nous ne pouvions pas rester où nous étions, sans risquer d'endommager nos cables. Il fut en conséquence résolu de s'éloigner de cette île, et de faire voile pour Attoui, à la première occasion.

Le 19, à cinq heures de l'après-midi, le capitaine Portlock donna signal de lever l'ancre; ce que nous fîmes en peu de tems, et nous sortîmes de la baie à la faveur d'une brise modérée, qui souffloit de l'est. Après avoir marché quelque tems, et ne voyant pas le King-George derrière nous, nous revirâmes de bord et fîmes force de voile au plus près du vent, en nous reportant sur la baie. Nous apprîmes que le King-George n'étoit pas encore parvenu à retirer ses ancres, et qu'il n'étoit guères probable qu'on pût en venir à bout dans le cours de la soirée. Nous avançâmes lentement en courant de petites bordées jusqu'à huit heures passées, et le capitaine Portlock nous donna signal de mouiller.

Le 20, à dix heures du matin, l'ancre du King-George ayant été levée, nous appareillâmes et fîmes voile pour sortir de la baie à la faveur d'une brise modérée, qui souffloit du nord est. A midi, nous étions éloignés de la baie d'environ dix milles. Nous apprîmes

Décembre 1786.

du capitaine Portlock que les Insulaires avoient coupé le cable de la seconde ancre, ce qui avoit occasionné le retard de la veille et celui du matin. Le capitaine Portlock avoit sur son bord Piapia, neveu de Teeretecre, accompagné de l'échanson du roi, ou officier chargé de préparer l'*ava*. Il paroit que Piapia avoit conçu une affection si vive pour le capitaine Portlock, qu'il étoit résolu de le suivre à *Pritane*; (c'est ainsi qu'ils appellent l'Angleterre;) et l'échanson étoit disposé à partager le sort de son jeune maître. Comme nous avions un beau tems, les parens et les amis des deux jeunes voyageurs, suivirent le King-George dans des pirogues, jusqu'à une distance considérable de Whaboo; et quand ils prirent congé d'eux pour toujours, comme ils se l'imaginoient, ils donnèrent des signes de la plus vive douleur. Ils se tordoient les mains et ils s'abandonnèrent aux lamentations les plus amères, tant qu'ils purent appercevoir le vaisseau. Piapia et son domestique ne firent pas leurs adieux à leurs parens et à leur patrie, sans paroître émus. Mais la nouveauté de leur situation diminuoit beaucoup la vivacité de leurs regrets.

Nous eûmes des vents légers et de fausses brises jusques dans la soirée du 12; une forte brise s'éleva alors du nord-est, et nous porta à la vue d'Attoui, dans la matinée du 22. A midi, notre latitude étoit de 22 degrés 12 minutes nord. La pointe orientale de l'île nous restoit à l'est-nord-est, à environ dix milles de distance, l'île d'Onihow, à l'ouest-sud-ouest, et la

Décembre 1786.

baie de Wymoa où nous nous proposions de mouiller, au sud et à l'ouest. A deux heures environ, étant encore à une grande distance à l'est de la baie où nous avions dessein de jetter l'ancre, nous passâmes sur un bas-fond, où la sonde nous rapportoit rarement plus de cinq brasses, fond de sable. Le rivage adjacent n'étoit pas à plus de deux milles de distance; et le sol paroissoit uni et bien cultivé.

Vers les trois heures, le capitaine Portlock jetta l'ancre; nous étions dans ce moment-là à une distance convenable du King-George, et la sonde nous indiquant vingt-cinq brasses, nous nous préparâmes aussi à mouiller. Mais, quelque diligence que nous ayons pu apporter, et quoique nous ayons filé cinquante brasses de cable, l'ancre ne trouvoit point de fond. Nous conjecturâmes que nous avions dépassé le banc, et notre opinion fut confirmée en sondant encore au-delà, puisqu'une ligne de quatre-vingt brasses ne rapporta point de fond. Pendant que nous retirions notre ancre à bord, nous ne pouvions empêcher le vaisseau de dériver; ce qui nous mit dans l'impossibilité de mouiller où nous nous l'étions proposé. Nous courûmes plusieurs bordées, et à cinq heures, nous trouvâmes un très-bon mouillage, au nord-ouest du King-George, (dont nous étions éloignés d'environ trois milles,) par dix-huit brasses et demie, fond de sable vaseux. Nous avions la partie sud-ouest d'une pointe sabloneuse, longue et basse, à l'ouest-quart-sud-ouest; la pointe la plus orientale de la baie portoit est-sud-est;

Décembre 1786.

l'embouchure d'une rivière d'eau douce, nord-est-quart-d'est; et nous n'étions guères qu'à un mille de distance du rivage, l'île d'Onehow nous restant au sud-sud-ouest.

Nos opérations, dans cette île, formeront le sujet de ma prochaine lettre.

W. B.

LETTRE XXIV.

Onihow, le 29 Janvier 1787.

Attoui est le premier endroit où mouilla le capitaine Cook, quand il découvrit ces îles; et nous savions qu'on pouvoit s'y procurer des cochons et des végétaux en abondance. Il étoit nécessaire que nous fissions une provision de porcs, car ceux que nous avions achetés depuis notre départ d'Owhyhée, n'avoient guères suffi qu'à notre subsistance journalière.

Dans la matinée du 23 décembre, nous fûmes environnés de bonne heure, par un grand nombre de pirogues, la plupart chargées de tarow, de patates, de cannes à sucre, de noix de coco et d'une assez grande quantité de beaux cochons. Il nous fut aisé de voir que les habitans savoient que nous étions venus pour chercher des provisions, et qu'ils avoient fait leurs préparatifs en conséquence. Nous trouvâmes les végétaux

Décembre 1786.

à un prix beaucoup plus modique, et en plus grande abondance qu'à Whahoo; mais lorsqu'on s'apperçut que nous avions dessein d'acheter de gros porcs, ils en demandèrent d'abord un prix exorbitant, au moins en proportion de ce que nous en avions donné dans les autres îles. Nous affectâmes de ne pas nous en soucier, et par ce moyen, nous parvînmes à nous procurer les plus beaux, pour un grand *toc* ou pour deux de moyenne grandeur.

Quand nous leur eûmes demandé de l'eau, ils s'empressèrent de nous en apporter d'excellente; nous n'en avions pas trouvé d'aussi bonne dans aucune des îles où nous avions relâché. Ce commerce étant entièrement nouveau pour eux, ils nous en fournirent au même prix que celle que nous avions achetée à Whahoo. Nous nous procurâmes une grande quantité de noix de coco; selon la convention faite, ils nous en donnoient cinq pour un clou de huit sols. Les cannes à sucre étoient de la première qualité, et nous les avions pour le même prix; le tarow croît dans cette île en plus grande abondance que par tout ailleurs, et nous n'en avions jamais vu d'aussi beau; on nous donnoit communément cinq belles racines pour un clou de huit ou dix sols. Cette île ne produit pas d'ignames; et s'il y croît des fruits à pain, ce n'est qu'en très-petite quantité.

Jusqu'au 27, le vent fut modéré et le tems beau; mais, ce jour là, une forte brise s'éleva de l'est-nord-est, et une houle considérable, provenant de l'est-sud-

Décembre 1786.

est, se fit sentir tout le long du rivage. Nous étions amarrés avec l'ancre de tonée, et nous nous soutenions beaucoup mieux qu'à Whahoo : d'ailleurs, le fond n'étant point encombré de rocailles, nous n'avions pas tant à craindre pour nos cables.

Le 28, et pendant une partie du 29, le tems fut sombre et pluvieux; mais vers le soir, le ciel s'éclaircit, le vent devint modéré et le tems beau.

Pendant les fêtes de Noël, tems où presque tous les peuples civilisés se livrent à la joie et aux plaisirs de la table; nous passâmes notre tems aussi agréablement que les circonstances pouvoient le permettre, et nous couvrîmes nos tables de tout ce que nous pûmes nous procurer de meilleur, tel que des cochons rôtis, des pies de mer, etc., etc.; et par un excès de délicatesse, que nous voulûmes étendre jusqu'à notre boisson, nous dédaignâmes le *grog* fait avec de l'eau seule, et nous fîmes nos libations avec du punch, dans lequel nous avions mêlé du jus de noix de coco; nous portâmes les santés de nos amis et de nos maîtresses, en multipliant les rasades de cette liqueur, que sa nouveauté, plus peut-être que toute autre chose, nous faisoit trouver agréable.

Le tems étoit rarement plus d'une journée dans la même position : le vent souffloit de tems en tems grand frais de l'est-nord-est; et nous étions fréquemment incommodés par une houle considérable du sud-est.

Janvier 1787.

Le 4 de janvier, nous avions salé et rempli cinq poinçons de porc, pour mettre en réserve : on commença alors à ne plus nous apporter de cochons, que de loin en loin : nous ne supposâmes pas qu'il en manquât dans l'ile ; mais, bien, que les chefs subalternes empêchoient que l'on ne nous en vendît. Nous nous attendions depuis quelque tems à recevoir la visite du roi, et on nous avoit donné à entendre que sa présence feroit pleuvoir sur notre bord une abondance de provisions : sa majesté n'a pas encore jugé à propos de nous accorder cette faveur.

Abbenone, le chef que nous avons vu à Ouchow, l'année dernière, étoit presque toujours à bord du King-George, et comme il s'étoit singulièrement attaché au capitaine Portlock, il promit de lui envoyer un grand nombre de beaux cochons : mais, jusqu'à présent, nous ne nous sommes pas encore apperçus des bons effets de son crédit.

Du 5 au 9, le tems a été très-variable, le vent passant souvent au sud ; mais soutenant rarement douze heures de suite dans le même rumb, et ce n'étoit alors qu'une brise modérée : nous étions tous les jours visités par les naturels, qui continuoient à nous apporter quelques cochons, avec du tarow, des noix de coco ; etc. ; mais seulement en quantité suffisante pour notre consommation journalière.

Outre ce trafic, qui avoit pour objet les nécessités

Janvier 1787.

de la vie, les naturels nous offroient en échange de ce que nous leur donnions, des curiosités de différentes espèces, telles que des manteaux, des bonnets, des nattes, des filets, des hameçons, des colliers, etc., etc. Il me sera, peut-être, possible un jour de vous donner une description de ces divers objets : ils nous apportèrent aussi une grande quantité de peaux d'oiseaux merveilleusement bien conservées; ils étoient assez ordinairement réunis dix par dix, au moyen d'un petit baton qui leur passoit à travers le bec. Dès que nous eûmes témoigné l'envie d'en avoir de vivans, nous trouvâmes bientôt autant d'oiseleurs que nous pouvions en desirer : ils nous vendirent les oiseaux vivans, presqu'au même prix que ceux qui étoient conservés; ils sont à-peu-près de la grandeur d'un rouge-gorge; ils ont la poitrine et le cou teints d'un rouge magnifique, et le bec long; leurs ailes et leur dos sont d'un brun obscur. M. Hogan, chirurgien du King-George, qui a fait, comme je t'ai déja dit, une étude particulière de l'histoire naturelle, m'a assuré que ces oiseaux sont de l'espèce des *bourdons* (1).

Les naturels, voyant que nous les achetions avec avidité, nous apportèrent tout ce que leur île leur fournissoit dans ce genre et, entr'autres, une sorte de canard sauvage. Le capitaine Dixon en conclut qu'il y avoit dans l'île du gibier en abondance et, comme il aime beau-

(1) Le nom anglois est *humming-bird*. Cet oiseau est le plus petit des habitans de l'air. Voyez sa description dans l'Esprit des Journaux. Janvier 1785, page 352.

coup

Janvier 1787.

coup la chasse; il se rendit deux ou trois fois à terre, avec son fusil, accompagné d'un seul domestique, dans une pirogue indienne. Celui à qui cette pirogue appartenoit, avoit montré beaucoup d'empressement pour nous apporter de l'eau et pour nous rendre les autres petits services qui étoient en son pouvoir : aussi, avoit-on pour lui beaucoup d'égards; le capitaine Dixon, surtout, le traitoit parfaitement bien, à cause de sa grande ressemblance avec un de nos gens; il étoit enchanté de la préférence qui lui étoit donnée sur ses compatriotes, et il paroissoit fier de conduire le capitaine.

La première fois qu'il se rendit à terre, il craignoit que les naturels, en s'attroupant autour de lui, ne l'empêchassent de chasser avec agrément; mais ils montrèrent moins de curiosité, et se rendirent moins importuns que ceux de Whahoo; au lieu de se voir environné par une foule de spectateurs oisifs, les insulaires se tinrent à leurs ateliers respectifs et continuèrent à donner toute leur attention à leurs occupations respectives, qui étoient de fabriquer des étoffes, de faire des lignes, des cordes, etc. : si bien, qu'il traversa le pays avec autant de tranquillité, qu'il auroit pu le faire en Angleterre. Contre son attente, il ne trouva que peu de gibier; mais il ne revint jamais sans rapporter quelque chose, tel que des canards, des hirondelles de mer, ou oiseaux d'œufs, espèce d'oiseaux semblable à nos poules d'eau, et d'autres sortes de volatiles.

A cette époque, nous commencions à nous

Janvier 1787.

appercevoir d'une grande diminution dans la provision de bois que nous avions faite à Whahoo : nous avions été obligés d'entretenir un feu presque continuel, pour chauffer l'eau destinée à échauder nos porcs et à plusieurs autres usages. Nous nous adressâmes aux naturels pour en avoir, mais nous avions peu d'espoir de réussir dans notre demande; car les montagnes d'où l'on tire le bois, sont beaucoup plus éloignées de la mer, dans cette île, que dans toutes les autres : nous fûmes agréablement trompés; tous les naturels, sans en excepter un, s'engagèrent à nous fournir du bois, et chacun nous en apporta plus ou moins. Par plusieurs perches et soliveaux qu'ils nous vendirent, et qui étoient tout nouvellement sortis de terre, il étoit évident qu'ils avoient démoli leurs palissades, et peut-être leurs maisons, pour nous satisfaire; et j'ajouterai, pour se satisfaire eux-mêmes. Cela prouve que l'on peut obtenir facilement de ces insulaires, tout ce que produit leur île, et même toutes celles qui les environnent, tant la valeur qu'ils donnent au fer est considérable.

Le tems continuant à être incertain, et ce que l'on nous fournissoit de végétaux, ne suffisant pas pour notre consommation journalière; il fut résolu de se rendre à Oneehow, dès que l'on en auroit la possibilité. En conséquence, de très-bonne heure, dans la matinée du 10 janvier, le capitaine Portlock donna le signal de lever l'ancre : j'ai déjà observé que son batiment étoit ancré plus au large que le nôtre; par cette raison, tandis qu'il étoit favorisé d'un bon vent d'est, nous

avions un calme parfait, et il nous étoit impossible d'obéir au signal. Après avoir couru une petite bordée, ayant un vent foible et de fausses brises, le capitaine Portlock revint jetter l'ancre tout près de l'endroit d'où il étoit parti.

Janvier 1787.

Le 11, à cinq heures du matin, une forte brise s'étant élevée de l'est-sud-est, nous levâmes l'ancre et fîmes voile, portant droit sur Oneehow : cette brise souffla toute la matinée, et fut accompagnée de tonnerre, d'éclairs et de pluie : à midi, la pointe occidentale d'Attoni nous restoit nord, 21 degrés est, à 7 lieues de distance, et la partie élevée de la pointe méridionale d'Oneehow sud, 70 degrés ouest. Il y avoit tout à croire que nous mouillerions vers les trois heures devant Oneehow; mais avant ce tems, le vent se tourna à l'ouest, et nous nous vîmes même dans l'impossibilité de le tenter:

Du 11 au 18, nous eûmes vent frais, tantôt de l'ouest et tantôt du nord, et de tems-en-tems de fausses brises.

Le 15 le King-George doubla la pointe méridionale d'Oneehow; et le 16, nous le perdîmes de vue, ce qui nous fit conclure qu'il avoit jetté l'ancre : notre bâtiment étant très-chargé de vase, ne pouvoit tenir le vent comme le King-George; nous nous contentâmes donc, d'aller au plus près du vent, entre les îles, et de courir des bordées plus ou moins longues, selon que les circontances l'exigeoient. Nous ne pouvions nous

Janvier 1787.

empêcher de nous plaindre de notre situation, lorsque nous la comparions à celle de nos compagnons de voyage; mais, l'événement a prouvé qu'ils étoient loin d'être dans une position digne d'envie : nous eûmes grande attention, pendant tout ce tems, de faire force de voiles, pour nous étendre au sud et à l'est, en serrant le vent autant qu'il nous étoit possible : cette précaution nous fut d'une grande utilité ; car, le 19, nous fûmes accueillis d'un violent coup de vent, venant d'ouest ; la mer étoit très-forte, et le mauvais tems ne cessa que le 21, vers midi.

Dans l'après-dînée du 20, l'air étant épais et brumeux, nous perdîmes la terre de vue, et nous ne la revîmes que le 22 à près de midi : Attoui portoit alors du nord, 15 degrés est, au nord 55 degrés ouest, à la distance d'environ 4 lieues.

Tant que dura la tempête, nous fûmes extrêmement inquiets du capitaine Portlock : nous savions qu'il devoit être dans une position très-alarmante; car il n'y a pas un seul havre à Oneehow, dans lequel on puisse être à l'abri des vents de sud et d'ouest ; mais le 22, vers les une heure, nous eûmes la satisfaction d'appercevoir le King-George à l'ouest-quart-nord-ouest, à environ 3 lieues de distance.

Nous jugeâmes, par la position où nous le voyions, qu'il avoit fait le tour d'Oneehow, et nous ne doutâmes pas que la violence du vent, ne l'eût obligé de filer ses

Janvier 1787.

cables jusques au bout, ou même de les couper, et de s'abandonner au gré des flots. Le vent resta à l'ouest, jusqu'au 25; il tourna ensuite au sud-est, et bientôt après, au nord-nord-est : ce vent nous étant favorable, et ayant lieu de croire qu'il resteroit quelque tems dans cette position, nous portâmes de nouveau sur Oneehow; et, dans la soirée du 26, nous jettâmes l'ancre dans Yam-Bay, par vingt-neuf brasses, sur un fond de sable. Les deux extrémités d'Oneehow, portoient du sud-est au nord-quart-nord-ouest, à un mille et demi de distance et nous avions l'île de Tahoora au sud, 48 degrés ouest.

Le 27, le vent resta nord-nord-est; mais il soufflоit si frais que notre position étoit fort désagréable : notre principal motif, en allant à Oneehow, étoit de nous procurer une certaine quantité d'ignames, qui est la seule racine susceptible de se conserver, que l'on trouve dans cette île, mais le ressac étoit si fort, que très-peu de canots osèrent venir jusqu'à nous. La même raison nous empêcha de nous mettre à la recherche des ancres, que le capitaine Portlock avoit laissés dans cet endroit. Le King-George étant en panne à près de 2 milles de nous, nous levâmes l'ancre dans la matinée du 28; et, après avoir couru quelques bordées, nous arrivâmes, et mîmes à la cape sur notre seconde ancre, ayant vingt-sept brasses d'eau sur un fond de sable et de corail, à environ 2 milles de distance du rivage, et assez près du King-George. Nous apprîmes que nos inquiétudes pour le capitaine Portlock, n'avoient été que

Janvier 1787.

trop bien fondées : il avoit été réduit à la nécessité de couper ses cables et de se laisser aller au gré des vagues, et quoiqu'il eût saisi l'instant le plus favorable pour le faire, il n'avoit eu cependant que la place nécessaire pour gagner le vent sur les brisans de la pointe septentrionale de la baie. Ce fut pour nous une excellente leçon, et qui pourra nous servir dans la suite; elle nous apprit combien nous étions injustes de murmurer, me sera-t-il permis de le dire? contre les bienfaits de la Providence. Si nous fussions entrés dans Yam-Bay, en même-tems que le King-George, il est impossible de décider, quelle auroit été notre situation, et où nous aurions pu être jettés, quand nous nous serions vus forcés de quitter ce havre; mais il y en avoit peu parmi nous, qui fussent assez philosophes, pour dire avec le poëte :

> Les voies du ciel sont obscures, et impénétrables ;
> Embarrassé dans des labyrinthes, environné d'erreurs,
> Egaré, perdu dans ses recherches infructueuses,
> Notre esprit veut en vain les tracer ;
> Il ne voit pas avec quel art la Toute-Puissance en a dessiné les détours,
> Ni le point où se termine cette confusion régulière.

Il m'est impossible, quand des circonstances semblables me frappent, de ne pas moraliser un peu, et, sur-tout, lorsque je vois des gens qui attribuent un malheur imaginaire qui leur arrive, à la fatalité; et leurs succès momentanés, à un hasard heureux, oubliant entièrement, qu'il y a une Providence bienfaisante, qui détermine, qui ordonne, qui dirige toutes choses.

Janvier 1787.

Je ne chercherai plus désormais d'excuses pour ces sortes de digressions, quelqu'étrangères qu'elles soient à mon sujet; je sais que tu seras toujours prêt à user d'indulgence quand tu reconnoîtras quelques imperfections dans ton sincère ami.

W. B.

LETTRE XXV.

A Oneehow, le 29 janvier 1787.

Dans l'après-midi du 28 janvier, le vent sauta à l'ouest, et soufflant grand frais, nous donna lieu de craindre le retour du mauvais tems. L'expérience nous avoit appris que nous ne pouvions trouver de mouillage par un vent d'ouest , nous nous déterminâmes en conséquence à mettre en mer, s'il continuoit à souffler du même côté.

Le 29, vers deux heures, le vent n'ayant point changé, le capitaine Portlock donna le signal de lever l'ancre; à trois heures nous mîmes à la voile, et nous longeâmes la côte, nous efforçant de prendre le large, autant qu'il seroit possible, au sud et à l'est, afin de pouvoir, en cas d'évènement, nous garantir de la terre.

Pendant la journée du 30, le tems fut assez beau, et le vent tournant au nord-est, il fut décidé d'entrer

Janvier 1787.

dans la baie de Wymoo, dans l'île d'Attoui, ce que nous fîmes, et nous jetâmes l'ancre vers les onze heures, à environ deux milles à l'est de notre ancienne station, par vingt-cinq brasses d'eau sur un fond de sable; les extrêmités de la terre portoient du sud-est, quart-d'est à l'ouest-trois-quarts de rumb nord-ouest.

Le 31 nous jetâmes les deux ancres de poste, résolus de rester ici aussi long-tems que la situation du vent le permettroit, cette baie étant infiniment meilleure que la rade d'Oneehow; et comme nous ne pouvions pas songer à poursuivre notre route vers le nord avant six semaines, nous n'avions à nous occuper que de mettre nos bâtimens dans le lieu où ils seroient le plus en sûreté, et en même tems où nous pourrions faire plus facilement des provisions et de l'eau : à ce dernier égard, si nous en exceptons les ignames, Attoui étoit l'endroit le plus favorable qui se trouvât à notre portée.

Février 1787.

Du premier au 8 février, les vents furent inconstans, et peu forts, et le ciel beau et tempéré. Les bâtimens se trouvant beaucoup plus près les uns des autres qu'auparavant, nous eûmes fréquemment la visite d'Abbenoue. Au moyen de quelques présens, nous nous en fîmes un bon ami, et nous eûmes souvent occasion d'éprouver les heureux effets de son crédit, qui étoit fort étendu, lorsque nous travaillâmes à nous procurer les provisions dont nous avions besoin.

Abbenoue est d'une taille moyenne, et paroît avoir environ

Février 1787.

environ cinquante ans. Quand nous le vîmes pour la première fois à Oneehow, son corps étoit presque couvert d'une lèpre blanche, et ses yeux paroissoient affoiblis, ce qui étoit occasionné par l'usage immodéré qu'il faisoit de l'ava; mais il cessa d'en boire, lorsque nous lui en eûmes fait sentir les conséquences. On peut reconnoître avec certitude les bons effets de ce régime, sa peau avoit commencé à reprendre sa couleur naturelle, ses yeux paroissoient sains et pleins de vivacité, et il avoit l'air d'être en parfaite santé et dans toute sa vigueur. Il a un fils nommé Tyheira, qui nous a paru jouir d'une grande considération, et qui nous témoigna autant d'envie de nous obliger que son père; mais il étoit loin de posséder l'activité et l'intelligence d'Abbenoue; son amitié n'étoit ni aussi franche ni aussi désintéressée; on reconnoissoit à chaque moment qu'il n'agissoit que par des vues mercenaires. Pour s'assurer de son attachement, il étoit souvent nécessaire d'avoir recours aux présens, et plutôt que de refuser un matano (présent), il auroit accepté la plus légère bagatelle, ou même un clou. Outre les bons offices d'Abbenoue et de Tyheira, nous recevions des visites fréquentes de deux autres chefs qui nous donnoient souvent des porcs et des légumes. Leurs noms étoient Toetoe et Nomaitahaite, mais nous appelâmes toujours le dernier Long-shanks (longues-jambes), parce qu'il étoit extrêmement grand et mince, et que ses cuisses et ses jambes paroissoient beaucoup trop longues pour son corps. Toetoe est fort avancé en âge, et paroît singulièrement affoibli par l'usage immodéré de l'ava, qu'il

Février 1787.

n'a pas pu, à l'exemple d'Abbenoue, se résoudre à abandonner. Il paroît avoir en sa possession une très-grande quantité de plantations de tarrow, car il nous en a fourni en bien plus grande abondance que les autres chefs, et il s'est toujours contenté de ce qu'il nous a plu de lui offrir en retour.

Long-shanks, étoit aussi fort attentif à nous fournir tout ce dont nous pouvions avoir besoin, et quoique son pouvoir fût de beaucoup inférieur à celui d'Abbenoue ou de Toetoe, il nous fut très-utile dans bien des occasions. Il faut cependant avouer que, comme Tyheira, il étoit intéressé dans tout ce qu'il faisoit, et demandoit continuellement une chose ou une autre à titre de matano. J'avois oublié d'observer que nous recevions souvent la visite d'un frère du roi, qui venoit toujours dans une grande et superbe pirogue double, accompagné d'un certain nombre de chefs d'un rang inférieur; mais, soit qu'il regardât le commerce comme au-dessous de sa dignité, soit par d'autres motifs que je ne puis deviner, il apportoit rarement avec lui des choses dont il voulût disposer. La curiosité, sans doute, étoit la principale raison qui l'amenoit vers nous. Sa fille, belle enfant, âgée d'environ sept ans, venoit ordinairement avec lui. Il la traitoit avec une tendresse vraiment paternelle; il la portoit presque toujours dans ses bras; et, quand il étoit fatigué, chacun de ses officiers s'efforçoit de mériter l'honneur de porter la petite princesse, jusqu'à ce que le père s'emparât de nouveau de ce fardeau

agréable. Ayant témoigné le desir de monter sur notre bâtiment, on la fit passer à bord, en lui donnant la main avec beaucoup d'attention; et lorsqu'elle y fut, on ne voulut pas qu'elle restât sur le pont; son père et une des personnes de sa suite, que nous apprîmes être un de ses parens, la tinrent tour à tour dans leurs bras. Le capitaine Dixon lui fit présent d'un eraye, ou collier de grains de verre, qui parut la flatter infiniment.

La tendresse et les soins affectueux que l'on témoignoit à cette petite fille, si différens de ce que nous avions vu jusqu'alors, nous donnèrent une idée de la manière dont les filles des *Erées* sont traitées, et elle peut servir à fournir quelques notions générales sur le caractère de ces peuples.

Pendant quelques jours, les chefs dont je viens de parler nous cédèrent des porcs et du tarow, etc. en suffisante quantité, à ce qu'ils pensoient, pour notre consommation journalière. Aucun des petits chefs ou du peuple ne nous approchoient. Abbenoue nous apprit que le peuple étoit *taboed* (sous arrêt), et que personne n'osoit rien apporter pour vendre, pas même de l'eau, jusqu'à ce que le roi nous eût rendu visite, ce qu'il se proposoit de faire sous très-peu de tems.

Nous ne pûmes pas savoir la véritable raison de cet embargo mis sur le peuple, et qui ne paroissoit pas s'étendre aux principaux chefs. Mais, si nous le comparons à la prohibition qui avoit été faite à Wahoo,

Février 1787.

dans de semblables circonstances, nous pouvons supposer avec fondement que cet arrêt n'avoit lieu qu'afin d'exiger du peuple quelque tribut ou droit, pour avoir le privilège de trafiquer avec nous.

Le 5 février, le roi nous rendit la visite qu'il nous avoit promise. Il vint dans une large double pirogue, accompagné d'un certain nombre de chefs, sans compter les hommes qui manœuvroient sur la pirogue. Parmi les gens de sa suite étoit Piapia, que je t'ai dit que le capitaine Portlock avoit amené de Whahoo. Il paroit que Piapia avoit pris tant de goût à sa situation, qu'il s'étoit déterminé à rester à Attoui, et avoit absolument abandonné le projet d'aller à Pritane. Le capitaine Portlock avoit supposé que la chose seroit ainsi, et c'est ce qui l'avoit engagé à le transporter plus promptement de Whahoo dans cette île. L'envie qu'il avoit manifestée de quitter son pays natal n'étoit due sans doute qu'au desir de voir des choses nouvelles. Cet amour pour la nouveauté ou pour la variété des objets, comme tu voudras l'appeller, se fait voir parmi les jeunes gens, dans un degré plus ou moins grand chez les peuples du monde les plus civilisés.

Le plus fort de cette curiosité étoit déjà appaisé en grande partie avant que nous arrivassions à Attoui. Quand Piapia descendit sur le rivage, qu'il se trouva au milieu d'amis, de parens, qu'il n'avoit pas vus depuis bien du tems, et dont quelques-uns peut-être lui étoient tout-à-fait inconnus, il n'est pas étonnant que cette

ardeur de voir du pays se soit ralentie, et qu'il se soit déterminé à rester parmi ses anciennes connoissances.

Février 1787.

Pour revenir à sa majesté, son nom, si je l'ai bien entendu, est *Tiara*. C'est un homme entre deux âges et de fort bonne mine. Il aime beaucoup Tecretecre, roi de Whahoo, dont il paroît être le frère, mais auquel il est infiniment supérieur en connoissances et en sagacité. Il fit plusieurs questions sur le vaisseau; sur la manière de le faire virer, d'étendre et de replier les voiles, et il admira le compas, et parut comprendre que c'étoit le guide qui nous servoit à nous diriger vers les différentes parties du monde. Il desira sur-tout de savoir quel étoit le point du compas qui portoit sur *Pritane*, et combien il y avoit de distance. Un grand nombre de ses questions étoient fort sensées, et loin d'être faites pour satisfaire à une inutile curiosité, (ce qui auroit été excusable,) elles témoignoient toutes le desir ardent de s'instruire, et prouvoient l'esprit naturel de celui de qui elles venoient.

Avant que le roi quitta le vaisseau, le capitaine Dixon lui fit présent de *tocs* et de grains de verre, qui parurent le satisfaire infiniment. Il nous promit que l'embargo seroit levé incessamment, et qu'il permettroit à ses sujets de trafiquer avec nous comme auparavant. Il nous tint parole; au bout d'un ou deux jours les choses se retrouvèrent sur l'ancien pied, les habitans nous apportant en abondance des porcs, du tarrow,

Février 1787.

des cannes de sucre, des noix de coco, des bananes, de l'eau, des curiosités, etc. comme à l'ordinaire.

J'ai déjà observé que le tems étoit doux et serein. Pour en tirer tout l'avantage possible, les charpentiers des deux bâtimens furent occupés à calfater les ponts, les hanches et tous les endroits qui paroissoient en avoir besoin. La poupe et les hanches de l'arrière ont été peintes à neuf, et les côtés espalmés avec un amalgame de brai sec, de goudron et d'huile. On a hêlé les manœuvres et agrès, et enfin on a fait toutes les les réparations nécessaires. Pour qu'il ne nous manquât rien de ce qui pouvoit être essentiel pour maintenir la santé des équipages, et nous mettre en état de poursuivre promptement notre route dans la bonne saison qui approche, nous avons fait un arrangement avec Abbenoue, pour que nos gens puissent aller à terre se délasser sans être inquiétés par les naturels. Il a aussi été convenu qu'il leur fourniroit les rafraîchissemens nécessaires pendant qu'ils y seroient.

Je suis allé à terre par partie de plaisir. Notre promenade dans l'île, et le dîner somptueux qui nous fut donné par Abbenoue, sera le sujet de ma prochaine lettre.

W. B.



LETTRE XXVI.

Février 1787.

A Attoui, le 11 février 1787.

Si ma mémoire me sert bien, je t'ai promis, en finissant ma dernière lettre, de te donner les détails de l'excursion que j'ai faite dans l'île d'Attoui, et de la manière dont nous y avons été reçus. Des promesses, selon mon humble opinion, et quoiqu'en puisse penser le monde, doivent toujours être sacrées et tenues fidellement. Je tâcherai donc d'exécuter la mienne du mieux que je pourrai.

Dans la matinée du 9 février, le tems étant fort beau, je me rendis sur le rivage, accompagné de M. White, et de plusieurs de nos gens, pour prendre un jour de récréation. Quand nous arrivâmes près du bord, le ressac étoit si fort, que nous fûmes obligés de mettre notre bateau à l'ancre, n'ayant pas plus de la longueur de deux cables à filer pour atterer; mais notre bon ami Abbenoue avoit pris soin de pourvoir à cet inconvénient. Un bon nombre de ses gens nous attendoit sur le rivage avec leurs pirogues, et ils nous mirent à terre avec aussi peu de danger, et autant de promptitude que le pourroit faire un batelier de Londres, d'un côté à l'autre de la Tamise.

Février 1787.

Nous abordâmes tout auprès de l'aiguade, dont je t'ai déjà parlé, et qui restoit presque au nord-est des vaisseaux. Avant que nous nous promenassions dans l'île, Abbenoue nous conduisit dans un endroit tout près du rivage pour nous faire voir les préparatifs de notre dîner. Nous y trouvâmes quelques-uns de ses domestiques qui nettoyoient un fort beau cochon, qu'on alloit faire cuire au four avec du tarrow, et il nous dit qu'il espéroit qu'il y auroit *arouarou* (ou grande abondance.) Nous l'assurâmes que ce seroit plus qu'il ne falloit pour tous, et il en parut satisfait. Il nous avertit de ne pas aller trop loin, vu que le dîné seroit prêt à midi ; ce qu'il fit entendre en montrant le soleil. Après cela Abbenoue ayant à se rendre à bord des bâtimens, confia les préparatifs du dîner à Tysceira.

Ayant souvent entendu parler à ceux de nos gens qui étoient descendus à terre, d'un village appellé par les naturels *A Rappa*, où il y avoit un grand nombre de gens employés à fabriquer des étoffes, la curiosité m'engagea à aller d'abord dans cet endroit, sachant qu'il n'y avoit pas plus de trois milles, et que je pourrois facilement être revenu auprès de Tysciera à l'heure du dîner. Une foule de naturels nous avoit entourés lorsque nous avions mis pied à terre ; mais comme nous avions tous pris des chemins différens, selon le but, ou la fantaisie de chacun, la foule s'étoit divisée en autant de pelotons, et je ne fus que très-peu incommodé dans ma route. Un homme se montra particulièrement empressé à me rendre de petits services. Non-

seulement

seulement il s'offrit à me montrer le chemin pour aller à *A Rappa*, mais de m'accompagner toute la journée moyennant un grand clou que je lui donnerois. Comme il étoit dans son marché, que je lui donnerois le clou avant de nous mettre en marche, je m'attendois qu'il s'enfuiroit aussi-tôt qu'il l'auroit entre les mains. Je résolus cependant d'en courir les risques, et je tâchai de m'assurer de sa fidélité, en lui promettant un *matano* pour le soir.

Février 1787.

Le pays, depuis l'endroit où nous abordâmes jusqu'à *A Rappa* est assez uni, et pendant l'espace de deux milles, fort sec. Le sol est une terre légère et rouge, et si elle étoit cultivée convenablement, elle produiroit d'excellentes patates, et toutes les plantes qui se plaisent dans un terrein sec. Quant à présent il est entièrement couvert d'une herbe longue et forte. Les Naturels laissent, j'imagine, cette terre inculte, parce qu'ils en ont autour de leurs habitations en abondance, et de fort bonnes, qui sont beaucoup plus commodément situées. Jusques-là l'espace qui se trouve entre le rivage et le pied de la montagne est d'environ deux milles; mais de cet endroit à *A Rappa* il se rétrécit proportionnellement et se termine en une longue pointe sablonneuse, qui, comme je l'ai déjà observé, forme l'extrémité occidentale de la baie de Wyenva.

A Rappa est un assez grand village situé derrière une longue avenue de cocotiers qui fournit à ses habi-

Février 1787.

tans un excellent abri contre les rayons brûlans du soleil, lorsqu'il est dans sa plus grande force. Entre ces cocotiers il y a une bonne quantité de terres humides et marécageuses qui sont bien plantées de tarrow et de cannes de sucre.

Il étoit dans mon projet en allant à A Rappa de voir la manière d'opérer des naturels en fabriquant leurs étoffes; mais je fus déçu. Plusieurs de nos messieurs, guidés par le même motif que moi, étoient arrivés avant moi à A Rappa, et le travail fut suspendu lorsque nous passâmes. Les ouvriers nous entourèrent; quelques-uns nous offrirent de nous reposer à l'ombre des branches d'arbres plantés auprès de leur porte; d'autres coururent vers les cocotiers et nous apportèrent des noix, avec toutes les marques possibles d'honnêteté et de bonne volonté; en un mot, chaque habitant de ce village étoit occupé, soit à nous offrir tout ce qui dépendoit de lui, soit à satisfaire sa curiosité en nous regardant.

Pendant que plusieurs de nous étoient occupés à la porte d'un de ces honnêtes insulaires, j'entendis un bruit semblable à celui de pierres lancées avec violence; et au même instant tous les naturels s'enfuirent avec précipitation. En me retournant j'apperçus Ryheira qui venoit vers nous; craignant que la foule qui nous entouroit ne nous incommodât, il avoit pris ce moyen pour la dissiper. Cette circonstance est une preuve bien forte de l'extrême pouvoir des *Erées* sur les gens du peuple.

Février 1787.

Il n'y avoit pas une des pierres jetées par Ryheira qui ne fût au moins suffisante pour estropier un homme. Les naturels le souffrirent cependant avec patience.

Ryheira nous dit que lorsque nous gagnerions l'endroit où nous étions abordés nous trouverions le dîner prêt. Nous fûmes reconnoissans de son honnêteté, mais aussi-tôt il gâta tout en sollicitant un *Matano*. Comme ce n'étoit pas là le moment de le refuser, il rassembla six ou huit clous que nous lui donnâmes et qui le satisfirent pour l'instant.

La chaleur étant excessive, nous nous en retournâmes à pas lents et par un chemin différent de celui que j'avois pris en allant à A Rappa. En examinant l'herbe qui, dans plusieurs endroits est plus haute que le genou, je trouvai qu'elle n'étoit pas aussi grossière que la première que j'avois vue, mais qu'elle étoit entremêlée de différentes sortes de fleurs, et d'herbes de l'espèce de celle dont on forme les prairies. Je ne doute pas que si on en prenoit le soin convenable, elle ne fît d'excellent foin. Lorsque j'arrivai sur le rivage le dîner étoit presque prês, et on avoit disposé pour notre réception un grand bâtiment où Abbenoue avoit coutume de retirer ses pirogues.

Ryheira s'occupa du soin de rassembler tout notre monde, lorsque nous fûmes tous réunis on servit le dîner. Si un cuisinier de Londres eût vu dresser ce dîner,

Février 1787.

je puis t'assurer qu'il n'auroit pas pu s'empêcher de rire, et cette vue contribua beaucoup à me divertir.

Il n'y avoit pas moins de quatre valets qui y étoient employés. L'un apporta une grande calebasse remplie d'eau, un autre un paquet de noix de coco, un troisième un vase plein de belles racines de tarrow cuites au four, et le dernier aidé par Ryheira lui-même, apporta le cochon, très-bien dressé sur un grand plat rond fait de bois. Cela fait, le dernier valet qui paroissoit être le chef de cuisine, versa de l'eau sur le porc et le frotta avec ses mains, nous donnant à entendre qu'il feroit ainsi d'excellente sauce. Nous l'aurions bien volontiers dispensé de ce rafinement de délicatesse, mais cela ne pouvoit être sans risquer d'offenser notre hôte. L'appétit que nous avions ne nous permettoit pas d'ailleurs d'être bien délicats. Je mangeai de bon cœur, et je crois que presque tous les autres en firent autant. Pendant le dîner les domestiques de Ryheira étoient près de nous, occupés à nous ouvrir des noix de coco pour boire lorsque nous avions soif; et bref, nous fûmes aussi bien servis que si nous eussions dîné à une guinée par tête, dans une taverne de Londres.

J'aurai par la suite occasion de te décrire leur manière de faire la cuisine, tout ce que je puis te dire à présent, c'est que le cochon fut rôti comme il faut. Le tarrow étoit beaucoup mieux cuit que nous n'aurions pu le faire à bord; et tout le repas, si nous en exceptons la manière de faire de la sauce fut servi avec un degré

de décence et de propreté que l'on ne s'attendoit guères à trouver dans un endroit si éloigné des pays civilisés, et où la nature et la nécessité seules ont donné l'idée des ustenciles nécessaires à préparer les mets.

Février 1787.

Après le dîner, je fis une excursion dans une partie du pays différente de celle où j'avois été le matin; et la vallée, le long de la rivière, présentant l'aspect le plus riant de tous ceux qui étoient à la portée de ma vue, ce fut vers ce côté que je m'acheminai.

Lorsque j'arrivai sur les bords de la rivière, je vis un des naturels qui *pagayoit* en avant et en arrière une petite pirogue, à ce qu'il me parut, pour s'amuser. Cela me fit songer qu'une promenade sur l'eau me fourniroit une agréable variété, et peut-être l'occasion de voir une partie du pays sur le rivage opposé. Il y avoit sur le penchant de la colline qui me faisoit face, une haute pyramide de bois, qui paroissoit de forme quadrangulaire, et que je souhaitois d'examiner. Une couple de cloux engagèrent l'Indien à me prendre dans sa pirogue, et à me conduire.

Je ne pus cependant jamais gagner de cet homme qu'il me descendît à terre, près de l'endroit dont je viens de parler. Il me donna à entendre que la pyramide que je voyois, étoit un morai, (place où ils enterrent leurs morts,) et qu'il n'osoit point en approcher.

Trompé dans l'espérance que j'avois conçue d'exa-

Fevrier 1787.

miner ce cimetière, je lui fis signe de ramer lentement, pour avoir le tems de considérer les différens paysages qui s'offroient à ma vue, quoiqu'ils soient très-bornés. Dans sa plus grande largeur, la vallée n'a pas plus d'un mille, et elle va en s'étrécissant petit à petit, à mesure qu'on la remonte.

La rivière a à peine cent pas de large, et dans beaucoup d'endroits, elle est encore plus resserrée. Son cours est presqu'imperceptible, et l'eau bien transparente; mais j'imagine qu'il n'en est pas de même dans les tems pluvieux, sa rive orientale étant fort escarpée et garnie de rochers.

Ces rochers paroissent presque couverts d'une couche mince de cette terre rouge et légère, dont j'ai déjà parlé, et qui est sans doute entraînée dans la rivière par les pluies; c'est ce qui en rend souvent l'eau bourbeuse, et ce qui augmente la rapidité de son cours. Il m'est impossible de déterminer qu'elles sont les sinuosités de cette rivière, et les eaux quelle reçoit dans son cours. Mais d'après l'aspect que présente le pays, il y a lieu de croire qu'elle prend sa source vers le centre de l'île.

Quand nous eûmes remonté la rivière, l'espace d'un demi-mille, mon conducteur s'élança sans m'en avertir, et avec tant de précipitation, hors du canot, qu'il manqua de le renverser; je ne fus pas effrayé, parce que l'eau n'étoit pas d'une profondeur hors de

ma portée ; mais je fus surpris d'entendre une voix qui ne m'étoit pas inconnue, crier avec force, *berre, berre.* Regardant autour de moi, je vis un homme qui traversoit la rivière, et venoit à toutes jambes de notre côté ; je le reconnus aussi-tôt pour celui que j'avois engagé le matin à m'accompagner. Je l'avois quitté à l'heure du dîner, et ne le voyant pas après être sorti de table, j'avois conclu qu'il ne falloit plus compter sur lui ; mais il avoit tellement à cœur le *matano* que je lui avois promis, qu'il avoit épié tous mes mouvemens, pendant le cours de l'après midi, pour saisir l'occasion de me rappeller l'exactitude avec laquelle il m'avoit accompagné, et l'intérêt qu'il prenoit à ma conservation pendant que j'étois sur l'eau.

Février 1787.

Mon batelier (si je puis donner ce nom à celui à qui appartenoit la pirogue) reprit alors sa place, et nous continuâmes à remonter la rivière ; il ne l'avoit quittée que pour laisser couler l'eau qui y entroit à gros bouillons, vû qu'elle étoit pleine de crévasses. Nous avions parcouru deux milles sur la rivière, et il commençoit à se faire tard. Je crus qu'il étoit tems de reprendre le chemin du rivage, et ce qui étoit encore pour moi un nouveau motif de ne pas attendre la nuit, c'est que la vallée, à l'ouest de la rivière, à travers laquelle je devois passer pour me rendre au bord de la mer, sembloit me promettre des points de vue très-variés.

Le terrein sur la rive orientale de la rivière est dans cet endroit d'un accès beaucoup plus facile que lors-

Février 1787.

qu'on est redescendu jusqu'au *Morai*, et je me serois promené dans cette partie de l'isle, si j'avois eu assez de tems pour cela. Etant pressé de retourner, je fus non-seulement obligé d'abandonner cette idée, mais encore le projet que j'avois formé d'abord de remonter jusqu'à la source de la rivière. Il est vrai que d'après l'observation que je fis, le passage n'est pas assez bon pour que les pirogues puissent remonter plus haut que l'endroit où j'étois parvenu, c'est-à-dire à-peu-près à deux milles de distance du rivage.

Ayant congédié mon batelier, je m'acheminai vers un village écarté qui est à peu de distance de la rivière; j'y rencontrai plusieurs personnes de l'équipage qui avoient été se promener dans les plantations qui dominent la vallée.

Plusieurs d'entr'eux étoient remonté beaucoup plus haut, mais aucun n'avoit été assez loin pour appercevoir la source de la rivière; ils me confirmèrent néanmoins, dans l'idée qu'elle n'étoit guères navigable, pour les pirogues, qu'à un demi-mille plus haut que l'endroit où je m'étois arrêté.

Nous apprîmes qu'Abbenoue faisoit sa résidence dans ce village, et on nous montra plusieurs maisons qui lui appartenoient; mais on nous dit qu'il n'avoit pas été chez lui depuis le matin, ayant passé toute la journée avec Popote, (nom que les insulaires donnent au capitaine Portlok.)

Il

Février 1787.

Il y a un bon nombre des maisons éparses çà et là, tout le long du chemin, depuis le village jusqu'au bord de la mer; et comme nous allions très-doucement, les habitans nous engageoient continuellement à nous reposer un peu sous les arbres, il s'en trouve toujours plusieurs auprès de leurs habitations. Il étoit évident que leurs sollicitations n'avoient point pour unique objet que de satisfaire une curiosité insatiable, mais qu'elles étoient dictées par l'envie de nous faire plaisir, et de nous donner des marques d'attention qui doivent leur mériter notre reconnoissance; on voyoit la joie briller dans les traits de tous ceux chez qui nous nous arrêtions. Leur famille se rassembloit autour de nous; les uns nous apportoient des noix de coco, pour nous rafraîchir, d'autres éventoient ceux de nous qui paroissoient fatigués de leur promenade; enfin ils étoient singulièrement empressés à nous rendre tous les bons offices qui étoient en leur pouvoir.

La vallée que nous longeâmes pour nous rendre sur le rivage, est entièrement consacrée à la culture du tarrow, et ces plantations sont disposées avec beaucoup de jugement. Le terrein est bas, et les endroits plantés de tarrow sont totalement couverts d'eau et environnés de fossés, de sorte qu'on peut à volonté en faire écouler l'eau ou les arroser avec celle que l'on tire de la rivière par des saignées. Le tarrow est planté suivant la fantaisie des propriétaires, dont les possessions sont marquées avec la plus scrupuleuse exactitude. Elles sont coupées à des distances convenables, par des sentiers

Février 178.

élevés de la largeur de deux pieds. J'ajouterai que ces plantations s'entendent le long des bords de la rivière, et que les maisons dont j'ai parlé sont situées à l'ouest, de l'endroit où la rivière cesse d'être navigable, les arbres qui se trouvent en assez grand nombre sont la plupart de l'espèce du mûrier....

Je te parlerai dans ma prochaine lettre des maisons et de tout ce que j'ai vu qui m'a paru digne d'être remarqué. Je finirai en observant que le jugement sain (je dirai presque scientifique) et l'art avec lequel ces terreins sont cultivés ; l'exacte attention et l'assiduité qu'ils apportent à leurs travaux champêtres feroient honneur même au cultivateur anglois.

La nuit étoit presque close quand nous arrivâmes sur le rivage, notre chaloupe nous attendoit, et étoit à l'ancre, à peu-près au même endroit que le matin. Un grand nombre d'insulaires s'y étoient rassemblés. Plusieurs prirent congé de nous et d'autres nous tourmentèrent pour avoir des *matanos*. Parmi ces derniers, se trouvoit l'homme que j'avois engagé le matin pour m'accompagner, je lui donnai deux clous et il parut fort satisfait. Pauvre récompense, diras-tu, pour toutes les fatigues d'un jour! cela m'a rappellé les siècles reculés de notre vieille patrie, où le laboureur diligent avoit à choisir entre un sol et une mesure de bled pour le salaire d'une journée de travail.

Les serviteurs d'Abbenoue nous attendoient sur le

Février 1787.

rivage pour nous pagayer sur le ressac jusques à notre canot, comme ils avoient fait le matin, et nous fûmes rendus à bord peu de tems après le coucher du soleil.

Le plaisir que j'ai éprouvé dans cette promenade est infiniment supérieur à celui que j'ai ressenti dans toutes les parties de plaisir que j'ai faites en ma vie, et si la relation imparfaite que je te donne te prouve la moindre satisfaction, ce sera encore une nouvelle raison de se réjouir pour ton ami.

W. B.

LETTRE XXVII.

En mer, le 16 mars 1787.

Vous ayant fait part de mon incursion dans l'île d'Attoui, je vais à présent reprendre le récit de ce qui s'est passé à bord.

Vers le 8 février, il fit une chaleur étouffante, accompagnée d'un grand nombre d'éclairs. Dans la nuit du 9 il s'éleva un vent frais, et le lendemain à cinq heures du matin, le cable de l'ancre d'affourche se rompit à vingt-une brasses de l'ancre.

Nous avions encore un très-gros vent du sud, et une houle qui augmenta, de manière à rendre inutiles tous

Février 1787.

les efforts que nous aurions pu faire pour reprendre notre ancre. La seule ressource que nous eûmes pour le moment, fut de laisser deux ou trois bouées aussi près qu'il nous fut possible de l'endroit où nous jugions que l'ancre étoit restée, celle sur laquelle nous avions posé s'étant enfoncée.

Le 10 dans l'après-midi, et pendant la soirée, nous nous trouvâmes dans une position très-désagréable. Nous fûmes accueillis par de fréquentes raffales, du tonnerre, des éclairs et une grosse pluie; de sorte que si nous avions été forcés de filer notre cable, il nous auroit probablement été impossible d'éviter la terre.

Le 11 dans l'après-midi, le vent sauta à l'ouest et devint plus modéré, ce qui fit considérablement diminuer la houle. Quoique la mer fût si grosse, notre ami Long-Shanks vint l'après-midi nous apporter du tarrow. Il ne manqua pas de nous faire valoir ce service, et nous le récompensâmes en conséquence, quoique nous n'eussions pas un grand besoin de cette racine, en ayant heureusement fait une abondante provision avant l'arrivée du mauvais tems.

Les élémens paroissant prêts à se déchaîner contre nous, nous résolûmes de quitter cette place; et le 12 à trois heures du matin, le capitaine Portlock nous donna signal de lever l'ancre. Nous fîmes alors voile vers le sud, à l'aide d'une brise légère du nord-ouest.

Février 1787.

Du 12 au 15, nous croisâmes devant Oneehow, mais nous ne pûmes parvenir à y atterer, à cause des vents légers et invariables que nous rencontrâmes. Nous essuyâmes pendant les trois jours une chaleur étouffante, et le tems fut constamment nébuleux.

Le 16 avant-midi, il s'éleva un vent frais du nord-est : nous portâmes droit sur Oneehow ; et dans l'après-midi nous jetâmes l'ancre dans la baie d'Yam, à environ deux milles du rivage, par vingt-neuf brasses, fond de sable. Les extrémités de la baie nous restoient du sud 20 degrés est, au nord 15 degrés est; le corps d'Orechoura au nord 40 degrés est, et Tahoura au sud 30 degrés ouest.

Le principal motif qui nous avoit engagés à y relâcher, étoit celui de recouvrer les ancres qu'y avoit laissé le capitaine Portlock. Le 17 à la pointe du jour, on envoya à cet effet les chaloupes des deux vaisseaux. Le tems étoit heureusement assez beau, et la mer n'étoit point trop agitée; de sorte que vers les deux heures de l'après midi, le King-George avoit recouvré ses deux ancres. Nous avions d'autant plus lieu de nous réjouir de ce succès, que celle que nous avions laissée près d'Attoui pouvoit presque être regardée comme perdue.

Pendant ce même tems, nous achetâmes des naturels, qui étoient venus en assez grand nombre, de l'eau et une bonne quantité d'ignames; ces provisions ve-

Février 1787.

n..ent fort à propos, car nous avions consommé presque toutes nos racines.

Vers les trois heures de l'après-midi, le vent passa au sud; nous levâmes l'ancre et mîmes le cap au nord-est, dans le dessein, si le vent continuoit à souffler du même point, de nous rendre à Attoui, à travers le passage près d'Orechoura, et d'essayer de repêcher notre ancre; mais nous eûmes alors de nouvelles raisons de juger que, près de ces îles, le vent est toujours variable; car du 17 au 23, nous n'eûmes que des brises foibles qui sautoient continuellement d'un rumb à l'autre et des calmes fréquens; nous fûmes en conséquence obligés de porter au nord et à l'est, en courant des bordées plus ou moins longues, suivant que les circonstances l'exigeoient. Nous eûmes en général, pendant tout ce tems, Attoui au sud-sud-est, et Oneehow au sud-est.

Pendant que nous étions à louvoyer, et incertains sur le parti que nous devions prendre, nous eûmes occasion d'examiner la côte septentrionale d'Attoui, ou la partie directement en face de la baie de Wymoa. Jusqu'au bord de la mer, la côte est presque par-tout montueuse et d'un accès difficile. Je n'y distinguai aucune plaine, et nulle marque que cette partie fût habitée, au moins par une peuplade un peu forte. Je présume d'après cela, que la partie méridionale de l'île contient presque tous ses habitans.

Le 24 et le 25 nous eûmes un assez beau tems,

mais presque toujours des vents légers et par intervalles un vent frais de l'est-nord-est.

Février 1787.

Le 26 nous passâmes entre Orechoura et Attoui. A midi, la pointe de cette dernière île se prolongeoit du nord au nord 58 degrés est, et Onechow nous restoit à l'ouest 8 degrés sud.

Dans l'après-midi du 26, et pendant toute la journée du 27, nous eûmes des vents frais et variables; mais dans l'après-midi du 28, le tems étant beau et le vent soufflant bon frais de l'est, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Wymoa par trente-sept brasses, fond de sable.

Nous étions venus dans cette baie dans l'intention de nous mettre à la recherche de notre ancre; c'est pourquoi on mit aussi-tôt la chaloupe à la mer. Tous nos efforts furent inutiles, quoique nous eussions eu le soin de bien remarquer la place où nous l'avions perdue, et que la mer fût assez tranquille; les bouées que nous y avions laissées, ou avoient été entraînées par les flots, ou étoient devenues la proie des insulaires.

Mars 1787.

Le 1er mars, nous eûmes un vent modéré et un beau tems, ce qui nous fit espérer que nous pourrions nous procurer des porcs et des végétaux; mais les habitans étoient *taboés*, et nous n'en vîmes aucun venir de notre côté, si ce n'est quelques chefs de la seconde

Mars 1787.

classe, qui nous apportèrent une petite quantité de tarrow.

Nous eûmes lieu de croire, d'après les différens avis que nous pûmes nous procurer, que le roi étoit las de nous, qu'il avoit *taboès* ses sujets, afin qu'ils ne nous apportassent à bord aucun rafraîchissement, et qu'il pensoit de nos fréquentes visites, que nous avions envie de former un établissement à Attoui; les apparences pouvoient, en effet, autoriser cette supposition : nous avions, à plusieurs reprises, relâché sur leurs côtes; nous avions long-tems croisé à la vue de leur île, nous y étions revenu jetter l'ancre : enfin, nous avions fait parmi ses insulaires un séjour assez prolongé, pour qu'ils pussent s'imaginer que nous avions résolu de nous fixer dans cet endroit délicieux.

Si ce sont là les motifs réels qui ont engagé Tiara à *taboer* les habitans, comme j'en suis intimement persuadé; cette conduite n'est qu'une preuve de la pénétration et du bon cœur de ce prince, dont je t'ai déjà fait l'éloge: je ne crois pas que le politique le plus habile, pût trouver une manière plus commode de se débarrasser des gens incommodes, et avec lesquels il ne se soucieroit pas d'avoir de querelle ouverte, qu'en les affamant....

Revenons à mon journal :

Le 2, le vent s'étant porté à l'ouest, nous levâmes

l'ancre

l'ancre à huit heures du soir, et nous prîmes le large. Nous avions très-bien fait ; car, le lendemain, nous eûmes de fréquentes raffales, avec une pluie très-abondante ; le vent étoit presqu'au sud-ouest : à midi, Attoui portoit du nord-nord-est au nord, 25 degrés à l'ouest, et Oneehow du nord 60 degrés à l'ouest au nord, 80 degrés ouest, à la distance de 6 lieues. Dans l'après-midi, ayant un tems chargé de brume et de brouillard, nous perdîmes les deux îles de vue.

Mars 1787.

Le même tems continua pendant les journées du 4 et du 5, et nous eûmes des coups de vent violens venant de l'est, accompagnés d'une forte pluie et d'une grosse mer : nous jugeâmes, en conséquence, qu'il seroit prudent de mettre en panne, ne sachant pas positivement où se trouvoient les courans et ne voulant pas cependant nous éloigner davantage des côtes.

Dans la matinée du 5, nous vîmes Attoui, qui nous restoit de l'ouest à l'ouest-sud-ouest, et Whahoo au sud-sud-est. Dans l'après-midi, le tems devint plus modéré, et nos gens furent occupés à hisser un nouveau mat de palan, notre ancien ayant été emporté par les vagues. Comme il y avoit à forger quelques ouvrages en fer, l'armurier s'en occupoit, lorsqu'un roulis subit du vaisseau fit tomber l'enclume dans la mer. Cet accident nous fit d'autant plus de peine, que nous avions peu de *tocs* de faits, et nous savions combien cet article nous seroit essentiel par la suite, pour trafiquer avec les Insulaires.

Mars 1787.

Pendant les journées du 6 et du 7, nous eûmes des brises fraîches de l'ouest. Dans la matinée du 7, le capitaine Dixon se rendit à bord du King-George, et à son retour, nous mîmes le cap à l'est-sud-est, nos capitaines s'étant déterminés à rallier Owhyhée, si le vent restoit au sud-ouest. Nos efforts furent inutiles; le vent ayant sauté à l'est-nord-est dans la matinée du 8, nous fûmes obligés d'abandonner notre projet.

Le 9 et le 10, nous serrâmes le vent, croyant qu'il continueroit à être variable; mais, au contraire, nous eûmes un vent alisé constant, qui nous força de renoncer au projet de relâcher à Owhyhée, et nous fîmes force de voiles vers le sud-ouest.

Dans l'après-midi, favorisés d'un vent frais et constant de l'est, nous nous trouvâmes à 2 milles de la terre nord-ouest de Whahoo. Appercevant alors un petit village sur la partie occidentale de l'île, nous mîmes à la cape, et nous y restâmes pendant trois heures, croyant que les habitans nous apporteroient des porcs et des végétaux : nous avions d'autant plus lieu de l'espérer, que c'étoit la première fois que nous approchions de cette côte; mais il ne vint que deux pirogues, et elles nous apportèrent si peu de choses, qu'à cinq heures, nous remîmes à la voile et gouvernâmes à l'ouest.

Les extrémités de Whahoo, s'étendoient alors du sud, 50 degrés est au sud, 55 degrés ouest, à la distance d'environ 3 lieues. Excepté le petit hameau dont

je viens de parler, la partie septentrionale de Whahoo paroît inhabitée. Ce parage ne paroît pas, non plus, offrir un abri assez bon pour qu'un vaisseau y jette l'ancre; la côte est en général escarpée et montagneuse, et, sous ce rapport, elle ressemble beaucoup à la partie septentrionale d'Attoui.

Mars 1787.

Le 12, à sept heures du matin, nous vîmes Attoui, et à midi nous étions à peu de milles du lieu de notre ancien mouillage, à la baie de Wymoa. Le tems étoit très-beau, et nous avions une assez bonne brise de l'est; nous diminuâmes de voiles, espérant que les naturels nous apporteroient des rafraîchissemens; mais nous ne vîmes pas paroître la moindre pirogue dans la baie; cela nous confirma dans l'idée que le roi étoit absolument déterminé à nous faire quitter son île en nous affamant. A six heures du soir, les extrémités d'Attoui portoient du nord 10 degrés ouest, au nord 55 degrés est, et l'extrémité septentrionale d'Oneehow de l'ouest à l'ouest-quart-sud-ouest.

Nous perdîmes alors toute espérance de nous procurer des porcs, et la seule chose qui nous restoit à faire, avant de continuer notre voyage vers le nord, étoit de nous munir au moins d'une provision d'ignames fraîches d'Oneehow. Pour exécuter ce nouveau projet, il nous falloit un vent constant de l'est.

Le 13, nous eûmes des vents légers et variables; vers le soir, le ciel s'obscurcit et se couvrit de nuages,

Mars 1787.

et il fit une chaleur étouffante. Pendant la nuit nous eûmes un orage très-long, beaucoup de pluies, des coups de tonnerre violens et des éclairs très-vifs. Le 14 nous eûmes des souffles légers, et de tems en tems du calme; vers les six heures de l'après-midi, il s'éleva une brise fraîche de l'est-nord-est, et nous serrâmes le vent au sud pendant la nuit, espérant qu'à la pointe du jour nous arriverions à Oneehow; mais à six heures du matin, le 15, le vent ayant sauté à l'est-sud-est, le capitaine Portlock, contre notre attente, porta au plus près sur le nord-est. A midi, les bandes d'Attoui nous restoient du nord au nord 35 degrés ouest; pendant la journée nous eûmes une jolie brise du sud-est, et un très-beau tems; notre latitude étoit à midi de 21 degrés 29 minutes, et notre longitude de 159 degrés ouest. A six heures la pointe nord-est d'Attoui nous restoit au nord 42 degrés à l'ouest, à la distance de treize lieues et l'île de Whahoo à l'est. Le vent se tint dans le même rumb pendant toute la nuit; et dans la matinée du 16 ayant perdu toutes les îles de vue, nous gouvernâmes au nord, aidés d'un bon vent du sud.

C'est ainsi que nous avons quitté ces îles pour la seconde fois, et nous faisons voile maintenant vers la côte d'Amérique, très-riches en espérance. Je te donnerai dans ma prochaine lettre la relation de notre traversée. Adieu.

W. B.

LETTRE XXVIII.

Mars 178-.

De l'île de Montagu, le 25 avril.

Avant de te donner les détails de notre traversée, pour nous rendre sur la côte d'Amérique, il me reste quelques mots à te dire sur notre départ d'Oneehow, à l'instant où nous paroissions toucher au but que tant d'efforts sembloient nous promettre d'atteindre depuis plusieurs semaines.

Le tems étoit beau et modéré pendant la nuit du 14, et toute la journée du 15 de mars nous avions eu une jolie brise de l'est qui pouvoit favoriser le projet de rallier Oneehow, où nous étions presque sûrs de nous procurer une provision nouvelle d'ignames, dont nous avions le plus grand besoin. Il doit paroître étrange que ce soit justement le moment choisi par le capitaine Portlock pour gouverner au nord; mais on doit se rappeller que jusqu'à cette époque le tems avoit toujours été très-variable, et que nous n'avions jamais manqué de le trouver tel auprès d'Oneehow; que quand même nous n'aurions pas éprouvé de vents contraires dans notre route, il étoit très-probable que lorsque nous serions couverts par les bandes de l'île, nous rencontrerions des calmes qui pouvoient nous faire beaucoup de tort. La saison étoit déjà assez avancée pour que nous

Mars 1787.

songeassions à nous rendre à la côte, afin de reparer, s'il étoit possible, le tems perdu pendant la dernière saison. Que ces raisons soient bonnes ou mauvaises, l'événement a prouvé que nous avions bien vu. Le vent ayant sauté au sud, comme je te l'ai déjà mandé, nous n'aurions jamais pu parvenir à entrer dans la baie d'Oneehow. Revenons à notre route.

Dans la matinée du 17, le vent souffla grand frais du sud: nous eûmes de fréquentes ondées, et dans l'après-midi, le vent devint léger et variable. La nuit nous eûmes des raffales, accompagnées de tonnerre, d'éclairs et d'une pluie continuelle.

Le 18 dans la matinée, nous eûmes un gros vent du sud-sud-est, et la mer étoit très-houleuse; il tomba de la pluie sans discontinuer, le vent souffla de même toute la journée, et une grande partie de la nuit. Comme il faisoit très-noir, nous mîmes en panne, et à cinq heures du matin le 19, le tems étant modéré, nons forçâmes de voile. A midi nous étions, suivant l'estimation, par les 27 degrés, 24 minutes de latitude nord, et par les 151 degrés, 17 minutes de longitude ouest.

Jusqu'au 23, nous avons eu à-peu-près le même tems, toujours vent frais et variable, et un ciel nébuleux, le 22, notre latitude observée à midi étoit de 29 degrés 10 minutes nord, et notre longitude prise d'après plusieurs observations de la lune de 158 degrés, 27 minutes ouest.

Le 24 et le 25, nous eûmes des raffales fréquentes, accompagnées de pluie, le vent portant alternativement de l'est-sud-est au sud-sud-est, et le tems étant chargé de brouillards et de brume.

Le 26 le tems fut modéré ; notre latitude étoit à midi de 34 degrés 59 minutes nord, et notre longitude de 159 degrés 30 minutes ouest. Contre notre attente, le brouillard se dissipa dans la journée du 27, et nous eûmes un tems modéré et un ciel serein, avec une jolie brise du sud ; elle continua jusqu'au 29 au soir, que nous eûmes un vent frais du sud, accompagné de fréquentes ondées et d'un brouillard épais. Nous avons remarqué que les vents de sud-ouest, dans ces latitudes, c'est-à-dire du 30 au 60 degrés de latitude nord, ne manquent jamais d'être accompagnés de brouillards épais.

Le 13 au matin, le tems devint plus modéré, nous étions à midi par les 39 degrés, 23 minutes de latitude nord, et par les 154 degrés, 23 minutes de longitude ouest ; pendant l'après-midi, nous eûmes des souffles légers et inconstans, et un tems nébuleux. Vers le soir, nous vîmes plusieurs plongeons de mer et un jeune veau marin qui nageoit le long du bâtiment, ce qui étoit une preuve que nous n'étions pas éloignés de terre.

Etant à-peu-près dans la même position lors de notre précédente campagne, nous avions déjà été convaincus, d'après de semblables indices, que nous n'é-

Mars 1787.

tions éloignés de terre que de quelques lieues. Mais malheureusement, alors comme à présent, les brouillards étoient si épais, que nous n'aurions pas pu appercevoir la terre la plus élevée à dix milles de distance.

Du 1er au 4 avril, nous avons toujours eu à-peu-près le même tems; le vent soufflant ordinairement du sud-sud-est, ou du sud-ouest, et l'air étant humide et chargé de brume. Le 3 à midi, notre latitude étoit de 44 degrés, 4 minutes nord, et notre longitude de 151 degrés, 59 minutes ouest. Les nuits étant très-obscures, nous étions presque toujours obligés de nous tenir à la cape, et nous remettions à la voile à la pointe du jour.

Le 7 à midi, nous étions par les 47 degrés, 21 minutes de latitude, et par les 148 degrés, 39 minutes de longitude ouest; nous apperçûmes des mouettes, des plongeons et différens autres oiseaux, et des herbes marines.

Dans l'après-midi du 8, nous vîmes un lion de mer qui jouoit autour du vaisseau. Du 5 au 9, le vent fut léger, et le plus souvent au nord; mais dans la matinée du 9, il passa au sud-ouest, et nous eûmes alors un tems modéré, accompagné par intervalles de giboulées et de pluie neigeuse. Le 12 à midi, notre latitude étoit de 52 degrés, 46 minutes nord, et notre longitude, suivant des observations lunaires, de 145 degrés, 43 minutes ouest.

Depuis

Avril 1787.

Depuis ce jour jusqu'au 16, nous eûmes peu de changemens, les vents restèrent frais et variables, accompagnés par intervalle de chûte de neige et de bruine. Nous observâmes que la déclinaison du compas étoit de 19 degrés à l'est.

Le 16, le tems étoit extrêmement froid, et le thermomètre descendoit jusqu'au 25e degré, ce qui étoit deux degrés et demi plus bas qu'il n'étoit descendu durant le dernier voyage du capitaine Cook, quoiqu'il se fût avancé jusqu'au 72 degrés de latitude nord.

Le 16, à midi, notre latitude étoit de 58 degrés 9 minutes nord, et notre longitude de 149, 23 ouest. Jusqu'au 18, le tems fut si chargé de brouillard et de brume, que nous ne pûmes faire aucune observation, et qu'il nous auroit été impossible de découvrir terre à la moindre distance ; nous nous contentâmes de louvoyer, étant incertains de la distance où nous étions des côtes d'Amérique.

Dans l'après-midi du 18, nous essuyâmes une bourasque de l'ouest ; mais ayant ferlé les voiles à tems, nous ne souffrîmes aucun dommage. Le vent continua à souffler assez vivement pendant la plus grande partie de la nuit ; mais dans la matinée du 19 il s'appaisa, et le tems s'éclaircit assez pour pouvoir prendre hauteur. Elle nous donna 57 degrés 41 minutes de latitude nord.

Avil 1787.

Du 20 au 22, nous eûmes un tems très-brumeux, et de fréquentes raffales accompagnées sans discontinuer, de neige et de pluie. Le vent soufla le plus souvent du sud-ouest, et du sud-sud-ouest; à midi, nous nous trouvions par les 59 degrés 1 minute de latitude nord. Nous serrâmes le vent autant qu'il nous étoit possible, et nous marchâmes avec précaution, certains que nous n'étions guères éloignés de la côte, et le brouillard étant si épais, que nous n'aurions pas pû découvrir la terre à la distance d'une lieue du vaisseau.

Le 23 au matin, le tems devint assez clair. D'après deux suites d'observations de la lune, nous nous trouvions à midi, par les 59 degrés, 9 minutes de latitude nord, et par les 47 degrés, 55 minutes de longitude ouest. A une heure, nous découvrimes une terre, qui se prolongeoit du nord-est-quart-de-nord à l'ouest, à 10 lieues de distance. A sept heures du soir, elle nous restoit, et nous reconnûmes que c'étoit l'île de Foot. L'île Montagu portoit est; de sorte que nous étions absolument en face de l'entrée du prince William, que nous avions en vain tenté de trouver, lors de notre précédent voyage sur cette côte. A la pointe du jour, la bouche de l'entrée étoit au nord, 14 degrés est, et la partie sud-est de l'île Montagu nous restoit au nord, 32 degrés est, à la distance d'environ 5 lieues. Le vent étant léger et variable, nous portâmes à l'est durant la nuit; et le matin du 24, un vent modéré de l'ouest s'étant élevé, nous déployâmes toutes nos voiles et gou-

vernâmes directement sur l'entrée. A midi, suivant notre observation, nous étions par les 59 degrés, 47 minutes de latitude nord, et par les 147 degrés, 52 minutes de longitude ouest, justes par le travers de l'entrée du canal.

Dans la carte générale du capitaine Cook, cette entrée est placée à 59 degrés, 36 minutes de latitude nord, ce qui fait 11 milles au sud; mais nous avons apporté la plus grande exactitude en prenant les hauteurs, et, étant favorisés d'un très-beau ciel, nous avons pu déterminer notre latitude avec précision. Le capitaine Dixon fut, par-là, bien convaincu de l'erreur qui se trouve dans la carte ci-dessus mentionnée, et il étoit démontré que l'on avoit fixé la latitude, d'après les angles tirés du terme vrai, de la hauteur du méridien, à une certaine distance.

Dans cette position, la terre s'étendoit du nord, 34 degrés ouest au nord-quart-d'est; les îles *Vertes* nous restoient au nord, et nous étions à 2 milles de la pointe sud-est de l'île Montagu. Le vent tomba entièrement dans l'après-midi, et n'y ayant pas de probabilité que nous pussions pénétrer dans l'entrée, nous portâmes dans une baie profonde, qui nous restoit à l'est. A cinq heures, nous y mouillâmes par vingt-quatre brasses, fond de vase, et la terre se prolongeoit du nord-ouest au sud-ouest.

Nous voilà encore une fois sur le théâtre de nos

Avril 1787.

grandes opérations ; mais je vais conclurre, pour le présent, en souhaitant sincèrement que nous n'accomplissions pas le vieux proverbe, la montagne est en travail, etc.

Je suis, etc., W. B.

LETTRE XXIX.

De l'île de Montagu, le 15 mai

Je t'ai laissé dans ma dernière lettre, à l'instant où nous venions de jetter l'ancre, et je ne doute pas que tu ne sois impatient de savoir ce qui nous est arrivé depuis ce moment. Connoissant le désagrément d'être tenu en suspens, je vais satisfaire ta curiosité du mieux qu'il me sera possible.

Il paroît que ce qui a déterminé le capitaine Portlock à relâcher ici, est qu'il avoit vu deux pirogues vers le fond de cette baie, ce qui lui avoit fait espérer de rencontrer des insulaires, avec lesquels il seroit possible de trafiquer. C'est ce que nous avons le plus fortement à cœur, notre dernière saison étant déjà avancée.

Le 24 au soir, cinq pirogues vinrent se ranger sous notre bord; mais les naturels n'avoit ni fourrures, ni aucune autre chose à échanger. Ils nous saluèrent, en étendant les bras et en répétant plusieurs fois le mot

Avril 1787.

louleigh, appuyant généralement, avec beaucoup d'emphase, sur la dernière syllabe. Nous prîmes ceci pour des marques d'amitié, et nous répondîmes à leur salut avec les mêmes gestes, en répétant le mot *louleigh*. Lorsque nous leur demandâmes des *notooncshuck*, ce qui signifie en leur langue, peaux de loutre, ils étendirent aussi-tôt le bras vers l'entrée du prince William, en répétant plusieurs fois, et avec le plus grand empressement, les mots *nootka*, *notooncshuck*. Quelques chiens, que nous avions sur le vaisseau, entendant des étrangers, montèrent sur le plat bord, et se mirent à aboyer après eux. Les Indiens les appellèrent aussi-tôt, disant *touzer*, *touzer*, ici, ici; et ils sifflèrent, comme l'on a coutume de faire en Angleterre quand on veut attirer un chien. Nous ne savions que penser de cela, mais il paroissoit évident, par des mots anglois qu'ils avoient prononcés, et par l'idée qu'ils avoient de quelques-unes de nos coutumes, qu'un vaisseau de notre nation étoit actuellement dans cette entrée, ou qu'il en étoit sorti très-récemment. Nous ne pouvions deviner ce que signifioit *nootka*, quoiqu'ils le répétassent beaucoup plus souvent qu'aucun autre mot.

Leurs pirogues étoient couvertes de peaux, de même que celles que nous avions vues pendant la dernière saison dans la rivière de Cook : il y en avoit trois qui étoient construites pour contenir deux personnes, et dans les deux autres, il n'y avoit place que pour une seule.

Ces Indiens avoient aux oreilles des pendans for-

Avril 1787.

més d'un grand nombre de petits grains de verre; mais nous avons lieu de croire qu'ils leur ont été donnés par les Russes, ainsi que des couteaux et des armes de fer qu'ils nous montrèrent, et que nous reconnûmes avoir été fabriqués par des gens de cette nation.

Le 25, de grand matin, on envoya les canots à la côte, pour faire du bois et de l'eau, ce qui fut aisément exécuté. Nos capitaines firent en même-tems le tour de la baie, et examinèrent toutes les criques et toutes les anses voisines, sans trouver aucun insulaire, ni rien qui indiquât que cette partie de l'île eût été récemment habitée. Nous en conclûmes que ceux que nous avions vus, n'étoient qu'une troupe de chasseurs de l'entrée du prince William. Nous leur avions fait quelques présens de peu de valeur, espérant que non-seulement cela les engageroit à nous apporter des fourrures, mais encore, que leurs voisins, encouragés à suivre leur exemple, viendroient trafiquer avec nous; ils avoient paru très-satisfaits du peu que nous leur avions donné, et nous avoient promis de nous apporter sous peu une bonne quantité de *notoonesheck*.

Nous attendîmes jusqu'au 28, dans la plus grande inquiétude, espérant toujours que les Indiens reviendroient pour trafiquer avec nous; mais nous fûmes déçus, et nous nous déterminâmes à quitter cette baie au premier vent favorable.

Le 29, à quatre heures du matin, une brise du

sud-ouest s'étant élevée, nous démarrâmes et sortîmes de la baie. Mais nous avions à peine atteint le canal qui conduit dans l'entrée, que nous eûmes un calme parfait. La marée étoit alors contre nous; nous mîmes les chaloupes à l'avant de nos vaisseaux, pour les remorquer, et nous eûmes soin de tenir le milieu du canal autant que notre sûreté pouvoit le permettre. A dix heures, nous jettâmes l'ancre par vingt-trois brasses, fond de vase, à 1 mille de distance du rivage. Les extrémités de la baie portant du nord, 40 degrés ouest, au sud, 39 degrés ouest.

Avril 1707.

Le 30, le tems étoit assez beau, le vent léger et variable; aucun Indien ne nous approcha, et le peu d'espoir que nous avions conservé jusqu'alors, de les voir revenir, s'évanouit entièrement.

Il y a dans cette baie une quantité d'oies et de canards sauvages; mais ils sont si farouches, que nous pûmes rarement en approcher à la portée du fusil. On y trouve aussi beaucoup de mouettes, quelques aigles de l'espèce à tête blanche, et une grande quantité d'oiseaux plus petits; tels que des guignettes, des bécassines, des pluvions, etc., etc.

Nos hameçons et nos lignes étoient presque toujours à l'eau; mais la seule espèce de poissons que nous pûmes prendre, ressembloit beaucoup au carrelet, que les matelots appellent *sand dabs* (barbue de sable). Les autres productions marines que l'on trouve ici sont des

moules, des pitoucdes, des *clams*, des crabes et des étoiles de mer.

Avril 1787.

Je ne dois pas oublier de vous dire qu'un homme de notre équipage prit à l'hameçon un objet curieux, que je crois une espèce de polype; il paroissoit faire tout-à-la-fois partie du règne animal et du règne végétal, et tenoit à une branche mince d'environ trois pieds de long.

Mai 1787.

Le premier de mai, les vents continuant à être légers et variables, nos capitaines partirent de grand matin, dans les petites chaloupes pour visiter les côtes. Le capitaine Portlock donna ordre à M. Machod, de lever l'ancre pendant son absence, si le vent devenoit favorable. Une partie des matelots des deux vaisseaux, avoit eu la permission d'aller se promener sur le rivage; mais vers les onze heures, une brise du sud-ouest s'étant élevée, on donna le signal de rappel, et à deux heures, nous appareillâmes et fîmes force de voiles vers le canal de l'entrée du prince William. A six heures, étant près de la côte, et le vent diminuant, nous mouillâmes dans une baie, du côté de l'est, par vingt et une brasses, fond de vase. A dix heures du soir nos capitaines revinrent, ils ne rapportoient pas de fourrures, et ils n'avoient vu que quelques Indiens à une distance considérable de l'endroit où nous étions.

Pendant la nuit, nous eûmes des souffles légers. Le 2, à dix heures du matin, le vent sautant au sud-ouest,

ouest, nous fîmes force de voiles vers le canal, gouvernant entre les *îles Vertes* et l'île de Montagu. Vers les six heures de l'après-midi, nous avions les îles Vertes à babord. Ce passage est dangereux, pendant la nuit, ou dans les mauvais tems, n'ayant qu'un mille dans sa plus grande largeur, et étant rempli de rochers à fleur d'eau. La sonde nous rapportoit alors de vingt-cinq à vingt-six brasses, fond de sable. A sept heures, le vent tomba tout-à-fait, et nous jettâmes l'ancre par treize brasses; mais, nous voyant trop près d'un rocher à fleur d'eau, nous la relevâmes, et, à l'aide d'une brise légère, nous atteignîmes une baie de l'île Montagu. A neuf heures, nous mouillâmes de nouveau par treize brasses, sur un fond de sable, et nous remorquâmes le vaisseau avec la petite ancre et le cable de tonée.

Le 3, le vent fut modéré pendant la plus grande partie du jour; mais il s'éleva pendant la nuit, un vent fort du nord-ouest, qui rendit les mouvemens du vaisseau fort durs. Nous levâmes le 4 à six heures du matin, et nous portâmes sur le fond de la baie. Dans l'après-midi, nous jettâmes notre seconde ancre par huit brasses d'eau, et nous amarrâmes à un arbre, sur la côte, avec le cable de tonée.

Notre capitaine avoit intention de haler les bâtimens sur le rivage du premier port bien abrité, où nous pourrions relâcher, afin de nettoyer les carénes et de les goudronner. Cette place étoit très-favorable à l'exécution d'un tel dessein; c'est pourquoi, le 5, de grand matin, on hala

Mai 1787.

le King-George et on l'abattit en carène. L'équipage se mit aussi-tôt à l'ouvrage ; on frotta et on nettoya de tous côtés, et les charpentiers se mirent à réparer les doublages ; et comme il n'auroit pas été prudent de carèner à-la-fois les deux vaisseaux, nos gens furent employés pendant ce tems ; les uns à débarrasser la cale et à visiter les provisions ; les autres, à aller à terre chercher de l'eau ; et les tonneliers furent employés à réparer les barriques qui étoient endommagées.

Pendant que l'on poursuivoit ces travaux avec toute la promptitude possible, afin de ne négliger aucun moyen qui pût faciliter l'exécution de notre dessein principal, le capitaine Dixon prit sa chaloupe et celle du capitaine Portlock, avec la grande barque du King George, remplies d'hommes bien armés, et partit le 5 de grand matin pour trafiquer dans les détroits voisins, ou en tout autre endroit où il supposoit pouvoir rencontrer des Indiens.

Le 6, notre tonnelier fut employé à faire de la bierre de spruce, en attendant que nous pussions nous pourvoir abondamment de cette boisson salutaire sur les côtes de l'Amérique ; nous avions apporté une bonne quantité de levain préparé par madame Stainsby de Londres, et renfermé dans des bouteilles. Je dois lui rendre la justice de dire que ce levain a rempli parfaitement nottre attente, en faisant fermenter le spruce, et qu'il étoit aussi bon qu'à l'instant où nous l'avions embarqué. Nos gens furent occupés à apporter

à bord les futailles qu'ils avoient remplies à terre, et à les ranger dans la cale; ce qui fut entièrement achevé le même jour.

Mai 1787.

Le 7, la carène du King-George étant presque entièrement nettoyée, nous abatîmes nos mâts de hunes, et nous fîmes toutes les préparations nécessaires pour haler notre bâtiment sur le rivage.

Le 8, à quatre heures du matin, à l'aide de la marée, nous halâmes notre vaisseau sur un banc de sable; à huit heures nous commençâmes à nettoyer un côté, nous y passâmes le feu, et nous l'enduisîmes d'une composition d'huile, de goudron, de rouge et de craie, ce qui étoit le meilleur doublage que nous fussions en état de lui donner.

A 5 heures de l'après-midi, la marée étant presque à sa plus grande hauteur, nous retournâmes le vaisseau sur l'autre côté, pour le nettoyer, et lui appliquer un pareil enduit.

Le 9, nous nous mîmes à l'ouvrage; mais le tems étant humide, et contraire à notre dessein, nous ne pûmes achever ce jour là notre opération, et nous envoyâmes, en conséquence, autant de nos gens que nous pûmes en épargner, pour faire du bois sur le rivage.

Le 10, le capitaine Dixon revint, avec les bateaux et chaloupes. Comme cette excursion a été accom-

Mai 1787.

pagnée de circonstances intéressantes, je t'en ferai le récit dans les propres termes du capitaine, que j'ai tirées de son journal.

« Le 5 au matin, je partis avec les deux chaloupes, » et la grande barque du King-George, pour aller en » quête des Indiens, et en obtenir, s'il étoit possible, » quelques fourrures. Mon intention étoit d'abord, » d'aller à la crique d'Hinchinbrooke, et de passer » ensuite à celle de Sung-Corner, sachant que je de- » vois plus probablement m'attendre à rencontrer des » habitans dans ces deux endroits. A huit heures il » survint du mauvais tems, et nous relâchâmes dans » la crique de l'île Montagu; mais vers les neuf heures, » le tems s'étant éclairci, je redoublai la pointe nord- » est de cette île, et j'entrai dans une grande baie: » j'y trouvai une bande de chasseurs indiens qui me » firent entendre qu'ils habitoient le cap Hinchin- » brooke. Comme l'après-midi étoit fort avancée, je » jettai l'ancre, et passai la nuit dans le bateau du » King-George, et je fis amarrer de chaque côté les » deux chaloupes.

« Le soleil étoit couché, et les insulaires ne nous » quittant pas encore, j'ordonnai à six de mes gens » de faire sentinelle, et aux autres de tenir leurs » armes prêtes, pour obéir au moindre signal. Les » Indiens restèrent cachés dans les environs, jusqu'à » près de deux heures, épiant, sans doute, l'occasion » de s'emparer de nos bateaux; mais voyant que nous

» étions attentifs à tous leurs mouvemens ils se » retirèrent.

Mai 1787.

» Le 6, vers les quatre heures du matin, je fis » lever l'ancre, et je gouvernois sur le cap Hinchin- » brooke; où je mouillai, à dix heures et demie. Je » trouvai dans cet endroit plusieurs indiens, de qui » j'achetai quelques peaux de loutres. Les Indiens » étendoient très-souvent le bras du côté de la crique » de *Sung-Corner*, et tâchoient de me faire entendre » qu'il y avoit dans cet endroit un vaisseau à l'ancre. » Quoique cela excitât ma curiosité, et que je desirasse » vivement de m'assurer de la vérité du fait, la jour- » née étant fort avancée, je me déterminai à rester » où j'étois pendant la nuit; le tems paroissoit d'ail- » leurs mal disposé, et nous aurions pu nous exposer » à quelques dangers, en tentant de nous rendre » dans la crique de Sung-Corner.

» Nous trouvâmes qu'il étoit nécessaire de veiller » avec encore plus d'attention cette nuit que les pré- » cédentes. Les Indiens avec lesquels j'avois trafiqué » pendant l'après-midi pour des fourrures, étoient » d'une tribu différente de ceux que j'avois rencontrés » dans la baie, à l'extrémité nord-est de l'île de » Montaigu : ils se comportèrent très-insolemment, et » d'une manière fort audacieuse, quoiqu'ils ne nous » aient pas attaqués ouvertement, et qu'ils soient » restés dans les bateaux jusqu'au lendemain à la pointe » du jour; mais je ne doute nullement que la vue

Mai 1787.

» des marchandises différentes que nous avions prises
» avec nous pour les échanger avec ces insulaires, ne
» leur eût fait prendre la résolution de nous cerner
» pendant la nuit, dans l'espoir de piller. Trompés
» dans leurs vues, ils s'en retournèrent en témoignant
» beaucoup de mécontentement.

» Le 7, dès le matin, je me rendis à la crique de
» Snug-Corner; mais le vent étant très-léger pendant
» le cours de la journée, le bateau ne put faire que
» très-peu de chemin, et il fallut que les chaloupes
» le prissent à la remorque. Ceci retarda tellement mon
» passage, que je n'arrivai dans la crique qu'à onze
» heures du soir. Contre mon attente, je ne trouvai
» point de vaisseau dans cette anse, et je n'y vis aucun
» des habitans. Je donnai ordre néanmoins de faire la
» garde aussi exactement que les autres jours, n'ayant
» pas oublié que la découverte avoit été environnée par
» les naturels en plein jour, dans cette même anse,
» lors du dernier voyage qu'y fit le capitaine Cook.

» Pendant la nuit, aucun des habitans ne nous
» approchèrent; mais le 8, à la pointe du jour, nous
» vîmes deux Indiens dans une pirogue, auprès de notre
» bord. Ils me firent entendre qu'il y avoit un vaisseau
» qui n'étoit pas fort éloigné, et que si je voulois leur
» donner un chapelet de grains de verre, ils me con-
» duiroient au lieu de son mouillage. Enchanté de
» cette proposition, j'acceptai leur offre avec grand
» plaisir; et ayant laissé à l'ancre le grand bateau

» qui ne pouvoit que retarder mon voyage, je suivis
» mes deux guides, dans les chaloupes, fort inquiet
» de savoir s'il se trouvoit réellement un vaisseau
» dans ces parages, ou si les Indiens cherchoient seu-
» lement à m'amuser par un faux récit.

Mai 1787.

» Je n'avois pas été loin, que le tems devenant
» mauvais, mes guides m'abandonnèrent. Malgré ce
» petit accident, je continuai mes recherches le long
» des côtes jusqu'à midi, je me trouvai alors par le
» travers de l'entrée d'une large baie; mais, accueilli
» d'une chûte considérable de neige, de pluie neigeuse
» et de raffales, je jugeai plus prudent de retourner
» vers le bateau, et j'y arrivai sur les trois heures.

» A six heures et demie, six pirogues remplies
» d'Indiens, vinrent dans l'anse où nous étions mouillés,
» et me dirent qu'il y avoit un vaisseau qui n'étoit
» pas bien éloigné, vers lequel ils alloient. Ils offrirent
» de m'y conduire; le tems étoit alors fort mauvais;
» mais comme ils n'alloient que vers le golfe, et non
» pas au large, ainsi qu'avoient fait mes autres guides,
» je me mis dans ma chaloupe, laissant l'autre dans
» l'anse avec le bateau, et je les suivis.

» A dix heures du soir, nous arrivâmes dans la
» crique où le vaisseau que je desirois tant de voir,
» étoit à l'ancre. C'étoit un senaut, nommé le *Nootka*,
» venant du Bengale, commandé par le capitaine
» Meares, et portant pavillon anglois.

Mai 1787.

» Le capitaine m'apprit qu'il étoit parti du Bengale
» en mars 1786, et avoit touché à Oonalaska dans le
» mois d'Août; que de cet endroit il avoit continué
» sa marche vers la rivière de Cook, où il avoit dessein
» de pénétrer par la route des Iles Stériles; mais que
» le tems étant très-brumeux, il étoit entré dans la
» baie de la Pentecôte, et qu'il avoit trouvé dans cette
» baie un passage pour se rendre à la rivière de Cook.
» Il avoit rencontré plusieurs colons russes qui l'in-
» formèrent que la terre qui se trouvoit à l'est du dé-
» troit, étoit nommée par eux Codiac, et qu'ils y avoient
» une colonie. Les Russes lui apprirent encore qu'il y
» avoit deux vaisseaux européens à l'ancre à Codiac,
» et qu'ils avoient vu deux autres vaisseaux dans la
» rivière de Cook. Cette nouvelle l'avoit engagé de
» gouverner sur l'entrée du prince William, où il étoit
» arrivé vers la fin de septembre.

« Il avoit hiverné dans la crique où je le trou-
» vois, et son vaisseau étoit encore embarrassé
» dans les glaces. Le scorbut avoit fait les plus
» grands ravages parmi son équipage, et il avoit
» perdu par cette maladie terrible son deuxième et
» son troisième lieutenans, le chirurgien, le char-
» pentier, le tonnelier, le voilier, et un grand nombre
» de gens qui faisoient le service au mât de misaine.
» Tout le reste de son équipage se trouvoit telle-
» ment affoibli à la fois, que le capitaine Meares
» étoit le seul qui fût capable de se promener sur le
» pont.

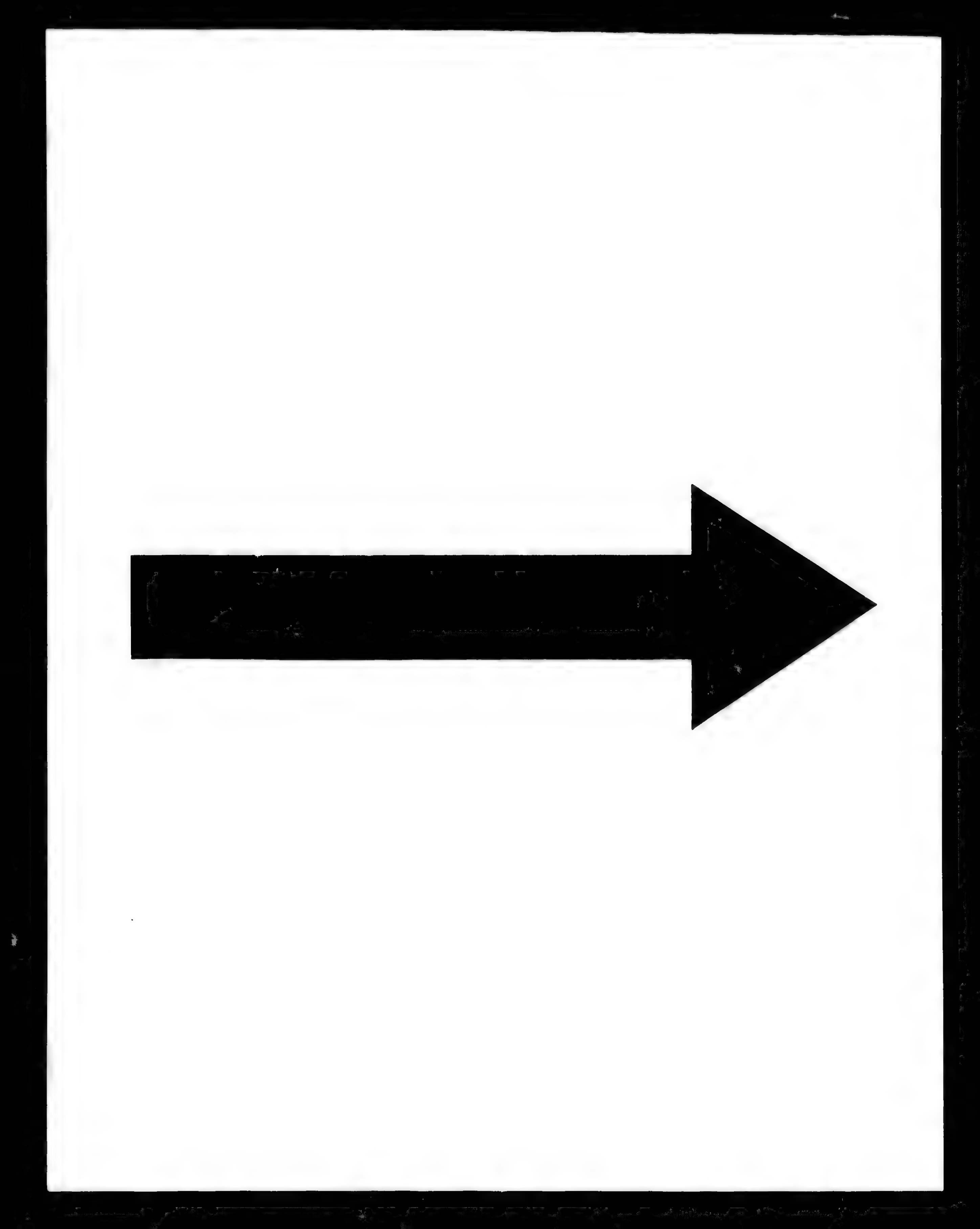
« Il

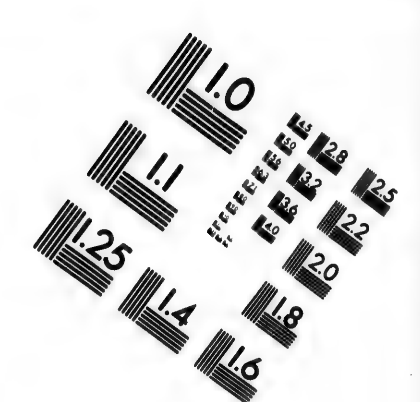
« Il fut extrêmement satisfait d'apprendre qu'il se
» trouvoit si près de lui deux vaisseaux qui pourroient
» peut-être l'aider dans la détresse, et je n'en eus pas
» moins à l'assurer que nous lui fournirions tous les
» secours et toutes les provisions dont il seroit en
» notre pouvoir de disposer ; comme les gens de son
» équipage commençoient à se rétablir, il me dit de
» ne point me donner la peine de lui envoyer des
» rafraîchissemens, et qu'il se rendroit bientôt lui-même
» à notre bord dans sa chaloupe

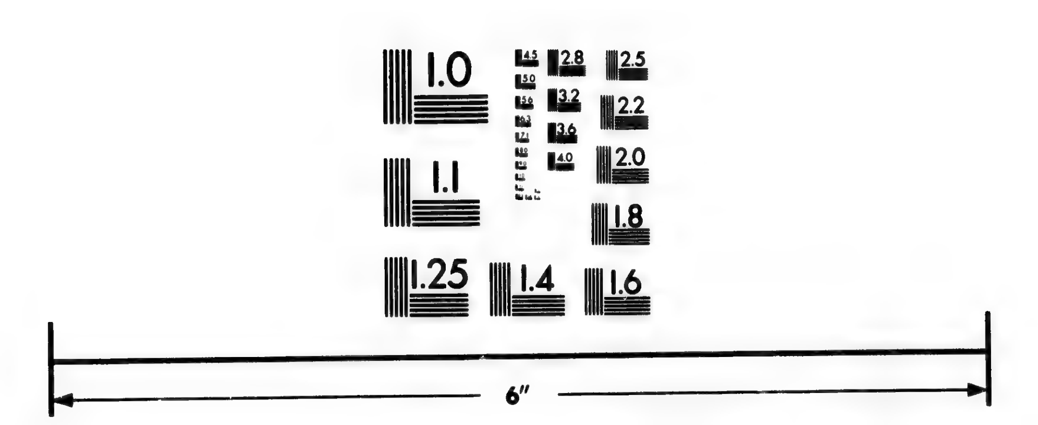
Mai 1787.

« Je quittai le Nootka le 9 à 3 heures du matin,
» et je rejoignis les chaloupes vers les 8 heures : à 10
» heures je levai l'ancre, et je marchai vers nos vais-
» seaux, convaincus qu'il n'y avoit pas beaucoup à
» compter sur les fourrures de prix dans ces parages.
» Vers midi le vent tomba presqu'entièrement, et
» nous fûmes obligés de faire remorquer le bateau par
» les deux chaloupes.

« Pendant que nous traversions l'entrée de cette
» manière, plusieurs pirogues vinrent à notre ren-
» contre. Un des naturels offrit de nous vendre quel-
« ques peaux de loutre, et ayant jeté par hasard les
» yeux sur une poële à frire, dont nos gens se servoient
» dans le bateau, pour préparer leur repas, il de-
» manda qu'elle lui fût donnée en echange ; je la lui
» offris au même moment, mais il refusa absolument
» de la prendre en entier, et me pria d'en détacher
» le manche, qu'il parut regarder comme un trésor









Mai 1787.

» inestimable, tandis qu'il rejetta le fond avec dé-
» dain.

« Vers les 6 heures, le vent fraîchissant, le bateau
» se trouva en état de marcher sans avoir besoin d'être
» remorqué. Peu de momens après, le tems devint
» très-mauvais; nous eûmes beaucoup de neige et de
» pluie neigeuse, ce qui fut cause que les chaloupes
» se séparèrent. La nuit fut très-orageuse, et je ne
» pus arriver à bord de mon vaisseau que le 10 à 4
» heures du matin. La chaloupe et le bateau du
» King-George revinrent à-peu-près vers le même
» tems ».

Le 10, sur les 11 heures du matin, le capitaine Meares vint à bord du King-George accompagné de M. Ross son premier lieutenant. Ils apportèrent avec eux plusieurs sacs de ris pour les échanger contre d'autres denrées, dont ils avoient le plus grand besoin.

C'est d'eux que nous avons appris que depuis quelques années on venoit de différentes parties des Indes orientales, faire sur ces côtes le commerce des fourrures.

Il nous firent différentes histoires sur leurs succès dans le commerce; mais nous ne pûmes pas donner un grand degré de confiance à leurs récits, d'autant plus que le capitaine et son lieutenant racontoient

Mai 1787.

les mêmes choses d'une manière toute différente, tantôt ils avoient acheté 2000 peaux de loutres; dans un autre moment il n'étoit question que de 700. Il est cependant certain qu'ils s'étoient procuré une bonne quantité de fourrures précieuses, et cela principalement, et peut-être même entièrement, dans l'entrée du Prince William.

L'intention du capitaine Meares avoit été de completter son voyage dans l'espace d'une année; mais la gelée l'ayant surpris plutôt qu'il ne pensoit, il avoit été forcément détenu dans l'entrée pendant tout l'hiver. J'ai déjà parlé des ravages que le scorbut avoit fait parmi l'équipage: c'étoit malheureusement dans le moment même où tous ceux qui montoient ce vaisseau étoient attaqués de cette cruelle maladie, que le bois de chauffage leur manqua absolument, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'ils purent en porter à bord en quantité suffisante pour leur consommation journalière.

Nous étant informé s'il étoit possible que le scorbut, sans être accompagné d'aucune autre maladie, eût occasionné des maux aussi funestes que ceux qu'avoit éprouvé le Nootka; on nous avoua qu'ayant permis aux gens de boire la quantité de liqueurs fortes qu'ils jugeroient à propos, pendant la saison la plus rigoureuse, vers Noël ils en avoient bû avec tant d'excès, que plusieurs d'entr'eux avoient été obligés de rester dans leurs hamacs pendant 15 jours. La

Mai 1787.

liqueur dont ils firent usage étoit en outre d'un genre pernicieux; il n'est pas étonnant que ces deux causes aient eu des effets plus dangereux encore que le scorbut lui-même. Il est certain que si ma supposition est vraie, le capitaine Meares a eu le plus grand tort de permettre de semblables débauches à ses gens, et je crains que n'ayant d'abord qu'une très-petite provision des différens anti-scorbutiques nécessaires pour un tel voyage, il ne se trouve dans l'impossibilité d'arrêter ce mal, que les gens de mer ont tant à redouter.

Le 11, dans la matinée, le capitaine Meares, et M. Ross nous quittèrent; nous leur donnâmes du sucre, de la farine, de la melasse, et de l'eau-de-vie, et enfin tout ce que nous pûmes prendre sur notre provision, et le capitaine Portlock détacha deux matelots de son équipage, pour aider le capitaine Meares à conduire son vaisseau aux îles Sandwich, où il se proposoit de relâcher aussi-tôt que le tems le lui permettoit.

Nous ne fûmes plus embarrassés de savoir ce que vouloient nous dire les Indiens, en nous montrant toujours du doigt l'entrée du Prince William, et en répétant le mot *Nootka*, cela nous expliquoit également pourquoi ils avoient caressé nos chiens et parlé anglois; ils ont une prononciation assez nette, et l'un d'eux ayant passé plusieurs semaines à bord du Nootka, il n'est pas surprenant qu'ils ayent retenu

quelques mots anglois. Mais revenons à ce qui nous occupa d'abord.

Mai 1787.

Le 10, vers midi, le tems étant assez bon, nous complétâmes nos réparations, et dans l'après-midi nous travaillâmes à nos amares.

La journée du 11 fut employée à remplir la cale de bois et d'eau; les armuriers des deux vaisseaux, qui avoient une tente à terre, travaillèrent à faire *des tocs* sur l'enclume du King-George, la nôtre étant perdue. Nous jettâmes dans la cale environ une tonne de pierre pour servir de lest, nous hissâmes nos mâts de hune, et nous remontâmes toutes les manœuvres. Le 12 fut employé à achever de remplir nos futailles, et à disposer toutes choses pour nous remettre en mer.

Je te quitte pour le moment, et je me trouverai très-heureux, lorsque je pourrai t'informer de notre bonne fortune, comme je l'ai fait jusqu'à présent de toutes nos contrariétés. Je suis tout à toi.

W. B.



Mai 1787.

LETTRE XXX.

Du port Mulgrave, le 24 mai.

Notre dernière saison sur ces côtes étant déjà bien avancée, il fut arrêté que nous nous séparerions; c'étoit le seul moyen qui nous restoit à prendre pour réussir dans nos entreprises. On convint en conséquence d'envoyer le grand bateau du King-George, sous la direction de MM. Hayward et Hill, pour trafiquer dans la rivière de Cook. Le King-George devoit rester dans l'entrée du Prince William jusqu'au retour du bateau, et notre bâtiment devoit faire voile vers l'entrée du Roi George. Nous devions avoir grand soin de ne pas nous éloigner des côtes, pour ne perdre aucune occasion de nous procurer des fourrures. Tu approuveras, sans-doute cet arrangement, car il étoit plus que tems de faire nos derniers efforts, et encore notre perspective n'étoit-elle pas très-agréable. Nous nous trouvions devancés dans l'entrée du Prince William, et nous craignons avec raison, de l'être encore dans l'entrée du Roi George.

Le 12 mai, après-midi, MM. Hayward et Hill s'embarquèrent dans le bateau pour se rendre à la rivière de Cook, ayant avec eux un bon assortiment d'articles de défaite, pour trafiquer avec les Naturels.

Mai 1787.

Peu de tems après leur départ, deux pirogues vinrent à notre bord, dans l'une d'elles se trouvoient huit personnes, et trois seulement dans l'autre; mais ils ne nous apportoient rien. Ils nous promirent cependant de revenir le lendemain, avec beaucoup de fourrures, et accompagnés d'un de leurs chefs.

Le 13, la matinée étoit belle, et le ciel très-clair, mais le vent léger et variable; et comme il étoit possible que les Indiens revinssent, on envoya cinq de nos gens dans la chaloupe sous les ordres du maître d'équipage, pour pêcher, avec défense expresse de s'éloigner trop, et de perdre de vue les vaisseaux: quelques autres eurent la permission d'aller se promener à terre.

A une heure, nous eûmes le plaisir de voir arriver deux grandes pirogues, et plusieurs petites, pleines d'Indiens, qui venoient de la pointe nord-est de la baie. Lorsqu'ils furent à la vue du vaisseau, ils commencèrent à chanter, leur mesure s'accordant très-régulièrement avec les coups de pagayes qu'ils donnoient. Leurs chants paroissoient dirigés par leur chef, et leur cadence n'étoit pas sans harmonie.

Lorsqu'ils furent près du King-George, ils nous firent beaucoup de saluts, en signe d'amitié, et leur chef, dont le nom étoit *Shauvvay*, fit voir une lettre pour le capitaine Portlock, qui venoit, nous dit-il,

Mai 1787.

du Nootka ; il fut en conséquence reçu à bord, avec plusieurs de ses gens.

Il me parut que les chasseurs que nous avions rencontrés, lors de notre arrivée dans cette baie (le 24 avril) étoient des gens qui faisoient partie de la tribu du vieux Shauway, qu'ils demeuroient près de la crique de *Sung-Corner*, et qu'à leur retour ils avoient informé le capitaine Meares, qu'ils avoient vu deux vaisseaux qui étoient mouillés à une grande distance dans le canal ; d'après cette information, le capitaine avoit écrit cette lettre sans savoir à qui il devoit l'adresser, et la donna aux Indiens, qui promirent de se rendre sur le champ auprès de nous ; mais ces messagers *fideles* n'avoient point jusqu'alors trouvé moyen de nous la remettre, et elle n'étoit plus d'aucune conséquence. Le capitaine Portlock en admettant sur son bord Shauway, et les gens de sa suite, avoit espéré qu'une pareille faveur les encourageroit à trafiquer plus librement ; mais, à son grand déplaisir, il s'apperçut bientôt que ce n'étoit point là leur principale intention en venant à nous, qu'elle leur avoit seulement servi de prétexte, et qu'ils n'avoient apporté la lettre que pour avoir occasion de venir à bord, et de voler tout ce qui se trouveroit à leur portée ; j'ai vu du gaillard d'arrière plusieurs de leurs exploits, et je dois convenir qu'ils y mettoient beaucoup d'adresse. Shauway, et quelques-uns de sa suite, tâchoient d'amuser l'équipage du King-George par leurs danses et par leurs chants, tandis que d'autres traversoient

les

Mai 1787.

les ponts, et jettoient à ceux de leurs compagnons, qui étoient restés dans les pirogues, tout ce qui leur tomboit sous la main. Le capitaine Portlock ne pouvoit plus douter des inclinations spartiates de ses hôtes : mais ne voulant pas les éconduire de force, il porta ses gens dans différens endroits du vaisseau pour épier leurs actions. Malgré cette précaution, ils trouvèrent le moyen de voler beaucoup d'effets, et de les emporter dans leurs pirogues sans que l'on s'en apperçût. Quand on les surprenoit à faire le coup, ils lâchoient prise de l'air le plus indifférent ; mais lorsqu'ils avoient une fois une chose en leur possession, ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté qu'on parvenoit à la leur faire rendre. Ils ne cherchoient d'abord à prendre que du fer et des vêtemens ; mais quand ils se virent surveillés, ils ne mirent plus de différence dans les objets de leurs vols, et firent main basse sur tout ce qui se présentoit à leurs yeux.

Vers les 5 heures de l'après-midi, après avoir satisfait leur curiosité, et voyant qu'on mettoit obstacle à leurs déprédations, le vieux Shauway et sa suite nous quittèrent. La petite chaloupe étoit alors à l'ancre, à la distance d'environ deux milles des vaisseaux ; les Indiens, en sortant de la baie, avoient vu ceux qui la montoient, occupés à pêcher, et ils allèrent directement à eux. Le capitaine Portlock, qui avoit toujours eu les yeux attachés sur les moindres mouvemens de Shauway, s'appercevant de la marche des Indiens, en fut très-allarmé. Il fournit d'hommes sa

Mai 1787.

chaloupe et son esquif, et vola au secours de nos gens, craignant non-seulement que leur bateau ne courût quelque danger, mais même que leur vie ne fût exposée, les Indiens étant armés de couteaux et de lances. Nous dépêchâmes aussi notre esquif, et le capitaine Dixon ayant mis le feu à un pierrier, les Indiens en furent effrayés, et se retirèrent avec précipitation.

Quand nos gens furent revenus à bord, ils nous apprirent que nos craintes n'étoient pas sans fondement. Les Indiens avoient cherché à voler leur ancre, et ils s'étoient emparés de plusieurs de leurs lignes. L'un d'entr'eux vouloit même percer un de nos matelots avec sa lance, parce qu'il refusoit de lui céder sa ligne ; mais il en fut empêché par Shauway qui, heureusement pour nous, paroît doué d'un caractère pacifique, et qui se contenta de piller tranquillement et de sang froid.

C'en étoit assez pour nous montrer la nécessité de nous tenir à l'avenir sur nos gardes, de nous défier des Indiens, et même de ne permettre à aucun d'eux de venir à bord. Le capitaine Meares nous avoit dit, en effet, qu'un vaisseau, venant de la Chine, avoit eu avec les habitans de l'entrée du Roi George, une querelle, dans laquelle plusieurs Indiens avoient perdu la vie ; mais après cela, ils trafiquèrent avec l'équipage, aussi tranquillement que s'il n'étoit rien arrivé.

Notre pêche fut assez heureuse; nos gens prirent une grande quantité de barbues de sable, et quelques poissons de rocher.

Mai 1787.

Les oiseaux et les poissons, sont à très-peu de différence près, les mêmes que nous avions vus dans la première baie où nous avions mouillé; il est probable qu'on y trouve aussi des saumons, quand la saison est plus avancée, et que la fonte des neiges, occasionnée par la chaleur du soleil, y produit de petits courans d'eau douce; mais jusqu'à présent, les effets de son influence se réduisent à bien peu de chose, et tout ce qui nous environne est une image affreuse des horreurs de l'hiver. Le flot est ici plus considérable pendant la nuit, que pendant le jour: mais il ne m'est pas possible de déterminer avec certitude le degré auquel l'eau s'élève.

Nous attendions avec impatience qu'un bon vent nous permît de mettre à la voile, et de nous éloigner de cette île. Le 14, à quatre heures du matin, une brise légère s'étant élevée du sud-est, nous levâmes l'ancre, et nous sortîmes de la baie. Vers midi, le vent passa au sud-ouest, et nous fut tout-à-fait favorable pour porter sur l'entrée du Prince William. A midi, la pointe septentrionale de l'île Montagu nous restoit au nord-est. Suivant nos observations, nous nous trouvions par les 60 degrés 23 minutes de latitude nord; et la déclinaison du compas étoit de 29 degrés 46 minutes à l'est.

Mai 1787.

Dans l'après-midi, le vent fraîchit, et comme nous approchions de l'endroit où il étoit convenu que les deux vaisseaux se sépareroient, le capitaine Dixon se rendit à bord du King-George pour prendre congé du capitaine Portlock : il fut de retour à sept heures : nous remontâmes nos chaloupes à bord, et nous nous séparâmes, pavillons déployés, et en poussant de part et d'autre trois grands cris de joie. Le capitaine Portlock gouverna sur la crique d'Hinchinbrooke, et nous continuâmes à porter sur le passage, entre le cap Hinchinbrooke, et l'île Montagu. Pendant la nuit, nous eûmes vent du nord-ouest, soufflant toujours en brise modérée.

Le 15, à quatre heures du matin, le cap Hinchinbrooke nous restoit au nord-ouest, un demi rumb ouest, à environ huit lieues de distance, et la terre du côté du nord, au nord 25 degrés est. Les extrémités de l'île Montagu se prolongeoient du sud 55 degrés ouest, à l'ouest-nord-ouest. La sonde nous rapporta 35 brasses, fond de sable. A huit heures, le cap Hinchinbrooke portoit nord 63 degrés ouest. Pendant la première partie du jour, le vent s'étoit affoibli; et à midi, nous n'avions plus que des brises légères et variables. Nous vîmes un grand nombre de baleines presque de tous les côtés, mais principalement du côté de la terre. La hauteur prise à midi, donna 59 degrés 48 minutes de latitude nord. Le cap Hinchinbrooke nous restoit au nord 65 degrés ouest, à environ douze lieues de distance, et la pointe sud-

Mai 1787.

ouest de l'île Montagu, au sud soixante-trois degrés ouest.

A sept heures de l'après-midi, nous apperçûmes l'île de Kaye qui nous restoit au nord, 40 degrés est; nous avions toujours des vents légers et des calmes par intervalle. Le 16 à midi, nous étions par les 59 degrés, 28 minutes de latitude nord et par les 145 degrés, 20 minutes de longitude ouest. La sonde nous rapporta de cinquante à quatre-vingt brasses, fond de vase. Dans la soirée, le vent passant à l'est, nous mîmes le cap au sud à dix heures, et nous fîmes force de voiles au plus près du vent pendant le reste de la nuit. A minuit, une ligne de cent-quarante brasses ne rapporta point de fond.

Pendant les journées du 17 et du 18, nous eûmes des vents légers et variables, entre-mêlés de calmes, et le tems étoit assez beau. Dans l'après-midi du 18, nous découvrîmes le Mont Saint-Elie qui, à huit heures, nous restoit au nord 29 degrés est; et la pointe méridionale de l'île de Kaye portoit ouest.

Dans l'après-midi du 19, le vent souffla grand frais de l'est-nord-est et la mer devint très-houleuse au sud, ce qui nous obligea de prendre un double ris à nos huniers; mais vers le soir, le tems fut plus modéré.

Pendant la plus grande partie du 20, nous eûmes des vents légers, de fausses brises et des calmes fréquens. Notre latitude, à midi, étoit de 59 degrés 9

minutes nord, et notre longitude, de 143 degrés, 34 minutes ouest. Le Mont Saint-Elie nous restoit au nord-quard-nord-est. A huit heures du soir, il s'éleva une brise favorable de l'ouest, accompagnée d'un tems clair, ce qui nous mit en état de gouverner sur la côte qui, dans cette position, remplit presqu'entièrement l'est et l'ouest.

Mai 1787.

Dans l'après-midi du 21, le tems fut épais et chargé de brume, le vent toujours modéré et se tenant constamment à l'est. Suivant l'observation faite à midi, nous étions par les 59 degrés, 21 minutes de latitude nord, et par les 141 degrés, 34 minutes de longitude ouest. A huit heures du soir, nous marchâmes au plus près vers le nord, après avoir apperçu une pointe de terre basse qui portoit nord 40 degrés est; et les extrémités de la terre que nous avions en vue se prolongeoient du nord 32 degrés ouest, au nord 76 degrés ouest, à la distance d'environ 4 milles. Il n'étoit pas prudent de porter sur la côte pendant la nuit; nous revirâmes de bord à neuf heures, et nous fîmes force de voiles en serrant le vent vers le sud. La sonde nous indiqua soixante brasses, fond de vase.

Le 22, à la pointe du jour, nous revirâmes et gouvernâmes au nord; mais nous n'avions, malheureusement, que des souffles de vent très-inconstans, et le tems étoit brumeux. Cependant, à neuf heures, nous découvrîmes la terre, qui s'étendoit du nord-ouest-quart-de-nord à l'est-nord-est; et comme, selon toute appa-

rence, nous ne pouvions pas manquer d'y rencontrer un havre, le capitaine Dixon résolut d'aller la reconnoître. Nous avions, en outre, l'espérance bien fondée d'y trouver des habitans, et par conséquent, celle d'y faire quelque trafic.

Mai 1787.

N'ayant eu pendant tout le cours de cette journée que des vents légers et du calme, il nous fut impossible de gagner la terre. Le tems étoit obscur et brumeux. La sonde nous donnoit de soixante-dix à quatre-vingt-cinq brasses, fond de vase.

Le 23, à deux heures et demie du matin, une brise légère commença à souffler de l'est, nous portâmes sur la pointe la plus occidentale de la terre, qui étoit alors à la distance d'environ 5 milles. A quatre heures, étant à 2 milles de distance de la côte, la sonde rapporta quarante-deux brasses, fond de vase liquide. Le tems étant extrêmement chargé de brume pendant la matinée, la chaloupe fut mise à la mer à six heures, et M. Turner, notre second lieutenant, fut envoyé dans la baie qui nous restoit au nord-nord-est, pour chercher un mouillage. Aussi-tôt après que le bateau fut parti, nous apperçûmes une pirogue manœuvrée par un seul homme, qui sembloit occupé à pêcher à l'entrée de la baie. Cette découverte nous transporta de joie, en ce qu'elle nous fournissoit la preuve que nous trouverions des habitans dans l'île adjacente.

M. Turner fut de retour à huit heures, et rapporta

Mai 1787.

qu'il avoit trouvé un excellent mouillage et vu un grand nombre d'habitans sur le rivage de l'île. La brise s'éteignant, nous mîmes notre esquif à la mer, et nous le fîmes passer à l'avant du vaisseau avec la chaloupe, pour le remorquer et le faire entrer dans la baie; mais à dix heures, nous nous apperçûmes de l'inutilité de nos efforts, le reflux étant contre nous. Nous commençâmes alors à haler le vaisseau; mais nous n'avançâmes que très-lentement, ayant de quarante-cinq à cinquante brasses d'eau, et trouvant, à mesure que nous entrions plus avant dans la baie, que les sondes rapportoient une plus grande profondeur.

L'endroit que M. Turner avoit trouvé le plus convenable pour jetter l'ancre, se trouvoit autour d'une pointe basse qui étoit au nord, à 3 milles environ de l'entrée de la baie. Malgré tous les efforts que nous fîmes pour y arriver de jour, nous n'y mouillâmes qu'à huit heures avec l'ancre d'affourche, sur un fond de vase.

Notre perspective paroît actuellement plus agréable. Je te promets de te donner, le plutôt possible, un détail exact de ce qui nous arrivera dans cette île.

W. B.



LETTRE XXXI.

Mai 1787.

Du port Mulgrave, le 3 juin 1787.

Les extrémités de la baie dans laquelle nous mouillâmes dans la soirée du 23, s'étendoient de l'ouest au nord, 42 degrés ouest; et la pointe sous l'abri de laquelle nous avions intention de jetter l'ancre, étoit au nord, 20 degrés est. Nous n'étions pas éloignés d'un mille du rivage. Plusieurs pirogues s'avancèrent vers nous, tandis que nous halions le vaisseau dans la baie. Nous nous adressâmes à ceux qui les montoient, en articulant quelques mots en usage parmi les naturels de l'entrée du prince William; mais ils ne parurent pas avoir la moindre idée de leur signification. Il étoit aisé de voir que c'étoit une nation différente, d'après la construction de leurs pirogues, qui étoient faites de bois, proprement travaillées, et assez ressemblantes, pour la forme, à nos chaloupes.

Au sud de l'endroit où nous sommes maintenant, nous voyions une crique étroite qui paroissoit se prolonger bien avant dans l'île, et qui s'élargissoit à mesure qu'elle s'approchoit du rivage.

Dans la matinée du 24, nous apperçûmes sur le rivage, près de l'ouverture de cette crique, un grand

Mai 1787.

nombre de naturels, qui nous faisoient des signes et nous invitoient à venir à terre. Nous vîmes aussi une fumée qui s'élevoit de derrière des pins, à peu de distance de la pointe où nous étions. Le capitaine Dixon se détermina alors à aller reconnoître la place dans sa chaloupe, ajoutant que les Indiens résidoient principalement sur cette partie; et, persuadé que, s'il pouvoit y trouver un bon mouillage, notre situation seroit beaucoup plus convenable que celle qu'avoit choisie M. Turner. Il y vit un certain nombre d'habitans et deux ou trois huttes; mais il y avoit trop peu d'eau dans l'ouverture de cette anse, pour que notre vaisseau pût y entrer. A huit heures, à l'aide d'une brise fraîche de l'est, nous levâmes l'ancre et nous gouvernâmes au plus plus près du vent, vers le nord. A deux heures, nous mouillâmes par huit brasses, fond de vase, à une portée de pistolet de la côte, et très-près de deux grandes huttes.

Nous étions alors complètement enfermés dans les terres, environnées de toutes parts d'îles basses et unies, sur lesquelles on n'appercevoit point de neige, et parfaitement à l'abri de toute espèce de vent.

Les Indiens parurent nous voir arriver avec plaisir, et plusieurs d'entr'eux s'empressèrent de venir à nous. Ils comprirent aisément ce que nous venions requérir d'eux, et un vieillard nous apporta huit ou dix excellentes peaux de loutres. Cette circonstance, jointe à ce que nous n'avions pas encore vu de grains de verre et

Mai 1787.

autres ornemens ni aucun ouvrage de fer, nous fit conclurre que nul vaisseau n'avoit encore relâché dans cette île, et que conséquemment, nous y ferions un trafic avantageux. Nos conjectures portoient sur une fausse supposition; dès que les naturels furent devenus plus familiers avec nous, ils nous montrèrent une grande quantité de grains de verre, de couteaux, et de lances de la même espèce que ceux que nous avions vus dans l'entrée du prince William; et la preuve que nous ne glanions qu'après des voyageurs plus heureux que nous, c'est que les fourrures que nous apportèrent nos Indiens, à l'exception des huit ou dix dont je viens de parler, étoient d'une qualité très-médiocre.

Du 25 mai au premier juin, notre trafic fut peu considérable Nous étions fréquemment visités par les naturels qui habitoient le voisinage de la crique dont je t'ai déjà parlé; mais ils ne faisoient qu'une même tribu avec nos voisins, et avoient conséquemment très-peu de fourrures qui valussent la peine d'être achetées.

J'ai déjà observé que nous étions entourés d'un grand nombre de petites îles. Elles formoient différentes baies et havres que le capitaine Dixon se proposa d'aller reconnoître, espérant qu'une entrée aussi étendue que celle-ci paroissoit l'être, contenoit plus d'habitans que nous n'en avions vu jusqu'alors. Mais le tems devint si obscur, si chargé de brume et si pluvieux, qu'il ne lui fut pas possible d'exécuter ce projet. Le tems s'étant cependant bien éclairci dans la matinée du

Juin 1787.

pemier juin, il prit avec lui un des Indiens qui étoit souvent venu à bord, et qui ne manquoit pas d'intelligence, et se mit en mer à dix heures dans sa chaloupe, afin d'examiner les havres adjacens.

A cinq heures de l'après-midi, le capitaine Dixon fut de retour, sans que ses recherches eussent répondu à ses espérances. Il avoit découvert plusieurs huttes dispersées ça et là dans les différentes parties de l'entrée; mais elles étoient presque toutes habitées par les Indiens que nous avions déjà vus, et aucun d'eux ne possédoit de fourrures de prix. Nous fûmes en général bien trompés dans l'espoir que nous avions conçu d'après la situation de cette île, et à la première vue de ses habitans. Mais ce ne fut pas dès le premier jour que nous nous apperçûmes de leur indigence; car quoique tout ce que nous leur achetâmes ne consistât que dans environ seize bonnes peaux de loutres, deux belles fourrures de marmottes sans oreilles, quelques lapins des Indes, et quelques bandes de peaux de castor d'une qualité très-médiocre, le tout pouvant être contenu dans un seul poinçon; ce ne fut que le 3 juin, (dix jours après notre arrivée dans le havre,) que nous découvrîmes que les insulaires non-seulement n'avoient plus de fourrures, mais qu'ils s'étoient presqu'entièrement dépouillés pour continuer leur trafic aussi longtems qu'il leur avoit été possible. Ce retard ennuyeux fut occasionné par la lenteur qu'ils mettent dans leur manière de trafiquer; quatre ou six Indiens s'avancent dans une pirogue, et il s'écoule souvent une heure

oit
n-
a-

on
du
es
en-
ar
ux
gé-
çu
de
que
que
ns
ur-
les
ne
nu
dix
ous
ent
re-
ng-
eux
eur
ent
ure

Esquisse prise au Compas

du Port Mulgrave.

⚓ Lat. 59. deg. 33 min. Nord.
Long. 140 deg. 00. min. Ouest

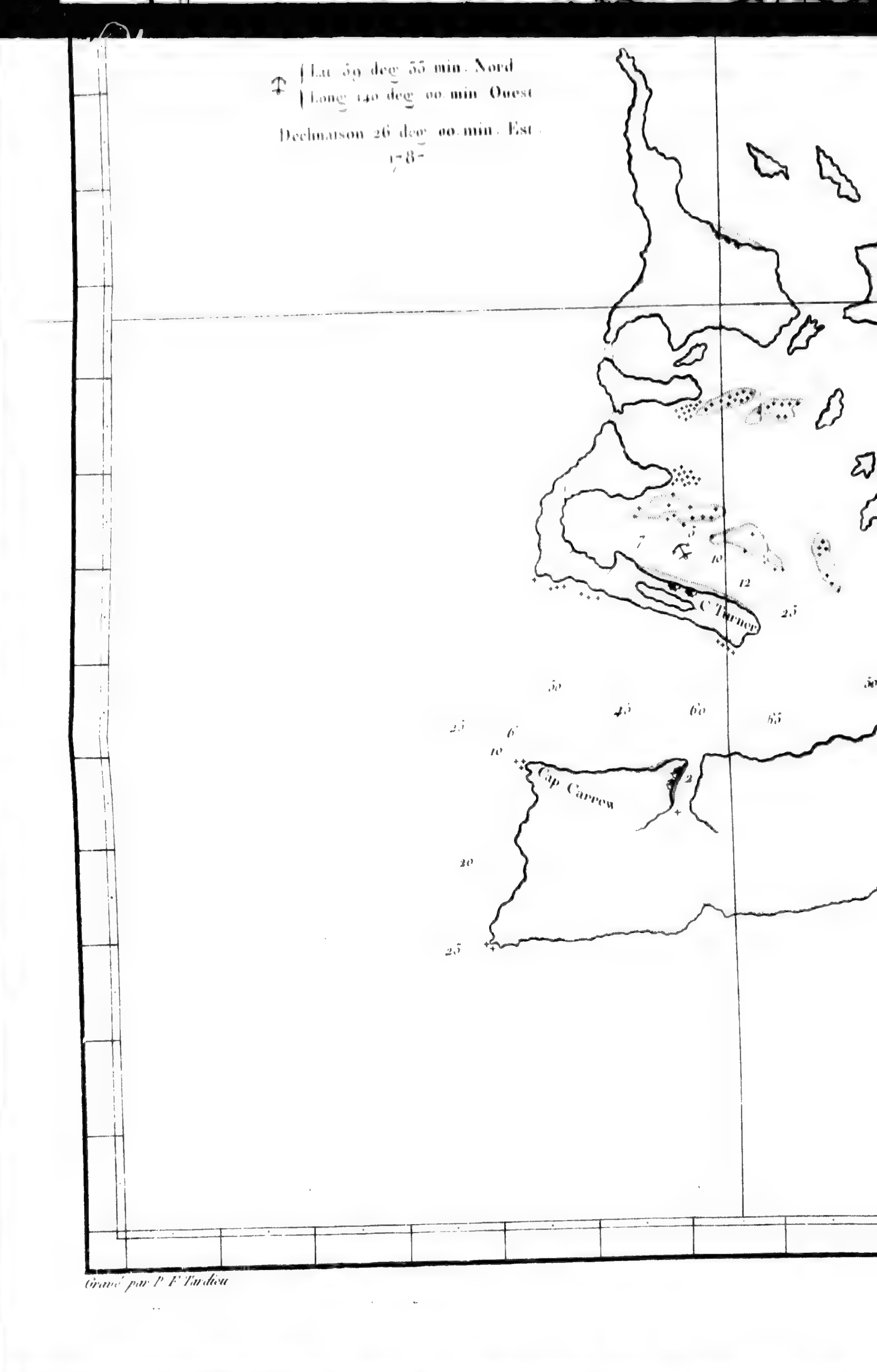
Déclinaison 26 deg. 00. min. Est.

1787

C. Turner

7 5 10 12 25 50 45 60 65 50 25 6 10

3 6 9 12


Lat. 59 deg. 55 min. Nord
Long. 140 deg. 00 min. Ouest
Declinaison 26 deg. 00 min. Est.
1787
C. Turner
Cap Carrew
Gravé par P. F. Tardieu


C. Turner
10
12
25
50
60
65
2

Planche V.

Gravé par P. F. Tardieu

avant qu'ils donnent à entendre qu'ils ont quelque chose à vendre. Ensuite, par différens gestes et contorsions, ils font comprendre qu'ils ont apporté des choses précieuses, et demandent à voir ce qui leur sera donné en échange, même avant d'exposer à la vue ce dont ils ont envie de se défaire; car ils cachent avec un soin particulier tout ce qu'ils apportent en vente. Si cette manœuvre ne réussit pas, après maintes et maintes considérations, ils montrent leurs marchandises qui consistent généralement dans quelques morceaux de vieilles peaux de loutres; et lorsque même ils en sont venus à ce point, il se passe encore un tems considérable avant que le marché soit conclu; de sorte qu'une journée étoit souvent totalement employée à acheter une très-petite quantité d'effets de fort peu d'importance. Telle étoit néanmoins notre position, que nous nous soumettions patiemment à ces lenteurs insupportables, dans l'espoir qu'ils nous apporteroient quelque chose de meilleur. Mais voyant qu'ils étoient presque nus, et qu'il n'étoit guères raisonnable d'espérer qu'on pût jamais trafiquer avantageusement avec eux, le capitaine Dixon résolut de quitter cette île au premier bon vent.

Je vais m'efforcer de te donner quelques détails instructifs sur cette île et sur ses habitans. Comme il est très-probable que nous sommes les premiers qui ayons découvert ce havre, le capitaine l'a appellé le port *Mulgrave*, en l'honneur du lord Mulgrave. L'endroit de notre mouillage est situé par les 59 degrés 32 mi-

Juin 1787.

nutes de latitude nord, et par les 140 degrés de longitude ouest. Il ne m'est pas possible de déterminer l'étendue de l'entrée ; elle contient un grand nombre de petites îles basses ; et, par intervalles, quand la brume se dissipoit, nous pouvions distinguer au nord et à l'ouest, à environ dix lieues de distance, un pays élevé, montueux, entièrement couvert de neige, et que nous jugeâmes faire partie du continent. Ces îles, ainsi que le reste de la côte, sont totalement couvertes de pins, de deux ou trois espèces différentes, entremêlés çà et là de noisetiers et de différentes sortes d'abrisseaux. Nous vîmes un grand nombre d'arbustes qui commençoient seulement à s'élever de terre; mais leur végétation étoit trop peu avancée pour qu'il nous fût possible de distinguer leurs espèces ; néanmoins le tems étoit assez doux, et le thermomètre se trouvoit à 46 degrés.

Nous vîmes dans cette île des oies et des canards sauvages, et quoiqu'ils ne fussent pas en aussi grand nombre, à beaucoup près, que dans l'île Montagu, il étoit aisé d'en approcher. Le capitaine Dixon se rendit souvent à terre pour jouir du plaisir de la chasse, et il revint rarement à bord, sans apporter du gibier; ce qui produisit deux très-bons effets; nos tables se trouvoient couvertes de mets excellens, et les Indiens voyant l'effet de nos armes à feu, conçurent pour elles tant de crainte, qu'ils se tinrent parfaitement tranquilles, et ne cherchèrent jamais à nous molester.

Juin 1787.

Le nombre des Indiens qui habitent dans toutes les différentes parties de l'entrée, se monte à peu près à soixante-dix personnes, y compris femmes et enfans. Ils sont en général d'une taille moyenne; leurs membres sont droits, et bien proportionnés; mais, semblables au reste des naturels que nous avons vus sur la côte, ils aiment à se peindre le visage de différentes couleurs; de sorte qu'il n'est pas aisé de découvrir quel est leur teint réel. Nous parvînmes cependant à engager une femme, tant à force d'instances que par des présens de peu de valeur, à se laver le visage et les mains. Le changement que cette ablution produisit sur sa figure, nous causa la plus grande surprise. Son teint avoit toute la fraîcheur et le coloris de nos joyeuses laitières angloises; et l'incarnat de la jeunesse qui brilloit sur ses joues, contrastant avec la blancheur de son cou, lui donnoient un air charmant. Ses yeux étoient noirs et d'une vivacité singulière; elle avoit les sourcils de la même couleur, et admirablement bien arqués. Son front étoit si ouvert, que l'on pouvoit y suivre les veines bleuâtres jusques dans leurs plus petites sinuosités. Enfin, elle auroit pu passer pour une beauté, même en Angleterre. Mais cette proportion dans les traits est détruite par une coutume fort singulière, dont nous n'avions jamais vu d'exemple auparavant, et dont je ne crois pas qu'aucun voyageur ait encore fait mention.

Elles se font une ouverture dans la partie épaisse de la levre inférieure, qui est continuée par degrés

Juin 1787.

en une ligne parallèle à la bouche, et d'une longueur semblable. Elles insèrent dans cette ouverture une pièce de bois de forme elliptique, et d'environ un demi-pouce d'épaisseur. La surface en est creusée de chaque côté à peu près comme une cuiller, excepté que le creux n'est pas aussi profond. Les deux bouts sont aussi creusés en forme de poulies, pour que cet ornement précieux soit plus fortement attaché à la lèvre, qui, par ce moyen, est presque toujours élargie d'aumoins trois pouces en direction horizontale, et conséquemment défigure tous les traits de la partie inférieure du visage. Ce morceau de bois curieux n'est porté que par les femmes, et semble être regardé comme une marque de distinction, puisque tout le sexe ne le porte pas indifféremment, mais seulement celles qui paroissent être d'un rang supérieur à celui du plus grand nombre.

Leur langue ne ressemble pas à celle que parlent les habitans de l'entrée du prince William; elle paroît barbare, grossière et difficile à prononcer. Ils se servent fréquemment du mot *amcou*, qui signifie ami ou chef. Ils n'ont point de termes pour exprimer les nombres au-delà de dix; il ne m'a pas été possible d'acquérir une plus grande connoissance de leur langage, ces insulaires étant très-réservés et parlant fort peu.

Leurs habitations sont les plus chétifs réduits dont il soit possible de se faire une idée. Quelques pieux fichés en terre sans ordre, sans régularité, entourés et couverts de planches

planches qui n'ont aucune liaison les unes avec les autres, voilà ce qui constitue les huttes de ces Indiens; elles sont construites avec si peu de soin, qu'elles ne peuvent pas mettre à l'abri de la neige ou de la pluie. Il n'y a point d'ouverture particulière par où la fumée puisse passer, et elle s'échappe par les fentes nombreuses qui se trouvent de toutes parts dans ces misérables édifices.

Juin 1787.

L'intérieur de ces maisons offre un tableau parfait de la malpropreté et de l'indolence de ceux qui les habitent. Ils jettent dans un coin de leur cabane, les os et les restes des viandes qui ont servi à leurs repas; dans l'autre, ils conservent des amas de poissons gâtés, des morceaux de viande puans, de la graisse, de l'huile, etc. En un mot, l'ensemble nous montra dans quel état de misère l'homme peut exister. Ces insulaires paroissent, néanmoins, satisfaits de leur situation; et il est probable que, dans leurs tristes huttes, ils jouissent d'un bonheur plus grand et d'une tranquillité plus parfaite, que le Monarque le plus despotique, sous des lambris dorés.

Il est probable que la principale raison qui détourne les Indiens d'apporter plus de soin dans la construction de leurs demeures, est que leur situation dans un endroit n'est jamais que momentanée. Dès que le chef d'une tribu voit que la chasse ou la pêche sont moins abondantes dans un endroit, qu'il ne l'avoit espéré, il abat sa hutte, en transporte les planches dans sa pi-

Juin 1787.

rogue, et va chercher ailleurs une position qui lui convienne davantage; lorsqu'il l'a trouvée, il construit son habitation sur le même plan, et avec aussi peu de soin que la précédente.

J'ai déjà observé que leurs petites pirogues sont artistement faites (1). On ne peut pas dire la même chose des grandes. Elles sont formées d'un seul grand arbre, grossièrement creusé, sans proportion et sans forme régulière. Les deux extrémités de ces pirogues sont assez semblables à des auges peu profondes, et elles peuvent contenir de douze à quatorze personnes. Pendant que nous étions à l'ancre, les insulaires nous fournissoient en abondance, des plies pour lesquels nous leur donnions des grains de verre et de petits *tocs*. Ils vont pêcher ce poisson au large, autour de la pointe de terre que nous découvrîmes dans la matinée du 23 mai. Notre chaloupe y fut un jour envoyée à la pêche, avec sept hommes de l'équipage: mais ils furent beaucoup moins heureux que les Indiens, qui pêchoient dans le même tems; ce qui paroîtra assez extraordinaire, si l'on fait attention à la supériorité de nos palans sur les leurs. Leurs hameçons sont de longs morceaux de bois qui ont, au moins, un demi-pouce de diamètre, jusqu'à l'endroit où ils se recourbent, formant un angle aigu; ils diminuent alors graduellement, et se terminent en

(1) Le capitaine Dixon en a apporté une en Angleterre, et elle est maintenant entre les mains de sir Joseph Banks.

pointe. A l'extrémité supérieure de l'hameçon, se trouve artistement fixée, une pièce de bois plate, longue d'environ six pouces, et large de deux, sur laquelle est grossièrement sculptée la figure d'un homme.

Juin 1787.

Je ne puis pas croire que cette sculpture soit destinée à servir d'ornement à leurs hameçons; j'imagine que c'est une allusion religieuse, et que cette figure représente peut-être une divinité qui assure, selon leurs opinions, le succès de leur pêche, à laquelle ils procédent d'une manière singulière. L'appât qu'ils attachent à leur hameçon est une sorte de poisson, appellé par les matelots *squids*. Quand cet hameçon est plongé dans l'eau, ils fixent à l'extrémité de la ligne une vessie ou deux, s'ils le trouvent nécessaire, en forme de bouée. Leurs lignes sont très-fortes, étant faites de nerfs ou d'intestins d'animaux.

Un seul homme suffit pour avoir l'œil sur cinq à six de ces bouées. S'il apperçoit qu'un poisson ait mordu, il ne se presse pas d'enlever la ligne, mais il lui laisse le tems de bien saisir l'hameçon.; lorsqu'il a soulevé le poisson au-dessus de la surface de l'eau, il lui donne un coup sur la tête, avec une espèce de massue destinée à cet usage. Par ce moyen, il peut retirer son poisson tout à son aise. Ils prennent cette précaution, afin d'empêcher que les plies qui, quelquefois, sont d'une grosseur extraordinaire, n'endommagent et même ne renversent leurs canots, dans les secousses violentes qu'ils donnent pour se dégager. Les Indiens étoient

Juin 1787.

donc nos maîtres dans cette opération ; et, comme ils nous en apportoient tous les jours en grande abondance, nous cessâmes d'envoyer nos chaloupes à la pêche.

Ils préparent leurs mêts, en mettant des cailloux brûlans dans une espèce de panier d'osier où sont des morceaux de veau marin, de marsouin et d'autres poissons, et qu'ils couvrent ensuite avec soin. Quelquefois ils font de la même manière du bouillon et de la soupe de poisson, et quoique nous leur eussions donné des marmites de cuivre, en leur indiquant la manière de s'en servir, ils préférèrent toujours leur méthode à la nôtre.

Les Indiens aiment singulièrement à mâcher une plante qui paroît être une espèce de tabac, à laquelle ils mêlent ordinairement de la chaux, et quelquefois l'écorce intérieure du pin, avec la substance résineuse qu'ils savent en extraire.

Quand nous arrivâmes dans ce havre, le 23 mai, nous remarquâmes un grand nombre de barrières blanches, élevées sur un terrein uni, près de la crique dont j'ai parlé plus haut, et qui se trouvent au sud, relativement à notre position. Ces barrières étoient à la distance d'environ un mille et demi du vaisseau ; et, de loin, elles paroissoient construites avec tant de régularité, et des proportions si justes, que nous conclûmes qu'elles ne pouvoient être l'ouvrage des Indiens, mais celui de quelques individus d'une nation civilisée, qui

avoient relâché dans cette île. Le capitaine Dixon, voulant, sur ce point, satisfaire sa curiosité, se rendit sur les lieux, et il fut fort étonné de voir que c'étoit une espèce de cimetière, si l'on peut appeller ainsi un endroit où étoient amoncelés des cadavres, sans être enterrés. La manière dont ces Indiens disposent de leurs morts est digne d'être remarquée. Ils séparent la tête du corps; et, après les avoir enveloppés l'un et l'autre dans des fourrures, ils enferment la tête dans une boîte quarrée et le corps dans un coffre oblong. A chaque extrémité du coffre dans lequel le corps est contenu, se trouve un gros pieu, d'environ dix pieds de hauteur qui est enfoncé obliquement dans la terre; de sorte que les extrémités de ces pieux se joignant, on les lie l'une à l'autre, avec une espèce de corde faite à ce dessein.

Juin 1787.

A environ deux pieds du sommet de ces deux pièces de bois, s'avance, en travers, une autre petite pièce, très-artistement attachée à chaque pieu: c'est sur cette dernière qu'est posée la boîte dans laquelle est renfermée la tête, et qui y est fixée par un très-gros cable. Cette boîte est souvent ornée d'une double ou d'une triple rangée de petits coquillages, et quelquefois de dents, qui sont incrustées dans le bois avec beaucoup d'adresse. Elle est, en outre, peinte de différentes couleurs; mais les pieux sont toujours blancs. Ils sont quelquefois plantés perpendiculairement en terre, au lieu de l'être obliquement, à chaque extrémité du coffre; mais la boîte est toujours dans la position que je viens de décrire.

Juin 1787.

Nous n'avons pas eu lieu d'observer les cérémonies d'usage parmi ce peuple, quand ils inhument les morts, parce qu'aucun de ces insulaires n'a perdu la vie, pendant le tems que nous sommes restés à la vue de ces îles.

Outre les fourrures dont j'ai déjà fait mention, nous avons acheté quelques peaux d'ours et de castors. Je suis cependant tenté de croire que les fourrures de marmotte que ces insulaires nous ont vendues, leur ont été cédées par quelques Indiens d'une tribu voisine.

Les *tocs* sont ce à quoi ils attachent le plus grand prix; et c'est ensuite aux bassins d'étain qu'ils donnent la préférence.

Les grains de verre nous servoient à acheter des peaux de peu de valeur; mais les Indiens ne vouloient prendre que ceux d'un bleu foncé ou d'un verd pâle.

Notre trafic dans cet endroit étoit si peu de chose, qu'il devenoit inutile de montrer à ces Indiens une grande variété de marchandises, qui n'auroient servi qu'à les éblouir, et à ralentir encore leur manière déjà trop longue de trafiquer.

Je t'ai donné sur ce pays, et sur ses habitans, les détails qui dépendoient de moi, c'est d'après des remarques et des observations faites en différens tems: et tu ne dois pas par conséquent t'attendre à les rece-

voir écrits avec ordre, et dans un style bien châtié ; mais j'aurai au moins eu la satisfaction de te procurer un moment de délassement et d'amusement, et peut-être me sera-t-il possible de t'envoyer encore, en forme de supplément, avant de quitter ces côtes, ce qui m'a pu échapper dans cette lettre. Adieu, nous allons bientôt remettre en mer ; je suis, etc.

Juin 1787.

W. B.

LETTRE XXXII.

De l'entrée de Norfolk, le 22 Juin 1787.

N'ayant plus aucun espoir de pouvoir trafiquer dans le port de Mulgrave, le capitaine Dixon prit la résolution de le quitter au premier vent favorable; et une brise du sud-est s'étant élevée à quatre heures du matin, le 4 de juin, nous portâmes en avant l'ancre d'affourche, et nous halâmes notre vaisseau hors du port; à huit heures du matin, nous remîmes à la voile, et nous débouquâmes de l'entrée à midi; la pointe méridionale de l'entrée du port Mulgrave nous restoit au sud-est, et la pointe septentrionale au nord 85 degrés ouest; le mondrain du sud étant à environ 5 milles de distance.

Pendant le reste de cette journée, nous eûmes des

vents légers et variables et des calmes par intervalles.
Juin 1787.
Le 5 se passa absolument de même.

Le 6 au matin, la terre nous restoit du nord 78 degrés ouest, au nord 50 degrés est; et la pointe occidentale de la baie que nous avions quittée, portoit nord 10 degrés ouest, à environ cinq lieues de distance. La hauteur, prise à midi, nous donna 59 degrés 13 minutes de latitude nord, et 140 degrés 40 minutes ouest. Une brise fraîche de l'est commença à souffler; le ciel étant serein à quatre heures de l'après-midi, nous découvrîmes le mont Sainte-Elie qui nous restoit au nord-ouest trois quarts de rumb au nord, à plus de vingt lieues de distance.

Du 7 au 9, le vent resta à l'est, et fut acompagné de pluie et de brume, nous étions obligés de serrer le vent au sud, par conséquent nous nous éloignions de terre plus que nous n'aurions desiré de le faire; la côte, dans ces parages, s'étendant à-peu-près de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest. Le 8, à midi, notre latitude observée fut de 57 degrés, 59 minutes nord, et notre longitude de 141 degrés, 25 minutes ouest.

Le 10, à une heure du matin, le vent sauta au sud-ouest; ce qui, à notre grande satisfaction, nous permit de marcher vers la côte. La hauteur calculée, à midi, nous donna 56 degrés, 49 minutes de latitude nord, et 140 degrés, 11 minutes de longitude ouest.

Le

Juin 1787.

Le reste de ce jour, et toute la journée du 11, nous eûmes vent frais du sud, et nous continuâmes à porter sur la côte, que nous ne pouvions cependant voir à aucune distance, l'atmosphère étant fort chargée de brume. Nous étions, à midi, par les 57 degrés, 13 minutes de latitude nord, et par les 136 degrés, 26 minutes de longitude ouest. A deux heures et demie de l'après-midi, nous découvrîmes la terre qui s'étendoit de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, à la distance d'environ 4 milles, la pointe la plus méridionale nous parut être sur le cap Edgecombe; nous mîmes aussitôt le cap sur cette pointe, et nous vîmes bientôt que nous ne nous étions pas trompés dans notre conjecture. A six heures, le cap nous restoit au nord-nord-ouest, et nous étions à environ un mille de distance du rivage. Nous apperçûmes alors une baie très-large et très-étendue, qui paroissoit devoir être un excellent port. A environ un mille du cap, gît une petite île, et nous gouvernâmes sur le détroit qui se trouve entr'elle et le cap; mais, à sept heures, voyant une grande quantité de passes pierres à l'avant, le capitaine Dixon jugea prudent de porter au sud pendant la nuit, pour nous tenir à une certaine distance du rivage.

Le 12, à une heure du matin, nous revîrames de bord et portâmes de nouveau sur la baie, laissant à l'ouest la petite île dont je viens de parler, et étant favorisés d'une brise légère du nord-ouest-quart-ouest. A quatre heures, nous mîmes la chaloupe à la mer, et elle marcha en avant pour sonder. Vers les six heures,

Kk

Juin 1787.

nous apperçûmes une grande chaloupe pleine de monde, à une distance très-considérable, et qui s'avançoit vers nous avec toute la vîtesse possible. Nous vîmes hisser quelque chose qui ressembloit à un pavillon blanc; mais nous ne pûmes pas, même avec le secours des lunettes, découvrir à quelle nation elle appartenoit. Nous fîmes bien des conjectures à ce sujet; plusieurs prétendoient que c'étoient des Russes; d'autres disoient que ce ne pouvoient être que des Espagnols, qui avoient été laissés dans ces parages, depuis l'année 1775, époque à laquelle, deux vaisseaux de cette nation avoient mouillés près de cet endroit; d'autres conjecturèrent encore que ces gens faisoient partie de l'équipage de quelque vaisseau qui étoit peut-être à présent à l'ancre dans cette baie. Lorsqu'ils furent arrivés plus près de nous, nous reconnûmes que c'étoit une pirogue remplie d'Indiens; et bientôt, se trouvant à la portée de la voix, nous apprîmes avec plaisir qu'ils habitoient le pays qui borde l'entrée sur laquelle nous gouvernions. Ils avoient apperçu notre vaisseau, la veille au soir, et nous avoient suivis; mais, comme nous avions pris le large pendant la nuit, ils nous avoient perdus de vue

Peu après six heures, le vent tomba tout-à-fait, et la chaloupe revint à bord; l'esquif fut alors mis à la mer et on les fit marcher tous deux à l'avant, pour remorquer le vaisseau, et le faire entrer dans la baie. Pendant ce tems, nous achetâmes, de nos nouvelles connoissances, quelques fourrures de peu de valeur;

Juin 1787.

ils nous firent entendre que nous trouverions un grand nombre d'habitans et beaucoup de fourrures, dans la baie adjacente. Cette information, quoiqu'on ne pût pas y ajouter une confiance entière, ne laissa pas de nous faire le plus grand plaisir. Ce qui nous avoit d'abord paru être un pavillon blanc, n'étoit qu'une touffe de plumes blanches qu'ils avoient attachées au bout d'une longue perche, et qui, à ce que j'ai su depuis, est un signe de paix et d'amitié. A 10 heures du soir, nous découvrîmes une baie au nord qui nous parut être bien abritée; il s'éleva en même tems une brise favorable et nous gouvernâmes dessus. M. Turner fut envoyé dans la chaloupe à l'entrée de cette baie, pour chercher un mouillage; et M. White, notre troisième lieutenant, alla en avant dans l'esquif, afin de sonder. Un peu après onze heures, M. White revint nous dire que la baie paroissoit être très-propre à jetter l'ancre, que le fond étoit de bonne tenue et donnoit de huit à douze brasses, fond de sable.

Après avoir couru de petites bordées, nous jettâmes l'ancre à minuit, par huit brasses d'eau sur un fond de sable, à environ trois quarts de mille du rivage. Les extrémités de la terre qui formoient la baie au nord, portoient du sud, 3 degrés ouest au nord, 3 degrés est, et la pointe de terre au sud-est, nous restoit sud-est-quart-de-sud, à environ trois quarts de mille de distance, le havre au sud et au sud-est-quart-d'est, et bien abrité par une grande quantité de passes pierres.

Juin 1787.

Vers quatre heures de l'après-midi, M. Turner revint, après avoir fait son examen : il avoit trouvé plusieurs havres, où l'on pouvoit se mettre à l'abri de tous les vents ; mais, presque par-tout, le fond étoit de roche : le capitaine Dixon se détermina en conséquence à ne point changer de position, la baie où nous étions étant d'ailleurs également bien couverte, et le lieu très-commode pour trafiquer avec les Indiens.

Pendant que M. Turner fit sa tournée, il vit une large caverne formée naturellement dans le flanc d'une montagne, à la distance de 4 milles, au nord de notre premier ancrage. La curiosité le fit aller à terre, pour examiner cet endroit : ce qui l'y engagea encore davantage ; c'est qu'il voyoit à une certaine distance, quelque chose qui jettoit un éclat assez brillant. Etant arrivé dans la caverne, il trouva que l'objet qui avoit excité sa curiosité, étoit une boîte quarrée, renfermant une tête humaine qui y étoit déposée de la même manière qu'au port Mulgrave. Je t'ai déjà parlé de leur manière d'inhumer les morts. La boîte étoit magnifiquement ornée de petits coquillages, et paroissoit n'avoir été mise dans cet endroit, que depuis très-peu de tems ; c'étoit la seule qui s'y trouvât. Cette découverte me paroît prouver que ces naturels se conforment aux mêmes usages, relativement aux cérémonies funèbres, que ceux du port de Mulgrave ; mais il est vraisemblable qu'ils aiment mieux enterrer les corps dans des cavernes, que les exposer au grand air.

Juin 1787.

Le 13, dès la pointe du jour, plusieurs pirogues remplies d'Indiens, vinrent à la hanche de notre vaisseau. Après avoir passé un tems considérable à chanter, ils commencèrent à trafiquer avec nous, et nous achetâmes un grand nombre de peaux de loutre. Ces sauvages paroissent beaucoup plus vifs et beaucoup plus alertes que les habitants du port Mulgrave; et, d'après les apparences, nous avions tout lieu d'espérer que nous ferions dans cet endroit, des affaires avantageuses.

Du 13 au 16, les échanges se firent grand train: mais ensuite elles commencèrent à décliner, et plusieurs de ces Indiens s'éloignèrent pour aller chez leurs voisins se pourvoir d'autres peaux.

Les marchandises que les naturels de l'entrée de Norfolk préféroient en échange de leurs fourrures, étoient des *tocs;* mais ils les refusoient lorsqu'ils étoient trop petits. Celles dont ils faisoient le plus de cas étoient, en général, de huit à quatorze pouces de longueur. Ils prirent aussi des bassins d'étain, des haches, des houes, des boucles, des bagues, etc. Mais, de toutes ces choses, les bassins étoient ce qu'ils aimoient le mieux. Quoique les haches et les houes fussent, sans contredit, les instrumens qui pouvoient leur être le plus utiles, ils ne voulurent en prendre que pour des fourrures de peu de valeur. Ils refusèrent avec mépris tous les grains de verre, de quelque couleur qu'ils fussent, et ils vouloient à peine les accepter à titre de présens.

Juin 1787.

Le 16, dans la soirée, le vent souffla bon frais du sud, ce qui nous rendit la mer houleuse dans la baie. Nous nous préparions déjà à amener nos huniers; mais heureusement, vers minuit, le vent s'appaisa; nous vîmes par-là que nous n'étions pas autant à l'abri des mauvais tems que nous nous l'étions d'abord imaginé.

Du 17 au 21, le commerce déclina graduellement, et à la fin, les naturels ne nous apportèrent plus que des lambeaux et des morceaux de vieux vêtemens presqu'usés. Nous n'avions pas, néanmoins, raison de nous plaindre d'eux, puisqu'ils nous offroient tout ce qu'il étoit en leur pouvoir d'offrir: leur conduite, en cela, fut bien différente de celle de nos anciens amis du port Mulgrave.

Parmi ceux qui venoient trafiquer avec nous, étoit un vieillard qui paroissoit fort entendu. Il nous fit comprendre que deux vaisseaux avoient mouillé dans ces parages, il y avoit déjà du tems; que l'un des deux étoit infiniment plus grand que les nôtres; qu'ils portoient une grande quantité de canons; et que les gens qui montoient ces bâtimens nous ressembloient par la couleur et par l'habillement. Il nous montra une chemise d'homme, de toile blanche, qu'on lui avoit donnée, et qu'il paroissoit garder comme une curiosité. L'ayant examinée, nous vîmes qu'elle étoit faite à la manière des Espagnols, et nous jugeâmes que les navires dont nous parloit ce vieillard, étoient les bâtimens que je t'ai déjà dit qui vinrent sur ces côtes en 1775.

Juin 1787.

Dans le journal de ce voyage fait par les Espagnols, et publié par l'honorable Daines Barrington; il est dit que ces vaisseaux avoient jetté l'ancre, par les 57 degrés, 18 minutes de latitude nord. Notre position étoit par les 57 degrés, 3 minutes de latitude nord; et le vieillard, en voulant nous indiquer l'endroit où ces vaisseaux avoient tenu leur mouillage, nous montroit toujours du doigt, l'entrée vers le nord, ce qui nous confirmoit dans notre opinion, que ce ne pouvoit être que ces Espagnols. Si notre conjecture est véritable, elle devient une preuve que l'entrée de Norfolk n'a été que bien peu fréquentée par les Européens. Dans le cas où notre vieillard auroit vu une certaine quantité de différens vaisseaux, les détails qu'il auroit pu en donner eussent été confus et imparfaits; au lieu que toutes ses remarques étoient justes et claires, et il expliquoit toujours de la même manière le même objet.

Quoique notre trafic attirât principalement notre attention, nous ne laissâmes pas de nous occuper de choses secondaires, qui étoient aussi fort essentielles. Nous fîmes aller à terre plusieurs de nos gens pour couper du bois de chauffage, et pour remplir nos futailles, nos charpentiers taillèrent un mât de rechange, et plusieurs épares de sapin pour servir à différens usages. L'aiguade où nous envoyâmes puiser étoit une petite rivière qui tournoit autour d'une pointe de terre, et qui n'étoit qu'à un mille de distance du vaisseau.

Les naturels se comportèrent d'abord avec assez

Juin 1787.

d'honnêteté, et laissèrent nos gens s'occuper tranquillement, des différentes choses qu'ils avoient à faire, sans les molester; mais ils se rendirent importuns et essayèrent souvent de vider les poches, même de voler les scies et les haches de ceux qui travailloient, et cela ouvertement, et de la manière la plus brutale. Il étoit presque impossible de les contraindre, sans employer la force, ce que nous n'avions pas intention de faire, s'il nous restoit quelques moyens de l'éviter: notre intérêt y étoit. Nos gens n'allèrent plus jamais à terre sans être bien armés; et, très-heureusement, la vue des mousquets imposa un certain respect aux naturels. Ils avoient vu fréquemment le capitaine Dixon tirer des oiseaux, et ils connoissoient par conséquent ce que pouvoient les armes à feu. C'est de cette manière que nous achevâmes les diverses opérations qui exigeoient notre présence à terre, et elles se terminèrent sans que nous fussions obligés d'avoir des querelles avec ce peuple.

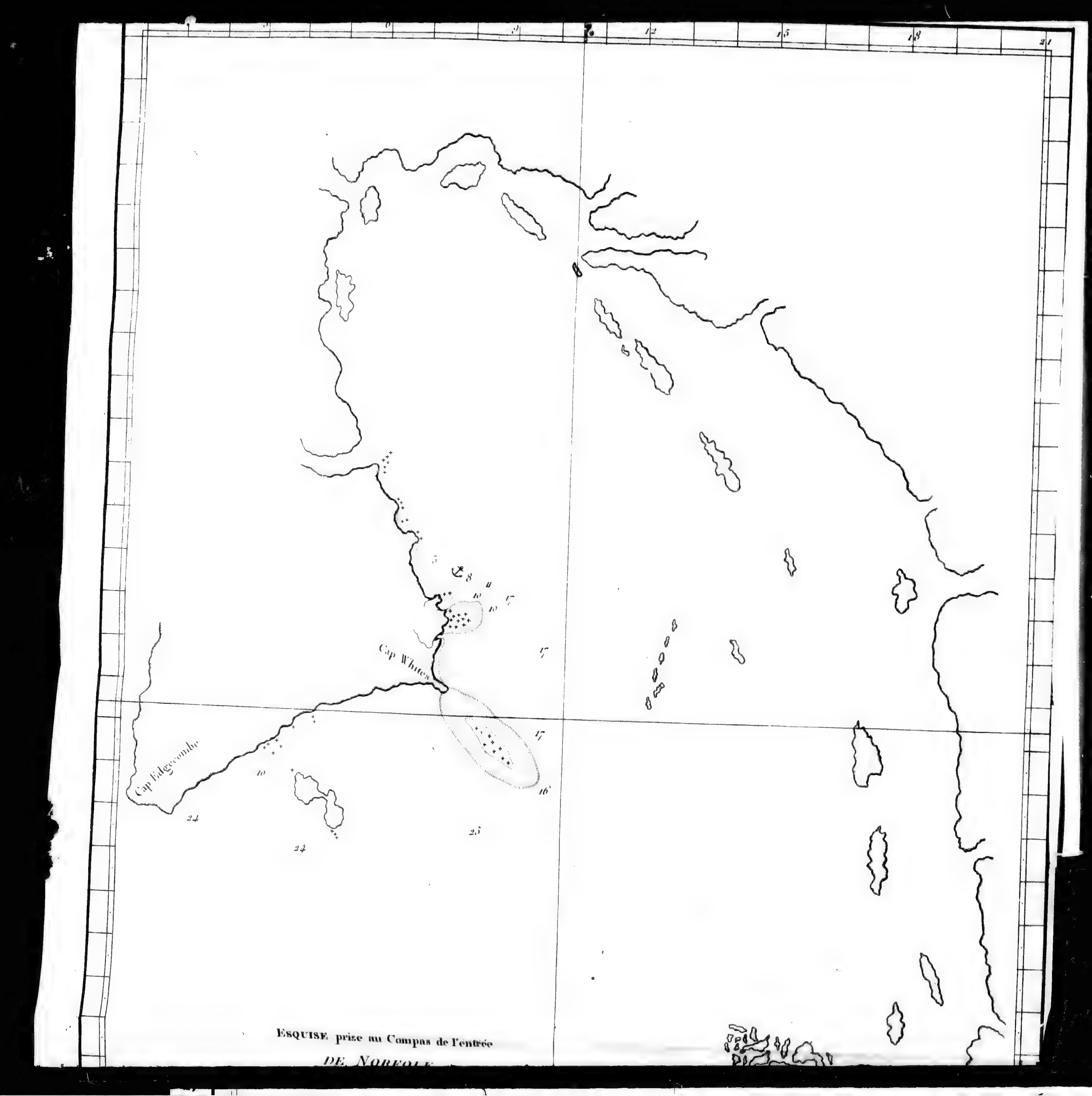
Dans ma lettre suivante, je te ferai part de quelques détails sur cette entrée à laquelle le capitaine Dixon a donné le nom d'entrée de Norfolk, en l'honneur du duc de Norfolk. Je désire sincèrement que le peu que je t'ai dit de nos succès puisse te procurer une partie du plaisir qu'a ressenti celui qui est pour la vie ton ami.

W. B.

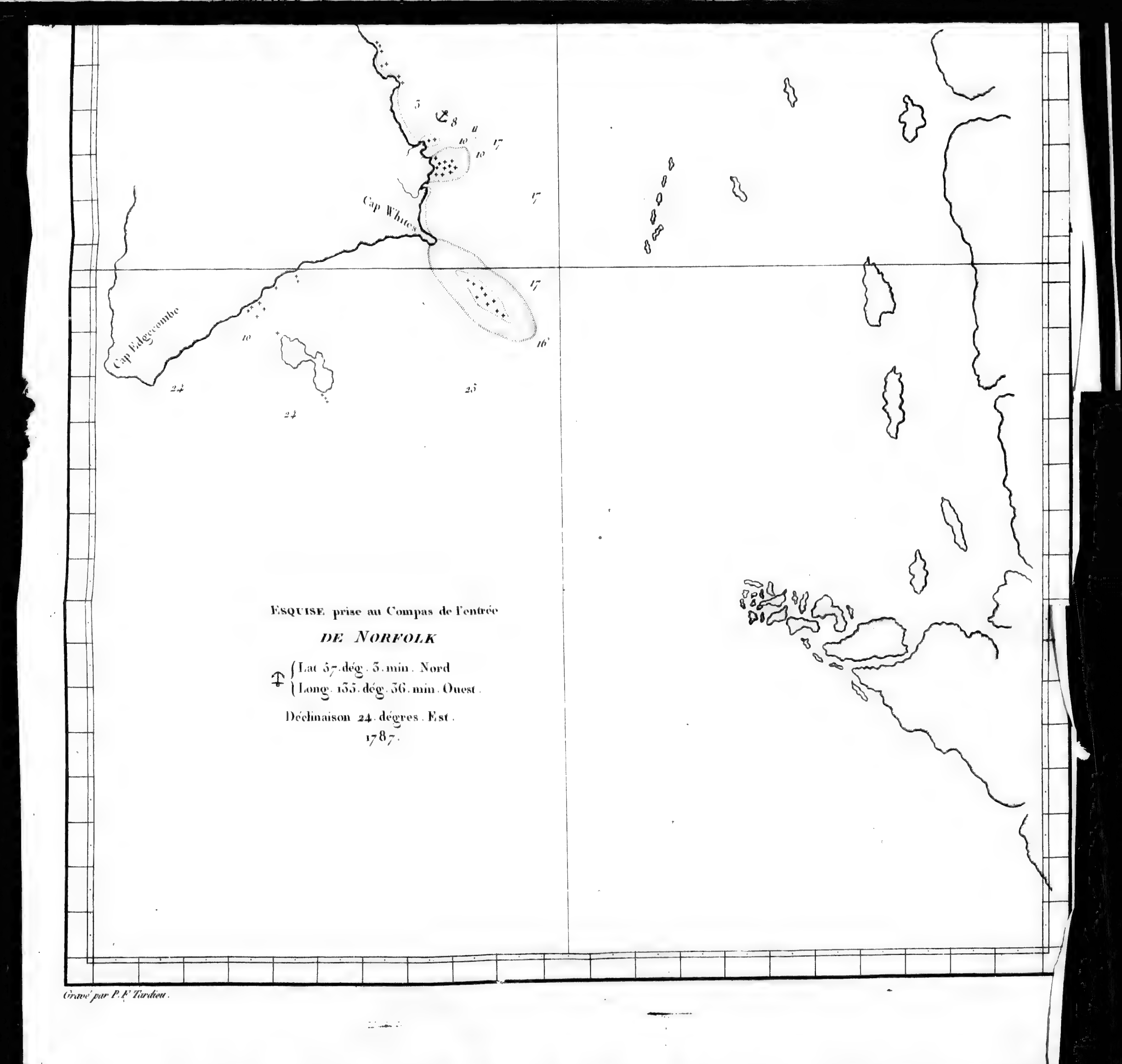
LETTRE

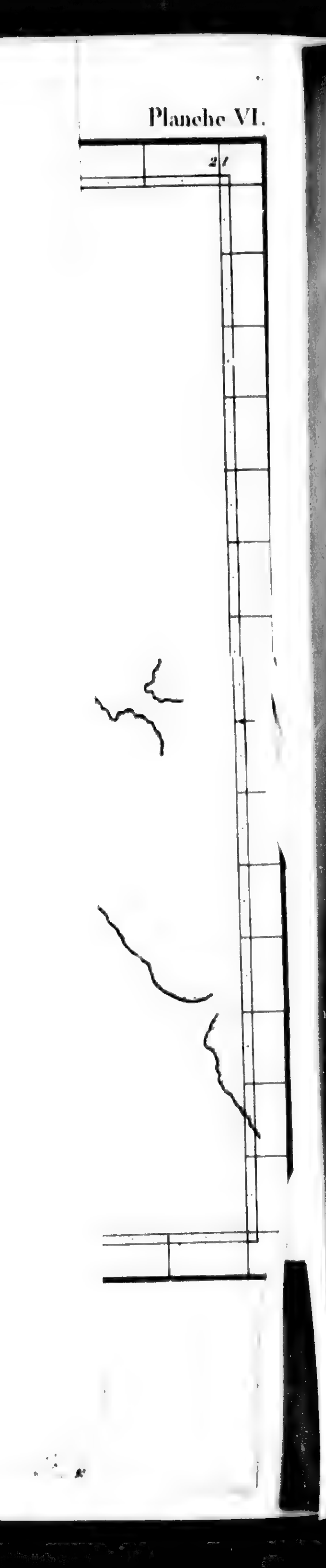
s
n
u
e
e
i.

E



Cap Whites
Cap Edgecombe
Esquise prise au Compas de l'entrée
DE NORFOLK


Cap Whites
Cap Edgecombe
ESQUISE prise au Compas de l'entrée
DE NORFOLK
Lat 57. dég. 3. min. Nord
Long. 135. dég. 36. min. Ouest.
Déclinaison 24. dégres. Est.
1787.
Gravé par P. F. Tardieu.


21

LETTRE XXXIII.

Juin 1787.

De l'entrée du Norfolk, le 24 Juin.

L'entrée du Norfolk, au moins la partie de cette entrée où nous sommes à l'ancre, gît par les 57 degrés 3 minutes de latitude nord, et par les 135 degrés 36 minutes de longitude ouest. Le mont Edgecombe nous reste à l'ouest-quart-sud-ouest, à très-peu de milles de distance. Cette entrée est d'une très-grande étendue; mais il ne m'est pas possible de dire jusqu'où elle se prolonge vers le nord. Je ne doute pas néanmoins qu'elle n'ait une communication avec la baie des îles. Tu dois te rappeller que l'année dernière en rangeant cette côte, nous avons vainement cherché ce passage à l'ouest du cap Edgecombe. Si le vent nous eût permis de doubler la pointe sud-est de ce cap, comme nous l'avions projetté dans la matinée du 15 septembre, nous eussions indubitablement trouvé le havre que nous occupons aujourd'hui. Depuis que nous y sommes à l'ancre, le tems a presque toujours été assez modéré, le vent en général léger et variant du sud-est au sud-ouest. Terme moyen du thermometre 48 degrés.

Le rivage, de même que le reste de la côte, est bien garni de pins. On y trouve aussi une plus grande quantité de noisetiers que nous n'en avions vu jus-

qu'ici. Nous y vîmes des arbres à fleurs et des arbustes de différentes espèces, entr'autres, des groseilliers sauvages à maquereaux et à grappes, et des framboisiers. Il y croît aussi du persil en abondance; nous en cueillîmes une grande quantité qui étoit excellent à manger en salade ou bouilli avec la soupe. Le *saranne*, ou lys des vallées, s'y trouve aussi très-abondamment, et y acquiert un grand degré de perfection.

On y voit très-peu d'oies ou de canards sauvages; et ceux qu'on y rencontre sont très-farouches. Le capitaine Dixon, comme je l'ai déjà dit, se rendoit fréquemment à terre avec son fusil; mais il tiroit indifféremment sur tout ce qui se présentoit à sa vue, son motif principal étant moins de se procurer du gibier, que de montrer aux Indiens l'effet des armes à feu. L'évènement a prouvé que ses intentions avoient été complètement remplies.

Les insulaires pêchoient souvent des plies, et nous vîmes plusieurs fois une grande quantité de saumons étendus sur le rivage pour les faire sécher. Ils ne se soucioient pas de nous en vendre; ce qui montre que ce poisson est leur nourriture favorite et principale. Nous en achetâmes quelques-uns; mais d'une espèce bien inférieure à ceux que nous avions trouvés dans la rivière de Cook. Cependant, comme il n'étoit pas possible de nous procurer autre chose que du poisson en fait de provisions fraiches, on envoya souvent la chaloupe et six hommes à la pêche. Ils eurent assez de succès, et

prirent une grande quantité de poissons de roches, quelques *hâkes*, mais très-peu de plies.

Juin 1787.

N'ayant jamais vu ces insulaires à la pêche, il ne m'est pas possible de dire s'ils y procèdent de la même manière que ceux du port Mulgrave. Il y a dans quelques parties de l'entrée, une grande quantité de moules et un petit nombre de crabes, d'étoiles de mer, etc.

J'ai fait tous mes efforts pour supputer le nombre exact des naturels qui résident dans l'entrée et dans ses environs. Je n'en ai jamais vu plus de 175, à la fois, autour du vaisseau, y compris leurs femmes et leurs enfans. En doublant ce nombre, on auroit à-peu-près celui de tous les habitans : mais en supposant que la population soit de 450 personnes, en y comprenant les vieillards, les infirmes, les absens, ceux qui sont employés à la pêche, à la chasse, etc., et enfin, les enfans et les femmes, je crois qu'on aura donné à cette supputation, toute l'étendue qu'elle doit avoir.

Ces habitans ressemblent beaucoup, par leurs traits et par leur forme extérieure, à ceux que nous avons vus au port Mulgrave. Ils ont, de même, le visage peint de diverses couleurs. Les femmes ornent aussi, ou plutôt, défigurent leurs lèvres, de la manière que j'ai décrite ; et il semble que celles qui sont décorées de cette large pièce de bois, soient plus généralement respectées par leurs amies, et par la nation en général.

Juin 1787.

Cette incision curieuse dans la lèvre inférieure des femmes, n'a jamais lieu dans leur enfance; mais, d'après les remarques que j'ai pu faire, il paroît qu'il y a un certain période de la vie, marqué pour cette opération. Quand les filles parviennent à l'âge de quatorze à quinze ans, on commence à percer le centre de la lèvre inférieure, dans la partie épaisse et voisine de la bouche, et on y introduit un fil d'archal pour empêcher l'ouverture de se fermer. Cette incision est ensuite prolongée de tems en tems, parallèlement à la bouche; et le morceau de bois, qu'on y attache, est augmenté en proportion. On en voit souvent qui ont trois, et même quatre pouces de longueur, sur une largeur presque semblable. Mais cela n'arrive, en général, que quand les femmes sont avancées en âge, et que, conséquemment, elles ont les muscles très-relâchés. Il en résulte que la vieillesse est respectée, en raison de la largeur de ce très-singulier ornement.

Les inclinations et les mœurs de ce peuple, approchent plus de celles des habitans de la rivière de Cook et de l'entrée du prince William, que de celles de nos amis du port Mulgrave. Cela peut être attribué en quelque sorte à la population, qui est ici plus nombreuse, et aux occasions continuelles que les habitans ont de se rapprocher les uns des autres.

J'ai observé que leur trafic, et en général, tout ce qu'ils font, est dirigé avec beaucoup d'ordre et de régularité. Ils arrivent toujours vers nous à la pointe du

jour, et ne manquent jamais de chanter pendant plus d'une demi-heure, avant de parler d'affaires. Le chef de la tribu a l'entière direction du commerce de ceux qui lui obéissent, et prend des peines infinies pour disposer avantageusement des fourrures qui lui appartiennent.

Juin 1787.

Si une tribu s'avance, tandis que le chef d'une autre est en affaire avec nous, elle attend avec patience qu'il ait fini; et si elle croit qu'il a fait un bon marché, elle le charge ordinairement de vendre les fourrures qu'elle apporte. Il arrive quelquefois, à la vérité, que ces tribus se portent respectivement envie, et qu'elles mettent en usage tous les moyens possibles de soustraire aux yeux les unes des autres, ce qu'elles ont obtenu en échange de leurs marchandises.

Vers midi, les Indiens quittent le vaisseau et retournent au rivage, où ils restent près d'une heure. Nous avons eu de fréquentes occasions d'observer qu'ils emploient ce tems à faire un repas, ce qui prouve qu'ils ont au moins, une fois le jour, une heure fixe pour manger, et que cette heure est réglée par le soleil. Ils nous quittent également, vers les quatre heures de l'après-midi; mais ils ne sont pas aussi exacts à se retirer à cette heure, qu'à midi. Vers le soir, nous recevons un grand nombre de visites; mais on ne s'occupe plus guères de commerce, et les naturels ne viennent à bord, que pour se délasser des fatigues du jour. Quelquefois, cependant, il nous a été apporté à cet instant d'excel-

Juin 1787.

lentes fourrures, par ceux qui avoient passé la journée chez leurs voisins, dans les baies adjacentes.

Ce fut dans une de ces belles soirées où nous avions à bord un grand nombre d'Indiens, tant de ceux que la simple curiosité y avoit amenés, que de ceux qui étoient venus dans l'intention de trafiquer, que je comptai 175 personnes, comme je l'ai marqué plus haut ; et je suis presque certain que la supputation que j'ai faite, en conséquence de ce calcul, donne aussi exactement qu'il est possible, le nombre des naturels de l'entrée de Norfolk.

Quand ils ont fini toutes leurs affaires, ils se mettent à chanter et ne cessent qu'à l'approche de la nuit; de sorte qu'ils commencent et terminent la journée de la même manière.

J'ai observé une coutume assez singulière et dont, jusqu'alors, nous ne nous étions pas apperçus. Au moment où un chef a conclu un marché, il répète trois fois le mot *coocoo*, d'un ton précipité; et aussi-tôt, les Indiens qui sont dans la pirogue où il se trouve, répondent par le mot *whoah*, prononcé en forme d'exclamation, et avec plus ou moins d'énergie, selon que le marché que le chef a conclu est plus ou moins approuvé.

Les habits que portent les habitans de cette côte, sont faits de peaux cousues ensemble de différentes

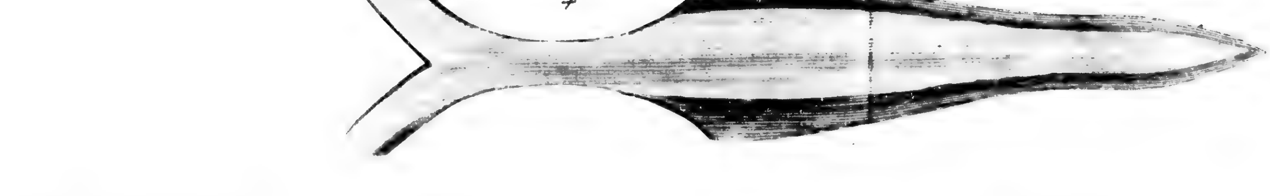
Planche 9



1 Plat Sculpté

2 Le même Plat

Planche [illegible]

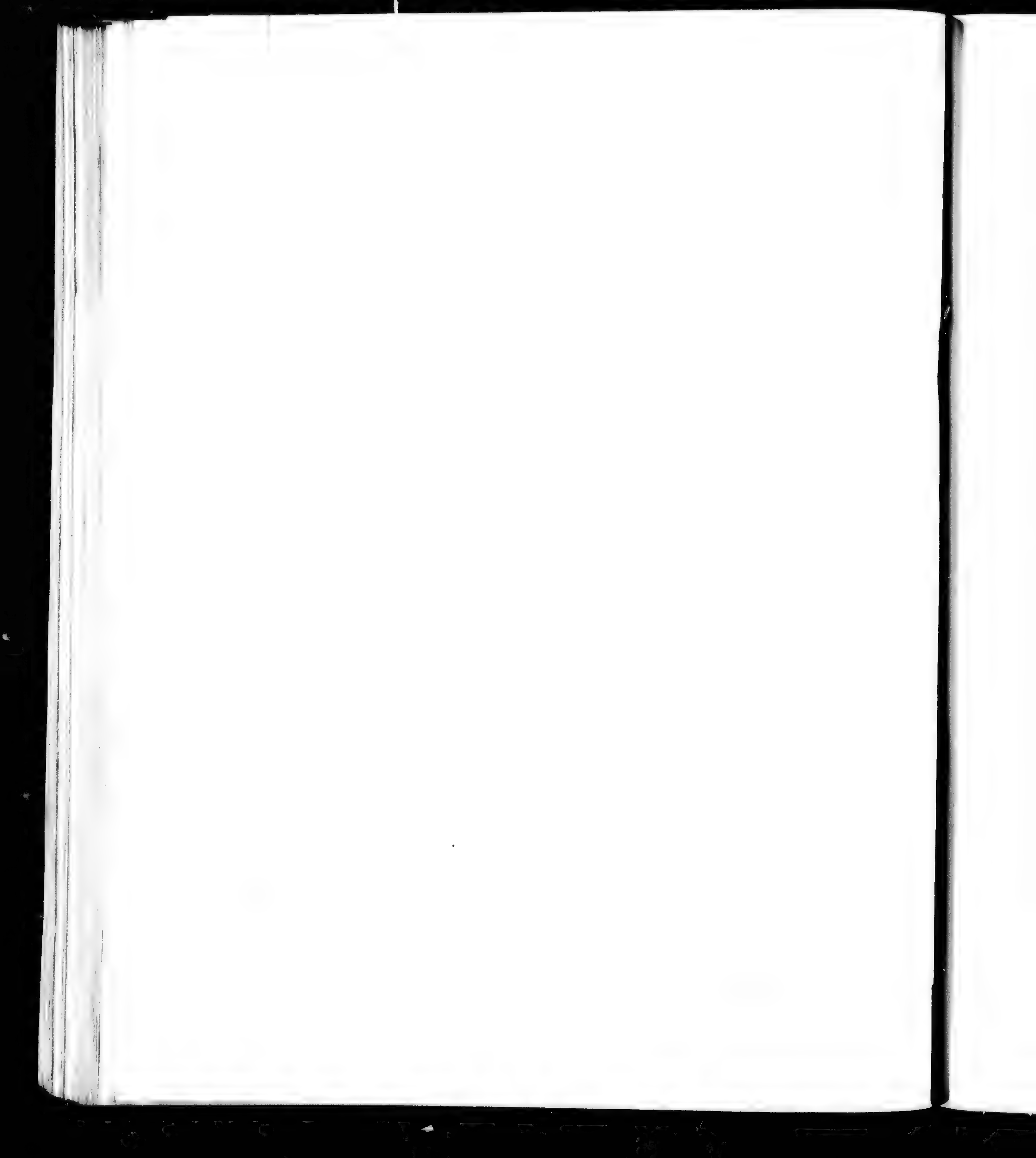


1 *Plat sculpté de l'Isle de la reine Charlotte.*

2 *Le même Plat vu de face il est maintenant entre les mains de Sir Joseph Banks.*

3 *Poignard du Port Mulgrave.*

4 *Autre Poignard.*



manières; je m'efforcerai de t'en donner, dans la suite, une idée plus satisfaisante. Je n'en parle dans ce moment-ci, qu'à l'occasion d'un fait remarquable. L'un des chefs qui venoient trafiquer avec nous, appercevant un jour une piéce d'étoffe des îles Sandwich qui séchoit, suspendue sur les haubans, voulut absolument qu'on la lui donnât. Celui à qui elle appartenoit, la lui céda volontiers, et l'Indien reçut ce présent avec de grandes démonstrations de joie. Après avoir vendu à la hâte toutes les fourrures qu'il avoit apportées, il nous quitta aussitôt, et retourna à terre, sans nous donner une chanson d'adieux, selon la coutume généralement établie. Le lendemain, à la pointe du jour, il revint à bord, vêtu d'un habit fait de l'étoffe qui lui avoit été donnée la veille, et coupé exactement dans la même forme que celle de leurs habits de peaux, qui ressemblent beaucoup à une souquenille de chartier, à l'exception du collet et des poignets. Cet Indien étoit plus vain de sa nouvelle parure, qu'un petit-maître de Londres l'a jamais été, en portant un habit d'un nouveau goût; et cette preuve d'intelligence et d'activité nous causa beaucoup de plaisir. L'habit lui alloit parfaitement bien; les coutures avoient autant de solidité que la force de l'étoffe pouvoit le permettre; et une couturière angloise n'auroit pas pu les faire plus proprement.

Un jour que j'étois occupé à demander à l'un des chefs, la signification de quelques mots de sa langue, et que je lui montrois le soleil; il prit des peines infinies pour me faire entendre que, malgré la supériorité

Juin 1787.

apparente que nous avions sur eux, en possédant plusieurs objets utiles dont ils étoient privés, notre origine étoit la même que la leur; qu'ils venoient d'en haut, aussi-bien que nous, et que le soleil animoit et vivifioit toutes les créatures de l'univers. Ces notions, de la part d'un Indien, rappellèrent à ma mémoire ce beau passage de Pope, dans son essai sur l'homme :

« L'Indien, abandonné aux foibles lueurs de sa raison, » voit Dieu dans les nuages et entend sa voix dans » les mugissemens des vents. Son esprit ne s'égare point » dans des calculs scientifiques; il n'a jamais appris à » mesurer la marche du soleil, ni à compter les étoiles » innombrables qui composent la voie lactée. Cependant » les seules lumières de la nature lui font entrevoir, » derrière la montagne sur laquelle se reposent les » nuages, une terre paisible cachée dans l'épaisseur » des bois, une île fortunée, surnageant au-dessus de » la surface des mers, où le malheureux esclave jouira » du seul bonheur auquel il aspire, celui de revoir sa » patrie; une terre où il ne rencontrera plus d'ennemis » qui se plaisent à le tourmenter, des chrétiens altérés » de la soif de l'or et acharnés à lui rendre la vie odieuse. » *Exister*, voilà le seul objet de ses desirs. Il ne demande » point à occuper une place parmi les intelligences » célestes; il vit et meurt dans l'espoir que son chien « sera son compagnon fidèle dans le séjour paisible » qu'il doit habiter après sa mort. »

Les Indiens auxquels Pope fait allusion, sont ceux qui

qui habitent la partie méridionale de l'Amérique : mais ce qu'il en dit peut être en partie appliqué à ceux qui demeurent le long de cette côte. Le chef de la tribu, avec qui j'ai eu cette conversation, avoit indubitablement quelqu'idée d'un Etre suprême ; et il y a lieu de croire que leurs chansons du matin et du soir, sont des actes d'adoration en l'honneur de cette intelligence céleste.

Juin 1787.

Les pirogues sont ici construites de la même manière que celles du port Mulgrave : mais les plus grandes sont travaillées avec beaucoup plus de soin, et peuvent contenir de seize à vingt personnes.

Outre leur habillement ordinaire, les naturels ont une espèce de manteau, qu'ils portent pour se garantir de la rigueur du froid. Je n'ai pas eu moyen de les examiner avec une attention bien scrupuleuse ; mais ils paroissent faits de roseaux cousus ensemble très-proprement, et un de nos messieurs, qui a accompagné le capitaine Cook dans son dernier voyage, m'a dit qu'ils ressembloient parfaitement à ceux que portent les habitans de la nouvelle Zélande.

Leur langue, à ce que j'imagine, est à-peu-pr la même que celle des habitans du port Mulgra . Cependant, comme il sera peut-être possible de me procurer sur ce sujet des informations plus exactes, je me propose d'y revenir.

Je t'ai déjà dit que notre trafic commençoit à lan-

Juin 1787.

guir, dès le 21 Juin; le 22, nous nous apperçûmes que les naturels n'avoient plus rien à nous vendre qui valût la peine d'être acheté, et nous résolûmes de remettre à la voile au premier bon vent.

Nos succès dans ce lieu, quoique n'ayant pas répondu entièrement à nos espérances, ont été néanmoins les plus grands que nous ayons obtenus jusqu'ici. Nous avons acheté environ deux cens peaux de loutres de première qualité, une bonne quantité de ces mêmes peaux, d'une espèce inférieure, et beaucoup de pièces et de bandes des mêmes fourrures; environ cent bonnes peaux de veaux marins et un grand nombre de belles queues de castor.

J'ai déjà spécifié les objets que nous donnions en échange, et les différens degrés de valeur que les naturels y attachoient. Le fer est l'article que nous leur fournissions le plus constamment, la vente du reste dépendant beaucoup de la fantaisie et du caprice. Nous avions généralement une peau de veau marin ou une queue de castor pour une bague; de sorte que nos échanges, quand il s'agissait de ces objets là, étoient promptement expédiés.

Nous n'attendons plus qu'un vent favorable pour remettre en mer. Encouragés par nos derniers succès, nous espérons que nous en obtiendrons de beaucoup plus grands encore le long de la côte. Quelque soit l'évènement, compte, mon ami, que tu sauras de mes

que
alût
ttre

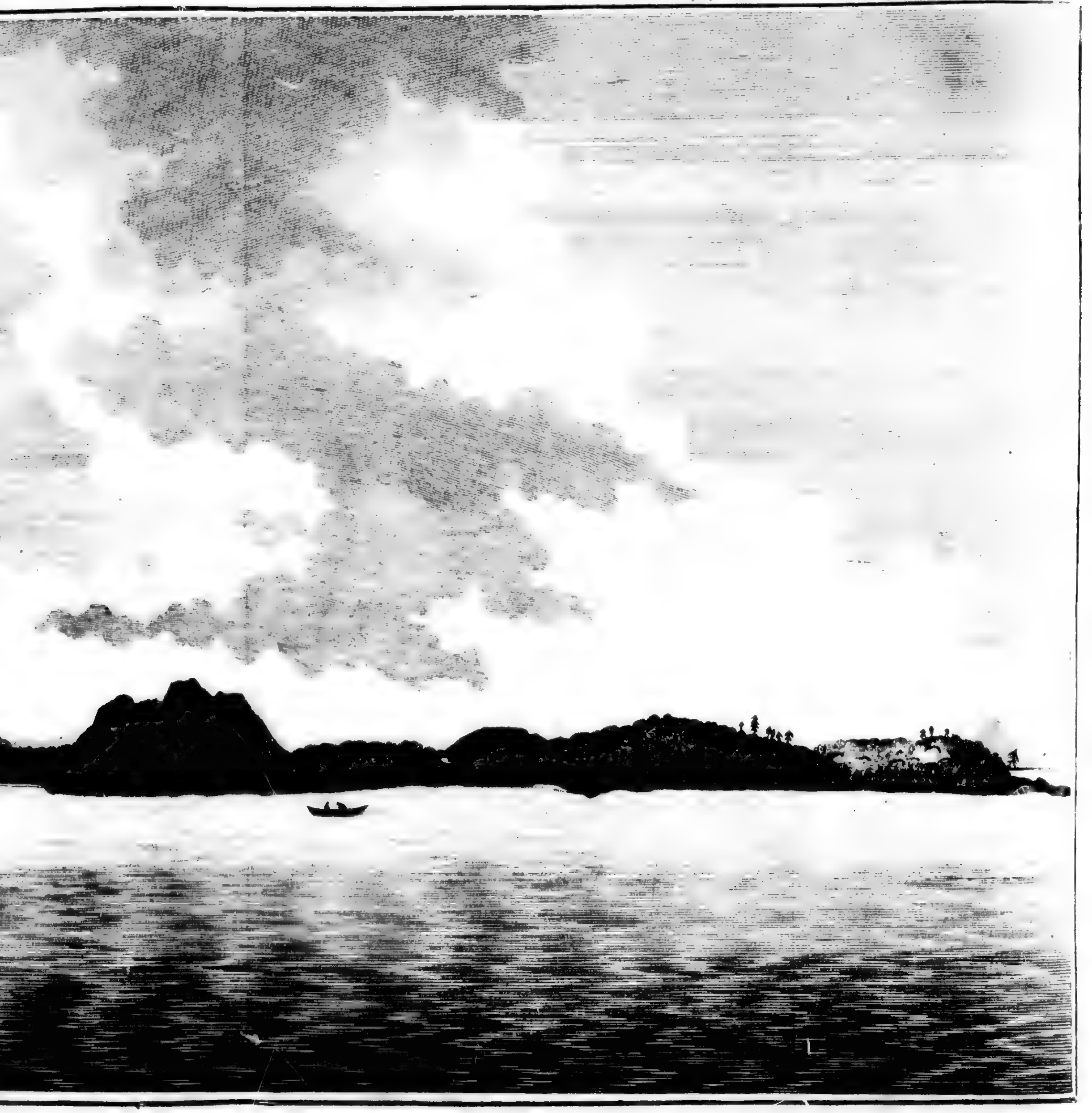
ré-
oins
ous
de
nes
ces
nes
les

en
na-
eur
ste
us
ne
os
nt

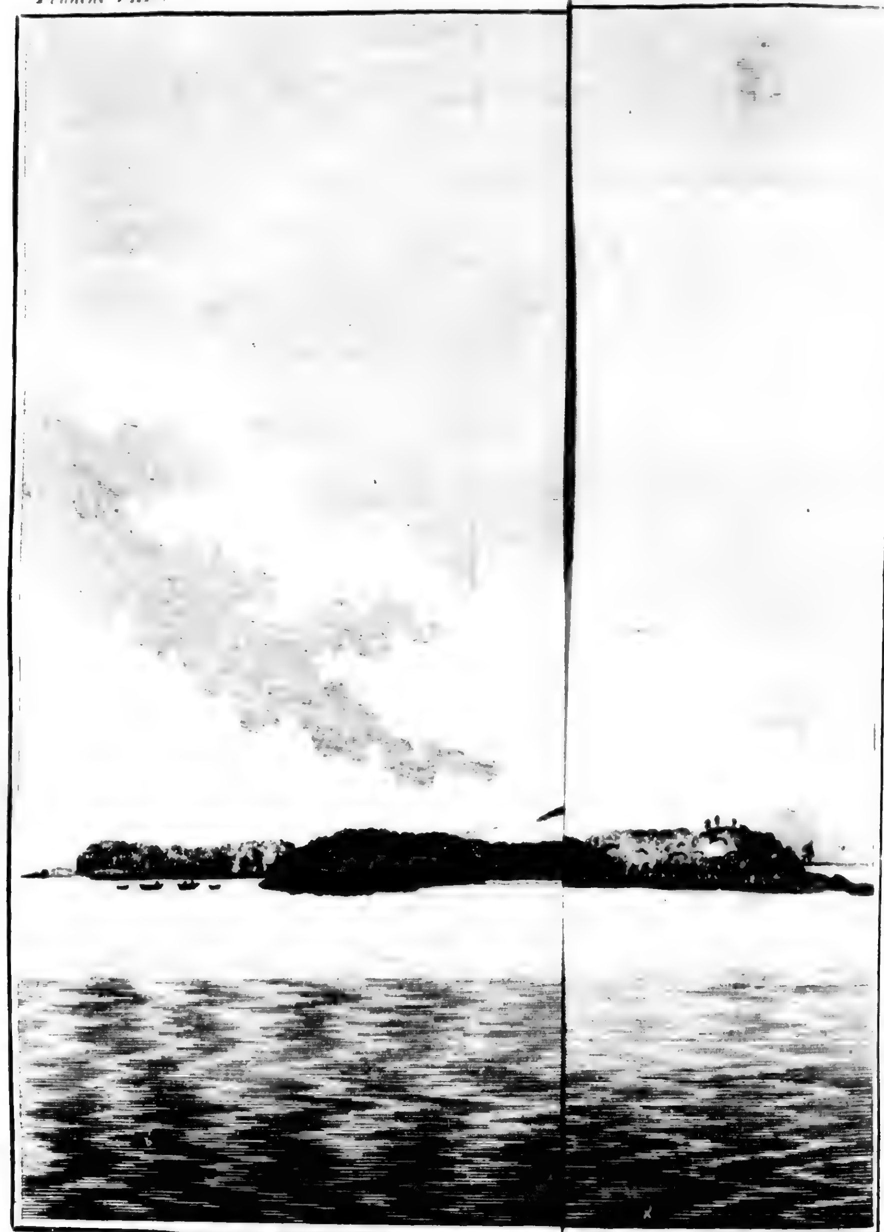
ur
s,
up
oit
es

Planche VIII.

Vue du Mont Edgcombe prise du Vaisseau a l'anc



...du Vaisseau a l'ancre dans l'entrée de Norfolk .



Vue du Mo

nouvelles, toutes les fois que je pourrai saisir l'instant de t'en donner.

Juin 1787.

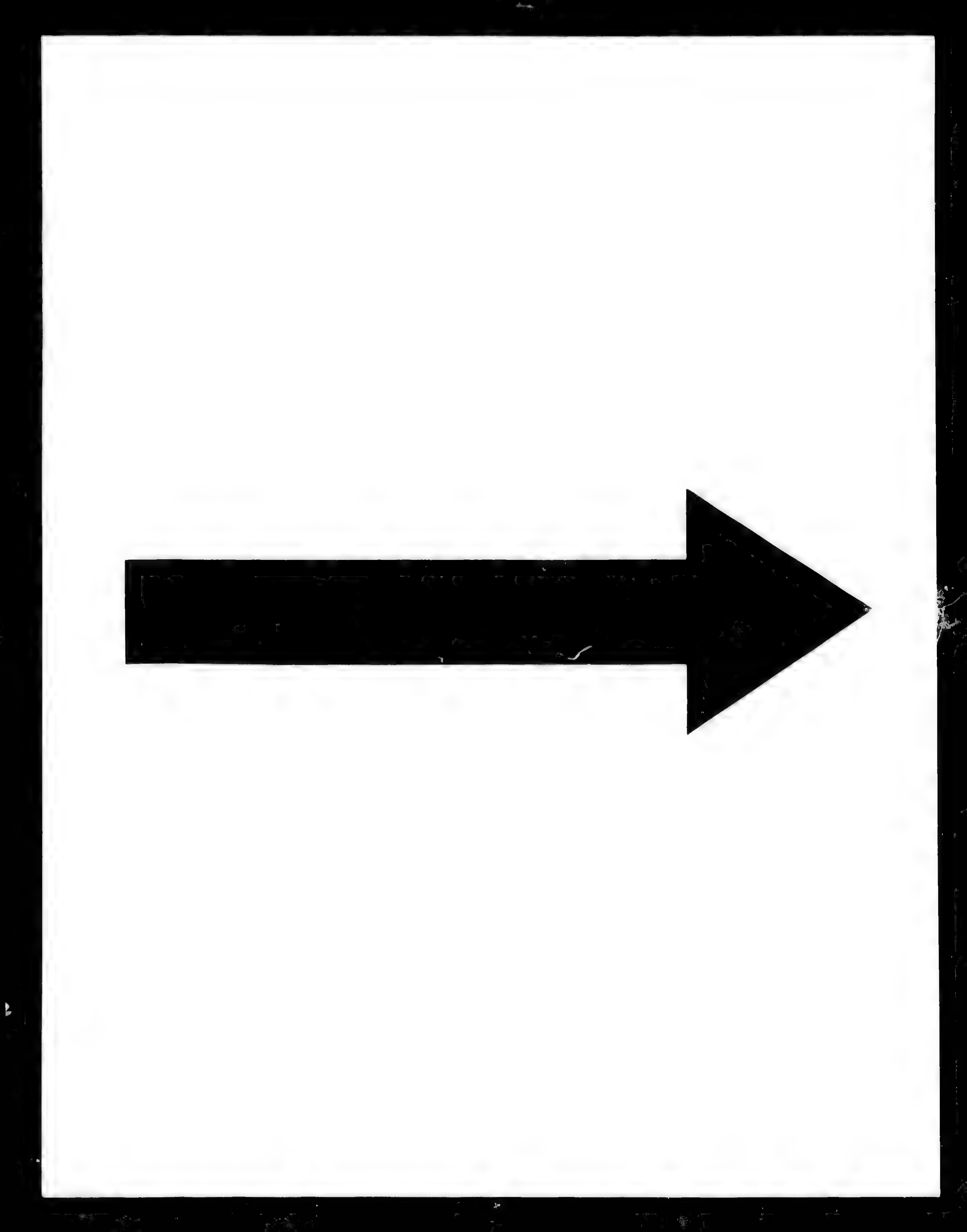
W. B.

LETTRE XXXIV.

Des îles de la Reine Charlotte, le 4 Juillet.

Le 23 Juin, à la pointe du jour, il s'éleva une brise légère de l'ouest; nous démarrâmes, et à six heures, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile. En retirant notre ancre d'affourche, nous vîmes qu'il y avoit vingt brasses de son cable, hachées par les rochers; et comme il étoit trop endommagé, on le condamna au rebut.

A midi, le cap Edgecombe nous restoit au nord, 64 degrés ouest, à environ 3 milles de la côte, et l'observation nous donna 56 degrés, 48 minutes de latitude nord. Le capitaine Dixon avoit intention de rallier la terre, autant qu'il seroit possible, afin d'examiner tous les endroits où il pouvoit espérer de rencontrer des habitans. L'après-midi le vent fraîchit, et à six heures, nous vîmes à l'est-nord-est, une belle entrée, sur laquelle nous mîmes le cap, en diminuant de voiles. En approchant plus près de la terre, le canal, que nous avions alors en proue, avoit l'air d'une rivière qui venoit du nord; mais la marée étant très-forte, et le vent sautant au nord, nous entrâmes dans une belle



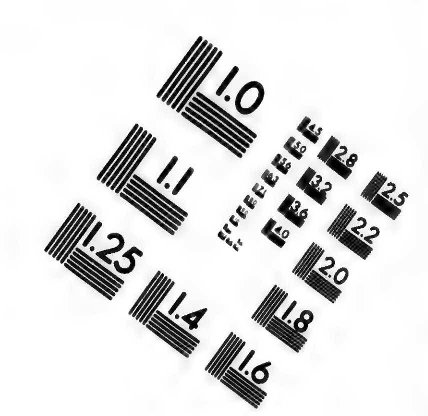
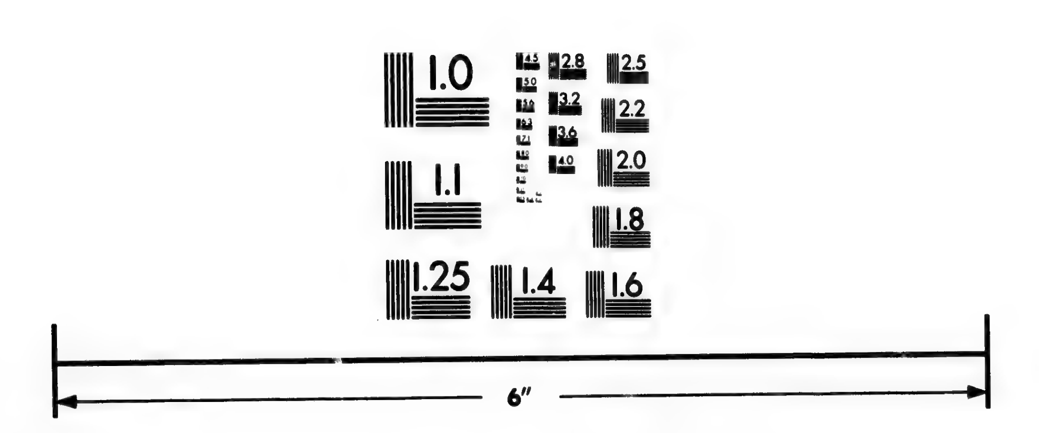


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Juin 1787.

baie qui s'ouvroit au sud-est. A son embouchûre, la sonde nous rapporta de cinquante à soixante brasses, fond de roches; mais quand nous fûmes un peu plus avancés, elle ne nous en donna plus que vingt-et-une, fond de vase. Nous jettâmes l'ancre dans cette position; notre bâtiment se trouvoit completement enfermé entre deux terres, et nous n'étions qu'à une portée de fusil, tant de la côte du sud que de celle du nord.

Quoique cet endroit parût propre à inviter les naturels à s'y fixer, nous n'en vîmes cependant aucun. Le soir, nous fîmes feu d'une pièce de quatre, pour exciter la curiosité des insulaires, s'il y en avoit quelques-uns à portée de nous entendre.

La matinée du 24 fut très-belle, mais nous ne vîmes aucun Indien; on mit alors la chaloupe à la mer, et le capitaine Dixon partit pour voir s'il n'en rencontreroit pas, dans les criques et dans les havres voisins. Il alla d'abord visiter un canal situé à une des pointes de la baie, à l'est de notre station; il revint sur le midi, sans aucun succès. Ce canal forme une baie qui s'avance à une distance considérable dans les terres, et s'arrête au pied d'une montagne, qui lui fournit une bonne quantité d'eau fraiche, provenant de la fonte des neiges qui en couvrent le sommet; le soleil avoit alors assez de force pour qu'une petite rivière en descendît sans discontinuer.

Près de là, l'on voyoit les vestiges d'une hutte in-

Juin 1787.

dienne, qui paroissoit avoir été récemment emportée et qui, probablement, n'avoit été bâtie par les Indiens, que pour leur servir de demeure pendant leur chasse. Il y avoit différentes sortes de fleurs et d'arbustes fleuris, qui croissoient dans la vallée, près du ruisseau, et quoiqu'on n'y trouvât pas d'habitans, elle n'en paroissoit pas moins un endroit délicieux pour une habitation d'été. Il est d'ailleurs probable, que la baie fournit une grande quantité de beaux saumons, et que les naturels fréquentent constamment cet endroit, quand la saison est plus avancée.

Après le dîner, le capitaine Dixon partit pour examiner le passage qui se trouve au nord; le tems continuoit à être beau, et on monta les fourrures sur le pont pour les exposer à l'air; elles n'avoient éprouvé aucun dommage, d'avoir été entassées dans les tonneaux où on les avoit placées. Quelques-unes des plus communes se trouvèrent un peu moisies, mais il n'y parut plus quand elles furent sèches. Dans la soirée, le capitaine Dixon ne revenant pas, nous commençâmes à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident, malgré qu'il eût dans sa chaloupe sept hommes bien armés; mais vers les onze heures, nous fûmes délivrés de nos inquiétudes, en le voyant arriver. Il n'avoit pas apperçu un seul Indien, quoiqu'il se fût éloigné d'aumoins 6 milles de notre vaisseau.

Plusieurs de nos barrils à poudre, s'étant décerclés, la poudre avoit attrapé un peu d'humidité. L'on regarda ce

Juin 1787.

port, comme un des plus convenables pour la sécher et pour réparer les barrils, d'autant plus que l'air étoit extrêmement serein. Le 25, au matin, le canonnier emporta en conséquence la poudre sur le rivage, et le tonnelier alla à terre, pour y réparer les barrils. Le capitaine Dixon, pendant le même tems, s'occupa d'examiner l'entrée du havre où nous étions, et quelques anses que nous avions remarquées au sud et à l'ouest, dans l'après-midi du 23. Le tems étoit extrêmement beau. La poudre fut bientôt séchée et on la reporta à bord, de bonne heure, dans l'après-midi. Les charpentiers furent aussi envoyés sur la côte, pour couper un mât de hune, et quelques esparres de sapin, pour différens usages.

Vers les sept heures, le capitaine Dixon revint avec aussi peu de succès que les autres fois; il avoit parcouru plusieurs baies, à une distance considérable de notre mouillage; mais il n'avoit rencontré ni Indiens, ni aucune marque d'habitation.

Ce havre est situé par les 50 degrés, 35 minutes de latitude nord, et 135 degrés de longitude ouest: nous le nommâmes le port Banks, en l'honneur de sir Joseph Banks. Quoique la perspective, dans ce port, ne soit pas étendue; c'est le lieu le plus agréable et le plus pittoresque que j'aie vu sur la côte. La terre, au nord et au sud, s'élève assez haut, et représente un tableau fidèle de l'hiver. Quoique les flancs des collines soient perpétuellement couverts de neiges, le grand nombre

Gravée par P. F.

3 6 9 12

Esquisse prise au Compas

du Port Banks.

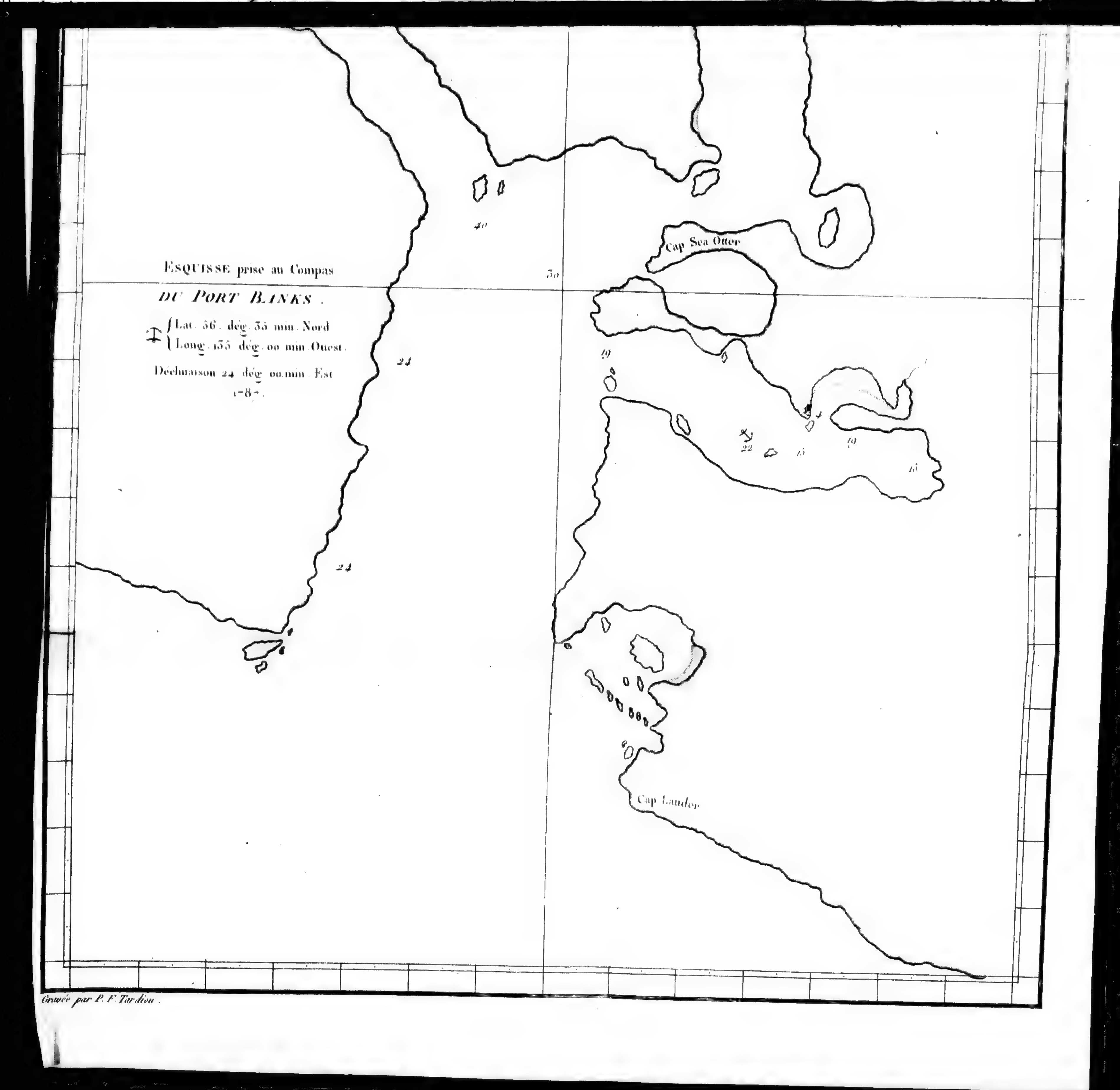
Lat. 56. dég. 35. min. Nord.
Long. 135. dég. 00. min. Ouest.

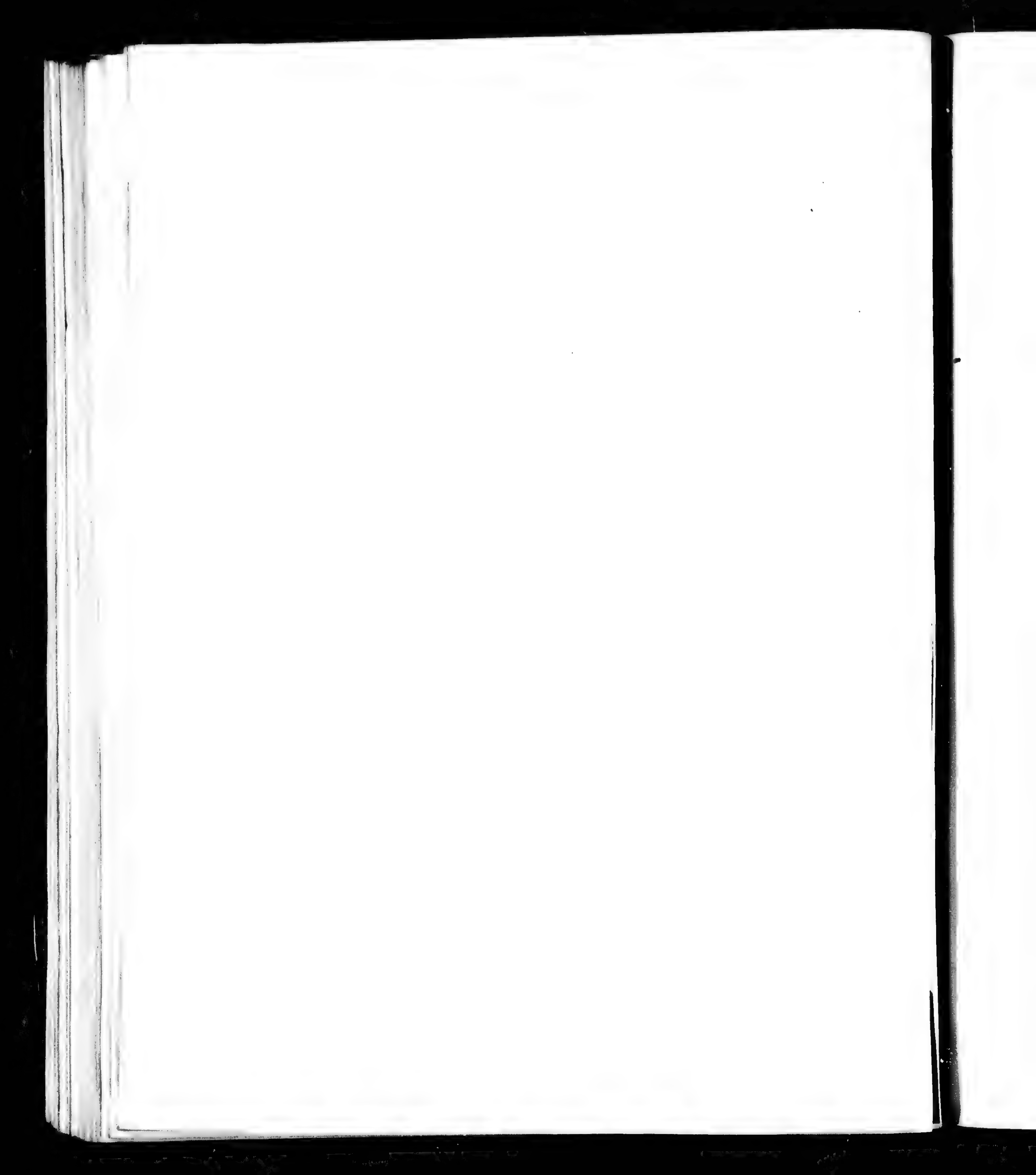
Déclinaison 24. dég. 00. min. Est.

1787.

Cap Sea Otter

40 30 24 19 22 15 4 19 15


ESQUISSE prise au Compas
DU PORT BANKS .
Lat. 56 . dég. 35 . min. Nord
Long. 135 . dég. oo min. Ouest.
Déclinaison 24 . dég. oo. min. Est
1787.
Cap Sea Otter
Cap Lauder
Gravée par P. F. Tardieu .



de pins qui élèvent leurs têtes superbes, de toutes parts, en rendent l'aspect moins affreux, que celui des montagnes stériles que l'on voit au nord-ouest de la rivière de Cook. A l'est, le terrein est beaucoup plus bas, et les pins y paroissent plantés avec la symétrie la plus régulière; ce qui, joint aux arbustes et aux arbrisseaux qui entourent le havre, forme un contraste agréable avec les terres plus élevées, et donne à l'ensemble un coup-d'œil vraiment magnifique.

Juin 1787.

Un plus long séjour dans cet endroit, n'eût été que du tems inutilement perdu. Le 26, à trois heures du matin, nous levâmes l'ancre et, comme nous n'avions pas de vent, nous mîmes nos chaloupes à l'avant, pour remorquer le vaisseau hors de la baie. Pendant le peu de tems que nous sommes restés dans ce port, il a toujours fait très-beau; nous avons eu un calme presque continuel, et le thermomètre étoit à 50 degrés.

Vers les dix heures, nous nous trouvâmes par le travers de l'entrée que nous avions dépassée lors de notre arrivée dans ce havre; mais le vent nous fut contraire et nous fûmes accueillis d'une brume épaisse, ce qui nous obligea de courir différentes bordées, avant de gagner le large. A midi, nous étions, suivant l'observation, par les 56 degrés, 30 minutes de latitude nord, et par les 135 degrés, 35 minutes de longitude ouest.

La brume continuant pendant l'après-midi et toute la soirée, nous mîmes le cap au sud pendant la nuit;

Juin 1787.

et le 27, à la pointe du jour, nous gouvernâmes encore vers l'est. A onze heures du matin, le brouillard s'étant dissipé, nous vîmes une terre qui paroissoit être deux îles de rochers portant nord-est, et nous gouvernâmes aussitôt dessus. Amidi, nous avions cette terre en proue; elle s'étendoit du nord, 18 degrés est, au nord, 50 degrés est, à 4 milles de distance. Nous étions par les 55 degrés, 52 minutes de latitude nord, et par les 135 degrés, 12 minutes de longitude ouest.

En approchant encore plus près de la terre, nous apperçûmes une belle baie, dont la pointe la plus orientale nous restoit au nord, 35 degrés est, et la pointe la plus occidentale, qui étoit toute bordée de rochers, au nord, 45 degrés ouest, à 2 milles de distance.

A trois heures, M. Turner fut envoyé dans la chaloupe, pour sonder l'entrée de la baie et pour chercher un mouillage: il revint à cinq heures, et nous rapporta que la plus grande partie de la baie n'étoit qu'un bas fond, et qu'il n'y avoit pas d'espérance d'y rencontrer une place convenable pour y jetter l'ancre.

A six heures, le tems se chargea de brumes et nous éprouvâmes de fréquentes raffales, ce qui nous fit prendre un double ris aux huniers et marcher au plus près au sud. A huit heures, la terre se prolongeoit du nord, 60 degrés est, à l'ouest; et l'on voyoit une grande île, s'étendre du nord, 6 degrés est, au nord, 26 degrés ouest.

Le

Le 28, au matin, il fit un tems gris et brumeux, accompagné d'un vent frais de l'ouest: dans le cours de l'après-midi, nous vîmes terre au nord et à l'ouest, à environ 4 milles de distance; mais le tems continua à être si chargé, que nous ne crûmes pas prudent de rallier la côte.

Juin 1787.

Vers les trois heures de l'après-midi, le tems s'éclaircit et nous revîmes la terre, dont les extrémités s'étendoient du nord, 12 degrés est, au sud, 65 degrés est; une ouverture, qui paroissoit être une baie profonde, portoit nord, 47 degrés est, à environ 3 lieues de distance.

Nous gouvernâmes sur cette baie comptant y trouver un port; mais en approchant de la terre, nous reconnûmes que la côte étoit très-escarpée et qu'elle n'offroit aucun abri. La pointe la plus septentrionale est un rocher stérile et fort élevé, qui étoit couvert d'une quantité innombrable d'oiseaux de différentes espèces.

Dans le cours de la nuit, et toute la matinée du 29, nous ne fîmes que louvoyer, le tems étant fort brumeux. A midi, notre latitude observée, fut de 55 degrés, 18 minutes nord, et notre longitude de 134 degrés 30 minutes ouest. A trois heures de l'après-midi, nous avions la vue d'une terre qui s'étendoit du nord-ouest au sud-est-quart-est.

Pendant la nuit et la matinée du 30, nous eûmes

Juin 1787.

des vents légers et variables, et le tems étoit encore chargé de brume; ce qui nous obligea de courir de fréquentes bordées, tâchant de nous tenir toujours aussi près de la côte, que la prudence pouvoit le permettre. A midi, nous vîmes la terre au nord et à l'est, à environ 4 lieues de distance; notre latitude estimée, fut de 55 degrés, 15 minutes nord. Nous vimes l'apparence d'une entrée au nord, 38 degrés est; mais les vents étant légers et variables, nous ne pûmes guère en approcher. A cinq heures, il s'éleva une fraîche brise d'ouest, à l'aide de laquelle, nous gouvernâmes droit sur ce passage: le vent ne resta pas long-tems dans le même rumb; il tomba tout-à-fait, et nous n'eûmes plus que de légers soufles, qui souffloient successivement de tous les points du compas.

A huit heures, nous découvrimes une ile, qui s'étendoit du nord-est-quart-est à l'est-quart-nord-est, à près de 4 lieues de distance; le tems, pendant la nuit, fut modéré et brumeux.

Juillet 1787.

Le premier Juillet, à sept heures du matin, il s'éleva une brise fraîche de l'ouest, et nous cinglâmes au sud-est. La terre que nous avions en vue, s'étendoit du nord, 22 degrés ouest, au sud-est, un demi-rumb à l'est; et l'île que nous avions vue le soir précédent nous restoit au nord, 30 degrés est, à 6 milles de distance. A midi, nous vîmes une baie profonde au nord-est-quart-est, dont l'extrémité septentrionale portoit nord-est-quart-de-nord: la terre la plus orientale, portoit

sud-est, à sept lieues de distance. La hauteur prise à midi, nous donna 54 degrés, 22 minutes de latitude nord, et 134 degrés de longitude ouest.

Juillet 1787.

Dans l'après-midi, nous eûmes des vents légers et inconstans; nous gouvernâmes au nord, dans la crainte de tomber sous le vent de la baie que nous voyions, et nous nous déterminâmes à y entrer, si nous le pouvions, étant très-probable que nous y rencontrerions des habitans.

Pendant la nuit, nous n'eûmes que de légers soufles qui changeoient à chaque instant de direction, et une forte houle au sud-ouest; de sorte que, le 2 au matin, nous vimes que tous nos efforts pour gagner la baie étoient inutiles. Une petite brise du nord-est s'étant cependant élevée, nous gouvernâmes encore sur la terre, en serrant le vent et ayant toutes les amures à tribord. Vers les sept heures, à notre grande satisfaction, nous vimes plusieurs embarcations d'Indiens, qui paroissoient revenir de la haute mer et s'avancer vers nous. Quand ils furent plus près, nous les reconnûmes pour des pêcheurs: il s'en trouvoit plusieurs qui portoient des manteaux de castor, à la vue desquels.... Mais à présent, je suis obligé d'abandonner ce sujet; je le reprendrai au plutôt.

W. B.

Juillet 1787.

LETTRE XXXV.

Des îles de la Reine Charlotte, le 12 Juillet 1787.

Je ne doute pas que tu ne te sois bien emporté contre moi, pour avoir conclu ma dernière lettre aussi brusquement, et à l'instant même où la fortune paroissoit promettre de nous combler de ses faveurs : mais j'espère que tu me pardonneras, quand je t'aurai fait part de nos succès, qui ont égalé nos vœux les plus ardens.

Les Indiens que nous vîmes le 2 de juillet au matin, ne parurent pas disposés à se dessaisir de leurs manteaux, malgré tout ce que nous pûmes faire pour les tenter, en étalant devant eux différentes sortes de marchandises, telles que des *tocs*, des coignées, des houes, des bouilloires de fer blanc et des poëles. Leur attention se tourna toute entière vers notre vaisseau, qu'ils regardoient avec un air d'admiration et de surprise. Ceci nous fut d'un bon augure, l'évènement, pour cette fois, prouve que nous ne nous étions pas mépris.

Quand ils eurent eu le tems de satisfaire leur curiosité, ils commencèrent à trafiquer avec nous, et nous leur donnâmes des *tocs*, dont ils paroissoient faire beaucoup de cas, pour ce qu'ils avoient de manteaux et de peaux

Juillet 1787.

Ils nous firent ensuite des signes d'avancer vers la côte, nous donnant à entendre que nous y trouverions un plus grand nombre d'habitans et beaucoup de fourrures.

Vers les dix heures, nous étions à un mille du rivage, et nous étions par le travers d'un village où demeuroient ces Indiens : il consistoit en une demi-douzaine de huttes, qui paroissoient plus régulièrement bâties qu'aucune de celles que nous avions vues jusqu'à présent, et la situation en paroissoit fort agréable. Mais la côte étoit bordée de rochers, et on ne pouvoit pas y jetter l'ancre. Nous vîmes une baie qui s'ouvroit à l'est, sur laquelle nous gouvernâmes aussi-tôt, à l'aide d'une jolie brise du nord et de l'est. Pendant ce tems, plusieurs des Indiens avec lesquels nous avions trafiqué le matin, étoient allés sur la côte, pour montrer probablement les marchandises que nous leur avions données en échange; et nous voyant porter sur la baie, ils nous suivirent, accompagnés de plusieurs autres pirogues.

En nous avançant vers la baie, par le travers de laquelle nous nous trouvions alors, elle nous parut être un havre excellent et bien abrité de tous côtes; elle n'étoit guère qu'à une lieue de distance. La sonde nous rapportoit de dix à vingt-cinq brasses fond de roche. Malheureusement nous avions le vent contraire, et à une heure, la marée nous repoussoit avec tant de force, qu'il nous fut impossible de gagner le havre; car nous

Juillet 1787.

perdions du terrein à chaque bordée que nous courions, cela nous détermina à haler le grand hunier, pour pouvoir trafiquer avec les Indiens.

Il m'est impossible de te faire une description exacte de la scène qui s'ouvrit alors à nos regards; elle nous enchanta tellement, que nous pouvions à peine en croire le témoignage de nos sens. Nous vîmes dix pirogues autour de notre bâtiment, contenant à-peu-près 120 personnes, et dont beaucoup nous apportèrent les plus beaux manteaux de peaux de castor; d'autres étoient munis de fourrures de prix, et personne n'arriva les mains vuides. La promptitude avec laquelle ils concluoient leurs marchés, ajoutoit au plaisir que nous avions d'acquérir: ils se disputoient même à qui se débarrasseroit le plus vîte de son manteau, et quelques uns jettoient leurs fourrures à bord du vaisseau, si personne n'étoit là dans l'instant pour les recevoir. Nous eûmes la plus grande attention à ce que chaque article leur fût très-exactement payé. Les *tocs* furent presque la seule marchandise que nous leur donnâmes en échange de leurs fourrures, et nous n'avions pas même occasion de leur proposer autre chose, tant leur avidité étoit grande. En moins d'une demi-heure, nous achetâmes près de 300 peaux de castors de première qualité: ce qui ajoutoit encore beaucoup à notre satisfaction, étoit que la quantité de belles fourrures que nous venions d'acquérir, et l'empressement que les naturels témoignoient, étoient des preuves incontestables que ce trafic étoit nouveau pour eux, ou au moins, qu'ils ne l'avoient

pas fait depuis long-tems. Nous pouvions espérer, d'après cela, que nos succès ne feroient qu'aller en augmentant. Pour que tu puisses te former une idée des manteaux que nous avons achetés dans cet endroit; j'observerai qu'ils sont ordinairement faits de trois peaux de loutre, l'une desquelles est coupée en deux morceaux. Elles sont cousues ensemble très-proprement, de façon qu'elles forment un quarré. Les naturels les attachent négligemment sur leurs épaules avec de petits cordons de peaux, qui y sont fixés de chaque côté.

Juillet 1787.

A trois heures, nous avions acheté tout ce qu'ils avoient apporté, et le vent continuant à nous être contraire; nous mîmes à la voile et nous sortîmes de la baie, dans l'intention d'y rentrer. Le lendemain matin, à huit heures, les extrémités de cette baie portoient du nord, 19 degrés est à l'est, à la distance d'environ 3 lieues. Pendant la nuit, nous gouvernâmes au sud et à l'ouest, en revirant de bord, selon que les circonstances l'exigeoient.

Dans la matinée du 3, nous eûmes une brise fraîche de l'est et tems pluvieux, accompagné de raffales; mais en ralliant la terre, nous eûmes du calme; à dix heures nous n'étions éloignés que d'un mille du rivage, la marée nous chassoit avec force sur une pointe de rocher qui étoit au nord de la baie; nous descendîmes en conséquence l'esquif et la chaloupe, pour remorquer le vaisseau et le garantir de porter contre les rochers.

Juillet 1787.

Plusieurs pirogues vinrent près de nous; nous reconnûmes les naturels pour être les mêmes que nous avions vus la veille; mais nous trouvâmes qu'ils n'avoient plus rien qui valût la peine d'être acheté, et ce fut pour nous une raison d'être moins empressés de rentrer dans le havre, étant plus probable que nous trouverions des fourrures, en nous étendant vers l'est. A trois heures, une brise fraîche s'étant élevée, nous halâmes les bateaux, et le tems devenant brumeux, nous fîmes force de voiles au plus près du vent, et nous passâmes la nuit à courir des bordées.

Dans la matinée du quatre, la terre qui nous restoit en vue s'étendoit du nord, 75 degrés est, au sud, 48 degrés est, à la distance d'environ 4 lieues. A midi, la pointe avancée de la baie, où nous étions d'abord entrés, et que je désignerai sous le nom de *Cloak-bai* (la baie du manteau), nous restoit presqu'à l'est, à la distance de 4 lieues. La hauteur prise à midi, nous donna 54 degrés, 14 minutes de latitude nord, et 133 degrés, 23 minutes ouest : déclinaison de l'aiguille, 24 degrés, 28 minutes à l'est.

L'après-midi, nous eûmes un vent frais du nord et tems nébuleux. Sur les trois heures, nous découvrîmes une baie à l'est et nous serrâmes le vent, en portant le cap sur elle : n'appercevant aucune apparence ni de port, ni d'habitant; et n'étant cependant quà la disrance de 2 milles des terres, nous reprimes le large vers le sud. A huit heures du soir, nous virâmes vent devant,

devant, et portâmes vers l'est; les extrémités de la terre s'étendoient alors au sud, 48 degrés est, à 4 milles de distance.

Juillet 1787.

Pendant la nuit, nous eûmes des vents légers, de fausses brises et très-souvent du calme; mais dans la matinée du 5, une brise s'éleva du nord-ouest; nous ralliâmes la côte pendant toute la matinéee, courant de tems en tems des bordées pour perdre d'aussi peu loin la vue de terre qu'il nous étoit possible. A midi, la terre s'étendoit du sud, 58 degrés est, au nord, 11 degrés ouest, à la distance d'environ 3 milles; la latitude observée fut de 53 degrés, 48 minutes nord. Dans l'après-midi, plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre: les naturels nous apportèrent une certaine quantité de très-bons manteaux, qu'ils nous vendirent avec empressement; mais la nature des échanges n'étoit plus la même, les casseroles de cuivre, les bassins d'étain, et les bouilloires de fer blanc, étant ce dont ces Indiens faisoient le plus de cas.

Le vent se tenant constamment au nord-ouest, le capitaine Dixon jugea qu'il seroit plus avantageux de serrer le vent, en ralliant la terre autant qu'il seroit possible, et ensuite de jetter l'ancre. Nous avions d'ailleurs toutes les raisons possibles de croire, que les naturels ne vivoient pas en une seule société; mais qu'ils étoient épars çà et là, et divisés en différentes tribus, qui se regardoient probablement comme ennemies les unes des autres. A huit heures, les extrémités de la terre nous restoient du nord, 20 degrés ouest, au

Juillet 1787.

sud sud, 60 degrés est; une petite anse ou baie portoit nord, 70 degrés est, à la distance de 4 milles.

Les Indiens ne nous quittèrent qu'à la nuit, en nous faisant entendre qu'ils reviendroient le lendemain matin, et nous apporteroient plus de fourrures.

La nuit le tems fut modéré, et nous eûmes une bonne brise du nord-est, qui nous facilita les moyens de tenir la côte : dans la matinée du 6, nos Indiens revinrent comme ils l'avoient promis, et nous apportèrent plusieurs superbes manteaux de peaux de loutres, qu'ils échangèrent avec la même facilité que la veille. Notre latitude observée à midi, fut de 53 degrés, 34 minutes nord : les extrémités de la terre s'étendoient du sud, 58 degrés est, au nord, 25 ouest. Le vent ayant fraîchi, nous mîmes en panne, afin de donner aux Indiens plus de facilité de trafiquer avec nous; et à deux heures, il ne leur restoit plus rien de ce qu'ils avoient apporté.

Il étoit évident que ces Indiens étoient d'une tribu différente de ceux que nous avions rencontrés dans la baie du Manteau, mais ils n'étoient pas en aussi grand nombre; je n'ai jamais pu compter que 65 à 80 personnes à-la-fois. Les fourrures qui se trouvoient dans les différentes pirogues, sembloient être d'une propriété distincte; et les Indiens étoient très-soigneux d'empêcher que leurs voisins ne vissent les articles qu'ils demandoient en échange : peu après deux heures, ils nous

quittèrent, nous remîmes à la voile et nous continuâmes à courir des bordées, ayant soin de tenir exactement la côte.

Juillet 1787.

Depuis le 2, nous avions parcouru plus de 30 milles de la côte, et en rencontrant une tribu d'Indiens, nous avions été convaincus que notre dernier plan nous seroit plus profitable, que de rester tranquillement à l'ancre. A huit heures, les extrémités de la terre s'étendoient du nord, 10 degrés à l'ouest, au sud, 75 degrés est, à environ 6 milles. Le tems fut modéré pendant la nuit, que nous passâmes à marcher au plus près du vent, au sud et à l'ouest, et à courir des bordées.

Le 7 au matin, nous mîmes le cap sur la terre; et à dix heures, appercevant une baie très-profonde qui nous restoit au nord-nord-ouest, nous boulinâmes nos voiles et nous gouvernâmes sur elle, espérant que la terre qui l'entouroit seroit habitée. En approchant plus près des côtes, nous ne vîmes plus aucune apparence de havre ni d'habitans; et en conséquence, nous reprîmes le large en poussant vers le sud: à midi, les extrémités de la terre s'étendoient du sud-est au nord, 60 degrés ouest, à la distance de 4 milles. Notre latitude étoit de 53 degrés, 15 minutes nord, et notre longitude de 133 degrés, 19 minutes ouest.

Vers les deux heures de l'après-midi, étant près du rivage, nous apperçûmes plusieurs pirogues qui pa-

Juillet 1787.

gayoient de notre côté ; nous diminuâmes alors de voiles, et nous mîmes à la cape pour les attendre, le vent soufflant avec assez de force. L'endroit d'où les Indiens débouquèrent avoit une apparence assez singulière ; et, en l'examinant avec attention, nous distinguâmes qu'ils vivoient dans une espèce de grande hutte, bâtie sur une petite île, et bien fortifiée à la façon d'une redoute ; ce qui nous fit donner à cette île le nom de l'île d'*Hippa* (1).

Les Indiens qui habitent cette redoute, paroissent être, par leur position, bien à l'abri de toute attaque subite de la part de leurs ennemis ; la pente qui conduit de ce fort jusqu'à la grève est très-escarpée et d'un accès très-difficile. Toutes les autres côtes sont barricadées par des pins et par des ronces; malgré ces avantages naturels, ils se sont donnés des peines infinies à élever des barrières, des palissades et des planches ; et il me semble que, toutre tribu qui seroit assez téméraire pour les attaquer dans leurs retranchemens, seroit indubitablement repoussée.

D'après plusieurs circonstances, où nous nous étions trouvés, depuis que nous avions commencé à com-

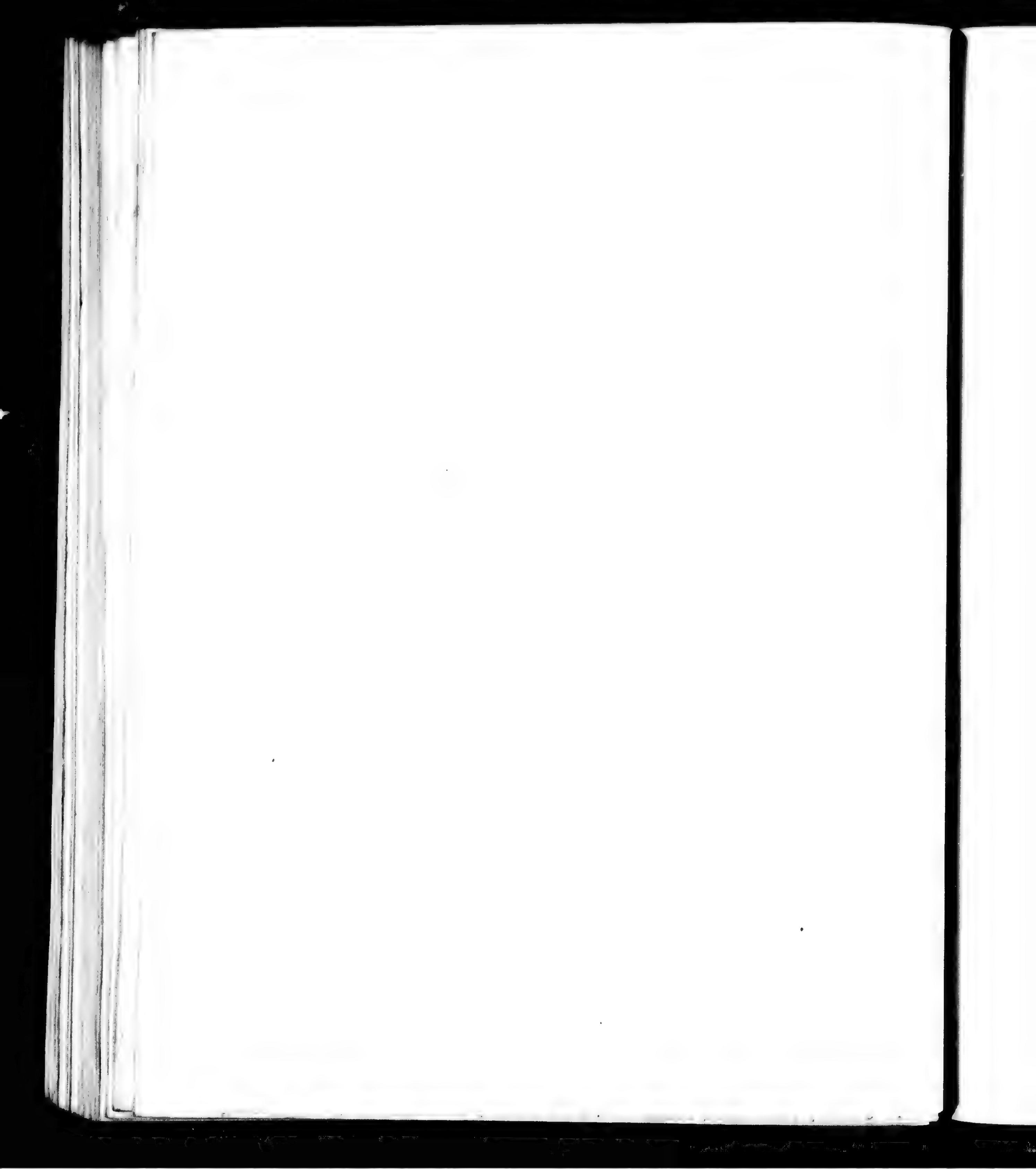
---

(1) Il y a une petite île de ce nom dans la nouvelle Zélande, et qui est jointe à celle de Motuara, à la mer basse. Il y avoit sur cette île un vieux fort abandonné par les naturels quand le capitaine Cook y relâcha, en mai 1773 : c'est à cause de la ressemblance de ce fort avec celui dont il est ici question, que l'on a donné à cette dernière île le nom d'île d'Hippa.





Vue de l'Isle d'Hippa, l'une des Isles de la Reine Charlotte.



mercer dans la baie du Manteau, nous étions convaincus que les naturels de cette côte, étoient d'un caractère plus sauvage, et qu'ils vivoient moins en société que tous les autres Indiens que nous avions déjà rencontrés jusqu'alors : nous commençâmes bientôt à les soupçonner même d'être antropophages. Le capitaine Dixon n'apperçut pas plutôt l'espèce de redoute, dont je viens de parler, que ces soupçons augmentèrent, cette hutte étant exactement bâtie, nous dit-il, d'après le plan de la redoute des sauvages de la nouvelle Zélande : lorsque ces Indiens arrivèrent auprès de nous, ils trafiquèrent avec beaucoup de tranquillité, et ils nous importunèrent beaucoup par leurs signes d'invitation, pour nous engager à nous rendre à terre ; ils nous firent entendre en même tems (en nous désignant l'est), que si nous visitions cette partie de la côte, les naturels nous couperoient la tête, cela prouvoit au moins qu'ils étoient brouillés avec leurs voisins; et leur air guerrier, les couteaux et les lances, dont ils étoient armés, confirmoient assez qu'ils leur faisoient la guerre.

Juillet 1787.

Je n'aime pas beaucoup à hasarder des conjectures, mais je ne puis m'empêcher d'observer que, malgré que ces Indiens se soient comportés à notre égard d'une manière fort innocente, et qu'ils n'aient cherché en aucune façon à nous nuire, leurs importunités et les instances qu'ils nous firent d'aller à terre étoient suffisantes pour confirmer nos soupçons. Leur intention étoit, certainement, de nous attirer dans leurs redoutes; et sans doute alors ils nous auroient massacrés.

Juillet 1787.

Nous achetâmes de ces Indiens un assez grand nombre de très-bons manteaux et plusieurs peaux de la première qualité ; nous donnâmes en échange une grande variété de marchandises ; quelques-uns choisirent des *tocs*, d'autres des bassins d'étain, et bouilloires de fer blanc, et couteaux, etc. Cette tribu nous a paru être la moindre de celles que nous avions déjà vues ; je n'ai pu compter que 34 ou 36 personnes, au plus, mais on doit considérer que ceux-ci étoient peut-être des hommes de tête qui s'attendoient à rencontrer des ennemis, étant également préparés pour combattre et pour trafiquer.

Ayant acheté toutes les fourrures que ces sauvages avoient apportées, et ne voyant plus arriver de pirogues près de nous, nous remîmes à la voile : à huit heures, les extrémités de la terre nous restoient de l'est-sud-est, au nord-ouest-quart-de-nord, à environ 7 milles de distance.

Pendant la nuit nous ne fîmes que louvoyer avec une brise de nord-ouest, et dans la matinée du 8, nous remîmes le cap sur la terre ; appercevant quelques pirogues qui s'avançoient vers nous, nous mîmes en panne pour les attendre, et trafiquer avez eux ; mais lorsqu'ils furent à peu de distance, nous reconnûmes que c'étoient les mêmes Indiens, avec lesquels nous avions commercé par le travers de l'île d'Hippa. Les fourrures qu'ils nous apportoient étoient d'une espèce très-médiocre, nous ayant vendu la veille tout ce qu'ils

avoient de bon. A dix heures, les Indiens n'ayant plus rien à nous vendre nous quittèrent, et nous continuâmes notre route : à midi, nous étions par les 53 degrés, 2 minutes de latitude nord; l'île d'Hippa nous restoit au nord, 28 degrés ouest. Une petite île au nord, 11 degrés ouest; et la pointe la plus méridionale de la terre, au sud, 68 degrés est; la côte la plus près de nous, étoit à la distance d'environ 3 lieues.

Juillet 1787.

Toute l'après-midi, nous restâmes près des côtes, en courant des bordées, suivant les circonstances; mais nous ne vîmes aucune pirogue. A huit heures, l'île d'Hippa nous restoit au nord-ouest, et la partie la plus méridionale de la terre, au sud, 75 degrés est, à la distance d'environ 4 lieues.

Pendant la nuit, nous louvoyâmes et notre plus grand soin étoit de ne pas trop nous éloigner de terre, afin de pouvoir la rallier aussi-tôt qu'il feroit jour : c'étoit le moyen de ne perdre aucune occasion de reconnoître la moindre partie des bandes.

Dans la matinée du 9, nous eûmes cinq pirogues à la hanche du vaisseau : elles contenoient, en tout, environ 40 personnes; nous achetâmes d'elles plusieurs bons manteaux, et quelques peaux qui étoient de première qualité. Il nous parut qu'ils aimoient aussi la variété; ils ne se fixèrent à aucun article, mais ils donnèrent cependant plutôt sur les bouilloires de fer blanc

Juillet 1787.

et sur les bassins d'étain, que sur les autres choses que nous leurs montrâmes.

Dans une de ces pirogues, se trouvoit un vieillard qui paroissoit avoir une certaine autorité sur les autres, quoiqu'il n'eût aucune fourrure à sa disposition : il nous fit entendre que dans une autre partie de ces îles (en indiquant l'est), il pourroit nous en procurer une grande quantité. Le capitaine Dixon lui fit présent d'un bonnet de chasse, pour le remercier de sa bonne volonté. Ce cadeau parut ajouter à la considération qu'on avoit pour lui ; mais, en même tems, il excita l'envie de ses compagnons, qui étoient dans les autres pirogues: ils regardèrent le bonnet d'un œil de jalousie, et parurent en desirer la possession.

Il y avoit parmi ces Indiens, plusieurs femmes qui paroissoient toutes assez âgées; leurs lèvres inférieures étoient défigurées de même que celles des femmes du port Mulgrave et de l'entrée de Norfolk, et les pièces de bois qu'elles portoient au-dessous étoient singulièrement larges : une de ces *parures de lèvres* étant travaillée d'une manière plus recherchée que les autres, le capitaine Dixon eut envie de l'acheter, il offrit une hache à la vieille femme qui la portoit, mais elle rejetta cette offre avec mépris ; les *tocs*, les bassins et plusieurs autres articles, ne la tentèrent pas davantage. Il commença alors à craindre de ne pouvoir pas accomplir le marché qu'il desiroit de faire ; et, forcé par la circonstance, il alloit abandonner la poursuite, lorsqu'un

oses

ard
res,
: il
ces
urer
ent
nne
ion
cita
tres
sie,

qui
ures
du
eces
liè-
tra-
res,
une
re-
et
ge.
om-
la
ors-
l'un

Planche XI

Parure de Levres portée par les Femmes des Isles de la Reine Charlotte.

Cuiller à Pot fait de Cornes des mêmes Isles

Venus Venosa Soland.

Planche VI

...ine Charlotte

...ième Felix

Juillet 1787.

qu'un de nos gens fit voir à la vieille Indienne quelques boutons qui avoient beaucoup d'éclat. Ils l'éblouirent au point qu'elle fut aussi empressée de se défaire de sa parure de lèvres, qu'elle avoit été jusqu'alors jalouse de la conserver. Cette parure curieuse porte 3 pouces, 7 huitièmes de long, et dans sa plus grande largeur, 2 pouces, 5 huitièmes : il y a une écaille de perle incrustée dans cette parure, et elle est entourée d'une bordure de cuivre (1).

Ces Indiens formoient évidemment une tribu différente de celle qui habite l'île d'Hippa; mais ils paroissoient également sauvages et cruels; et ils étoient très-bien pourvus d'armes offensives. Cependant ils trafiquèrent paisiblement avec nous, et ne nous causèrent pas la moindre inquiétude : quand ils s'étoient défaits des fourrures qu'ils nous apportoient en échange de nos objets, ils nous quittoient et retournoient à terre. Nous étions à midi par les 52 degrés, 54 minutes de latitude nord; et notre longitude, d'après une suite d'observations lunaires, étoit de 132 degrés, 23 minutes ouest: les extrémités de la terre se prolongeoient du sud 76 degrés, au nord 42 ouest; notre distance de la côte étoit d'environ 6 milles.

Dans l'après-midi, quatre pirogues qui portoient

(1) Cette parure des lèvres appartient aujourd'hui à sir Joseph Banks.

Juillet 1787.

environ 32 personnes, vinrent à nous. Mais elles appartenoient à ceux qui nous avoient rendu visite le matin ; et les manteaux qu'ils nous apportoient en vente étoient de peu de valeur, étant tous très-usés. A quatre heures, les Indiens ayant disposé de ce qu'ils avoient, nous quittèrent, et retournèrent au rivage.

Pendant la nuit, nous fûmes acceuillis d'une forte brise de l'ouest, accompagnée d'une pluie continuelle, qui ne cessa que dans l'après-midi du 10 ; le vent devint alors léger et variable, et le tems très-brumeux. Nos observations, à midi, nous donnèrent 52 degrés 48 minutes de latitude nord. A six heures, les extrémités de la terre nous restoient du nord-est-quart-de-nord au nord 75 degrés ouest; et une petite île au nord 22 degrés est, à la distance de quatre lieues. Dans le courant de la nuit, le vent se fixa encore au nord-ouest, soufflant en jolie brise; le tems étoit nébuleux. Nous continuâmes à gouverner au sud-ouest.

J'imagine qu'il me sera permis à présent de quitter pour un instant la plume. La précipitation dans les récits n'est pas mieux à sa place que dans les affaires. Je suis, etc.

W. B.



LETTRE XXXVI.

Juillet 1787.

Des îles de la Reine-Charlotte, le 30 juillet 1787.

Tu as pu voir, par le contenu de ma dernière lettre, qu'en côtoyant ainsi ces îles, nous avions pris le moyen le plus expéditif et le plus avantageux à notre trafic qu'il nous fût possible de trouver.

Dans la matinée du 11, une bonne brise soufflant du nord-ouest, nous portâmes sur la terre, qui, à midi, nous restoit du nord 55 degrés ouest, au sud 74 degrés est. Notre latitude observée à midi étoit de 52 degrés 30 minutes nord, et nous étions à environ deux milles de distance du rivage. Pendant l'après-midi, nous ralliâmes la côte, dans l'espérance que quelques Indiens viendroient de notre côté. Mais, à six heures, aucun ne paroissant, nous serrâmes le vent au sud-ouest. A huit heures, la terre nous restoit de l'est-sud-est au nord-ouest-quart-ouest, à environ trois milles de distance. Pendant la nuit, nous eûmes un vent frais du nord-ouest, accompagné fréquemment de fortes raffales, ce qui nous obligea de ferler le petit hunier, et de prendre tous les ris au grand hunier.

Dans la matinée du 12, le tems devenant plus modéré, nous fîmes de la voile, et portâmes sur la

terre. Notre latitude, à midi, étoit de 52 degrés 3 minutes nord. Pendant l'après-midi, le vent souffla grand frais, de sorte qu'aucun Indien ne nous approcha. A huit heures du soir, les extrémités de la terre nous restoient de l'est-quart-nord-est au nord-nord-ouest, à la distance de quatre lieues.

Dans la matinée du 13, le tems fut modéré, mais très-brumeux. La terre, à midi, couroit du sud 65 degrés est, au nord 60 degrés ouest, à environ deux milles de distance. Nous étions, suivant l'observation, par les 52 degrés 17 minutes de latitude nord. Nous rangeâmes la côte pendant toute l'après-midi, quoique le tems fût très-brumeux. Un peu avant sept heures, la brume se dissipa, et nous vîmes plusieurs pirogues qui s'avançoient vers nous. Nous serrâmes le vent, et nous mîmes en panne pour leur faciliter les moyens de nous atteindre. Ces Indiens n'étoient pas de la même tribu que les derniers avec lesquels nous avions trafiqué. Ils nous apportoient plusieurs manteaux superbes et quelques peaux excellentes que nous achetâmes à-peu-près au prix ordinaire. Cette troupe étoit composée d'environ trente-six Indiens, et de même que les autres tribus avec lesquelles nous avions récemment traité; elle étoit bien armée, et disposée à attaquer ou à se défendre.

Avant la fin du jour, nous avions acheté tout ce que les Indiens avoient à nous vendre. Néanmoins ils ne quittèrent pas le vaisseau, quoique nous eussions

mis toutes les voiles au vent, et que nous leur eussions donne à entendre que nous reviendrions le lendemain. Enfin, vers les dix heures, un brouillard épais étant survenu, ils redescendirent dans leurs pirogues, et reprirent leur route vers la terre. Nous étions alors à la distance d'au moins huit milles de la côte, et plusieurs d'entre nous craignoient que ces pauvres Indiens ne fussent pas capables de reconnoître leur chemin, la brume étant si épaisse, qu'il étoit impossible de rien voir à vingt brasses en avant du vaisseau. Pendant la nuit, nous serrâmes le vent au sud-ouest, comme de coutume.

Juillet 1787.

Du 14 au 20, nous eûmes en général un tems très-brumeux, avec une forte brise qui soufila constamment du nord-ouest, accompagnée de fréquentes raffales. Comme nous avions des raisons d'espérer que nous trouverions plus d'occasions de trafiquer de ce côté-là, on jugea prudent de porter sur la terre, et de prendre le large alternativement, afin de ne pas trop s'avancer vers l'est, et de pouvoir aisément rallier la terre, quand la brume s'éclairciroit.

Le 18, notre latitude observée nous donna 51 degrés 56 minutes nord, et d'après une suite d'observations lunaires, nous étions par les 131 degrés 22 minutes de longitude ouest. Le tems n'étoit pas si constamment brumeux que nous ne pussions voir souvent la terre. Nous la ralliâmes deux ou trois fois d'assez près pour que les Indiens eussent pu venir aisément à nous,

s'ils l'eussent voulu ; mais aucun ne paroissant, nous commençâmes sérieusement à croire que ceux qui nous avoient quitté dans la nuit du 16 avoient péri, et que leurs compatriotes en ayant conclu que nous les avions massacrés, n'oseroient plus approcher de notre vaisseau.

Juillet 1787.

Le 20, notre latitude observée à midi, étoit de 52 degrés 1 minute nord ; de sorte que depuis le 13, nous n'avions fait que seize milles au sud. Le tems étant modéré et clair, nous portâmes sur la terre, et, à une heure environ, nous étant apperçus que plusieurs pirogues venoient de notre côté, nous mîmes en panne pour les attendre. Lorsqu'elles furent près de nous, nous reconnûmes qu'elles portoient les mêmes Indiens avec lesquels nous avions dernièrement trafiqué ; ce qui nous causa une grande satisfaction, les alarmes qué nous avions conçues étant dénuées de fondement.

Des fourrures qu'ils nous apportoient étoient d'une qualité très-médiocre, et consistoient la plupart dans de vieux manteaux fort usés. Nous leur donnâmes en échange des marmites de cuivre, des couteaux et des boucles. Les Indiens ayant vendu tout ce qu'ils avoient, s'empressèrent de retourner à terre ; et à quatre heures, nous continuâmes à faire voile vers le sud.

Pendant la nuit du 20, et durant la plus grande partie du jour suivant, nous eûmes une forte brise du nord-ouest, accompagnée de fréquentes raffalles. Nos

observations à midi nous donnèrent 52 degrés 54 minutes de latitude nord. Dans la soirée, une houlle très-grosse de l'ouest-sud-ouest étant renforcée par la marée, la mer nous parut plus agitée que nous ne l'avions encore vue depuis le commencement de notre voyage.

Le 22, le tems fut modéré et brumeux. Notre latitude observée à midi étoit de 52 degrés 10 minutes nord. Dans l'après-midi, nous courûmes de petites bordées, pour ne pas trop nous éloigner de la côte.

Dans la matinée du 23, nous eûmes des vents légers, et le tems toujours brumeux. Notre latitude à midi étoit de 52 degrés 13 minutes nord. La brume s'étant dissipée dans l'après-midi, nous apperçûmes vers les sept heures plusieurs pirogues qui s'avançoient vers nous; nous nous empressâmes aussi-tôt de porter sur eux. Notre distance de la côte étoit alors d'environ cinq milles. Il y avoit huit embarquations, contenant près de cent Indiens, dont plusieurs étoient du nombre de ceux qui étoient venus à nous le 13 et le 20. Ces Indiens nous apportoient quelques manteaux très-beaux, et un petit nombre de bonnes fourrures que nous achetâmes pour des *tocs* et des boucles. Pendant la nuit, nous serrâmes le vent, comme à l'ordinaire, en revirant de bord de tems en tems pour nous tenir près de terre. Le tems étoit encore modéré et brumeux.

Le 24, à midi, la brume commençant à se dissiper, nous apperçûmes plusieurs pirogues qui quittoient

Juillet 1787.

le rivage. Nous mîmes aussi-tôt en panne pour leur donner la facilité de nous joindre. En moins d'une heure, nous eûmes sous notre bord onze pirogues, contenant près de 180 Indiens, tant hommes que femmes et enfans. Depuis que nous côtoyions ces îles fortunées, nous n'avions pas vu à la fois tant d'Indiens réunis. Mais nous ne fûmes pas long-tems sans nous appercevoir que la curiosité étoit le principal motif qui les avoit amenés vers nous, ce qu'ils nous apportoient n'étant que le rebut de la récolte abondante que nous avions faite auparavant. Jusqu'alors nous n'avions guère vu de femmes ni d'enfans, quand ils venoient trafiquer avec nous; comme ils s'attendoient probablement à rencontrer leurs ennemis, ils les laissoient en arrière, leur présence ne pouvant que gêner les manœuvres. Dès qu'ils eurent disposé des lambeaux qu'ils avoient à vendre (il étoit alors trois heures), ils nous quittèrent pour retourner dans leur île; et nous gouvernâmes aussi-tôt à l'est. A huit heures, la pointe orientale de la terre nous restoit au nord 40 degrés est, à la distance d'environ quatre milles. Il part de cette pointe une rangée de rochers brisés qui s'étend à plus d'un mille de la terre.

Ne pouvant plus espérer de fourrures dans ces parages, le capitaine Dixon se détermina à doubler la pointe, pour voir si nous trouverions du côté opposé quelque chose qui nous convînt. Nous courûmes des bordées pendant la nuit, jugeant qu'il étoit prudent d'attendre qu'il fît jour pour rallier ces rochers.

Dans

eur
ne
on-
et
es,
ais
oir
oit
unt
ons
vu
uer
à
re,
es.
ent
uit-
er-
en-
, à
tte
lus

pa-
la
osé
les
ent

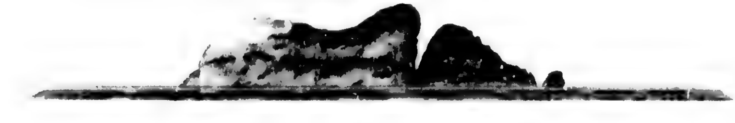
us

Vue de trois Isles

à la Cote N. O. de l'Amerique et du Cap Saint James

Isle de Berrefords

Lat [illegible] deg [illegible] min nord
Long 120 deg 18 min ouest } *N. [illegible] Est a la distance de [illegible] milles*

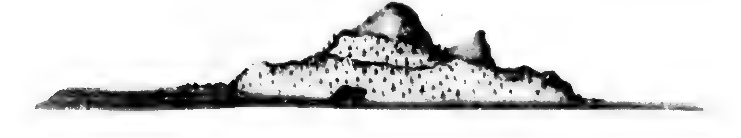


Cap Saint James

N. 1 ¾ Est a la distance de 4 milles

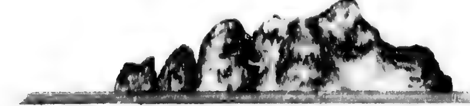


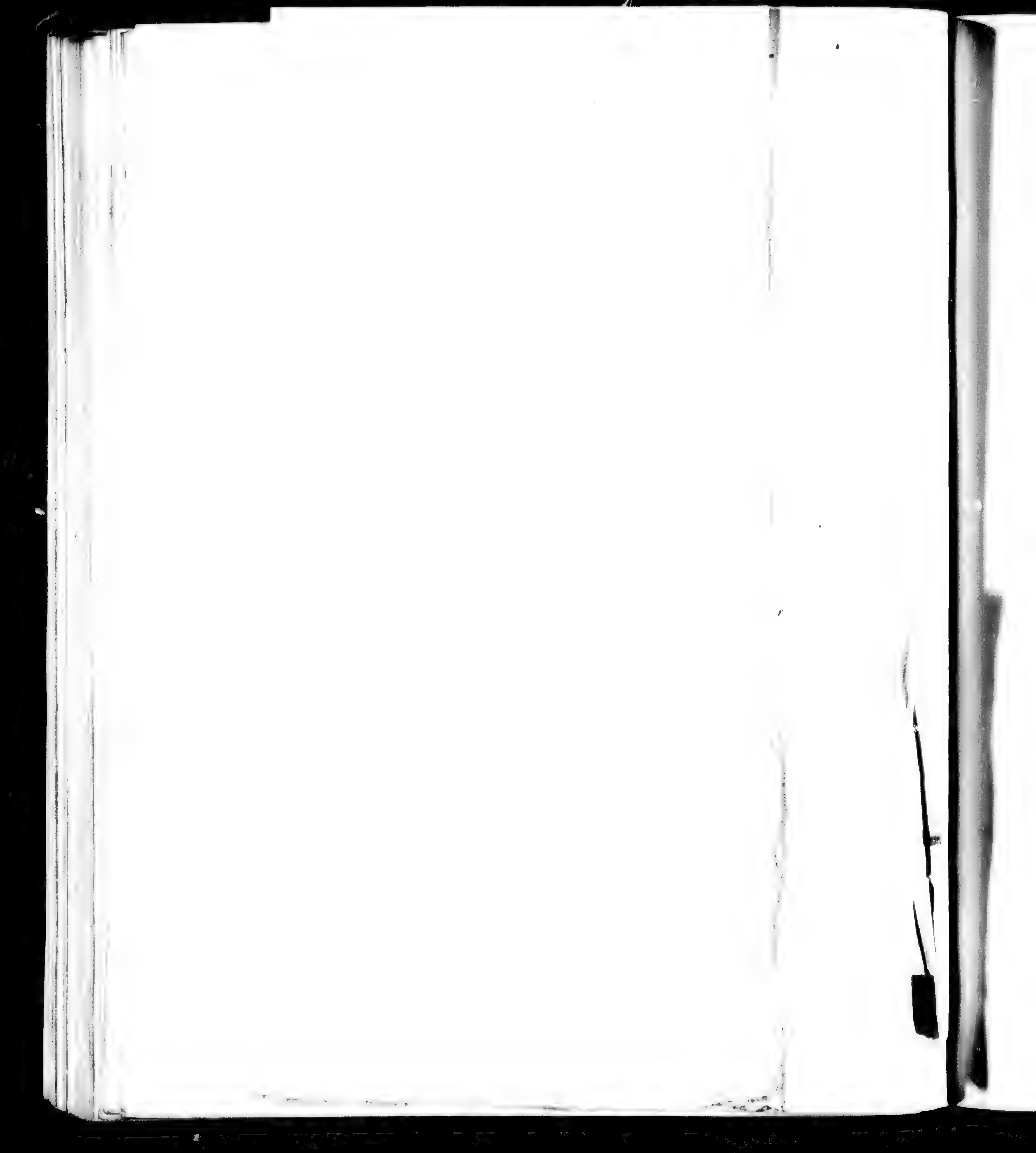
Lat 54 deg N
Long 133 deg 30 min O } *N. N. [illegible] a la distance de 8 Milles*



Isle de Forster

Latit 55 Deg 14 Min Nord
Long 133 deg 43 Min ouest } *N. O. 40 deg Ouest a la distance de 15 Milles*





Juillet 1787.

Dans la matinée du 25, le tems fut nébuleux ; une brise modérée souffloit de l'ouest nord-ouest. A midi, la bande de rochers nous restoit au nord 27 degrés ouest, à la distance d'environ trois milles. Cette pointe est située par les 51 degrés 46 minutes de latitude nord, et par les 130 degrés de longitude ouest. Le 25 étant le jour où l'on célèbre la fête de Saint Jacques (*Saint James*) nous appellâmes la pointe de terre d'où partent ces rochers, le cap de Saint-James. Dans l'après-midi, nous ne vîmes qu'une seule pirogue montée par les mêmes Indiens que nous avions vus dernièrement, et ils ne nous apportoient rien qui vaille la peine d'être cité. Pendant la nuit, nous eûmes des vents légers et variables, et un tems modéré.

Le 26 à midi, la terre nous restoit du sud 5 degrés ouest, au nord 54 degrés ouest. La pointe méridionale est composée de plusieurs rochers brisés qui s'étendent à quelque distance de la terre; mais pas à beaucoup près aussi loin que ceux du cap Saint-James. Le tems étoit alors constamment brumeux, matin et soir, et il s'éclaircissoit vers midi; le vent presque toujours léger et variable.

Le capitaine Dixon avoit dessein, si le vent le permettoit, de faire le tour de ces îles, non-seulement afin d'acheter autant de fourrures qu'il étoit possible de nous en procurer; mais encore à dessein de pouvoir déterminer exactement leur étendue pour l'utilité des navigateurs futurs : jusqu'alors nos progrès avoient été très-lents.

Juillet 1787.

Le 27, vers les onze heures du matin, quatre pirogues s'avancèrent vers nous. Elles contenoient environ trente Indiens parmi lesquels nous vîmes plusieurs de nos anciennes connoissances. Ils apportoient des manteaux et de très-belles peaux ; ce qui prouvoit que les fourrures dans cette partie des îles de la Reine-Charlotte étoient loin d'être épuisées. Dans l'après-midi, trois autres pirogues vinrent sous notre bord, et nous vendirent plusieurs peaux superbes ; notre latitude étoit à midi de 52 degrés, 18 minutes nord, et nous étions à la distance d'environ trois milles du rivage.

Ces Indiens disposèrent de leurs fourrures aussi promptement que ceux qui avoient déjà trafiqué avec nous ; ils préférèrent des bouilloires de fer-blanc et des bassins d'étain à des haches et à des houes.

Vers le soir, une brise modérée s'éleva de l'est et le tems devint nébuleux. A huit heures, la pointe la plus méridionale de la terre nous restoit au sud 43 degrés est ; et la terre septentrionale au nord, 56 degrés ouest. Nous étions alors éloignés de sept milles du rivage. Pendant la nuit, nous courûmes plusieurs bordées, pour nous tenir près de la terre, qui, dans la matinée du 28, nous restoit à la distance de cinq milles. Nous portâmes alors sur la côte à la faveur d'une brise modérée qui soufflo:t de l'est, et dans l'après-midi, quelques pirogues vinrent à la hanche de notre bâtiment ; plusieurs des Indiens qu'elles portoient nous étoient

totalement inconnus. Les fourrures qu'ils nous offrirent étoient en général d'une qualité très-médiocre. Ce que nous donnâmes en échange consista presqu'uniquement en couteaux et en boucles.

Juillet 1787.

La brume s'étant dissipée, nous découvrîmes à l'est une terre dont nous étions éloignés d'environ dix lieues. La sonde nous indiqua trente brasses, fond de rocailles. Notre latitude étoit à midi de 52 degrés 57 minutes nord. Dans l'après-midi, nous eûmes des vents légers, accompagnés d'une bruine continuelle. La marée nous portant à l'est, nous jettâmes la sonde qui nous rapporta de vingt-quatre à quatorze brasses, fond de sable et de petits cailloux. Nous jugeâmes que la terre que nous appercevions à l'est étoit le continent; et plus nous en approchions, plus la sonde nous indiquoit de profondeur.

Vers six heures, la marée changea de direction, et refluant contre nous de cette terre, que nous supposions être le continent, nous vîmes passer des tas d'algue marine, de longues herbes, et des pièces de bois; ce qui nous fit conclure qu'un grand fleuve avoit son embouchure de ce côté-là. La rivière appellée *los Reys*, par l'amiral Defonte, est près de cette partie de la côte (1); et quoique ce qu'il en dit soit presqu'incroya-

(1) Voyez la lettre de Defonte dans le détail que Dabbs donne des contrées adjacentes à la baie d'Hudson, page 124.

Juillet 1787.

ble, il paroît néanmoins qu'il y a de grandes baies qui se prolongent fort avant dans les terres. Il est fâcheux que le tems ne nous ait pas permis d'examiner ces bandes.

Dans la matinée du 29, le tems fut modéré et couvert : le vent étant léger et variable, nous louvoyâmes pour nous tenir près de la terre, et ne pas perdre l'occasion de traiter avec les naturels. A midi le tems s'éclaircit. Nos observations nous donnèrent 52 degrés, 59 minutes de latitude nord ; de sorte que nous étions tout-à-fait par le travers de l'île au nord et à l'ouest. Dans cette position nous voyions la terre élevée au nord-ouest à près de trente lieues de distance ; et c'étoit évidemment la même que nous avions vue le premier juillet. C'est une preuve que la terre que nous avons rallié pendant près d'un mois n'étoit qu'un grouppe d'îles.

De bonne heure dans l'après-midi, nous vîmes plusieurs pirogues se détacher du rivage, et vers les trois heures nous n'en avions pas moins de dix-huit autour de nous, contenant au moins deux cent personnes, la plûpart des hommes. Ce n'étoit pas seulement le grand concours de marchands qui nous faisoit plaisir, mais c'étoit la quantité d'excellentes fourrures qu'ils nous apportoient. Notre commerce étoit égal, s'il n'étoit pas même supérieur, à celui que nous avions fait dans la baie du Manteau, soit en considérant le nombre de peaux, soit relativement à l'aisance avec laquelle les naturels trafiquoient. Nous étions extrêmement occu-

pés à étaler tout ce dont nous voulions nous défaire, les *socs*, les haches, les houes, les bouilloires de fer-blanc, les bassins d'étain, les poëlons de cuivre, les boucles, les couteaux, les anneaux, etc. l'emportant tour-à-tour les uns sur les autres suivant la fantaisie de nos marchands.

Juillet 1787.

Parmi ces Indiens étoit le vieux chef que nous avions vu de l'autre côté de ces îles, et qui paroissant être maintenant un personnage de la première conséquence, obtint du capitaine Dixon la permission de venir à bord. Dès qu'il fut monté sur le gaillard-d'arrière, il commença à nous raconter une longue histoire, pour nous informer qu'il avoit perdu dans un combat le bonnet que nous lui avions donné; et pour nous convaincre de la vérité de son récit, il nous montra plusieurs blessures qu'il avoit reçues en défendant son trésor. Il nous supplia de lui donner un autre bonnet, nous assurant qu'il ne le perdroit qu'avec la vie. Notre capitaine ayant envie de le satisfaire lui fit présent d'un autre bonnet, et nous eûmes bientôt lieu de juger que cette faveur n'avoit pas été accordée inutilement; car il nous fut extrêmement utile dans notre commerce. S'il s'élevoit quelque contestation, s'il se commettoit quelqu'erreur, ce qui étoit inévitable au milieu du tourbillon où nous nous trouvions, c'étoit toujours à lui que les naturels s'adressoient, et ils se soumettoient toujours à sa décision.

Nous demandâmes à ce vieillard, en lui désignant

Juillet 1787. la partie orientale de la côte si nous pourrions trouver par là des fourrures. Il nous fit entendre que c'étoit une nation différente de la sienne; qu'il n'entendoit point leur langage, mais que ses compatriotes étoient toujours en guerre avec les habitans de ce pays-là; qu'il en avoit tué un grand nombre, et qu'il avoit beaucoup de leurs têtes en sa possession.

Ce vieil Indien paroissoit prendre un plaisir singulier à s'entretenir sur ce sujet, et il se donna des peines incroyables pour nous faire comprendre la manière dont il combattoit. Il termina son récit en nous conseillant de ne pas approcher de cette partie de la côte, parce que les habitans nous extermineroient infailliblement. J'essayai de m'instruire de la manière dont ils disposoient des corps de leurs ennemis restés sur le champ de bataille; et quoique je ne pusse pas entendre le vieux chef assez bien pour assurer positivement qu'ils sont dévorés par les vainqueurs; il n'y a cependant que trop de raisons de croire que cette horrible coutume est en usage sur toute cette partie de la côte. Ils conservent les têtes comme des trophées toujours subsitans de leurs victoires.

De tous les Indiens que nous avons vus, ce chef avoit l'air le plus sauvage; et tout dans son personnel annonçoit l'homme fait pour gouverner une nation d'antropophages. Il étoit d'une taille plus qu'ordinaire; son corps étoit mince et élancé, et quoiqu'il parût au premier abord desséché et maigre, sa démarche étoit

hardie, son pas ferme, et ses jambes paroissoient fortes et pleines de muscles. Il avoit des yeux grands, louches, et qui sembloient prêts à lui sortir de la tête. Son front étoit extrêmement ridé, non pas seulement par l'âge, mais par l'habitude de froncer le sourcil. Tout cela joint à un visage long, à des joues creuses, dont les os étoient extrêmement saillans, et à un air de férocité répandu dans tous ses traits, formoit une mine qu'il n'étoit guères possible de considérer sans émotion. Il nous fut, quoi qu'il en soit, très-utile en dirigeant nos échanges avec les gens qui lui obéissoient, et les informations qu'il nous donna, ainsi que les moyens qu'il prenoit pour se faire entendre, prouvoient qu'il avoit naturellement un grand fond de génie.

Juillet 1787.

Outre la grande quantité de fourrures que nous nous procurâmes des gens de sa tribu (au moins 350 peaux), ils nous apportèrent des manteaux de lapins des Indes, chaque manteau composé de sept peaux très-proprement cousues. Ils avoient aussi une bonne quantité d'huile renfermée dans des vessies de différentes grandeurs, contenant une pinte, jusqu'à près d'un gallon, que nous achetâmes pour des anneaux et pour des boutons. Cette huile nous parut très-bonne à brûler; elle étoit très-douce et principalement extraite de la graisse d'animaux.

A sept heures, nous avions entièrement dépouillé les naturels de tous les articles de défaite qu'ils avoient apportés avec eux. Ils nous quittèrent alors, et re-

Juillet 1787.

tournèrent vers le rivage. Le vent étant variable, nous passâmes la nuit à louvoyer pour nous tenir aussi près de la côte que la prudence le permettoit.

Toutes les personnes qui sont à bord sont enchantées de la perspective qui s'offre à nos yeux ; mais il n'y en a certainement pas un qui le soit plus que ton fidèle ami,

W. B.

LETTRE XXXVII.

De l'entrée du Roi George, le 9 Août 1787.

J'ai souvent observé qu'en général, lorsqu'on lit une histoire, soit réelle ou fictive, que le héros soit heureux ou malheureux, on est toujours empressé d'arriver au dénouement. Si tu es maintenant dans ce cas, si tu desires connoître quelle sera l'étendue de notre bonne fortune, cette lettre pourra te satisfaire.

Dans la matinée du 30 juillet, nous eûmes une brise modérée du sud, et un tems assez beau. La latitude observée à midi étoit de 52 degrés 30 minutes nord. Le rivage à environ quatre milles de distance. Dans l'après-midi, nous eûmes huit pirogues à la hanche de notre bâtiment, mais elles n'apportèrent que fort peu de peaux, et d'une qualité inférieure. On nous

Juillet 1787.

nous donna en même tems à entendre que le fonds en étoit épuisé. Ces insulaires étoient du nombre de ceux que nous avions vus la veille; quelques-uns d'entre eux avoient pris un bon nombre de plies qu'ils nous cédèrent : cette provision venoit très à propos, car depuis quelque tems nous avions consommé tout notre poisson.

Jusqu'alors tous les naturels que nous avions rencontrés dans ces îles, quoique nous ne pussions douter qu'ils étoient extrêmement sauvages, s'étoient très-bien comportés avec nous; mais, dans cette soirée, ils nous donnèrent des preuves convaincantes de leur caractère dangereux, et cela d'une manière où il entroit de leur part beaucoup de finesse.

Ceux qui étoient venus pour nous vendre les plies qu'ils avoient attrapés, prolongèrent avec art leur marché, beaucoup plus qu'ils n'avoient coutume, et employèrent tous les moyens possibles pour fixer notre attention. Pendant ce tems, plusieurs pirogues s'avancèrent à l'arrière du bâtiment, et les Indiens voyant des peaux amoncelées contre une des fenêtres de la cabine, l'un d'eux passa sa lance au travers des vitres pour les voler. S'étant apperçus que nous accourions au bruit, ils pagayèrent aussi vite qu'ils purent pour s'enfuir. Pour leur faire voir que nous étions en état de punir des tentatives de cette nature, même à une certaine distance, nous fîmes feu sur eux de plusieurs mousquets; mais nous ne nous apperçûmes pas qu'au-

Juillet 1787.

cun d'eux eût été touché. A huit heures, les extrémités de la terre nous restoient du nord 53 degrés ouest, au sud 52 degrés, à l'est à environ trois milles de distance du rivage. Pendant la nuit, nous eûmes des vents légers et un tems nuageux.

Il étoit assez évident, d'après la conduite des Indiens, que nous n'avions plus que très-peu de fourrures à espérer dans cet endroit; et, le tems marqué pour rejoindre le King-George dans l'entrée de Nootka étant presque expiré, le capitaine Dixon jugea que le plus prudent étoit de s'y rendre au plus vîte. Les vents foibles et inconstans, et les calmes fréquens que nous rencontrions faisoient craindre que nous n'éprouvassions des retards dans notre marche, et que nous n'eussions de la peine à arriver à notre destination. La même raison nous empêchoit de remonter vers le nord.

Dans la matinée du 31, nous mîmes le cap au sud-est, et la sonde rapporta alors soixante brasses, fond de sable. A midi, la partie la plus méridionale de la terre nous restoit au sud-quart-sud-est, à environ dix lieues de distance, notre latitude 52 degrés 36 minutes nord. Pendant l'après-midi et toute la nuit, nous eûmes des souffles légers et un tems assez beau.

Août 1787.

Dans l'après-midi du premier août, la mer étoit houleuse au sud. A midi, nous vîmes le cap S. James, portant sud 5 degrés à l'ouest; la hauteur observée

fut de 52 degrés 10 minutes nord, et la terre la plus proche restoit à trois lieues de distance.

Août 1787.

Vers le soir, une pirogue, portant quatorze personnes, s'avança; mais ils n'avoient presque rien à vendre. Ils nous donnèrent à entendre qu'un de leurs compagnons étoit mort des blessures que lui avoient faites nos mousquets, et tâchèrent en même-tems de nous assurer que cet événement ne changeoit rien dans leurs dispositions à notre égard. Ils vinrent en effet le long de notre bâtiment, sans témoigner la moindre crainte, et il est probable qu'ils n'avoient pas d'autre dessein que celui de nous informer de cette mort.

Pendant toute la nuit nous eûmes une pluie très-forte et un tems épais et brumeux.

Dans la matinée il s'éleva une légère brise de l'est, mais le tems étoit encore chargé de brume. A midi le cap Saint-James portoit sud-sud-est à environ quatre lieues de distance. A cinq heures de l'après-midi les rochers en face du cap nous restoient au sud 36 degrés à l'ouest, à deux lieues de distance. Le tems étoit épais et brumeux, le vent léger et variable, et bientôt après nous eûmes du calme, et la mer très-houleuse au sud.

Notre situation étoit des plus alarmantes, car nous avions toute raison de penser que le bâtiment dérivoit assez vîte du côté des rochers, et le tems étoit si bru-

Août 1787.

meux qu'il ne nous étoit pas possible de distinguer les objets à la longueur d'un cable autour du vaisseau. Un peu après neuf heures, le brouillard commençant à se dissiper, nous vîmes les rochers du cap Saint-James portant sud-ouest à moins d'un mille de distance. Nous descendîmes nos deux chaloupes à la mer pour aller à l'avant remorquer le vaisseau. Heureusement la houle commença à s'appaiser, et la mer devint assez calme, de manière que les bateaux nous furent d'un grand service. A dix heures nous jettâmes la sonde qui rapporta cent brasses sur un fond de rocher; à onze heures elle donna quatre-vingt-cinq brasses, et à minuit soixante-quinze. Après cela une ligne de cent-vingt brasses ne rapporta point de fond, ce qui nous fit juger que nous avions dépassé les rochers.

Le 3, à une heure du matin, il s'éleva une brise légère du nord-est. On remonta les chaloupes, et tout l'équipage, excepté ceux qui étoient de quart, eurent la permission d'aller se reposer; mais à deux heures nous entendîmes distinctement le ressac qui battoit avec force contre les rochers. Tout l'équipage fut aussi-tôt debout, et on redescendit les bateaux pour remorquer à l'avant. Le ciel étoit épais, et chargé de brume et une petite pluie tomboit sans discontinuer.

A quatre heures, un vent frais s'étant élevé du sud, on remonta encore les bateaux. A cinq, nous revirâmes et portâmes le cap au sud-ouest. A 7, nous vîmes les

rochers portant ouest-nord-ouest à environ un mille de distance.

Août 1787.

L'après-midi, le tems fut épais et chargé de brume ; mais il s'éclaircit sur les onze heures du soir, et nous vîmes les rochers portant ouest-quart-sud-ouest à cinq milles. Notre latitude étoit à midi de 51 degrés 50 minutes nord. L'après midi et dans la soirée, nous eûmes vent frais du sud et du sud-ouest, et de la brume. A huit heures le cap Saint-James portoit ouest un demi-rumb au sud à la distance de cinq lieues, et nous nous regardâmes alors comme à l'abri de tous les dangers que nous avions courus auprès des rochers.

Comme les îles que nous venons de quitter nous ont procuré tant d'avantages, tu ne seras pas fâché sans doute que je te donne sur elles quelques détails. Il y a tout lieu de croire, non-seulement en considérant le grand nombre de petits détroits que nous avons vus en rangeant la côte, mais encore par la rencontre que nous avons faite des mêmes habitans que nous avions vns sur le rivage opposé, que ce n'est pas une seule terre, mais plutôt un grouppe d'îles ; c'est ce qui nous leur a fait donner le nom d'*îles de la Reine-Charlotte*. Elles s'étendent du 51e. degré 42 minutes au 54e. degré 24 minutes de latitude nord, et du 130e. au 133e. degré 30 minutes de longitude ouest. La terre est dans quelques endroits fort élevée ; mais le sol n'est pas montueux, et il est entièrement couvert de pins, ce qui fait un contraste agréable

Août 1787.

avec la neige qui couvre perpétuellement les terreins élevés.

Le tems, pendant que nous sommes restés dans les parages de ces îles, a été en général doux et tempéré, et le terme moyen du thermomètre 54 degrés. Pendant que nous rangions la côte qui court de la baie du Manteau au cap Saint-James, le vent s'est tenu constamment au nord-ouest et à l'ouest-nord-ouest; mais nous n'eûmes pas plutôt doublé le cap et gagné le côté nord-est de la terre que nous n'eûmes plus que des vents légers, inconstans et souvent un calme plat.

Le nombre d'individus que nous vîmes durant le tems que nous trafiquâmes sur cette côte fut environ de 850. Si nous en supposons un nombre égal resté à terre, le total des habitans de ces îles se montera à 1700; mais je crois ce calcul un peu fort, et qu'elles n'en contiennent pas autant, en y comprenant les femmes et les enfans. La grande quantité de fourrures que nous nous sommes procurée chez ces insulaires est une preuve suffisante qu'ils n'ont jamais eu de commerce avec aucune nation civilisée, et je ne doute pas que nous ne puissions avec justice prétendre à l'honneur d'ajouter ces îles à la géographie de cette partie de la côte. Nous ne les avons vu faire usage que de très-peu d'ornemens, et il est probable qu'ils se sont procurés leurs couteaux et leurs lances plutôt par les combats que par le commerce; les différentes nations de cette contrée étant perpétuellement en guerre les unes contre les au-

tres. Que cela soit ou non, ces Indiens sont, de tous ceux que nous avons vus sur la côte, les hommes les plus sauvages, les plus féroces, et qui approchent le plus de la brute.

Août 1787.

Les femmes se fendent le dessous de la lèvre inférieure de la même manière que celles de l'entrée de Norfolk, mais avec cette différence qu'aux îles de la Reine-Charlotte l'ornement de bois qu'elles y mettent, est porté par tout le sexe indifféremment, au lieu que dans l'entrée de Norfolk, il n'y a que les femmes d'un rang supérieur qui s'en parent.

Les Indiens sont en général très-jaloux de leurs femmes, et ne leur permettent que rarement de se rendre à bord; mais ceux-ci n'étoient pas de même. Plusieurs d'entr'eux non-seulement leur permettoient de monter sur nos bâtimens, mais ils les en pressoient, quand nos gens les y invitoient. Nous ne fûmes cependant pas longtems à reconnoître que ce n'étoient pas leurs desirs amoureux qui les engageoient à nous rendre des visites, mais plutôt l'envie de piller. Nous n'avions jamais vu de voleurs plus avides. Elles prenoient indistinctement tout ce qui tomboit sous leur main, et cela si adroitement, qu'elles n'auroient pas été déplacées dans la compagnie des plus habiles filoux.

Malgré cette conduite reprochable des femmes, nous avons eu d'elles une preuve de sensibilité, qui nous étonna singulièrement, et que peut-être on n'apperce-

vroit pas très-communément chez le beau sexe dans les pays civilisés.

Le 24 juillet, lorsque (comme je l'ai déjà dit) les naturels nous firent une visite de simple curiosité, un chef et sa femme parurent avoir grande envie de voir le bâtiment. Le capitaine Dixon voulant les satisfaire sur ce point, et pensant que la vue du vaisseau seroit pour eux un sujet qui les engageroit à parler, leur permit de monter à bord. Ils avoient avec eux un petit enfant qu'ils paroissoient aimer tendrement, et ne se pas soucier de confier aux gens qui étoient dans leur pirogue. Le chef vint en conséquence seul sur notre bord, laissant l'enfant avec sa femme. Quand le pauvre homme se vit sur le pont il fut saisi d'une frayeur extrême, et commença à chanter et à se mettre dans les postures les plus humbles pour nous faire concevoir de lui une bonne opinion; il se tranquillisa peu-à-peu, et nous parvînmes à obtenir de lui de descendre dans la cabine. Y étant resté quelque tems, il remonta sur le pont, et après avoir examiné tout ce qui pouvoit piquer sa curiosité, il retourna dans sa pirogue extrêmement satisfait.

La femme, après avoir donné à son enfant un baiser des plus tendres, s'élança sans hésiter sur notre bord, et quand elle fut arrivée sur le gaillard d'arrière, elle nous donna à entendre qu'elle n'étoit venue que pour voir le vaisseau. Elle sollicita notre indulgence, et la permission de satisfaire sa curiosité avec la plus touchante



Planche XIII.



Jeune Femme des Isles de la Reine Charlotte.



Août 1787.

touchante modestie peinte dans ses regards. Elle étoit proprement vêtue à la mode du pays. Son habillement de dessous, qui étoit fait d'une belle peau tannée, étoit juste à son corps, et descendoit depuis le cou jusqu'au gras de la jambe. Son manteau, ou habit de dessus étoit assez grossier, et attaché lâche comme un jupon avec de petits cordons de peau. Ayant considéré tout ce qui attiroit ses regards, le capitaine Dixon lui fit présent de grains de verre enfilés, pour se faire des pendans d'oreille, et d'un certain nombre de boutons. Elle fut enchantée de ce présent et en témoigna sa reconnoissance du mieux qu'il lui fut possible; mais à peine étoit-elle rentrée dans sa pirogue que plusieurs femmes s'attroupèrent autour d'elle, et se mirent à parler avec beaucoup de volubilité en appercevant ses pendans d'oreille. Vraisemblablement elles l'accusèrent d'incontinence; car aussitôt elle serra son enfant contre son sein avec une tendresse inexprimable, fondit en pleurs, et fut un tems considérable avant que les caresses de son mari et les excuses de ses amies pussent la ramener à son premier état de gaieté et de tranquillité.

L'harmonie étant à la fin rétablie dans la pirogue, le chef prit son enfant dans ses bras, et nous le montra, pour nous faire comprendre qu'il ne lui étoit pas moins cher qu'à sa femme. Il nous fit en même tems signe que quoiqu'il n'eût point reçu de nous de présens, il espéroit que nous n'oublierions pas son enfant. Le capitaine Dixon donna alors à l'enfant deux tocs qui firent

Août 1787.

grand plaisir à ce chef. Il y eut aussi des boutons distribués parmi les autres femmes qui étoient dans la pirogue, et elles nous quittèrent fort contentes des présens qu'elles emportoient avec elles. Une conduite semblable doit fournir une ample matière pour réfléchir à ceux qui aiment à suivre la nature dans toutes ses différentes gradations. Je n'en dirai pas davantage à ce sujet, et je l'abandonne à tes méditations.

Quoique chacune des tribus que nous avons trouvées dans ces îles soit commandée par un chef, elles sont toutes divisées en familles, qui ont des loix qui leur sont propres, et un sous-chef auquel ils obéissent. C'est ordinairement le chef qui contracte les marchés pour la tribu entière; mais j'ai souvent remarqué que quand les conventions qu'il faisoit n'étoient pas approuvées, chaque famille séparée avoit le droit de disposer à son gré de ses fourrures, et que le chef leur cédoit toujours.

Je ne puis déterminer s'il retire ou non quelques émolumens dans ces occasions.

Je me suis souvent efforcé de prendre quelque connoissance de leur langage; mais je n'ai jamais pu parvenir même à bien apprendre les mots dont ils se servent pour compter. Chaque tentative que je faisois pour prononcer un de ces mots, ou m'attiroit un rire ironique de la part de ces Indiens, ou un air de mépris silencieux. Il est vrai que la plûpart d'entr'eux étoient très-occupés à leur commerce quand ils venoient près

Août 1787.

de nous, et qu'ils se retiroient aussi-tôt qu'ils avoient fini leurs affaires. D'autres, qui restoient avec nous plus longtems, ne paroissoient pas grands parleurs, mais se cachoient le long du vaisseau, avec quelques mauvais desseins. Ils ne tentèrent cependant jamais de monter à bord, parce que nous avions toujours soin d'avoir la plus grande partie de l'équipage sur le pont, quand il y avoit des pirogues le long du vaisseau. Si tu fais attention à toutes ces circonstances, je me flatte que tu ne m'accuseras pas de négligence pour ne m'être pas mis en état de te donner une idée du langage de ces peuples. Je crois cependant pouvoir dire d'après les observations que j'ai faites, que leur jargon a quelque ressemblance avec celui des habitans de l'entrée de Norfolk.

J'ajouterai à ce que j'ai déjà dit relativement au caractère brutal et sauvage de ces peuples, que leur férocité paroît jusques dans leur manière de chanter. Je conviendrai qu'ils ont des chants assez réguliers, et qu'ils marquent assez de justesse dans la mesure, mais ils ne savent point donner à leur voix cette flexibilité, cette harmonie agréable que nous avions été accoutumés à entendre parmi les autres peuples de la côte.

Le nombre de peaux de loutres que nous nous sommes procurées aux îles de la Reine-Charlotte n'a pas été moindre de 1821, et plusieurs d'elles sont très-belles. Il n'y a pas une aussi grande variété d'autres fourrures que sur plusieurs autres parties de la côte, une petite quan-

Août 1787.

tité de lapins des Indes, de pine-martins et de veaux marins étant les seuls animaux que nous y vîmes. Les *tocs* furent d'abord l'article sur lequel les naturels donnèrent avec le plus d'avidité ; mais pour un si grand nombre de trafiquans il falloit offrir une grande variété d'objets à échanger, et nous étions souvent obligés de déployer tout ce que nous possédions avant que nos nombreuses pratiques se décidassent sur les objets qu'ils vouloient. C'est ainsi que pendant un mois de bonheur nous avons eu plus de succès que n'en auront probablement deux bâtimens pendant tout le reste du voyage, tant le commerce de fourrures est incertain sur cette côte sauvage.

Je reprendrai maintenant le récit de notre route. Le 4 au matin nous eûmes une brise modérée du sud-ouest, et un tems sombre. A midi, nous vîmes une terre que nous jugeâmes être le continent, portant sud 40 degrés est, à environ 5 lieues de distance. Dans l'après-midi le vent sauta à l'ouest, et la mer fut très-houleuse dans le même rumb; le tems étoit couvert et chargé de brume. Pendant la nuit nous serrâmes le vent afin d'éviter la pointe de terre que nous avions à l'est. Dans l'après-midi du 5 ayant encore une brise fraîche de l'ouest, nous cinglâmes au sud-est, et à quatre heures de l'après-midi, nous vîmes le cap au nord-quart-nord-est. Le tems étant épais et chargé de brume, nous ne fîmes que louvoyer pendant la nuit. De bonne heure dans la matinée du 7, nous fîmes force de voiles et nous continuâmes notre route, à la faveur d'un vent frais de nord-

ouest. A midi, nous étions par les 49 degrés 48 minutes de latitude nord, c'est-à-dire à 12 milles de la latitude de l'entrée du Roi-George; mais nous en étions encore à une distance considérable à l'ouest. L'après-midi, le tems fut assez beau et à six heures nous vîmes la pointe boisée portant nord-ouest-quart-ouest à environ quatre lieues de distance, et un rocher ouvert, en face de la pointe, nord 28 degrés ouest. A huit heures, nous serrâmes le vent au sud-ouest. Pendant la nuit, nous eûmes des souffles légers et du calme par intervalle. Dans la matinée du 7, nous eûmes un tems sombre et du brouillard avec une grosse houle à l'ouest, et un calme parfait. A dix heures, une brise légère commença à souffler du sud-est, et le brouillard se dissipa. A midi, la terre portoit du nord-ouest à l'est-sud-est à environ deux lieues de distance. La latitude étoit de 49 degrés 39 minutes nord. Le vent continuant à être fort léger pendant l'après-midi nous n'avançâmes que peu vers l'entrée, et la nuit nous tînmes le vent au sud-ouest, courant de tems en tems des bordées.

Dans la matinée du 8 le tems fut assez bon, mais couvert, et nous avions une légère brise du sud-est.

A dix heures nous apperçûmes une voile au sud-est, et peu de tems après un bâtiment plus petit qui marchoit de conserve. Nous nous imaginâmes un moment que c'étoit le King George et sa grande chaloupe.

Comme nous avions le cap à l'est-nord-est, et que

Août 1787.

nous vîmes distinctement les deux bâtimens porter sur nous, nous continuâmes notre route. Lorsqu'ils furent plus près nous jugeâmes que ce ne pouvoit pas être le capitaine Portlock, vu que le petit bâtiment étoit beaucoup plus fort que sa grosse chaloupe. Nous commençâmes alors à former des conjectures différentes sur ces vaisseaux et sur la nation à laquelle ils appartenoient. Le capitaine Dixon desirant éclaircir tous les doutes à cet egard, donna ordre de revirer de bord et de tirer un coup de canon sous le vent. Le petit bâtiment rendit le coup et hissa aussitôt le pavillon de notre compagnie des Indes. A midi, nous fûmes à la portée de la voix, et nous apprimes à notre grande satisfaction qu'ils venoient de Londres, et étoient frettés par nos propriétaires. Le vaisseau étoit appellé le Prince-de-Galles, et commandé par le capitaine Collinett, et la corvette portoit le nom de la Princesse-Royale, commandée par le capitaine Duncan.

Nous eûmes le plaisir d'apprendre que plusieurs des amis que nous avions en Angleterre étoient en bonne santé ; mais peu d'entre nous eurent la satisfaction de recevoir aucunes nouvelles particulières, vu que par erreur ou autrement, on nous dit que l'on s'attendoit à nous voir entrer dans la Tamise à la fin de cette saison.

Ces bâtimens ont quitté l'Angleterre en Septembre 1786, et ils avoient établi un comptoir sur la terre de Staten, pour rassembler des peaux de veaux marins et de l'huile. De-là ils étoient parti pour se rendre le

plutôt possible dans l'entrée du Roi-George, sans relâcher dans aucun endroit. Pendant une si longue traversée le scorbut avoit fait de grands ravages parmi leurs équipages, et quoique par le secours de la Providence personne ne fût mort, ceux qui avoient été attaqués ne recouvroient la santé que bien lentement.

Leur ayant demandé la route qu'ils avoient tenue depuis qu'ils avoient doublé le cap Horn, ils nous apprirent qu'ils avoient passé la ligne vers le 116ᵉ degré de longitude ouest. Ils y rencontrèrent des vents légers, de fausses brises et des calmes fréquens, accompagnés d'un tems sombre, d'une chaleur étouffante et d'une grande quantité de pluie. C'est sans doute à cela qu'on doit attribuer la violence avec laquelle le scorbut se manifesta parmi les équipages.

Nous passâmes la ligne en avril 1786, presque dans la même longitude, et nous eûmes pareillement des vents légers et variables et un ciel obscur, jusqu'à ce que nous nous fussions étendus considérablement à l'ouest, où nous retrouvâmes des vents alisés constans. Cela prouve qu'il est essentiel d'éviter le passage de la ligne dans cette longitude. Le capitaine Dixon a observé que la meilleure route que les vaisseaux destinés pour la côte nord-ouest de l'Amérique devoient tenir, étoit, après avoir doublé le cap Horn, de gouverner directement sur les îles Marquises. Là on pourroit se procurer des raffraîchissemens, et on se trouveroit en même tems si bien porté à l'ouest, qu'en poursuivant le voyage,

Août 1787.

il y a tout à croire que l'on éviteroit ces parages que l'expérience nous a fait juger si mal sains.

M. John Etches, frère de notre commettant (qui étoit à bord du Prince de Galles) m'informa qu'ils étoient restés près d'un mois dans l'entrée du Roi-George ; mais qu'ils y avoient fait fort peu de chose, y ayant trouvé un bâtiment nommé l'Aigle-Impériale, commandé par le capitaine Berkley. Ce bâtiment étoit parti d'Ostende vers la fin de Novembre 1786, et étoit arrivé dans l'entrée du Roi-George, près d'un mois avant le Prince-de-Galles et la Princesse Royale.

Le capitaine Berkley a vanté plusieurs fois à M. Etches la superbe cargaison de peaux qu'il s'étoit procurées dans cette station, et d'après ce que je vais dire il y a lieu de croire qu'en effet il y avoit fait de bonnes affaires.

Deux navires de Bombay avoient pénétré dans l'entrée du Roi-George pendant l'été de 1786, et y avoient laissé un de leurs hommes, qui y fut rencontré par le capitaine Berkley, et qui lui donna sur son compte les détails suivans.

Son nom est John Mackey; il est né en Irlande, et il s'étoit rendu à Bombay, étant au service de la Compagnie. Deux vaisseaux (le Capitaine-Cook, capitaine Lorié, et l'Expériment, capitaine Guise) furent frettés en 1785 pour une expédition sur la côte nord-ouest de l'Amérique,

Août 1787.

l'Amérique, et il fut engagé à bord du Capitaine-Cook, en qualité de Chirurgien. Ils partirent de Bombay le 28 Novembre 1785, et arrivèrent dans l'entrée du Roi-George le 27 juin 1786. Etant tombé malade d'une fièvre pourprée, il fut laissé à terre pour se rétablir, à la requisition de M. Strange, subrecargue des deux bâtimens. M. Strange l'engagea à apprendre la langue des naturels, et à se mettre bien avec eux, afin d'empêcher, si quelque navire touchoit sur cette côte, que l'on ne lui fournît des fourrures, promettant en même tems de revenir le chercher au printems suivant. Les deux vaisseaux se procurèrent 600 peaux de loutre, de la première qualité, pendant le séjour qu'ils firent dans l'entrée du Roi George, et ils en débouquèrent le 27 juillet, dans l'intention de se rendre à la rivière de Cook. Le Sea-Otter, capitaine Hanna, venant de la Chine, arriva dans l'entrée du Roi-George au mois d'août 1786. Le capitaine offrit à Mackey de le prendre sur son bord, ce qu'il refusa, alléguant qu'il commençoit à goûter le poisson sec et l'huile de baleine; qu'il étoit content du genre de vie qu'il menoit, et qu'il vouloit rester dans cet endroit jusqu'à l'année suivante, époque à laquelle il étoit certain que M. Strange l'enverroit chercher. Le capitaine Hanna quitta l'entrée du Roi-George dans le mois de septembre. Cet homme ajouta que les naturels l'avoient dépouillé et l'avoient forcé d'adopter leur manière de se vêtir et toutes leurs coutumes dégoûtantes; qu'il possédoit maintenant parfaitement leur langue, et connoissoit leur caractère et toutes leurs inclinations; qu'enfin il avoit fait plusieurs

Août 1787.

excursions dans l'intérieur du pays qui environne l'entrée du Roi-George, et qu'il ne croyoit pas qu'il fît partie du continent de l'Amérique; mais que c'étoit plutôt une chaîne d'îles détachées les unes des autres. »

M. Etches, (de qui je tiens ces détails,) m'a assuré qu'on ne pouvoit pas placer un certain degré de confiance dans l'histoire de Mackey, vu que c'étoit un personnage fort ignorant, et qui se contredisoit sans cesse; mais que l'on pouvoit ajouter foi entière à la partie de son récit, où il disoit qu'il avoit adopté les modes et les usages des naturels, car il étoit aussi sale et aussi dégoûtant que le plus sale d'eux tous. Ses connoissances dans la langue du pays étoient fort au-dessous de celles qu'il se vantoit de posséder, et il ne sembloit pas être si satisfait de sa situation, puisqu'il accepta avec joie l'offre que lui fit le capitaine Berkley de le prendre sur son bord, et parût enchanté de se voir prêt de quitter un endroit aussi peu agréable. Cependant en ne lui accordant qu'une sagacité des plus ordinaires, il devoit mieux connoître les gens au milieu desquels il étoit resté pendant un an, que ceux qui n'y venoient que par occasion, et il n'y a pas de doute que cette rencontre n'ait été d'une utilité infinie au capitaine Berkley, pour ménager ses intérêts avec les naturels.

La rencontre que nous fîmes de ces bâtimens fut très-heureuse et pour eux et pour nous. Les informations qu'ils nous donnèrent nous firent concevoir l'inu-

Août 1787.

tilité de pénétrer dans l'entrée du Roi George, et leur destination étant pour l'entrée du Prince-William, nous leur dîmes qu'ils n'avoient rien à faire de ce côté, et nous leur désignâmes les endroits où il étoit le plus probable qu'ils auroient du succès. Le capitaine Dixon employa tous les moyens possibles pour leur persuader de rallier le rivage nord-est des îles de la Reine-Charlotte et la terre qui se trouvoit en face, que nous jugions être le continent.

Dans la soirée du 8, M. Etches et les deux capitaines vinrent à notre bord, où ils restèrent toute la nuit, pour ne pas perdre de tems à se procurer une carte de la côte, et toutes les informations qu'il nous fut possible de leur donner. Pendant l'après-midi et toute la nuit nous mîmes en panne, courant de tems en tems des bordées, selon que les circonstances le requéroient, pour ne pas nous éloigner des vaisseaux, et pour nous tenir à une distance convenable de la terre.

Le 9, à neuf heures du matin nous nous séparâmes de nos nouveaux compagnons de commerce, en leur faisant des adieux sincères, et en leur souhaitant des succès égaux aux nôtres. Dans ma première lettre je te ferai part de quelques remarques générales sur la côte. Adieu.

W. B.

Août 1787.

LETTRE XXXVIII.

Comme nous allons prendre pour tout-à-fait congé d'Amérique, je te ferai part de quelques remarques pour ajouter à celles que je t'ai déjà communiquées dans l'occasion, relativement à cette partie du globe : j'espère qu'elles ne te paroîtront pas indifférentes.

Cette partie de la côte de l'océan pacifique étoit peu connue avant le dernier voyage du capitaine Cook. Le célèbre Buring, navigateur russe, découvrit terre par les 58 degrés 28 minutes de latitude nord, et jetta l'ancre par les 59 degrés 18 minutes; mais la relation de son voyage est très-imparfaite et très-inexacte.

Les Espagnols probablement connoissent aussi la côte qui est un peu au sud de l'entrée du Roi-George, et les environs du cap Edgcombe ; ils ont relâché dans ces deux endroits en 1775; mais j'ai lieu de croire que c'est tout ce qu'ils ont vu de cette partie du continent.

Tu reconnoîtras, par ce que je t'ai dit, que les positions les plus exactement déterminées par le capitaine Cook, sont celles des entrées du Roi-George et du prince William, ainsi que celle de la rivière qui

Août 1787.

porte son nom; et c'est sans doute la quantité de fourrures qu'il trouva dans ces différens havres qui l'engagea à établir le premier trafic dans ces parages. Nos rivaux des Indes ont tiré leurs informations de la même source; et c'est à quelques égards une circonstance qui nous a été avantageuse, car les navigateurs ne comptant pas trouver de fourrures ailleurs que dans les lieux indiqués par le capitaine Cook, se contentèrent de ce qu'ils purent y recueillir, et nous n'eûmes pas en conséquence d'autre parti à prendre que de pousser plus loin nos recherches, ou de retourner en Angleterre les mains vides. Nous abordâmes en conséquence aux îles Charlotte (comme je l'ai dit plus haut) où nos succès surpassèrent nos espérances, et où nous nous procurâmes une plus grande quantité de fourrures, que n'en a fourni jusqu'à présent aucune place connue.

On ne peut nier que nous avons considérablement étendu les connoissances géographiques de ces côtes; il reste cependant encore beaucoup à faire, nous sommes si peu instruits à cet égard, qu'on peut en quelque façon douter si nous avons réellement vu la terre ferme. Il est certain qu'il existe une grande quantité d'îles sur ces côtes; je laisse à décider, à ceux qui navigueront par la suite dans ces parages, si les terres que nous avons rangées, font ou ne font pas partie du continent; mais je puis me permettre d'assurer (ce qui est de la première importance pour ceux qui iront sur ces côtes dans les mêmes vues que nous) que les fourrures

sont inépuisables par-tout où il y a des habitans. L'expérience nous a appris qu'on ne pouvoit pas déterminer au juste quel est l'endroit qu'habitent plus particulièrement les naturels; mais ils forment différentes tribus éparses çà et là, le long de la côte, qui, sauf les additions que pourront y faire les navigateurs futurs, s'étend du 40e. au 60e. degré de latitude nord, et du 126e. au 155e. degré de longitude ouest.

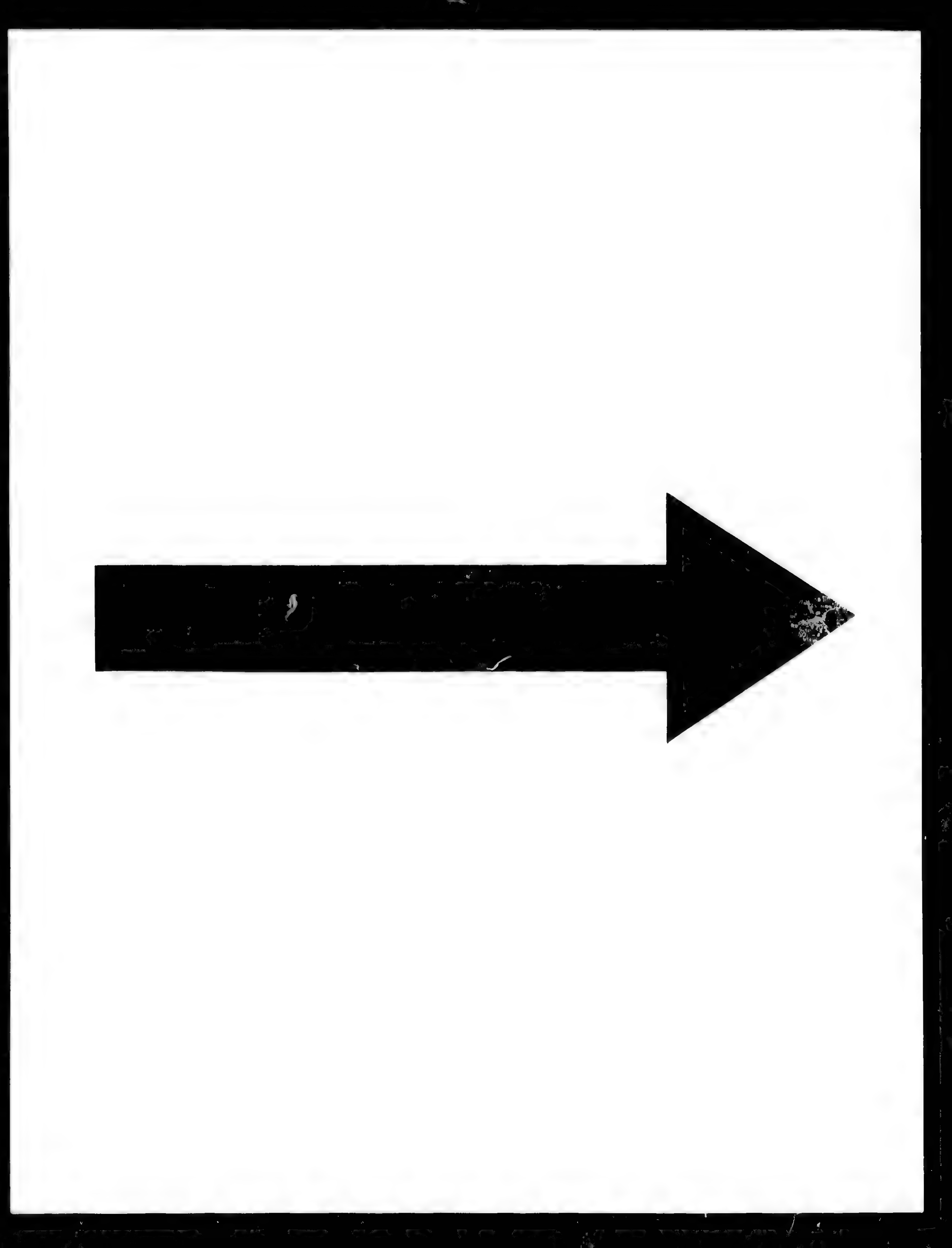
Cette vaste contrée a, à très-peu de chose près, l'apparence d'une forêt sans limites; elle est couverte de pins de différentes espèces, entremêlés d'aunes, de bouleaux, de noisettiers; il s'y trouve aussi diverses sortes d'arbrisseaux, et les vallées et les terreins bas qui sont exposés au soleil et à l'abri des vents, abondent en groseilliers sauvages de plusieurs espèces, en framboisiers et en différentes sortes d'arbustes à fleurs. La superficie du sol est un composé de mousse et de vieux arbres pourris que la fonte subite des neiges entraîne dans les vallées. Ce mélange s'incorpore avec un sable léger, et forme un terreau sur lequel on pourroit cultiver avec succès la plupart des productions de nos jardins.

Le climat, comme on peut s'y attendre, n'est pas par-tout égal; je doute qu'il soit (même dans l'entrée du Roi-George) aussi tempéré qu'en Angleterre; car les montagnes de hauteur médiocre sont continuellement couvertes de neige.

Août 1787.

Je t'ai déjà fait l'énumération des diverses espèces de poissons et de testacées que nous avons vus : quant aux quadrupèdes, tu peux en juger par ce que je t'ai dit des différentes peaux que nous avons achetées. Les seuls que nous ayons vus parmi ces Indiens, sont des espèces de chiens-loups fort gros, et qui nous parurent très-dociles. Il est presque certain qu'il y a sur cette côte plusieurs sortes de métaux et de minéraux. Je t'ai déjà fait remarquer que nous avions trouvé une veine de charbon de terre dans la rivière de Cook. Les couleurs dont les naturels se barbouillent le visage et le corps, semblent être principalement de la mine de plomb et de l'ocre rouge; et nous avons vu fréquemment, tant à l'entrée de Norfolk, qu'aux îles de la Reine-Charlotte des cercles composés de fils de laiton entrelassés, qui ne nous parurent pas être de manufacture étrangère, mais faits par les naturels, qui les portent au cou, en guise d'ornement.

Il ne m'est pas aisé de déterminer au juste la population de cette côte, mais on peut sans exagération la faire monter à dix mille, quoique les apparences semblent autoriser à croire qu'elle est encore plus considérable. Les femmes y paroissent très-fécondes, chaque tribu que nous vîmes ayant parmi elles beaucoup de jeunes enfans, et ces peuplades ne sont pas sujettes aux maladies que le luxe et l'intempérance ont introduites chez les nations plus civilisées. Mais il ne faut pas oublier que les tribus voisines sont presque toujours en guerre l'une contre l'autre, et que ces



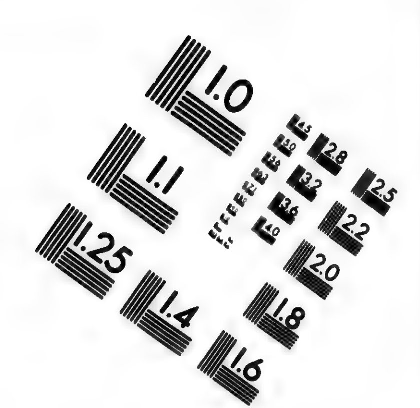
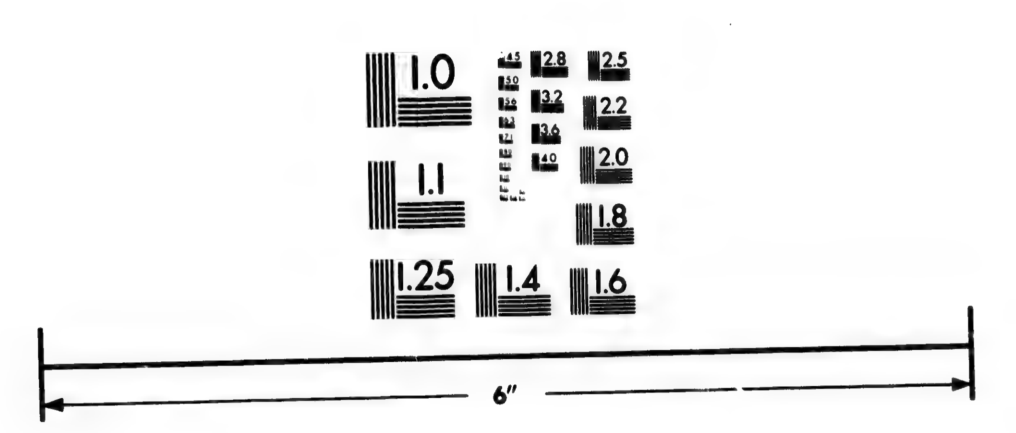
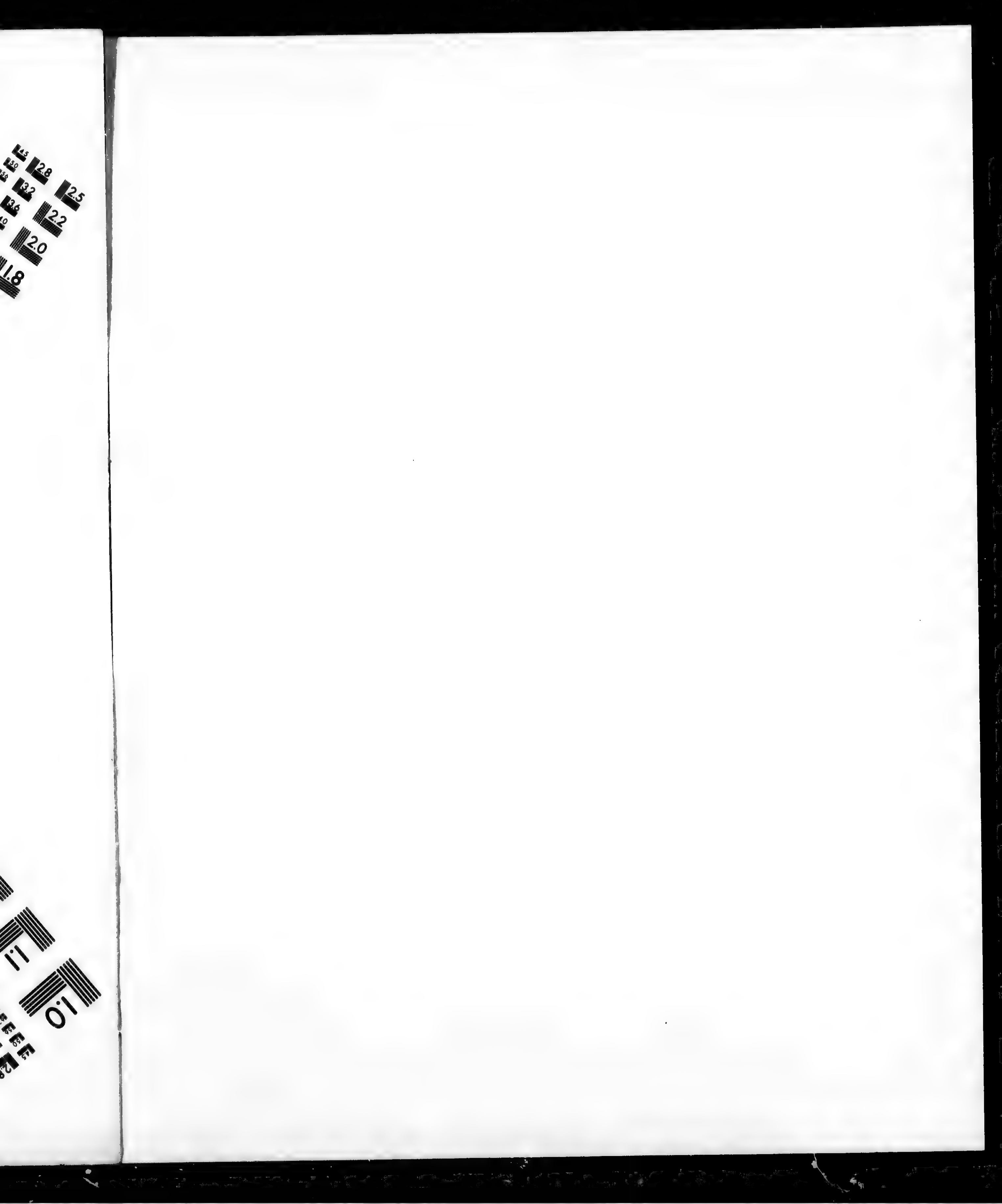


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Août 1787.

commotions ont des suites fatales, tant à cause de la nature de leurs armes qu'à cause de leur cruauté. On a lieu d'ailleurs de croire qu'il périt en mer beaucoup de ces Indiens ; car ils s'éloignent considérablement de la côte, quand ils vont à la pêche ; et s'ils sont surpris par le mauvais tems, leurs pirogues ne sont pas de nature à pouvoir résister contre la fureur des flots. Ces circonstances contribuent certainement beaucoup à dépeupler cette contrée, et expliquent en quelque façon les causes du petit nombre de naturels que l'on y trouve.

Ces Indiens sont en général de taille moyenne, droits et assez bien faits. Les personnes âgées sont la plupart maigres ; mais je n'ai jamais vu sur cette côte qui que ce soit qui eût de l'embonpoint : les personnes des deux sexes ont les mâchoires extrêmement élevées, les yeux petits, et se plaisent dans la malpropreté. Quant à leur teint, il est fort difficile d'en déterminer la couleur ; mais si je puis en juger par plusieurs d'entr'eux qui étoient moins sales que les autres, ces Indiens ne sont guères plus bruns que les Européens en général.

Les cheveux des individus des deux sexes sont longs, noirs, et seroient pour eux une belle parure, s'ils ne les oignoient d'une grande quantité de graisse et d'ocre rouge ; ce qui fournit à la vermine un asyle assuré. Quelquefois cependant les femmes arrangent leurs cheveux assez bien, en les séparant depuis le front

jusqu'au

jusqu'au derrière de la tête, et en les liant parderrière en forme de catogan.

Août 1787.

Les jeunes hommes n'ont pas de barbe, ce qui me fit d'abord croire que c'étoit un défaut naturel à ces peuples; mais je fus bientôt détrompé à cet égard; car tous les Indiens avancés en âge que je fus à portée de voir, avoient le menton entièrement garni de barbe, et plusieurs d'entr'eux portoient une moustache de chaque côté de la lèvre supérieure.

Comme ce défaut de barbe, que l'on suppose aux naturels de l'Amérique, a occasionné bien des recherches parmi les savans; je saisis toutes les occasions possibles qui purent me faire connoître les causes de cette différence entre les jeunes et les vieux Indiens, et l'on m'apprit que les jeunes hommes s'arrachoient les poils de la barbe pour s'en débarrasser, et qu'ils les laissoient croître quand ils avançoient en âge.

Il y a très-peu de variété dans leur parure; les hommes portent des habits faits comme ceux que je t'ai déjà dépeints, avec les peaux qui leur plaisent le plus, ou qu'ils peuvent se procurer à la chasse. Ils y ajoutent quelquefois un manteau fort large, posé négligemment sur leurs épaules, et attaché avec un petit cordon de cuir. Outre ces habillemens, quelques-uns des plus civilisés, particulièrement ceux qui habitent les bords de la rivière de Cook, ont une petite fourrure qu'ils se ceignent autour des reins, et dont

Août 1787.

ils font usage, quand la chaleur de la saison les oblige de quitter leur habit, ou que l'occasion de le vendre se présente. L'habillement des femmes diffère à quelques égards de celui des hommes ; leurs vêtemens de dessous sont faits d'une belle peau tannée, qui leur couvre le corps depuis le cou jusqu'à la cheville du pied, et qui est attaché en plusieurs endroits pour le faire serrer. Par-dessus elles ont une sorte de tablier de peau tannée, et qui ne monte pas plus haut que la ceinture. L'habillement de dessus est à-peu-près semblable à l'habit des hommes, et généralement de peau tannée ; les femmes ne se soucient pas de porter de fourrures, c'est le moyen de ne jamais se dépouiller de leurs habillemens ; ce que leurs maris ne manqueroient pas d'exiger, s'ils étoient de nature à être vendus. On peut dire qu'en général la conduite des femmes est modeste et décente.

On pourroit s'imaginer que les enfans de ces sauvages jouissent, dès leur naissance, de la liberté de tous leurs membres ; cependant cela n'est pas exactement vrai : ils font avec trois pièces d'écorce qu'ils attachent ensemble, une sorte de chaise ; ils enveloppent l'enfant dans des fourrures, le mettent sur cette chaise, et le lient si étroitement, qu'avec les plus grands efforts, il ne peut pas parvenir à changer de position, la chaise est faite de façon que la mère n'a pas besoin de déprisonner l'enfant pour lui donner le sein ou toute autre nourriture. Les Indiennes nettoient leur nourrisson avec de la mousse ; mais elles ne sont pas fort

Août 1787.

entives à cet égard, les pauvres petites créatures t souvent terriblement excoriées, et j'ai vu fréquem- t des garçons de six ou sept ans qui portoient des ques évidentes du peu de soin que l'on avoit eu x dans leur enfance.

Il y a sur la côte plus de différence dans les pa- s que dans les habillemens : par exemple, il semble e l'ouverture, ou seconde bouche, un peu au-dessus menton, ne soit de mode que pour les hommes, les bords de la rivière de Cook et dans l'entrée du nce William, tandis qu'il n'y a que les femmes lement qui portent la parure de bois passé dans lèvre inférieure, dans la partie de la côte, depuis port Mulgrave jusqu'aux îles de la Reine-Charlotte.

Nous avons observé qu'on fait beaucoup plus de des grains de verre dans ces premiers ports, que s aucun autre endroit ; ce sont sans doute les sses qui les leur ont fait connoître, qui trafiquent stamment avec ce peuple, depuis plusieurs années; grains de verre sont ce que les Russes ont presque jours donné en échange; de sorte que si nous geons par-là jusqu'où ils ont étendu leur trafic sur côte, nous aurons lieu de croire qu'ils n'ont pas à l'est du cap Hinchinbrook. Je crois cette con- ture bien fondée.

On parle sur cette côte deux ou trois langues dif- ntes; il est cependant probable que les Indiens

Août 1787.

ils font usage, quand la chaleur de la saison les obl
de quitter leur habit, ou que l'occasion de le vendre
présente. L'habillement des femmes diffère à quelq
égards de celui des hommes; leurs vêtemens de dess
sont faits d'une belle peau tannée, qui leur couvre
corps depuis le cou jusqu'à la cheville du pied, et
est attaché en plusieurs endroits pour le faire ser
Par-dessus elles ont une sorte de tablier de peau tann
et qui ne monte pas plus haut que la ceinture. L'habille
ment de dessus est à-peu-près semblable à l'habit de
hommes, et généralement de peau tannée; les femme
ne se soucient pas de porter de fourrures, c'est le moye
de ne jamais se dépouiller de leurs habillemens
ce que leurs maris ne manqueroient pas d'exiger, s'il
étoient de nature à être vendus. On peut dire qu'en
général la conduite des femmes est modeste et d
cente.

On pourroit s'imaginer que les enfans de ces sau
vages jouissent, dès leur naissance, de la liberté de tous
leurs membres; cependant cela n'est pas exactement
vrai : ils font avec trois pièces d'écorce qu'ils attachent
ensemble, une sorte de chaise; ils enveloppent l'enfant
dans des fourrures, le mettent sur cette chaise, et le
lient si étroitement, qu'avec les plus grands efforts
il ne peut pas parvenir à changer de position, la chaise
est faite de façon que la mère n'a pas besoin de dé-
prisonner l'enfant pour lui donner le sein ou toute
autre nourriture. Les Indiennes nettoient leur nour-
risson avec de la mousse; mais elles ne sont pas fort

Août 1787.

attentives à cet égard, les pauvres petites créatures sont souvent terriblement excoriées, et j'ai vu fréquemment des garçons de six ou sept ans qui portoient des marques évidentes du peu de soin que l'on avoit eu d'eux dans leur enfance.

Il y a sur la côte plus de différence dans les parures que dans les habillemens : par exemple, il semble que l'ouverture, ou seconde bouche, un peu au-dessus du menton, ne soit de mode que pour les hommes, sur les bords de la rivière de Cook et dans l'entrée du prince William, tandis qu'il n'y a que les femmes seulement qui portent la parure de bois passé dans la lèvre inférieure, dans la partie de la côte, depuis le port Mulgrave jusqu'aux îles de la Reine-Charlotte.

Nous avons observé qu'on fait beaucoup plus de cas des grains de verre dans ces premiers ports, que dans aucun autre endroit ; ce sont sans doute les Russes qui les leur ont fait connoître, qui trafiquent constamment avec ce peuple, depuis plusieurs années; les grains de verre sont ce que les Russes ont presque toujours donné en échange; de sorte que si nous jugeons par-là jusqu'où ils ont étendu leur trafic sur cette côte, nous aurons lieu de croire qu'ils n'ont pas été à l'est du cap Hinchinbrook. Je crois cette conjecture bien fondée.

On parle sur cette côte deux ou trois langues différentes; il est cependant probable que les Indiens

Août 1787.

qui l'habitent, s'entendent généralement; quoique, si je peux me fier au rapport du vieux chef des îles de la Reine-Charlotte, ceux qui lui sont soumis n'entendent nullement les Indiens de la partie orientale du cap Hinchinbrook, que nous prîmes pour le continent. Ces Indiens ont presque tous la prononciation rude et difficile; ils ont cependant beaucoup de consonnes dans leurs mots, et ils parlent plutôt des lèvres et des dents que de la gorge.

Je mettrai sous tes yeux les différens termes employés pour exprimer les nombres par les naturels des entrées du Prince-William, de Norfolk et du Roi-George. Ils te donneront une idée plus juste de leurs différentes langues, que tous les détails dans lesquels je pourrois entrer à ce sujet. Ceux qui sont usités parmi les habitans de l'entrée du Roi-George m'ont été communiqués par un de mes amis que j'ai trouvé à bord du *Prince de Galles*. Je fais cette observation pour que tu ne sois pas surpris que je t'entretienne de la langue d'un pays où je n'ai jamais été.



Août 1787.

L'entrée du prince William, et la rivière de Cook.	*L'entrée de Norfolk.*	*L'entrée du Roi-George.*
Un, Asthlenach,	Tlaasch,	Sorwock.
Deux, Malchnach,	Taasch,	Athlach.
Trois, Pinglulin,	Noosch,	Catsa.
Quatre, Staachman,	Tackoon,	Moo.
Cinq, Talchman,	Keichein,	Soutcha.
Six, Jirglulin,	Cletuschush,	Noctpoo.
Sept, On n'a pas	Takatuschush,	Atlapoo.
Huit, pu s'en as-	Nooschatuschush,	Athlaquell.
Neuf, surer.	Kooschush,	Sarvacquell.
Dix, Coolin,	Chincart,	Highhroo.

Ces mots sont écrits aussi conformément à la prononciation qu'il m'a été possible; et cependant je suis totalement incapable de les prononcer comme les Indiens. Je n'ai jamais vu personne qui articulât plus aisément que les habitans de la rivière de Cook. Ils répètent sans difficulté les mots anglois les plus difficiles, sur-tout ceux qui commencent ou finissent par *th;* ce que les européens sont en général incapables de faire.

Comme je suis déjà entré dans quelques détails sur les pirogues des Indiens, j'ajouterai seulement que les petites pirogues des habitans de la rivière de Cook ont environ dix-huit à dix-neuf pieds de longueur; les deux extrémités sont recourbées à-peu-près comme le manche d'un violon. Ces pirogues sont faites de côtes très-minces, et couvertes de peaux de veaux marins. Les instrumens

Août 1787.

de chasse et de pêche sont attachés avec des lanières en-dehors du canot, de manière à pouvoir être saisis promptement, quand on en a besoin. Les Indiens rament avec de petites pagayes applaties par les deux bouts en forme de pelle d'aviron, et par leur moyen ils dirigent leurs pirogues avec beaucoup d'adresse.

Outre les ornemens dont j'ai déjà parlé, les Indiens se plaisent à porter des masques et des bonnets de différentes espèces, sur lesquels sont peints des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons, et quelquefois des figures humaines. Plusieurs de ces devises sont également sculptées en bois; et il en est quelques-unes qui sont supérieurement exécutées.

Les Indiens paroissent attacher un grand prix à ces oruemens, qui sont empaquetés avec soin dans des boîtes quarrées, pour être portés sans embarras d'un lieu à un autre.

Quand une tribu d'Indiens vient près de nous pour trafiquer, leur premier mouvemeut est d'étaler ces trésors, et les principaux personnages se revêtent de leurs plus beaux habits, avant que les chants ne commencent. Le chef, (qui toujours dirige le concert vocal) endosse un habit large fait de peau d'élan tannée. Autour de l'extrémité inférieure de cet habit se trouve une et quelquefois deux rangées de grainailles sèches ou de becs d'oiseaux, qui occasionnent un cliquetis à

s
e
-
r
r
o

s
e
: ,
i-
nt
nt

à
es
un

our
ces
de
om-
vo-
née.
uve
hes
is à

Planche XIV

Indian Song as generally Sung by the Natives of
NORFOLK SOUND
previous to commencing trade



chaque pas qu'il fait. Il porte à la main un hochet, ou plutôt une machine destinée au même usage : elle est d'une forme circulaire, et son diamètre est d'environ neuf pouces. Trois petits bâtons courbés, de forme ronde, à distances inégales, sont tout ce qui compose cet instrument curieux, auquel est attaché un grand nombre de becs d'oiseaux et de graines sèches, que le chef met en mouvement par différentes secousses, persuadé que ce bruit ajoute beaucoup à l'harmonie du concert. Leurs chansons consistent en plusieurs couplets, dont chacun est terminé par un chœur. Le chef chante d'abord seul, les hommes et les femmes se joignent ensuite à lui et chantent en octave, en battant régulièrement la mesure avec leurs mains ou avec des pagayes. Pendant ce tems le chef secoue son hochet et fait mille contorsions ridicules, en chantant par intervalle sur un ton différent de celui des autres. Ce concert dure ordinairement près d'une demi-heure sans interruption.

Je me propose de t'envoyer notée une chanson que j'ai souvent entendue, lorsque nous étions à l'ancre dans l'entrée de Norfolk. Mes connoissances en fait de musique sont si superficielles que je ne peux pas absolument répondre d'avoir rendu exactement la valeur des sons. Mais ce que j'en ai fait ne laissera pas de donner une idée plus juste de la musique en usage parmi les habitans de cette côte, que toutes les descriptions et tous les argumens que j'aurois pu imaginer à ce sujet. Il est à remarquer qu'ils ont une grande

Août 1787.

variété d'airs ; mais que la manière de les rendre est universellement la même.

J'ignore s'ils font usage d'hieroglyphes pour perpétuer le souvenir des évènemens. Cependant leur collection nombreuse d'oiseaux et de poissons peints, de figures humaines et d'animaux sculptés, pourroient en rendre la supposition vraisemblable. Plusieurs de ces sculptures sont bien proportionnées et exécutées avec un degré d'intelligence et d'adresse extraordinaire de la part d'un peuple si éloigné de posséder les arts des nations civilisées. Nous devons observer que cet art n'est point chez eux dans son enfance. Le capitaine Cook a vu des preuves du goût qu'ils avoient pour la sculpture et pour la ciselure : les outils de fer y étoient aussi en usage dès-lors. La lame de leurs couteaux est si mince qu'ils la plient en une infinité de formes, au moyen desquelles ils exécutent tout ce qu'ils veulent, presqu'aussi bien que s'ils avoient recours aux différens instrumens d'un charpentier. Il n'est guères possible de fixer l'époque à laquelle le fer a été introduit dans ces îles ; mais il est certain que cette époque est très-reculée. Je crois pouvoir assurer que leurs outils ne sont pas de manufacture angloise ; qu'il est presqu'évident qu'ils leur ont été fournis par les Russes. Le seul instrument que j'aie vu qui ne fût pas de fer, étoit un *toc* fait de jaspe, pareil à ceux dont se servent les habitans de la Nouvelle-Zélande.

L'industrie de ces Indiens ne se bornent pas à des sculptures

Août 1787.

sculptures en bois, ou à des peintures sur l'écorce des arbres. Ils fabriquent une espèce de couverture ou manteau bariolé de diverses couleurs, et assez ressemblant à la housse de nos chevaux. Il ne paroît pas tissu, mais travaillé à la main d'une manière très-adroite. J'imagine que ces manteaux sont faits avec une laine qu'ils enlèvent des peaux des animaux qu'ils tuent à la chasse; ils y attachent un grand prix, et ne les portent que dans des occasions extraordinaires.

Outre les habits de peaux et les manteaux dont ils sont communément couverts, ils ont des habits très-larges dont ils ne se servent qu'en tems de guerre, qui sont faits de peaux d'élan tannées, doublées et quelquefois sur-doublées de la même peau. Leurs armes sont des lances fixées à un pieu de six ou huit pieds de longueur, et une espèce de petit poignard qu'ils portent à la ceinture dans un fourreau de cuir. A ce poignard, est attachée une bande de cuir, à l'extrémité de laquelle se trouve un trou pour y insérer le doigt du milieu. La bande de cuir est ensuite entrelassée autour du poignet, de manière à fixer le poignard dans la main. Aussi le combattant ne peut perdre ses armes qu'en perdant la vie.

Pendant l'hiver, ils se nourrissent principalement de poissons secs; mais, dans la saison de la chasse, ils ont une grande variété de mets, parmi lesquels la chair de veau marin semble être pour eux le plus exquis. Ils nous en offroient quelquefois, et, sur notre

Août 1787.

refus, ils nous regardoient d'un air d'étonnement et de mépris. Au printems, ou plutôt dans l'été, il croît dans ces îles beaucoup d'herbes d'espèces différentes dont les naturels se nourrissent, et qu'ils paroissent aimer beaucoup. L'entrée de Norfolk produit en abondance le lys des vallées. Quoique ces pauvres Indiens soient dans un véritable état de barbarie, ils peuvent néanmoins se flatter d'égaler sous *un* rapport les nations civilisées. Je veux parler du *jeu* qui est porté ici (en proportion de la différence des usages) à un aussi grand degré de perfection que dans nos clubs à la mode. Je les ai vus jouer avec cinquante-deux petits morceaux de bois ronds, longs à-peu-près comme le doigt du milieu, et marqués de points rouges diversement disposés. Ce jeu consiste à placer ces morceaux de bois dans un grand nombre de positions différentes, et il paroît ne pouvoir être joué que par deux personnes; mais il ne m'est pas possible d'en donner une description exacte. L'Indien que nous avions à bord au port Mulgrave, perdit à ce jeu un couteau, une lance et plusieurs *tocs* en moins d'une heure. Quoique cette perte égalât au moins celle qu'auroit faite un joueur anglois à qui un coup malheureux auroit ravi toute sa fortune, il supporta cet échec avec une patience et un sang-froid dignes de servir d'exemple à tous les joueurs de l'Europe.

Les Indiens comptent le tems par lune, et on a lieu de douter si le souvenir des grands événemens se perpétue parmi eux au-delà d'une génération.

Août 1787.

Le commerce des fourrures roule principalement sur les peaux de loutres. M. Etches m'a appris que dans l'entrée du Roi-George, l'on trouve autant d'espèces différentes de peaux que dans la rivière de Cook. J'ai eu occasion de remarquer les articles que les Indiens acceptoient plus volontiers en échange; et j'ai observé que le cuivre est presque la seule chose qui soit recherchée par les habitans de l'entrée du Roi-George. Quoique les scies fussent ce que les Indiens pouvoient se procurer de plus utile, ils y attachoient si peu de valeur, qu'ils consentoient à peine à donner une peau de veau marin pour une scie. Le tems et l'usage leur apprendront sans doute à apprécier, comme ils le doivent, l'utilité des divers outils que nous leur avons portés.

Je t'ai communiqué, mon ami, toutes les observations que j'ai été à même de faire, relativement à ces peuples. J'aurois pu les étendre davantage, et remplir un volume d'assertions purement hasardées, sur leur origine, sur la manière dont ils se sont établis dans ces îles, sur l'époque de leur émigration, sur le pays qu'ils habitoient antérieurement, etc. etc. Mais comme les conjectures sont quelquefois partielles; comme elles sont toujours incertaines, et que conséquemment on n'en peut rien conclure de satisfaisant, je suis persuadé que tu approuveras le parti que j'ai pris de n'en former aucune. Peut-être, en ne parlant que du résultat de mes observations, ai-je eu néanmoins le talent de t'ennuyer. Je crois en conséquence

Août 1787.

n'avoir rien de mieux à faire que de terminer au plutôt ma lettre, en t'assurant de la sincérité des sentimens que je t'ai voués, etc.

W. B.

LETTRE XXXIX.

Whahoo, le 15 septembre 1787.

Je t'ai donné sur la côte nord-ouest de l'Amérique tous les renseignemens qu'il a été en mon pouvoir de me procurer, et je reviens aux détails de notre marche. Je t'ai déjà dit que nous nous étions séparés des bâtimens que nous avions rencontrés dans la matinée du 9 août. Ils portèrent sur les îles de la Reine-Charlotte, et nous, nous fîmes voile vers les îles Sandwich, avec beaucoup plus de satisfaction que quand nous quittâmes la côte l'année dernière. A dix heures, la pointe Boisée (*Woody-Point*) nous restoit au nord un quart-nord-est à sept lieues de distance. Notre latitude à midi étoit de 49 degrés 30 minutes; et notre longitude de 128 degrés 10 minutes ouest.

Depuis lors jusqu'au 12, une brise fraîche souffla du nord ouest et le tems fut modéré. Le 12 à midi, la hauteur observée nous donna 44 degrés 22 minutes de latitude nord, et 131 degrés 59 minutes de longitude ouest.

Du 12 au 15, nous eûmes en général des vents légers et variables, avec des calmes par intervalles. Dans la matinée du 16, une brise fraîche s'éleva encore au nord-nord-ouest. Notre latitude à midi étoit de 41 degrés 41 minutes; et notre longitude, selon les observations lunaires, de 131 degrés.

Août 1787.

Depuis quelque tems, nous avions vu une quantité innombrable d'une espèce d'êtres tenant des règnes animal et végétal qui flottoient sur la surface de la mer, et que les marins appellent, *vaisseaux de guerre portugais*. L'extrémité inférieure en est ovale et d'une couleur de pourpre, et il a environ deux pouces de longueur. Sa partie supérieure s'applatit et s'étend à-peu-près comme un éventail. La déclinaison du compas étoit de 16 degrés 16 minutes vers l'est. Le 17, à midi, nous étions par les 40 degrés 8 minutes de latitude nord, et par les 133 degrés 26 minutes de longitude ouest.

Le vent passoit insensiblement au nord et à l'est, et le 21, nous pourrions dire que nous avions un vent alisé régulier qui souffloit du nord-est. Notre latitude, à midi, étoit de 34 degrés 28 minutes nord, et notre longitude, d'après nos observations lunaires, de 136 degrés 20 minutes ouest. Le vent continuoit à souffler du nord-est, et le tems étoit en général modéré et beau.

Le 2 septembre, nous trouvant par les 20 degrés

Septembre 1787.

Septembre 1787.

1 minute de latitude nord, et par les 150 degrés 3 minutes de longitude ouest, nous gouvernâmes tout-à-fait à l'ouest, à fin de tomber sur Owyhee, la principale des îles Sandwich.

Le 3, à midi, notre latitude étoit de 19 degrés 55 minutes nord, et notre longitude, d'après le résultat de plusieurs observations lunaires, de 152 degrés 9 minutes ouest.

Le 5, à six heures du matin, nous découvrîmes Owhyhee qui nous restoit du sud-sud-ouest à l'ouest demi-quart nord-ouest, à environ quatorze lieues. Notre latitude, à midi, étoit de 20 degrés 4 minutes, et notre longitude, d'après une suite d'observations lunaires, étoit de 154 degrés 41 minutes ouest. La brise devenant légère, nous ne pûmes pas espérer de gagner la terre à la faveur du jour. En conséquence, nous serrâmes le vent au nord à six heures du soir, et nous courûmes de petites bordées pendant la nuit.

Cette traversée, de la côte d'Amérique à Owhyhee, a été sans contredit plus heureuse que toutes celles que nous avons faites depuis le commencement de notre voyage. Nous nous attendions à mettre au moins cinq semaines, avant de nous trouver à la vue de cette île, et il ne nous a pas fallu un mois pour y arriver. Nous avions de nouveaux sujets d'admirer la bonté de la Providence qui nous avoit surveillés dans tout le cours de notre voyage, mais qui, dans cette circons-

Septembre 1787.

tance, nous avoit donné des preuves particulières de sa protection. Le scorbut avoit déjà fait des progrès rapides parmi l'équipage; à peine y avoit-il une seule personne à bord qui ne fût infectée de cette contagion, et quelques-uns de nos gens étoient même hors de service. Un voyage plus long eût donc été indubitablement fatal à plusieurs d'entre nous, malgré les *anti-scorbutiques* que l'on distribuoit généreusement à tout le monde. L'espoir de trouver bientôt des légumes et des provisions fraîches ranima notre vigueur, et il parut nous rappeller à la vie.

Je dois observer ici que nos gens avoient sallé une grande quantité de plies, pendant que nous étions sur la côte; qu'ils les mangeoient de préférence au bœuf et au porc salé, peut-être leur avidité à dévorer cette salaison, sans modération, a-t-elle contribué au progrès qu'a fait le scorbut, c'est une question que je laisse à décider à la faculté.

Revenons à mon journal. — Le 6, à sept heures du matin, nous marchâmes vent arrière vers l'ouest: mais voyant un grand nombre de pirogues qui venoient de terre, nous mîmes à la cape pour trafiquer avec elles. Les naturels nous apportoient beaucoup de petits cochons et de patates, nous trouvâmes qu'ils attachoient toujours le même prix au fer, quoique nous eussions craint d'abord que l'Aigle impérial et plusieurs vaisseaux du Bengale qui y avoient relâchés, n'eussent porté préjudice à ce genre de commerce.

Septembre 1787.

Il étoit à peine dix heures, que nous avions sous bord un grand nombre de pirogues; les Indiens trafiquoient avec le plus vif empressement; plusieurs d'entr'eux grimpoient sur les côtes du vaisseau, à dessein d'accélérer leurs marchés; mais un plus grand nombre encore venoit à bord pour contenter leur curiosité, et pour chercher s'il ne seroit pas possible de voler quelque chose. Un de ces voleurs choisissant l'instant où chacun de nous étoit occupé de l'affaire des échanges, prit un fourgon de fer qui étoit dans la forge de l'armurier, et sauta dans l'eau avec sa prise. Nous eûmes beau crier après lui, pour qu'il la rapportât, il n'en nagea qu'avec plus de vigueur. Il paroissoit trop charmé de son acquisition pour prêter l'oreille à nos cris et à nos menaces. Une pirogue s'étoit avancée pour le prendre; et, se mettant en devoir de porter le voleur sur le rivage, notre capitaine se détermina à faire un exemple de ce malheureux, se trouvant obligé d'en agir ainsi pour empêcher que de semblables déprédations n'arrivassent continuellement. Trafiquant avec un aussi grand nombre de personnes, une telle action impunie auroit pu détruire la confiance, si nécessaire dans nos échanges. On fit en conséquence feu de plusieurs mousquets sur le coupable, et nous apperçûmes qu'il étoit blessé par le sang que nous vîmes couler, nous parvînmes un instant après à persuader à ses compagnons de le ramener, et nous le prîmes à bord. Une balle l'avoit atteint à la mâchoire inférieure; il avoit une autre blessure à la lèvre supérieure. Le chirurgien pansa ses plaies avec toute

toute l'attention possible, et nous renvoyâmes le pauvre diable; mais, avant de nous quitter, il pria le capitaine de lui faire présent d'un *toc*, et sa demande lui fut accordée.

Septembre 1787.

Les Indiens ne furent pas intimidés par cette aventure, et ils continuèrent leur trafic comme s'il n'étoit rien arrivé.

Notre capitaine n'avoit pas eu l'intention de mouiller près de cette île, mais seulement de serrer le vent, en louvoyant et courant des bordées plus ou moins longues, suivant les circonstances, pour se procurer une bonne provision de cochons et de légumes, et toutes les lignes que nous pourrions trouver dans cette partie d'Owhyhee. L'expérience nous avoit enseigné que ces lignes étoient très-bonnes à faire des cordes, pour tous les différens ouvrages.

A midi, nous découvrîmes Mowée, dont l'extrémité orientale nous restoit au nord 56 degrés ouest, à la distance d'environ 12 lieues; les extrémités d'Owhyhee s'étendoient du sud 76 ouest, au nord 30 est, à la distance d'environ 8 milles, et notre latitude étoit de 20 degrés 17 minutes nord.

Le 7, le tems étant modéré, nous louvoyâmes de manière à donner aux naturels la facilité de nous approcher. Ils continuèrent à nous apporter des cochons et des légumes, et, avant le soir, nous eûmes un bon magasin de provisions.

Septembre 1787.

Le 8, à six heures du matin, aidés d'une brise fraîche de l'est, et d'un très-beau tems, nous rangeâmes les côtes vers la pointe la plus occidentale de cette île, qui, à midi, nous restoit à la distance d'environ cinq lieues, et nous étions à près de quatre milles de distance du rivage. Un grand nombre de pirogues nous suivoient; mais étant favorisés d'une brise fraîche et constante, nous les laissâmes bientôt en arrière. Vers une heure de l'après-midi, ayant déjà atteint la pointe sud-est, nous mîmes en panne pour faciliter aux naturels les moyens de nous approcher, le capitaine leur ayant permis de nous vendre des curiosités. Un grand nombre de pirogues de cette partie de l'île vinrent alors à la hanche de notre bâtiment, et nous leur achetâmes un bon nombre de lignes. A trois heures, nous remîmes à la voile, et nous portâmes sur Whahoo, qui étoit l'île où le capitaine Dixon se proposoit de faire provision de bois et d'eau. A six heures, la petite île de Tahoura nous restoit au nord 60 degrés à l'ouest, à la distance de huit lieues. Vers le soir, la brise devenant plus fraîche, nous prîmes un double ris au hunier et à la grande voile; à dix heures, nous serrâmes le vent au sud, la prudence exigeant cette précaution, pendant la nuit. Le 9, à cinq heures du matin, nous revirâmes et forçâmes de voile; le tems étoit très-beau; nous étions favorisés d'une brise fraîche de l'est, qui continua à souffler toute la matinée; nous eûmes ensuite des vents légers, de fausses brises et souvent des calmes. A midi, l'extrémité occidentale de Renai nous restoit au nord 10 degrés ouest, à la

distance de dix milles. Pendant l'après-midi, plusieurs pirogues vinrent de l'île de Ranai, et les naturels nous apportèrent une bonne quantité de lignes, mais c'étoit presque la seule chose dont ils s'étoient chargés. Nous les prîmes en échange de petits *tocs*.

Septembre 1787.

A six heures du soir, une terre avancée à l'ouest de Renai, et qui ressembloit beaucoup à la baie de Beachy, nous restoit au nord 6 degrés est, à la distance de cinq milles; dans la soirée, nous essuyâmes plusieurs raffales qui nous forcèrent de prendre tous les ris aux huniers, et de n'en laisser qu'un à la grande voile; vers minuit, le vent s'appaisa, et le 10, à la pointe du jour, nous déployâmes toutes nos voiles, ayant Whahoo directement en proue. Nous étions aidés d'une bonne brise de l'est, et nous nous trouvâmes, à onze heures, dans la baie où nous avions déjà mouillé, nous jettâmes la seconde ancre par huit brasses et demie fond de sable et de rocher. Les extrémités de la baie s'étendoient du sud 80 degrés est, au sud 68 degrés ouest, à la distance de deux milles.

Notre intention étoit de ne rester ici qu'autant de tems qu'il seroit nécessaire pour nous approvisionner de bois et d'eau, sachant par expérience qu'il étoit impossible de rester plus long-tems à l'ancre dans cette baie sans endommager nos cables, qui auroient à souffrir non-seulement par rapport au mauvais fond, mais encore par la houle continuelle qui subsistoit au sud-est de la baie.

Septembre 1787.

Plusieurs pirogues vinrent près de nous, et nous en envoyâmes quelques-unes pour nous chercher de l'eau douce; mais les naturels n'en apportèrent qu'une très-petite quantité, nous disant que toutes les provisions de l'île étoient *tabοées.*

Dans l'après-midi nos gens furent employés à étendre et à réparer les manœuvres. Vers le soir un grand nombre de naturels vinrent nous faire des visites, mais la plûpart étoient des femmes qui venoient à dessein de trouver des maris pour la nuit : quoique dans ce moment nous manquassions de plusieurs provisions très-nécessaires, ceux qui voulurent oublier leurs maux auprès des sémillantes nymphes de Wahco, n'eurent pas à se plaindre. Le 11, dans la matinée notre ancien ami le prêtre vint nous voir, accompagné de sa suite ordinaire; il nous informa que le roi se proposoit de nous faire une visite, avant de permettre à ses sujets de nous apporter de l'eau et des provisions. En conséquence de cette promesse Tecretecre vint à bord, suivi d'un grand nombre de chefs et de son neveu Myaro, dont nous avions tant admiré la figure et la taille, lors de notre dernière excursion dans cette île. Il avoit acquis un peu d'embonpoint, mais sa peau étoit couverte par place de pustules blanches : je m'étois imaginé d'abord que cette maladie de peau n'étoit occasionnée que parce qu'il avoit bu de l'ava avec excès. Lui ayant fait part de ce soupçon, il me dit que c'étoit une maladie fort connue parmi eux, et que l'ava n'avoit pas pu l'occasionner, puisqu'un jeune homme de son

âge ne pouvoit point boire de cette liqueur sans commettre un crime.

Septembre 1787.

Le roi nous fit présent d'un très-beau cochon, et de quelques noix de cocos; mais on voyoit qu'il avoit dessein de régler sa conduite d'après la réception que nous lui ferions, et qu'il ne nous feroit tenir de provision qu'en conséquence des présens qu'il recevroit de nous. Il fit beaucoup de questions touchant le capitaine Portlock, et témoigna beaucoup de desir de le voir; Myaro, et plusieurs des chefs demandèrent des nouvelles de Piapa, et parurent charmés de savoir qu'il étoit à Attoui.

Lorsque Teeretecre eut satisfait sa curiosité, et que le capitaine Dixon lui eut fait présent de plusieurs *tocs* et de plusieurs autres bagatelles, il s'en retourna. Nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que nos présens avoient fait un bon effet; car un grand nombre d'Indiens vinrent nous apporter de l'eau en si grande abondance que nous en remplîmes quatorze pipes avant le coucher du soleil.

Le 12, dès l'aube du jour, nous fûmes environnés de pirogues. Les naturels nous apportèrent tant d'eau douce que nous eûmes bientôt achevé notre provision.

Les Indiens voyant alors que nous n'en avions plus besoin, vidèrent leurs gourdes dans la mer. C'étoit du bois dont il nous restoit à nous occuper; les insulaires

Septembre 1787.

l'ayant appris, retournèrent tout de suite vers le rivage, et dans moins d'une heure ils commencèrent à nous en apporter une bonne quantité; ils avoient aussi avec eux en abondance d'un fruit qui ressemble beaucoup au pavis, et dont le goût est très-agréable. Ce fruit est plein de jus et très-raffraîchissant : je n'avois pas remarqué cette production lors de notre dernier voyage. Les naturels ne nous apportèrent que peu de cochons et de végétaux; mais heureusement nous pouvions nous en passer, puisque les denrées que nous nous étions procurées à Owhyhée n'étoient pas à beaucoup près consommées.

Vers midi, Teeretecre et sa suite nous rendirent une seconde visite, et nous firent présent de deux cochons et de noix de cocos. L'armurier étant occupé à forger, le capitaine Dixon lui ordonna de faire un *pahou*, lance du pays, pour le roi, ce qui lui causa tant de satisfaction, qu'il nous témoigna son amitié sans aucune réserve. Il promit que lorsque *Popote* reviendroit dans ces parages il lui enverroit en abondance de toutes les denrées qui se trouvoient dans son île.

A 3 heures de l'après-midi, ayant à bord une provision suffisante de toutes les choses qui nous étoient nécessaires, et notre capitaine étant déterminé à quitter cette île aussi-tôt qu'il seroit possible, nos gens furent occupés à nettoyer les ponts, et à tout préparer pour le départ. Je me propose de t'écrire encore d'Attoui, et en attendant, adieu. W. B.

LETTRE XL.

Septembre 1787.

D'Attoui, le 18 septembre 1787.

Aidés d'une brise fraîche de l'est, nous levâmes l'ancre le 13 à 5 heures du matin, et fîmes voile sur Attoui. Pendant notre séjour à Wahoo, le vent étoit resté constamment à l'est-nord-est, et le tems avoit été très-modéré ; le terme moyen du thermomètre fut de 79 degrés, et la latitude de notre premier mouillage 21 degrés 16 minutes nord.

Depuis le 12, le vieux prêtre et sa suite nous avoient fait la grace de rester à bord, et aucun canot ne venoit pour les prendre; nous courûmes plusieurs bordées dans la baie, n'ayant pas envie de nous charger du vieillard jusqu'à Attoui, si nous pouvions faire autrement.

Vers les sept heures le canot du prêtre vint près de nous, et un moment après nous vîmes s'avancer celui du roi avec toute la vîtesse possible, en conséquence nous coëffâmes les voiles du grand hunier, et nous reconnûmes bientôt que c'étoit Tecretecre et sa suite.

Lorsque le roi fut à bord, il nous témoigna le regret de nous voir quitter Wahoo aussi promptement, et il tâcha de nous persuader que le seul motif de sa

Décembre 1787.

visite étoit de nous faire ses adieux : mais nous n'avions pas besoin d'être doués d'une grande pénétration pour nous appercevoir que l'intérêt seul l'avoit mené à bord, et qu'il auroit été fâché que nous quittassions l'île sans lui faire un nouveau présent, ayant été pourvus en si peu de tems de toutes les choses qui nous étoient nécessaires : je lui dois cependant la justice de dire qu'il ne nous demanda rien ; il se contenta de nous insinuer très-adroitement que la célérité avec laquelle nous avions été fournis d'eau douce et de bois, n'avoient été qu'une suite de ses ordres exprès ; et il nous promit que lorsque *Popote* viendroit mouiller dans cette baie, on auroit les mêmes attentions pour lui. Teeretecre s'étendit si fortement sur ce dernier article, que notre capitaine lui fit présent de plusieurs haches et scies, dont il parut extrêmement satisfait.

Notre route nous conduisit près de la partie de l'île, où le roi faisoit sa résidence ordinaire ; il resta à bord quelque tems, et prit beaucoup de plaisir à voir le vaisseau à la voile : comme nous gouvernions presque vent devant, le capitaine Dixon ordonna au timonier d'aller tantôt au plus près, tantôt vent arrière, manœuvre qui excita l'admiration et la surprise de Teeretecre.

A 11 heures, étant presque par le travers de la baie de *Whititte*, où le roi faisoit sa résidence, il nous quitta, après nous avoir fait mille protestations d'amitié ; il répéta souvent le mot *proha*, qui signifie je vous souhaite un bon vent et bon voyage.

Toute

Septembre 1787.

Toute l'après-dînée, et la nuit nous eûmes des vents légers et variables, et une chaleur étouffante; dans la matinée du 14, il se leva une brise modérée du nord-nord-ouest; à midi, la pointe sud-ouest de Wahoo nous restoit sud 75 degrés est; et la pointe nord-ouest-nord 83 degrés est, à la distance de 8 lieues.

Pendant l'après-midi et toute la nuit suivante nous eûmes des vents légers et de fausses brises, et fréquemment du calme. Le 15, à 8 heures du matin, nous découvrîmes le mont du roi à Attoui, qui nous restoit au nord-ouest-quart-ouest un demi-rumb ouest, à la distance de neuf milles. A midi, nous eûmes une brise légère de l'est, et un ciel serein. La hauteur prise à midi nous donna 21 degrés 43 minutes de latitude nord. A 6 heures du soir, les extrémités d'Attoui couroient du nord 20 degrés ouest au sud 85 degrés ouest, à 4 ou 5 lieues de distance.

La soirée étant fort obscure, et le ciel couvert de nuages, à 7 heures nous marchâmes au plus près du vent vers le sud, revirant de tems en tems pendant la nuit. Le 16, à 5 heures du matin, nous portâmes sur l'île, et forçâmes de voile, à l'aide d'une brise légère de l'est. A 9 heures du matin nous ne nous trouvâmes qu'à deux milles du rivage d'Attoui, qui nous restoit à l'est. Il vint aussi-tôt un grand nombre des naturels sous notre bord, qui nous apportèrent des patates *et du tarrow*. nous leur donnâmes des clous en échange. Notre latitude étoit à midi de 21 degrés 52 minutes nord. Nous

Septembre 1787.

continuâmes à gouverner sur la baie de Wymoa; mais le vent étant léger et variable, nous n'étions pas sans crainte de voir échouer notre projet. Un grand nombre de naturels vint à notre bord, et parut fort aise de nous revoir; plusieurs d'entr'eux demandèrent des nouvelles de *Popote*, et parurent fâchés de ne pas le voir avec nous. Nous leur parlâmes d'Abbenoue et de son fils Tyheira, et ils nous apprirent qu'ils étoient tous les deux à Oneehow.

Vers les 5 heures, notre ancien ami, *Long-shanks*, vint à bord; il étoit tellement enchanté de nous revoir, que les larmes coulèrent le long de ses joues, et il fut même assez long-tems à calmer son émotion. Nous apprîmes de lui qu'Abbenoue étoit à Attoui, et non pas à Oneehow, comme on nous en avoit d'abord informé.

La petite brise que nous avions eu pendant l'après-midi, s'étant éteinte, à 6 heures nous jettâmes l'ancre d'affourche par 19 brasses fond de sable, à deux milles à l'est de notre ancienne position.

Peu de tems après Tyheira vint à bord; et pour répondre aux questions que nous lui faisions d'Abbenoue, il nous raconta une histoire qui nous causa beaucoup de peine, et dont voici l'abrégé. Depuis notre départ d'Attoui un vaisseau avoit mouillé dans ces parages, le capitaine avoit fort maltraité les habitans, et même en avoit tué quelqu'uns, cet événement avoit empêché son père de venir à notre rencontre, n'ayant pas pu

reconnoître notre vaisseau à une aussi grande distance. Le capitaine Dixon lui dit que nous ne commencerions aucun trafic quelconque, qu'Abbenoue ne fût venu à bord. Tyheira envoya en conséquence une pirogue pour chercher son père, et donna le signal convenu pour lui faire connoître qu'il pouvoit venir en sureté. Nous eûmes le plaisir de voir venir à bord, en moins d'un quart-d'heure notre bon ami Abbenoue, et il parut enchanté de revoir ses anciennes connoissances, quoique fâché de ce que le capitaine Portlock (ou *Popote*, comme il le nommoit) n'étoit pas avec nous. D'après la description que Tyheira nous fit du vaisseau en question, nous conclûmes que ce ne pouvoit être que le capitaine Meares, qui avoit eu querelle avec les naturels : nous étions d'autant plus portés à le croire, que notre capitaine lui avoit recommandé de relâcher à Attoui, de préférence aux autres îles. Nous demandâmes à Abbenoue quelques éclaircissemens sur cet objet, et il nous informa que le Nootka étoit parti d'Attoui vingt jours auparavant ; que le capitaine étoit *Enou* (méchant homme,) et qu'il n'avoit pas daigné faire le moindre présent, quoiqu'il eût été pourvu abondamment de toutes les productions de l'île.

Septembre 1787.

L'intention de notre capitaine étoit de ne rester ici qu'autant de tems qu'il seroit nécessaire pour nous fournir de cochons et de végétaux à l'usage du vaisseau, et de ne s'en pourvoir qu'en quantité suffisante pour la garde. Cet objet ne parut pas devoir nous retenir bien du tems, car dès le lendemain matin, 17, nous

Septembre 1787.

fûmes environnés de pirogues pleines de tarow, de patates, de noix de cocos et de cannes à sucre. Plusieurs des Indiens avoient des cochons qui étoient très-gros : ceux qui avoient apporté les meilleurs, étoient Abbenoue, Tyheira, *Long-shanks*, et le vieux Toctoc, ce chef qui autrefois nous fournissoit une si grande quantité de tarrow. Nous eûmes bientôt acheté plus de cochons qu'il ne nous en falloit pour les emporter vivans. Le capitaine Dixon voyant l'impossibilité de les conserver, ordonna à l'équipage d'en tuer et d'en saler une quantité suffisante pour en remplir deux tonneaux.

Le 18, dès le matin nos ponts furent couverts d'Indiens : jusqu'à présent notre coutume avoit été de n'en admettre que très-peu à bord ; mais cette fois nous ne pûmes éviter de les recevoir, d'autant plus que le capitaine Portlock étant absent, nous étions bien aises de témoigner notre reconnoissance à tous ceux qui avoient rendu le moindre service aux deux vaisseaux.

Parmi nos nouveaux hôtes se trouvèrent la femme et les deux petits garçons de Tyheira, qu'il nous avoit amenés : l'aîné des deux étoit fort éveillé, et âgé d'environ quatre ans, le plus jeune étoit encore dans les bras de sa mère ; elle paroissoit aimer beaucoup ses enfans, elle étoit modeste et assez jolie : Thyheira, pour flatter nos capitaines, avoit nommé son aîné *Popote*, en l'honneur du capitaine Portlock, et le plus jeune *Ditteuna*, en celui du capitaine Dixon.

Septembre 1787.

Abbenoue nous informa que le roi se proposoit de venir à bord dans la matinée. Effectivement, vers les 10 heures, nous vîmes Thyheira s'avancer dans une grande double pirogue, suivie d'une autre où étoient sa fille et ses deux nièces : la suite de ces personnages importans étoit très-nombreuse, et en venant à bord ils chantoient tous ensemble un *heera*, ou chanson, meilleure qu'aucune de celles que nous avions entendues chanter dans ces îles.

Le roi témoigna beaucoup de satisfaction de nous revoir, et il s'informa de *Popote* avec tout l'intérêt possible. Lorsqu'il eut appris que nous ne resterions que le tems nécessaire pour nous procurer des provisions, il parut très-empressé de nous faire fournir toutes celles que son île produisoit.

Tous les chefs se montrèrent également jaloux de nous obliger; il semble même qu'ils ne songeoient plus à leurs intérêts, tant ils étoient ardens à nous donner des témoignages d'amitié, et à nous rendre les services qui dépendoient d'eux.

En te parlant des attentions et de l'amitié dont tous les chefs nous ont donné des preuves, je ne dois pas omettre un trait qui te fera mieux connoître *Long-shanks*, et qui honoreroit l'homme le plus civilisé et le plus sensible.

Long-shanks s'étoit souvent rendu à bord, lors de

Septembre 1787.

notre dernière relâche à Attoui; il connoissoit par conséquent toutes les personnes qui composoient notre équipage. Naturellement curieux, il saisit avec empressement l'occasion qui se présentoit de se mêler parmi eux, et de leur faire une infinité de questions, relativement à leur voyage. En descendant entre les deux ponts il rencontra le charpentier, qui étoit à peine convalescent d'une maladie de langueur qui l'avoit exténué pendant un tems considérable; il étoit encore foible et pouvoit à peine se traîner. Sa paleur, et son visage décharné affectèrent singulièrement *Long-sh nks*; les larmes roulèrent dans ses yeux, et il s'inform avec tendresse et avec compassion de sa maladie, et de sa situation actuelle. Le trouvant très-foible, il lui frotta doucement les cuisses et les jambes, en pressant ses nerfs et ses muscles, et chercha à le consoler du mieux qu'il pût. Il monta aussi-tôt sur le pont, rentra dans sa pirogue, et rama avec vîtesse vers le rivage, sans avoir pris congé, selon sa coutume ordinaire, d'aucun de ceux qui étoient sur le gaillard d'arrière; mais il revint bientôt après avec une belle volaille qu'il apporta au charpentier, lui disant de la faire cuire, et ajoutant qu'il espéroit que cela hâteroit sa guérison, et qu'il seroit mieux dans un jour ou deux.

Cette action prouve, que ces Indiens sont bien loin d'être privés de tous les sentimens de bienveillance; on peut aussi en conclure que les maladies ne sont pas très-rares parmi eux.

A midi une brise fraiche s'étant élevée du nord, le capitaine Dixon auroit desiré lever l'ancre ; mais en examinant notre provision de végétaux, il jugea nécessaire de l'augmenter: outre l'équipage nous avions maintenant à nourrir près de 80 cochons grands et petits que nous avions à bord. Le roi ne fut pas plutôt informé de nos besoins qu'il alla à terre avec Abbenoue, Toctoc, Tyheira et *Long-shanks*, et tous promirent de revenir bientôt avec *arou arou*, c'est-à-dire une grande abondance de tarrow. Pendant ce tems nous démarrâmes et tînmes toutes choses prêtes pour le départ.

Septembre 1787.

Vers les 3 heures, le roi et les chefs revinrent, chacun dans une double pirogue chargée de tarrow et de cannes à sucre ; de manière que nous nous trouvâmes complettement pourvus de toutes les denrées qu'il étoit possible de se procurer dans l'île.

La promptitude avec laquelle tout cela fut fait, et la manière généreuse dont toutes ces provisions nous furent apportées, nous surprirent et nous charmèrent en même tems ; notre capitaine, curieux de se montrer aussi empressé de témoigner sa reconnoissance, que les Indiens l'avoient été de nous prouver leur zèle obligeant, fit présent au roi d'un *pahou*, d'un grand manteau de revêche bordé de rubans, et d'un très-grand *toc*, qui lui firent tant de plaisir qu'il se crut dès-lors le plus grand monarque de l'univers. Les autres chefs eurent des présens de *tocs*, de haches, et de scies, qui furent reçus avec une égale satisfaction. Nous n'ou-

Septembre 1787.

blâmes pas les dames, dont nous avions à bord un assez grand nombre et du premier rang; nous leur donnâmes des boutons et des grains de verre pour se parer; en un mot tout le monde parut content, et s'empressa de nous faire des protestations d'amitié et de reconnoissance.

Avant de quitter définitivement ces îles, tu t'attends sans doute que je te donnerai des détails, en forme de supplément, à ce que je t'ai déjà dit, selon l'occasion, du pays et des gens qui les habitent. Le peu de remarques que j'ai faites sont très à ton service.

Ces îles furent découvertes par le feu capitaine Cook, dans le dernier voyage qu'il fit dans l'Océan pacifique: il les nomma îles Sandwich, en l'honneur du comte de Sandwich, son protecteur, et qui étoit alors premier lord de l'amirauté.

Cette découverte (1), qui, seule auroit suffi pour immortaliser son nom, fut la cause malheureuse de sa mort prématurée, puisqu'il perdit la vie à Owhyhée, par les suites d'une dispute qu'il eut avec les naturels.

Ces îles s'étendent du 18e. degré 15 minutes au 22e. degré 15 minutes de latitude nord, et du 154e degré

(1) Le capitaine Cook en eut la première vue le 18 janvier 1778.

Septembre 1787.

56 minutes au 160e. degré 24 minutes de longitude ouest. Elles sont au nombre de onze : savoir, Owhyhée, Mowée, Ranai, Morokinne, Tahoaroa, Moretoy, Whahoo, Attoui, Oneehoura, Nehow, ou Oneehow et Tahoura. Je ne puis te dire quelle est l'étendue de chacune de ces îles en particulier ; tu dois voir par mes lettres antérieures, que nous n'en avons qu'une connoissance assez superficielle : Owhyhée est celle qui se trouve située la plus au sud et à l'est, sa pointe méridionale gissant par le 18 degré 54 minutes de latitude nord, et sa pointe orientale par les 154 degrés 56 minutes de longitude ouest. Les autres îles courent au nord ouest, et se trouvent dans l'ordre ci-dessus mentionné ; la pointe septentrionale d'Attoui gît par les 22 degrés 15 minutes de latitude nord ; et l'extrémité occidentale de Tahoura par les 160 degrés 24 minutes de longitude ouest.

Mowée est placée après Owhyhée, et paroît avoir 20 milles de longueur, selon la description que nous a donnée le feu capitaine Cook ; il doit se trouver à l'est de cette île une baie excellente, nous nous étions proposés d'y relâcher dans le mois de novembre dernier ; mais nous ne pûmes exécuter ce projet, ayant été sans cesse contrariés par les vents. Les îles Tahoaroa et Morokinne sont situées entre Mowée et Ranai ; elles ressemblent à deux jardins ; j'ignore si elles sont habitées ; Ranai est infiniment plus petite que Mowée ; les productions en sont à-peu-près les mêmes que celles de toutes les autres îles. Moretoy suit immédiatement

Septembre 1787.

l'île de Mowée, par rapport à laquelle elle reste au nord et à l'ouest ; son étendue paroît être à-peu-près la même que celle de Mowée.

Je crois que Whahoo est la plus grande île après Owhyhée ; elle a plus de 30 milles de long et au moins cinquante dans sa plus grande largeur ; la latitude de la baie dans laquelle nous jettâmes l'ancre est de 21 degrés 15 minutes nord.

L'île d'Attoui est à un peu plus d'un degré de distance au nord-ouest de Whahoo ; sa longueur est d'environ 30 milles, et dans sa plus grande largeur, elle en a environ 45. Celle d'Oneehoura est très-petite, elle est située entre Attoui et Oneehow, et produit principalement des ignames. L'île d'Oneehow est beaucoup plus grande, ayant environ dix milles de largeur ; enfin, celle de Tahoura est la plus occidentale du grouppe, et je ne la crois pas habitée.

Ces îles sont en général montueuses, et quelques-unes des élévations sont très-considérables. Le capitaine King (1) a supputé que Monakaah et Monaroa (deux montagnes qui sont sur l'île d'Owhyhée) sont beaucoup plus hautes que le fameux pic de Teneriffe, et la montagne sur l'île de Mowée paroît être peu inférieure en hauteur aux deux autres. J'ai déjà observé

(1) Voyez le dernier Voyage du capitaine Cook, vol. III, page 104.

Septembre 1787.

que les sommets des deux premières sont éternellement couverts de neige; cependant les plantations nombreuses et bien cultivées qui sont autour de leurs bases, et les feuillages verds et touffus des arbres qui croissent et couvrent leurs flancs, détruisent absolument toute idée d'hiver. L'aspect que présente ces îles est également varié et agréable ; le voisinage de la mer est presque par-tout couvert de villages abrités des rayons du soleil par l'ombrage des branches bien feuillées des cocos, des palmiers, des mûriers, des gérofliers, des poivriers, etc. Plus l'œil s'égare dans l'intérieur des pays, plus il découvre de nouvelles beautés. On apperçoit à l'infini des plantations bien régulières, et toutes plus belles les unes que les autres. Ce paysage est couronné par des montagnes qui sont couvertes jusqu'à leur sommet de la verdure d'un éternel printems.

Quoique ces îles soient situées entre les tropiques, l'expérience nous a cependant fait connoître que les vents alisés ne souffloient pas constamment dans ces parages, sur-tout à l'ouest de Whahoo. Le tems y est aussi très-variable. Un très-grand inconvénient de ces îles, c'est qu'elles n'offrent pas un seul bon havre. Je ne doute cependant pas que dans les mois d'été, les vaisseaux ne puissent mouiller avec sûreté dans la baie de Karakkakoa, à Owhyhée, ou dans celle de Wymoa à Attoui.

Le climat est à-peu-près le même que celui de toutes les îles qui se trouvent sous les tropiques. Le terme

Septembre 1787.

moyen du thermomètre pendant notre séjour dans ces parages fut de 80 degrés.

Owhyhée est la plus fertile de ces îles, nous pouvons en attribuer la cause à son étendue; elle est la plus considérable de toutes, et sa population est proportionnée à sa grandeur; elle est aussi beaucoup mieux cultivée que les autres îles. Il n'est par conséquent pas surprenant que l'on puisse y trouver une si grande quantité de végétaux, etc.

Dans ma prochaine lettre je te rendrai compte de quelques particularités relatives à ces îles, et tu peux compter que je ne te communiquerai que celles dont je serai bien sûr, et que j'aurai observées moi-même. Je suis, etc.

W. B.

LETTRE XLI.

A Attoui, le 18 septembre 1787.

Ce qui rend Owhyhée un excellent endroit de relâche, c'est le grand nombre de cochons qu'on y trouve; ils y sont très-beaux; la volaille y est en outre très-abondante. Quant aux végétaux, le fruit à pain, les patates et les bananes s'y trouvent à profusion; le tarrow y est plus rare, et n'est pas très-bon; il n'y a que peu d'ignames.

Septembre 1787.

Attoui est certainement la seconde île pour les provisions, et elle est à quelques égards préférable à Owhyhée. Les cochons y sont très-beaux; on y trouve une très-grande quantité d'excellent tarrow, des patates et des bananes. Cette île produit peut-être plus de noix de coco que toutes les autres ensemble. On y trouve du sel en abondance; il est beau et d'une qualité excellente pour saler le porc que l'on destine à l'approvisionnement. Ajoutez à cela que l'eau y est de la meilleure qualité, que les sources y sont très-nombreuses, et qu'on peut s'y procurer du bois au moins pour un certain tems. Les chefs s'attachent aisément aux intérêts de ceux avec lesquels ils trafiquent, et par ce moyen toutes les affaires se font avec la plus grande régularité.

Quoique Whahoo ne fournisse pas à beaucoup près autant de cochons et de végétaux que les deux îles que je viens de nommer, il faut néanmoins avouer que c'est l'endroit où l'on peut aisément se procurer les articles les plus nécessaires, tels que le bois et l'eau. Et j'ai lieu de croire que sous peu d'années elle égalera par sa fertilité l'île d'Attoui. Ses habitans semblent prendre à cœur l'amélioration de leurs terres, et plusieurs parties de l'île ont totalement changé de face depuis que nous y avons mouillé pour la première fois. La baie où nous sommes et celle de Whitite sont couvertes de plantations nouvelles, très-bien entendues, et elles semblent cultivées avec le plus grand succès.

Septembre 1787.

Oneehow est remarquable par la grande quantité d'ignames qu'elle produit ; on y trouve aussi des racines douces, appellées, *tee* ou *tea;* elles sont ordinairement de la grosseur du poignet, mais il y en a de beaucoup plus grosses, et les habitans de cette île ont coutume de les cuire au four, avant de les échanger. Ces racines sont humides, pâteuses, et quand elles sont employées à propos, on en fait une bière excellente. Les autres îles produisent une quantité de cochons, des patates, des fruits à pain, du tarrow, des bananes et du sel. Cette dernière production rend ces îles supérieures à Otahiti, et à toutes les autres superbes îles de l'océan pacifique, dont aucune ne fournit cet article si utile.

Les cochons et les chiens sont les seuls quadrupèdes que l'on trouve ici. Les chiens sont de l'espèce de nos chiens de ferme ; ils sont tristes et pesans ; leurs oreilles sont pointues, et s'avancent vers le nez.

Il n'y a pas ici une grande variété dans les oiseaux : l'oiseau-bourdon duquel j'ai déjà parlé, y est beaucoup plus commun que tous les autres ; il y en a deux sortes : l'un est rouge, c'est celui que j'ai décrit ; l'autre a la gorge d'un verd pâle, le dos et les ailes d'un brun clair. On y trouve aussi des canards, des terns, des chouettes, etc.

L'île de Tahoura qui est inhabitée, renferme une grande quantité d'oiseaux du tropique, et les Indiens s'y rendent souvent pour en attraper. Les poissons

Septembre 1787.

les plus communs sont les dauphins, les cavallies, les requins, et on fait beaucoup de cas de ces derniers, probablement à cause de leurs dents, et parce qu'ils servent d'aliment aux domestiques à qui l'on ne permet pas de manger les meilleurs poissons.

Les montagnes de ces îles sont toutes couvertes de bois ; on y trouve des arbres de différentes espèces, mais deux plus particulièrement, dont un assez semblable au mahogony ou acajou, et l'autre à l'ébène.

Il m'est impossible de déterminer le nombre des habitans de ces îles. Le capitaine King le fait monter à quatre cens mille ; mais, malgré ma déférence pour une autorité aussi respectable, je ne puis m'empêcher de croire ce calcul très-exagéré ; ce qui paroît assez évident d'après les méprises de ce genre que j'ai remarquées dans le même voyage. Le capitaine Cook étant à Attoui, conjectura qu'il y avoit trente mille habitans dans cette île, et il se fondoit sur le calcul de soixante villages, contenant chacun cinq cens personnes. Ce calcul est certainement trop fort ; mais celui du capitaine King l'est bien davantage. Il prétend qu'il y a cinquante-quatre mille habitans à Attoui ; il se trompe au moins de moitié. Si, du total de ces calculs, on fait une soustraction proportionnée à cette erreur, on trouvera deux cens mille habitans. Je suis persuadé que ce compte approche plus du nombre réel, que les calculs du capitaine King, qui semblent plu-

Septembre 1787.

tôt faits d'après de simples spéculations, que d'après des observations exactes.

Ces Indiens sont naturellement doux, incapables de chercher à faire du mal, et ils sont susceptibles d'attachement. Ils ne se mettent pas aisément en colère. Leur air est vif et gai; ils sont toujours prêts à rendre aux étrangers les petits services qui dépendent d'eux, et ils poursuivent tout ce qu'ils entreprennent avec une diligence et une application constantes. S'ils s'attachent à quelqu'un, ils lui demeurent fidèles, et on ne les engage pas facilement à négliger les intérêts de ceux qu'ils ont une fois pris en amitié. J'ai décrit leurs bonnes qualités, mais je dois avouer leurs défauts avec la même franchise. Ils sont enclins au vol, et ne se font aucun scrupule de piller toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. Ce sont sur-tout les *Towtows* qui commettent le plus de vols; mais n'ayant qu'une connoissance imparfaite de leurs mœurs, il m'est impossible de dire jusqu'à quel point ils regardent le vol comme un crime. Malgré cette inclination au larcin, ils ne se sont jamais rendus coupables de bassesse, quand nous leur avons confié quelque chose, de quelque valeur qu'elle ait pu être pour eux.

Leur langue est douce. Il y a beaucoup de consonnes dans leurs mots, et il semble qu'elle soit fort abondante; quand ils s'entretiennent ensemble, ils parlent extrêmement vîte; mais, quand ils conversent avec nous, ils n'emploient que les mots les plus expressifs,

pressifs, et ont soin d'omettre cette quantité d'articles et de conjonctions dont ils font usage entr'eux. Un vocabulaire étant plus capable de te donner une idée de leur langue, que toutes les descriptions que je pourrois en faire, j'ai joint ici une liste des mots dont j'ai appris la signification pendant mon séjour en cet endroit.

Septembre 1787.

Tanie, *époux*.
Coaheene, *épouse* ou *femme*.
Madooa tanié, *père*.
Madooa whaheene, *mère*.
Titu nanie, *frère*.
Titu whaheene, *sœur*.
Titu, *enfant*.
Myre, *roi*.
Azee, *chef*.
Tow tow, *esclave* ou *valet*.
Tata, *homme* ou *monsieur*.
Boa, un *cochon*.
Manu, *volaille*.
Ei ha, *du poisson en général*.
Wharra, *patates*.
Neehu, *noix de coco*.
To, *canne à sucre*.
Wy, *eau*.
Tarro, *tarrow*, grosse racine de ce nom.
Poe, *gâteau de tarrow*.
Maia, *bananes*.
Mano, *requin*.
Patai, *sel*.
Oofe ou Oughe, *igname*.
Malarma, *le soleil*.
Maheina, *la lune*.
Booboo, *un bouton*.
Porema, *une quantité de boutons enfilés*.
Hou, *un clou*.
Matou, *un hameçon*.
Araia, *un collier de plumes*.
Taheidey, *éventail* ou *chasse-mouches*.
Pahou, *lance*.
Tooheihe, *bois*.
Ava, *racine enyvrante*.
Matano, *présent*.
Avaha, *pirogue*.
Toa, *pagaie*.
Tibo, *gourde* ou *calebasse*.
Hi dirro, *descendez*.
Tabaou, *un seau*.
Taboo, *embargo*.
Touro, *corde* ou *ficelle de quelqu'espèce qu'elle soit*.
Toe, *une pierre de la forme d'une herminette*, ou *un morceau de fer plat*.
Pooninne, *malade*
Marow maro, *habillement des hommes*.
Ahou, *espèce de ceinture que*

Septembre 1787.

portent les femmes.
Enou, *mauvais.*
Myty, *bon, joli, beau, droit.*
Areca, *dans l'instant, tout à l'heure.*
Pe emy, *venez ici, apportez cela ici.*
Mere mere, *montrez-moi.*
Arre, *allez-vous-en, partez d'ici.*
Arenta, *sur la côte.*
Abbobo, *demain.*
Heeva, *chanson en chœur.*
Ete, *petit.*
Nooe, *grand.*
Oe, *vous.*
Moe, *dormir.*
Porore, *qui a faim.*
Meme, *lâcher de l'eau.*
Tooli, *faire ses besoins.*
Hone hone, *saluer.*
Taha, *peut-être.*
Arou arou, *grande abondance.*
Emotoo, *vieux, cassé, fort usé.*
Matte matte, *mort, tuer.*
Oure, *un refus, de quelqu'espèce qu'il soit.*
Owhytoenoa, *quel est votre nom?*
Poota poota, *un trou.*
Poone poone, *un menteur, une personne artificieuse.*
Tihi, *un, une.*
Carna, *deux.*
Toro, *trois.*
Hah, *quatre.*
Areema, *cinq.*
Ahons, *six.*
Aheto, *sept.*
Ahanou, *huit.*
Heeva, *neuf.*
Hoome, *dix.*

Je me suis efforcé, autant qu'il m'a été possible, en écrivant les mots, de me conformer à la prononciation (1); et cependant il est probable qu'il y en a plusieurs qui pourroient affecter bien différemment l'oreille d'une autre personne : on peut sur-tout faire cette observation relativement aux noms des chefs.

Ces Indiens sont pour la plûpart de taille moyenne,

(1) Il faut observer que ces mots se trouvent ici suivant la prononciation angloise.

assez élancés, et ils ont les membres droits et bien proportionnés; quelques-uns des chefs ont de l'embonpoint, mais leurs femmes en ont encore plus, et leur peau est plus douce et plus unie que celles des femmes du commun, ce qui est dû au peu d'exercice qu'elles prennent, et aux excès qu'elles se permettent sur le manger. Ces Indiens ont en général un teint couleur de noisette, mais celui des femmes est moins brun; leurs mains sont petites et leurs doigts d'une délicatesse extrême.

Septembre 1787.

Les naturels des deux sexes sont presque nus; les hommes n'ont pour tout vêtement qu'une espèce de ceinture appellée *marrowe*, qui suffit à peine pour couvrir les parties naturelles; mais *l'ahou* ou ceinture de femmes est un peu plus large, et descend ordinairement jusqu'au milieu des cuisses.

Les hommes conservent leur barbe, et se coupent les cheveux très-courts de chaque côté de la tête, mais ils les laissent croître depuis le front jusqu'à la nuque du cou, de sorte que leur chevelure ressemble à une sorte de casque; les cheveux des femmes sont coupés de très-près au derrière de la tête et sur le sommet, mais leur toupet ressemble à celui de nos petits-maîtres et elles le garnissent fréquemment d'huile de coco et de chaux faite avec des coquillages, ce qui fait souvent paroître leur chevelure d'une vilaine couleur de sable. Elles portent comme ornemens des guirlandes de fleurs qu'elles s'arrangent sur la tête suivant leur fantaisie:

Septembre 1787.

pour bracelet elles ont une coquille attachée au poignet, et c'est le goût qu'elles ont pour cette parure, qui a donné tant de valeur aux boutons parmi ces Indiennes enjouées ; elles portent aussi une sorte de collier, composé de différentes espèces de coquillages qu'elles attachent à un cordon ; mais leur plus magnifique ornement est un collier, ou *araia* fait des plumes de l'oiseau-bourdon, et si artistement fixées sur un ruban, que la surface en est aussi unie que celle du velours : ces plumes, dont les couleurs sont si riches et si variées, donnent à cette parure un air tout-à-la-fois distingué et élégant.

Les bonnets et les manteaux des hommes sont encore plus beaux et plus riches ; ils sont à-peu-près de la grandeur de ceux que portent les Espagnols. Les plumes sont attachées sur un reseau, et forment des carrés ou des triangles rouges et jaunes, ce qui leur donne beaucoup d'éclat. Les bonnets sont d'osier et de la forme d'un casque ; la partie élevée, qui prend du front et descend jusqu'au derrière du cou est ordinairement couverte de plumes jaunes, et les côtés le sont de plumes rouges. Ces bonnets et ces manteaux ont un air de magnificence qui ne le cède ni à l'or ni à la pourpre.

De telles parures sont vraiment élégantes, mais elles sont rares ; il n'y a que les chefs les plus distingués par leur rang, qui en aient, et ils les réservent pour les occasions extraordinaires. Ils ont des manteaux

moins riches, qui n'ont qu'une bordure de plumes rouges et jaunes, et le reste est couvert de plumes d'oiseaux du tropique et de fregates.

Septembre 1787.

Ce n'est pas seulement dans ces manteaux et dans ces bonnets que l'on peut remarquer l'adresse et le génie inventif de ce peuple, en fait d'ornement ; leurs nattes sont aussi joliment travaillées qu'aucune qui se fabrique en Europe ; elles sont ornées de différentes figures faites avec une teinture rouge : celles sur lesquelles ils couchent sont unies et plus communes ; mais travaillées avec le même soin et la même régularité.

La toile est un article dans lequel ils déployent également leur goût et leur invention. Ils la font avec le mûrier à papier des Chinois, (*morus papifera*) : comme c'est une substance tendre et malléable, en l'étendant avec de petits morceaux de bois, ils lui donnent jusqu'à douze et dix-huit pouces de large, et après cela ils y impriment différentes sortes de dessins et mettent beaucoup de variété dans les couleurs qu'ils y employent. La propreté et l'élégance de ces ouvrages ne dépareroient pas la boutique d'un de nos marchands de toile de Londres.

Je ne pus jamais apprendre comment ils impriment cette toile. Ils extraient leurs couleurs de différentes plantes qu'ils trouvent dans les bois. Ils ont encore une autre sorte de toile beaucoup plus fine que l'autre,

Septembre 1787.

et à laquelle ils donnent plus de largeur : elle est blanche ; les femmes des chefs en font une draperie qu'elles ajoutent fréquemment à leur *hahou*. Les personnes des deux sexes font usage d'éventails et de chasses-mouches.

Les éventails sont carrés, assez ordinairement faits des côtes de noix de coco, et le manche en est orné de cheveux. Les chasses-mouches sont très-curieux, ils les font avec des plumes de frégates, leurs manches sont décorés de morceaux de bois et d'os, de sorte qu'à une certaine distance on les prendroit pour des ouvrages de marqueterie.

Les hameçons sont faits des écailles de l'huitre à perle, et sont formés de manière à servir en même tems d'hameçon et d'appât. Ceux qui sont destinés à prendre des requins sont faits de bois, et infiniment plus grands.

Outre les différentes espèces de lignes à pêcher, dont j'ai déjà parlé, ils ont plusieurs autres sortes de cordages faits de différens matériaux : ceux de la moins bonne qualité nous servoient à arrondir nos cables, les meilleurs étoient employés à d'autres usages, et les lignes à pêcher faisoient de bons garans de palan, d'excellentes cordes pour les vergues de perroquet, etc. J'ai déjà fait mention des corbeilles que nous vîmes à Owhyhée. Il s'y trouve aussi quelques oreillers quarrés faits des mêmes matériaux que les nattes, et qui, à

ce que l'on m'assure, ressemblent à ceux dont se servent les Chinois.

Les filets sont très-larges et faits avec beaucoup d'adresse. Je ne puis vous instruire de l'usage auquel les Indiens les employent ; mais il est certain qu'ils ne sont pas uniquement destinés à servir d'ornement.

La forme de leurs gourdes ou calebasses, est si différente que cela me fait croire qu'ils ont quelques moyens industrieux, qui nous sont inconnus, pour la varier de tant de manières. Les unes sont contournées en globe avec un long cou étroit comme une bouteille ; d'autres sont de forme circulaire et d'une égale largeur d'un bout à l'autre : quelques-unes, quoiqu'elles se rétrecissent vers l'ouverture, sont encore néanmoins assez larges à cet endroit pour qu'on puisse y passer la main ; plusieurs d'entr'elles sont tâchetées en lignes ondoyantes, qui à une certaine distance, font l'effet de la peinture.

Je t'ai dit relativement à leurs plantations tout ce ce qu'il m'a été possible d'apprendre à ce sujet, et je n'ai pas eu l'occasion d'en voir d'autres que celles où étoit cultivé le tarrow ; mais je ne doute pas qu'ils n'apportent un soin égal à la culture des autres productions du pays.

Leurs maisons qui ressemblent, pour la forme, à des meules de foin, sont couvertes de joncs ou de

Septembre 1787.

glayeul ; l'entrée est si basse que l'on ne peut presque y pénétrer qu'en rampant : quelques planches posées contre l'ouverture de cette hutte y tiennent lieu de porte. L'ordre et la propreté règnent dans l'intérieur de ces maisons, où une natte grossière est étendue par terre en forme de tapis : comme elles ne sont pas divisées en plusieurs appartemens, l'endroit destiné pour reposer est un peu plus élevé que le reste, et couvert de nattes plus fines. Ils placent sur un banc de bois leurs ustenciles, tels que des gourdes, des jattes et des plats de bois, en quoi consiste en général tout leur ameublement. Ceux qui possèdent des cochons ou de la volaille les gardent dans de petits réduits destinés à cet usage, en dehors de leurs maisons.

C'est une coutume universellement usitée parmi les Indiens de faire cuire leurs viandes de la manière suivante. Ils creusent dans la terre un trou assez profond pour tenir lieu de four. Ils placent au fond un grand nombre de pierres brûlantes qu'ils couvrent de feuilles, et posent sur ces feuilles la viande qu'ils ont dessein de faire cuire ; cette viande est recouverte d'une nouvelle couche de feuilles, et par-dessus un autre lit de pierres brûlantes : cela fait, ils bouchent le four. S'ils font cuire un cochon, ils lui remplissent encore le ventre de ces pierres brûlantes. L'habitude leur a rendu si familière cette façon d'apprêter leurs viandes, qu'ils sont capables de déterminer avec exactitude le tems auquel elles sont suffisamment cuites ; nos gens ne pouvoient les égaler dans leur manière de préparer le

le tarrow ou les ignames. Ils font aussi des jeunes têtes de tarrow un mets qui nous a paru aussi agréable que les plus excellens légumes, mais il ne nous a jamais été possible de les manger quand ç'a été nos gens qui les ont fait bouillir.

Septembre 1787.

Les viandes les plus estimées, telles que la chair de cochon et la volaille, sont entièrement réservées pour les *arees*. La chair de chien est regardée comme un mets des plus délicats.

Les *towtows* et les femmes se nourrissent en général de poissons et de légumes. Leur principal mets consiste en une espèce de gâteau fait avec du *taro*. Le dauphin est le poisson qu'ils préfèrent à tous les autres; et l'apprêt particulier qu'ils lui donnent le met en état d'être conservé aussi longtems qu'ils le jugent à propos. Je n'ai jamais pu savoir pour quelle raison la viande étoit interdite aux femmes. Cette coutume ne provient sûrement pas de la rareté des animaux, puisqu'ils sont en assez grand nombre dans ces îles pour suffire aux besoins de tous leurs habitans : les femmes des *arees* ont cependant quelquefois la permission d'en manger.

Les couteaux que les Indiens emploient pour tuer et apprêter les cochons, sont faits de dents de requin, tellement arrangées, qu'ils s'en servent pour couper leurs viandes avec autant de promptitude que de dextérité.

Septembre 1787.

Leurs pirogues ne sont pas seulement adroitement construites; elles sont en même tems des preuves de l'industrie et de la patience de ces insulaires. Ils les font d'un seul arbre, et on en voit depuis douze jusqu'à quarante et cinquante pieds de longueur. Il faut sans doute aux Indiens un long espace de tems et une constance infatigable pour creuser ces arbres, et pour donner à leurs extrémités la forme qu'elles ont, puisqu'ils n'ont, pour surmonter des difficultés immenses, qu'un petit nombre d'outils grossiers et insuffisans. Ces pirogues ont ordinairement un pouce d'épaisseur. Leurs côtés sont élevés par des planches fixées tout autour avec beaucoup d'adresse. Les pirogues simples n'ont qu'un rebord qui s'élargit horizontalement des deux côtés, et assure leur équilibre. Les doubles pirogues sont composées de deux pirogues simples sans rebord, qui tiennent l'une à l'autre, au moyen de plusieurs perches courbées en demi-cercle, et qui sont fortement attachées aux différentes parties de ces deux pirogues. Au-dessus de ces perches, et parallèlement à la double pirogue est une espèce de plate-forme qui sert à transporter d'un lieu à un autre des cochons, des légumes, etc., et qui est en même tems un siège commode pour les personnes distinguées des deux sexes, tandis que les *Towtows* qui pagayent sont toujours assis dans la pirogue. Leurs pagaies ou rames ont environ quatre ou cinq pieds de longueur, et ressemblent beaucoup à la pelle des boulangers.

Ces insulaires sont très-adroits à la pêche. Je vais

vous citer à ce sujet deux faits dont j'ai été témoin. Un jour un grand nombre d'Indiens rôdant autour de notre vaisseau dans leurs pirogues, un de nos messieurs qui pêchoit avec une ligne et un petit hameçon, vit l'appât qu'il y avoit mis emporté par un gros poisson. Ne voulant pas perdre sa ligne, qui étoit une de celles dont se servent les habitans des îles Sandwich, que l'on regardoit comme une chose curieuse, il la tira de l'eau, et n'osoit pas la jetter une seconde fois. Un Indien l'ayant prié de la lui laisser diriger, il la lui confia; le poisson revint à l'amorce; l'Indien l'amusa pendant quelque tems, et ne tarda pas à l'attirer dans sa pirogue. Ce poisson étoit un large cavally, et pesoit cent livres. Une autre fois, un gros requin ayant saisi une petite ligne qu'on venoit de confier à un Indien qui se trouvoit alors près de notre vaisseau, il suivit le requin à la distance de près de deux milles, sans endommager la ligne, et le saisit enfin en tirant l'hameçon aussi perpendiculairement qu'il étoit possible.

Septembre 1787.

Leur manière de sculpter est encore une preuve de l'industrie et de l'adresse de ces Indiens. Ils ont un grand nombre d'images de bois qui représentent des figures humaines, et qu'ils honorent comme leurs dieux. Je doute cependant que la religion soit fort respectée parmi ces insulaires, puisque je pouvois me procurer tous leurs dieux pour quelques *tocs*. Il arrive quelquefois que les plats dans lesquels leur *ava* est servi sont supportés par trois de ces petites figures que je regarde comme des-chefs-d'œuvres. Les jattes et les

Septembre 1787.

plats sont faits d'une espèce de bois ressemblant à l'ébène ; la perfection et le poli de l'ouvrage sont sinon supérieurs, au moins égaux à tout ce qui sort des mains de nos tourneurs.

Les naturels de ces îles ne paroissent sujets qu'à un très-petit nombre de maladies ; et quoique leurs liaisons avec les européens leur en aient fait contracter une qui leur étoit inconnue, leur genre de vie est si simple, qu'ils paroissent être totalement indifférens à ce sujet.

Je suis porté à croire que la plupart de leurs maladies proviennent de l'usage immodéré qu'ils font de l'*ava*. Cette liqueur affoiblit la vue ; elle couvre le corps d'une espèce de lèpre ; elle altère la constitution ; enfin elle occasionne des paralysies, une décrépitude prématurée, et abrége leurs jours.

Je t'ai déjà donné une idée du *taboo :* il est ordinairement imposé par les prêtres, et quelquefois par une personne qui en est chargée, et qu'on désigne sous le nom de *tonata*, ou l'homme à *taboo*. Quand un espace de terrein est *taboé*, les bâtons dont on se sert pour en marquer les limites, ressemblent à nos baguettes de fusil, et on les entortille d'une touffe de poil de chien.

Les *hevas*, (chansons des Indiens) ne peuvent pas être notées, parce qu'elles ressemblent moins à un

chant musical qu'à une manière de parler prompte et énergique, et les musiciens paroissent prêter plus d'attention aux mouvemens du corps qu'aux modulations de la voix. Ce sont assez généralement les femmes qui exécutent ces concerts. Elles commencent d'abord par suivre dans leurs chants une marche lente et régulière. Le ton devient insensiblement plus vif et plus animé, et se termine enfin par des éclats de rire et par des contorsions.

Septembre 1787.

Il est évident que ces Indiens n'ont pas la moindre idée de la mélodie, les sons et les modulations de leurs airs étant invariablement les mêmes. Cependant il paroît y avoir un degré d'invention (je dirois presque de poésie) dans la composition de leurs chants qui sont souvent *impromptu*. Les fréquens éclats de rire par lesquels ils sont interrompus, sont sans doute excités par quelqu'allusion ingénieuse ou plaisante que les virtuoses ont l'art de placer dans ces chansons.

Les armes de ces Indiens sont des lances, des frondes, des arcs et des flèches.

Les lances sont des bâtons d'un bois semblable à l'acajou, qui ont environ six pieds de longueur, et dont l'une des extrémités est barbelée, et l'autre presque pointue. Ils se jettent ces lances les uns aux autres, et ceux qui sont adroits blessent souvent leurs ennemis à une distance considérable. Ils manient aussi la fronde avec beaucoup de dextérité et d'avantage. Les

arcs et les flèches sont faits de roseaux si minces que j'ai peine à concevoir comment ils peuvent leur être utiles. Mais, n'ayant pas eu occasion de les voir combattre, et n'ayant reçu des Indiens que des informations imparfaites, je ne pourrois avancer sur ce point que des conjectures.

Ils ont des tambours qu'ils battent pour accompagner leurs *heevas*, et dont la hauteur est d'environ douze à seize pouces. Les côtés sont percés de plusieurs trous, et une peau de chien est étendue sur l'une des extrémités : ces tambours ne rendent qu'un son triste et sourd.

Les individus des deux sexes ont le corps *tatoué;* mais cette coutume est plus généralement en usage parmi les hommes, qui le sont souvent d'une manière très-curieuse. Je n'ai jamais pu savoir si c'étoit une marque de distinction ou un simple ornement. Leur façon de se saluer respectivement est de joindre leurs nez ensemble : cette jonction est regardée comme le gage et l'assurance de l'amitié.

Les hommes et les femmes nagent avec une adresse surprenante ; ce qui me paroît vraiment extraordinaire, c'est qu'ils ne sont nullement intimidés à l'approche d'un requin. J'ai souvent vu des Indiens s'élancer de leurs pirogues dans la mer pour en retirer des entrailles de cochons que nos matelots y avoient jettées, au moment même où un requin cherchoit à s'en emparer.

Septembre 1[illegible]

On ne peut pas douter que ces peuples n'aient quelqu'idée d'un *être suprême*, ou plutôt qu'ils ne croient à l'existence de plusieurs êtres d'une nature supérieure à la leur. Les fonctions des prêtres consistent principalement à diriger et à veiller au culte; à régler les cérémonies des funérailles, et probablement à réciter les prières d'usage dans ces sortes d'occasions. Mais le peu de tems que nous avons passé dans ces îles ne nous ayant pas mis à portée d'être témoins d'aucune de ces cérémonies, je n'entreprendrai point de t'en donner des détails qui seroient tout au moins vagues et incertains.

Je t'ai déja dit que les sacrifices humains n'étoient pas inconnus dans ces îles; nous sommes parfaitement sûrs que cette horrible coutume existe encore parmi ces peuples, quoiqu'ils aient le caractère bon, amical et humain, et qu'ils soient beaucoup plus près de l'état de civilisation que les malheureux habitans des côtes sauvages de l'Amérique. Je m'abstiendrai de faire des observations sur ce chapitre, te laissant le soin de tirer les observations qui doivent naturellement suivre de ce court exposé. Je finirai ma lettre en ouvrant un champ encore plus vaste à tes recherches.

Le capitaine Cook, dans son dernier voyage à l'océan pacifique, a démontré, par la plus incontestable de toutes les preuves, (l'affinité du langage) que les habitans des îles Sandwich descendoient des Malaïes, et qu'ils sont d'une même tribu que les peuples qui ha-

Septembre 1787.

bitent la nouvelle Zélande, les nouvelles Hébrides et les Marquises, ect., qui s'étendent du 20 degré de latitude nord, au 176 degré de longitude ouest, 47 degrés de latitude sud, et du 100 degré de longitude ouest.

Combien de gens, parmi les peuples civilisés, ont employé une partie considérable de leur vie à former des hypothèses plus ou moins ingénieuses, pour prouver de quelle manière les extrémités éloignées du globe s'étoient peuplées ! Le continent de l'Amérique a fixé, depuis sa découverte, l'attention des hommes les plus savans, qui ont cherché à deviner le secret de sa population. Aujourd'hui, que cette partie du globe est si exactement connue, il sera plus facile de parvenir à connoître l'origine des différentes peuplades qui l'habitent, que celle des habitans de cette multitude d'îles dont je viens de parler, et qui sont éparses sur la surface des mers, à une distance immense les unes des autres.

Peut-on se livrer à ces réflexions sans s'écrier : *O altitudo !*

W. B.



LETTRE XLII.

Septembre 1787.

A Macao, le 9 novembre 1787.

Je t'ai dit, dans ma lettre précédente, que nos bons amis les naturels d'Attoui nous avoient fourni en abondance, dans l'après-midi du 18 septembre, des cochons, du tarrow et des cannes à sucre. Tout étant prêt pour notre départ, nous levâmes l'ancre et nous fîmes force de voiles pour sortir de la baie de Wymoa. Les insulaires parurent alors desirer de prendre congé de nous, et nous mîmes en panne pour leur donner la facilité d'approcher dans leurs pirogues. Ils nous firent leurs adieux avec un *proha* universel, c'est-à-dire, en nous souhaitant un bon voyage, et en nous prodiguant les marques de la sincérité de l'attachement qu'ils avoient pour nous.

A 6 heures du matin, le mont du Roi nous restoit au nord 66 degrés est, à la distance de 8 lieues, et la pointe méridionale d'Oneehow à l'ouest. Pendant la nuit nous gouvernâmes au sud-quart-sud-est, favorisés d'une brise fraîche de l'est-nord-est. Le 19, à 6 heures du matin, nous revirâmes et portâmes au sud-sud-ouest.

La Chine étoit alors le but vers lequel nous tendions, et nous trouvant dans la même latitude, il ne

Septembre 1787.

nous restoit qu'à parcourir les longitudes; mais notre capitaine jugea qu'il seroit plus prudent de gouverner au sud jusques vers le 13e ou 14e degré de latitude nord, et ensuite de faire l'ouest. Ce trajet nous promettoit plus sûrement la rencontre d'un bon vent alisé. Le capitaine Cook avoit reconnu, dans son dernier voyage, que vers le 20 et le 21e degré de latitude, sous le vent de ces îles, les meilleurs vents étoient au moins légers, et très-souvent variables.

Le 19 et le 20, nous eûmes une belle brise constante de l'est; pendant la nuit, nous serrâmes le vent au sud, et à la pointe du jour, nous gouvernâmes au sud-sud-ouest.

Le 20, pendant la nuit, nous eûmes des raffales, accompagnées de pluie; le 21, des brises légères et tems nébuleux. Notre latitude, observée à midi, étoit de 18 degrés 23 minutes nord, et notre longitude de 161 degrés 13 minutes ouest; la déclinaison du compas est ici de 8 degrés à l'est.

Du 21 au 25, nous eûmes une brise fraiche de l'est. Le 25, notre latitude, observée à midi, étoit de 13 degrés 22 minutes. Comme nous n'avions pas intention de porter plus loin au sud, nous changeâmes de route et gouvernâmes à l'ouest-quart-sud-ouest; la déclinaison du compas étoit de près de 12 degrés à l'est.

Depuis ce jour jusqu'au 8 octobre, nous eûmes a-

Octobre 1787.

peu-près le même tems ; la chaleur fut extrême, le thermomètre se tenant entre 88 et 91 degrés. Nous avions des bourasques fréquentes et fortes, principalement pendant la nuit, et elles étoient accompagnées de pluie et d'éclairs. Le 8, nous étions par les 13 degrés 24 minutes de latitude, et par les 187 degrés 37 minutes de longitude ouest. A 9 heures du soir, nous essuyâmes une forte bourasque, accompagnée d'une grosse pluie ; nous ferlâmes toutes les voiles, et portâmes sous le vent ; mais sur les 11 heures, le tems devint plus modéré.

Comme cette partie de l'Océan est fort sujette aux raffales, sur-tout pendant la nuit, nous avions tous les soirs, au coucher du soleil, la précaution de prendre les ris aux huniers, et de tenir tout en état, afin de ne point craindre les tourbillons innattendus, et d'éviter en même-tems que rien ne fût emporté par les coups de mer.

Le 22, pendant la nuit, nous essuyâmes encore deux bourasques violentes, mais heureusement elles ne nous causèrent aucun dommage ; elles furent accompagnées d'une grosse pluie, de tonnerre et d'éclairs.

Je ne puis m'empêcher d'appliquer à ces sortes de circonstances, l'allusion que fait Addisson, dans son poëme intitulé *Campagne*. Des coups de vents aussi impétueux et aussi subits, sont au-dessus des foibles efforts que pourroient faire les hommes pour se ga-

Octobre 1787.

rantir de leurs effets funestes, s'ils n'étoient protégés par une puissance surnaturelle ; et nous pouvons dire avec certitude de l'ange exécuteur des volontés célestes :

> Calme et serein, il repousse les vents furieux ;
> Et fier d'exécuter les ordres du Tout-Puissant,
> Il vole au milieu des tourbillons, et dirige le cours de la tempête.

Du 12 au 20, nous eûmes une brise constante de l'est et un tems nébuleux ; nous avions presque toutes les nuits des raffales, mais elles étoient moins fortes que les précédentes. Le 20, notre latitude étoit à midi, de 14 degrés 1 minute nord, et notre longitude de 210 degrés 24 minutes ouest ; la déclinaison du compas étoit de 7 degrés à l'est.

Le 21 à midi, notre latitude étoit de 14 degrés 11 minutes nord, et notre longitude de 212 degrés 16 minutes ouest. Nous mîmes en panne pendant la nuit, et portâmes le cap au nord, nous attendant à chaque instant à découvrir quelques-unes des îles des Larons; et il étoit nécessaire de prendre toutes les précautions possibles pour nous garantir des dangers que l'on court dans ce voisinage.

Le 22, à la pointe du jour, nous virâmes vent arrière, et forçâmes de voile en gouvernant à l'ouest-quart-nord-ouest, et nous continuâmes à avoir une brise constante de l'est, et un beau tems. A 10 heures et demie nous vîmes terre, qui nous restoit au nord 58 degrés ouest. Pendant la matinée, nous vîmes autour

du vaisseau une grande quantité de petites bonites; nos gens en attrapèrent plusieurs à la ligne; nous vîmes aussi beaucoup de *ganetts* qui voloient près des terres, et ce furent les seuls oiseaux qui se présentèrent à nos yeux. Ces oiseaux se nourrissent des petites bonites dont je viens de parler; nous les voyions fréquemment s'élancer dans la mer avec une rapidité surprenante pour se saisir de leur proie, qu'ils dévoroient sur la surface des eaux, avant de reprendre leur vol. A midi, nous découvrîmes deux îles, dont l'une nous restoit au nord 55 degrés ouest, et l'autre au nord 80 degrés ouest, à la distance de quatre milles; notre latitude étoit de 14 degrés 47 minutes nord.

Octobre 1787.

En avançant près des terres, nous apperçûmes trois îles que nous prîmes pour Tinian, Aguigan et Saypan, d'après la description qu'en a faite l'amiral Anson. A 4 heures, la pointe orientale de Tinian portoit nord 30 degrés est, à la distance de 4 lieues, le pic de Paypan nord-nord-est, et l'extrêmité occidentale d'Aguigan nord-ouest-quart-de-nord, à la distance de quatre milles.

A l'extrêmité occidentale d'Aguigan se trouve une très-petite île, ou plutôt un grand rocher, qui n'en est éloigné que de la longueur d'un cable.

D'après nos observations Tinian gît par les 15 degrés de latitude nord, et par les 214 degrés 30 minutes de longitude occidentale.

Octobre 1787.

Une chose qui rend ces îles remarquables, est qu'on n'y trouve point de rochers ni de bas-fonds, de sorte que les vaisseaux peuvent les ranger pendant la nuit sans avoir rien à redouter, pourvu que le tems soit modéré. Tinian est la plus grande de ces îles; elles courent presque du sud-est au nord-ouest; Saypan est la plus considérable après Tinian; mais, comme elle se trouvoit plus éloignée de notre route, je ne puis t'en donner la plus légère idée. Aguigan ne paroît pas avoir plus de six milles de longueur, et sa largeur est peu considérable. Le sol de toutes ces îles est en général assez plat, excepté le pic de Saypan dont je t'ai déjà parlé.

L'auteur du Voyage autour du Monde, de l'amiral Anson, donne la description la plus riante de Tinian, non-seulement en conséquence du magnifique païsage que cette île offre à la vue, mais encore de la variété et de la quantité des rafraîchissemens qu'elle produit. Il est possible que ce récit ait été exagéré. Ces navigateurs se trouvant dans la plus grande détresse, faute de vivres, lorsqu'ils relâchèrent dans une île où ils trouvèrent à se pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire, il n'est pas surprenant que cet endroit leur ait paru un paradis terrestre. Que cette île soit, ou non, telle qu'on l'a dépeinte, nous n'eûmes pas, grace à Dieu, besoin d'y relâcher; il nous restoit encore à bord plus de trente cochons vivans; tous les gens de l'équipage jouissoient d'une santé parfaite, et tout s'accordoit à nous promettre une prompte traversée à la Chine.

A six heures de l'après-midi, le centre d'Aguigan nous restoit au nord 83 degrés est, à la distance d'environ cinq lieues, et le tems étant très-beau, nous continuâmes notre route pendant la nuit, ayant le cap à l'ouest-quart-nord-ouest.

Octobre 1787.

Depuis ce jour jusqu'au 31, le tems fut à peu près le même ; un vent alisé soufflant constamment de l'est, occasionna une forte houle à l'est-nord-est : nous avions de fréquentes raffales, accompagnées d'une grosse pluie. Le 31, à midi, notre latitude étoit de 19 degrés 52 minutes, et notre longitude, suivant des observations lunaires, de 233 degrés ; la déclinaison du compas étoit presque imperceptible.

Novembre 1787.

Le premier novembre, nous eûmes une brise modérée et un très-beau tems ; notre latitude étoit, à midi, de 20 degrés 18 minutes, et notre longitude de 233 degrés 12 minutes ouest ; la déclinaison du compas étoit d'environ un degré à l'ouest.

Vers le soir, nous commençâmes à essuyer quelques coups de vent ; nous prîmes en conséquence deux ris aux huniers et un ris à la grande voile ; il s'éleva une très-forte houle au nord, et nous eûmes des éclairs de tous les points de l'horison. La nuit, le vent fraîchit considérablement, et continua à souffler avec force, pendant toute la journée du 2, excepté dans quelques momens. Nous étions à midi par les 21 degrés 2 minutes de latitude nord, c'est-à-dire, près de la latitude

Novembre 1787.

des îles Bashée. A 8 heures, nous marchâmes au plus près à l'ouest, ne jugeant pas prudent de courir sur la terre pendant la nuit. A minuit, nous mîmes le cap au nord-nord-ouest, et le 3, à la pointe du jour, le tems étant assez modéré, nous forçâmes de voiles, et portâmes vers l'ouest; notre latitude étoit, à midi, de 21 degrés 5 minutes nord, et notre longitude de 237 degrés 24 minutes ouest. L'après-midi, nous eûmes une forte brise de l'est, et quelques-uns de nos gens crurent découvrir terre vers le nord-ouest; mais il est très-douteux qu'ils la vissent réellement. A 9 heures du soir, nous diminuâmes de voiles; nous serrâmes le vent au nord, et courûmes des bordées pendant la nuit. Le 4, dès la pointe du jour, nous remîmes toutes les voiles au vent, et portâmes à l'ouest. Pendant la matinée, le vent fut modéré, le tems brumeux, et nous avions une forte houle du nord-nord-est.

A deux heures, nous découvrîmes une petite île qui portoit nord 40 degrés ouest à la distance d'environ 5 lieues. Nous ne l'eûmes pas plutôt apperçue que nous vîmes une terre plus élevée, qui étoit derrière, et que nous reconnûmes bientôt pour une île infiniment plus grande que la première : comme nous n'avions pas fait d'observations à midi, pour déterminer notre latitude, nous ne pûmes que former différentes conjectures sur ces terres, les uns croyant que la grande île étoit la pointe méridionale de l'île Formose, et que la petite devoit être Villa-Rété : nous les reconnûmes peu à près pour Botel-Tobago-Xima.

A

Novembre 1787.

A 6 heures, la terre nous restoit au nord 24 degrés ouest à la distance de 12 milles. Le tems étoit encore épais et brumeux ; vers les 9 heures, nous serrâmes le vent au sud, et nous courûmes des bordées pendant toute la nuit. Comme nous jugions que Villa-Bété étoit à l'ouest, il n'auroit pas été prudent de courir dans ce rumb.

Dans la matinée du 5, nous eûmes de fréquentes raffales, accompagnées de pluie et d'une forte houle au nord. Notre latitude étoit à midi de 21 degrés 55 minutes nord ; et notre longitude de 239 degrés 37 minutes ouest. Vers le soir, le vent soufflant grand frais, nous prîmes tous les ris aux huniers, et nous sachant à l'abri de tout danger, nous forçâmes de voiles pendant la nuit, en gouvernant à l'ouest-nord-ouest, aidés d'un vent frais de nord-nord-est.

Le 6, à la pointe du jour, nous déployâmes toutes nos voiles; le tems étoit assez modéré, et le vent toujours au nord. Notre latitude, à midi, étoit de 21 degrés 37 minutes, et notre longitude de 241 degrés 55 minutes ouest ; pendant l'après-midi nous eûmes une forte brise, un tems nébuleux et une grosse houle au nord. Les nuits étoient obscures, et nous avions presque toujours des raffales ; en conséquence, tous les soirs, nous prenions tous les ris au grand hunier, et un ris à la grande voile.

Le 7, à huit heures du matin, nous découvrîmes

Novembre 1787.

la terre, portant nord-ouest à la distance de 4 ou 5 lieues. La sonde nous rapporta 25 brasses, fond de sable gris. Dans la matinée nous dépassâmes six bâteaux de pêcheurs Chinois; notre latitude étoit à midi de 22 degrés 22 minutes nord. Dans l'après-midi nous vîmes un grand nombre de barques de pêcheurs Chinois. A 5 heures, nous apperçûmes *Pedro blanco*, grand rocher qui ressemble par sa forme à une meule de foin. Ce rocher nous restoit à l'ouest, à la distance de 10 milles. Dans la soirée nous diminuâmes de voiles, et nous serrâmes le vent au sud, en courant des bordées pendant toute la nuit.

Le 8, à 6 heures du matin, nous fîmes force de voiles, la terre que nous avions découverte se trouva être les îles *Lema*, dont les extrémités s'étendoient du nord-est à l'ouest-nord-ouest, à la distance d'environ 5 lieues. Nous jettâmes la sonde qui rapporta 24 brasses, fond de sable. Quoiqu'il y eût un grand nombre de barques Chinoises, à peu de distance de l'endroit où nous étions, il ne venoit cependant aucun pilote à bord. Sur les 11 heures, nous donnâmes signal pour les avertir d'arriver. Un vieux Chinois parut bientôt; il nous montra des certificats d'un grand nombre de capitaines qu'il avoit conduits à Macao, nous faisant entendre qu'il ne pouvoit conduire le vaisseau plus loin que cet endroit. Il mit d'abord ses services au prix de cinquante piastres; mais il finit par se contenter de trente que nous convînmes de lui payer. Notre latitude étoit à midi de 22 degrés 7 minutes nord. Nous nous

trouvions alors par le travers de l'entrée des îles Lema, qui sont en très-grand nombre, et présentent un aspect désagréable et stérile.

Novembre 1787.

Pendant l'après-midi, il vint à bord plusieurs pilotes, et dans le nombre il s'en trouvoit un qui parloit Anglois. Il nous dit que nous serions obligés de jetter l'ancre à Macao, et qu'alors il nous falloit faire demander *un choppe*, ou permis de la douane de cette ville, avant de continuer notre route vers Canton. Quoique le vent devînt alors léger et variable, nous continuâmes notre marche, et vers minuit nous jettâmes l'ancre dans la rade de Macao, par 6 brasses d'eau, fond de vase. Les sondes entre les îles de Lema nous rapportoient depuis 15 jusqu'à 5 brasses, fond de peu de tenue.

Dans ma prochaine lettre je te donnerai les détails relatifs à notre arrivée à Canton, et aux affaires que nous y aurons faites. Adieu, mon ami.

W. B.



Novembre 1787.

LETTRE XLIII.

De VVampu, le 28 décembre 1787.

Le lieu de notre mouillage dans la rade de Macao, gissoit par les 22 degrés 9 minutes de latitude nord, Macao nous restoit à l'ouest un demi rumb au sud, à huit milles de distance; la grande île des Ladrons au sud-quart-sud-est, et le pic de Lintin presqu'à l'est.

Le 9, à la pointe du jour, nous vîmes un gros bâtiment à l'ancre, à environ trois milles de distance, à l'arrière. Nous hissâmes pavillon; il en fit de même; et nous vîmes que c'étoit un vaisseau Anglois que nous jugeâmes appartenir à la Compagnie des Indes, et qui étoit nouvellement arrivé. A huit heures, notre capitaine partit dans la chaloupe pour Macao, afin de se procurer un passe-port pour aller à Canton, et s'informer des meilleurs moyens à prendre pour expédier nos affaires. L'après-midi, le vent souffla avec force du nord-nord-est et du nord-est, et le soir il devint si furieux, que nous jettâmes notre seconde ancre.

Pendant la nuit et une partie de la matinée du 10, le vent continua à souffler grand frais du même point, et nous eûmes beaucoup de tangage, mais il s'appaisa l'après-midi, et nous levâmes notre seconde ancre.

A dix heures du soir, une barque Chinoise nous amena à bord M. Folger, ci-devant premier Lieutenant du bâtiment que nous voyions dans la rade, (l'Aigle-Impériale, commandée par le capitaine Berkley,) et que le capitaine Colinett, si tu te le rappelles, avoit vu dans l'entrée du Roi-George. A la suite d'une querelle qu'il avoit eue avec M. Berkley, il l'avoit quitté, et s'étoit rendu à Macao, où ayant rencontré le capitaine Dixon, il en avoit obtenu la liberté de venir avec nous à Canton.

M. Folger nous apprit que l'Aigle-Impériale avoit quitté Ostende le 23 novembre 1786, et qu'il n'avoit pas été plus loin que l'entrée du Roi-George, au nord de la côte. Il s'étoit procuré une grande quantité de fourrures précieuses, à un degré ou deux au sud de ce canal; sa cargaison consistoit en près de sept cent peaux de première qualité, et beaucoup d'autres de moindre valeur. Pendant qu'il trafiquoit dans cette entrée, il arriva un accident fâcheux. Le capitaine Berkley envoyoit souvent la chaloupe avec le second lieutenant, M. Mackie, et dix ou douze hommes pour faire des échanges avec les Indiens, dans les endroits de la côte où le vaisseau ne pouvoit pas aller. Dans une de ces excursions, M. Miller, second lieutenant, M. Beale, écrivain-munitionnaire, et deux autres personnes de l'équipage, quittèrent la chaloupe et se rendirent sur la côte dans une pirogue Indienne, pour trafiquer, emportant à cet effet une planche de cuivre; mais on ne les a plus revus de ce moment. Plusieurs hommes de

Novembre 1787.

l'équipage de l'Aigle-Impériale allèrent le lendemain sur le rivage, et trouvèrent des lambeaux de leurs vêtemens en pièces et ensanglantés. Il n'y a pas de doute qu'ils n'aient été tués, et leurs corps mangés ou brûlés.

Cet événement tragique ne démontre que trop qu'elle est la cruauté de ces Indiens, et elle servira en même tems de leçon à ceux qui navigueront par la suite dans ces parages, et qui sauront qu'on ne doit pas se fier beaucoup à ces sauvages, quelques marques d'amitié qu'ils puissent donner.

Le 11, vers midi, notre capitaine revint de Macao, amenant avec lui un pilote pour nous conduire à Canton, et il renvoya sur le champ celui qui nous avoit amenés dans cette rade. Nous avions été assez inquiets de la longue absence du capitaine Dixon; mais il paroît que les Chinois ne sont pas très-expéditifs dans leurs affaires : aux délais que leur lenteur occasionne, il n'y a pas d'autre remède que la patience. Notre capitaine amena de Macao M. Ross, premier lieutenant du Nootka, (bâtiment qui étoit arrivé ici quelque tems avant nous;) M. Moore, écrivain du même navire, et *Tyana*, un des chefs des îles Sandwich, que le capitaine Meares avoit amené d'Attoui à Canton.

Il paroît que le Nootka a été considérablement endommagé par une bourasque, à son arrivée dans la rade de Macao, et que ses fourrures furent en conséquence envoyées à Canton par une autre voie.

Ayant la marée pour nous, nous levâmes l'ancre à une heure, et fîmes force de voile, avec un vent léger et variable, et un beau tems. Wampu, lieu de notre destination, reste presque au nord-nord-ouest de Macao, dont il est éloigné d'environ vingt-trois lieues.

Novembre 1787.

A moitié chemin, il y a un passage étroit, nommé Bocca-Tigris, et les deux rivières sont défendues par un mauvais fort.

Du 11 au 14, nous fûmes occupés à remonter ce passage; le vent nous étoit constamment contraire, et nous étions obligés de jetter l'ancre à chaque marée.

Le 14 après midi, nous dépassâmes Bacca-Tigris, et peu après la marée étant basse, nous jettâmes l'ancre par cinq brasses et demie. En remontant la rivière depuis Macao, on trouve de huit à quatre brasses d'eau fond de mauvaise tenue.

Une chaloupe Mandarine vint alors à la hanche de notre vaisseau, et nous amena une personne, chargée par le gouvernement, de rester sur notre bord. Il avoit assez l'air d'un de nos commis de la douane, et l'on nous informa qu'il étoit venu pour empêcher la contrebande.

Le 15, à une heure du matin, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile; le vent étant léger et variable,

Novembre 1787.

nos chaloupes furent mises à l'eau et nous allâmes à la remorque.

Pendant toute la journée du 15, nous fûmes ainsi occupés à remonter la rivière, et le 16, à six heures du matin, nous jettâmes l'ancre au fond de la rade de Wampu, par quatre brasses et demie : peu après ces passagers nous quittèrent, et à midi, ayant donné ordre de conduire le bâtiment à la tête de la flotte, le capitaine Dixon prit une barque Chinoise pour aller à Canton, s'informer au bureau de la Compagnie des Indes, des moyens les plus propres à terminer promptement nos affaires.

A onze heures, nous levâmes l'ancre et nous hâlames notre vaisseau, remontant la rivière et passant à travers la flotte. A trois heures de l'après-midi, nous jettâmes l'ancre d'affourche, par quatre brasses et demie, fond de vase, et nous amarâmes avec l'ancre de touée. Le village de Wampu nous restoit à l'ouest-nord-ouest : Canton est à quatorze milles plus haut, sur la rivière ; mais les vaisseaux des différentes nations qui vont trafiquer à la Chine n'ont pas la permission d'aller plus loin que Wampu. Je crois, il est vrai, que la rivière ne peut porter les grands vaisseaux jusqu'à Canton.

Comme l'intention du capitaine Dixon étoit de procurer, le plutôt possible à l'équipage des provisions fraîches, il ne perdit pas un moment, et prit tous les renseignemens nécessaires pour remplir cet objet. Nous apprimes

apprîmes bientôt que malgré toutes les précautions dont il s'armeroit, il lui seroit impossible d'éviter d'être trompé dans bien des choses : que tous les vaisseaux étoient approvisionnés de ce dont ils avoient besoin, par un officier appellé *comprador*, qui demandoit toujours un *cumshau*, ou gratification de trois cent piastres, indépendamment des bénéfices qu'il pouvoit faire sur les marchandises fournies.

Une extorsion de cette nature nous parut exorbitante, et nous résolûmes de nous y soustraire, s'il étoit possible. Le capitaine Tasker, arrivé de Bombay, dont le bâtiment étoit à l'ancre près du nôtre, eut la bonté de nous offrir du bœuf frais pour nos besoins pressans. Il fallut cependant user de beaucoup de précautions pour en introduire dans notre vaisseau ; car nous avions à chaque côté un *hoppo* ou chaloupe de la douane à bord desquelles il y avoit des commis qui empêchoient qu'on ne nous apportât du bœuf, à moins qu'il ne fût fourni par un *comprador*.

Pendant ce tems nos gens furent employés à détacher les voiles, les manœuvres courantes et à faire les réparations les plus urgentes.

Le 17 au matin, notre capitaine revint de Canton ; les subrecargues de la Compagnie l'avoient informé qu'il n'y avoit pas moyen de disposer de nos fourrures, que le sur-intendant de la douane de Canton n'eût mesuré notre bâtiment, et que comme le King-George

Novembre 1787.

étoit attendu sous peu de tems, il ne se rendroit pas à notre bord qu'il ne pût faire en même tems la visite de ce dernier bâtiment.

Le *hoppo*, nom que l'on donne ordinairement à cet officier, a une très-grande autorité, et occupe le premier rang à Canton, après le vice-roi. Le capitaine Tasker nous ayant fourni du bœuf, et l'homme qui étoit dans la chaloupe de la douane faisant tout ce qu'il pouvoit pour nous procurer les légumes dont nous avions besoin, on accorda à chaque personne de l'équipage deux livres de viande, par jour, et des légumes en proportion.

Toute notre provision de liqueurs fortes étoit consommée, et le 19, nous achetâmes d'un Hollandois un tonneau d'arrack, que nous payâmes cinquante-cinq piastres. Dans l'après-midi, nous levâmes l'ancre de touée, et nous amarrâmes avec les deux ancres de poste, et l'ancre d'affourche, à laquelle nous attachâmes un vieux cable. Le hoppo ayant appris que le capitaine Tasker nous avoit envoyé du bœuf, y mit ordre, et nous fûmes encore obligés de manger des provisions salées, ou de payer à un *comprador* un *cumshau* extravagant. Sur ces entrefaites, M. Moore, premier lieutenant du navire le royal amiral, commandé par le capitaine Huddart, vint nous rendre visite, et informé de notre embarras, il eut la bonté d'entreprendre de nous fournir de bœuf, à condition que nous l'irions chercher tous les matins avec la chaloupe, et que nous

prendrions soin de ne pas le laisser appercevoir. Nous acceptâmes ses offres de tout notre cœur, et nous envoyâmes régulièrement, tous les jours, prendre notre provision à bord du Royal-Amiral. Nous eûmes assez de bonheur pour ne pas être découverts.

Novembre 1787.

Le 23, notre capitaine se rendit à Canton, et ayant appris que le King-George étoit arrivé à Macao, il revint le même soir pour nous faire part de cette agréable nouvelle.

Le 24, le capitaine Dixon prit la chaloupe, et sept hommes de l'équipage, pour aller à la rencontre du King-George, et l'aider à remorquer en cas que le vent lui fût contraire pour remonter la rivière.

En visitant nos provisions, nous vîmes que nous pouvions disposer d'une partie, et dans l'après-midi nous vendîmes trois tierces de bœuf à un vaisseau de Livourne, qui étoit à l'ancre dans la rivière, à raison de vingt-quatre piastres la tierce.

Le 25, à midi, le King-George arriva dans la rivière; il jetta l'ancre auprès de nous, et nous eûmes la satisfaction de voir que tout l'équipage étoit en bonne santé.

Les succès du capitaine Portlock, sur la côte, depuis notre séparation, n'ont rien été en comparaison des nôtres. Il ne devoit pas espérer de trouver beau-

Novembre 1787.

coup de fourrures dans l'entrée du Prince-William ; cependant il employa tous les moyens possibles de s'en procurer : ses chaloupes étoient continuellement dans les criques et dans les entrées voisines, et quelquefois même assez éloignées du vaisseau.

La grande barque avoit été plus heureuse dans la rivière de Cook, et elle s'étoit vue dans la nécessité de revenir prendre un second assortiment de marchandises, ayant débité tout ce qu'elle avoit emporté lors de sa première excursion.

Après avoir quitté l'entrée du Prince-William, le capitaine Portlock étoit arrivé à la vue d'un havre situé entre l'entrée de la croix et la baie des îles. Le passage qui y conduit est assez dangereux, et comme il ne fournit pas une grande quantité de fourrures, ceux qui navigueront dans ces parages peuvent se dispenser d'y entrer. Le grand bateau avoit découvert un passage pour se rendre de cet endroit dans l'entrée de Norfolk, et les Indiens montrèrent aux gens de l'équipage des bouilloires de fer-blanc et des bassins d'étain que ceux-ci reconnurent aussi-tôt pour des marchandises que nous avions troquées avec ces sauvages.

Delà, le capitaine Portlock porta sur les îles Sandwich, où il arriva environ une semaine après que nous les eûmes quittées; il est donc très-heureux pour nous que nous ayons rencontré le navire le Prince de Galles, par le travers de l'entrée du Roi-George; car

nous aurions perdu beaucoup de tems à attendre le capitaine Portlock dans cet endroit.

Novembre 1787.

Le 26 au matin, les deux capitaines se rendirent à Canton, et ne revinrent à bord que dans l'après-midi du 27. M. Browne, président des subrecargues, assura que le surintendant de la douane, ou John Tuck, (comme l'appellent ordinairement les Chinois) mesureroit nos deux bâtimens sous peu de tems, et qu'aussitôt après, nos affaires seroient expédiées sans délai. Pendant ce tems, nos gens s'occupèrent à visiter les manœuvres, et à faire toutes les réparations nécessaires.

Le 29, vers les trois heures de l'après-midi, M. William Macleod, premier lieutenant du King-George, rendit le dernier soupir. Sa mort n'a point été occasionnée par une maladie contractée dans le cours de notre voyage, mais par un mal dans le canal de l'urètre, dont il étoit affligé depuis bien long-tems, ce qui lui occasionna une rétention d'urine et d'autres symptomes alarmans vers la fin de notre voyage. A l'époque où il tomba malade (qui fut le 28) il s'étoit rendu à bord du Lock, vaisseau de la compagnie des Indes pour y faire une visite; il y but l'après midi de la bierre vieille. Son incommodité lui reprit aussi-tôt avec tant de violence qu'on regarde ce léger excès comme la cause immédiate de sa mort. Il fut universellement regretté de ses amis et de ses connoissances, et on l'enterra dans l'après-midi du 30, dans l'île des François.

Décembre 1787.

Le 2 décembre, sur les dix heures du matin, nous eûmes l'honneur de recevoir à bord *John Tuck;* son cortège étoit nombreux ; on lui rendit les mêmes honneurs qu'à un prince, et à son arrivée sur le pont, tous ceux qui l'accompagnoient le saluèrent, en mettant un genou en terre.

Cette visite semble n'être qu'une pure formalité, car on ne mesura que du mât de misaine au couronnement, et la largeur du vaisseau près du passe-avant; il ne pouvoit avoir par-là qu'une idée très-imparfaite du port de notre bâtiment. Après cette momerie, il demanda mille livres sterlings, comme un droit de port. Son Excellence nous fit présent de deux buffles de huit jarres de *samshu* (liqueur si mauvaise que nous la jettâmes dans la rivière), et de huit sacs de ris moulu, pesant environ quarante livres chacun.

Quand cette formalité nécessaire fut achevée, nous ne songeâmes plus qu'à faire passer nos fourrures à Canton. Nous prîmes les renseignemens nécessaires, et on nous informa qu'il falloit nous pourvoir d'une chope, ou bateau de la douane, pour porter la cargaison de chaque vaisseau à Canton, et que cela nous coûteroit quinze piastres par chaque bâtiment. Mais, comme la cargaison du King-George étoit fort inférieure à la nôtre, nous jugeâmes qu'en prenant ses fourrures sur notre bord, nous pourrions épargner la dépense d'un second bateau. Le capitaine Portlock nous envoya en conséquence sept barrils et deux coffres pleins de fourrures.

Le 4, le capitaine Dixon se rendit à Canton pour faire préparer toutes choses dans notre factorerie pour y recevoir nos fourrures, et nous envoyer un bateau de transport. Le 5 au matin, un choppe vint prendre notre cargaison; le capitaine Portlock envoya encore à bord un petit coffre et un ballot de fourrures.

Décembre 1787.

Nous envoyâmes à Canton vingt-trois barrils, deux coffres et deux caisses qui contenoient la totalité de nos fourrures; et sept barrils trois coffres et un ballot qui appartenoient au King-George; je serai probablement en etat de te donner plus tard un détail plus circonstancié.

Depuis notre arrivée jusqu'à ce moment, nos gens avoient été occupés à reprendre les palans, et à faire toutes les réparations nécessaires. Notre grande vergue ayant été condamnée, on lui en substitua une de rechange; nous eûmes encore plusieurs opérations moins importantes, mais également nécessaires. Le 6, nous commençâmes à nettoyer les cales, et nous envoyâmes à terre nos tonneaux vides pour être reliés. Les voiliers raccommodèrent les vieilles voiles, et en firent faire de neuves. Ces différens soins nous prirent près d'un mois; mais nous avions du tems de reste, car aucune de nos fourrures n'étoient vendues, et jusqu'à ce que nous nous en fussions défaits, nous ne pouvions pas prendre de nouvelle cargaison pour la compagnie des Indes.

Décembre 1787.

Le 26, les charpentiers commencèrent à calfater entre les ponts. Le capitaine Portlock acheta un bon nombre de cannes pour le fardage de la calle. Cette après-dînée, nous avons reçu du navire la Roze 897 bottes de cannes, et le 27, un supplément de 563.

Nous espérons avoir bientôt de bonnes nouvelles de Canton, et nos préparatifs pour recevoir à bord la cargaison de thé que nous attendons, sont presque achevés. Adieu. Je suis ton ami.

W. B.

LETTRE XLIV.

De Macao, le 10 février 1788.

Desirant vivement de voir notre vaisseau prêt à recevoir la cargaison que nous attendons, et le tems n'étant pas bien assuré, nous louâmes deux calfats du Hugthon, vaisseau de la compagnie des Indes pour aider nos charpentiers. Il étoit absolument nécessaire que notre bâtiment fût parfaitement clos, avant de nous hasarder à prendre à bord aucune caisse de thé.

Le 29, l'Alliance, navire américain, commandé par le capitaine Read, vint jetter l'ancre dans la rivière. Ce bâtiment étoit primitivement une frégate, et, dans notre

notre malheureuse querelle avec les Américains, elle avoit été employée contre nous avec quelque succès; mais maintenant il semble que les *lances* de cette nation se soient changées en *outils de jardinage*, et leurs frégates, en *vaisseaux marchands*.

Décembre 1787.

Depuis quelques jours, la provision de bœuf que nous fournissoit le Royal-Amiral, ne nous étoit point régulièrement envoyée, et plusieurs fois nous avions été obligés de faire usage de nos salaisons ; cette négligence nous força de recourir au capitaine Portlock (qui, lors de son arrivée dans la rivière, s'étoit arrangé avec *un comprador*); et le 31, nous commençâmes à recevoir notre bœuf, par le moyen du *King-George*.

La cale de l'arrière se trouvoit alors nettoyée, et nos futailles prêtes à être remplies. La grande chaloupe fut en conséquence envoyée à Canton, comme étant l'endroit le plus voisin où l'on pût se procurer de l'eau douce.

Pendant que nous faisions toute diligence à bord pour être en état de recevoir une cargaison, si le conseil des subercargues de la compagnie jugeoit à propos de nous en envoyer une ; nos affaires à Canton restoient toujours dans le même état, et nos fourrures ne se vendoient point.

Pour te donner quelqu'idée des raisons plus vrai-

Décembre 1787.

semblables de ce délai, il est nécessaire que je te dise quelques mots sur la destination de nos peaux, sur les moyens employés par les personnes qui étoient chargées d'en disposer, enfin sur les différens obstacles que les Chinois firent naître, pour empêcher que la vente n'en fût avantageuse.

Dès l'instant où le plan de notre voyage fut arrêté, il fut décidé que toutes les fourrures quelconques que nous aurions pu nous procurer seroient vendues à la Chine. On jugea en même-tems qu'il étoit très-avantageux que nous rapportassions un nouveau chargement. En conséquence de cet arrêté, on avoit fait une convention avec la compagnie des Indes; nos fourrures devoient être vendues à un prix raisonnable à ses subrécargues, ou être laissées entre leurs mains pour qu'ils s'en défissent dans un autre moment : et on étoit convenu de leur accorder tant pour cent sur la somme totale de nos fourrures, quand ils s'en seroient débarrassés.

Ces fourrures ne furent pas plutôt transportées dans notre comptoir, que des négocians attachés à la douane, en prirent un état exact. Ces gens, m'a-t-on dit, donnent caution à l'empereur pour le paiement des droits; des gens employés par M. Brown, en prirent un second état.

Nos peaux étoient convenablement assorties; la quantité reconnue par M. Browne, et dont il devoit

être disposé, étoit de 2552 peaux de loutres de mer, 434 peaux d'oursons, et 34 peaux de renards.

Décembre 1787.

Le reste de notre cargaison consistoit en 1080 queues de castors, beaucoup de morceaux et de manteaux de peaux de castors, 110 peaux de veaux marins, environ 150 de castors de terre, 60 beaux manteaux de marmotte sans oreilles, et un bon nombre de peaux de lapins des Indes, de renards et de lynx, etc. On laissa tous les objets à nos capitaines pour les vendre de la manière qu'ils jugeroient la plus avantageuse. Probablement ils n'eurent pas d'autre raison pour en agir ainsi, que de leur procurer de l'argent pour les dépenses courantes, et ils savoient que ce qui leur restoit seroit à peine suffisant pour faire face à ces mêmes dépenses.

Quant à la vente de nos fourrures, j'observerai d'abord qu'il y a à Canton une compagnie de riches négocians, que l'on nomme les *Hongs*, avec lesquels notre compagnie des Indes négocie toutes ses affaires. C'est d'eux que l'on achete tout le thé et les porcelaines que l'on envoye dans la Grande-Bretagne, et c'est à ces mêmes négocians que nos fourrures furent proposées. On se croyoit sûr qu'ils nous en débarrasseroient à un prix avantageux; mais nous nous trouvâmes malheureusement trompés dans notre attente, et nous vîmes trop tard la méprise qu'avoient faite nos propriétaires, en laissant aux subrécargues de la compagnie le soin de disposer des marchandises que

Décembre 1787.

nous devions rapporter. Dès que les négocians du *hong* eurent fixé un prix à nos fourrures, après les avoir examinées, aucun autre négociant n'auroit osé se présenter pour les acheter. Il est encore bon de remarquer que les ordres étant donnés de ne point diviser les fourrures, il se trouvoit très-peu de personnes capables d'acheter une semblable quantité, et d'en payer la valeur argent comptant, excepté les membres du *hong*. En outre, les droits sur les marchandises, dans le port de Canton, ne paroissent pas être perçus d'après un tarif certain, mais plutôt suivant les caprices de de ceux qui sont nommés par le hoppo pour les imposer, et qui les fixent tantôt plus haut, tantôt plus bas. Les membres du *hong* ont beaucoup d'autorité sur ces gens; de manière que quand même il se seroit présenté quelqu'autre personne qui auroit pu acheter nos fourrures, et nous en donner un prix avantageux, la crainte de payer un droit exorbitant auroit seul suffi pour les empêcher d'en faire l'acquisition. Nous avons vu plus d'une fois cette assertion prouvée de la manière la plus évidente.

Nous restâmes dans cet embarras, relativement à la vente de nos fourrures, pendant le mois de décembre et la plus grande partie de janvier. Nous n'avions pas d'autre alternative que celle de nous contenter des offres désavantageuses que les négocians du *hong* avoient faites aux officiers de la compagnie, ou d'être dans la nécessité de laisser nos fourrures, sans être vendues, entre les mains des subrécargues. Les négo-

Décembre 1787.

cians du *hong* savoient parfaitement que nous ne choisirions pas ce dernier parti, s'il nous étoit possible de l'éviter. Pendant le même tems, nous nous défîmes très-avantageusement d'une partie des marchandises, dont on nous avoit laissé la liberté de disposer; les 1080 queues furent payées deux piastres la pièce; les peaux de veaux marins se vendirent chacune 5 piastres, et on nous en donna 55 d'un petit ballot de morceaux de fourrures.

Janvier 1788.

Le 7 janvier 1788, nous envoyâmes à Canton 130 pécules de pierres à fusil, un ballot de couvertures et plusieurs grosses de boucles. Un bateau de l'hoppo fut également chargé de pierres à fusil que lui céda le King-George. Les couvertures et les boucles avoient été apportées pour commercer avec les Américains, et on nous avoit assuré que ces marchandises seroient également bien vendues à la Chine.

Le 14, notre gaillard d'arrière étant entièrement calfaté, nous l'enduisîmes d'une couche d'huile et de damar, et nous fîmes la même opération aux mâts de hune et de misaine.

Le 20, deux capitaines de la compagnie des Indes vinrent examiner notre vaisseau, par ordre des subrécargues, avant qu'ils envoyassent le thé à bord. Ils trouvèrent plusieurs défectuosités dans notre dernier pont, nous donnèrent des avis pour les réparer convenablement, et nous envoyèrent un charpentier et

Janvier 1788.

un calfat pour aider nos gens, et pour accélérer l'ouvrage.

Dans l'après-midi, un bateau nous apporta 100 caisses de thé-bouy; à 11 heures du soir, un vieux cable qui nous tenoit lieu de cable d'affourche, se rompit, et nous nous servîmes de l'ancre à empeneler, et du cable de tonée pour assurer le vaisseau.

Les inspecteurs ayant ordonné que notre dernier pont fût mis à flot, le 23, les charpentiers apprêtèrent les bondes pour cet effet; à 11 heures les inspecteurs vinrent encore à bord, et trouvèrent le vaisseau maintenant susceptible de recevoir une cargaison.

Le 25, nous eûmes le bonheur de recouvrer notre ancre d'affourche, et 9 brasses du vieux cable.

Le 26, nos fourrures principales; savoir, les 2552 peaux de loutres, les 434 d'oursons, et les 34 de renards furent vendues et remises aux subrécargues de la compagnie des Indes pour la somme de 50,000 piastres: il sembloit dans ce marché que l'on n'eût point d'avis à recevoir de nos capitaines; mais voyant qu'il étoit impossible d'obtenir un prix plus avantageux, et qu'il étoit plus que tems de penser à mettre à la voile, ils furent forcés de se contenter de cette offre, quoique fort inférieure à ce que nous avions lieu d'espérer. Plusieurs raisons nous obligèrent de conclure ce marché, et parmi ces raisons il y en avoit de bien essentielles,

les fourrures apportées par le Nootka avoient été nouvellement vendues pour la somme de 9750 piastres, 700 belles peaux de loutres de mer (provenant de la cargaison de l'Aigle-Impériale, capitaine Berkley) étoient entre les mains de M. Beale, un des principaux propriétaires résident à Canton .... 1000 peaux de loutres avoient été envoyées par les missionnaires Espagnols répandus dans la Californie, et sur la partie de la côte qui avoisine l'entrée du Roi-George, à Manille; et de cette île on venoit de les envoyer à Canton. Deux vaisseaux François revenant des côtes d'Amérique, où ils avoient été pour faire des découvertes, et arrivés depuis peu à Macao, s'étoient aussi procuré 200 belles fourrures de loutres de mer. Qu'on ajoute à cette quantité de pelleteries, un grand nombre de peaux de lapins noirs et de veaux marins, qui sont assez estimés à la Chine, et que l'on venoit d'apporter d'Angleterre, on ne sera plus étonné qu'une quantité si considérable de la même espèce de marchandises, ait occasionné une baisse dont les nôtres se sont ressenties. Les Chinois avoient une si grande abondance de fourrures qu'ils ne se soucioient plus d'en acheter. Nos capitaines, après avoir mûrement réfléchi sur toutes ces entraves, jugèrent qu'il seroit plus prudent de terminer avec les subrécargues, vu que par ce moyen, (sans parler des autres raisons que j'ai données) nous pourrions remettre à nos propriétaires des lettres-de-change, et faciliter notre départ.

Le 30, nous reçûmes à bord le reste de notre car-

Janvier 1788.

gaison de thé. J'ai déjà observé que nous avions plusieurs ballots de fourrures de qualité inférieure, et des manteaux de peaux de marmottes que l'on nous avoit permis de vendre, nous ne nous étions défaits que d'une légère partie; mais il falloit songer à vendre celle qui nous restoit. Comme c'étoit la seule chose qui nous retenoit encore à la Chine, nous vendîmes le tout à un Chinois nommé Chichinqua, ainsi que nos pierres à fusil, nos boucles et nos couvertures, pour la somme de 1000 piastres. Ce vieillard nous assurant que son seul motif, en faisant cette emplette étoit de nous débarrasser de nos marchandises, et de hâter notre départ, étant fâcheux, disoit-il, que deux vaisseaux aussi petits que les nôtres fussent détenus dans un port, et exposés à faire tant de dépenses pour une semblable bagatelle. Je suis disposé à croire que le vieux Chichinqua étoit de bonne foi dans ses protestations, car lorsque les fourrures furent exposées en vente parmi ses gens, ils parurent n'en point faire le moindre cas, quoiqu'il est certain qu'un mois plutôt elles auroient été vendues pour une somme quatre fois plus considérable. Nous n'avions alors la liberté de disposer d'aucune chose.

Février 1788.

Notre cargaison fut ensuite arrangée dans le bâtiment, nos futailles remplies, et tout ne tarda pas à être prêt pour mettre à la voile. Le 5 février, à 10 heures du matin, nous démarâmes, et à midi nous mîmes à la voile, aidés d'une brise du nord-nord-est. A 3 heures de l'après-midi, nous posâmes sur l'ancre d'affourche,

d'affourche, au-dessous de la flotte marchande, par six brasses : dans la soirée nos capitaines revinrent de Canton, après avoir payé leurs facteurs et achevé toutes leurs affaires dans cette ville.

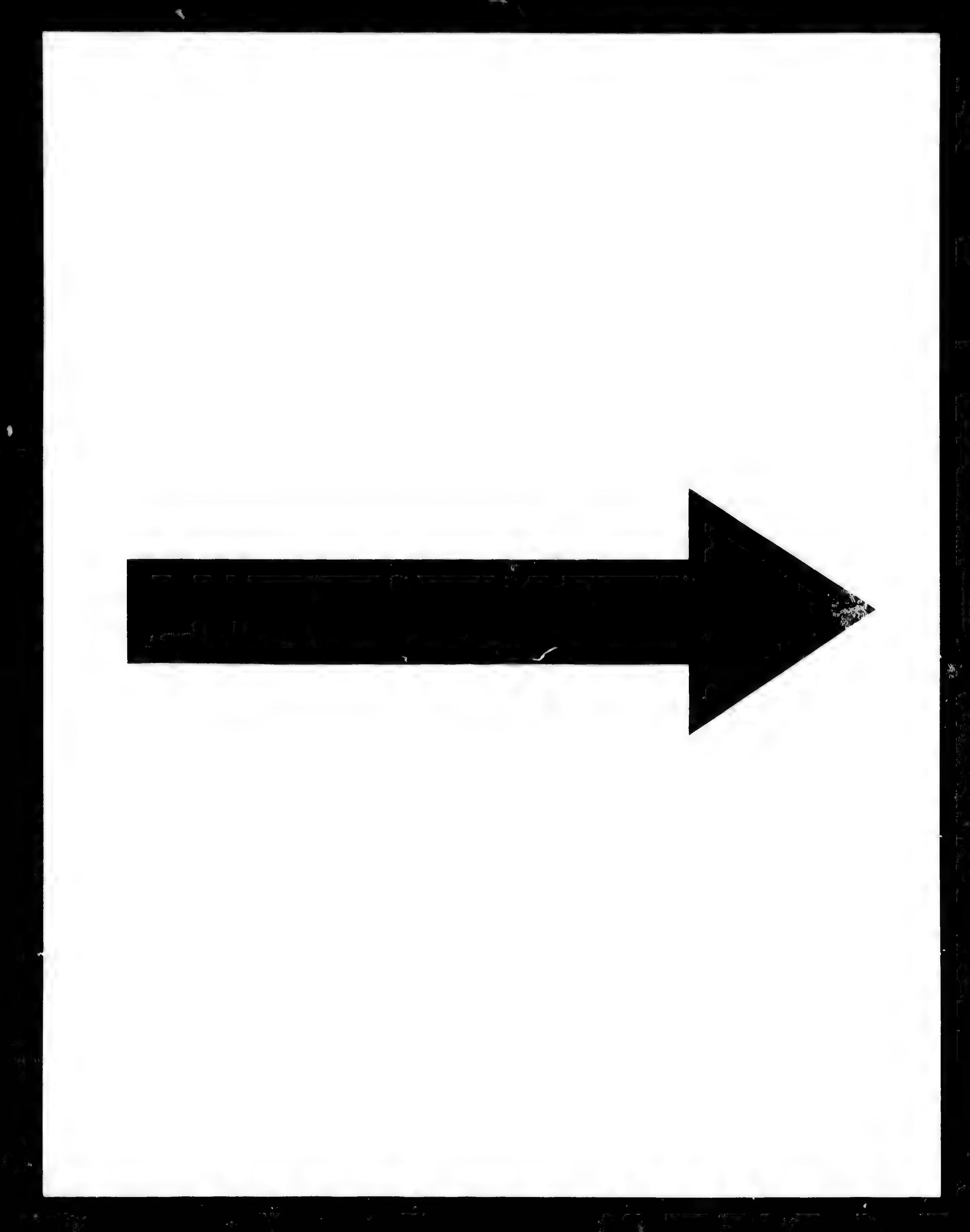
Janvier 1788.

Le 6, le King-George leva l'ancre; mais n'ayant que très-peu de vent, il se fit remorquer jusqu'à ce qu'il eût dépassé la flotte. Il vint nous rejoindre à quatre heures. Comme nous avions vent contraire nous étions obligés de jetter l'ancre à toutes les marées, et nous n'arrivâmes à la vue de Macao que le lendemain à neuf heures du matin, que nous jettâmes l'ancre dans la rade. Cette ville nous restoit à l'ouest-sud-ouest, et la pointe de Lintin à l'est, à la distance d'environ quatre lieues.

Notre grand objet étant maintenant rempli, tu peux imaginer avec quelle ardeur nous desirons une prompte et heureuse traversée pour regagner la vieille Albion; mais personne ne le souhaite plus vivement que ton ami,

W. B.





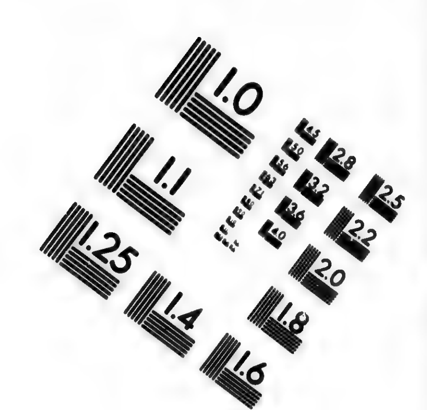
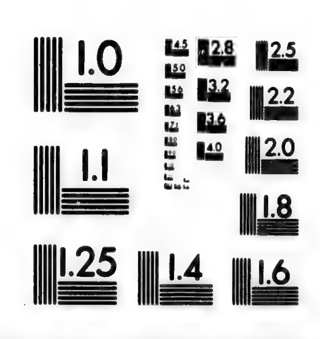


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Février 1788.

LETTRE XLV.

En rade, devant Macao, le 16 février.

La Chine est si fréquentée par les Anglois, et tellement connue par le commerce immense qu'y fait notre compagnie des Indes, que je me donnerois peut-être un ridicule, en te faisant part de mes remarques sur cette contrée. Comme je sais cependant que tu aimes les nouveautés, et que peut-être ne connois-tu la Chine que par la description que nous en a faite Duhalde, j'ai cru te faire plaisir, en te communiquant mes observations sur ce pays et sur ses habitans.

Si nous jugeons la Chine au premier coup-d'œil, nous en aurons une idée très-désavantageuse. Je ne crois pas qu'il y ait sur le globe un pays dont l'aspect soit aussi stérile et aussi pauvre en apparence que les îles de Lima, ou les campagnes que nous vîmes après notre arrivée à Macao : mais, quand on a dépassé le Bocca-Tigris, la scène commence à devenir plus riante. Delà à Canton, la rivière court en serpentant, et, à chaque détour qu'elle fait, on voit plusieurs branches qui s'étendent au loin dans des directions différentes, dont les unes sont l'ouvrage de la nature, et les autres celui de l'art. Dans ces divers points de vue, on apperçoit une grande quantité de villages; le paisage est

délicieux et agréablement diversifié par des plaines et de jolies monticules. Sur la cime des côteaux, il y a des pagodes fort élevées, qui en font l'ornement. Les éminences sont couvertes d'arbres de toutes espèces; ils sont toujours verds, et offrent l'image d'un printems éternel : les plaines produisent une grande quantité de cannes à sucre et de ris.

Malgré tous ces avantages combinés de la nature et de l'art, ce coup-d'œil qui enchante à une certaine distance, perd beaucoup de son effet, quand on en approche de plus près. Le sol offre un fonds sabloneux et de mauvaise qualité, et il s'en faut de beaucoup que la terre soit couverte de cette verdure agréable qui fait l'ornement des campagnes de l'Angleterre; elle paroît peu propre au pâturage et en général à la culture des grains.

Les villages, quoique nombreux et fort peuplés, n'offrent pour la plupart que l'image d'une misère extrême, et je ne crois pas que la grande quantité de ris que l'on récolte ici soit suffisante pour les habitans, puisque tous les ans on en apporte beaucoup de Manille et des Indes orientales.

Le climat est extrêmement malsain à Wampu, et la variation dans la température de l'air est si grande et si subite que j'ai souvent vu passer le thermometre du 41e. degré au 86e. en vingt-quatre heures. La partie du nord est basse et marécageuse, et il s'en élève des

Février 1788.

brouillards épais et humides qui causent des fièvres et des dissenteries. Il est cependant probable que la grande quantité d'arrak que boivent les matelots contribue beaucoup à cette dernière maladie.

Wampu, comme je l'ai déjà dit, est le rendez-vous de tous les vaisseaux qui commercent à la Chine. On y voit des bâtimens anglois, françois, hollandois, danois, suédois, italiens et prussiens; les Américains semblent aussi avoir surmonté leur dégoût pour le thé, et ils trafiquent avec les Chinois pour s'en procurer. L'Allemagne avoit, il y a peu d'années, une factorie à Canton, mais la compagnie impériale étant devenue insolvable, elle n'ose pas envoyer de vaisseaux à la Chine, de peur qu'ils ne soient saisis et retenus jusqu'à concurrence de la dette qu'elle y a contractée.

Je crois fermement que le commerce de notre compagnie des Indes, à la Chine, est plus considérable à lui seul que celui de toutes les autres nations ensemble, si nous en exceptons le commerce que font les négocians chinois avec Manille et Batavia, qui est très-considérable.

Les capitaines de vaisseaux, pendant le séjour qu'ils font en cet endroit, louent des magasins sur le bord de la rivière; ils y transportent leurs provisions et leur cargaison, pendant qu'on radoube le bâtiment; c'est encore dans cet endroit que se font les opérations que l'on ne peut exécuter à bord. Les François ont

Février 1788.

à cet égard beaucoup plus d'avantages que nous; leurs magasins sont situés dans une île dont le terrein est sec, et où ils ont non-seulement toutes les commodités requises pour les différens travaux, mais encore un hôpital pour les malades. Les magasins anglois sont au contraire placés pour la plupart sur le terrein marécageux dont j'ai déjà parlé, et par conséquent bien éloignés de jouir des mêmes commodités.

Canton est située sur le Tigris, à environ quatre lieues de Wampu. Les différentes nations qui trafiquent avec les Chinois, y ont leurs comptoirs où résident les consuls ou subrécargues. Ces comptoirs forment une assez belle file de bâtimens d'un quart de mille de longueur, et placée sur une espèce de quai, près de la rivière; mais l'hôtel de la compagnie angloise l'emporte infiniment sur tous les autres en commodité et en élégance. Aucun agent des différentes compagnies n'a la liberté de rester à Canton après le départ des vaisseaux; ils doivent toujours quitter cette ville avec le dernier bâtiment pour se rendre à Macao, lieu ordinaire de leur séjour, et ils y restent jusqu'à ce que de nouveaux navires arrivent dans ces parages.

Près de ces comptoirs publics, il y a une certaine quantité de factories particulières occupées par les capitaines des différens vaisseaux; ils les louent de la compagnie du *hong* pour le tems de leur séjour, résidant ordinairement à Canton, afin d'être plus à portée de terminer leurs affaires avec les subré-

cargues, ou toutes autres qui peuvent les amener à la Chine.

La ville et les fauxbourgs de Canton sont situés derrière ces comptoirs. Je ne puis te donner qu'une idée bien imparfaite de la ville où aucun étranger n'a la liberté d'entrer. Les rues des fauxbourgs sont étroites, incommodes, mais assez propres, et pavées de larges pierres de taille; les boutiques et magasins des négocians et manufacturiers de Canton, occupent la plus grande partie des fauxbourgs; parmi ces bâtimens, il y en a de très-vastes, et le plus grand nombre n'a qu'un seul étage.

Canton est extrêmement peuplé; mais rien ne fait mieux voir la difficulté qu'il y a de se former une idée juste du nombre de ses habitans, que la diversité d'opinions de tant d'auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Les uns font monter la population de cette ville à un million d'ames, les autres à quatre-vingt mille seulement. Sans avoir égard à une disproportion si absurde, je prendrai la liberté de dire que je regarde le sentiment de M. King comme le plus raisonnable : il reconnoît cent cinquante mille habitans à Canton, et certainement son calcul n'est pas exagéré.

Il y a en outre des gens qui vivent en famille sur l'eau, dans des bateaux qu'ils nomment *sampanes*, et on en fait monter le nombre au moins à quarante mille : la plûpart sont pauvres; ils vivent de la pêche, ou

Février 1788.

s'occupent à différens ouvrages sur les bords de la rivière, quand ils en trouvent l'occasion, ce qui ne leur fournit qu'une subsistance extrêmement précaire. Il y en a d'autres qui, comme nos bateliers, sont toujours prêts à vous conduire d'un lieu à un autre. Pour deux piastres, vous pouvez louer un superbe *sampane* qui vous porte de Wampu à Canton, et vous y trouvez tout ce qui est nécessaire pour huit ou dix personnes. Ces bateaux sont meublés comme un petit salon, avec des tables et des chaises pour les passagers, il y a des jalousies ornées de perles, et ces bâtimens sont couverts de bambous, qui forment une voûte joliment travaillée.

Le bas-peuple ne vit que de riz et quelquefois il mange du poisson, mais en si petite quantité qu'à peine en peut-il sentir le goût. Les mandarins et les Chinois, qui ont de la fortune, jouissent au contraire de tous les plaisirs imaginables; leurs tables sont couvertes des mets les plus délicats, et ils sont sur-tout grands amateurs de sauces très-relevées.

Il y a ici une grande quantité de légumes, tels que choux, carottes, patates, herbes, etc. et cependant la basse classe du peuple est si pauvre qu'elle peut à peine s'en procurer.

Les ouvriers employés dans les différentes manufactures sont extrêmement adroits; mais je ne crois pas devoir parler de la porcelaine qui s'y fabrique, car

Février 1788.

il n'y a pas de femmes en Angleterre, qui ne puisse discourir une heure entière sur la propreté et l'élégance du dernier service dont elle a fait emplette, quoiqu'assurément il ne lui ait pas coûté aussi cher que ceux de ses voisines : elle finit par s'étonner comment quelques personnes peuvent avoir si mauvais goût.

Les soiries et les velours sont remarquables par la variété et le bon goût qui règne dans les dessins : ils ne sont cependant pas à comparer à ceux que l'on fabrique dans Spitalfields (1) ; les étoffes étant moins solides et perdant bien plutôt leur lustre.

Les artisans sont en général extrêmement adroits, et principalement ceux qui travaillent en marquetterie et en lacs : il faut cependant observer que leurs ouvrages

---

(1) Spitalfields est une espèce de fauxbourg de Londres qui touche maintenant à la cité. Il est principalement habité par des familles françoises qui s'y sont réfugiées pour cause de religion, et qui y ont établi des manufactures de soiries, qui ne le cèdent point à celles de France. Cette émigration fatale a porté un coup funeste au commerce de notre pays. L'édit qui accorde aux protestans françois une liberté civile dont ils avoient été si long-tems privés, cette preuve de la sagesse d'un roi aussi juste qu'éclairé, ne réparera pas peut-être le mal que des siècles de persécution ont occasionné, mais il empêchera qu'il ne se perpétue. Les François n'iront plus chercher dans d'autres pays une liberté qu'ils trouveront dans leurs foyers. Les étrangers, au contraire, attirés par l'influence d'un climat plus beau, s'y rendront en foule, et nous verrons bientôt en France les arts acquérir un nouveau degré de perfection, et toutes les nations s'empresser d'y verser leur industrie et leurs richesses. *Note du traducteur.*

ne

ne sont que de fantaisie et peu calculés pour une utilité réelle.

Février 1788.

Les Chinois se rasent la tête et ne laissent qu'une touffe de cheveux sur le sommet, comme dans leur enfance on a soin de leur couper souvent les cheveux, ils viennent extrêmement longs dans l'endroit où on les laisse croître, et ils en forment une triple tresse; cette coutume est assez singulière; mais je la crois générale dans tout l'orient.

Les femmes laissent croître leurs cheveux et les arrangent en plusieurs cercles formant un cône sur le sommet de la tête. Les Chinoises qui ont de la fortune, placent entre ces cercles une grande quantité de diverses sortes d'ornemens, elles regardent les petits pieds comme une perfection; on les leur tient étroitement serrés dès leur enfance, et par ce moyen elles sont presque toutes dans l'impossibilité de marcher.

Je ne puis dire que peu de chose sur le gouvernement des Chinois. L'empereur est d'origine tartare, et ce monarque peut être considéré comme despote; au moins, d'après notre propre expérience, sommes-nous en état d'assurer que la douane et les autres bureaux dont le pouvoir émane de lui, exercent une autorité absolue. Nous avons cependant, à plusieurs égards, des preuves incontestables de la supériorité de leur police sur tous les pays du monde; car les subrécargues anglois laissent souvent à Canton, lorsqu'ils en par-

Février 1788.

tent pour se rendre à Macao, une somme d'au moins cent mille livres sterlings, et n'ont d'autres sûretés que le cachet des membres du hong et des mandarins. Les capitaines qui ont des factories particulières, laissent, sans la moindre inquiétude, leurs marchandises et leur argent à la garde des domestiques chinois, et je ne crois pas que l'on cite un exemple qu'ils aient jamais manqué de fidélité.

Je t'ai dit plus haut que les Chinois aimoient beaucoup les épices; cependant ils ne sont pas très-gourmands, et ne font que deux repas par jour; le premier, vers les dix heures du matin, et le second, à cinq heures de l'après-midi. Ceux qui ne sont pas dans le commerce, emploient le reste du tems à fumer, à prendre du thé, et à rendre visite à leurs voisins.

La langue chinoise est extrêmement difficile, non qu'elle soit très-riche, mais, au contraire, parce qu'elle manque d'expressions. Un seul mot a plusieurs significations, suivant le ton dont il est prononcé; de sorte qu'en parlant, les Chinois ont l'air de chanter. Je crois que plusieurs Chinois réunis et obligés de parler bas, ne pourroient s'entendre que bien difficilement.

Il n'y a pas d'apparence que l'on puisse jamais remédier à ce défaut essentiel de leur langue. Les mandarins affectent d'écrire en caractères qui ne sont connus que d'eux, afin de n'être pas lus par le bas-peuple.

Février 1788.

Cette manie empêchera toujours la langue chinoise de parvenir au point d'être entendue de tout le monde en général.

Ils écrivent en colonne du haut en bas, et de la même manière que nous posons nos chiffres pour additionner par livres, sols et deniers, commençant toujours à droite, et finissant à gauche.

Leur arithmétique est décimale, et ils comptent toutes choses par dixaine : ils n'ont aucune idée de chiffres pour faire leurs calculs, et cependant ils sont très-habiles à additionner leurs comptes quels qu'ils soient, par des boules de bois qu'ils font couler sur des fuseaux, dans une espèce de boîte ouverte.

La piastre d'Espagne est la principale monnoie qui soit ici en circulation ; la seule pièce que l'on batte dans ce vaste empire, est d'un mauvais cuivre ; on l'appelle cash, et quatre-vingt équivalent à huit deniers sterlings (ou 16 sols de France).

Les Chinois sont païens, car chaque famille a son dieu tutélaire. C'est une image qu'ils placent ordinairement dans l'endroit le plus apparent de la maison, et qui est décorée selon leur caprice. Ils conservent pendant la nuit une lampe qui brûle constamment devant cette image. Il y a dans tous les bateaux qui couvrent la rivière, un endroit à l'arrière, destiné à recevoir *Ios* (nom qu'ils donnent à cette image ou à

Février 1788.

ce dieu), et on a grand soin de tenir la demeure de de la divinité bien éclairée pendant la nuit. Cependant plusieurs, même parmi les gens du commun, ont assez de discernement pour reconnoître la fausseté de divinités si ridicules, et ils admettent un Être suprême invisible, et qui existe de toute éternité.

La polygamie est ici permise dans toute son étendue, et les gens de distinction entretiennent ordinairement beaucoup de femmes. Cette permission est cependant très-souvent insuffisante pour satisfaire leurs desirs effrénés. Ils prennent le plus grand soin d'empêcher les étrangers d'avoir aucun commerce avec leurs femmes, et si on en prend quelqu'un sur le fait, il est sûr d'être condamné à la prison ou à une amende très-forte.

Il paroît assez singulier qu'un peuple qui fait un commerce si étendu avec les nations civilisées, et dont les progrès dans les arts de la peinture, de l'architecture, etc. sont si surprenans, il paroît singulier, dis-je, qu'il n'ait aucune idée de la musique. La troupe qui accompagnoit son excellence le *hoppo*, quand il vint prendre la mesure de nos bâtimens, et qui étoit sans doute composée des plus habiles maîtres dans l'art, consistoit en deux hommes portant chacun une timballe de cuivre sur laquelle ils frappoient comme sur un tambour, et trois ou quatre autres qui avoient des flûtes assez semblables à nos cornemuses. On pouvoit comparer l'harmonie des sons qui sortoient de ces

instrumens, au bruit de la corne d'un châtreur de cochons qui se joindroit au gloussement d'une bande d'oies. Raillerie à part, il est certain qu'ils ne connoissent pas ce que c'est que mélodie, et que sur ce point les sauvages que nous avons vus le long des côtes de l'Amérique leur sont infiniment supérieurs.

Février 1788.

La Chine fournit assez abondamment du bœuf, du mouton, du porc, des chèvres, des oies, des canards, des poules, etc. Les bœufs y sont bons, mais fort petits, et le quartier ne pese guères que de 50 à 70 livres. Les cochons sont bien nourris, et singulièrement gras, leur ventre traînant presque toujours à terre. La volaille est de beaucoup inférieure à la volaille d'Angleterre.

Tout à la chine se vend au poids. Les poids sont le catty et le pécule. Le pécule est composé de cent cattys, et le catty répond à peu près à vingt onces et un quart poids d'Angleterre. Les compradors qui, comme je l'ai déja observé, fournissent ici les différens vaisseaux des choses dont ils ont besoin, pesent tous les animaux en vie, et emploient toutes les ruses possibles pour augmenter leur poids. Ils leur font souvent avaler des pierres, ou bien ils leur donnent du sel et de l'eau pour les altérer; en un mot, ils ne négligent rien de ce qui peut les aider à tromper ceux qui les emploient. Je finirai ces détails très-succints sur ce qui a rapport aux Chinois, en disant qu'un très-petit nombre excepté, tous les individus sont de mauvaise foi, et ne songent qu'à tromper.

Février 1788.

On vient de me donner un détail particulier sur le commerce des fourrures; je t'en ferai part dans ma prochaine lettre. En attendant, crois-moi bien sincèrement ton ami,

W. B.

LETTRE XLVI.

De Macao, le 20 février 1788.

Pendant que le capitaine Dixon étoit à Canton, un particulier qui y réside, voulut bien lui communiquer un détail circonstancié de tout ce qui avoit rapport au commerce de fourrures, depuis son commencement. Comme tu es toi-même un homme de commerce, tout ce que je pourrai te dire à cet égard sera fait pour t'intéresser. Ce que tu trouveras ci-après est tiré des minutes communiquées au capitaine.

L'entrée du Roi-George ayant été désignée par le feu capitaine Cook, comme le lieu le plus propre à rassembler un chargement de fourrures précieuses, le premier bâtiment qui partit pour faire ce commerce, fut destiné pour ces parages, c'étoit un brigantin de 60 tonneaux, et de trente hommes d'équipage, commandé par James Hanna. Le capitaine Hanna quitta le Typa en avril 1785, et arriva dans l'entrée du Roi-George au mois d'août suivant. Pendant l'espace d'un-

viron cinq semaines, il s'y procura 560 peaux de loutres de mer. Ayant quitté la côte au mois de septembre, dans celui de décembre de la même année, il arriva à Macao.

Février 1788.

Ces peaux furent vendues à Canton le 21 mars 1786, aux prix suivans;

SAVOIR:

140	peaux de première qualité, à raison de 60 piastres. .	8400 piastres.
175	*id.* à . . . 45	7875
80	*id.* à . . . 30	2400
55	*id.* à . . . 15	825
50	*id.* à . . . 10	500
500	peaux entières.	
	240 bandes et pièces estimées à,	
60	peaux vendues pour . . .	600
560	peaux de loutres.	
	Total de la valeur des objets. . .	20,600

Encouragés par des commencemens si heureux, les particuliers qui avoient fait cette entreprise, dépêchèrent une seconde fois le capitaine Hanna. Il partit de Macao

Février 1788.

en mai 1786, sur le senaut le Sea-Otter, de cent vingt tonneaux, et de 30 hommes d'équipage. Ses instructions étoient de se porter dans l'entrée du Roi-George, où il avoit eu tant de succès, et d'y poursuivre le commerce comme il avoit commencé. Il y arriva au mois d'août, mais les choses étoient bien changées. *Cumakeela*, chef indien, avec lequel il avoit fait connoissance, lors de son premier séjour dans cet endroit, l'informa que deux vaisseaux y avoient touché depuis peu, et qu'ils en avoient emporté toutes les fourrures. Johnm'key, dont j'ai déjà parlé, et qu'il y trouva, lui confirma le rapport du vieux chef. Desirant cependant faire raffraichir son équipage, parmi lequel il se trouvoit plusieurs personnes attaquées du scorbut, il resta à l'ancre dans cette entrée, pendant environ quinze jours, et y acheta une cinquantaine de peaux de loutres de première qualité qui lui furent apportées par les naturels des contrées plus éloignées. Le capitaine Hanna rangea ensuite la côte, en la remontant, jusques près du 53e. degré de latitude nord. Il jetta l'ancre dans la baie de Saint-Patrick par le 50 degrés 42 minutes de latitude nord, et eut des conférences avec les indiens; mais il en obtint peu de fourrures qui eussent quelque valeur. Il quitta la côte le 1er. octobre, et arriva à Macao le 8 février 1788.

Les fourrures que le capitaine Hanna rapporta de cette expédition furent vendues à Canton le 12 Mars 1787, et ne consistoient qu'en

100

Février 1788.

100 peaux de loutres vendues au prix de 50 piastres	5,000 piastres.
Et 300 bandes et morceaux de différentes grandeurs,	
De peaux de loutres, dont plusieurs assez mauvaises, à raison de 10 piastres, chacune	3,000
Total	8,000 piastres.

Le senaut le capitaine Cook, capitaine Lorie, du poids de 300 tonneaux, et le senaut l'Expériment, capitaine Guise, de 100 tonneaux, furent équippés à Bombay, et mirent à la voile au commencement de 1786. Ils arrivèrent en Juin dans l'entrée du Roi-George, et y achetèrent près de 600 peaux de loutres. Après avoir quitté cette entrée, ils rangèrent la côte en la remontant, et trouvèrent une autre entrée très-vaste, vers le 51[e] degré de latitude nord, à laquelle ils donnèrent le nom d'entrée de la Reine-Charlotte. De-là ils poursuivirent leur route vers l'entrée du Prince-William.

Il ne m'est pas possible de dire quand ils quittèrent la côte ; mais les cargaisons des deux navires furent vendues à Canton, le 4 avril 1787. Elles étoient composées des fourrures suivantes :

Février 1788.

Peaux de loutres, de première qualité, ...	55
Idem, de seconde qualité. .	134
Idem, de troisième . . .	142
Idem, de quatrième . . .	63
En moitié de peaux . .	46
En plus petits morceaux .	33
Pièces de fourrures jaunes et de qualités inférieures, . . .	131
Total.	604 peaux de loutres.

Vendues en bloc, à raison de 40 piastres la pièce, elles rapportèrent un total de 24,000 piastres. Les quatre en sus des 600 furent données par dessus le marché.

D'après ce détail, (qui cadre avec celui donné par M. Key) il paroît que ces bâtimens se procurèrent toutes les fourrures qu'ils rapportèrent, dans l'entrée du Roi-George, et qu'ils n'en trouvèrent sur aucune autre partie de la côte.

Le senaut le Nootka, capitaine Meares, fut fretté au Bengale, par un certain nombre de capitalistes qui prirent le nom de *Compagnie du commerce* de fourrures dans le Bengale. Il partit du Bengale en mars 1786. Je t'ai déja parlé de la destination de ce bâtiment et de son arrivée à Macao. La cargaison du Nootka fut vendue à Canton, le 4 du mois dernier. Elle étoit composée des fourrures suivantes :

Février 1788.

SAVOIR :

		Prix	Total	
50	peaux de loutres, de première qualité, à	70 piastres chaque	3,500 piast.	
52	de seconde qualité, à	50 . . .	2,600	
58	de troisième, à . . .	35 . . .	2,030	
31	de quatrième qualité, grandes et à moitié usées, à	20 . . .	620	
50	de cinquième qualité, grandes et usées, à	15 . . .	750	
26	vieilles et très-mauvaises, à	5 . . .	130	
267			9,630, ci,	9,630
12	grands morceaux et bandes de peaux de loutres, à . .	10 . . .	120	
17	plus petits, à . . .	5 . . .	85	
			205, ci,	205
37	queues de loutres, à . .	2 . . .	74	
31	de qualité inférieure, à . . .		39	
			113, ci,	113
				9,948

Février 1788.

	D'autre part			9948
48	peaux de loutres de terre, bonnes et mauvaises, à	6 . . .	288, ci,	288
14	très-mauvaises peaux de castor, à	3 . . .	42	
27	peaux de martre, au prix de . . .		14	
	. . . . .		56, ci,	56
				10,292

Outre les articles ci-dessus mentionnés, le capitaine Meares vendit à Canton 50 peaux de loutre de première qualité, à raison de 91 piastres, chacune, ci 4,550

Total du montant de la cargaison. . . 14,842

Le total des peaux de loutres, outre celles de rebut, peut être regardé comme montant à 357.

J'ai déjà rapporté tout ce qui étoit relatif aux opérations du capitaine Berkley ; il est par conséquent inutile de le répéter ici. Sa cargaison consistoit en 800 peaux, la plûpart de première qualité. Elles n'étoient pas vendues quand nos capitaines quittèrent Canton, mais le prix qui y avoit été fixé étoit de 30,000 piastres.

Février 1788.

Les Espagnols, depuis deux ans, importent leurs peaux de loutres à la Chine. Ils se les procurent auprès de Montrery et de San-Francisco, et elles sont toutes d'une qualité fort inférieure. Ce sont principalement les Padres qui font ce commerce.

En 1787, ils importèrent environ 200 peaux, et au commencement de cette année près de 1500. Ces fourrures n'étoient pas vendues lorsque nous avons quitté Canton. Ils ont coutume de les envoyer des établissemens dont je viens de parler, à Acapulco, et ensuite par les gallions qu'ils font partir tous les ans, à Manille ; mais ils n'ont pas encore tenté de fréter des bâtimens pour aucun de leurs établissemens au nord.

L'Astrolabe et la Boussole, deux bâtimens françois, commandés par MM. de la Peyrouse et de Langle, partirent de France en 1785. Ils prétendent avoir rallié la côte de l'Amérique depuis l'établissement Espagnol de Montrery jusqu'au 60e. degré de latitude nord. Cette assertion ne paroit pas vraisemblable. Quoique ces vaisseaux aient été frétés pour faire des découvertes, les capitaines n'ont cependant pas oublié que les fourrures étoient un article précieux, et tandis qu'ils étoient sur la côte de l'Amérique, ils se procurèrent environ 600 peaux de loutres, la plûpart en pièces et d'une qualité très-médiocre. Ce sont absolument les mêmes qu'importent les Espagnols. Si MM. de la Peyrouse et de Langle se fussent réellement avancés au 60e. degré de latitude

Février 1788.

nord, il n'y a point de doute qu'ils ne se fussent procuré des peaux d'une qualité bien supérieure.

Ces vaisseaux arrivèrent à Macao en janvier 1787, et leurs fourrures furent vendues à Canton par les subrécargues de la compagnie des Indes Suedoises, pour 10,000 piastres.

Je t'ai déjà rapporté la plus grande partie des détails relatifs à la vente de nos fourrures, et je t'ai dit dans quels endroits nous nous les étions procurées. Il ne me reste qu'à t'observer que le total de la vente s'est monté à 54,857 piastres.

En comparant la vente de nos fourrures avec celle des autres fourrures dont je t'ai parlé avant, tu appercevras aisément combien le prix de cette marchandise varie dans les marchés de la Chine. Sur les 2562 peaux de loutres de mer que nous apportâmes à Canton, il y en avoit au moins 2000 dont nous aurions dû tirer 50 piastres, et le reste auroit pu être vendu en proportion.

Il est impossible de déterminer quel est le genre de fourrures que les Russes se procurent sur la côte de l'Amérique, parce qu'ils ne les apportent point au marché de Canton. Nous avons presque la certitude qu'ils ne s'étendent que très-peu au-delà de la rivière de Cook, et cet endroit ne fournit assurément pas tant de peaux de loutres que l'entrée du Roi-George.

Je n'imagine pas qu'ils rassemblent annuellement plus de 500 fourrures.

Février 1788.

D'après l'idée succinte que je t'ai donnée de cette branche de commerce, tu dois juger que l'on pourroit en tirer un avantage considérable, si elle étoit mise sur un bon pied. Le moyen d'y parvenir seroit, je crois, d'établir une factorie sur la côte, et la pointe septentrionale des îles de la Reine-Charlotte me paroît être l'endroit le plus convenable. Sa situation est presqu'à moitié chemin de la rivière de Cook et de l'entrée du Roi-George. Toute la côte au sud ne fournit, comme je l'ai déjà observé, que des fourrures de qualité inférieure. Deux petits bâtimens suffiroient, non-seulement pour réunir toutes les peaux que l'on peut trouver dans les havres déjà connus, mais encore pour reconnoître les différentes parties de la côte que l'on n'a pas encore visitées. Il y a en outre d'autres articles précieux que l'on peut s'y procurer, tels que du ginseng, du cuivre, de l'huile, des esparres, etc. et une grande quantité de saumons. Je soumets ces idées à des gens plus instruits que moi, quoique je sois très-persuadé qu'on peut établir sur cette côte une branche de commerce qui dédommageroit amplement les entrepreneurs, des peines qu'ils prendroient. Adieu. Tout à toi,

W. B

Février 1788.

LETTRE XLVII.

En travers de la pointe de Java, le 27 mars 1788.

Le 9 février, à une heure après-midi, nous levâmes l'ancre, et redescendîmes la rade de Macao, en cinglant au sud. Le vent étoit léger et accompagné de fausses brises. A cinq heures, nous renvoyâmes notre pilote. Au coucher du soleil, le Typa portoit nord 65 degrés ouest, à environ trois lieues de distance; la grande île Larrone sud 55 degrés à l'est, et le pic de Lintin nord 65 degrés est. A sept heures et demie, la marée s'étant retirée, nous jettâmes l'ancre d'affourche par six brasses d'eau sur un fond de vase.

Je t'observerai que Macao est soumis aux Portugais; mais, comme ils reçoivent des Chinois toutes les choses nécessaires à la vie, ils n'osent rien faire qui soit contraire aux vues du viceroi de Canton. Il en résulte que quoique n'étant pas sujets des Chinois, ils n'en sont pas moins obligés d'obéir au viceroi, et de se soumettre à tous les impôts qu'il leur plaît d'exiger d'eux, quelqu'injustes qu'ils puissent être.

Le 10, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre, et mîmes à la voile avec une bonne brise du nord-ouest et un tems clair, gouvernant au sud et un peu

peu à l'est. A dix heures, le pic de la grande île Larrone portoit nord 40 degrés est, à sept lieues de distance. A midi, nous étions par les 21 degrés 35 minutes nord, et par les 246 degrés 4 minutes de longitude ouest.

Février 1788.

Du 10 au 13, nous eûmes une brise modérée et constamment à l'est, avec un beau tems. Dans la matinée du 13, une voile étrangère se montra au nord-ouest. Notre latitude étoit, à midi, de 18 degrés 1 minute nord. L'après-midi, le bâtiment que nous avions apperçu le matin, passa tout près du King-George, et nous apprîmes du capitaine Portlock que c'étoit l'Aigle Impériale, capitaine Berkley, qui étoit destiné pour Mauritius.

Du 17 au 20, nous eûmes un bon vent alisé, et très-beau tems. Le 20, sur les onze heures du matin, nous découvrîmes l'île de Pulo-Sapata, portant sud-ouest, à environ quatre lieues de distance. Cette île, vue dans l'éloignement a la forme d'un soulier chinois.

A midi, l'île portoit sud, 60 degrés ouest, à trois milles de distance, et un petit rocher à l'ouest de cette île, sud 85 degrés ouest. Notre latitude observée fut de 10 degrés 4 minutes nord, et notre longitude de 250 degrés 36 minutes ouest.

Le 21, étant par les 8 degrés 44 minutes de latitude nord, nous trouvâmes un courant violent qui nous portoit vers le sud-ouest. Dans l'après-midi du 23, nous

Février 1788.

serrâmes le vent au sud-sud-est. Notre latitude étoit de 5 degrés 31 minutes nord, et 254 degrés 56 minutes de longitude ouest.

A six heures du matin, le 25, nous vîmes à la distance d'environ quatre lieues, une rangée d'îles, connues sous le nom d'Anamba, qui couroient de l'est-nord-est, au sud-est-quart-de-sud; et bientôt après une petite île de roche, appellée Pulo-Domar, portant sud. A midi, Pulo-Domar nous restoit au nord 37 degrés à l'est, à la distance de quatre ou cinq lieues. Notre latitude étoit de 2 degrés 36 minutes nord, et notre longitude de 255 degrés 3 minutes ouest; il faisoit une chaleur étouffante, et nous trouvâmes un courant qui nous portoit avec force au sud-ouest.

Le 26, à onze heures du matin, la terre portoit sud 40 degrés ouest, à environ sept lieues de distance. A midi, notre latitude étoit d'un degré 11 minutes nord. A six heures de l'après-midi, l'île de Pansang portoit nord-ouest-quart-ouest, à cinq lieues de distance. Pendant la nuit, nous vîmes de forts éclairs dans tous les points de l'horison.

Dans la matinée du 27, nous apperçûmes l'île Dominis, portant sud-ouest. Notre latitude, à midi, étoit de 0 degré 8 minutes sud. Les vents étoient légers, et le ciel serein. A six heures, l'île de Pula-Taya fut découverte portant sud 49 degrés ouest, et le pic de Linging nord 64 degrés ouest. Les sondes rapportoient

14 brasses. A sept heures, nous diminuâmes de voiles; à dix heures, nous amenâmes les huniers; et ayant jetté la sonde, elle rapporta de 8 à 16 brasses fond de sable.

Février 1783.

Pendant la nuit, nous courûmes des bordées plus ou moins longues, et le 28, à cinq heures du matin, nous forçâmes de voiles au sud, avec une brise modéré de l'est. A huit heures, Pula-Taya nous restoit au nord 50 degrés ouest.

A onze heures, nous perdîmes notre chirurgien, M. William Launder. Il étoit tombé malade quelque tems avant notre départ de Wampu. Nous avions conservé long-tems l'espoir de le sauver, comptant sur sa jeunesse, sur la force de son tempérament, et sur ce qu'il n'étoit épuisé par aucun genre d'excès. Il entretint les mêmes espérances jusqu'au dernier moment; mais tous les efforts de la médecine ne purent détruire la cause de son mal. Voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, il se soumit aux décrets de la Providence, et attendit son dernier moment avec la plus parfaite résignation.

A midi, nous découvrîmes une rangée d'îles qui s'étendoient du sud-quart-sud-est, à l'est-nord-est, et dont la plus près de nous étoit à environ trois milles de distance. Pula-Taya nous restoit au nord 30 degrés ouest, à la distance de sept lieues. Notre latitude étoit à midi d'un degré 13 minutes sud. A quatre heures

Février 1788.

de l'après-midi, la montagne de Monopin, sur le rivage de Banca, nous restoit au sud 50 degrés à l'est. A six heures, les sondes nous rapportèrent de 11 à 16 brasses sur un fond de vase, et bientôt après nous vîmes un bâtiment étranger au nord-ouest.

A sept heures nous diminuâmes de voiles et nous serrâmes le vent en courant quelques bordées pendant la nuit. Les sondes nous rapportoient de 16 à 23 brasses d'eau. Le 29, à 5 heures du matin, nous forçâmes de voiles; à huit heures la montagne de Monopin portoit est à la distance de six lieues.

Ce fut dans cette même après-dînée que nous lançâmes le corps de M. Launder à la mer. C'est le premier que nous ayons perdu dans notre voyage.

A midi, l'île de Monopin nous restoit au nord 10 degrés à l'ouest, à environ 5 lieues de distance. Notre latitude étoit de deux degrés 14 minutes sud. A une heure nous vîmes plusieurs rochers à l'est-sud-est à quatre milles de distance. Nous marchâmes en conséquence au plus près à l'est. Le bâtiment que nous avions en vue nous restoit au nord-nord-ouest. Les sondes nous rapportèrent successivement de huit à quatorze brasses sur un fond de vase. A trois heures, nous vîmes le rivage de l'île Sumatra portant sud 40 degrés est. Le tems étoit assez bon, chargé de brume, et nous avions de fréquentes ondées de pluie. A sept heures, nous jettâmes l'ancre par onze brasses d'eau sur un fond de vase, et

pendant la nuit nous eûmes des éclairs violens de tous les points de l'horison. Nous reconnûmes dans cet endroit que la marée nous faisoit dériver à raison de trois nœuds à l'heure.

Février 1788.

Le premier mars, à cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile. Pendant toute cette matinée, nous eûmes beaucoup de raffales, du tonnerre, des éclairs et une grosse pluie. A midi, le navire que nous avions toujours en vue étoit au nord-quart-nord-est à environ trois milles de distance, et la sonde nous rapporta 12 brasses d'eau. Le tems fut dans l'après-midi à-peu-près ce qu'il avoit été le matin.

Mars 1788.

A trois heures, nous diminuâmes de voiles, et nous dépassâmes un vaisseau de guerre Hollandois qui étoit à l'ancre. A cinq heures, le batiment que nous avions en vue depuis plusieurs jours nous approcha, et nous le reconnûmes pour le Lansdown, navire de la Compagnie, capitaine Storey. A six heures et demie, nous jettâmes l'ancre par neuf brasses et demie sur un fond de vase, le rivage de Sumatra, portant sud-sud-ouest à la distance de quatre milles. Pendant la nuit nous eûmes des éclairs et une chaleur étouffante.

Le 2, à 5 heures du matin, nous levâmes l'ancre et fîmes voile de conserve avec le Lansdown. La donnée des sondes varia depuis huit et dix brasses jusqu'à trois brasses d'eau seulement, sur un fond de vase et de sable. Le vent étant léger et variable nous marchâmes

Mars 1788.

au plus près au nord, et gouvernâmes sur Sumatra : Nous évitâmes par ce moyen les bas-fonds. A six heures, le Lansdown donna signal de détresse. Nous jettâmes en conséquence l'ancre par six brasses et demie d'eau, et nous mîmes la chaloupe à la mer pour aller porter du secours au capitaine Storey ; mais la chaloupe fut à peine descendue qu'elle se trouva remplie d'eau. On la remonta aussitôt à bord, et on mit les charpentiers à l'ouvrage pour la réparer. A sept heures, le capitaine Dixon se rendit dans sa grande chaloupe auprès du Lansdown.

Le 3, à trois heures du matin, le capitaine revint à bord. Le Lansdown avoit touché sur les bas-fonds, par le travers de Lusepara ; mais il fut bientôt remis à flot sans avoir éprouvé aucun dommage.

A cinq heures, nous virâmes à pic, afin d'être prêts si le capitaine Portlock donnoit signal de lever l'ancre ; mais pendant toute l'après-dînée nous n'eûmes que des souffles légers et du calme par intervalles. Notre latitude étoit à midi de 3 degrés neuf minutes sud, et la pointe de terre la plus proche nous restoit au nord 20 degrés ouest, à la distance de trois lieues. Peu après midi nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile. Les sondes rapportoient de quatre à six brasses et demie. A quatre heures, l'île de Lusepara portoit nord 88 degrés est, à la distance de six milles, et les extrémités de la terre au sud nous restoient sud 65 degrés ouest. A huit heures, nous avions Lusepara au nord 14 de-

grés ouest, et la sonde nous rapportoit vingt-quatre brasses fond de vase.

Mars 1788.

Ayant dépassé le détroit de Banca, nous fîmes force de voiles pendant la nuit. Le tems étoit couvert, et nous avions toujours des éclairs.

Dans la matinée du 4, les sondes indiquèrent de 6 à 9 brasses d'eau sur un fond de vase. Du 4 au 6, il n'y eut que peu de variation dans le tems; l'air étoit extrêmement chaud, et le thermomètre le plus souvent à 92 degrés. Des souffles légers, de fausses brises, et du calme, qui se succédoient rapidement, nous obligeoient de jetter l'ancre fréquemment. A midi, nous nous trouvions par les 4 degrés 17 minutes sud.

Le 7, à six heures du matin, nous découvrîmes les Sœurs, portant sud-ouest-quart-d'ouest à quatre lieues de distance. La sonde nous rapporta 11 brasses sur un fond de sable. Le 8, à midi, les Sœurs portoient sud 40 degrés ouest, à six milles de distance; et la terre élevée sur l'île de Sumatra, sud 41 degrés ouest. Notre latitude étoit alors de 4 degrés 55 minutes sud: la sonde indiqua de 11 à 13 brasses, fond de vase.

A six heures de l'après-midi, nous jettâmes l'ancre d'affourche, par dix brasses d'eau sur un fond de vase, les Sœurs nous restant au sud 17 degrés ouest. Pendant la nuit nous éprouvâmes quelques raffales violentes qui venoient du sud-sud-ouest; le tonnerre et

Mars 1788.

les éclairs se succédoient sans discontinuer, et la mer étoit très-agitée. Le 9, à 4 heures du matin, nous nous apperçûmes que le vaisseau chassoit sur son ancre, ce qui nous engagea à la retirer et à mettre à la voile. A huit heures, le tems étoit modéré, et à dix heures nous nous trouvâmes presque dans un calme parfait. Nous jettâmes alors la seconde ancre par onze brasses d'eau : les Sœurs nous restoient au sud 25 degrés ouest, et notre latitude étoit de 4 degrés 57 minutes sud.

De ce jour au 12, nous n'eûmes guères que des vents légers et de fausses brises entremêlés de calmes, ce qui nous obligeoit fréquemment de jetter l'ancre ; nous fîmes en conséquence très-peu de progrès dans notre marche.

Le 12 à midi, notre latitude étoit de 5 degrés 22 minutes sud ; les extrémités de la terre que nous avions en vue se prolongeoient du sud 20 degrés est au nord 20 degrés ouest, et nous étions à la distance d'environ trois milles du rivage de Sumatra. Dans la matinée du 12, nous eûmes la satisfaction de dépasser les Sœurs, qui sont deux îles très-petites que nous n'avions pas perdues de vue depuis le 7. A deux heures, nous jettâmes la seconde ancre par onze brasses d'eau.

Dans l'après-midi, et pendant la plus grande partie de la nuit, nous essuyâmes de fréquentes raffales et une pluie continuelle.

Le

Mars 1788.

Le 13 au matin, nous levâmes l'ancre et fîmes force de voiles. Le vent devenant léger, et le tems étant presque calme, la petite chaloupe fut mise à la mer à dix heures, et envoyée à l'avant du vaisseau pour le remorquer : l'île du Nord, où nous nous proposions de mouiller, à dessein d'y faire de l'eau, étant précisément en face de nous et à la distance d'environ huit milles.

A onze heures, le vent tomba et nous avions la marée contre nous ; cette circonstance nous obligea de mouiller presque vis-à-vis de l'île du Nord. Notre latitude étoit, à midi, de 5 degrés 35 minutes.

Une brise fraîche s'étant élevée à une heure, nous levâmes l'ancre et mîmes le cap sur l'île. Vers les trois heures, étant entrés assez avant dans la rade, nous jettâmes la seconde ancre, par neuf brasses, fond de vase, et nous assurâmes le vaisseau avec le cable de tonée : l'île du Nord nous restoit au nord-est quart de nord, à la distance de trois milles.

Trois vaisseaux Hollandois, de Batavia, étoient à l'ancre dans cette rade.

Le 14, à cinq heures du matin, la grande chaloupe fut envoyée à terre pour y faire de l'eau. Nos gens trouvèrent une aiguade abondante sur le rivage de Sumatra, à environ cinq cents pas du rivage ; de

Mars 1788.

sorte que le 15 à midi toutes nos futailles étoient remplies. Nous avions besoin d'une petite augmentation dans notre provision de bois; mais comme nous appercevions sur la côte un grand nombre de naturels, nous craignîmes qu'il ne fût difficile d'y couper le bois dont nous avions besoin. Nous envoyâmes en conséquence dans l'après-midi du 15, des détachemens des deux vaisseaux dans l'île du Nord, étant sûrs de ne pas y rencontrer d'habitans ni aucun obstacle qui pût empêcher nos travailleurs de couper la quantité de bois qui nous étoit nécessaire. Vers les six heures, ils revinrent à bord, après avoir parfaitement rempli l'objet de leur mission.

L'île du Nord est très-petite, et n'a peut-être pas plus de deux milles de tour. Elle est entièrement couverte d'arbres de différentes espèces, et dont je crois que plusieurs croissent dans nos îles des Indes occidentales. La belle verdure qui règne éternellement dans cette île y attire une multitude infinie d'oiseaux de mille espèces différentes. Je crois que l'on n'y trouve point d'eau, et par conséquent le bois est le seul article que peuvent en tirer les bâtimens qui sont à l'ancre dans la rade adjacente.

Les habitans de Sumatra sont *Malais*, et plusieurs se sont fixés sur ces côtes, pour s'emparer, autant qu'il leur seroit possible, des débris des vaisseaux qui y font nauffrage, pour secourir à prix d'argent ceux qui se trouvent dans quelque danger, et enfin pour trafiquer

avec les bâtimens qui mouillent par hasard de ce côté.

J'ai déjà observé que les habitans des îles Sandwich tiroient très-vraisemblablement leur origine de ce peuple; et il existe entr'eux, à mon avis, une ressemblance frappante, relativement à la forme extérieure et aux traits du visage : les Malais ont, à la vérité, la peau d'une couleur plus rembrunie; mais cette différence peut être attribuée à la chaleur extrême du climat qu'ils habitent.

Nous achetâmes d'une barque Malaise quelques tortues pour mettre au nombre de nos provisions. Les Malais vendent aussi de l'eau-de-vie de geniévre, de l'arrack, de la volaille, des bananes, des *pumpkins*, etc. Ils donnent douze poules chétives pour une piastre, et les autres articles en proportion : les Hollandois sont souvent associés dans ce commerce; et il y avoit sur le bateau avec lequel nous trafiquâmes un homme de cette nation, qui paroissoit en être le propriétaire.

Nos provisions de bois et d'eau étant achevées, le 16, à six heures du matin, nous démarrâmes, et ayant levé l'ancre à sept heures, nous fîmes force de voiles, en portant sur le détroit de la Sonde, à la faveur d'une brise fraîche de l'ouest-nord-ouest : le tems étoit nébuleux. Vers midi, nous essuyâmes de fréquentes raffales accompagnées d'une grosse pluie; le vent devint léger et variable, et vers une heure nous jettâmes l'an-

Mmm 2

Mars 1788.

cre par vingt brasses; les vaisseaux qui étoient dans la rade de l'île du Nord nous restant au nord, à la distance d'environ six milles, et l'île du Milieu au sud 7 degrés est. Dans l'après-midi, le tems fut modéré et nébuleux; mais pendant la nuit, nous eûmes de fréquentes raffales et une grosse pluie, accompagnées de tonnerre et d'éclairs.

Le 17, à sept heures du matin, nous levâmes l'ancre et fîmes voile à la faveur d'une brise modérée qui souffloit de l'est. A midi, le pic de Cracatoa nous restoit à l'ouest-sud-ouest, à neuf milles environ de distance. Notre latitude étoit de 5 degrés 59 minutes sud.

Vers le soir, le vent portant au sud, nous mouillâmes à six heures, par trente-deux brasses, sur un fond de vase; le centre de l'île du Milieu nous restant au nord 58 degrés est; le pic de Cracatoa, à l'ouest, un demi-rumb au sud; et l'île du Prince, au sud, 42 degrés ouest.

Du 17 au 21, nous marchâmes au plus près du vent dans le détroit, sans faire beaucoup de chemin, tous les matins nous avions des calmes ou des vents légers du sud-ouest. A midi, une brise assez forte s'élevoit au nord-ouest, et vers le soir elle sautoit toujours au sud. Pendant la nuit, il survenoit le plus souvent des raffales accompagnées d'une grosse pluie, de tonnerre et d'éclairs, et nous avions un courant rapide qui portoit presque toujours au nord-est.

Mars 1788.

Le 20, à six heures de l'après-midi, après avoir gouverné quelque tems au nord-ouest, nous mouillâmes par trente-deux brasses, fond de vase molle. Les extrémités de Cracatoa se prolongeoient du sud 65 degrés ouest au nord 65 degrés ouest, à la distance de six milles. Comme nous avions de fréquentes raffales, nous jugeâmes prudent d'amener les vergues de perroquet.

Pendant toute la journée du 21 nous eûmes des vents légers et contraires. Dans la matinée, l'équipage fut occupé à faire sécher les agrêts du petit mât de hune. Un senau Hollandois ayant jetté l'ancre à un mille de distance de notre vaisseau, dans la soirée du 20, le capitaine Dixon songea à en profiter pour se procurer un peu de riz, et les choses dont nous avions besoin pour réparer nos manœuvres. Le 21, après-midi, il fit mettre à la mer la petite chaloupe, et M. Careu, notre premier lieutenant se rendit à bord du senau, pour voir si les Hollandois pouvoient nous fournir ce qui nous étoit nécessaire : malheureusement ils n'étoient pas sur cet article mieux approvisionnés que nous.

Le 22, à cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre ; mais le vent étant devenu léger et variable, et le courant portant contre nous, un peu avant midi nous jettâmes l'ancre d'affourche, par trente-six brasses, fond de vase ; le pic de Cracatoa nous restoit à l'ouest-quart-sud-ouest, à la distance d'environ cinq milles. Le tems étant beau et calme, le capitaine Dixon profita de l'occasion pour remplacer l'eau que nous avions con-

Mars 1788.

sommée. A une heure, la petite chaloupe et le bateau partirent, montés de dix hommes, et se rendirent à terre. Ils revinrent à six heures, et rapportèrent trois pipes remplies d'eau : c'étoit tout ce dont nous avions besoin. Nos gens avoient acheté une bonne quantité de noix de coco et de pumpkins ; on leur avoit donné 40 noix de coco pour une piastre, et quinze pumpkins pour le même prix.

Quoique la température de l'air à Cracatoa soit indubitablement plus saine que celle de toutes les îles situées à-peu-près dans la même latitude, je ne trouve pas que la population y soit bien considérable ; les naturels paroissent être Malais. Ce qui fait sans doute que si peu de personnes y fixent leur résidence, c'est que les vaisseaux ne s'arrêtent guères près de cette île pour y prendre des raffraîchissemens ; ils mouillent presque toujours devant l'île du Prince, où ils peuvent se procurer en égale abondance tout ce que produit Cracatoa, et où l'aiguade est beaucoup plus commode.

Les productions de cette île sont à-peu-près les mêmes que celles de Sumatra, et consistent en noix de coco, en volaille, pumpkins, etc. Nous y achetâmes une assez grande quantité de tortues pour la consommation de l'équipage.

Le 23, pendant toute la journée, des vents du sud nous empêcherent de lever l'ancre. Le capitaine Port-

lock en passa la plus grande partie à bord de notre vaisseau.

Le 24, à quatre heures du matin, nous répondîmes au signal que donna le King-George de lever l'ancre, et à cinq heures, nous fîmes voile, portant le cap au sud, à la faveur d'une brise fraîche du sud-ouest. Jusqu'alors nous avions cherché à sortir du détroit par le passage qui se trouve entre Cracatoa et l'île du Prince; mais nous y renonçâmes, et prîmes le parti de gouverner sur le passage entre l'île du Prince et la pointe de Java.

A midi, le pic de Cracatoa nous restoit au nord 18 degrés ouest; les extrémités de l'île du Prince se prolongeoient du sud 50 degrés ouest à l'ouest-sud-ouest, et nous avions une pointe élevée sur le rivage de l'île Java au sud; notre distance de la terre la plus voisine étoit d'environ 5 lieues. La hauteur prise à midi nous donna 6 degrés 21 minutes sud, et l'après-midi nous courûmes des bordées entre l'île du Prince et celle de Java, ayant une forte houlle à l'ouest. La sonde indiquoit de 43 à 36 brasses, fond de vase. A neuf heures du soir, nous jettâmes l'ancre par 42 brasses; la partie élevée de l'île du Prince nous restant au sud 76 degrés ouest.

Le 25, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre, et fîmes voile à l'aide d'une brise fraîche de l'ouest; le tems étoit nébuleux. A midi, les extré-

Mars 1788.

mités de l'île du Prince s'étendoient de l'ouest-nord-ouest au sud 65 degrés ouest. Un moudrain sur l'île Java nous restoit au sud-ouest un quart de sud, à environ quatre lieues de distance, et notre latitude étoit de 6 degrés 33 minutes. Dans l'après-midi, le vent passa au sud; nous nous apperçûmes que nous perdions du terrein, et en conséquence nous jettâmes l'ancre à six heures, par quarante brasses, fond de vase.

Le 26, à neuf heures du matin, nous appareillâmes et fîmes force de voile, poussés par une forte brise de l'ouest, à l'aide de laquelle nous espérions nous porter en pleine mer.

Toute la matinée fut employée à manœuvrer pour passer entre l'île du Prince et la pointe de Java. A midi, les extrémités de l'île du Prince nous restoient du sud 65 degrés ouest au nord; et la pointe de Java, au sud-ouest un quart de sud, à la distance de quatre milles. Notre latitude étoit de 6 degrés 36 minutes sud.

A deux heures, au moment où nous portions directement sur le passage, entre la pointe de Java et les *Coblers* (Savetiers,) amas de rochers qui gissent par le travers de l'île du Prince, la brise s'éteignit, et le courant nous poussa vers la côte de Java. Comme il nous étoit impossible de virer vent arrière, notre situation fut pendant quelques instans des plus alarmantes: ce qui ajoutoit au danger que nous courrions, c'est que

la

la sonde, près des côtes, n'indiquoit pas moins de cinquante brasses, fond de rochers très-aigus, de sorte que nos ancres ne pouvoient nous être d'une bien grande utilité ; cependant, en moins d'une demi-heure, la brise fraîchit, au grand contentement de tout l'équipage, et à quatre heures de l'après-midi nous étions entièrement hors de danger, les rochers qui sont en face de la pointe de Java portant nord 85 degrés est, et la pointe de l'île du Prince, nord 5 degrés est ; le rivage de Java nous restoit à cinq milles de distance. A six heures, la pointe de Java portoit nord-est 1 quart de nord, à la distance de six lieues.

Mars 1788.

Ayant heureusement évité la terre, nous amenâmes nos ancres et les mîmes sur la préceinte basse pour qu'elles fussent plus en sûreté.

Pendant la nuit, nous eûmes un tems pluvieux, accompagné de raffales ; dans la matinée du 27, le tems fut nébuleux, et le vent soufiloit frais du nord-ouest. Notre latitude à midi étoit de 7 degrés 49 minutes sud.

Tous nos desirs ont pour but de nous rendre promptement à l'île Sainte-Helène, et de-là en Angleterre. Adieu, tout à toi,

W. B.

LETTRE XLVIII.

Mars 1788.

En mer, le 31 mai 1788.

Jamais, depuis notre sortie d'Angleterre, nous n'avons eu une traversée si ennuyeuse et si malsaine que pendant le mois de mars, sur-tout en dépassant le détroit de Banca. Les côtes de Banca et de Sumatra sont basses, plates et marécageuses; et comme nous n'avions sans cesse que des vents légers, nous éprouvions une chaleur étouffante: une sorte d'épuisement et de foiblesse s'empara de tout l'équipage; les plus robustes même ressentirent les effets de la chaleur excessive de ce climat. Nous avions heureusement à bord une abondante provision de quinquina du Pérou qu'on administroit aux malades, et dont les effets furent si efficaces et si prompts qu'il ne parut parmi nous aucun symptôme de scorbut.

Depuis notre départ de la Chine, le capitaine Portlock avoit perdu deux de ses gens, morts de la dyssenterie, et beaucoup d'autres étoient attaqués de la même maladie. Malgré cela, le plaisir de nous revoir en mer a ranimé notre courage, et semble nous avoir donné de nouvelles forces.

Le 28 mars, nous eûmes vent frais du nord-ouest avec de fréquentes raffales et de la pluie: à cinq heures

de l'après-midi nous vîmes un bâtiment au nord. Dans la nuit, et pendant la matinée du 29, le vent souffla avec moins de force; à dix heures, le vaisseau étoit assez près de nous, et nous reconnûmes que c'étoit la Queen, vaisseau de la compagnie des Indes, commandé par le capitaine Douglas. A midi, notre latitude étoit de 10 degrés 17 minutes sud, et notre longitude de 255 degrés 8 minutes ouest. Pendant l'après-midi, et toute la journée du 30, nous eûmes des vents légers et variables, et souvent presque du calme. A onze heures du matin, la chaloupe du capitaine Portlock vint prendre le capitaine Dixon, qui se rendit à bord du King-George. Le tems étoit beau et serein; le thermomètre indiquoit 89 degrés une minute, et notre latitude étoit à midi de 11 degrés 13 minutes.

Mars 1788.

A six heures du soir, le capitaine Dixon revint à bord, et nous fit part de la résolution prise de faire marcher les vaisseaux séparément, pour se rendre chacun de leur côté à Sainte-Helène, aussi vîte qu'il seroit possible. L'équipage se tint en conséquence prêt à faire le salut d'adieu à nos compagnons de voyage; mais des vents légers et de fausses brises nous empêchèrent d'approcher d'assez près pour pouvoir remplir nos intentions.

Le 31, le vent souffla grand frais, du sud-est et de l'est-sud-est, et nous cinglâmes vers le nord-ouest. Dans l'après-midi du premier avril, nous avions totalement perdu de vue le King-George; notre latitude étoit à midi,

Avril 1788.

de 12 degrés 44 minutes sud, et notre longitude de 257 degrés 48 minutes ouest.

Du premier au 9, nous eûmes une brise fraîche, et de tems en tems des raffales et de la pluie. Le 8, la hauteur observée nous donna 17 degrés 50 minutes sud, et 271 degrés 16 minutes ouest. Depuis plusieurs jours nous gouvernions alternativement à l'ouest-sud-ouest et à l'ouest-quart-sud-ouest : nous eûmes ce même jour une forte houle au sud.

Du 9 au 16, le vent souffla bon frais de l'est ; nous eûmes de tems en tems des raffales et de la pluie ; le tems fut cependant assez généralement agréable ; notre observation, à midi, nous donna 20 degrés 48 minutes de latitude sud, et 284 degrés 33 minutes de longitude ouest.

Le soir, il éclairoit beaucoup au sud; pendant la nuit, nous eûmes un grain très-vif, de la pluie et un vent de sud. Vers le matin, il s'appaisa, mais resta dans le même rumb. Le 17, à midi, nous étions par les 21 degrés 14 minutes sud, et par les 286 degrés 41 minutes de longitude ouest.

Jusqu'au 21, le tems fut à-peu-près le même; mais, à deux heures de l'après-midi, nous essuyâmes une violente bourasque et une grosse pluie. Le vent sauta nord, et foiblissoit quelquefois, au point de nous donner du calme : dans l'après-midi du 22, il repassa au sud ;

le tems fut modéré et nébuleux. Notre latitude étoit, à midi de 23 degrés 9 minutes sud, et notre longitude de 298 degrés 20 minutes ouest.

Avril 1788.

Le 23, à cinq heures de l'après-midi, ayant le cap à l'ouest, et le vent étant au sud-quart-sud-ouest, nous vîmes deux bâtimens qui gouvernoient au sud-est, et nous restoient au nord-est.

Le 24, on réduisit la portion d'eau à quatre pintes par jour pour chaque homme, sans compter ce que la cuisson des pois en employoit. La hauteur observée à midi, nous donna 23 degrés 27 minutes de latitude sud, et 300 degrés 22 minutes de longitude ouest. La mer étoit très-houleuse au sud.

Du 24 au 30, il ne nous arriva rien de particulier; nous continuâmes notre route à la faveur d'une jolie brise de l'est, et le tems fut assez beau. Le 30 à midi, nous étions par les 28 degrés 9 minutes de latitude sud, et par les 310 degrés 30 minutes de longitude ouest. La déclinaison du compas étoit de 21 degrés à l'ouest.

Le premier mai, le vent sauta successivement du nord à l'ouest; nous étions par les 28 degrés 55 minutes de latitude sud, et nous devions par conséquent nous attendre à voir cesser les vents alisés, la saison étant sur-tout avancée.

Mai 1788.

Le 4 mai au matin, nous vîmes beaucoup de bo-

Mai 1788.

nites auprès de notre vaisseau. Nous tendîmes des lignes, et nous fîmes une assez bonne pêche. Ce poisson venoit très à propos : c'étoit pour nous un changement d'autant plus agréable, que nos provisions salées commençoient à vieillir, et étoient par conséquent fort mal-saines. Malgré tant de désavantages, nous n'avions pas d'apparence de scorbut parmi nous, et je crois qu'on peut en assigner la cause à l'usage du quinquina péruvien dont j'ai déjà parlé plus haut, et que l'on n'avoit pas entièrement discontinué.

Nous avions aussi un grand nombre de pies de mer, d'oiseaux d'œufs autour de notre vaisseau. Je pense que ces oiseaux et le poisson sont attirés par une espèce de sardine dont nous vîmes une grande quantité dans l'eau; nous en trouvâmes même plusieurs dans l'estomach des poissons que nous prîmes. Il est vraisemblable que c'est le tems de leur passage. La hauteur observée à midi nous donna 28 degrés 8 minutes de latitude sud, et 316 degrés 44 minutes de longitude ouest.

Jusqu'au 7, nous eûmes des vents du sud et un tems passable. Le 7, à midi, nous étions par les 30 degrés 11 minutes de latitude sud, et par les 321 degrés 58 minutes ouest. Dans l'après-midi, il s'éleva une brise fraiche de l'est, et, au commencement de la nuit, nous essuyâmes des raffales accompagnées de tonnerre, d'éclairs, et d'une grosse pluie, ce qui nous obligea à prendre un double ris aux huniers, et un ris

à la grande voile; nous nous croyions bien en sûreté pour la nuit, après avoir pris cette précaution; mais, le 8, à deux heures du matin, nous supportâmes un coup de vent violent, venant du sud-ouest. Nous amenâmes promptement les mâts de hune, et heureusement nous n'éprouvâmes aucun dommage : quand le jour fut venu, le vent s'appaisa, mais il resta dans le même rumb. A midi, nous étions par les 30 degrés 54 minutes de latitude sud.

Mai 1788.

Dans l'après-midi du 9, nous eûmes une forte brise du nord-est; vers le soir, le vent sauta au nord, et souffla grand frais; le soir, il éclairoit beaucoup au sud-ouest, ce qui nous engagea à ferler les huniers pour éviter le danger que nous avions couru lors du dernier orage. Heureusement, le vent s'appaisa pendant la nuit, et le 10 et le 11, nous n'eûmes que des souffles légers et un beau tems : le 11, à midi, nous étions, suivant l'observation, par les 32 degrés 45 minutes de latitude sud, et par les 327 degrés 6 minutes de longitude ouest.

Le 12 et le 13, le vent souffla bon frais du nord-est; le tems fut assez beau, et le 13, nous nous trouvions par les 34 degrés 22 minutes sud.

Le 14, et pendant la plus grande partie du 15, nous eûmes peu de variation dans le tems; le vent resta presque toujours dans le même rumb, et nous avions une forte houle à l'ouest. Dans la matinée du

Mai 1788.

15, le tems se chargea de brume; le vent devint variable; les nuages s'abaissèrent, et tout sembloit nous menacer d'une tempête. A sept heures, le vent passa au nord-ouest, et souffla grand frais. Nous ferlâmes les huniers; nous prîmes un ris à la grande voile, et nous amenâmes les vergues de perroquets. A huit heures, nous virâmes vent arrière, et nous gouvernâmes à l'est; pendant la première partie de la nuit, il éclaira beaucoup au nord. Le 16, à deux heures du matin, nous revirâmes, et mîmes le cap à l'ouest. Le vent augmentoit toujours; à six heures, nous prîmes un ris à la misaine, et nous serrâmes les huniers. Dans la matinée, on abattit les mâts de perroquets, et l'on amena le bâton de foc. Notre hauteur observée à midi, nous donna 36 degrés 10 minutes sud; le vent continua à souffler avec la même fureur; nous eûmes de fréquentes raffales, et une houle terrible à l'ouest.

A quatre heures, nous trouvâmes nos pompes engorgées; cet accident étoit d'autant plus fâcheux, dans la malheureuse situation où nous nous trouvions, que notre bâtiment avoit pris beaucoup d'eau, quand nous avions reviré. On hissa aussi-tôt la pompe de tribord; mais, en l'examinant, on vit qu'elle avoit pris beaucoup du sable qui servoit de lit aux caisses de thé, et qui sans doute avoit traversé les joints du plancher, par les secousses que le bâtiment avoit éprouvés dans la tourmente. Cette pompe ayant été nettoyée, on en coupa un bout de neuf pouces, et on la remit aussi-tôt en place.

L'équipage

Mai 1788.

L'équipage, comme je vous l'ai déjà dit, avoit été mis à la portion de quatre pintes d'eau par jour par chaque homme; mais, pendant cette tempête, chacun en eut à discrétion, comme auparavant.

Pendant la nuit, le vent continua à souffler sans discontinuer, avec la même fureur. Les écoutes de la grande voile ayant cédé, elle fut mise en pièces en un instant. A sept heures, la pompe de tribord se trouva encore engorgée; on ne perdit pas de tems à la retirer, à la nettoyer et à la remettre en place.

Nous avions tout lieu de croire que les pompes n'avoient pas eu assez de jeu pour enlever toute l'eau qui étoit entrée dans le bâtiment. Nous regardions comme certain que le sable l'arrêtoit dans la cale d'avant. Le capitaine Dixon consulta avec les officiers pour savoir si l'on ne devoit pas visiter cette partie du vaisseau. A huit heures, on enfonça l'écoutille de l'avant, et on retira de la cale quarante caisses de thé; ces marchandises n'avoient point été mouillées; elles étoient en bon état; et, à notre grande satisfaction, nous reconnûmes qu'il n'y avoit pas la moindre apparence que l'eau se fût fixée dans cette partie du vaisseau.

A onze heures, nous enlevâmes la pompe de basbord, et nous la nettoyâmes, mais nous ne la remîmes pas en place; car nous étions obligés d'avoir constamment un homme à l'archi-pompe pour en ôter le sable

Mai 1788.

qui l'engorgeoit, et que l'on montoit à la main dans des seaux; sans cette attention, elle eût été bientôt embarrassée de nouveau.

Pendant l'après-midi, le vent continua à souffler avec la même violence. Le roulis étoit très-fort, et notre bâtiment faisoit beaucoup d'eau; de sorte qu'on étoit sans cesse occupé à empêcher l'archi-pompe de s'engorger. Jusqu'à ce moment, il n'y avoit eu qu'un tiers de l'équipage employé; mais le gros tems et le malheur de voir nos pompes se charger à tous momens de sable, engagèrent le capitaine Dixon à mettre la moitié de nos gens à l'ouvrage.

Dans la nuit, le vent s'appaisa un peu; et le 18, à sept heures du matin, le tems devint plus modéré. Nous eûmes de légères brises et beaucoup de houles, qui nous venoient du sud. Nous replaçâmes alors les huniers, en gardant tous les ris pris.

Vers les huit heures, nous découvrimes une voie d'eau sous la voûte. Nous montâmes aussi-tôt sur le pont beaucoup de choses qui nous étoient à peu près inutiles, et ne faisoient que charger les extrémités de la cale, et nous les jettâmes à la mer. L'observation faite à midi, nous donna 36 degrés 30 minutes de latitude sud. L'après-midi, nous eûmes des souffles légers qui s'éteignoient de tems en tems; la mer continuoit à être très-agitée; elle chassoit avec violence notre bâtiment, et occasionnoit un roulis aussi fort qu'il étoit

désagréable. A huit heures du soir, il s'éleva une brise fraîche du nord; et, pendant la nuit, elle devint très-forte. La mer continuoit à être très-houleuse au sud.

Le 19 au matin, nous eûmes vent grand frais, du nord-ouest, accompagné de fréquentes raffales. On étoit obligé d'être constamment à l'archi-pompe, vu que le roulis du vaisseau faisoit continuellement tomber le sable à travers les jointures du plancher, et qu'il étoit de la plus grande conséquence de tenir la pompe en bon état. C'étoit le seul moyen d'empêcher l'eau de se loger dans aucune autre partie du bâtiment. Nous étions alors par les 37 degrés 36 minutes de latitude sud, et par les 336 degrés 50 minutes de longitude ouest. Nous ne pouvons pas répondre cependant que la longitude ait été prise bien exactement.

Il étoit évident, d'après notre latitude observée, que nous avions un courant violent qui nous portoit au sud, mais il nous étoit impossible de déterminer s'il ne nous avoit pas en même tems porté à l'est. Le capitaine Dixon se détermina à tout hasard à mettre le cap au nord, ayant un bon vent de nord ouest. Nous nous apperçûmes dans l'après-midi que nos poudres avoient été mouillées, et qu'elles étoient gâtées; nous en jettâmes quatre barrils à la mer, ne réservant que ce qui pouvoit être nécessaire pour donner des signaux, et autres circonstances accidentelles.

Du 19 au 20 à midi, nous eûmes à peu près le

Mai 1788.

même tems; le vent souffloit du nord-ouest, et étoit accompagné de fréquentes raffales. La hauteur prise à midi, nous indiqua 36 degrés 57 minutes de latitude sud. Pendant vingt-quatre heures, nous avions gouverné presqu'au nord, et cette observation nous confirma dans l'idée que nous avions un courant qui nous portoit au sud. Sans être en état de déterminer plus positivement s'il portoit à l'est ou à l'ouest, nous avions cependant lieu de croire que c'étoit au sud-sud-est qu'il nous faisoit dériver. Dans l'après-midi, le vent passa à l'ouest, et pendant la nuit, au sud et au sud-est; lorsqu'il sauta au sud, il commença à être moins fort.

Dans la matinée du 21, nous eûmes une brise fraîche de l'est-nord-est; nous déployâmes alors autant de voiles que nous pûmes, saisissant avec empressement l'occasion d'avancer vers le nord et vers l'ouest. Nous étions à midi par les 36 degrés 40 minutes de latitude sud, et par les 337 degrés 20 minutes de longitude ouest. Dans l'après-midi, le vent fraîchit, et le soir il se porta au nord; il souffla avec beaucoup de force. Nous essuyâmes de fréquentes raffales, ce qui nous obligea de serrer les huniers, et de prendre des ris aux basses voiles. Vers le matin du 22, le vent devint plus maniable, et à la pointe du jour, nous fîmes force de voiles, continuant à gouverner au nord. Le tems étoit chargé de brume et pluvieux; notre latitude observée à midi étoit de 36 degrés sud.

Dans la matinée du 23, nous essuyâmes de fré-

Mai 1788.

quentes raffales, accompagnées de pluie. Nous serrâmes en conséquence les huniers, et nous amenâmes le mât de perroquet.

Vers les dix heures, nous eûmes une bourasque violente ; mais, comme nous avions ferlé les voiles fort à propos, nous n'éprouvâmes point d'autre dommage qu'une déchirure à l'étai de misaine. La latitude observée à midi étoit de 35 degrés 48 minutes de latitude sud.

Dans l'après-midi, le tems parut moins incertain, et le vent étoit toujours nord-ouest. Notre archi-pompe nous donnoit beaucoup d'occupation, parce qu'il s'y introduisoit à tous momens une grande quantité de sable.

Le 24, à trois heures du matin, la sonde nous rapporta 70 brasses fond de peu de tenue, ce qui nous fit connoître que nous étions sur les bancs de Lagullus. En conséquence, nous revirâmes par un vent léger et variable. Dès que le jour parut, le tems étant assez bon, nous forçâmes de voile. Vers les sept heures, nous apperçûmes un grand vaisseau qui nous restoit au nord-est, et qui faisoit voile vers le nord; notre latitude étoit à midi de 35 degrés 36 minutes sud.

Je dois observer que, depuis que le mavais tems s'étoit établi, nous avions presque toujours eu vent de nord-ouest, et que toutes les fois qu'il passoit au

Mai 1788.

sud ou à l'est, il devenoit léger et très-variable, cela nous obligeoit de changer souvent de bordées pour pouvoir avancer vers l'ouest, et il est en même tems très-probable que le courant dont j'ai déja parlé fut ce qui retarda principalement notre marche.

Pendant toute l'après-midi, et la nuit suivante, nous eûmes une forte brise du nord-ouest, accompagnée de raffales, et nous fûmes par-là obligés de diminuer de voiles, et de louvoyer selon que les circonstances sembloient l'exiger.

Le 25, à la pointe du jour, le tems étant modéré, nous fîmes force de voiles ; le vent n'avoit pas cessé de se tenir dans le même rumb.

Vers les huit heures, le vaisseau que nous avions apperçu le 24, arriva à la portée de la voix, et nous parla. C'étoit le *Lansdowne*, capitaine Storey, qui, comme je l'ai déjà dit, avoit eu le malheur d'échouer dans le détroit de Banca, mais qui étoit parvenu à débouquer du détroit de la Sonde une semaine avant nous. Comme ce vaisseau passe pour un excellent voilier, il est naturel de croire que nous fûmes bien aise de le rencontrer dans cet endroit, cela ranimoit notre courage, sur-tout quand nous considérions que, quoique notre bâtiment ne marchât pas très-bien, et malgré la supériorité si vantée du *Lansdowne*, et l'avance qu'il avoit prise sur nous, nous avions fait tout autant de chemin que lui.

Mai 1788.

Cette circonstance me rappelle un proverbe de Salomon : *ce n'est pas toujours le plus alerte qui arrive au but le premier.* Nous avions alors une preuve incontestable que le tems et le hasard exercent également leur droit sur tous les individus.

Le capitaine Storey nous dit qu'il n'avoit pas cessé de courir des bordées, par le travers du cap, depuis le 15, jour auquel nous avions essuyé une bourasque; mais il ne nous informa pas pourquoi il n'étoit pas parvenu plutôt dans cet endroit. A midi, nous étions, suivant l'observation, par les 35 degrés 32 minutes de latitude sud, et par les 337 degrés 48 minutes de longitude occidentale.

Le 26, le vent restant au nord-ouest, notre capitaine se détermina à porter le cap au sud-ouest, espérant que nous rencontrerions enfin un vent moins contraire. Le tems étant devenu modéré, et assez constant, nos gens furent remis ce jour-là à la portion d'eau accoutumée. Notre latitude étoit, à midi, de 36 degrés 17 minutes sud. Pendant la nuit, le vent se porta au nord-nord-est, et, dans la matinée du 27, il fraîchit, et commença à souffler en jolie brise Nous mîmes en conséquence toutes les voiles au vent, et nous gouvernâmes au nord-ouest-quart-ouest. Notre latitude étoit, à midi, de 36 degrés 12 minutes sud, et notre longitude 339 degrés 39 minutes ouest; mais nous ne devions jouir de cette brise favorable que pendant un espace de tems très-court. Dans l'après-midi, le vent se remit au nord-

Mai 1788.

ouest, et souffla avec force. Vers le soir, il fraîchit considérablement, et pendant toute la nuit, il souffla avec violence, et fut accompagné de fortes raffales, d'éclairs et d'une grosse pluie. Nous étions obligés alors de refouler une mer extrêmement forte, et le roulis étoit des plus incommodes.

Avant d'essuyer cette tourmente, nous avions été plusieurs jours pendant lesquels l'archi-pompe étoit presque libre de toute espèce d'encombrement, et la pompe étoit restée tranquillement fixée dans le même endroit; mais le roulis nous força de la remonter, et nous y trouvâmes presqu'autant de sable que lorsqu'elle s'étoit trouvée engorgée pour la première fois; notre latitude étoit, à midi, de 37 degrés 11 minutes sud. Le tems pluvieux et accompagné de raffales, et le vent toujours dans le même rumb. Sur les huit heures du soir, nous vîmes avec plaisir s'élever une brise fraîche du sud-ouest, et pendant la nuit, elle souffla avec assez de violence. La pluie tomba sans discontinuer; elle étoit accompagnée d'éclairs et de fréquentes raffales. Nous laissâmes au vent autant de voiles que la prudence nous permettoit d'en porter, desirant avec ardeur de parvenir à doubler le cap. Le 29, le vent resta dans le même rumb, et nous portâmes tantôt au nord-ouest, tantôt au nord-ouest-quart-de-nord, selon les circonstances, ne variant guères notre marche que de deux degrés vers l'ouest.

Le 30, le vent nous étoit tout aussi favorable. Le

31

31 au matin, il sauta au sud-est, et continua à souffler en jolie brise, le tems étant assez beau. Notre latitude observée étoit, à midi, de 33 degrés 44 minutes sud, et notre longitude, suivant une suite d'observations lunaires, de 347 degrés 50 minutes ouest; de sorte que nous avions alors doublé ce cap jusqu'alors si redouté, et dont les cartes placent l'extrémité sud-ouest par les 34 degrés 26 minutes de latitude sud, et par les 341 degrés 37 minutes de longitude occidentale.

Mai 1788.

Je terminerai ici ma lettre, mais sois assuré que si j'en ai la possibilité, tu recevras encore de mes nouvelles. Adieu. Je suis toujours ton ami,

W. B.



Mai 1788.

LETTRE XLIX.

A Douvres, le 17 septembre 1788.

Ayant lieu de croire qu'il se trouvoit un courant très-violent vers l'ouest, dans l'après-midi du 31 mai, nous marchâmes au plus près, en gouvernant du nord au nord-quart-nord-est.

Juin 1788.

Le premier juin, nous eûmes une jolie brise de l'est, et un ciel clair et serein; notre latitude étoit, à midi, de 32 degrés 4 minutes sud.

Depuis quelque tems, l'archi-pompe étoit presque débarrassée de sable, et on remit la pompe de tribord à sa place, ayant soin de la fixer de manière à pouvoir l'enlever facilement, lorsqu'on jugeroit à propos d'en mettre une de rechange.

Pendant tout le tems que nous mîmes à doubler le promontoire du sud, nous ne ressentîmes pas ce froid extrême dont on nous avoit menacé; le terme moyen du thermometre fut d'environ 54 degrés, mais il est vrai que l'on peut attribuer cette température à ce que le vent ne souffloit que rarement du sud, et lorsqu'il étoit dans ce rumb, il ne s'y tenoit que peu d'instants.

Du premier au 3 juin, nous eûmes une bonne brise de l'est et du sud.

Juin 1788.

Le 3, à midi, nous nous trouvions par les 29 degrés 54 minutes sud; dans l'après-midi, le vent passa au nord-nord-ouest, et souffla bon frais, accompagné de fréquentes raffales; comme nous nous attendions encore à trouver un courant à l'ouest, nous gouvernâmes au nord-est, et à l'est-nord-est, autant que le vent nous le permettoit. Dans la matinée du 6, le vent se porta insensiblement à l'ouest et au sud: ce fut pour nous une circonstance heureuse; car, d'après une suite d'observations lunaires faites le 6, (notre latitude étoit alors de 27 degrés 17 minutes sud) nous ne nous trouvions qu'au 346 degrés 24 minutes de longitude ouest. Il n'y avoit plus de doute que la crainte où nous étions de trouver un courant à l'ouest ne fût mal fondée, et nous ne rencontrâmes rien qui pût en avoir l'apparence.

Le tems étoit devenu modéré et constant, et le vent souffloit en jolie brise du sud-sud-est.

Quoique le vaisseau n'éprouvât alors que très-peu de roulis, nous étions cependant assez souvent obligés de remonter la pompe de tribord, et nous trouvions toujours une grande quantité de sable dans l'archipompe.

Le 9, notre portion d'eau fut portée à cinq pintes

Juin 1788.

par jour, et on divisa de nouveau l'équipage en trois gardes. Notre latitude étoit, à midi, de 23 degrés 44 minutes sud, et notre longitude de 352 degrés 5 minutes ouest.

Du 9 au 14, il ne nous arriva rien de remarquable. Le 14, à midi, nous étions par les 17 degrés 6 minutes de latitude sud, et notre longitude étoit d'un peu plus de 360 degrés ouest. Nous avions alors entièrement parcouru la circonférence du globe; et, comme nous avions perdu un jour dans nos calculs, nous en laissâmes un en arrière, donnant à celui qui étoit par rapport à nous le samedi 14, le nom de dimanche 15 de juin.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire depuis ce jour jusqu'au 18. Nous poursuivîmes notre marche vers l'île Sainte-Hélène, à l'aide d'une brise fraiche du sud-est, et d'un très-beau tems. Cette île est placée sur les cartes par les 15 degrés 55 minutes de latitude sud, et 5 degrés 49 minutes de longitude ouest. Le 18, à trois heures et demie du matin, nous découvrîmes Sainte-Hélène, qui nous restoit au nord-ouest, à la distance d'environ six lieues. A six heures, la chaloupe fut mise à la mer, et on dépêcha à terre M. White, avec des lettres pour le gouverneur.

En courant dans la rade, nous jettâmes la sonde à différentes reprises, et elle rapporta de 29 à 19 brasses d'eau, fond de vase.

Vers les onze heures du matin, nous jettâmes la seconde ancre par 19 brasses d'eau; les extrémités de l'île s'étendoient du nord 71 degrés est, au sud 65 ouest, et l'église nous restoit au sud 6 degrés ouest.

Juin 1788.

Nous eûmes le plaisir de retrouver dans cette rade le King-George, et toutes les personnes de son équipage jouissoient d'une parfaite santé. Plusieurs des gens du capitaine Portlock avoient cependant été attaqués du scorbut depuis que nous nous étions quittés; mais, moyennant un régime suivi, et un usage bien entendu d'anti-scorbutiques, ils étoient presqu'entièrement rétablis avant leur arrivée à Sainte-Hélène.

En doublant le cap de Bonne-Espérance, le capitaine Portlock avoit rallié la côte de plus près que nous, et il eut assez de bonheur pour ne point essuyer de mauvais tems aussi continuels que nous. C'est à cela qu'il doit d'être arrivé six jours avant nous à Sainte-Hélène. Ayant achevé de remplir ses futailles, etc. il se proposoit d'appareiller ce même jour, mais notre arrivée lui fit remettre son départ au lendemain.

Nous trouvâmes encore à Sainte-Hélène, outre le King-George, le Lansdowne, capitaine Storey, la Keen, capitaine Duglas, trois bâtimens de la compagnie des Indes, et un bâtiment toscan.

Notre objet principal, en relâchant dans cette île, étoit de remplir nos futailles; nous ne perdîmes pas

Juin 1788.

de tems à nous procurer toute l'eau qui nous étoit nécessaire; nous avions aussi très-grand besoin de raffraîchissemens. Mais on nous avertit que dans cette île, on ne nous donneroit des provisions fraîches qu'en petite quantité, vu qu'un grand nombre de vaisseaux y relâchoient habituellement.

Le 19, nous reçûmes trois quartiers de bœufs frais, ce fut tout ce que l'on put nous fournir; mais on s'efforça de nous en dédommager, en nous vendant du riz, des patates et des citrouilles. Il s'en distribua une très-grande quantité parmi les gens de l'équipage.

Du 19 au 23, nos gens furent employés à faire de l'eau, à hâler les manœuvres, et à faire toutes les réparations nécessaires. On envoyoit tous les jours quelqu'un à terre pour cueillir du cresson, du celery et de la manthe, qui croissent en abondance dans cette île.

Le 24, à cinq heures de l'après-midi, nous démarâmes; à sept heures, nous levâmes l'ancre, et mîmes à la voile; nous débouquâmes de la rade, à l'aide d'une brise légère de l'est et d'un beau tems. Le 25, à midi, le fort James nous restoit au sud 40 degrés est, à la distance de dix lieues. Notre traversée depuis Sainte-Hélène jusqu'ici, a été à-peu-près uniforme, excepté que, vers les 6 degrés de latitude nord, nous eûmes des vents légers et variables, et un tems très-pluvieux, accompagné d'une chaleur étouffante. Notre longitude étoit alors d'environ 25 degrés ouest.

Le pilote qui vient d'arriver à bord, nous apprend que le capitaine Portlock est arrivé dans la Tamise, il y a environ quinze jours, et que tout son équipage est en parfaite santé. Comme je me propose d'avoir la satisfaction de te voir sous peu de jours, je terminerai ici ma relation. En rendant grace à l'Être suprême qui a permis que je rejoignisse mes pénates, après m'avoir garanti de tous dangers, pendant un voyage long et pénible.

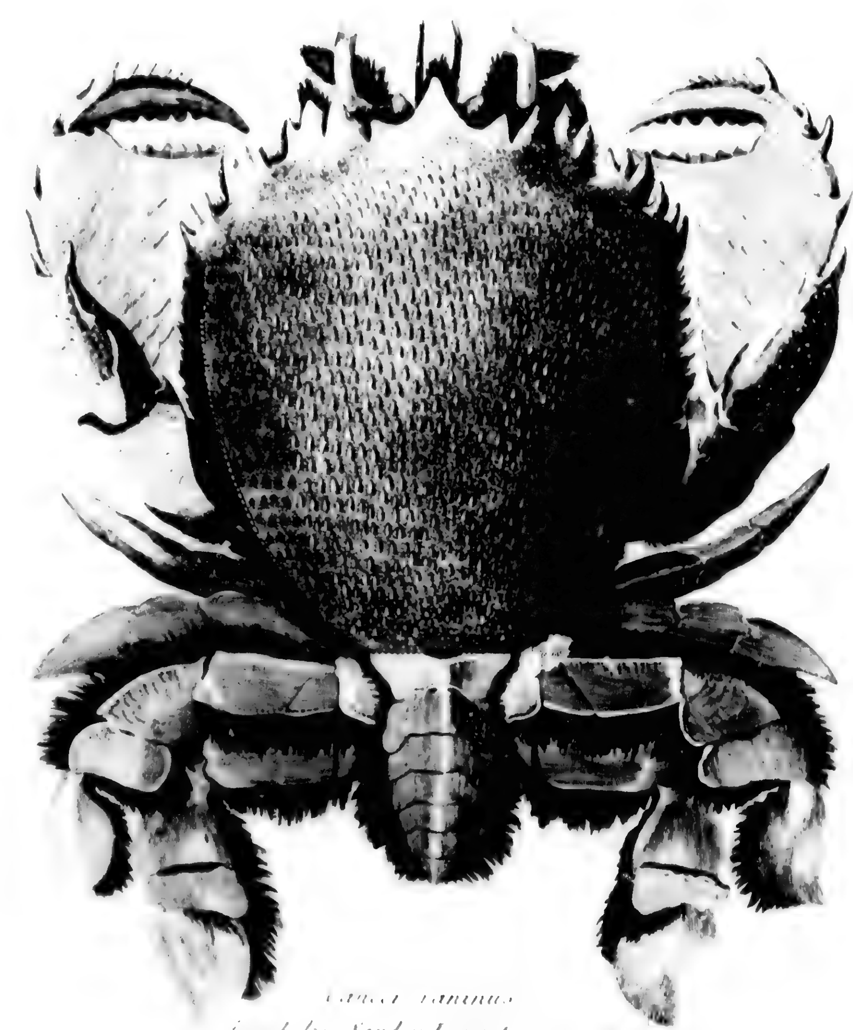
Juin 1788.

W. B.

FIN.

APPENDIX.

DIX.



Cancer [illegible]

Îles Sandwich partie superieure

Nature délinéée page 1030 N° 2

APPENDIX.

N°. I.

HISTOIRE NATURELLE.

Il y a une grande variété de cancres et d'écrevisses dans les îles Sandwich. Les premiers sont d'une forme si singulière, que j'ai fait dessiner celui que j'ai apporté en Europe, sous différentes faces, et c'est d'après ce dessin que les Planches ci-jointes sont gravées.

Il est d'un brun pâle, mais sa couleur étoit plus foncée quand il étoit vivant; son dos est rempli de petites protubérances coniques qui s'inclinent vers la tête. Il a quatre pieds et quatre nageoires ou bras, garnis de membranes. Les bases de celles-ci ne sont pas sur une même ligne avec celles des pieds, mais placées, deux sur le côté de la queue, et deux dans la queue même. Les pieds, les nageoires, la queue et les deux côtés du corps sont bordés de poil; les yeux sont placés sur des tubes, et peuvent se mouvoir dans tous les sens. C'est d'un mâle dont on donne ici le dessin, et je crois que c'est le *cancer raninus* de Linné,

page 1039 de son *Systema Naturae*, n°. 2. Il est dans la collection du sieur Isaac Swainson, de Londres.

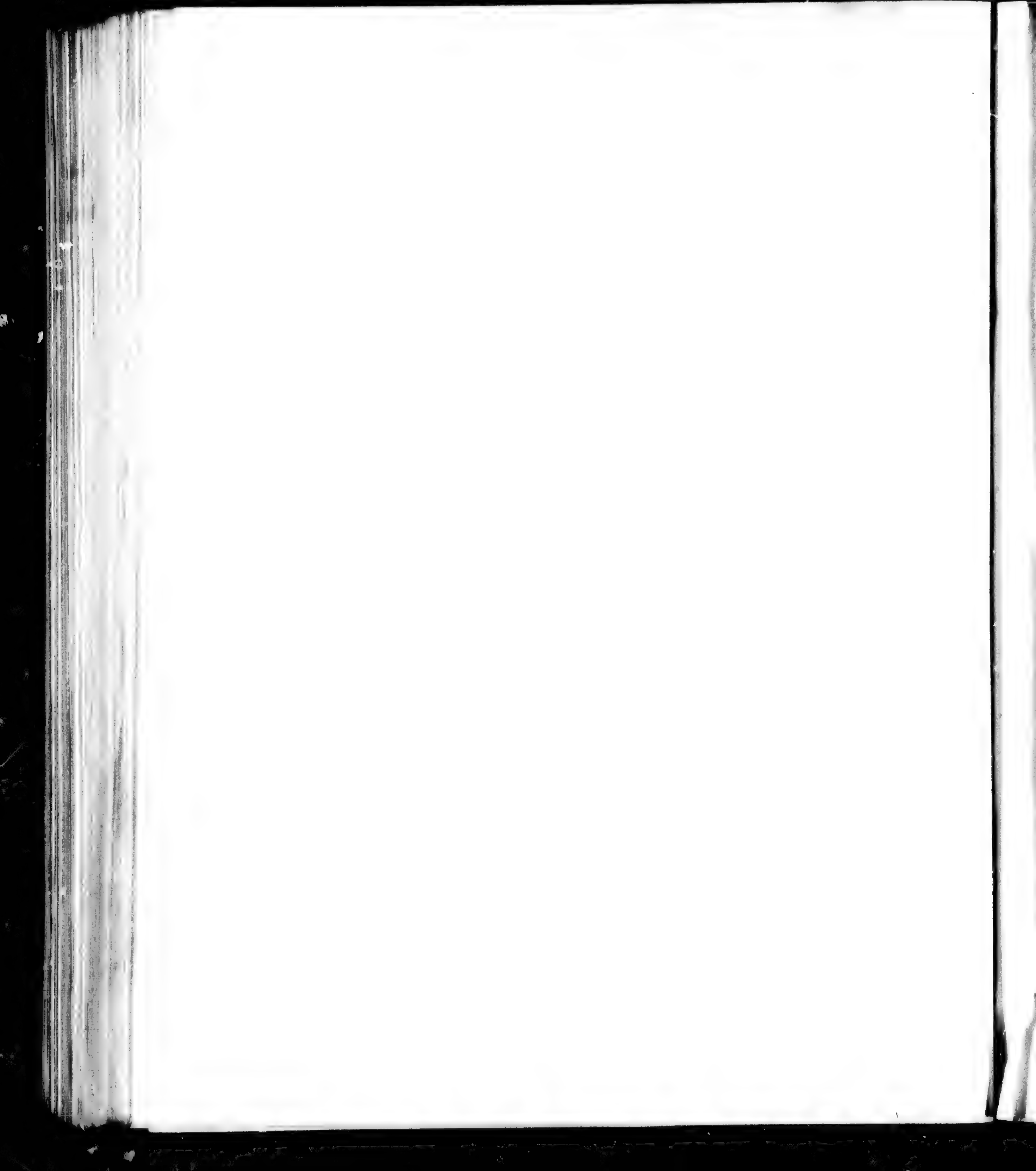
Il y a dans les mêmes îles une grande quantité de belles coquilles, telles que la *cypraca tigrina*, la *mauritiana*, la *talpa* et autres de la même espèce, et une infinité de différens coquillages très-petits dont les naturels se font des colliers, des bracelets et d'autres ornemens : un des colliers nous en présenta une espèce particulière, du genre de l'*helix* de Linné, que l'on m'a dit être un coquillage d'eau douce. Il est lisse à l'extérieur, et a sept contours en virole : sa couleur est d'un brun foncé, excepté la pointe qui est d'un jaune pâle. Le dedans est poli et blanc, et la bouche est marginée. Intérieurement elle est remarquable par une tubérosité saillante au pillier, mais qui ne tourne pas à l'entour. Il n'est par conséquent pas du genre de la *volute* de Linné, dans la classe de laquelle on croiroit d'abord devoir le placer. Comme je le crois d'une espèce qui n'a pas encore été décrite, j'ai pris la liberté de lui donner le nom vulgaire d'*apex fulva* ou de *pointe jaune*. Il y en a un dessin sous deux faces dans une des Planches suivantes.

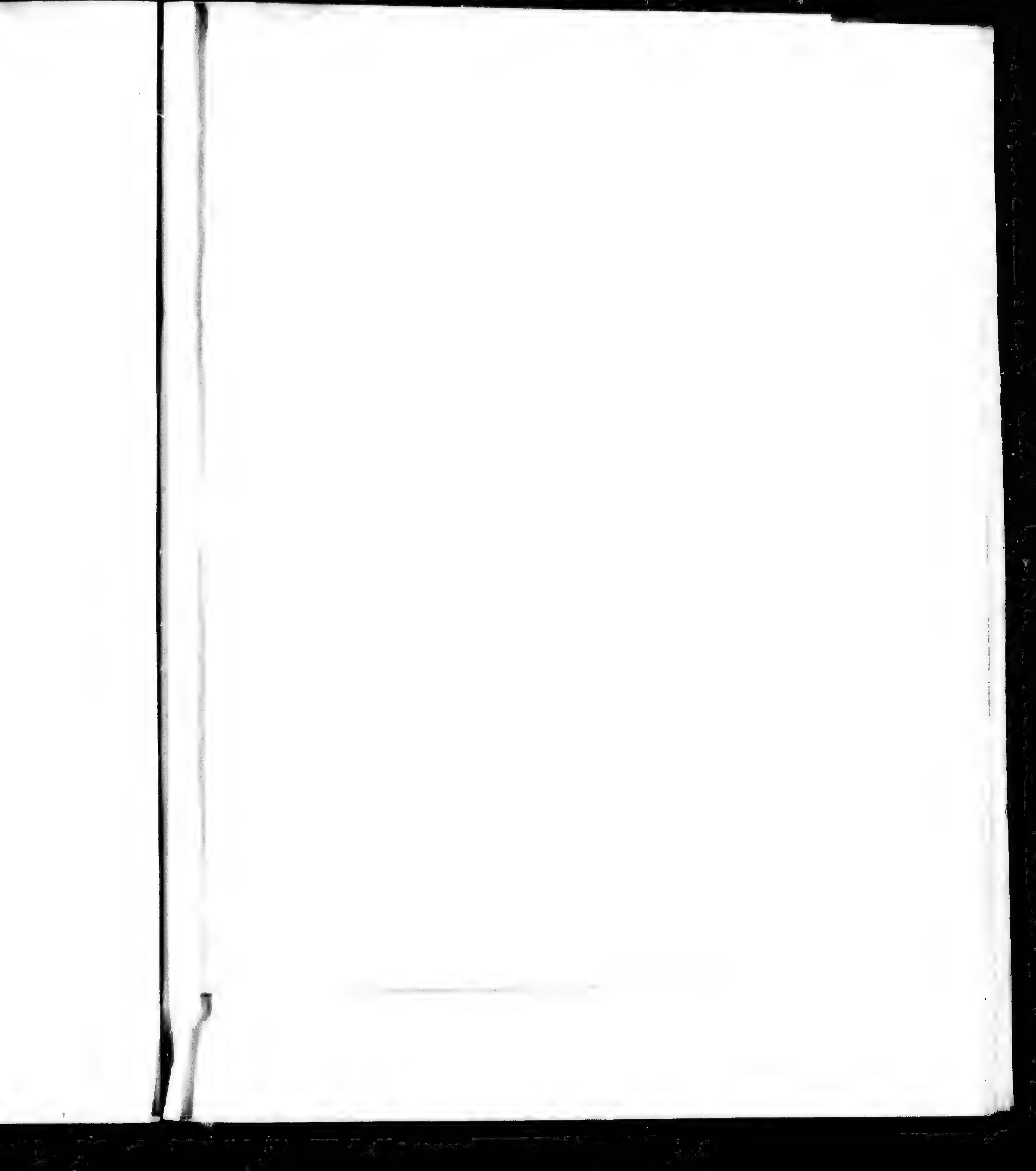
Il se trouve plusieurs coquilles de cette espèce dans le *Liverian Museum*.

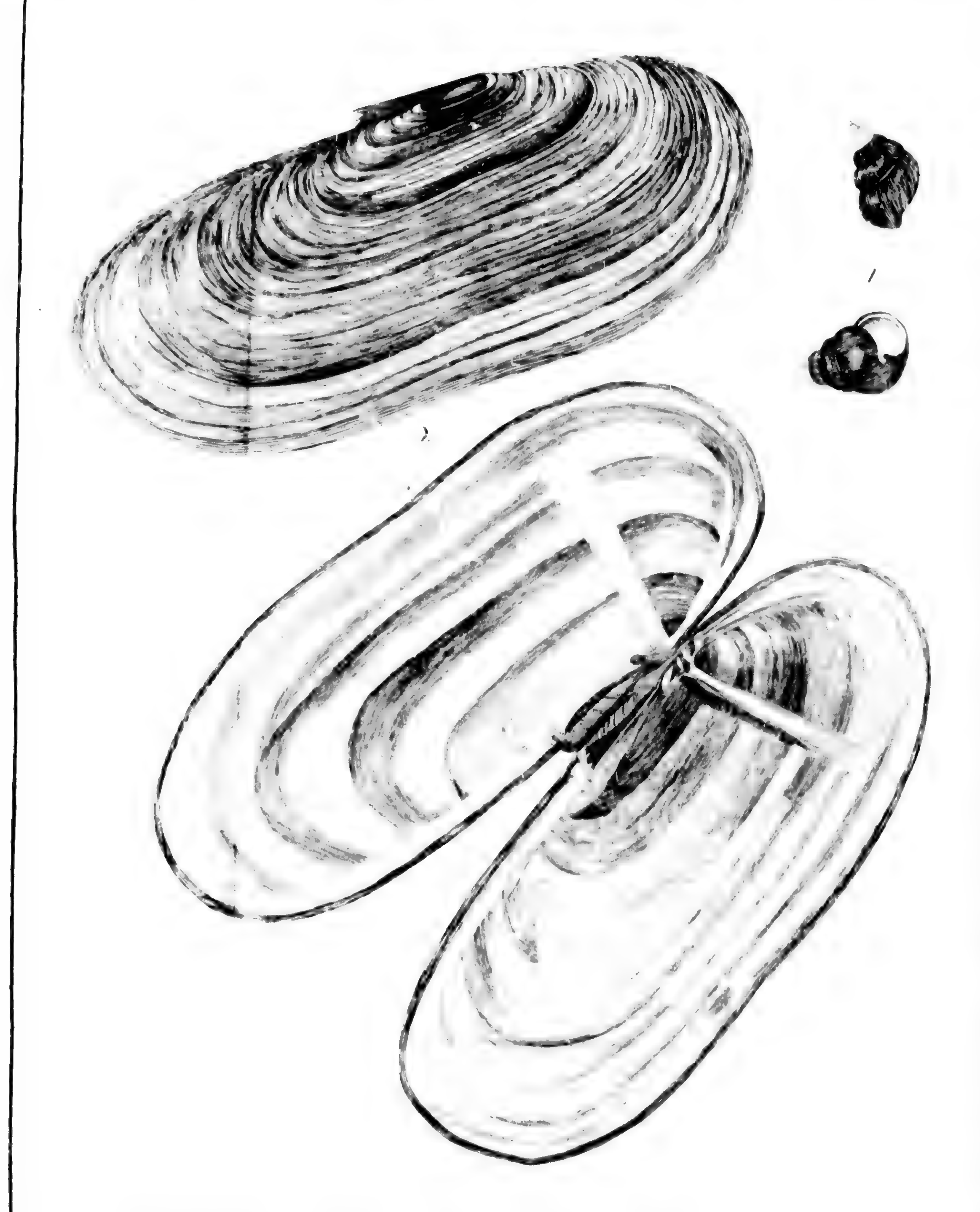
Il y a, à l'embouchure de la rivière Cook, plusieurs espèces de poissons à coquille, dont je présume que la plupart n'ont pas été décrits, et dont j'aurois cherché



Cancer Ranina.
Partie inférieure.
Système de Linné Page 1059 N° 2







1 Turbo Apex Fulva ou le Cul Jaune *2 Solen Patulus de la Riviere de cook.*

à me procurer des échantillons, si les circonstances me l'avoient permis. Parmi les bivalves, nous en observâmes quelques-uns d'une large espèce, du genre du *cordium* ou *cœur*, dont une demi-douzaine auroit suffi pour le souper d'une personne; mais nos gens préféroient, pour faire un bon repas, une espèce de coquillages du genre des *solen* ou *coutelier*, qu'ils prenoient en abondance, et que l'on découvre aisément, parce qu'ils font jaillir l'eau, quand on marche sur le sable où ils se tiennent. Croyant que c'étoit une espèce nouvelle, j'en ai donné un dessin dans la Planche ci-jointe. La coquille est mince et fragile, lisse en dedans et en dehors. Un des battans est garni de deux dents de front et de deux autres latérales; l'autre a une dent de front et une de côté, qui toutes deux s'insinuent entre les autres du battant opposé. Des dents de chaque battant, sort une grosse côte qui s'étend à plus de moitié du travers de la coquille, et qui se perd insensiblement vers le bord qui est lisse et tranchant. Cette coquille est blanche au dehors, et marquée foiblement de zones circulaires violettes; elle est couverte d'une épiderme dont la couleur est une douce teinte brune-jaunâtre, mais qui paroît devenir fort sombre dans les endroits où sont les zones; le dedans est blanc, légèrement marqué de zones circulaires violettes, et d'un jaune rougeâtre. L'animal que cette coquille renferme, ainsi que tous ceux du même genre, est plus grand que la coquille qu'il déborde de beaucoup, et fait un très-bon manger.

Il y a une belle coquille de cette espèce dans la collection du sieur John Swainson, officier de la douane à Londres.

Nous vîmes encore sur cette côte une espèce de moules, qui ressemblent beaucoup par leur couleur et par leur forme, aux moules ordinaires que l'on mange en Europe; mais qui en diffèrent, en ce qu'elles sont marquées de rides circulaires, et beaucoup plus grosses. J'ai vu dans les îles de la Reine-Charlotte le battant d'une de ces moules, lequel avoit plus de 9 pouces (1) et demi anglois de long.

Les Indiens arment leurs lignes, et les autres instrumens dont ils font usage pour la pêche, avec des pièces de ces moules bien effilées, qu'ils fixent moyennant une substance résineuse.

Nous avons trouvé dans les îles de Falkland une espèce curieuse de coquilles, du genre des *anomies*, ou extraordinaires, de Linné; quoique l'on en trouve un grand nombre dans l'état de fossilles, sur presque toutes les parties du globe. On en a peu découvert qui portent un caractère de nouveauté, et qui soient fraîchement sorties de la mer. On n'en avoit encore connu qu'une seule espèce en Europe, dont mon ancien et

---

(1) Le pied anglois est un peu plus court que le pied-de-roi françois.

digne commandant, le capitaine Cook, cet homme si regretté, avoit apporté une coquille, lors de son premier Voyage autour du Monde. Elle étoit dans le musée de Portland, et avoit été nommée par feu le célèbre docteur Solander, dans sa description manuscrite des coquilles de ce magnifique cabinet, *anomie veinée;* cette coquille est actuellement dans la magnifique collection de M. de Calonne à Londres.

Cette espèce, ainsi que toutes celles du même genre, s'attache aux rochers de corail par un ligament qui tient à l'animal, et passe par le trou du plus grand battant.

La structure intérieure de cet animal, et qui est particulière aux coquillages de cette classe, est très-singulière, et consiste en deux lignes testacées, qui commencent près de la charnière, dans le moindre des deux battans où elles adhèrent : delà se détachant de la coquille, elles s'avancent près du bord, se replient sur elles-mêmes vers l'autre battant, et retournent jusqu'à leur origine où elles se réunissent. Cette partie intérieure est très-délicate, et se rompt pour peu qu'on la touche, mais elle est plus épaisse dans la partie qui avoisine le grand battant. La coquille prend son nom de certaines parties de l'animal, qui s'étendent en se ramifiant le long de l'intérieur de la coquille, et lorsqu'on présente cette partie interne à une lumière forte, ou devant une chandelle, on la voit superbement veinée. L'extérieur est uni et d'un brun pâle.

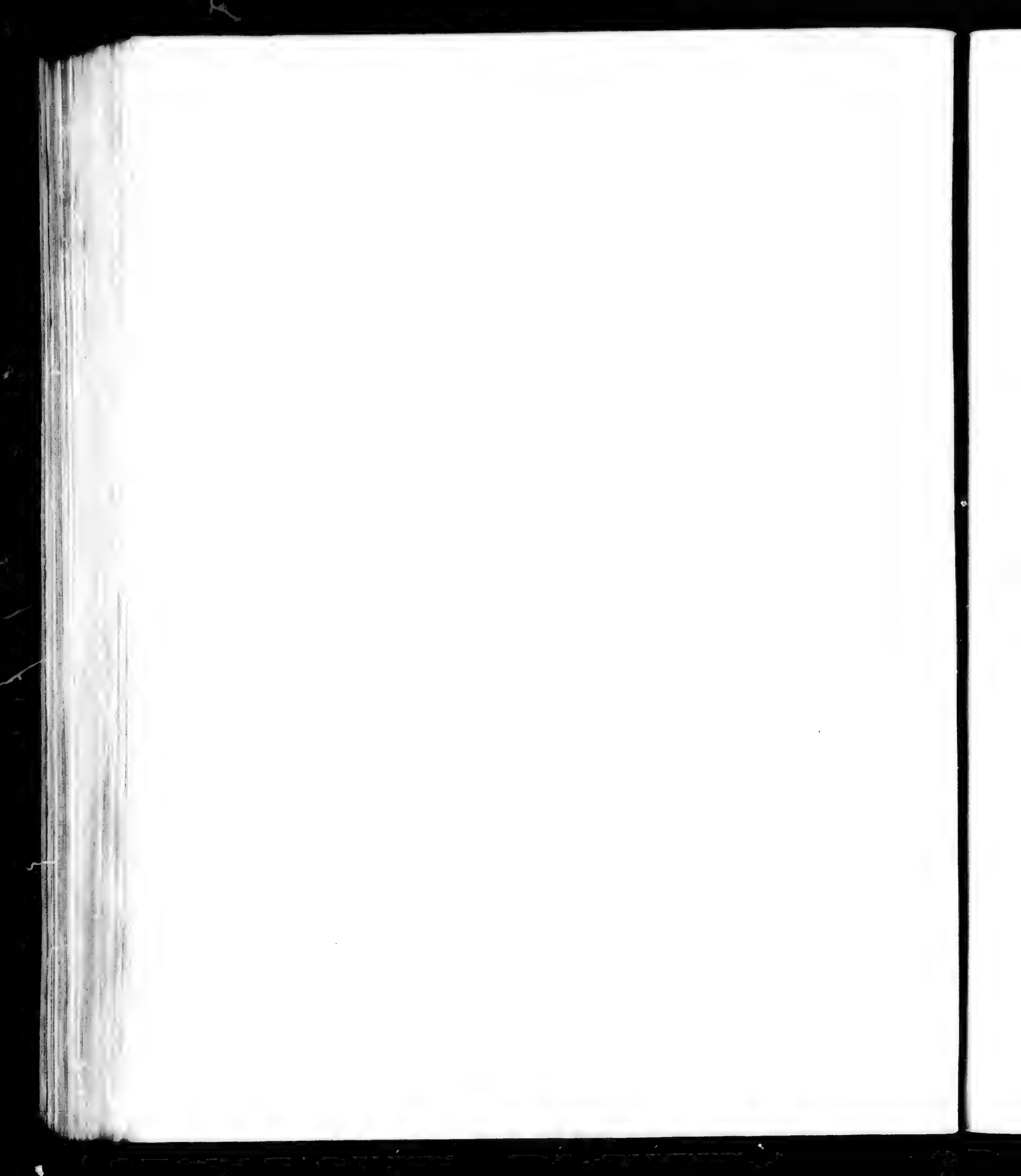
L'original d'après lequel ce coquillage a été gravé, appartient à M. George Humphrey, négociant en curiosités naturelles, dans *Albion Street*, près du pont des *Black Friars*, à Londres.

Ayant appris, lorsque je fus de retour, que plusieurs des oiseaux que j'avois apportés avec moi, n'avoient pas été gravés, quoiqu'ils aient été décrits par plusieurs auteurs, et principalement les espèces nouvellement connues, dont M. Latham a parlé dans son Abrégé d'Histoire Naturelle; et croyant que des planches faites d'après des dessins corrects, pourroient contribuer à l'embellissement de cet Ouvrage, j'ai donné les figures de quatre des plus curieux : j'y ai même ajouté, avec la permisssion de M. Latham, leur description, telle qu'elle est imprimée dans son *Synopsis of birds*, ou Abrégé des Oiseaux.

THEYLLOW TUFTED BEC EATER, *le Guépier jaune hupé. Lathanis Syn. vol.* II.

« Il est de la grosseur de la grande allouette de mer; sa longueur, du bec à la queue, est de 14 pouces; son bec a un pouce et demi de longueur, et il est assez courbé et très-pointu; ses narines sont couvertes d'une membrane; sa langue est divisée en filets à la pointe. La plus grande partie de son plumage est d'un beau noir. Les plumes qui lui couvrent la tête et la gorge sont courtes et pointues. Au-dessous de chaque aîle, il y a une grosse touffe de plumes jaunes qui ne paroissent





pas, quand l'aile est appliquée sur le corps. On voit à l'anus une autre touffe de la même couleur. Sa queue affecte beaucoup la forme d'un coing. Les deux plumes du milieu ont sept pouces de long, et celles qui sont en dehors n'en ont que deux. Les extérieures sont blanches à leur partie poilue externe et à la pointe ; les autres plumes sont noires ; toutes se terminent en pointes. Ses jambes sont noires ; les doigts, tant du milieu que les externes, sont unis jusqu'au bout de la première phalange ».

« On trouve de ces oiseaux en abondance à *Owhyhee*, et dans les îles Sandwich, où les naturels les prennent vivans. Après les avoir dépouillés de leurs plumes jaunes, ils leur rendent la liberté ; ils se servent de ces plumes dans leurs différentes parures, et les emploient sur leurs vêtemens. On en peut voir de beaux échantillons dans le *Liverian Museum* ».

Telle est la description que donne M. Latham. Je prendrai la liberté d'y ajouter que l'oiseau d'après lequel la gravure ci-jointe a été faite, diffère de celui que ce naturaliste a décrite, en ce que toutes les plumes de la queue sont mouchetées de blanc vers leurs extrémités : probablement celui qu'il avoit sous les yeux, en le décrivant, étoit une femelle, ou un jeune oiseau. On a un peu réduit sa grandeur, en le gravant, pour pouvoir le placer dans la Planche.

WHITE WINGED CROSS BILL. (*Le Bec croisé* (1) *aux ailes blanches*). Latham's Synop. vol. III.

« Il est de la grosseur d'un chardonneret : son bec est couleur de corne noirâtre. Ses narines sont couvertes d'une espèce de poil rude et long, de couleur orange pâle ; à la racine du bec, il a une raie brune qui passe d'un œil à l'autre. Les plumes de la tête, du cou, du dos, du ventre, sont blanchâtres et bordées d'un beau cramoisi ; mais il se trouve quelques plumes blanches de cet oiseau, qui ne paroissent pas entièrement bordées de cramoisi comme les autres : ce qui lui donne l'air tout bigarré ; le croupion est d'un rouge pâle : l'anus est d'un blanc sale. Il a les ailes noires, marquées d'une raie blanche depuis l'épaule, et qui passe obliquement à la partie postérieure, et d'une seconde ligne ou plutôt d'une tache de la même couleur, au-dessous de l'autre, qui n'existe que vers le milieu. Ces secondes plumes sont blanches vers la pointe ; cet oiseau a la queue noire et les pattes brunes ».

« J'ai reçu de ces oiseaux de la baie d'Hudson et de New-York ».

L'oiseau que j'ai dessiné diffère de celui de M.

(1) Autrement, *Loxia*.

Latham,

aux

bec
cou-
uleur
orune
tête,
bor-
lques
t pas
s : ce
d'un
ail.s
paule,
re, et
même
vers le
ers la
pattes

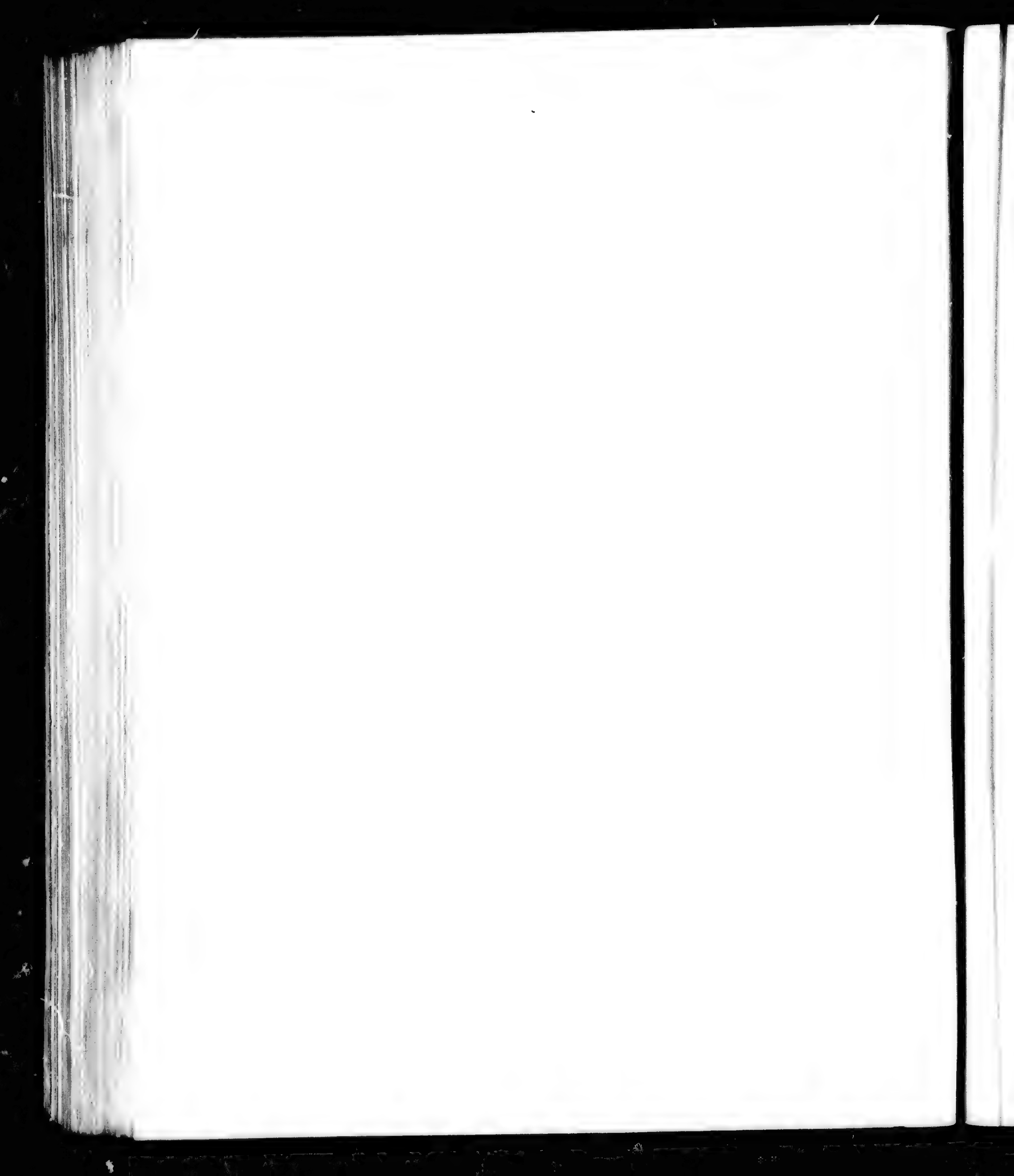
ason et

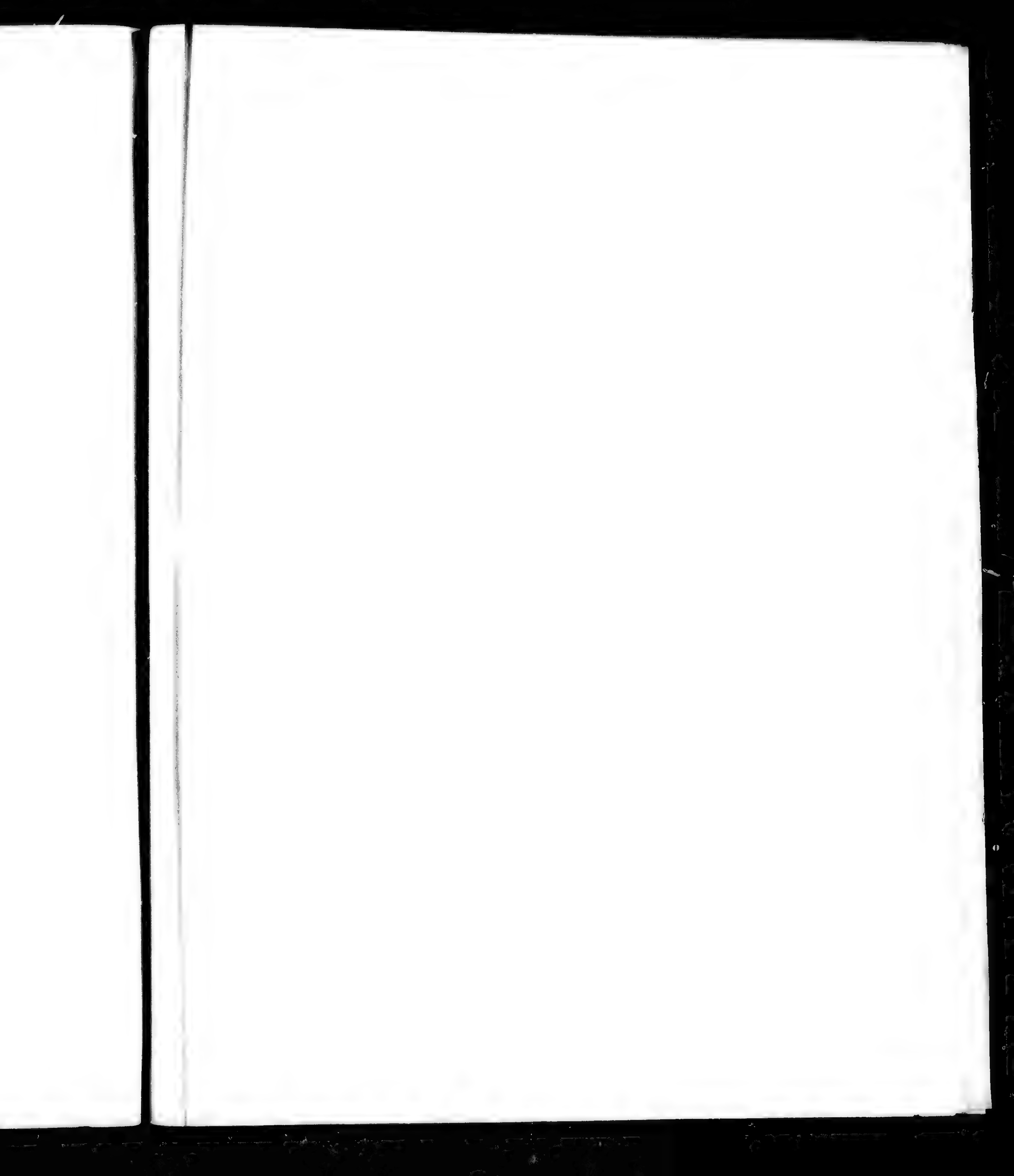
de M.

atham,



Le Bec croisé aux ailes blanches.







Le Chanteur Patagon des Îles Falkland
Abrégé d'Hist. Nat. de Latham Vol. 4 pag. [illegible]

Latham, en ce qu'il lui manque la couleur cramoisie, et la ligne brune entre les yeux. Il est certain, d'après cette remarque, que c'est une femelle qui diffère du mâle, exactement de la même manière que dans l'espèce du bec croisé ordinaire. Le mien a été tué dans l'île Montagu, sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

THE PATAGONIAM WARBLED. (*Le Chanteur Patagon*).
Latham's Synopsis vol. IV, pag. 403, n°. 20.

Celui qui est ici représenté, est de la grande espèce; il a neuf pouces anglois de long; son bec a quinze lignes, et est un peu recourbé vers la pointe; il est noir, et vers les bords, d'une couleur cendrée : la partie supérieure du corps et la queue sont aussi couleur de cendre, et le ventre est plus pâle, marqué de raies blanches. Le dessous du bec et la gorge sont blancs; il a au-dessus de l'œil une raie de la même couleur. Ses aîles sont grisâtres, marquées de brun pâle, et une raie de la même couleur en travers. Ses plumes sont bordées de brun, et celle du dessus de la queue, blanches: il a les pattes noires, les doigts antérieurs longs; le postérieur et l'ongle longs et forts; la femelle, ou ce que l'on suppose être la femelle, a beaucoup moins de raies blanches sur la poitrine. Cet oiseau habite la terre de feu; il a été pris sur les bords de la mer, et on croit qu'il vit de coquillages ou de vers de mer.

Il s'en trouve de plusieurs grosseurs, et dont le bec est plus ou moins long.

M. Latham croit que l'oiseau dont j'ai donné la description, est la femelle. Il diffère de celui qu'il a écrit, en ce qu'il est tout-à-fait de couleur cendrée, excepté à la gorge, qui est d'un blanc sale, et tachetée de marques cendrées, et encore en ce qu'il est originaire des *îles Falkland*.

THE JOCOSE SHRICKE. (*Le Canier basin*). Latham's Synopsis, vol. 1, *pag.* 176. *Lanius Jocosus. Linnaei Systema Naturae* I, *pag.* 138, ou T. I, *Aves accipitr.* §. 43, n. 9.

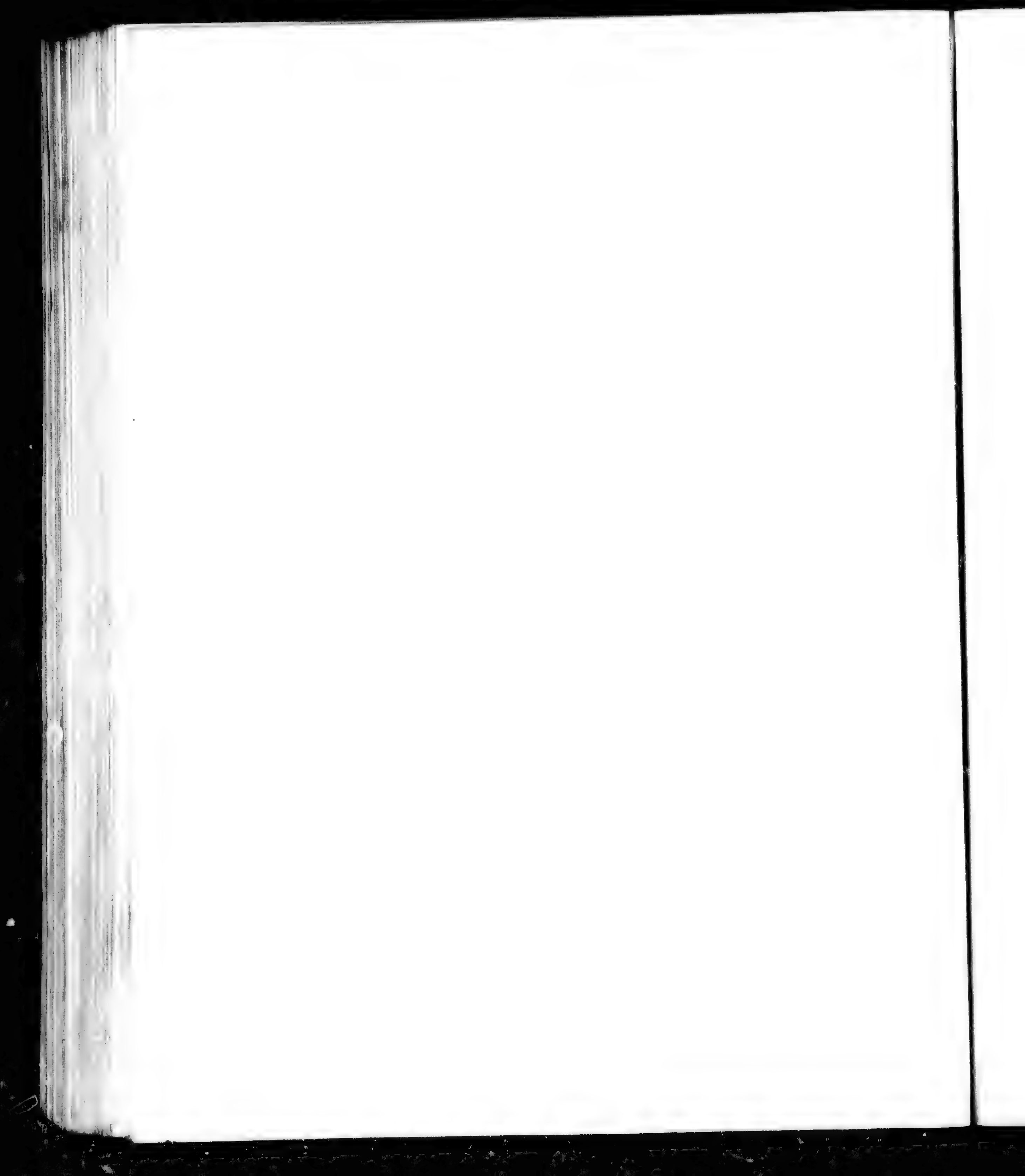
« Il est de la grosseur d'une allouette, et long de sept pouces et demi; son bec est noirâtre, plus droit que la plupart des oiseaux de cette classe, et garni seulement d'une belle échancrure vers le bout. Le sommet de la tête est noir, excepté quelques longues plumes qui forment sa hupe, et sont d'un brun sombre. Les côtés de la tête, la gorge et la partie supérieure du cou sont blancs. De chaque coin du bec, il sort une ligne blanche qui se prolonge par-derrière; et sous chaque œil, il a une petite tache d'un rouge très-vif: les parties supérieures de son corps sont brunes, et les parties inférieures, d'un blanc sale: l'anus est rouge. A la partie inférieure du cou et de la poitrine, il y a une espèce de bande brune. Les tuyaux des plumes sont bruns; sa queue est cuneiforme, et de couleur brune; mais les quatre plumes extérieures de chaque côté, ont les pointes blanches; ses pattes et ses serres sont noires ».

la
a
ée,
tée
ire

m's
naci
vitr.

g de
lroit
arni
om-
gues
bre.
eure
sort
sous
-vif:
t les
uge.
l y a
mes
leur
aque
erres





« Cet oiseau est chinois, et appellé dans certains endroits, *Kowkaicon* ».

J'avois une couple de ces oiseaux que j'avois acheté à Canton, et je les ai conservés vivans jusqu'à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Ils mangeoient du riz; mais ils préfèrent les cloportes, dont je les nourrissois principalement; leur mort, à ce que j'imagine, fut occasionnée par le peu de soin que l'on eut d'eux, lors du mauvais tems que nous éprouvâmes alors.

APPENDIX. N°. II.

APPENDIX. N°. II.

TABLES de la Route du KING-GEORGE et de la QUEEN-CHARLOTTE, de la déclinaison du Compas et des Observations Météorologiques.

N. B. On parle, en général, dans ces Tables, de la position des Vaisseaux à midi; et la Déclinaison a toujours été observée dans le cours de la même journée.

TABLE I.

De Saint-Jago, aux îles Falkland.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1785.		°		°		°	'	°	
Octobre	29	14	48					81½	N. E. Vent modéré, tems couvert.
	30	13	20	23	06	9	20	80¼	E. ¼ S. E. Modéré et clair.
	31	11	34	22	40			80	E. et E. ¼ N. E. Ditto.
Nov.	1	10	06	22	15	10	16	81	E. beau tems, des éclairs pendant la nuit.
	2	8	46	22	14			83	E. S. E. Modéré et couvert, des éclairs pendant la nuit.
	3	8	00	22	05			82	Variables et raffales.
	4	7	42	21	52			83	Ditto. Tonnerre, éclairs et pluie.
	5	7	38	22	02			84	Tems variable, avec pluie et raffales
	6	7	14	22	00	11	02	82	Ditto. Tonnerre, éclairs et pluie.

TABLE I. Continuée.

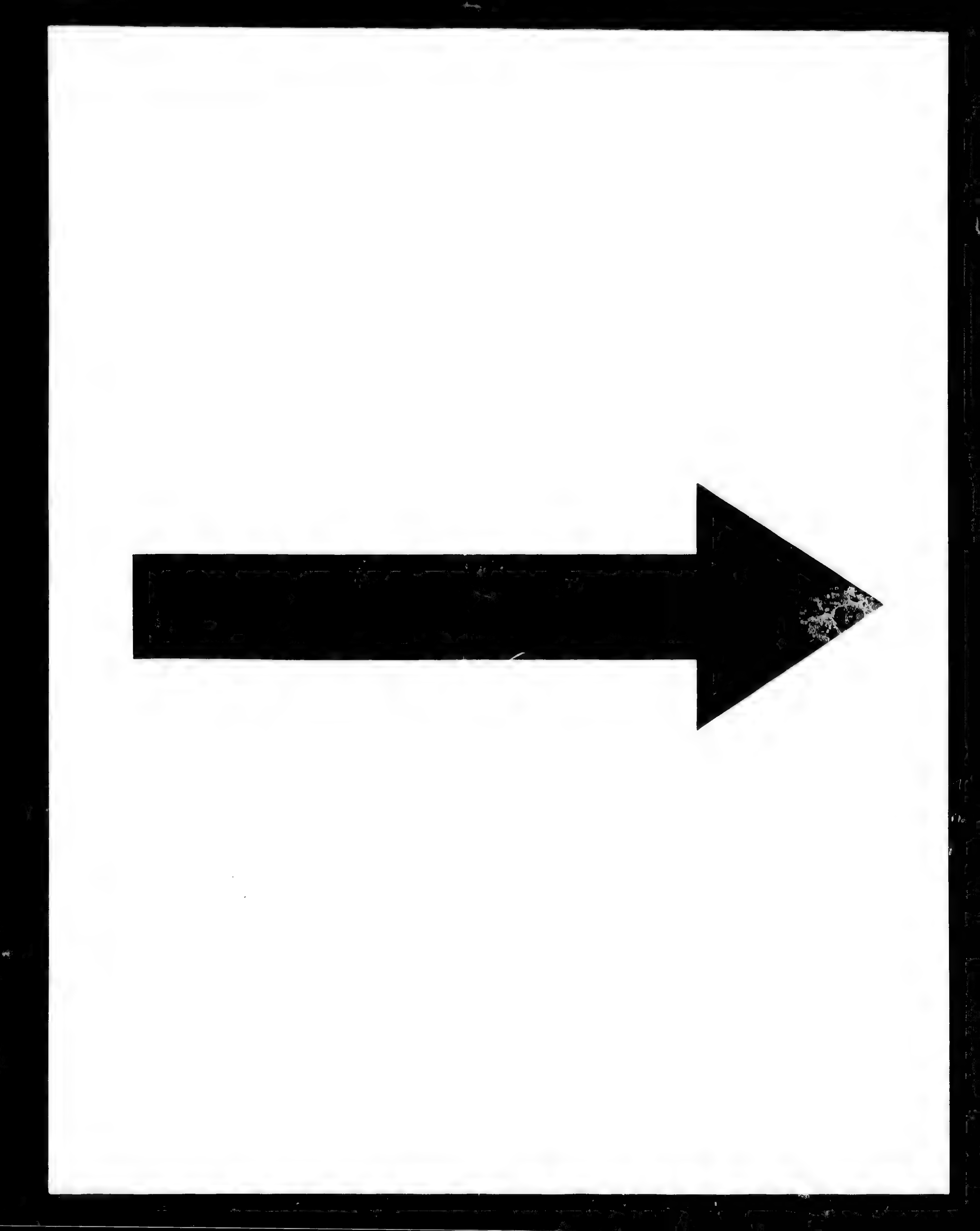
De Saint-Jago, aux iles Falkland.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
17[illegible]		°	′	°	′	°	′		
Novemb.	7	6	21	21	40			80	E. Raffaleux, tonnere, éclairs et pluie.
	8	5	29	22	20			81	E. S. E. Brises fraîches, tems couvert.
	9	5	28	21	40	9	30	81	Variable, raffales, pluie.
	10	5	24	21	30			82	Ditto. Sombre avec de la pluie.
	11	4	3[illegible]	21	26			81	Variable, des raffales, des éclairs et de la pluie.
	12	3	36	22	11			80	Ditto. Vent frais, tems couvert.
	13	2	[illegible]4	23	00			82	S. E. Ditto. On vit des canards sauvages.
	14	1	[illegible]	22	3[illegible]	9	[illegible]6	8[illegible]	S. E. Vent frais, tems couvert.
	15	0	3[illegible]	[illegible]	20			85	S. E. ¼ S. Ditto.
	16	0	[illegible]	26	14			80½	S. E. ¼ S. Modéré et couvert.
	17	1	[illegible]	27	02	5	58	78	S. E. Vent frais, tems couvert.
	18	3	0[illegible]	28	03			78	Ditto. Modéré et couvert.
	19	4	4[illegible]	29	22			78	S. E. Vent frais, tems couvert.
	20	6	3[illegible]	30	10			75	S. E. ¼ E. Pareil tems.
	21	7	[illegible]7	30	4[illegible]			79	E. S. E. Vent frais, un bâtiment découvert à l'Est.
	22	9	4[illegible]	31	00			78	E. ¼ S. E. Pareil tems.
	23	11	28	31	2[illegible]	2	58	80	E. Modéré et nuageux.
	24	13	08	32	0[illegible]			79	E. S. E. Vent frais, ciel serein.
	25	14	4[illegible]	32	30			80	Ditto. Ditto.
	26	16	39	33	00			81	E. N. E. Vent frais, tems clair.
	27	18	32	33	32			79	Ditto. Ditto, et couvert.
	28	20	01	34	2[illegible]			81	Variable, bon frais, on prit un double ris au grand hunier.
	29	[illegible]1	18	34	[illegible]			80	Variable, vent frais, ciel clair.
	30	[illegible]	5[illegible]	35	23			79	Ditto. Vent léger, tems couvert.
Déc.	1	[illegible]	3[illegible]	35	47	Est.		85	Variable, vent léger, beau tems.
	2	23	1[illegible]	36	20	3	38	79	N. N. E. Souffles légers, beau tems.
	3	24	46	37	26			75	Variable, brises fraîches et brouillards.
	4	[illegible]	18	38	21			76	Ditto. Ditto, et brume.

TABLE I. Continuée.

De Saint-Jago, aux îles Falkland.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1785.		°	′	°	′	°	′	°	
Décemb.	5	25	26	38	40	5	25	72	S. S. E. Souffles de vents, tems nébuleux.
	6	26	16	39	02			75	S. E. Modéré et tems agréable.
	7	27	46	40	[illegible]			73	Ditto. Ditto, et brouillard.
	8	29	39	42	3[illegible]	6	15	71	E. S. E. Brises fraîches et brouillard, beaucoup de houle à l'E. S. E.
	9	31	33	44	11			71	Ditto. Brises fraîches et beau tems.
	10	32	55	4[illegible]	14			72	Variable, même tems.
	11	33	16	44	30			70	Ditto. Vents forts.
	12	34	36	45	00	11	16	67	Variable, modéré et beau tems. Une mer forte du S. S. O.
	13	36	09	46	21			75	N. O. Brises fortes et beau tems.
	14	36	36	47	00			70	O. N. O. Vents légers, tems nébuleux.
	15	37	43	48	07			73	N. E. Ditto et beau tems.
	16	38	3[illegible]	48	40	14	01	71	N. N. E. Modéré et brume, un grand nombre de baleines autour du vaisseau.
	17	39	53	50	03			71½	Variable, brises fraîches et tems lourd.
	18	40	26	51	20			74	Ditto. Ditto. Et une mer forte du S. E.
	19	41	01	52	07			63	Modéré et beau tems; nous avons vu des oiseaux de mer.
	20	42	3[illegible]	53	16			66	O. N. O. Brises fraîches et beau tems
	21	44	00	54	17			63	Variable, gros vent, mer forte.
	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	36			[illegible]	Du S. O. à l'O. Vents forts, tems nébuleux, des baleines.
	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	36	[illegible]	[illegible]	[illegible]	Variable, gros vents, mer forte; vu un veau marin.
	24	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]			48	S. O. Vents forts et brume, tems humide et une petite pluie.
	25	48	14	[illegible]	[illegible]			[illegible]	Variable, vents frais, tems sombre.
	26	49	10	[illegible]	[illegible]			49½	O. S. O. Brises fraîches et pluies de tems en tems.
	27	48	3	53	26	19	26	47	Variable, vent frais et brouillard; vu des baleines.



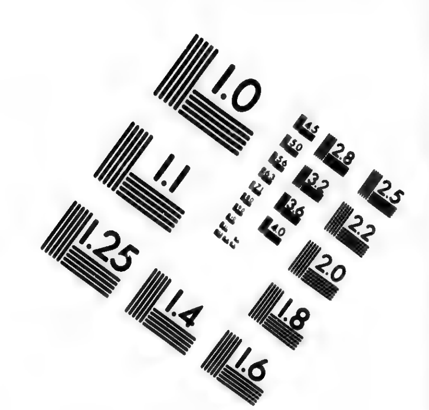
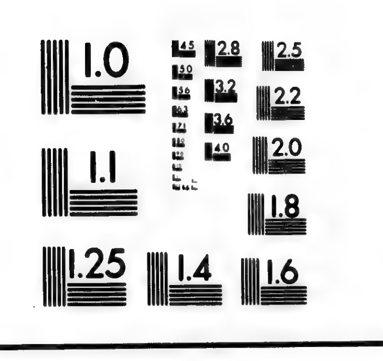


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

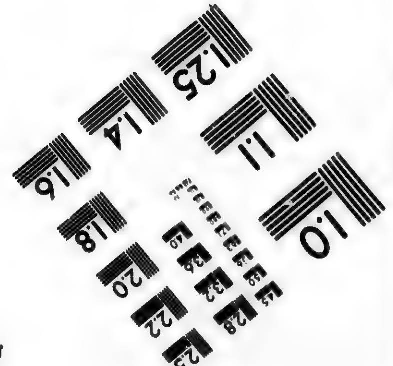




TABLE I. Continuée.

De Saint-Jago, aux îles Falkland.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1785.		°		°		°	°	
Décem.	28	48	37	54	42		47	De l'O. au S. Tems épais et raffaleux.
	29	49	18	55	52		50	Variable, brises fraîches, tems nuageux; vu des oiseaux de mer.
	30	50	31	55	55		49½	Ditto. Raffaleux, tems couvert.
	31	50	[illegible]	56	50		49	Variable, de fortes raffales et la grêle.
1786.								
Janvier	1	50	34	57	10		48	Ditto. Brises fraîches, tems épais et brumeux; vu un grand nombre de pinguins autour du vaisseau.
	2	50	40	58	00		50	Vu la terre à 3 heures après midi, portant du S. E. ¼ S. au S. ¼ S. O. Brises fraîches, vent variable, brume.
	3	51	[illegible]	58	40		52	Variable, vents légers, tems nébuleux et de de la pluie.
	4	51	10	59	4		52	Ditto. Brises fraîches, tems sombre.
	5	51	12	59	34			Ce jour, à 11 heures, mouillé dans le port Egmont.

N. B. — Terme moyen du thermomètre pendant notre séjour parmi ces îles, 54 degrés.

TABLE II.

Des îles de Falkland aux îles Sandwich.

Epoque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	°	′	° ′	
Janvier Midi.	23	51	35	60	54			54	S. Vents légers et beau tems. Une nouvelle île en vue au sud-est, à trois lieues de distance.
	24	52	03	62	49			53	N. O. Brises fraîches, ciel nébuleux. Point de terre en vue.
	25	52	40	63	39	25	00	50	Ditto. Brises légères et brouillard.
	26	53	39	64	29			51	O. S. O. Brises fraîches et brouillard; veaux marins et pinguins autour du vaisseau.
	27	54	51	63	40			50	Variable, vent fort et raffales, accompagné d'éclairs au S. O. La terre de Staten O. S. O. à 6 ou 8 milles.
	28	55	28	63	19			47	S. S. O. Vents forts et raffales, grosse mer.
	29	56	00	62	39			43	Variable. Ditto. Ditto.
	30	56	48	62	19			43	O. Vent frais, et brume.
	31	57	52	62	20			44	S. O. au N. O. Modéré et brumeux; grosse mer.
Février	1	58	7	63	40			43	O. N. O. au S. S. E. Brises fraîches et brume.
	2	58	09	64	55	25	36	43	Variable, brises fraîches, tems nébuleux.
	3	59	24	66	13			45	Ditto. Vents frais, accompagné de raffales et de pluie.
	4	60	14	67	30			43	Du N. N. O. au S. O. ¼ O. Vents forts, la mer houleuse à l'ouest.
	5	59	21	67	18			42	Variable, vents frais, tems couvert.
	6	60	05	69	35	26	10	44	O. ¼ N. O. Brises fraîches et beau tems.
	7	60	15	71	30			45	Variable, Ditto. Pluie, et la mer houleuse au S. O.
	8	59	44	71	50			45½	Brises fraîches, et raffales accompagnées de pluie.
Midi.	9	59	00	73	13	27	15	44	Variable, brises fraîches et la mer houleuse au S. O.

TABLE II. Continuée.

Des îles de Falkland aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	°	′	°	
Février	10	58	02	73	44	28	35	40	Du S. au O. S. O. Brises fortes et neige.
	11	56	32	75	09			42	Vents forts, grêle.
	12	56	37	75	37			43	Du S. S. O. au O. N. O. Brises fraîches et tems sombre.
	13	56	46	77	52			41	N. O. Brises fraîches et raffales. Pluie.
	14	55	44	79	47			44½	S. O. Modéré et nébuleux.
	15	56	19	80	51			46	O. N. O. Ditto. Ditto. Vu des veaux marins.
	16	56	11	81	10			45	O. ¼ S. O. Vents légers, tems nébuleux.
	17	55	56	82	19			45	De l'O. au S. O. ¼ S. Ditto. Ditto.
	18	55	31	82	30	26	20	44½	De l'O. au O. ¼ N. O. Raffales accompagnées de pluie.
	19	55	28	82	49			46	O. Brises fraîches, tems nébuleux et pluie.
	20	55	26	83	18			46	Variable, vents forts et raffales.
	21	55	40	81	54			45	O. Ditto. Ditto.
	22	54	05	81	40			44½	Ditto. Brises fraîches et tems clair.
	23	53	15	81	52			45	Ditto. Ditto. Ditto.
	24	53	12	82	12			46	O. N. O. Vent frais et brumeux.
	25	53	17	83	34			47	N. O. Vent fort et brumeux.
	26	52	49	84	50			47	O. Grosse mer et raffales.
	27	52	14	82	43			47½	N. O. Vent fort et tems sombre.
	28	52	14	84	34			48	Ditto. Brises fraîches et clair.
Mars	1	51	56	84	42			47	N. N. O. Raffales et nébuleux.
	2	50	16	83	41	17	02	46	O. N. O. Ditto. Grèle.
	3	48	31	82	39			48	O. Raffales accompagnées de pluie.
	4	46	18	82	43			50	O. N. O. Vents frais et brumeux, accompagnés de pluie.
	5	45	36	80	54			51	O. Frais et clair.
Midi.	6	45	09	81	31			52	O. S. O. Brises légères et brumeux.
	7	44	13	81	40			53	Ditto. Ditto. Ditto.
	8	44	17	81	43			55½	O. N. O. Brises fraîches et nébuleux, et la mer houleuse au N. O.

TABLE II. Continuée.

Des îles de Falkland aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	°	′	°	
Mars	9	44	17	82	56			56	O. S. O. Fortes raffales.
	10	43	24	82	37			53	O. N. O. Brises fraîches, tems nebuleux.
	11	43	10	83	04			57	O. S. O. Modéré, tems nébuleux, des éclairs.
	12	42	26	83	15			$56\frac{1}{2}$	Variable, brumeux et pluie.
	13	43	07	84	51			58	N. N. O. Ditto. Ditto.
	14	42	45	84	43	13	50	57	Variable, brouillard accompagné de pluie.
	15	42	04	85	16			58	Ditto. Vents frais et brumeux.
	16	40	35	86	07			$51\frac{1}{2}$	S. S. O. Ditto. Ditto. La mer houleuse au S. O.
	17	39	36	87	15			57	O. Brises fraîches et tems sombre.
	18	37	58	88	30			60	Variable, Ditto. Ditto. *La mer houleuse* au S. O.
	19	36	51	88	44			$59\frac{1}{2}$	S. S. O. au S. S. E. Brises légères et tems sombre.
	20	36	34	89	00			61	S. S. O. Ditto. Ditto et beau tems.
	21	36	12	89	01			62	O. S. O. Vents légers, tems nébuleux.
	22	35	10	89	35			$62\frac{1}{2}$	O. $\frac{1}{4}$ S. O. Modéré. Ditto. Ditto.
	23	34	08	90	52	9	17	$64\frac{1}{2}$	S. $\frac{1}{4}$ S. O. Ditto. Ditto.
	24	33	25	91	30			65	Du S. S. au S. S. E. Modéré, nébuleux, accompagné de pluie.
	25	32	27	92	40			67	O. Vents légers et nébuleux. Vu un vaisseau au N. O. sans le reconnoître.
	26	31	48	94	10			70	E. S. E. Modéré et clair.
	27	30	46	95	35			73	Du S. E. au E. Belle brise et claire.
	28	29	21	97	35			72	E. Brises fraîches et tems sombre.
Midi.	29	28	02	98	33	6	30	$71\frac{1}{3}$	E. N. E. Brises fraîches, tems clair.
	30	26	39	100	02			72	E. Brises fraîches, tems sombre.
	31	25	08	100	51	5	00	$71\frac{1}{2}$	Ditto. Beau tems.
Avril	1	23	28	102	08			73	E. $\frac{1}{4}$ S. E. Brises fraîches, tems nébuleux.

TABLE II. Continuée.

Des îles de Falkland aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	°	′	°	
Avril	2	21	46	103	34			73	E. N. E. Ditto. Ditto. Pluie.
	3	20	27	104	48			71½	Ditto. Beau tems.
	4	19	19	105	00			74	N. E. Ditto. Ditto.
	5	18	07	106	31			73	E. ¼ N. E. Brises fraîches et tems clair.
	6	17	32	107	09	3	44	73	N. N. E. Ditto et tems nébuleux.
	7	17	21	107	23			75	Ditto. Vents légers et ciel serein.
	8	16	47	108	00			73	N. E. Ditto. Vu des dauphins et oiseaux de mer.
	9	15	59	108	43			75	Ditto. Vents légers, tems nébuleux et la mer houleuse au S. O.
	10	15	03	109	30			75	N. E. Vents légers et beau tems.
	11	13	53	110	00			74	Variable. Ditto. Vu des oiseaux de mer et des requins.
	12	12	14	111	11			76	E. S. E. Brises fraîches, tems clair.
	13	10	22	112	09			77	E. ½ N. E. Ditto. Ditto.
	14	8	44	112	54	4	27	78½	S. E. Brises fraîches et tems sombre.
	15	7	05	113	40			79	Variable. Ditto et tems clair.
	16	5	17	114	45			79½	E. N. E. Brises fraîches ; vu des poissons et oiseaux de mer.
	17	3	09	115	38			80	E. Ditto. Vu des tortues.
	18	1	27	116	10			81	S. E. Raffales accompagnées de pluie.
	19	00	05	116	00			79½	Variable, tems nébuleux ; vu des tortues.
		Nord.							
	20	1	19	116	24			78	Ditto. Vents légers, tems sombre ; vu plusieurs requins autour du vaisseau.
	21	2	35	116	30	5	00	79	S. S. E. Vents légers, tems clair.
	22	3	37	116	40			81½	Ditto. Ditto. Tems sombre ; vu une grande quantité d'oiseaux autour du vaisseau.
Midi.	23	4	34	117	23			78	Variable. Raffales, accompagnées de pluie.
	24	5	33	117	50			78½	Variable. Brises fraîches et brumeux.
	25	6	08	118	22			79	Du S. O. à l'O. Vent léger et pluie.

TABLE II. Continuée.

Des îles de Falkland aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	°	′	° ′	
Avril	26	6	30	117	40			78½	De l'O. au N. O. Ditto et tems sombre.
	27	7	00	117	30			80	O. S. O. Vents légers, des éclairs et pluie.
	28	7	20	118	19	5	15	81½	Variable. Ditto, et des éclairs.
	29	7	43	119	09			80½	N. E. Modéré, brises et tems sombre.
	30	8	20	120	20			81	N. N. E. Raffales accompagnées de pluie; vu des dauphins et oiseaux de mer autour du vaisseau.
Mai	1	8	53	121	40			79	N. E. Jolies brises et tems clair.
	2	9	44	122	42			80	N. N. E. Ditto. Vu des tortues.
	3	10	45	124	08			79	N. E. ¼ N. Fraîches brises et raffales.
	4	12	12	125	32			77	Ditto. Ditto.
	5	13	14	126	53			77½	N. E. ¼ N. Modéré et tems clair.
	6	14	25	127	47			81	Ditto. Raffales accompagnées de pluie.
	7	15	50	128	45			72	N. E. Ditto. Tems nébuleux, vu des tortues.
	8	17	04	129	57	5	50	72½	Ditto. Brises fraîches et raffales.
	9	18	15	130	44			72	N. E. ¼ E. Tems frais.
	10	19	30	131	40			70	N. E. ¼ N. Vent frais et pluie.
	11	19	55	133	08			71½	N. E. Brises fraîches, tems sombre.
	12	20	03	134	37	6	17	70	Ditto. Ditto et ciel serein.
	13	20	09	136	17			71	E. Belles brises et tems nébuleux. Nous n'avons point vu les Majos, ni aucunes des autres îles indiquées dans cette position par les Espagnols.
	14	20	09	138	04			71	E. Brises fraîches et tems sombre.
	15	20	08	140	01			71½	Ditto. Raffales accompagnées de pluie.
	16	19	59	142	10			72	E. ¼ N. E. Ditto. Ditto.
	17	20	02	144	02			73	E. N. E. Jolies brises, tems clair.
	18	19	57	145	52			74½	E. ¼ N. E. Modéré et tems nébuleux.
	19	19	57	146	44			75½	Ditto. Brises légères, tems clair.
	20	20	05	148	02			74	E. Modéré et ditto.
	21	19	44	149	30			75	E. N. E. Brises légères, pluie.
	22	19	18	151	40			74	Ditto. Modéré, tems couvert.
	23	19	10	153	15			75	E. N. E. Brises fraîches et pluie.

TABLE II. Continuée.

Des îles de Falkland aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	° ′	° ′	
Mai	24	19	26	154	16		76½	E. ¼ N. E. Ditto et brumeux. A midi la pointe N. E. d'Owhyhee au N. ¼ N. O. à 3 ou 4 lieues.
	25	13	56				74	E. N. E. Modéré et tems nébuleux. La pointe S. d'Owhyhee E. ¼ S. E. à 9 milles.
	26						75	Vent variable et léger près du rivage.
	27						77	O. S. O. Brises légères et tems nébuleux. A une heure après-midi, mouillé dans la baie de Karakkakooa, île d'Owhyhee.

TABLE III.

Divers mouvemens dans les parages des îles Sandwich.

Époque.	Latitude Nord.	Longitude Ouest.	Déclin. du compas Est.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.	° ′	° ′	° ′	°	
Mai 29		156 06		80	Variable, brises légères, tems sombre. La baie de Karakakooa au N. E. $\frac{1}{4}$ E.
30	20 45	156 41	8 00	78	Du S. O. au N. E. Vent léger. Le moudrain de l'île de Ranai N. $\frac{1}{4}$ N. O. à 3 milles de distance.
31	21 14			$78\frac{1}{2}$	Variable, brises légères, tems nébuleux. La partie S. E. de Whahoo portant O. S. O.
Juin 1	21 16	157 45		$79\frac{1}{2}$	E. N. E. Brises fraîches, tems clair, à l'ancre devant Whahoo.
5	21 15			78	E. Ditto. Ditto. La pointe méridionale de Whahoo 6 lieues à l'Est.
6	21 33			77	Ditto. Brises *fraîches* et tems sombre. La pointe S. de Whahoo au N. O. à 9 ou 10 lieues.
7	21 40			79	E. N. E. Vents légers, tems nébuleux, la pointe méridionale d'Oneehow E. $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ rumb au N.
8	21 57	160 15		78	E. S. E. Brises fraîches et ciel serein. A l'ancre dans la baie d'Yam, île d'Oneehow.

TABLE IV.

De îles Sandwich à la rivière de Cook.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	°	′	° ′	
Juin	14	23	10	160	45	10	09	78	E. N. E. Brises légères, tems sombre; la pointe élevée sur la partie S. d'Oneehow au S. E.
	15	24	29	160	02			77	E. N. E. Brises fraîches, tems nébuleux.
	16	25	27	160	57			76½	Ditto. Brises modérées, beau tems.
	17	26	32	161	22			77	Ditto. Ditto, et pluie.
	18	27	49	161	07			76½	E. ½ N. E. Brises modérées et tems nébuleux.
	19	28	43	161	00			76	E. Ditto. Ditto. Pluie.
	20	30	06	160	41	15	10	79	E. ½ N. E. Brises modérées et tems clair.
	21	31	04	160	10			76	Variable. Ditto. Ditto.
	22	32	02	159	41			77	S. S. E. Brises modérées et pluie.
	23	33	34	158	50			78	S. S. O. Brises fraîches et raffales; la mer houleuse à l'O.
	24	34	21	158	35			72½	Variable. Raffales accompagnées de pluie.
	25	35	56	157	32			69	O. Vents forts, raffales accompagnées de pluie.
	26	56	57	156	30			63	O. N. O. Ditto. Ditto. La mer houleuse à l'O. N. O.
	27	38	14	155	34			62½	O. Brises fraîches et brumes.
	28	38	49	154	13			57	N. O. Ditto. Ditto. Grosse mer au N. O.
	29	39	31	153	05			57½	Ditto. Brises fraîches et ditto.
	30	40	37	153	37			57	O. N. O. Vent frais, tems épais.
Juillet	1	41	31	152	06	17	20	56½	Ditto. Ditto.
	2	42	48	152	06			59	S. O. Brises fraîches et brouillard; vu un veau marin, vu flotter un morceau de bois.
	3	44	01	152	04			56	S. à l'O. ¼ S. O. Vent frais accompagné de pluie.
	4	45	02	150	10			50	N. O. Vent frais et brume.
	5	45	27	149	22			49	Ditto. Ditto et brouillard.
	6	45	29	148	06			72½	N. O. Raffales accompagnées de pluie.
	7	46	14	147	27			50	N. O. au S. ¼ S. O. Vents légers et brume.
	8	47	31	147	53			54½	Variable, vent frais et brume.

TABLE IV. Continuée.

Des îles Sandwich à la rivière de Cook.

Époque.	Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.	°	'	°	'	°	'	° '	
Juillet 9	49	38	148	55			48½	Ditto. Ditto et brouillard.
10	51	24	149	35	19	30	47	S. O. au S. E. Brises fraîches et brume; vu flotter une pièce de bois.
11	53	11	149	35			46	S. S. O. Vent frais et brouillard; vu plusieurs pièces de bois et quelques plantes marines.
12	54	21	148	26			46½	O. N. O. Brises fortes; vu plusieurs bandes d'oiseaux.
13	54	55	148	34			47	N. O. à l'O. Ditto. Vu flotter une pièce de bois.
14	55	52	143	00			45	O. S. O. Brises légères et brouillard épais.
15	57	04	149	22			47½	S. O. Tems modéré et brouillard.
16	58	34	151	04			48	Ditto. Brises fraîches et brouillard. A 7 heures vu la terre *qui portoit* N. O. ¼ O. à 7 ou 8 lieues de distance.
17	58	45	152	06			47	Variable, brises fraîches et brouillard.
18	58	39	152	10			48	Ditto. Brises fraîches et brume, accompagnées de pluie. Les îles stériles au N. O.
19							47	Variable, brises fraîches accompagnées de pluie. A l'ancre devant le havre du Charbon, dans la rivière de Cook.
								N. B. Terme moyen du thermomètre à la rivière de Cook 58 ½ degrés.

TABLE V.

De la rivière de Cook en rangeant la côte, et delà aux îles Sandwich.

Epoque.	Latitude Sud.	Longitude Ouest.	Déclin. du compas Est.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.	° '	° '	° '	° '	
Août 13	58 59			57	Variable. Souffles légers. Le pain de sucre sur l'une des îles stériles, portant S. O. à la distance de trois lieues. Le cap Elisabeth à l'O. ¼ de rumb au N. à 7 ou 8 milles.
14	59 06	150 11		54	O. S. O. au O. ¼ N. O. Brises modérées et tems épais.
15	59 23	149 59	24 30	58	Variable, vents légers, tems brumeux et épais.
16	59 27	149 19		57½	N. O. N. à l'O. S. O. Vents légers et brume, 42 brasses d'eau, fond de pierre et de coquillage.
17	59 48	148 30		54	Variable, vents légers ; vu la terre au N. N. E. rumb à l'E. à la distance de 3 à 4 milles.
18	59 42	148 24		53½	S. S. O. Vents légers et brume ; à l'ancre devant la pointe S. O. de l'île de Montagu, par quarante trois brasses.
19	59 12			59	Variable, vents légers, à 6 ½ heure appareillé ; la terre au N. E. ¼ N. à 7 ou 8 milles.
20	59 00			57½	E. au N. E. Raffales accompagnées de pluie.
21	59 10	148 24		55	N. E. Brises fraîches, tems épais, pluvieux.
22	59 15	148 00		53½	Ditto. Ditto. Raffales et grosse mer.
23	58 57	148 00		53	Ditto. Gros vent, tems sombre accompagné de pluie.
24	59 47	148 20		52	E. Tems modéré ; vu l'île Montagu au N. O. un demi rumb à l'O., à 5 ou 6 lieues.
25	59 12	147 31		53	Variable, brises légères et brouillard.
26	58 26	146 39		54½	E. N. E. Vents légers, tems sombre.
27	59 00	145 43	28 10	57½	Variable, modéré. Ditto.

TABLE V. Continuée.

De la rivière de Cook en rangeant la côte, et delà aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	°	′	° ′	
Août	28	59	09	14[illegible]	17			58	N. E. Brises fraîches et raffales; vu la terre à l'O. ½ rumb au N. à 11 ou 12 milles.
	29	58	13	145	47			55	E. N. E. Brises fraîches et brume, grosse mer de l'avant.
	30	58	28	144	42			54	Variable. Brises fraîches et pluie.
	31	58	27	143	49			53½	Ditto. Vents légers et tems sombre.
Sept.	1	58	54	142	10			54	S. E. Brises fraîches et tems sombre.
	2	58	49	140	41			53	Variable. Brises fraîches, raffales accompagnées de pluie.
	3	58	23	139	08			53½	N. au S. O. ¼ S. Ditto. Ditto. Houle très-forte à l'E.
	4	58	32	139	03			53½	Variable, modéré et tems nébuleux.
	5	58	15	138	41			54	Ditto. Ditto. Accompagné de pluie.
	6	58	26	138	36			53½	E. ¼ S. Vents légers et *pluie*.
	7	58	01	137	48	24	00	53	Variable, vent frais et raffales.
	8	57	35	137	19			53	Ditto. Ditto. Ditto.
	9	57	53	138	00			54	S. ¼ S. O. Brises fraîches et brume; vu la terre qui portoit N. N. E.
	10	57	4[illegible]	137	42			54	Variable, vent fort et raffales.
	11	56	46	137	07			52	Ditto. Gros vent et tems épais.
	12	56	50	136	39			53½	E. N. E. Vent frais; vu la terre N. E. ¼ E.
	13	56	50	136	41			52	S. Vent fort, accompagné de pluie.
	14	57	06	136	09			52½	Ditto. Brises fraîches et tems sombre; le cap Edgecombe au N. 60 degrés à l'E. à la distance de 11 à 12 milles.
	15	57	13	136	23			58	Variable, gros vent et brume.
	16	56	50	136	10			51	Ditto. Brises fraîches et tems brumeux.
	17	55	15	136	14			50½	O. S. O. Ditto. Ditto. Et tems sombre.
	18	53	46	133	53			51	N. O. Brises fraîches, tems clair: vu la terre.
	19	51	56	133	17	24	18	55	N. O. Brises fraîches et brume.

TABLE V. Continuée.

De la rivière de Cook en rangeant la côte, et delà aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	°	′	°	
Sept.	20	51	06	131	25			55	Ditto. Brises fraîches, tems nébuleux.
	21	50	45	129	50			57½	N. O. Vents légers et ciel serein; vu deux îles qui portoient N. 53 degrés E.
	22	50	03	128	30			56	N. N. O. Brises modérées et tems sombre; la terre en vue.
	23	49	51	127	52			56	N. O. Brises fraîches et brume; la pointe boisée au N. 60 degrés O.
	24	49	28					57	Variable, raffales accompagnées de pluie; l'entrée du Roi-George portant N. E. à 3 ou 4 lieues.
	25	49	34					53	Variable, souffle léger, tems nébuleux; la pointe N. de l'entrée au N. 63 degrés E. à 9 ou 10 milles.
	26	49	29					61½	Variable, vent fort, accompagné de tonnerre et éclairs, et de pluie; vu la terre du N. O. à l'E.
	27	49	20					53	Variable, raffales avec de fortes ondées de grêle et de pluie; les extrémités de la terre de l'O. N. O. à l'E. Mer houleuse au S. S. O.
	28							57	Variable, raffales accompagnées de pluie et de grêle, la pointe de l'entrée au N. 65 degrés E. à 7 ou 8 milles.
	29	49	15	127	35	20	00	62	O. N. O. Brises fraîches et beau tems; le commencement de l'entrée au N. 40 degrés E. à 11 lieues.
	30	47	53	128	30			53½	S. Souffle léger, grosse houle du N. O.
Octob.	1	47	53	129	44			57½	S. O. Brises fraîches et brume; grosse mer à l'avant.
	2	46	50	130	10			56½	S. S. O. Brises modérées, tems clair.
	3	45	41	130	02			59	S. O. Brises fraîches, tems nébuleux.
	4	44	56	130	46			61	N. O. Brises modérées accompagnées de pluie et brouillard.
	5	44	06	131	04	19	27	59	N. au S. S. O. Vents légers et tems sombre; mer houleuse à l'O.

TABLE V. Continuée.

De la rivière de Cook en rangeant la côte, delà aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	°	′	°	
Octobre	6	43	07	130	52			57	S. Brises fraîches accompagnées de pluie.
	7	43	08	131	59			56½	Variable, brises fortes et brouillard.
	8	42	34	131	22			56	S. O. ¼ S. Raffales accompagnées d'éclairs et de pluie.
	9	41	58	131	06			59	S. S. O. Ditto et pluie; mer houleuse à l'O.
	10	40	33	131	14			59½	Ditto. Brises fraîches et raffales.
	11	39	26	131	22			60½	Variable, brises fraîches et tems sombre.
	12	38	43	131	00			64	S. S. O. Brises fraîches accompagnées de pluie.
	13	37	02	134	47			65	O. N. O. Ditto. Ditto. Grosse mer de l'O. S. O.
	14	36	32	133	52			62½	O. N. O. Brises fraîches; plusieurs requins autour du vaisseau.
	15	35	57	133	20			67	S. S. E. Vents légers.
	16	36	04	133	40			67½	S. Brises modérées et tems sombre.
	17	35	54	135	14			69	Variable, vents légers et pluie.
	18	34	40	136	06			68	N. Modéré, tems brumeux accompagné de pluie.
	19	34	28	136	51			67	Variable, brises fraîches et tems clair.
	20	34	23	138	25			68	S. E. ¼ Ditto. Ditto. Et tems sombre.
	21	34	13	141	00			71	S. Brises fraîches et raffales.
	22	34	00	141	06			72	Ditto. Ditto. Ditto.
	23	33	42	142	12			71½	S. S. E. Brises fraîches, tems sombre accompagné de pluie.
	24	33	21	143	02			71	S. E. Modéré et brouillard.
	25	33	00	143	36			71	S. S. E. Jolie brise, tems sombre et pluie.
	26	32	39	143	50			71	Ditto. Ditto. Ditto.
	27	32	27	145	27	11	46	74½	S. S. E. Brises fraîches et très-beau tems.
	28	32	03	144	58			74	S. E. Modéré et tems sombre.
	29	31	05	146	04			72	E. S. E. Belles brises et Ditto.
	30	29	48	146	06			72½	S. E. Brises fraîches accompagnées d'éclairs.

TABLE V. Continuée.

De la rivière de Cook en rangeant la côte, et delà aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	°	′	°	′	°	
Octobre	31	29	05	147	59	9	27	71	Ditto. Ditto. Et raffales.
Nov.	1	28	17	148	42			73	E. Modéré, tems sombre et pluie.
	2	27	18	149	03			72	E. S. ¼ E. Brises fraîches et tems sombre.
	3	26	06	149	28			73½	E. Ditto. Ditto.
	4	24	56	150	00			73	E. ¼ N. E. Brises fraîches et beau tems.
	5	24	32	150	27			73	E. S. E. Vents légers et tems sombre.
	6	24	03	150	35			71½	Variable, brises fraîches et pluie.
	7	23	15	151	18			70½	S. E. Modéré et tems sombre.
	8	23	01	151	13			72	S. Souffles légers et pluie.
	9	22	54	151	24			76	Variable, vents forts et raffales ; pris des dauphins.
	10	22	35	151	00			76½	Ditto. Grosses raffales, accompagnées d'éclairs et de pluie.
	11	22	05	151	10			75	Variable, brises fraîches et raffales, accompagnées de pluie.
	12	21	30	152	04			77	Ditto. Brises modérées, grosse mer du S. E.
	13	20	36	151	50			75	N. N. E. Ditto. Ditto. Et beau tems.
	14	20	06	152	39			75½	E. Brises modérées ; pris un gros requin.
	15	20	07	153	20			79	E. N. E. Vents légers et clair ; à cinq heures de l'après-midi, vu une terre portant O. S. O. à douze ou treize lieues.
	16			155	11			80	E. S. E. Modéré près du rivage.
	17	20	14					91	Variable, souffles légers à trois milles du rivage.
	18	20	08					80	Du S. E. au S. O. Souffles légers. Mowée au nord.
	19							84	Variable, vent fort et tems sombre ; la pointe S. O. d'Owhyhée S. ¼ S. O. tonnerre, éclairs et pluie.
	20	20	52					75	Du O. S. O. au N. O. Brises fraîches et raffales ; des éclairs de tous les côtés.

TABLE V. Continuée.

De la rivière de Cook en rangeant la côte, et delà aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.	Déclin. du compas Ouest.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1786.		°	′	° ′	° ′	° ′	
Nov.	21	21	10			80	O. S. O. Brises fortes et raffales; les bandes de Mowée du S. 15 degrés au S. 60 degrés O.
	22	21	12			74	Variable. Raffales accompagnées de pluie; la pointe O. de Mowée portant S. 65 degrés.
	23	21	30			78	E. N. E. Vents légers, tems pluvieux: la pointe S. de Morotoy portant S. 8 degrés E. à 5 à 6 lieues.
	24	21	33			79	S. S. O. Brises fraîches et tems sombre; la pointe E. de Mowée S. 25 degrés E.
	25	21	28			78½	Variable, vents légers, tems clair; la pointe E. de Mowée S. E. à cinq lieues.
	26	21	26			79	S. S. O. Modéré et brume; la pointe E. de Mowée S. 20 degrés E. à 8 ou 10 lieues.
	27	21	32			78¼	S. O. Raffales accompagnées d'éclairs et de pluie; la pointe S. E. de Morotoy S. 24 degrés O.
	28	21	21			77	Variable. Brises modérées et beau tems. Le mondrain de Morotoy S. O. ¼ O. à 13 ou 14 milles.
	29	21	[illegible]			79	E. Vents légers et tems nébuleux; la pointe occidentale de Whahoo O. S. O. à la distance de 9 ou 10 lieues.
	30	21	[illegible]			79½	Variable. La pointe occidentale de Morotoy S. 45 degrés E. A cinq heures de l'après-midi à l'ancre devant Whahoo.
							N. B. De cette époque au 15 mars 1787, terme moyen du thermomètre 75 degrés.

TABLE VI.

Des îles Sandwich à l'entrée du Prince-William.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.		°	′	°	′	°	′	° ′	
Mars	15	21	29	159	00			80½	E. S. E. Brises modérées et tems agréable; les bandes d'Attoui du N. au N. 35 degrés O.
	16	22	40	158	26			77	S. S. E. Brises fraîches et beau tems.
	17	24	25	158	11			77½	Du S. à l'O. N. O. Brises fraîches et tems sombre accompagnés de pluie.
	18	26	06	158	18			75	Variable, gros vent et raffales accompagnées de pluie.
	19	27	24	158	17			70	S. S. O. Brises fraîches et raffales.
	20	28	46	158	22			69	S. O. Modéré, tems sombre accompagné de pluie.
	21	28	59	158	53			71½	N. N. E. Vents légers et tems sombre.
	22	29	10	158	27			68½	N. ½ N. O. Ditto. Ditto.
	23	29	26	159	38			67	N. E. Vents légers, tems agréable.
	24	31	17	159	20			61½	E. N. E. Vents forts, raffales et brouillard.
	25	33	17	160	17			65	S. Ditto. Ditto.
	26	34	59	159	30			63	S¼ S. O. Brises fraîches et tems brumeux.
	27	36	02	159	01			59	S. S. O. Ditto. Ditto.
	28	37	18	158	48			64	Ditto. Brises fraîches et beau tems.
	29	38	37	156	58			65½	S. S. O. Ditto. Ditto. Ditto.
	30	39	32	154	52			52	Variable, vent fort et raffales.
	31	39	23	154	25			45	N. O. Ditto. Ditto. Vu un veau marin et des oiseaux de mer.
Avril	1	40	12	153	58			48½	S. S. E. Vent fort et tems sombre.
	2	42	21	152	34			54	S. Brises fraîches et raffales accompagnées de pluie.
	3	44	04	151	59			52½	S. S. O. Vent fort, pluie et tems brumeux.
	4	46	05	151	10			55½	S. S. O. Brises fraîches et tems sombre.
	5	46	50	150	20	18	10	45½	Variable, brises fraîches, raffales et grésil.
	6	47	23	149	57			48	Variable, gros vent et tems lourd.
	7	47	21	148	39			39	N. N. E. Modéré et brume, grésil; vu des mouettes et autres oiseaux.

TABLE VI. Continuée.

Des îles Sandwich à l'entrée du Prince-William.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.		°	'	°	'	°	'	° '	
Avril	8	47	38	147	23			37	N. O. Brises fraîches et tems sombre, accompagné de neige.
	9	48	35	147	20			42½	Du S. au N. Brises fraîches et brume accompagnée de pluie.
	10	50	02	147	08			41½	S. S. O. Brises fortes et tems lourd.
	11	51	23	147	16			40½	Variable, tems épais et brouillard.
	12	52	46	146	00			37	Ditto. Brises fraîches et beau tems.
	13	54	02	147	00			42	Variable, brises fraîches accompagnées de neige.
	14	55	37	146	34	19	34	35½	O. Brises fraîches et beau tems.
	15	57	15	146	28			33	O. S. O. Ditto. Ditto. Et tems sombre.
	16	58	09	146	36	19	00	25	N. N. O. Gros vent et raffales, accompagnée de neige.
	17	58	08	146	27			32½	N. ¼ N. O. Brises fraîches et raffales.
	18	59	03	146	50			36	Variables, brises fraîches et neige.
	19	57	41	146	14			35½	Du S. au O. Gros vent accompagné de neige.
	20	58	43	148	06			39	Variable. Brises fraîches accompagnées de neige.
	21	59	03	148	42			35	E. Vent fort accompagné de neige.
	22	59	01	149	06			34	E. N. E. Raffales accompagnées de neige.
	23	59	09	147	55			35½	Variable. Ditto. Ditto.
	24	59	47	148	40			36½	Ditto. Brises fraîches et brume; vu la terre de N. ¼ N. O. au O. ¼ N. O.
	25							36	S. O. A l'ancre dans l'entrée du Prince-William depuis cette époque jusqu'au 15 mai.
									N. B. Terme moyen du thermomètre, 54 degrés.

TABLE VII.

Route de la Queen-Charlotte après la séparation, de l'entrée du Prince-William, au port de Mulgrave.

Epoque.	Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
	°	′	°	′	°	′	° ′	
1787.								
Mai 15	59	48					43½	Le matin variable; ensuite S. O. vent léger et tems clair. Le cap Hinchinbrook N. 65 degrés O. Vu un grand nombre de baleines.
16	59	23	145	20	29	38	43	S. S. O. Vents légers. L'île de Kaye au N. ¼ N. E. 50 brasses d'eau.
17	58	52	145	50			47	Variable, modéré et tems sombre. Vu plusieurs baleines.
18	59	09	144	08			41	E. au S. E. Ditto et brume.
19	59	34	143	38			41	E. N. E. Vents légers et tems brumeux.
20	59	09	143	34			42	Ditto. Brises fraîches et tems sombre, accompagnées de pluie.
21	59	21	141	34			43	Variable, brises fraîches et tems brumeux.
22	59	22	139	50			42	O. S. O. Vents légers; vu la terre de N. N. O. à l'E. ¼ N. E. ½ rumb au nord.
23							43	E. Vent léger et variable; toué le vaisseau dans le havre.
24							42	E. A l'ancre dans le port de Mulgrave.
								N. B. D'ici au 4 Juin, terme moyen du thermomètre, 46 degrés.

TABLE VIII.

Route de la Queen-Charlotte du port de Mulgrave à l'entrée de Norfolk.

Époque.	Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.	°	'	°	'	°	'	° '	
Juin 4							46	S. E. Modéré, tems nébuleux; la pointe N. du port de Mulgrave N. 85 degrés O. à 5 ou 6 milles.
5							43	Variable, vents légers; la terre d'E. N. E. au O. ¼ N. O. à la distance de 5 à 6 lieues; vu autour du vaisseau un grand nombre de baleines.
6	59	13	140	40			47	E. N. E. Vents légers et tems sombre; la terre du N. à l'O. N. O.
7	58	05	141	06			44	E. au E. N. E. Brises fraîches et brume, accompagnées de pluie.
8	57	59	141	25			42	E. S. E. Souffles légers et brume.
9	57	09	142	12			45	E. Modéré et brume, accompagnée de pluie.
10	56	49	140	11			44	Variable, brises fraîches et tems brumeux.
11	57	13	136	26			45	Du N. O. à l'O. Ditto et tems nébuleux; vu à deux heures de l'après-midi le cap Edgecombe.
12	57	03	135	36	27	59	49	O. N. O. Modéré et brume; à l'ancre dans l'entrée de Norfolk.
								N. B. Terme moyen du thermomètre pendant notre séjour dans cette entrée, 48 degrés.

TABLE IX.

Route de la Queen-Charlotte, de l'entrée de Norfolk le long de la côte, et delà aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.		°	'	°	'	°	'	°	
Juin	23	56	48	135	35			50	N. O. Brises fraîches et tems nébuleux; cap Edgecombe N. 15 degrés O. le plus près de terre 3 à 4 mil s, à six heures à l'ancre dans le port Banks.
	24	56	35	136	00			49	O. N. O. Brises fraîches et tems sombre; à l'ancre.
	25							50	S. S. O. Même tems; à l'ancre.
	26	56	30					50½	Variable, vents légers et brouillard de tems en tems, l'entrée du port Banks N. E. à la distance de cinq ou six lieues.
	27	55	52	135	12			49	O. N. O. Brises fraîches et tems sombre, brume; îles au N. un demi rumb à l'E.
	28							47	Variable. Raffales accompagnées de brouillard; le rivage à quatre ou cinq milles.
	29	55	18	134	30			47¼	Ditto. Brises fraîches et tems brumeux.
	30	55	12	134	23			50	Du S. au S. O. Vents légers; une petite entrée au N. 58 degrés E.
Juillet	1	54	22	134	00	24	27	50	O. au O. S. O. Brises fraîches, tems clair; une grande baie à l'E. et une terre à l'E. dans cette baie à 15 ou 20 lieues de distance.
	2	54	14	133	12			51	Variable, brises fraîches; vu un grand nombre de pirogues à la hanche du vaisseau.
	3	54	19					49½	Variable, vents légers près du rivage.
	4	54	14	133	23			52	Ditto. Ditto. Ditto. Trafic avec les Indiens.
	5	53	48			24	28	50½	N. O. au O. S. O. Vents légers et pluie; à trois ou quatre lieues de distance du rivage.

TABLE IX. Continuée.

Route de la Queen-Charlotte, de l'entrée de Norfolk, le long de la côte, et delà aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.		°	′	°	′	°	°	
Juillet	6	53	34	133	31		$52\frac{1}{2}$	O. N. O. Brises modérées et tems sombre; trafic avec les naturels.
	7	53	28	133	19		$51\frac{1}{2}$	N. O. Brises fraîches, tems sombre.
	8	53	02					N. O. Brises fraîches et tems sombre; des pirogues à la hanche du vaisseau.
	9	52	54	132	28		$52\frac{1}{2}$	N. O. Brises fraîches, à trois ou quatre milles du rivage.
	10	52	48				53	N. O. Ditto et brume. Vu des baleines; à dix ou onze lieues du rivage.
	11	52	52	132	20		$50\frac{1}{2}$	O. N. O. Brises fraîches; à deux ou trois milles du rivage.
	12	52	03	131	16		$52\frac{1}{2}$	O. N. O. Vents frais et *raffales*.
	13	52	17				53	N. O. Modéré et tems brumeux; à deux milles du rivage; plusieurs pirogues à la hanche du vaisseau.
	14	51	48	131	12		$50\frac{1}{2}$	O. N. O. Brises fraîches et brouillard; plusieurs pirogues.
	15	51	47				54	O. N. O. Vents et brouillard.
	16	52	02				53	N. O. $\frac{1}{4}$ O. Ditto et ditto.
	17	52	11				54	Ditto. Brises fraîches et brouillard; à deux milles du rivage.
	18	51	46	131	31		$51\frac{1}{2}$	N. O. Même tems; à trois ou quatre milles de la terre.
	19	51	57				56	N. O. Vents frais et brouillard; à trois ou quatre lieues du rivage.
	20	52	01				51	N. O. Vent frais, raffales; à trois lieues du rivage.
	21	51	54				53	Ditto. Ditto. Grosse mer.
	22	52	10				$53\frac{1}{2}$	N. O. Brises fraîches et brume; plusieurs pirogues à la hanche du vaisseau.
	23	52	13				51	N. O. Modéré, à trois ou quatre lieues de la côte.
	24						$52\frac{1}{2}$	N. O. Mod. et tems clair; vu des pirogues.

TABLE IX. Continuée.

Route de la Queen-Charlotte, de l'entrée de Norfolk, le long de la côte, et delà aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Nord.	Longitude Ouest.	Déclin. du compas Est.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.		° '	° '	° '	° '	
Juillet	25	51 47	129 50		53	O. N. O. Brises légères et tems sombre; à quatre ou cinq milles du rivage.
	26				55	O. N. O. Brises légères et brume, à trois ou quatre milles.
	27	52 18			$58\frac{1}{2}$	Variable, vents légers; vu la terre à l'E. vu des pirogues à la hanche du vaisseau; à huit ou dix milles du rivage.
	28				$57\frac{1}{2}$	Variable, vents légers; les courans portant vers le sud; des pièces de bois, des herbes marines et des passes-pierres passant à la vue du vaisseau.
	29	53 00			$51\frac{1}{2}$	Variable, modéré et clair; vu la terre à quatre heures de l'après-midi, au N. N. O. à 18 ou 20 lieues; c'est la même terre vue de l'extrémité septentrionale; 14 à 25 brasses d'eau fond de sable, et de petites pierres noires; plusieurs pirogues à la hanche.
	30	52 30			57	S. O. Vents légers et brume; une grande quantité de bois d'algues marines auprès du vaisseau; distance du bord trois ou quatre lieues.
	31	52 36			54	Variable, vents légers; à douze ou treize milles du bord.
Août	1	52 10	129 42		$53\frac{1}{2}$	N. au N. O. Vents légers et brume; à deux ou trois lieues de distance, cap Saint-James S. $\frac{1}{2}$ O.
	2				57	Variable, vents légers et brouillard; la mer houleuse au sud; le cap Saint-James S. S. O. à trois ou quatre lieues.

TABLE IX. Continuée.

Route de la Queen Charlotte, de l'entrée de Norfolk, le long de la côte, et delà aux îles Sandwich.

Époque.	Latitude Nord.	Longitude Ouest.	Déclin. du compas Ouest.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.	° '	° '	° '	° '	
Août 3	51 50			55	Variable, vents légers et brume; à onze heures après-midi les rochers en face du cap Saint-James O. ¼ S. O. à quatre ou cinq milles.
4	51 09	129 10		55½	Du S. au S. O. Modéré et tems sombre; vu la terre restant au S. 40 degrés E.
5				56½	O. S. O. Brises fraîches, accompagnées de brouillard; une forte houle à l'ouest.
6	49 48	128 06		56½	N. N. O. Brises fraîches et brouillard.
7	49 30			57	Variable, souffles légers: la pointe boisée au N. à six lieues de distance.
8	49 3[illegible]			6[illegible]½	Ditto. Ditto. L'entrée du Roi-George N. 77 degrés E. à 14 ou 15 milles: rencontré en bon état le Prince de Galles, capitaine Colinett, et la Princesse-Royale, capitaine Duncan, deux navires à nos propriétaires.
9	49 30	1[illegible]8 10		60	S. S. E. Brises fraîches et tems sombre: informations reçues du peu de succès qu'il y a à attendre dans l'entrée du Roi-George: que le capitaine Portlock n'y étoit pas. Ils partent pour les îles de la Reine-Charlotte, et nous pour l'Europe, par la Chine.
10	47 50	129 29		57	N. O. Brises fraîches et tems sombre.
11	4[illegible] 5[illegible]	13[illegible] 38		56	O. N. O. Ditto. Tems agréable.
12	44 22	131 39		59	N. O. Brises fraîches et tems agréable.
13	43 33	131 09		64	Variable, modéré et beau tems.
14	43 02	132 06		62¼	Ditto. Ditto et tems sombre; la mer houleuse à l'O.
15	42 30	132 16		65	O. Modéré et tems sombre.

TABLE IX. Continuée.

Route de la Queen-Charlotte, de l'entrée de Norfolk, le long de la côte, et delà aux îles Sandwich.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.		°	′	°	′	°	′	°	
Août	16	41	40	131	00	16	16	64½	Variable, vents légers et brume.
	17	40	08	133	26			65	N. E. au N. Brises fraîches et tems sombre.
	18	38	53	133	10			66	N. O. au N. Ditto et beau tems.
	19	37	35	136	50			69	N. N. E. Modéré et tems sombre.
	20	36	07	135	49			67½	Ditto. Ditto et ditto.
	21	34	28	136	20			69	N. E. Brises fraîches, tems sombre.
	22	33	09	137	20			69½	N. E. Ditto. Ditto.
	23	31	39	138	28			68	Ditto. Brises fraîches, accompagnées de pluie.
	24	29	35	139	27			67½	E. N. E. Ditto. Ditto et tems sombre.
	25	27	37	140	08	9	18	68	N. E. Brises fraîches et tems sombre; mer houleuse au N. E.
	26	26	12	141	08			70	N. E. au E. N. E. Ditto et ditto.
	27	24	57	141	55			70	E. N. E. au E. Brises modérées et tems sombre.
	28	24	04	143	06	8	37	71	N. E. au E. Modéré, accompagné de pluie.
	29	23	21	144	06	6	06	71½	N. E. Brises modérées et beau tems.
	30	22	26	145	09			73	N. E. au E. Raffales, accompagnées de pluie.
	31	21	44	146	13			75½	N. E. Modéré et beau tems.
Sept.	1	20	54	147	36			75	Ditto. Brises fraîches et tems agréable.
	2	20	01	150	03			74½	N. N. E. Raffales et pluie de tems en tems.
	3	19	55	152	09			75½	E. ¼ N. E. Brises fraîches et beau tems.
	4	19	56	153	43			76	N. E. Brises modérées et tems sombre.
	5	20	04	154	41			75½	Variable. Ditto. Ditto.

N. B. A cinq heures après-midi, vu Owhyhée; à midi, la pointe orientale de cette île nous restoit au S. un ½ rumb à l'ouest, à dix ou onze lieues.

TABLE X.

Route de la Queen-Charlotte dans les parages des [illegible]

Époque.		Latitude Sud.	Longitude Ouest.	Déclin. du compas Est.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.		° '	° '	° '	°	
Sept.	6	10 17			81	Variable, rafales et pluie par intervalles. A deux heures après midi, plusieurs pirogues près de nous; elles nous fournirent des porcs et du fruit à pain. Distance du rivage de sept ou huit milles.
	7	20 13			82	E. Modéré et tems sombre. En panne, trafic avec les naturels. La pointe orientale d'Owyhée S. 50 degrés E.
	8	20 15			80	Ditto. Brises fraîches et tems clair; nous louvoyons. La pointe méridionale d'Owyhée S. à deux ou trois milles.
	9	20 30			81	E. N. E. D'abord brises fraîches, ensuite vents légers. La pointe orientale de l'Isle de Ranoy N. 10 degrés O. à quatorze ou quinze milles.
	10	21 16			81½	N. E. Brises modérées, et tems sombre. A 11 heures après-midi, mouillé dans la baie au S. de Wahahoo par huit brasses.
	11				80	E. N. E. Brises fortes et tems sombre, fait de l'eau.
	12				81	Ditto. Brises fortes, achevé de faire de l'eau, acheté du bois.
	13	21 21			83	E. N. E. Vent frais et tems sombre. A la voile pour Attoui à cinq heures après-midi.
	14	21 34			77½	N. N. E. Brises légeres et tems sombre. N. O. La pointe N. O. de Wahahoo N. 83 E. à la distance de huit lieues.
	15	21 43			81	Variables, brises légeres. La Montagne du Roi, Isles d'Attoui, au N. O. ¼ O. un ½ rumb à l'ouest, à huit ou neuf lieues.

TABLE X. Continuée.

Route de la Q[illegible]-Charlotte dans les parages des îles Sandwich.

Epoque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.		°	′	°	′	°	′	°	
Sept.	16	21	52					81½	N. N. E. Vents légers et beau tems. Plusieurs pirogues près du bâtiment.
	17	21	55					82½	E. N. E. Vents légers, à l'ancre dans la baie de Toymoa, isle d'Attoui.
	18							83	S. E. Brises fraîches et tems sombre. Le Roi et sa suite à bord.
	19	20	55	159	59			82	E. N. E. Ditto. Ditto. Départ pour la Chine.
	20	19	11	160	30			78½	E. Brises fraîches et tems clair. La mer houleuse à l'est.
	21	18	23	161	13	8	00	77	E. Raffales accompagnées de pluie.
	22	17	13	161	25			79	N. E. Brises fraîches et tems agréable.
	23	15	28	162	57			78½	E. Brises fraîches et raffales accompagnées de pluie.
	24	13	56	164	02	8	10	77	Ditto. Gros vent et tems clair.
	25	13	22	166	14			80	E. Brises fraîches et tems agréable.
	26	13	35	167	48			79½	Ditto. Raffales accompagnées de pluie.
	27	13	37	168	20			82	N. E. au E. ¼ S. E. Ditto. Ditto.
	28	13	41	171	35	8	43	81½	E. N. E. Vent fort; et raffales.
	29	13	36	173	28			80	Ditto. Ditto. accompagné d'une grosse pluie.
	30	13	43	175	28			81½	E. N. E. au E. S. E. Brises fraîches accompagnées d'éclairs et de pluie.
Octob.	1	13	40	176	20			82	E. S. E. au E. ¼ N. E. Vents légers et tems sombre. La mer houleuse au N.
	2	13	36	177	44			83½	E. N. E. Brises légeres et beau tems.
	3	13	44	179	32			83	Ditto. Brises fraîches, et raffales accompagnées d'éclairs.
	4	13	47	181	16			82½	E. Brises fraîches et tems sombre.
	5	13	47	182	23	12	00	84	S. Vents légers, des éclairs au N. E.
	6	13	49	183	51			81½	E. S. E. Raffales accompagnées d'une grosse pluie.

TABLE X. Continuée.

Route de la Queen-Charlotte autour des îles Sandwich, et delà à la Chine.

Époque.	Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
	°	'	°	'	°	'	°	
1787. Octobre 7	13	41	185	01			84	E. Brises fraîches et beau tems.
8	13	24	187	37			82	E. N. E. Brises fraîches et raffales accompagnées de pluie.
9	13	12	189	31			82	Ditto. Ditto. Fortes raffales accompagnées de pluie.
10	13	18	190	36			83	S. S. E. au E. ¼ N. E. Vents légers et tems sombre. Une forte houle du S. E.
11	13	0	192	06	12	10	81	E. ¼ N. E. Raffales, la mer houleuse au nord.
12	13	08	194	22			83	E. Brises fraîches et beau tems.
13	13	04	196	20			83½	E. ¼ N. E. Gros vent accompagné de pluie, de tonnerre et d'éclairs, la mer houleuse à l'est.
14	12	51	198	28			81½	E. N. E. Raffales accompagnées de pluie, d'éclairs et de tonnerre, la mer houleuse.
15	13	09	200	02			77	S. E. Raffales accompagnées de pluie.
16	13	04	202	02			82½	Variable, brises fraîches et tems sombre.
17	13	22	205	47			80	N. E. Brises fraîches et raffales accompagnées de pluie.
18	13	[illegible]	206	04	8	21	82	Ditto. Brises fortes et des éclairs.
19	13	[illegible]	208	10			80	E. N. E. Raffales accompagnées de pluie.
20	14	01	210	32	7	[illegible]	82½	E. ¼ N. E. Ditto. Ditto. La mer houleuse au nord-est.
21	14	11	212	16			83	E. N. E. Tems modéré et clair, vu plusieurs oiseaux et des poissons autour du vaisseau.
22	14	47	214	16			84	E. N. E. Brises fraîches et tems clair, vu la terre portant N. 80 degrés O. à cinq ou six lieues. A six heures après-midi, le centre d'Aguigan portoit N. 33 degrés E. à cinq lieues.

TABLE X. Continuée.

Route de la Queen - Charlotte autour des îles Sandwich, et delà à la Chine.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.		°	′	°	′	°	′	° ′	
Octobre	23	15	25	216	27	5	34	83	E. N. E. Brises fraîches, tems sombre.
	24	16	10	218	34			83	N. E. ¼ E. Raffales accompagnées de pluie.
	25	16	34	220	28			83½	E. Brises fraîches et tems sombre.
	26	16	57	222	36			84	E. N. E. Ditto. Ditto.
	27	17	26	225	19			83¼	N. E. Brise fraîche accompagnée de pluie.
	28	18	24	227	44			82½	E. S. E. Raffales accompagnées de pluie.
	29	19	02	229	44	1	25	82	Ditto. Brises fraîches et beau tems.
	30	19	19	231	27			84½	E. N. E. Brises modérées et beau tems.
	31	19	52	232	00			84	Ditto. Ditto. Vu un grand nombre d'oiseaux et de poissons autour du vaisseau.
Nov.	1	20	18	233	12			85	E. N. E. Brises modérées et beau tems.
	2	21	02	236	00			82	Variable, brises fraîches accompagnées de raffales, de tonnerre, d'éclairs et de pluie.
	3	21	06	237	24			78	N. E. Vent fort. La mer houleuse au nord-ouest.
	4	21	24	238	50			80	E. Brises fraîches, tems obscur et nébuleux. A deux heures après-midi une petite isle portant N. 40 O. à quatre ou cinq lieues; et bientôt après une autre isle au nord de la premiere. A huit heures après-midi mis le cap au sud.
	5	21	35	239	37			79	Variable, raffales accompagnées de pluie. A deux heures après-midi, vu deux des isles Bashu, portant S. 37 degrés E. à six ou sept lieues.
	6	21	37	241	55			76	N. E. au N. Vent fort et tems sombre, la mer houleuse au nord.

TABLE X. Continuée.

Route de la Queen-Charlotte autour des îles Sandwich, et delà à la Chine.

Époque.	Latitude Nord.	Longitude Ouest.	Déclin. du compas Est.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1787.	° ′	° ′	° ′	° ′	
Nov. 7	22 22	244 56		75	N. N. E. Brises fraîches et brume. A huit heures du matin, vu la terre portant N. O. à quatre ou cinq lieues de distance ; la sonde rapporte vingt-cinq brasses d'eau fond de sable gris tacheté de noir. A une heure après midi, vu plusieurs barques de pêcheurs chinoises.
8	22 07			79½	N. E. Brises fraîches. Pris un Pilote à Macao, et entré dans la rade à onze heures du soir, par six brasses ; le Pic de Lintin N. 79 degrés E. la ville de Macao O. un ¼ de rumb S.

TABLE XI.

Route du King-George et de la Queen-Charlotte, de la Chine.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.		°	′	°	′	°	′	° ′	
Février	10	21	35					65	Variable, brises fraîches et beau tems. A dix heures du matin, le Pic de la grande Ladrone N. 40 degrés E. à six ou sept lieues.
	11	20	02	246	00			67½	N. E. à l'E. Brises fraîches et beau tems.
	12	18	54	246	05			71	E. S. E. Brises modérées et tems clair.
	13	18	01	246	02			72	S. E. à l'E. Brises fraîches et ditto.
	14	17	44	246	30			74	S. E. Brises fraîches et tems sombre.
	15	16	33	246	12	2	17	75	E. ¼ N. E. Ditto. Ditto.
	16	15	33	246	04			76	N. E. Brises modérées, tems clair.
	17	14	24	247	10			76½	E. N. E. Jolie brise, et tems agréable.
	18	13	01	247	49			77	N. E. Ditto. Ditto.
	19	11	42	248	30			77	N. E. ¼ N. Brises fraîches et beau tems.
	20	10	04	250	36			78	N. au N. E. Brises fraîches. *Pulo Sapata* S. 60 degrés O. à quatre milles.
	21	8	44	252	42			79½	N. [illegible]. Brises fraîches et tems agréable.
	22	7	04	253	55			79	Ditto. Tems modéré et brume.
	23	5	31	254	56	0	22	80	E. Ditto. Tems sombre accompagné d'éclairs.
	24	4	11	255	00			81	E. au E. N. E. Tems modéré accompagné d'éclairs et de pluie.
	25	2	36	255	00			81½	E. N. E. au N. N. E. Modéré ditto. *Pulo d'Omar* N. 37 degrés E. à quatre lieues.
	26	1	11	254	31			82	N. N. E. Brises modérées. La terre du S. 38 degrés O. au S. 65 degrés O. à sept ou huit lieues de distance.
	27	0	08	254	10			85	N. au N. N. E. Modéré et tems sombre. L'isle Dominis O. ¼ S. O. à sept ou huit lieues.

TABLE XI. Continuée.

Route du King-George et de la Queen-Charlotte, de la Chine.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.		°	′	°	′	°	′	° ′	
Février	28	1	13	254	32			82	N. N. E. Modéré, accompagné d'éclairs et de pluie. A onze heures, mort de M. W. Lander notre Chirurgien; à midi, les trois isles du S. ¼ S. E. à l'E. N. E. à environ trois ou quatre milles.
	29	2	14					83½	N. N. E. Tems modéré et sombre. A dix heures, lancé à la mer le corps de M. Lander; à midi, la montagne de Monopin au N. 10 degrés O. à cinq ou six lieues. A une heure après-midi, *vu un* banc de sable et de rochers à sec. A une heure et demie, le milieu du banc portoit S. E. [illegible] S. ¾ de mille. Huit et neuf brasses de profondeur. La montagne de Monopin au même moment portant N. O. ¼ N. Dépassé le banc à l'est, et à sept heures du soir, jetté l'ancre par onze brasses, sur un fond de vase.
Mars	1							81	Variable : à cinq heures du matin, levé l'ancre. Le tems raffaleux, tonnerre, éclairs, pluie. Le mont Permasang E. ¼ N. E., un cap de rivage de Sumatra S. ¼ S. O. à trois ou quatre milles de distance. A trois heures après-midi, dépassé un vaisseau de guerre qui étoit à l'ancre. A cinq heures et demie, le Lansdown, navire de la Compagnie des Indes, se joint à nous. A sept heures, jetté l'ancre par neuf brasses et demie, sur un fond de vase.

TABLE XI. Continuée.

Route du King-George et de la Queen-Charlotte, de la Chine, jusqu'à la séparation par le travers de la pointe de Java.

Époque.	Latitude Sud.	Longitude Ouest.	Déclin. du compas Est.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.	° ′	° ′	° ′	° ′	
Mars 2	3 08			79	Variable, éclairs, tonnerre accompagné de pluie; à cinq heures après-midi, nous levâmes l'ancre; à neuf heures, jetté l'ancre de nouveau. L'île de Lusepara portant N. 43 degrés E. à six ou huit milles; et la première pointe avancée de l'île Sumatra N. O. A une heure et demie après-midi, le Lansdown trouve fond, gagne plus au sud, et jette l'ancre par six brasses ½. L'île de Lusepara reste au S. 49 degrés à l'E. à cinq ou six milles. La première pointe de Sumatra N. O. ¼ N. Mis la chaloupe à la mer, et envoyé sept hommes à bord du Lansdown pour l'aider à se débarrasser.
3	3 09			82½	Variable, vents légers, accompagnés d'éclairs, de tonnerre et de pluie: à trois heures après-midi, remis le Lansdown à flot, sans qu'il ait éprouvé le moindre dommage. A midi, levé l'ancre, et mis à la voile de conserve. Les sondes rapportent de six à quatre brasses. A quatre heures après-midi, les îles Lusepara N. 88 degrés E. à la distance de six ou sept milles.
4				85	Variable, raffales, accompagnées de pluie. A midi, le fond devient plus profond, et jusqu'à huit brasses. A trois heures après-midi, jetté l'ancre par onze brasses. La marée portant E. S. E. un mille par heure.

TABLE XI. Continuée.

Route du King-George et de la Queen-Charlotte, de la Chine, jusqu'à la séparation par le travers de la pointe de Java.

Époque.	Latitude Sud.	Longitude Ouest.	Déclin. du compas Ouest.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.	° ′	° ′	° ′	°	
Mars 5	3 6			87	S. Brises légères, accompagnées d'éclairs, de tonnerre et de pluie. Jetté l'ancre plusieurs fois pendant ces vingt-quatre heures.
6	4 17			90	Variable, modéré et tems sombre. A sept heures après-midi, levé l'ancre. A dix heures ½ jetté l'ancre par huit brasses.
7				87	Variable, modéré, accompagné de pluie et d'éclairs. Mis à la voile à trois heures ½ du matin. A une heure après-*midi*, jetté l'ancre par onze brasses, fond de sable.
8	4 53			85½	Variable, soufle léger. Mis à la voile à une heure ½. A midi, les Sœurs portoient S. 40 degrés O. à six ou sept milles. A six heures après-midi, jetté l'ancre par dix brasses d'eau. Les Sœurs S. 17 degrés O.
9	4 57			83½	Variable, raffales, accompagnées de pluie. A quatre heures du matin, nous appercevant que le vaisseau chassoit sur ses ancres, nous la levâmes et mîmes à la voile. A dix heures, des vents légers : jetté la seconde ancre par onze brasses: les Sœurs portant S. 25 degrés O. à neuf milles de distance. A *midi*, mis à la voile; à six heures après-midi, jetté l'ancre par onze brasses. Les Sœurs portant S. ¼ S. E. à quatre ou cinq milles.

TABLE XI. Continuée.

Route du King-George et de la Queen-Charlotte, de la Chine, jusqu'à la séparation par le travers de la pointe de Java.

Époque.	Latitude Nord.	Longitude Ouest.	Déclin. du compas Ouest.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.	° ′	° ′	° ′	°	
Mars 10	5 04			82	Variable. A trois heures après-midi, levé l'ancre et mis à la voile ; à cinq heures, jetté l'ancre par dix brasses. La partie plus septentrionale des Sœurs portant S. 40 degrés E.
11	5 06			85	Du S. E. ¼ S. au S. S. O. Brises légères et tems sombre ; à sept heures du matin, levé l'ancre et mis à la voile ; à dix heures du matin, jetté l'ancre par douze brasses. La partie la plus septentrionale des Sœurs S. 50 degrés E. à quatre milles de distance.
12	5 22			87	Variable, raffales, accompagnées de pluie, d'éclairs et de tonnerre. A cinq heures du matin, levé l'ancre et remis à la voile. A midi, vent modéré, tems nébuleux. A deux heures après-midi, jetté l'ancre par onze brasses.
13	5 35			87	N. O. Raffales, accompagnées de pluie. A quatre heures du matin, levé l'ancre et mis à la voile. A onze heures, mouillé par cinq brasses. A midi, levé l'ancre et cinglé entre l'île du nord et le rivage de Sumatra ; jetté l'ancre par neuf brasses, fond de vase ; l'île du nord portant N. E. ¼ N. à la distance de trois milles ; l'aiguade S. O. à quatre milles ; vu plusieurs vaisseaux Hollandois.
14 15				85	N. O. Brises légères et tems sombre ; à l'ancre : fait du bois et de l'eau.

TABLE XI. Continuée.

Route du King-George et de la Queen-Charlotte, de la Chine.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.		°	′	°	′	°	°	
Mars	16						84 moyen. 82	Variable, et tems nébuleux, accompagné de beaucoup d'éclairs. A sept heures après-midi, levé l'ancre et mis à la voile, de conserve avec le King-George. De ce jour au 23, gagné Cracatoa où nous fîmes de l'eau.
	24						83	Variable et pluie. A quatre heures après-midi, levé l'ancre et mis à la voile, de conserve avec le King-George. A midi, le pic de Cracatoa portoit N. 18 degrés O. A neuf heures après-midi, jetté l'ancre par 42 brasses, fond de sable. Le pic de l'île du Prince S. *soixante-seize* degrés O.
	25	6	35				$84\frac{1}{2}$	O. N. O. au N. O. Brises fraîches. A quatre heures du matin, levé l'ancre et fait voile. A midi, les extrémités de l'île du Prince de l'O. N. O. au S. 65 degrés O. A six heures après-midi, jetté l'ancre par quarante brasses, fond de sable et de vase. L'extrémité de l'île du Prince du N. N. O. au S. O. $\frac{1}{2}$ rumb à l'O.
	26	6	36				83	Variable, brises fraîches et raffales. A neuf heures du matin, levé l'ancre et mis à la voile. A quatre heures après-midi, les rochers de la pointe de Java portoient N. 85 degrés E. à la distance de quatre ou cinq milles.
	27	7	40	94	40		$84\frac{1}{2}$	O. N. O. Brises fraîches et tems sombre.

TABLE XI. Continuée.

Route du King-George et de la Queen-Charlotte, de la Chine.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.	Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.		°		°	'	°	°	
Mars	28	9	08	201	09		84	N. N. O. au O. N. O. Raffales, accompagnées de pluie.
	29	10	17	203	08		83½	N. O. au N. E. Ditto. Ditto. Vu passer la Queen, vaisseau de la compagnie.
	30	11	15	204	50		81	Variable, modéré et tems sombre. Ce jour, convenu de se séparer d'avec le King-George. La Queen toujours en vue.

TABLE XII.

Route de la Queen-Charlotte après sa séparation du King-George, à l'île Sainte-Hélène.

Epoque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.		°	′	°	′	°	′	°	
Mars	31	11	38	256	43			85½	Variable, raffales accompagnées de pluie; vu le King-George.
Avril	1	12	44	257	48			82	N. E. au S. E. Brises légères; perdu de vue le King-George.
	2	14	03	259	19			83	E. N. E. Brises fraîches, raffales accompagnées de pluie.
	3	15	29	261	11			79	E. au S. E. Brises fraîches et tems clair.
	4	16	30	263	14			79½	S. E. Ditto. Ditto.
	5	16	54	265	01			81	E. N. E. Brises modérées et beau tems.
	6	17	10	267	07			80	E. S. E. Raffales accompagnées de pluie.
	7	17	36	269	10			79	S. E. Brises fraîches; la mer houleuse au S. E.
	8	17	50	271	16			78½	E. S. E. Ditto. Ditto.
	9	18	14	273	04			78	E. au E. N. E. Tems modéré, accompagné de pluie.
	10	18	29	274	44			81	E. ¼ S. E. Ditto. Ditto.
	11	18	51	276	58			79½	E. S. E. Brises fraîches et raffales, accompagnées de pluie.
	12	19	09	278	23			76	S. E. Ditto. Ditto et tems clair.
	13	19	36	279	24			77	E. S. E. Brises fraîches et beau tems.
	14	19	59	281	20			79	E. S. E. Ditto. Ditto.
	15	20	37	283	12			79½	E. ¼ S. E. Brises fraîches et beau tems.
	16	20	48	284	35			81	Ditto. Brises modérées et beau tems; la mer houleuse au S. O.
	17	21	14	286	41			77	S. au S. E. Gros vent et raffales.
	18	21	29	289	18			76	S. ¼ S. E. Brises fortes et tems clair; tourmente.
	19	21	45	291	24	16	15	76½	E. S. E. au E. N. E. Brises modérées et tems sombre.
	20	22	08	294	04			77	E. N. E. Modéré et tems sombre; la mer houleuse au S.
	21	22	27	276	20			80	N. N. E. Brises fraîches et tems clair.

TABLE XII. Continuée.

Route de la Queen - Charlotte, après sa séparation du King - George à l'île Sainte - Hélène.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.		°	'	°	'	°	'	° '	
Avril	22	23	09	298	20			76½	Variable, raffales accompagnées de pluie.
	23	22	54	299	00			73	Ditto. Brises fraîches et tems sombre; à cinq heures après-midi, vu deux voiles au S. E. portant N. E.
	24	23	27	300	22			72	Variable, brises fraîches et tems sombre; la mer houleuse.
	25	24	04	302	00			71	S. ¼ S. E. au N. E. Brises fraîches et tems sombre.
	26	24	44	303	40			72	S. E. Ditto. Tems clair.
	27	26	03	304	20			74	Ditto. Brises fraîches et beau tems; vu des oiseaux de mer et des poissons autour du vaisseau.
	28	27	00	305	54	19	30	74½	E. S. E. Brises fraîches et beau tems.
	29	27	51	307	20			74	E. Ditto. Ditto et des éclairs au S. O.
	30	28	09	310	30	21	00	72½	Ditto. Brises fraîches et raffales.
Mai	1	28	55	313	00			74	E. S. E. au N. E. Ditto. Ditto, accompagné de tonnerre et d'éclairs.
	2	29	17	313	48	24	35	72½	N. ¼ N. O. à l'O. Brises fraîches et tems clair.
	3	28	27	314	44			72	S. O. au S. S. E. Ditto, accompagnées de pluie.
	4	28	08	316	44				Ditto. Ditto. Brises fraîches; vu une grande quantité de bonites autour du vaisseau; nous en pêchons plusieurs à la ligne.
	5	28	54	318	15			70½	S. Brises fraîches; vu un grand nombre d'oiseaux et de poissons autour du vaisseau.
	6	29	26	320	00			69½	S. au S. E. Brises et tems sombre; vu des oiseaux et des poissons.
	7	30	11	321	58			70	E. S. E. au E. N. E. Ditto. Ditto. Ditto.
	8	30	64	323	28			69	S. S. O. Brises fraîches et raffales.
	9	31	30	324	31			64	E. au N. N. E. Brises fraîches et brume.

TABLE XII. Continuée.

Route de la Queen-Charlotte, après sa séparation du King-George à l'île Sainte-Hélène.

Époque.		Latitude Sud.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel . . Remarques.
1788.		°	′	°	′	°	′	°	
Mai	10	32	08	325	13			71	E. N. E. au S. O. ¼ S. Raffales accompagnées d'éclairs et de pluie.
	11	32	45	327	06			69	S. au S. S. O. Vents légers et tems clair.
	12	33	26	329	08			68	S. S. E. au N. N. Ditto. Ditto.
	13	34	22	331	23			72	N. E. Brises fraîches; la mer houleuse au S. O.
	14	35	26	334	40			71½	N. N. E. Ditto. Ditto. A onze heures du matin, vu passer un tonneau vide.
	15	36	07	336	21	24	12	75½	N. E. Modéré et tems sombre.
	16	36	10	336	53			70	Variable, grosse mer, vent fort; vu un grand vaisseau au S. E.
	17	35	24	336	53			62½	Variable, vent fort; *trouvé deux* pompes engorgées par le sable. Nous les avons nettoyées. Découvert la cale de l'avant pour voir s'il y avoit de l'eau; trouvée sèche; remis les thés en place et refermé la cale.
	18	36	30	336	40			66	O. au S. O. Grand frais; obligé de tenir une pompe sur le pont. Un matelot dans le puits pour empêcher le sable de boucher le tuyau. Trouvé une voie d'eau à l'arrière; ôté différentes choses des aîles de la cale, et hissé sur bord pour alléger l'arrière du vaisseau.
	19	37	36	336	56			58	N. E. au N. O. ¼ N. Grosse mer, grand frais.
	20	36	[illegible]	336	40			69	N. O. au O. ¼ N. O. Vent frais et tems sombre; hissé quatre barils de poudre sur le pont. Vu un grand vaisseau gouvernant à l'E.
	21	36	40	337	20			59	Variable, vent frais et tems sombre avec une grosse mer; tenu la pompe sur le pont.

TABLE XII. Continuée.

Route de la Queen-Charlotte, après sa séparation du King-George à l'île Sainte-Hélène.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Ouest.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.		°	′	°	′	°	′	° ′	
Mai	22	36	00	338	10			60	Variable, grosse mer, vent, grand frais; Vu un grand vaisseau faisant l'E.
	23	35	48	338	09			58	N. O. au N. Gros vent; les ris pris, et sous la voile d'étai du second foc. Dans un fort coup de vent la voile d'étai du second foc s'est déchirée; mis une de rechange.
	24	35	36	338	19			59½	O. N. O. au O. Brises fortes et tems sombre; grosse mer: trouvé fond à 70 brasses; à sept heures du matin, vu un vaisseau ayant le cap au N.
	25	35	32	337	48			59	O. ¼ N. O. au O. ¼ S. O. Brises fraîches et tems sombre; à huit heures du matin, parlé au Lansdown, navire de la compagnie; tous en bonne santé.
	26	36	17	339	00			59½	Variable, modéré et tems clair; la mer houleuse au O. S. O.
	27	36	12	339	39			56	N. O. ¼ N. au N. ¼ N. E. Brises fraîches et raffales de tems en tems.
	28	37	12	340	03			59	N. au N. O. Brises fraîches et raffales.
	29	35	54	342	16			58½	Variable. Ditto. Ditto. La mer houleuse au S. O.
	30	34	50	345	32			54	S. S. O. au S. ¼ S. E. Vent frais, accompagnées de raffales.
	31	33	44	347	50			59	Variable, brises fraîches et tems sombre; vu un navire.
Juin	1	32	04	348	11			60	S. S. E. au E. S. E. Brises modérées et tems clair.
	2	30	48	348	18	21	13	61	E. au S. E. Brises modérées et tems clair; redescendu les deux pompes.
	3	29	54	348	27			61½	Variable, vents légers, tems clair; vu un veau marin.
	4	29	18	347	39			61	Ditto. Brises fraîches, accompagnées de raffales; vu une baleine.

TABLE XII. Continuée.

Route de la Queen-Charlotte, après sa séparation du King-George à l'île Sainte-Hélène.

Époque.		Latitude Nord.		Longitude Ouest.		Déclin. du compas Est.		Therm.	Vents, Ciel et Remarques.
1788.		°	'	°	'	°	'	° '	
Juin	5	28	26	346	36			61½	Variable, vent frais et tems sombre, accompagné de pluie.
	6	27	17	346	24			62½	Ditto. Brises fraîches; la mer houleuse au N. O.
	7	26	19	347	27			62	S. O. au S. S. E. Vents légers; grosse mer.
	8	24	51	350	04			63	S. S. E. au S. S. O. Vent fort et brume.
	9	23	44	352	05			65½	S. E. Brises fraîches et tems sombre.
	10	22	27	354	19			66½	S. E. ¼ S. Ditto. Ditto et brume; eau à courir.
	11	20	58	356	40			67	Ditto. Brises fraîches, tems nébuleux.
	12	19	34	358	47			68	S. E. ¼ S. Vent frais et ditto.
	13	18	23	00	30			68½	Variable, brises fraîches et tems sombre.
	15	17	06	2	13			68	S. E. jolie brise et tems sombre. Ayant fait 360 degrés à l'ouest et perdu un jour, nous appellons celui-ci le 15.
	16	16	18	3	58	16	02	71	S. E. ¼ S. Modéré et tems sombre.
	17	16	04	4	30			71½	S. S. E. Ditto. Ditto.
	18							72	S. au E. S. E. Modéré et beau tems. A trois heures et demie du matin, vu l'île Sainte-Helène portant N. O. et à onze heures, mouillé dans la rade par dix-neuf brasses; trouvé ici le King-George et autres vaisseaux.

TABLE XIII.

Différence entre les longitudes, prises d'après la montre, d'après les observations lunaires, et par approximation à midi, observée sur plusieurs jours, pendant la traversée de Saint-Jago aux îles Sandwich.

N. B. La montre est un petit garde-tems de poche de M. Arnold.

Époque.		Montre Ouest.		Observations lunaires Ouest.		Approximation Ouest.		o	Remarque.
		°	'	°	'	°	'	° '	
1785.									
Nov.	18	28	03	28	09	24	54	0	Ayant reconnu que la montre éprouvoit des variations suivant les différens degrés de chaleur ou de froid, avant de quitter Saint-Jago, je fis une petite table de ces variations ; et c'est d'après elle que l'on a toujours calculé pendant notre traversée aux îles Sandwich.
	21	30	45	30	35	26	30	0	
	28	34	25	33	10	29	34	0	
Déc.	4	37	46	38	21	33	56	0	
	8	42	35	42	37	38	4r	0	
	13	46	21	pas d'obs.		43	43	0	
	22	53	40	53	36	51	58	0	Lorsque nous quittâmes Saint-Jago, la montre perdoit sur le tems moyen 0.h 00.m 02.s par jour.
	25	54	42	pas d'obs.		51	35	0	
1786.									
Janvier	1	57	10	Ditto.		54	25	0	
	26	64	29	64	37	63	18	0	
	30	62	19	pas d'obs.		63	30	0	En quittant les îles Falkland, la montre perdoit sur le tems moyen 0.h 00.m 05s par jour.
Février	7	71	30	Ditto.		74	59	0	
	15	80	51	Ditto.		86	11	0	
	18	82	30	82	50	87	01	0	
	22	81	40	82	23	85	39	0	
	27	82	43	pas d'obs.		87	26	0	
Mars	6	81	31	81	38	83	25	0	
	15	85	16	pas d'obs.		90	03	0	
	20	89	00	89	20	94	44	0	Le 24 mai à midi, la pointe N. E. de Owhyhée portant N. un ½ rumb à l'O. à trois ou quatre lieues de distance, je reconnus que l'oscillation en longitude étoit de 38 milles.
	25	92	40	92	04	99	17	0	
Avril	11	110	00	109	20	112	24	0	
	19	116	00	115	40	118	13	0	
	26	117	40	pas d'obs.		120	55	0	
Mai	4	125	32	124	30	127	58	0	
	19	146	44	146	45	147	32	0	
	22	151	40	151	34	151	39	0	
	23	153	15	pas d'obs.		153	33	0	
	24	154	16	Ditto.		154	10	0	

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux un Ouvrage intitulé : *Voyage autour du Monde*, etc. Cet Ouvrage m'a paru utile et intéressant. A Paris, ce premier Juillet 1789.

Signé, MENTELLE.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur MARADAN, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au Public *le Voyag. autour du Monde, et particulièrement sur la côte du nord-ouest de l'Amérique septentrionale, dédié à Sir Joseph Banks, par le Capitaine George Dixon, traduit de l'Anglois par M. Lebas*, s'il Nous plaisoit lui acco er nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis et permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le faire vendre et débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires et autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, en bon papier et beaux caractères ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, et notamment à celui du 10 Avril 1725, et à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente,

le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation aura été donnée ès mains de notre très-cher et féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France, le Sieur BARENTIN, Commandeur de nos Ordres, qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre trés-cher et féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, et un dans celle dudit Sieur BARENTIN; le tout à peine de nullité des Présentes; DU CONTENU desquelles vous MANDONS et enjoignons de faire jouir ledit Exposant et ses ayans-cause pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, et Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le dix-septième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent quatre-vingtneuf, et de notre règne le seizième.

Par le Roi, en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXIV de la Chambre royale et syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, n°. 1913, fol. 202, conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission; et à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le 30 Juin 1789. Signé, NYON l'aîné, Adjoint.

